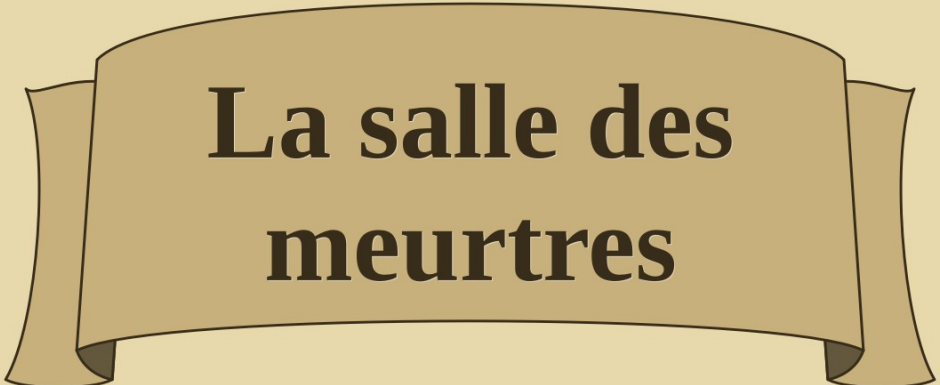




La salle des meurtres

Phyllis Dorothy James

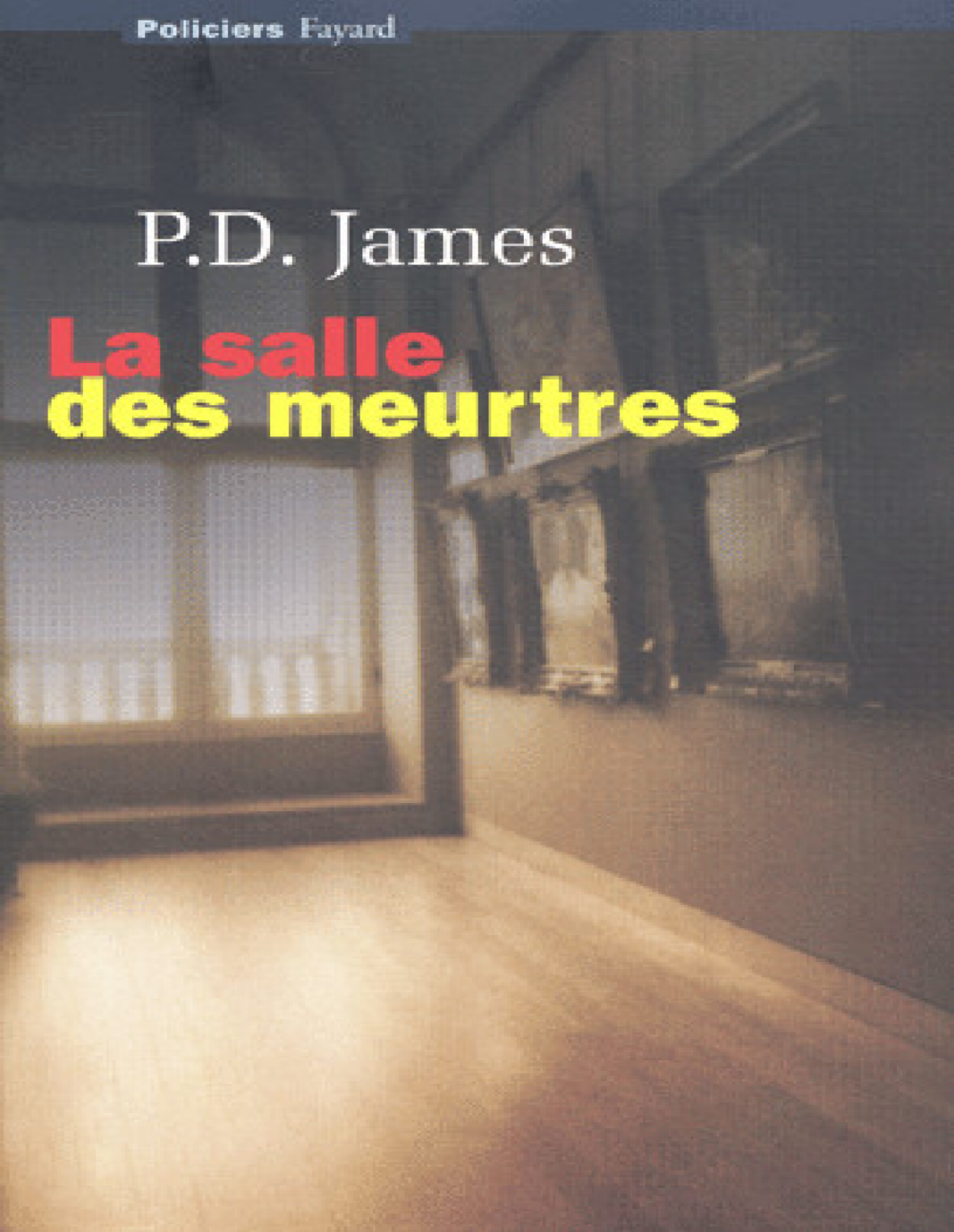
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Policiers Fayard

P.D. James

**La salle
des meurtres**



P. D. James

LA SALLE
DES MEURTRES

Roman

traduit de l'anglais par
ODILE DEMANGE

Fayard

*À mes deux gendres,
Lyn Flook et Peter Duncan McLeod.*

Cet ouvrage est la traduction intégrale, publiée
pour la première fois en France, du livre de langue anglaise :

THE MURDER ROOM

édité par Faber and Faber Limited, Londres.

© P. D. James, 2003.

© Librairie Arthème Fayard, 2004, pour la traduction française.

Le temps présent et le temps passé
Sont tous deux présents peut-être dans le temps futur,
Et le temps futur contenu dans le temps passé.

T.S. Eliot, *Burnt Norton*
(trad. Pierre Leyris)

Note de l'auteur

Je prie tous les amoureux de Hampstead Heath, ainsi que la Corporation of London, de bien vouloir excuser l'audace qui m'a conduite à édifier mon musée Dupayne aux confins de ces étendues superbes et si chères à leur cœur. D'autres lieux évoqués dans ce roman sont bien réels, eux aussi, comme le sont les célèbres affaires criminelles présentées dans la salle des Meurtres. Il est d'autant plus important d'insister sur le fait que le musée Dupayne, ses administrateurs, son personnel, ses bénévoles et ses visiteurs n'existent que dans mon imagination, à l'instar de l'institution Swathling et de tous les autres personnages de mon roman. On me pardonnera également d'avoir imposé quelques interruptions de service au métro londonien et aux liaisons ferroviaires entre Cambridge et Londres. Les usagers des transports publics admettront sans doute que ce procédé romanesque ne met pas leur crédulité à trop rude épreuve.

Comme de coutume, je dois beaucoup au docteur Ann Priston de l'institut médico-légal, officier de l'Ordre de l'Empire britannique, et à ma secrétaire, Mrs Joyce McLeenan. Je tiens également à remercier tout particulièrement Mr Andrew Douglas, de la Brigade d'enquête sur les incendies de l'institut médico-légal, pour la précieuse aide qu'il m'a fournie en m'exposant les procédures suivies en présence d'incendies suspects.

P.D. James

LIVRE UN

Le lieu et les personnages

Vendredi 25 octobre – Vendredi 1^{er} novembre

Le vendredi 25 octobre, une semaine exactement avant la découverte du premier corps au musée Dupayne, Adam Dalglish se rendit dans cet établissement pour la première fois de sa vie. Cette visite, décidée par hasard, un après-midi, sous l'impulsion du moment, lui apparaîtrait plus tard comme une de ces étranges coïncidences de l'existence qui, bien que survenant plus fréquemment que ne le voudrait la raison, ne manquent jamais de surprendre.

Il avait quitté le bâtiment du ministère de l'intérieur, dans Queen Anne's Gate, à quatorze heures trente, à l'issue d'une longue réunion matinale brièvement interrompue, comme de coutume, par des sandwiches et un café insipide. Il parcourait à pied la courte distance qui le séparait de son bureau de New Scotland Yard. Il était seul ; un hasard, là encore. Les membres de la police étaient nombreux à cette réunion et, en toute logique, Dalglish aurait dû repartir en compagnie du préfet de police adjoint. Mais un des sous-secrétaires de la Police criminelle lui avait demandé de faire un saut dans son bureau pour discuter d'une affaire n'ayant rien à voir avec le sujet qui les avait occupés toute la matinée. Il était donc reparti seul. La réunion allait occasionner la profusion habituelle de paperasses, et, coupant par la station de métro de St James's Park pour rejoindre Broadway, il hésita à retourner à son bureau où il risquait d'être dérangé tout l'après-midi. Peut-être ferait-il mieux d'emporter les documents chez lui, dans son appartement situé sur les berges de la Tamise, où il pourrait travailler tranquillement.

Personne n'avait fumé pendant la réunion, mais la densité humaine avait suffi à rendre l'atmosphère suffocante. Cette bouffée d'air frais lui faisait le plus grand bien. Malgré le vent, la journée était d'une douceur peu commune pour la saison. Les bancs de nuages traversaient un ciel d'un bleu translucide, et il aurait pu se croire au printemps sans les effluves de marée typiquement automnaux qui montaient du fleuve – en partie imaginaires, sûrement – et l'âpreté du vent qui le gifla au visage quand il sortit de la station.

Quelques secondes plus tard, il aperçut Conrad Ackroyd au bord du trottoir, à l'angle de Dacre Street. Il regardait de gauche à droite avec cette expression d'angoisse mêlée d'espoir caractéristique de celui qui s'apprête à hélér un taxi. Ackroyd le vit presque au même

moment, et se dirigea vers lui, bras ouverts, le visage rayonnant sous un chapeau à larges bords. Dalglish ne pouvait plus l'éviter ; du reste, il n'en avait pas vraiment envie. Tout le monde était généralement heureux de rencontrer Conrad Ackroyd. Sa bonne humeur inaltérable, son intérêt pour les menus détails de la vie, son goût pour les potins et, surtout, sa jeunesse immuable sur laquelle le temps ne semblait pas avoir prise, étaient rassurants. Il n'avait absolument pas changé depuis que Dalglish avait fait sa connaissance, plusieurs dizaines d'années auparavant. On avait peine à imaginer qu'Ackroyd pût succomber à une maladie grave ou affronter un drame personnel, et la nouvelle de sa mort aurait surpris ses amis, qui y auraient vu un renversement de l'ordre naturel des choses. Peut-être, songea Dalglish, était-ce là le secret de sa popularité ; il donnait à ses amis l'illusion réconfortante de la bienveillance du destin. Comme toujours, il était vêtu avec une excentricité touchante. Le chapeau mou dessinait un angle canaille, le petit corps replet était enveloppé dans une houppelande de tweed écossais à motifs verts et violets. Il était le seul homme de la connaissance de Dalglish à porter des demi-guêtres. Il en avait ce jour-là.

« Adam, quel plaisir ! J'ai failli passer te voir au bureau, mais j'ai hésité. Trop impressionnant, mon cher. Je ne suis jamais sûr qu'on me laissera entrer et encore moins qu'on me laissera ressortir. Figure-toi que j'ai déjeuné dans un hôtel de Petty France avec mon frère. Il y descend chaque fois qu'il vient à Londres, c'est-à-dire une fois par an. Il est catholique pratiquant et l'hôtel est à deux pas de la cathédrale de Westminster. Ils le connaissent et font preuve d'une grande tolérance. »

À l'égard de quoi ? se demanda Dalglish. Ackroyd faisait-il allusion à l'hôtel, à la cathédrale ou aux deux ? « Je ne savais pas que tu avais un frère, Conrad, dit-il.

— C'est à peine si je le sais moi-même, nous nous voyons si rarement. C'est un ours. Il habite Kidderminster », précisa-t-il, comme si cela devait tout expliquer.

Dalglish allait en venir aux murmures pleins de tact annonçant un départ imminent, quand son compagnon demanda : « Tu sais ce qui me ferait plaisir ? J'ai l'intention d'aller passer quelques heures au musée Dupayne de Hampstead. Tu ne veux pas m'accompagner ? Tu le connais, bien sûr.

— J'en ai entendu parler, mais je n'y suis jamais allé.

— Quel dommage ! C'est un endroit qui vaut le détour, je t'assure ! Entièrement consacré à l'entre-deux-guerres, 1919-1938. Pas très grand, mais remarquablement exhaustif. Ils ont quelques bonnes toiles : Nash, Wyndham Lewis, Ivon Hitchens, Ben Nicholson. La bibliothèque t'intéresserait sûrement. Des premières éditions, des

documents olographes et, bien sûr, les poètes de l'entre-deux-guerres. Viens donc !

— Une autre fois, peut-être, quand j'aurai un peu plus de temps.

— Ça n'arrivera jamais, tu le sais aussi bien que moi. Puisque je te tiens, considère que c'est la main du destin. Je suis sûr que ta Jag t'attend au sous-sol de la Metropolitan Police. Allons-y en voiture, rien de plus facile !

— C'est un point de vue, évidemment.

— Tu pourrais passer prendre le thé à Swiss Cottage ensuite. Qu'en dis-tu ? Si tu ne viens pas, Nellie ne me le pardonnera jamais.

— Comment va-t-elle ?

— Très bien, merci. Notre médecin a pris sa retraite le mois dernier. Après vingt ans de vie commune, les adieux ont été déchirants. Mais son successeur a l'air de s'être fait une bonne idée de nos constitutions et ce n'est peut-être pas si mal d'avoir quelqu'un de plus jeune. »

L'union de Conrad et Nellie Ackroyd était devenue une telle institution que peu de gens continuaient à s'étonner de son incongruité ou à se livrer à des spéculations scabreuses sur son éventuelle consommation. Physiquement, ils n'auraient pu être plus mal assortis. Conrad était grassouillet, petit, très brun et mat de peau. Le regard pétillant et toujours en alerte, il se déplaçait avec une vivacité de danseur sur de petits pieds agiles. Nellie avait huit bons centimètres de plus que lui. Le teint pâle et la poitrine plate, elle portait ses cheveux blond fané tressés en macarons, qui formaient comme des écouteurs sur ses deux oreilles. Elle collectionnait les éditions originales de romans des années 1920 et 1930 ayant pour décor des pensionnats de jeunes filles. Elle possédait ainsi un ensemble unique d'ouvrages d'Angela Brazil. Conrad et Nellie vouaient une véritable passion à leur maison et à leur jardin, à la nourriture – Nellie était un remarquable cordon-bleu – et à leurs deux chats siamois. S'y ajoutait une complaisance commune à l'égard de la légère hypochondrie de Conrad. Ce dernier était toujours propriétaire et rédacteur en chef de la *Paternoster Review*, une publication réputée pour la virulence de ses critiques et de ses articles, toujours anonymes. Dans l'intimité, c'était le plus charmant des Dr Jekyll, dans son rôle de journaliste, un Mr Hyde impénitent.

Un certain nombre de ses amis, qu'une activité volontairement trépidante empêchait de jouir de tous les plaisirs de l'existence, hormis les plus indispensables, trouvaient tout de même le temps d'aller prendre le thé chez les Ackroyd, et de savourer, l'espace de quelques instants, l'atmosphère intemporelle et le confort du salon de leur charmante villa edwardienne de Swiss Cottage. Dalglish était parfois du nombre. La cérémonie avait tout du rituel nostalgique et

paisible. Les tasses délicates aux anses méticuleusement alignées, les fines tranches de pain bis beurrées, les sandwiches au concombre découpés à la taille d'une bouchée, les biscuits de Savoie et les cakes maison surgissaient en temps voulu, apportés par une domestique d'un certain âge, qui aurait fait le bonheur d'un agent à la recherche d'acteurs pour une série télévisée 1900. Les visiteurs les plus âgés se sentaient transportés dans le passé, en un temps où l'on savait encore vivre, et tous cédaient à l'illusion éphémère que le monde dangereux dans lequel ils vivaient était susceptible de capituler devant l'ordre, la raison, le confort et la paix qui régnaient dans cet intérieur. En un jour comme celui-ci, Dalglish aurait fait preuve d'une faiblesse coupable en acceptant de passer la fin de l'après-midi chez les Ackroyd. Mais il savait qu'il aurait du mal à trouver une excuse valable pour refuser de conduire son ami à Hampstead.

« Je ne demande pas mieux que de t'accompagner au Dupayne, dit-il, mais si tu comptes y rester longtemps, je serai obligé de t'abandonner.

— Ne t'en fais pas, mon vieux, je rentrerai en taxi. »

Il ne fallut à Dalglish que quelques minutes pour passer à son bureau rassembler les documents dont il avait besoin, demander à sa secrétaire ce qui s'était passé en son absence et aller prendre sa Jaguar au parking souterrain. Ackroyd se tenait à côté du grand panneau pivotant de New Scotland Yard, comme un enfant docile attendant que les grandes personnes viennent le chercher. Drapant sa cape autour de lui, il monta en voiture avec des grognements de satisfaction, se débattit vainement avec la ceinture de sécurité et laissa Dalglish la boucler à sa place. Ils se trouvaient déjà dans Birdcage Walk quand il prit la parole.

« Figure-toi que je t'ai aperçu à South Bank, samedi dernier. Tu étais près de la fenêtre du deuxième niveau, en train de regarder le fleuve. Tu étais accompagné d'une jeune femme de toute beauté. »

Sans tourner les yeux vers lui, Dalglish répondit d'une voix égale : « Tu aurais dû monter. Je t'aurais présenté.

— J'y ai bien pensé, mais j'aurais craint d'être *de trop** [1]. Je me suis donc contenté d'admirer vos deux profils – le sien davantage que le tien, je dois dire – avec plus de curiosité que la politesse ne l'autorise. Il m'a semblé, si je ne m'abuse percevoir une légère tension, ou peut-être devrais-je dire une certaine réserve... »

Dalglish resta muet. Après l'avoir dévisagé un bref instant et avoir constaté l'infime crispation des mains sur le volant, Ackroyd préféra changer de sujet. « J'ai plus ou moins renoncé aux potins, dans la *Review*. Ils n'ont de valeur que lorsqu'ils sont de toute première fraîcheur, d'une véracité incontestable, et calomnieux. Mais dans ce cas, on risque toujours un procès. Les gens sont tellement

procéduriers. J'essaie de me diversifier un peu. C'est là la raison de ma visite au Dupayne. J'ai décidé de consacrer une série d'articles au meurtre, symbole d'une époque. L'assassinat sous l'angle de l'histoire sociale, si tu veux. Nellie pense que ça pourrait marcher du tonnerre, Adam. Elle est très emballée. Prends les crimes victoriens les plus célèbres, par exemple. Ils n'auraient pas pu se produire à un autre siècle. Ces salons encombrés, étouffants, les apparences à préserver, la soumission des femmes. Quant au divorce – à supposer qu'une épouse pût alléguer de bonnes raisons pour le demander, ce qui était loin d'être facile –, il mettait celle-ci au ban de la société. Pas étonnant que ces malheureuses aient fait tremper du papier tue-mouches à l'arsenic dans le thé de leurs époux. Mais ces années-là sont les plus simples à interpréter, je te l'accorde. L'entre-deux-guerres est nettement plus intéressant. Une salle du Dupayne présente les crimes les plus célèbres des années 1920 et 1930. L'objectif n'est pas d'exciter la curiosité morbide du public – ce n'est pas le genre de la maison, tu peux me croire – mais d'étayer mon point de vue. L'assassinat, le crime par excellence, est un paradigme de son temps. »

Il s'interrompt et fixa attentivement Dalglish du regard pour la première fois : « Tu as l'air fatigué, mon vieux. Tout va bien ? Tu n'es pas malade, au moins ?

— Non, non, Conrad, je ne suis pas malade.

— Nellie remarquait hier encore que tu te fais bien rare. Tu es tellement occupé avec cette équipe au nom inoffensif qu'ils ont créée pour enquêter sur les crimes sensibles. “Sensible”, voilà un terme merveilleusement bureaucratique. Comment définit-on un crime “non sensible” ? Enfin, tout le monde sait ce que cela veut dire. Si quelqu'un découvre à la Chambre des Lords le grand chancelier en toge et en perruque, gisant dans son sang après s'être fait tabasser à mort, on appelle Adam Dalglish.

— Ça m'étonnerait un peu. Tu imagines qu'il puisse être agressé pendant une séance de la Chambre, sous les regards satisfaits de quelques-unes de leurs seigneuries ?

— Bien sûr que non. Une fois la séance levée, voyons.

— Dans ce cas, pourquoi serait-il à la Chambre ?

— Il aurait été assassiné ailleurs, et on aurait transporté le cadavre ensuite. Tu devrais lire plus de romans policiers, Adam. Non contents d'être ordinaires et, pardonne-moi, quelque peu vulgaires, les homicides d'aujourd'hui brident l'imagination. Je t'accorde que le déplacement du corps pourrait poser un problème. Cela exigerait une certaine réflexion. Je conçois que le projet serait peut-être irréalisable. »

Ackroyd en avait l'air navré. Dalglish se demanda si sa prochaine marotte le conduirait à se lancer dans le roman policier. Le cas

échéant, il serait préférable de le décourager tout de suite. Cette passion pour le crime, réel ou fictif, et ses manifestations en tout genre était pour le moins inattendue. Mais la curiosité d'Ackroyd n'avait jamais connu de bornes et lorsqu'il avait une idée en tête, il s'y vouait avec l'enthousiasme fervent d'un spécialiste de longue date.

En tout cas, l'idée semblait faire son chemin. « N'existe-t-il pas une convention voulant que personne ne trépasse au Palais de Westminster ? demanda-t-il. Est-ce qu'on ne fourre pas le cadavre dans une ambulance avec une hâte indécente pour prétendre ensuite que le défunt a rendu l'âme juste avant son arrivée à l'hôpital ? Voilà qui pourrait provoquer quelques controverses intéressantes touchant l'heure de la mort. En cas de problème de succession, par exemple, l'heure exacte du décès pourrait avoir son importance. J'ai trouvé mon titre, évidemment : *Mort chez les Pairs*.

— C'est un projet qui risque de te prendre beaucoup de temps. Si j'étais toi, je m'en tiendrais à l'assassinat, paradigme de son temps. Qu'espères-tu trouver au Dupayne ?

— L'inspiration, peut-être, mais surtout des informations. La "salle des Meurtres" est absolument remarquable. Ce n'est pas son vrai nom, évidemment, mais c'est comme ça que tout le monde l'appelle. On y trouve des articles de la presse contemporaine sur les différents crimes et star les procès, d'extraordinaires photographies, comprenant plusieurs originaux, et des objets provenant du lieu du crime. Je ne sais pas comment ce vieux Max Dupayne se les est procurés, mais j'ai la vague impression qu'il ne s'embarrassait pas de scrupules pour obtenir ce qu'il voulait. Évidemment, l'intérêt du musée pour le meurtre coïncide avec le mien. Si le vieux bougre a créé cette "salle des Meurtres", c'était uniquement dans l'idée de rattacher l'homicide à son époque. Il n'aurait jamais accepté de flatter ce qu'il aurait considéré comme les goûts dépravés du peuple. J'ai déjà choisi ma première affaire. Elle tombe sous le sens. C'est celle de Mrs Edith Thompson. Tu la connais sûrement.

— Oui, bien sûr. »

Tous ceux qui s'intéressaient, de près ou de loin, aux homicides, aux dysfonctionnements de l'appareil judiciaire, aux horreurs et aux aberrations de la peine capitale connaissaient l'affaire Thompson-Bywaters. Elle avait inspiré des romans, des pièces de théâtre et des films, et avait engendré plus que sa part d'articles de presse indignés.

Indifférent au mutisme de son compagnon, Ackroyd continuait à jacasser allègrement. « Voici les faits. Nous avons une séduisante jeune femme de vingt-huit ans, qui a épousé un commis assommant, de quatre ans son aîné. Ils habitent une rue sinistre, dans une morne banlieue de l'est de Londres. Comment s'étonner qu'elle se soit réfugiée dans une vie imaginaire ?

— Mais qui te dit que Thompson était assommant ? Et est-ce que tu insinues que l'ennui peut justifier l'homicide ?

— Il existe certainement des mobiles moins plausibles. Edith Thompson est intelligente et séduisante. Elle est gérante d'une chapellerie de la City, ce qui n'était pas rien à l'époque. Elle part en vacances avec son mari et sa sœur, elle fait la connaissance de Frederick Bywaters, de huit ans son cadet, steward sur la Pacific and Oriental Line. Elle en tombe follement amoureuse. Quand il est en mer, elle lui écrit des lettres passionnées qu'un esprit dénué d'imagination pourrait certainement interpréter comme une incitation au crime : elle déclare à son amant qu'elle a fourré le porridge de Percy d'ampoules électriques pilées. Le médecin légiste, Bernard Silsby, a écarté cette probabilité au cours du procès. Et voilà que le 3 octobre 1922, après une soirée au Criterion Theatre de Londres, alors que les Thompson rentrent chez eux, Bywaters surgit et poignarde Percy. Des témoins entendent Edith Thompson crier : "Non ! Ne fais pas ça !". Mais ses lettres l'ont condamnée, évidemment. Si Bywaters les avait détruites, elle serait encore vivante aujourd'hui.

— Ça m'étonnerait. Elle aurait tout de même cent huit ans. Mais en quoi vois-tu là un crime typique de la première moitié du xx^e siècle ? Le mari jaloux, le jeune amant, la passion charnelle. Cela aurait pu se passer cinquante ou cent ans plus tôt. Cela pourrait arriver aujourd'hui.

— Pas exactement de la même manière. Cinquante ans plus tôt, elle n'aurait pas travaillé à la City, de toute façon. Et il est peu probable qu'elle aurait jamais rencontré Bywaters. Aujourd'hui, elle serait allée à l'université, elle aurait trouvé un exutoire à son intelligence, dompté son imagination débordante, mené une brillante carrière et fait fortune. Je la vois bien en auteur de romans à l'eau de rose. Elle n'aurait certainement pas épousé Percy Thompson, et si elle prétendait avoir commis un crime, les psychiatres actuels ne mettraient pas longtemps à diagnostiquer la mythomanie. Le jury verrait d'un tout autre œil l'existence de relations extra-conjugales, et le juge ne se laisserait pas guider par un préjugé indéracinable contre les femmes mariées qui prennent un jeune amant, un préjugé que les jurés de 1922 partageaient certainement. »

Dalglish garda le silence. Depuis le jour où, à onze ans, il avait entendu l'histoire de cette femme égarée, droguée, que l'on avait traînée jusqu'au lieu de son dernier supplice, cette affaire était restée tapie au fond de sa mémoire, lovée comme un serpent. Ce pauvre et terne Percy Thompson n'avait certes rien fait qui justifiait son assassinat. Mais qui méritait de vivre les dernières journées imposées à sa veuve, dans la cellule des condamnés à mort, ces moments où elle

avait enfin pris conscience de l'existence, à l'extérieur, d'un monde bien plus dangereux que ses chimères, lorsqu'elle avait compris qu'il y avait, dans ce monde, des hommes qui, le jour dit, à l'heure dite, la traîneraient hors de sa cellule pour lui briser la nuque en vertu d'une décision de justice ? Tout petit déjà, cette affaire l'avait conforté dans son hostilité à la peine de mort. Lui avait-elle aussi, plus subtilement mais de manière tout aussi persuasive, insufflé la conviction tacite, mais de plus en plus fermement ancrée dans son esprit, que la volonté doit toujours assujettir la violence de la passion, qu'un amour qui ne vit que pour lui-même peut être dangereux et exiger un prix trop élevé ? N'était-ce pas ce que lui avait enseigné l'inspecteur chevronné, aujourd'hui à la retraite depuis longtemps, qui l'avait pris sous son aile lorsqu'il était une jeune recrue de la police judiciaire ? « Tous les motifs d'homicide relèvent de quatre catégories : Amour, Profit, Désir, Haine. On te dira, mon gars, que c'est la haine la plus dangereuse. Ne crois pas ça. C'est l'amour. »

Essayant de chasser l'affaire Thompson-Bywaters de ses pensées, il écouta Ackroyd.

« Mais j'ai trouvé l'affaire qui me passionne le plus. Demeurée inexploquée, fascinante par toutes ses combinaisons possibles, parfaitement typique des années 1930. Elle n'aurait jamais pu avoir lieu à une autre époque, en tout cas pas de cette manière-là. Tu connais sans doute l'affaire Wallace ? On a écrit beaucoup de choses à ce sujet. Il y a toute une bibliographie au Dupayne.

— Elle figurait même au programme d'un stage, à Bramshill, à l'époque où j'ai été nommé inspecteur principal. "Ce qu'il ne faut pas faire quand on mène une enquête criminelle." Ça m'étonnerait qu'on en parle encore. Maintenant, on doit choisir des affaires plus récentes, plus significatives. Les exemples ne manquent pas.

— Tu sais donc ce qui s'est passé. » La déception d'Ackroyd était si tangible de Dalgliesh n'eut pas le cœur de lui refuser ce petit plaisir.

« Rappelle-moi les faits, veux-tu ?

— C'était en 1931. L'année où le Japon a envahi la Mandchourie, où la République a été proclamée en Espagne, où l'Inde a connu des émeutes et où Cawnpore a été balayée par l'une des pires explosions de violence intercommunautaire de l'histoire du pays. C'est aussi l'année de la mort d'Anna Pavlova et de Thomas Edison, et celle où le professeur Auguste Piccard a, pour la première fois, atteint la stratosphère en ballon. En Angleterre, le nouveau Gouvernement National a été réélu en octobre, Sir Oswald Mosley a achevé la formation de son Nouveau Parti et on dénombrait deux millions sept cent cinquante mille chômeurs. Pas à franchement parler une bonne année. Tu vois, Adam, j'ai fait mes petites recherches. Qu'en dis-tu ?

— Formidable ! Quel effort de mémoire ! Mais je ne vois pas le

lien avec un assassinat typiquement britannique, commis dans un faubourg de Liverpool.

— Il s'agit de le resituer dans un contexte plus général. De toute façon, je ne mettrai peut-être pas tout ça dans mon article. Veux-tu que je continue ? Mais je t'ennuie peut-être.

— Pas le moins du monde. Vas-y, je t'écoute.

— Les dates : lundi 19 et mardi 20 janvier. L'assassin présumé : William Herbert Wallace, cinquante-deux ans, agent d'assurances à la Prudential Company, un homme au physique ordinaire, légèrement voûté, portant des lunettes, résidant avec son épouse Julia au 29, Wolverton Street, à Anfield. Il passait ses journées à faire du porte-à-porte pour encaisser les primes d'assurance. Un shilling par-ci, un shilling par-là, pour les mauvais jours, en attendant la fin. Tout à fait typique de l'époque. Les gens avaient à peine de quoi manger, mais ils mettaient un petit quelque chose de côté toutes les semaines pour se payer un enterrement décent. Ils vivaient dans la misère, mais une fois morts, il fallait impressionner les voisins. Pas question d'expédier une cérémonie en un quart d'heure au crématorium pendant que le cortège suivant piétine à la porte.

« Son épouse Julia, cinquante-deux ans, d'un milieu légèrement supérieur au sien, un visage plein de douceur, bonne pianiste. Wallace jouait du violon et il leur arrivait de faire de la musique ensemble, dans leur petit salon. Il n'était pas très bon, paraît-il. Si l'on imagine qu'il raclait obstinément pendant qu'elle jouait, cela pourrait constituer un motif de meurtre, mais la victime n'aurait pas été la même. En tout cas, on les considérait comme un couple uni, mais qui sait ? Je ne t'empêche pas de te concentrer sur la route, j'espère. »

Dalgliesh se rappela qu'Ackroyd, qui ne conduisait pas, avait toujours été un passager anxieux. « Non, non, pas du tout.

— Venons-en à la soirée du 19 janvier. Wallace jouait régulièrement aux échecs, et on l'attendait ce soir-là au Club d'échecs du Centre, qui se réunissait le lundi et le mardi soirs dans un café du centre ville. Ce lundi-là, quelqu'un a téléphoné pour lui. Une serveuse a décroché et elle a passé l'appel au responsable du club, Samuel Beattie. Celui-ci a conseillé au correspondant de rappeler plus tard : Wallace n'était pas encore arrivé. L'autre a répondu que cela ne lui serait pas possible, qu'il fêtait les vingt et un ans de sa fille. Mais il a demandé que Wallace passe chez lui le lendemain à dix-neuf heures trente. Il avait une proposition à lui faire. Il a laissé son nom, R.M. Qualtrough, et son adresse le 25, Menlove Gardens East, Mossley Hill. Note bien que le correspondant, et ce détail est intéressant, a eu du mal à obtenir la communication. Peut-être est-ce vrai ou peut-être s'agissait-il d'une mise en scène. En tout cas, cela explique que l'opératrice ait noté l'heure de l'appel : dix-neuf heures vingt.

« Le lendemain, donc, Wallace se met en route pour Men-love Gardens East, une adresse qui, comme tu le sais déjà, n'existe pas. Il a dû prendre trois trams pour rejoindre le quartier de Menlove Gardens, il a cherché pendant près d'une demi-heure et a demandé son chemin à quatre personnes au moins, dont un policier. Il a fini par renoncer et rentrer chez lui. Les voisins, les Johnston, étaient sur le point de sortir quand ils l'ont entendu tambouriner à la porte de derrière, au numéro 29. Ils sont venus voir ce qui se passait et ont trouvé Wallace qui n'arrivait pas à entrer. En leur présence, il a essayé encore une fois, et cette fois, la poignée de la porte a tourné. Ils sont entrés tous les trois. Le corps de Julia Wallace gisait dans la pièce donnant sur la rue, face contre terre, sur le tapis disposé devant la cheminée, l'imperméable de Wallace maculé de sang à côté d'elle. Elle avait été victime d'une agression d'une incroyable brutalité. On a relevé onze fractures du crâne.

« Wallace a été arrêté le lundi 2 février, treize jours après le crime. On n'avait contre lui que des présomptions, ses vêtements ne portaient pas de traces de sang, et l'arme du crime n'avait pas été retrouvée. Rien de concret ne permettait de l'impliquer dans cette affaire. Chose intéressante, tous les indices pouvaient plaider en sa faveur aussi bien qu'en sa défaveur, selon l'angle auquel on se plaçait. L'appel téléphonique avait été passé depuis une cabine proche de Wolverton Street, au moment où Wallace aurait dû se trouver au café. Fallait-il en conclure que c'était lui qui avait téléphoné, ou que l'assassin tenait à s'assurer que Wallace était en route ? La police l'a trouvé étrangement calme pendant l'enquête. Assis à la cuisine, il caressait le chat qui était monté sur ses genoux. Était-ce une preuve d'indifférence ou de stoïcisme, une volonté de ne pas donner libre cours à ses émotions ? Et s'il avait interrogé tant de monde en cherchant l'adresse indiquée, était-ce pour avoir un alibi ou parce que c'était un agent d'assurances consciencieux, qui avait besoin de contrats et ne renonçait pas facilement à une affaire ? »

Dalglish s'arrêta au milieu d'une file de voitures à un nouveau feu rouge, tout en se remémorant l'affaire plus en détail. Si l'enquête avait manqué de sérieux, le procès aussi. Les conclusions du juge étaient favorables à Wallace, ce qui n'avait pas empêché les jurés de le condamner, au terme d'une petite heure de débat. Wallace avait fait appel et l'affaire était revenue sur le devant de la scène quand son recours avait été accepté, sous prétexte que les faits n'avaient pas été suffisamment prouvés pour justifier un verdict de culpabilité ; autrement dit, les jurés avaient eu tort.

Ackroyd continuait à parler avec animation, pendant que Dalglish consacrait toute son attention à la route. La circulation était dense, comme il s'en était douté ; le vendredi, les gens rentraient chez eux un

peu plus tôt chaque année, et les encombrements étaient encore aggravés par les départs en week-end des familles qui quittaient Londres pour rejoindre leurs maisons de campagne. Avant même d'avoir atteint Hampstead, Dalglish regrettait déjà l'impulsion qui lui avait fait accepter de se rendre au musée et faisait mentalement le compte des heures perdues. Il se chapitra : à quoi bon se ronger les sangs ? Il était déjà surmené ; pourquoi gâcher ces quelques instants de détente en se culpabilisant ? Juste avant Jack Straw's Castle, la circulation était totalement paralysée, et il lui fallut plusieurs minutes pour rejoindre le flot moins compact de véhicules descendant Spaniards Road, une artère qui traversait le parc de Hampstead Heath en ligne droite. Ici, les buissons et les arbres poussaient tout près du macadam. Ils auraient pu se croire en rase campagne.

« Ralenti, Adam, s'écria Ackroyd, ou nous allons manquer l'intersection. Elle n'est pas facile à repérer. On y est presque, c'est dans une trentaine de mètres, à droite. »

Elle était effectivement difficile à voir et il était encore plus difficile de s'y engager, car il fallait pour cela couper la file de voitures arrivant en sens inverse. Dalglish aperçut une grille ouverte et au-delà, une allée bordée de chaque côté d'arbres et de buissons touffus. À gauche de l'entrée, un panneau noir fixé au mur portait une inscription à la peinture blanche : MUSÉE DUPAYNE. ROULEZ AU PAS.

« Pas très engageant, observa Dalglish. Ils souhaitent vraiment attirer les visiteurs ?

— Je n'en suis pas sûr. Pas en grand nombre en tout cas. C'était un peu le violon d'Ingres de Max Dupayne, qui a fondé ce musée en 1961. Il éprouvait une véritable passion – on pourrait aller jusqu'à parler d'obsession – pour l'entre-deux-guerres. Il a monté sa collection dans les années 1920 et 1930, ce qui explique la présence de certaines toiles ; il a pu les acheter avant que la cote des artistes ne s'envole. Il a également acquis des éditions originales de tous les grands romanciers et de ceux qu'il jugeait dignes de figurer dans sa collection. Sa bibliothèque est un trésor. Il destinait son musée à des gens qui partageaient sa passion et cette vision des choses a influencé la génération actuelle. Mais tout cela va peut-être changer avec l'arrivée de Marcus Dupayne à la tête du musée. Il était haut fonctionnaire et vient de prendre sa retraite. Il pourrait bien considérer l'administration du musée comme un défi. »

Dalglish descendit une allée goudronnée si étroite que deux voitures auraient eu peine à se croiser. Une mince bande de gazon s'étendait de part et d'autre, s'ouvrant, au-delà, sur une haie de rhododendrons touffus. Derrière celle-ci, des arbres grêles, dont les feuilles commençaient à jaunir, obscurcissaient encore la route. Ils passèrent devant un jeune homme à genoux sur la pelouse. Une

femme osseuse d'un certain âge se tenait debout à côté de lui, semblant diriger son travail. Un panier en bois était posé entre eux, et ils avaient l'air de planter des bulbes. Le garçon leva les yeux et les regarda passer mais, hormis un coup d'œil fugace, la femme ne leur prêta pas attention.

Juste après un virage à gauche, l'allée redevenait rectiligne et soudain, le musée surgit devant eux. Dalglish arrêta la voiture et ils le contemplèrent en silence. Le chemin se divisait pour encercler une pelouse plantée d'arbustes formant un massif central. Derrière, se dressait une élégante demeure de briques rouges à l'architecture symétrique ; la bâtisse était imposante et plus grande qu'il ne l'avait pensé. Il dénombra cinq baies, dont l'une, au centre, avec deux fenêtres superposées, dessinait un encorbellement. Quatre fenêtres identiques s'ouvraient au rez-de-chaussée et au premier étage, de part et d'autre de la baie centrale, et deux encore au niveau du toit en croupe. Une porte peinte en blanc, à panneau vitré, était insérée dans un briquetage composant un motif complexe. La sobriété et la symétrie parfaite du bâtiment prêtaient à la demeure une certaine sévérité, un caractère plus institutionnel que familial. Dalglish remarqua cependant un trait insolite : à l'endroit où l'on aurait attendu des pilastres, une série de panneaux encastrés portant des chapiteaux en briquetage orné mettait une note d'excentricité sur une façade dont l'uniformité aurait été redoutable sans eux.

« Tu reconnais la maison ? demanda Ackroyd.

— Non. Pourquoi ? Je devrais ?

— Pas forcément, sauf si tu as déjà vu Pendell House, près de Bletchingley. C'est une construction d'Inigo Jones, un machin complètement excentrique, qui date de 1636. L'industriel victorien prospère qui a construit ce bâtiment en 1894 avait vu Pendell. Il est tombé sous le charme et a décidé de s'en faire réaliser une copie. Après tout, l'architecte d'origine n'était plus là pour protester. Il n'est tout de même pas allé jusqu'à en reproduire l'intérieur. Heureusement ; l'intérieur de Pendell House est un peu douteux. Ça te plaît ? »

Il avait l'expression d'un enfant naïf, espérant anxieusement que son offrande ne décevrait pas.

« C'est intéressant. Je n'aurais jamais imaginé que c'était une reproduction d'Inigo Jones. Ça me plaît, oui, mais je ne sais pas si j'aurais envie d'y vivre. L'excès de symétrie me met mal à l'aise. Je n'ai encore jamais vu de panneaux encastrés comme ceux-là.

— Personne d'autre non plus, à en croire Pevsner. Il paraît qu'ils sont uniques. Heureusement qu'ils sont là. La façade serait trop austère sans eux. Mais allons, entrons, viens voir l'intérieur. Après tout, nous sommes venus pour cela. Le parking est derrière ces

lauriers, à droite. Max Dupayne avait horreur de voir des voitures devant la maison. En fait, il détestait presque toutes les manifestations de la vie moderne. »

Dalgliesh redémarra. Une flèche blanche sur un panneau de bois le dirigea vers le parking. C'était une étendue recouverte de gravier, d'environ cinquante mètres sur trente, dont l'entrée était située au sud. Douze voitures y étaient déjà soigneusement alignées en deux rangées. Dalgliesh trouva un emplacement libre tout au bout. « Il n'y a pas beaucoup de place, remarqua-t-il. Comment font-ils quand il y a foule ?

— Les visiteurs essaient sans doute de se ranger de l'autre côté de la maison. Il y a un garage, mais Neville Dupayne y laisse sa Jaguar type E. En fait, je n'ai jamais vu toutes les places de parking occupées, ni le musée bondé, d'ailleurs. La situation a l'air normale pour un vendredi après-midi. Plusieurs de ces voitures appartiennent au personnel, de toute façon. »

De fait, ils ne relevèrent pas le moindre signe de vie en se dirigeant vers l'entrée. La porte, songea Dalgliesh, avait de quoi intimider le visiteur de passage, mais Ackroyd empoigna le bouton de laiton avec assurance, le tourna, et poussa le battant. « En été, elle n'est généralement pas fermée. Avec le soleil qu'il y a aujourd'hui, ils auraient aussi bien pu la laisser ouverte. En tout cas, nous y voici. Bienvenue au musée Dupayne. »

Emboîtant le pas à Ackroyd, Dalgliesh découvrit un vaste hall au sol carrelé d'un damier de dalles de marbre noires et blanches. Une élégante cage d'escalier s'ouvrait devant lui. Au bout d'une vingtaine de marches, l'escalier se divisait en deux volées qui aboutissaient, l'une vers l'est, l'autre vers l'ouest, à la spacieuse galerie. Dalgliesh releva trois portes d'acajou de chaque côté du hall – en haut, des portes similaires mais de plus petites dimensions donnaient sur la galerie. Une rangée de portemanteaux ornait le mur de gauche, surmontant deux longs porte-parapluies. Sur la droite, un comptoir en acajou, avec un standard téléphonique vieillot accroché au mur du fond, et une porte marquée PRIVÉ, qui devait, supposa Dalgliesh, conduire au bureau. La seule présence humaine était une femme, assise à l'accueil. Elle leva les yeux lorsque Ackroyd et Dalgliesh se dirigèrent vers elle.

« Bonjour, Miss Godby », dit Ackroyd, qui se tourna ensuite vers Dalgliesh : « Je te présente Muriel Godby qui s'occupe des entrées et veille à ce que nous ne fassions pas de bêtises. Mr Dalgliesh, un de mes amis. Allez-vous le faire payer ? »

— Cela va de soi », fit Dalgliesh.

Miss Godby leva les yeux vers lui. Il vit un visage un peu lourd, au teint cireux, et deux yeux admirables dissimulés derrière de petites lunettes à monture d'écaille. Les iris étaient d'un vert tirant sur le jaune ; leur centre lumineux était entouré d'un cercle plus foncé. Les cheveux raides, d'un brun roux peu commun, avec des reflets dorés, étaient épais, divisés par une raie de côté et maintenus par une barrette en écaille de tortue. La bouche, petite et ferme, surmontait un menton qui la faisait paraître plus âgée qu'elle n'était. Elle n'avait sûrement pas dépassé la quarantaine de beaucoup ; mais le bas du visage et la partie supérieure du cou présentaient déjà un peu de la flaccidité propre à la vieillesse. Le sourire qu'elle avait adressé à Ackroyd n'était guère qu'une légère décrispation des lèvres, qui lui donnait une expression à la fois méfiante et légèrement intimidante. Elle portait un twin-set de fine laine bleue et un collier de perles, qui lui prêtaient un petit air démodé évoquant les photographies de débutantes que l'on voit dans les vieux exemplaires de *Country Life*. Pourtant, Miss Godby n'avait certainement rien de juvénile ni

d'ingénu. Peut-être, se dit Dalglish, cherchait-elle par sa tenue vestimentaire à se mettre en harmonie avec les décennies auxquelles le musée était consacré.

Un écriteau encadré posé sur le comptoir indiquait les tarifs : 5 £ pour les adultes, 3,50 £ pour le troisième âge et les étudiants. L'entrée était gratuite pour les enfants de moins de dix ans et pour les chômeurs. Dalglish tendit un billet de 10 £ et se vit remettre, avec sa monnaie, un autocollant rond, de couleur bleue. Ackroyd protesta en prenant le sien : « Devons-nous vraiment nous coller ces machins sur la poitrine ? Je fais partie des Amis du Musée. J'ai signé le registre. » Miss Godby se montra inflexible. « C'est un nouveau système, Mr Ackroyd. Bleu pour les messieurs, rose pour les dames, vert pour les enfants. Cette méthode très simple nous permet de vérifier que les recettes correspondent au nombre de visiteurs enregistrés, et de préciser leur profil. Le personnel peut aussi vérifier d'un coup d'œil que les gens ont bien payé. » Ils s'éloignèrent. « C'est une femme diablement efficace, fit remarquer Ackroyd. Elle a considérablement amélioré l'organisation du musée, mais elle a tendance à pousser le bouchon un peu loin. Voilà le plan général. La première pièce, à gauche, est la salle des Peintures, la suivante est consacrée aux Sports et Loisirs, la troisième à l'Histoire. À droite, ici, nous avons les Costumes, le Théâtre et le Cinéma. La bibliothèque est à l'étage, la salle des Meurtres aussi. Tu auras sûrement envie de voir les tableaux et de faire un tour à la bibliothèque, et peut-être dans les autres salles. Je ne demanderais pas mieux que de t'accompagner, mais vois-tu, j'ai du travail. Commençons par la salle des Meurtres, veux-tu ? »

Il se dirigea vers l'escalier central qu'il gravit, toujours aussi alerte. Dalglish le suivit, conscient du regard de Muriel Godby posé sur eux. Elle semblait se demander s'il était bien raisonnable de les laisser sans escorte. Ils venaient d'arriver devant la salle des Meurtres, qui donnait sur la façade est, à l'arrière de la demeure, quand une porte s'ouvrit sur le palier. Un bruit de voix irritées s'éleva avant de s'interrompre brutalement. Un homme surgit, hésita un instant en apercevant Dalglish et Ackroyd, leur adressa un petit signe d'intelligence et se dirigea vers les marches, son long pardessus flottant derrière lui, comme entraîné par l'impétuosité de sa sortie. Dalglish eut la vision fugitive d'une tignasse de cheveux sombres et d'yeux courroucés dans un visage empourpré. Presque immédiatement, une autre silhouette se dessina dans l'embrasure de la porte. La présence de visiteurs ne sembla pas surprendre l'homme, qui s'adressa directement à Ackroyd.

« À quoi sert le musée ? Voici la question que Neville Dupayne vient de me poser. C'est à n'y pas croire ! J'en viendrais à m'interroger sur l'identité de son père si cette pauvre Madeleine n'avait été d'une vertu aussi assommante. Pas assez de fougue pour des escapades extra-

conjugales. Je suis bien content de vous revoir. »

Il tourna les yeux vers Dalglish. « Qui est-ce ? »

La question aurait pu sembler impolie si elle n'avait pas été posée d'une voix empreinte d'une perplexité et d'un intérêt sincères. L'homme ne se serait pas conduit autrement en présence d'une nouvelle acquisition, d'un intérêt assez médiocre néanmoins.

« Bonjour, James, dit Ackroyd. Je vous présente un ami, Adam Dalglish. Adam, voici James Calder-Hale, conservateur et génie tutélaire du musée Dupayne. »

Calder-Hale était grand et mince, presque émacié, avec un long visage osseux et une grande bouche, aux lignes précises. Ses cheveux, qui retombaient sur son haut front, grisonnaient irrégulièrement, des mèches d'or pâle striées de blanc lui prêtant une petite touche théâtrale. Son regard, sous des sourcils si bien dessinés qu'on aurait pu les croire épilés, était intelligent et donnait de la force à un visage qui, sans lui, aurait pu paraître un peu trop doux. Dalglish ne se laissa pas abuser par cette apparente délicatesse ; il avait connu des hommes qui avaient l'air d'érudits détachés des contingences terrestres et qui étaient pourtant dotés d'une force peu commune, et capables d'exploits physiques étonnants. Calder-Hale portait un pantalon étroit et fripé, une chemise à rayures, une cravate bleu pâle d'une largeur inhabituelle, au nœud défait, des pantoufles à carreaux et un long gilet de laine gris qui lui tombait presque jusqu'aux genoux. Sous l'effet de sa colère apparente, il s'était exprimé d'une voix de fausset qui parut délibérément forcée à Dalglish.

« Adam Dalglish ? J'ai entendu parler de vous. » Il avait pris un ton presque accusateur. « *Une Affaire à résoudre et autres poèmes*. Je ne suis pas grand amateur de poésie moderne, car mes goûts désuets vont aux vers qui se scandent et ne reculent pas devant une rime occasionnelle mais au moins, je vous accorde que vos poèmes ne sont pas de la prose habilement disposée sur la page. Muriel sait-elle que vous êtes là ?

— J'ai signé le registre d'entrée. Et voyez, nous avons nos petits autocollants.

— En effet. Ma question était stupide. Même vous, Ackroyd, vous ne franchiriez jamais le hall d'entrée sans avoir satisfait à ces obligations. C'est un dragon, mais elle est consciencieuse et, paraît-il, indispensable. Veuillez excuser ma véhémence de tout à l'heure. Il est rare que je m'emporte. C'est une perte d'énergie avec un Dupayne, quel qu'il soit. Mais je m'en voudrais de vous retenir plus longtemps. »

Il fit demi-tour pour réintégrer ce qui était manifestement son bureau. Ackroyd le rappela : « Qu'avez-vous répondu à Neville Dupayne ? À quoi lui avez-vous dit que sert le musée ? »

Calder-Hale hésita et se retourna. « Je lui ai dit ce qu'il savait déjà.

Le Dupayne, comme tout musée qui se respecte, assure la conservation, la préservation, le catalogage et l'exposition d'objets du passé qui offrent quelque intérêt aux chercheurs et à tous les visiteurs jugeant bon de venir les voir.

Dupayne avait l'air de penser qu'un musée devait avoir une sorte de fonction sociale ou missionnaire. Quelle idée ! »

Il se tourna vers Ackroyd. « J'ai été ravi de vous voir », puis il fit un signe de tête en direction de Dalgliesh : « Vous aussi, bien sûr. Nous avons une nouvelle acquisition qui pourrait vous intéresser. Dans la salle des Peintures. Une petite aquarelle de Roger Fry, tout à fait plaisante. Un legs d'un de nos habitués. Espérons que nous pourrons la garder.

— Que voulez-vous dire, James ? demanda Ackroyd.

— Vous ne pouvez pas le savoir, évidemment. L'avenir même de cet établissement est en suspens. Le bail expire le mois prochain et son renouvellement n'a pas encore été négocié. Le vieux Dupayne a créé une fondation familiale des plus singulières. Si j'ai bien compris, le musée ne peut poursuivre ses activités qu'à condition que ses trois enfants acceptent tous de signer le bail. Sa fermeture serait une catastrophe, mais il n'est pas en mon pouvoir de l'empêcher. Je ne fais pas partie du conseil d'administration. »

Sur ces mots, il fit volte-face, entra dans son bureau et referma la porte d'une main ferme.

« Ce serait une catastrophe pour lui, je veux bien le croire, remarqua Ackroyd. Il travaille ici depuis qu'il a pris sa retraite. Il était diplomate. Il n'est pas payé, bien sûr, mais il a la jouissance de son bureau et fait visiter les collections à une poignée de privilégiés. Son père était un ami de Max Dupayne. Ils s'étaient connus à l'Université. Ce musée, c'était un peu la danseuse du vieux Dupayne. C'est d'ailleurs le cas d'un certain nombre de ce genre d'établissements pour leurs fondateurs. Sans être hostile au public – qui était même le bienvenu, dans une certaine mesure –, il était d'avis qu'une personne vraiment intéressée valait mieux que cinquante visiteurs ordinaires, et il se conduisait en conséquence. Si vous ignoriez la vocation du musée Dupayne et n'en connaissiez pas les horaires d'ouverture, tant pis pour vous. Une publicité plus efficace aurait risqué d'attirer des passants de hasard, désireux d'échapper à la pluie et d'occuper leurs enfants pendant une demi-heure.

— Pourtant, un visiteur de hasard, un vrai béotien, pourrait y trouver du plaisir, y prendre goût, se découvrir une passion pour ce qu'un détestable jargon contemporain appelle Inexpérience muséale". En ce sens, un musée a une vertu pédagogique. Ce n'est pas l'optique du Dupayne ?

— Je suppose que si, en théorie. Si les héritiers le gardent, ils

pourraient s'engager sur cette voie. Mais leurs atouts sont minces. Ce n'est quand même pas le Victoria and Albert Museum, ni le British. Il a évidemment de quoi combler un amateur de l'entre-deux guerres, comme moi. Mais les années vingt et trente ne drainent pas les foules. D'ailleurs, une journée suffit pour en faire le tour. À ma connaissance, le vieux Dupayne a toujours vu d'un mauvais œil que la salle la plus courue soit celle des Meurtres. En fait, un musée entièrement consacré au crime ferait probablement recette. Ça m'étonne que personne n'y ait encore pensé. Il y a bien le Black Museum de New Scotland Yard et cette petite collection tout à fait intéressante de la Police fluviale à Wapping, mais je les vois mal s'ouvrir au grand public. Il faut déposer une demande pour les visiter. »

La salle des Meurtres était une grande pièce, d'au moins neuf mètres de long, bien éclairée par trois lustres. Pourtant, Dalglish éprouva sur-le-champ une impression d'obscurité oppressante, malgré deux fenêtres donnant à l'est et une au sud. À droite de la cheminée richement ornée, une deuxième porte, ordinaire, était percée dans la paroi. Elle était de toute évidence fermée en permanence car il n'y avait ni bouton ni clenche à l'extérieur.

Des vitrines occupaient tous les murs. La partie inférieure portait des étagères de livres, probablement consacrés aux différentes affaires, et des tiroirs contenant les documents et rapports relatifs aux crimes. Au-dessus des vitrines s'alignaient des rangées de photographies sépia ou noir et blanc, de nombreux agrandissements mais aussi quelques clichés originaux, souvent d'une crudité sans équivoque. On aurait dit un collage de visages morts, ensanglantés et blêmes, assassins et victimes désormais unis dans le trépas, le regard fixé sur le néant.

Dalglish et Ackroyd firent le tour de la pièce ensemble. Les plus célèbres homicides de l'entre-deux-guerres y étaient exposés, illustrés et analysés. Des noms, des visages et des faits affluaient à la mémoire de Dalglish. William Herbert Wallace, plus jeune, sûrement, qu'au moment de son procès, une physionomie ordinaire mais non dépourvue de charme au-dessus du col dur et de la cravate nouée comme un nœud coulant, la bouche un peu molle sous la moustache, les yeux doux derrière des lunettes à monture métallique. À côté, une photographie de presse où on le voyait serrer la main de son avocat après son procès en appel, son frère à ses côtés, les deux Wallace plus grands que tous leurs compagnons, William un peu voûté. Il s'était mis sur son trente et un pour la plus redoutable épreuve de sa vie, en costume sombre, toujours avec un col dur et une cravate étroite. Les cheveux rares, soigneusement divisés par une raie, brillaient d'avoir été brossés. Un visage typique, si l'on veut, du gratte-papier méticuleux et excessivement consciencieux, pas le genre d'hommes, sans doute, à qui les ménagères, lorsqu'elles s'acquittaient de leur

prime hebdomadaire, avaient envie de proposer une tasse de thé.

« Et voici, dit Ackroyd, la belle Marie-Marguerite Fahmy qui a tué d'un coup de pistolet son mari, un play-boy égyptien, en 1923. À l'hôtel Savoy, tu imagines ça ? L'affaire est restée dans les annales à cause de la remarquable plaidoirie d'Edward Marshall Hall. En conclusion, et ça a vraiment été le clou de son intervention, il a pointé l'arme du crime vers le jury puis l'a laissée tomber bruyamment en réclamant l'acquittement. C'était bien elle qui avait fait le coup pourtant, mais elle s'en est tirée grâce à lui. Il a aussi prononcé un discours raciste tout à fait contestable, donnant à entendre que les femmes qui épousent ce qu'il appelait des "Orientaux" devaient s'attendre à être traitées comme elle. Tu peux être sûr qu'aujourd'hui le juge, le grand chancelier et la presse ne laisseraient pas passer ça. Tu vois, mon vieux, encore un crime caractéristique de son temps.

— J'avais cru comprendre que ta thèse portait sur le crime proprement dit, pas sur le fonctionnement du système judiciaire de l'époque.

— Je m'intéresse à tous les détails. Tiens, voici un autre succès de la défense, le crime de la malle de Brighton. L'affaire remonte à 1934. Figure-toi, mon cher Adam, que la malle que tu as sous les yeux serait celle-là même dans laquelle Tony Mancini, un garçon de café de vingt-six ans, déjà condamné pour vol, a caché le corps de sa maîtresse, Violette Kaye, prostituée de son état. C'était le second crime de la malle de Brighton. Le premier corps, celui d'une femme sans tête ni jambes, avait été découvert à la gare de Brighton onze jours plus tôt. L'auteur de ce crime-là n'a jamais été retrouvé. Quant à Mancini, il est passé devant la Cour d'assises de Lewes en décembre et a été brillamment défendu par Norman Birkett, qui lui a sauvé la vie. Le jury l'a acquitté, mais en 1976, Mancini a tout avoué. Cette malle exerce une fascination proprement morbide sur les visiteurs. »

Elle ne fascina guère Dalglish, qui éprouva soudain le besoin irrésistible de contempler le monde extérieur. Il se dirigea vers une des deux fenêtres donnant à l'est. En bas, au milieu des jeunes arbres, il distingua un garage de bois et, à moins de dix mètres, un petit abri de jardin muni d'un robinet. Le jeune homme qu'il avait aperçu dans l'allée à son arrivée se lavait les mains. Il les essuya sur ses jambes de pantalon. Mais Ackroyd, impatient d'exposer sa dernière affaire, rappela Dalglish.

Il le conduisit vers la deuxième vitrine : « Crime de la voiture incendiée, 1930. Celui-ci a de bonnes chances de figurer dans mon article. Tu en as sûrement entendu parler. Alfred Arthur Rouse, voyageur de commerce de trente-sept ans établi à Londres, était un coureur de jupons impénitent. Non content de s'être rendu coupable de bigamie, il aurait, dit-on, séduit près de quatre-vingts femmes au

cours de ses tournées. Cela l'obligeait à disparaître régulièrement et même, si possible, à se faire passer pour mort. C'est alors que le 6 novembre, il a ramassé un vagabond au bord d'un chemin. Sur une route déserte du Northamptonshire, il l'a tué, arrosé de pétrole, il a mis le feu à la voiture et a fichu le camp. Malheureusement pour lui, deux jeunes gens qui regagnaient leur village l'ont croisé et lui ont demandé d'où venaient les flammes que l'on apercevait. Il a répondu : « On dirait que quelqu'un fait brûler des herbes », et a poursuivi sa route. Cette rencontre a permis son arrestation. S'il s'était caché dans un fossé en attendant qu'ils soient passés, il aurait pu s'en tirer.

— Et en quoi cet assassinat est-il typique de son époque ?

— Rouse avait fait la guerre et avait été grièvement blessé à la tête. Sur les lieux du crime comme plus tard, à son procès, il s'est conduit avec une stupidité effarante. Pour moi, Rouse est une victime de la Première Guerre mondiale. »

Cela n'avait rien d'impossible, songea Dalglish. De toute évidence, son attitude après le meurtre et son incroyable arrogance à la barre des témoins avaient plus fait que les arguments du parquet pour lui passer la corde au cou. Il aurait été intéressant de savoir combien de temps il était resté sous les drapeaux et quelle était la nature de ses blessures. Peu de ceux qui avaient combattu en Flandre pendant longtemps étaient rentrés chez eux mentalement indemnes.

Laissant Ackroyd à ses recherches, il se mit en quête de la bibliothèque, qui se trouvait au même étage, dans l'aile ouest. C'était une pièce allongée percée de trois baies formant saillie. Deux fenêtres donnaient sur le parking et une troisième sur l'allée. Les murs étaient recouverts d'étagères en acajou, et une longue table rectangulaire occupait le centre de la salle. Une photocopieuse était posée sur une petite table, près d'une des fenêtres, derrière un écriteau indiquant que les copies étaient à dix pence pièce. À côté, une femme d'un certain âge était assise, en train d'écrire des notices explicatives. Il ne faisait pas froid, pourtant elle portait un cache-nez et des mitaines. Quand Dalglish entra, elle dit d'une voix mélodieuse, trahissant une bonne éducation : « Certaines vitrines sont fermées, mais je puis vous les ouvrir si vous souhaitez consulter des ouvrages. Les collections du *Times* et d'autres journaux sont conservées au sous-sol. »

Dalglish ne sut que répondre. S'il voulait encore se rendre à la salle des Peintures, il n'aurait pas beaucoup de temps à consacrer aux livres, mais il ne voulait pas se montrer cassant et donner l'impression d'être entré sur un coup de tête. « C'est la première fois que je viens, je me contente d'un rapide tour d'horizon, dit-il enfin. Merci. »

Il longea lentement les étagères. Il y trouva, en éditions originales pour la plupart, les grands romanciers de l'entre-deux-guerres et d'autres, qu'il ne connaissait pas. Les plus célèbres étaient tous là : D.H.

Lawrence, Virginia Woolf, James Joyce, George Orwell, Graham Greene, Wyndham Lewis, Rosamond Lehmann, brochette de noms prestigieux évoquant la variété et la richesse de ces années mouvementées. La section de poésie faisait l'objet d'une vitrine distincte, où figuraient des éditions princeps de Yeats, Eliot, Pound, Auden et Louis MacNeice. Il y avait aussi, releva-t-il, les poètes de guerre publiés dans les années 1920 : Wilfred Owen, Robert Graves, Siegfried Sassoon. Il regretta de ne pas avoir quelques heures pour prendre en main ces livres et les feuilleter tout à loisir. Mais même s'il en avait eu le temps, la présence de cette femme qui travaillait en silence, ses mains crispées et gantées écrivant laborieusement, l'en aurait dissuadé. Il aimait être seul pour lire.

Il se dirigea vers l'extrémité de la table centrale où était disposée une dizaine d'exemplaires du *Strand Magazine*, leurs couvertures, de couleur différente, représentant toutes des vues du Strand, la scène variant légèrement selon les numéros. Dalglish prit l'exemplaire de mai 1922. Le sommaire annonçait des récits de P.G. Wodehouse, Gilbert Frankau et E. Phillips Oppenheim, et un article spécial d'Arnold Bennett. Mais c'étaient les premières pages, consacrées aux réclames, qui restituaient le mieux la vie des années 1920. Les cigarettes à cinq shillings et six pence le cent, la chambre à coucher que l'on pouvait meubler pour 36 £ et le mari, manifestement préoccupé par le manque d'ardeur de son épouse, la rendant à ses bonnes dispositions coutumières en versant discrètement quelques gouttes de l'élixir du docteur Bach dans son thé du matin.

Il descendit ensuite à la salle des Peintures. De toute évidence, elle était destinée aux chercheurs plus qu'au grand public. Chaque tableau était assorti d'un carton encadré donnant la liste des principaux musées exposant d'autres œuvres du même artiste, tandis que des vitrines, de part et d'autre de la cheminée, contenaient des lettres, des manuscrits et des catalogues. Dalglish repensa à la bibliothèque. Le contenu de ses étagères transmettait certainement l'image la plus fidèle des années 1920 et 1930. C'étaient les écrivains – Joyce, Waugh, Huxley –, et non les artistes, qui avaient interprété avec le plus de force et marqué le plus puissamment de leur empreinte ces années confuses de l'entre-deux-guerres. Passant lentement devant des paysages de Paul et John Nash, il songea que le cataclysme de sang et de mort de 1914-1918 avait engendré une aspiration nostalgique à une Angleterre baignée de calme bucolique. Il contemplait une campagne d'avant le désastre, recrée dans la tranquillité et peinte dans un style qui, malgré toute sa diversité et son originalité, trahissait un traditionalisme accusé. C'était un paysage sans personnages ; les bûches soigneusement empilées contre les murs des fermes, les champs cultivés sous des cieux cléments, la bande de plage

déserte, étaient autant de rappels poignants d'une génération disparue. On aurait dit que ces hommes avaient abattu leur besogne quotidienne, rangé leurs outils et, doucement, pris congé de la vie. Mais jamais sans doute, paysage n'avait été aussi précis, aussi idéalement ordonné. Ces champs n'avaient pas été cultivés pour la postérité, mais pour une aride immuabilité. Dans les Flandres, la nature avait été éventrée, violée et corrompue. Ici, tout avait été rendu à une placidité imaginaire et éternelle. Il n'aurait jamais cru qu'une peinture aussi conventionnelle pût être aussi troublante.

Ce fut avec un certain soulagement qu'il passa aux excentricités religieuses de Stanley Spencer, aux portraits originaux de Percy Wyndham Lewis et à ceux, plus discrets, imprégnés d'une certaine nonchalance, de Duncan Grant. Dalgliesh connaissait la plupart de ces peintres. Il les appréciait presque tous, sans pouvoir s'empêcher de déceler chez eux l'influence de peintres continentaux, au talent bien supérieur au leur. Max Dupayne n'avait pu acquérir les plus grandes œuvres de chaque artiste, mais il avait réussi à rassembler une collection qui, par sa diversité, offrait un excellent aperçu de l'art de l'entre-deux-guerres. Après tout, n'était-ce pas là son objectif ?

Un visiteur se trouvait déjà dans la salle à son arrivée : un jeune homme mince en jeans, avec des baskets éculées et un gros anorak, sous lequel ses jambes grêles ressemblaient à des allumettes. En s'approchant, Dalgliesh aperçut un visage pâle, aux traits délicats. Les cheveux étaient dissimulés par un bonnet de laine tiré sur les oreilles. Depuis que Dalgliesh était entré dans la pièce, le jeune homme était resté en arrêt devant une peinture de guerre de Paul Nash. C'était un tableau que Dalgliesh avait, lui aussi, envie d'examiner de plus près, et ils restèrent une minute côte à côte, en silence.

Il ne connaissait pas cette toile, intitulée *Passchendaele 2*. Tout y était, l'horreur, le dérisoire et la douleur, fixés dans les corps disgracieux de ces morts anonymes. Enfin un tableau dont l'éloquence était plus puissante que n'importe quels mots. Ce n'était pas sa guerre, ni celle de son père. Elle était déjà presque effacée de la mémoire des vivants. Mais pouvait-on citer un conflit moderne qui ait engendré affliction aussi universelle ?

Ils s'abîmèrent dans leur contemplation muette. Dalgliesh allait s'éloigner quand le jeune homme lui demanda : « Vous trouvez que c'est un bon tableau ? »

La question était sérieuse, mais elle inspira à Dalgliesh une certaine méfiance, une réticence à donner l'impression de s'y connaître. « Je ne suis pas artiste, ni historien de l'art, répondit-il. Mais je trouve que c'est un très bon tableau. J'aimerais bien l'avoir chez moi. »

Malgré sa noirceur, il trouverait effectivement sa place, songea-t-il,

dans cet appartement ordonné surplombant la Tamise. Emma l'apprécierait, elle aussi, elle partagerait les sentiments qu'il éprouvait à l'instant.

Le jeune homme reprit la parole : « Il se trouvait chez mon grand-père, dans le Suffolk. Il l'avait acheté en souvenir de son père, mon arrière-grand-père. Il s'est fait tuer à Passchendaele.

— Comment est-il arrivé ici ?

— Max Dupayne le voulait. Il a attendu que grand-père ait vraiment besoin d'argent et il le lui a acheté. Pour trois fois rien. »

Dalglish ne trouva pas de réponse pertinente et, au bout d'un instant, il reprit : « Vous venez souvent le voir ?

— Oui. Personne ne peut me l'interdire. Et quand je suis au chômage, je n'ai pas besoin de payer. » Se détournant, il ajouta : « Oubliez ce que je vous ai dit, je vous en prie. Je n'en ai jamais parlé à personne. Je suis content qu'il vous plaise. »

Et il s'en alla. Était-ce cet instant de communication tacite devant la toile qui avait suscité cette confiance inattendue ?

Peut-être affabulait-il, bien sûr, mais Dalglish ne le croyait pas. Cela le conduisit à se demander si Max Dupayne s'était montré très scrupuleux lorsqu'il s'agissait de satisfaire son obsession. Il décida de ne pas parler de cette rencontre à Ackroyd et, après avoir fait lentement une dernière fois le tour de la salle, il se dirigea vers la grande cage d'escalier pour remonter dans la salle des Meurtres.

Assis dans un des fauteuils près de la cheminée, des livres et des revues étalés sur la table devant lui, Conrad n'était visiblement pas prêt à partir. « Sais-tu qu'il y a un nouveau suspect pour le crime de Wallace ? demanda-t-il. On l'a découvert récemment.

— Oui. J'en ai entendu parler. Un certain Parry, c'est bien ça ? Il est mort, lui aussi. Ça m'étonnerai ! que tu puisses résoudre cette énigme maintenant, Conrad. Mais j'avais cru comprendre que c'étaient les liens entre un assassinat et son époque qui t'intéressaient, pas son dénouement.

— Difficile de ne pas se laisser entraîner, mon vieux. Mais tu as raison. J'ai tendance à me disperser. Si tu dois partir, ne t'inquiète pas pour moi. Je vais passer à la bibliothèque faire des photocopies et je resterai jusqu'à la fermeture, à cinq heures. Miss Godby m'a aimablement proposé de me déposer à la station de métro de Hampstead. Un cœur tendre bat dans ce sein redoutable. »

Quelques minutes plus tard, Dalglish était en route, l'esprit préoccupé par ce qu'il avait vu. Au cours de l'entre-deux-guerres, l'Angleterre, la mémoire marquée au fer rouge par les horreurs des Flandres et par une génération sacrifiée, avait frôlé le déshonneur avant d'affronter et de surmonter un péril bien plus grave encore. Ces années avaient été deux décennies de mutation sociale et de diversité

exceptionnelles. Il s'étonnait pourtant que Max Dupayne les ait trouvées passionnantes au point de consacrer sa vie à en préserver la trace. Après tout, c'était à son propre temps qu'il rendait ainsi hommage. Il avait dû acheter les éditions originales des romans et conserver les revues et les journaux au moment de leur parution. *De ces fragments j'ai étayé mes ruines*. Était-ce là sa motivation ? Était-ce lui-même qu'il cherchait à immortaliser ainsi ? Ce musée, qu'il avait fondé et qui portait son nom, était-il son aumône personnelle à l'oubli ? Peut-être était-ce du reste une des raisons d'être de tous les musées. Les générations meurent, mais ce qu'elles ont créé, ce qu'elles ont peint et écrit, leurs aspirations et leurs réalisations demeurent, en partie du moins. En érigeant des monuments, non seulement aux personnalités célèbres mais aux légions de morts anonymes, est-ce notre propre immortalité que nous cherchons à assurer par procuration ?

Mais il n'était pas d'humeur à se plonger dans de longues réflexions sur le passé. Le week-end qui s'annonçait serait consacré à l'écriture, et au cours de la semaine à venir, il travaillerait douze heures par jour. Il s'était entièrement libéré pour le samedi et le dimanche suivants, et rien ne viendrait contrarier ses projets. Il verrait Emma, et cette simple pensée illuminerait toute sa semaine comme elle l'emplissait à présent d'espoir. Il se sentait vulnérable comme un adolescent amoureux pour la première fois et il savait que l'angoisse était la même : il redoutait qu'une fois les paroles prononcées, Emma ne le repousse. Mais ils ne pouvaient pas continuer ainsi. Il fallait qu'il ait le courage de risquer ce rejet, d'être, un instant, assez présomptueux pour penser que, peut-être, elle l'aimait. Le week-end prochain, il trouverait le temps, le lieu, et, surtout, les mots qui les sépareraient ou les uniraient enfin.

Il remarqua soudain l'étiquette bleue, toujours collée à sa veste. Il l'arracha, la roula en boule et la glissa dans sa poche. Il était content d'avoir visité le musée. C'était une expérience nouvelle et il avait admiré beaucoup de ce qu'il avait vu. Mais il n'y retournerait pas, se dit-il.

Dans son bureau qui surplombait St James's Park, l'aîné des Dupayne rangeait ses affaires. Il agissait comme il l'avait toujours fait dans sa vie publique, avec méthode, réflexion et sans hâte. Il n'avait pas grand-chose à jeter, moins encore à emporter ; presque toutes les traces de sa vie officielle avaient déjà été enlevées. Une heure plus tôt, un coursier en uniforme était venu chercher le dernier dossier, contenant ses ultimes notes, aussi tranquillement et sans plus de cérémonie que s'il s'était agi d'un jour comme les autres. Il avait progressivement retiré ses quelques livres personnels des rayonnages, lesquels ne contenaient plus que des publications officielles, les statistiques criminelles, les livres blancs, le manuel de procédure pénale d'Archbold et de récents fascicules de textes de lois. D'autres mains rangeraient des ouvrages personnels sur les étagères vides. Il croyait savoir lesquelles. Une promotion imméritée, selon lui, prématurée, qui n'avait pas été obtenue dans les règles. Mais après tout, son successeur était un jeune loup aux dents longues, un des rares élus promis de longue date aux plus hautes fonctions.

Il avait été un de ces hommes, jadis. À l'époque où il avait atteint le rang de secrétaire adjoint, on avait parlé de lui pour un poste de chef de cabinet. Si tout s'était passé comme il l'avait prévu, il prendrait aujourd'hui congé avec un titre – Mr Marcus Dupayne –, et les sociétés de la City se bousculeraient pour lui offrir un fauteuil d'administrateur. C'était ce qu'il avait espéré, ce qu'Alison avait espéré. Ses ambitions professionnelles avaient été considérables mais tenues en bride, et il avait toujours eu conscience de l'imprévisibilité de la réussite. Celles de sa femme, en revanche, avaient été effrénées, presque exhibitionnistes. Il lui arrivait de se demander si elle ne l'avait pas épousé pour cela. Toutes leurs activités sociales n'avaient d'autre objectif que de servir sa réussite. Un dîner n'était pas une réunion amicale, mais une opération tactique, qui s'inscrivait dans une campagne soigneusement élaborée. Elle n'avait jamais compris que toutes ses manœuvres seraient sans effet sur sa carrière, que la vie qu'il menait hors du bureau n'avait aucune importance, du moment qu'elle ne fût pas publiquement entachée de scandale. Il lui arrivait de dire à Alison : « Je n'ai pas l'intention de finir évêque, proviseur ou ministre. Je ne serai ni damné ni rétrogradé parce que le bordaux

était bouchonné. »

Il avait apporté un chiffon à poussière dans sa serviette et vérifia que tous les tiroirs du bureau étaient impeccables. Dans le dernier tiroir de gauche, en bas, sa main inquisitrice dénicha un bout de crayon. Depuis combien d'années était-il là ? Il examina ses doigts, recouverts d'une pellicule grise, et les essuya sur le chiffon qu'il replia soigneusement, enfermant la poussière à l'intérieur, avant de le ranger dans son sac de toile. Il laisserait sa serviette sur le bureau. La dorure de l'emblème royal s'était estompée avec le temps, mais un souvenir lui revint : celui du jour où on lui avait remis pour la première fois une serviette noire officielle, dont l'ornement rutilant faisait office d'insigne de fonction.

Il s'était acquitté avant le déjeuner de l'incontournable petite cérémonie d'adieu. Le secrétaire général avait prononcé l'éloge de rigueur avec une aisance suspecte ; ce n'était pas la première fois. Un ministre avait fait une brève apparition et n'avait regardé sa montre qu'une fois, discrètement. L'atmosphère de feinte convivialité avait été entrecoupée de quelques instants de silence contraint. À une heure et demie, les invités avaient commencé à s'éclipser discrètement. On était vendredi, après tout. Ils avaient des projets de week-end.

En refermant définitivement la porte de son bureau pour s'engager dans le couloir désert, il s'étonna de son absence d'émotion et en ressentit une vague inquiétude. Il aurait dû éprouver quelque chose – du regret, une pointe de satisfaction, un frémissement de nostalgie, la conscience d'accomplir un rite de passage... Il ne ressentait rien. Les deux fonctionnaires habituels étaient au comptoir de réception, dans l'entrée, et ils étaient occupés. Cela lui évita d'avoir à prononcer quelques paroles d'adieu embarrassées. Il décida de rejoindre Waterloo par son itinéraire préféré, en traversant St James's Park, puis en descendant Northumberland Avenue avant d'emprunter la passerelle d'Hungerford. Il franchit une dernière fois les portes battantes et se dirigea vers Birdcage Walk, s'engageant dans le doux désordre automnal du parc. Il s'arrêta au milieu du pont qui franchissait le lac, comme à son habitude, pour contempler une des plus belles vues de Londres, par-delà l'eau, par-delà l'île, vers les tours et les toits de Whitehall. Près de lui, une mère avec un bébé emmitouflé dans une poussette à trois roues. À côté d'elle, un bambin jetait du pain aux canards. L'atmosphère devint houleuse, les oiseaux se bousculant et se volant dans les plumes dans un tourbillon d'eau. C'était une scène qu'il observait depuis plus de vingt ans au cours de ses promenades, à l'heure du déjeuner, mais cette fois, elle lui rappela un souvenir récent, et déplaisant.

La semaine précédente, il avait pris le même chemin. Une femme seule jetait aux canards des miettes de son sandwich. Elle était petite,

son corps robuste enveloppé d'un épais manteau de tweed, un bonnet de laine tiré sur les oreilles. Après avoir jeté un dernier croûton, elle s'était retournée et, le voyant, avait esquissé un sourire hésitant. Depuis qu'il était enfant, l'intimité inopinée d'étrangers lui avait toujours inspiré de la répugnance, il y voyait presque une menace. Il avait donc esquissé un signe de tête et, sans un sourire, s'était éloigné à grands pas. Son attitude avait été aussi cassante et méprisante que si la femme lui avait fait des propositions inconvenantes. Il avait atteint les marches de la colonne du duc d'York lorsqu'il s'était soudain rendu compte qu'il la connaissait. C'était Tally Clutton, la femme de charge du musée. Il ne l'avait pas reconnue sans la blouse brune boutonnée qu'elle portait d'ordinaire. Ce souvenir lui inspira alors une pointe d'irritation, qui se dirigeait autant contre elle que contre lui-même. C'était un impair fâcheux, et il faudrait qu'il arrange les choses à leur prochaine entrevue. Cela serait d'autant plus difficile qu'ils auraient à discuter de son avenir. S'il était loué, le pavillon qu'elle occupait à titre gracieux pouvait rapporter au moins trois cent cinquante livres par semaine. Hampstead n'était pas un quartier bon marché, surtout avec vue sur le parc. S'il décidait de remplacer Tally Clutton, le logement de fonction pourrait être un argument supplémentaire pour s'attacher les services d'un couple marié ; la femme s'occuperait du ménage, le mari du jardin. D'un autre côté, Tally Clutton travaillait dur et était appréciée de tous. Il ne serait peut-être pas judicieux de revenir sur les arrangements domestiques alors qu'il y avait tant d'autres réformes à entreprendre. Caroline ferait certainement des pieds et des mains pour garder Clutton et Godby, et il n'avait pas envie de s'engager dans un conflit avec elle. La présence de Muriel Godby ne posait pas de problème. Elle se contentait d'un salaire modeste et était remarquablement compétente, des qualités rares de nos jours. Quelques difficultés d'ordre hiérarchique risquaient tout de même de se poser un jour. Godby considérerait de toute évidence qu'elle n'avait de comptes à rendre qu'à Caroline, ce qui était assez naturel puisqu'elle lui devait son poste. Après tout, la définition des tâches et des responsabilités pourrait attendre la signature du prochain bail. Il laisserait les deux femmes à leur poste. Quant au jeune Ryan Archer, il ne resterait certainement pas longtemps. Les jeunes ne tiennent pas en place.

Si seulement quelque chose pouvait m'inspirer des sentiments passionnés, ou même simplement forts, se dit-il. Cela faisait bien longtemps que sa carrière ne lui offrait plus aucune satisfaction personnelle. La musique elle-même avait commencé à perdre de son pouvoir. Il se rappela la dernière fois, trois semaines auparavant seulement, qu'il avait joué le *Concerto pour deux violons* de Bach avec un professeur de violon. Son interprétation avait été correcte, sensible

même, mais elle ne venait pas du cœur. L'obligation de neutralité politique qu'il s'était imposée pendant la moitié de sa vie, l'analyse méticuleuse des avantages et des inconvénients de toute alternative que lui avait imposée sa profession avaient peut-être condamné son esprit à une circonspection débilante. Mais à présent, l'espoir renaissait. Peut-être trouverait-il l'enthousiasme, l'épanouissement qu'il recherchait en s'occupant du musée qui portait son nom. *J'en ai besoin. Je peux réussir. Je ne vais pas laisser Neville m'en priver*, songea-t-il. Il traversait déjà la rue au niveau de l'Athenaeum, et le passé récent s'éloignait de son esprit. Relancer le musée : voilà un centre d'intérêt qui remplacerait et rachèterait toutes ces années mornes et médiocres.

Il retrouva, comme tous les soirs, sa villa d'un conformisme insipide dans une rue bordée d'arbres à la lisière de Wimbledon. Le salon était d'une propreté irréprochable, comme toujours. Une légère odeur de cuisine, qui n'avait rien d'envahissant, planait dans l'air. Alison était assise au coin du feu, plongée dans la lecture de l'*Evening Standard*. À son arrivée, elle replia soigneusement le journal et se leva pour l'accueillir.

« Le ministre de l'intérieur était là ?

— Non. Ce n'était pas prévu. Il a envoyé son chef de cabinet.

— Tout de même... Enfin, ils n'ont jamais caché ce qu'ils pensaient de toi. Ils ne t'ont jamais manifesté le respect auquel tu aurais eu droit. »

Ses paroles exprimaient moins de rancœur qu'il ne l'aurait pensé. En l'observant, il lui sembla déceler dans sa voix un frémissement réprimé, mi-coupable, mi-provocant.

« Veux-tu nous chercher à boire, mon chéri ? Il y a une bouteille de sherry au frais. »

Les mots tendres étaient pure habitude. Pendant trente-deux ans de mariage, elle s'était attachée à présenter au monde l'image d'une épouse heureuse et comblée ; d'autres couples pouvaient aller à vau-l'eau, le sien tenait bon.

Lorsqu'il posa le plateau d'apéritif, elle reprit : « J'ai déjeuné avec Jim et Mavis. Ils prévoient d'aller passer Noël en Australie, pour voir Moira. Elle est à Sidney avec son mari. Je me suis dit que je pourrais peut-être les accompagner.

— Jim et Mavis ?

— Mais oui, tu sais bien, les Calvert. Elle est au Comité d'aide aux personnes âgées avec moi. Ils sont venus dîner à la maison le mois dernier.

— La rousse qui a mauvaise haleine ?

— Oh, c'était exceptionnel. Elle avait dû manger quelque chose. Stephen et Susie ont tellement envie que nous venions les voir. Les petits aussi. Ce serait dommage de laisser passer l'occasion d'avoir de

la compagnie pendant le voyage. Je dois avouer que c'est une chose que je redoute un peu. Jim est tellement dégourdi qu'il nous trouvera certainement des places surclassées.

— Je ne vois franchement pas comment je pourrais aller en Australie cette année ou l'année prochaine. Je te rappelle que je reprends la direction du musée. Nous en avons déjà parlé. Ça va me prendre tout mon temps, au début en tout cas.

— Je sais bien, mon chéri. Tu pourrais venir me rejoindre pour une quinzaine de jours. Oublier un peu l'hiver.

— Combien de temps as-tu l'intention de rester ?

— Je ne sais pas trop. Six mois, un an peut-être. Ce n'est pas la peine de faire un aussi long voyage si c'est pour repartir tout de suite. Il faut déjà un bon moment pour se remettre du décalage horaire. Je ne resterai pas tout le temps chez Stephen et Susie. Pas question de jouer la belle-mère qui s'incruste pour plusieurs mois. Jim et Mavis ont l'intention de circuler pas mal. Jack, le frère de Mavis, nous accompagnera. Nous serons donc quatre, ce qui m'évitera de me sentir *de trop**. À trois, c'est toujours un peu bancal. »

Elle m'annonce la rupture de notre couple, se dit-il. Il fut surpris de constater à quel point cela le laissait indifférent.

Elle poursuivit : « Nous pouvons nous le permettre, n'est-ce pas ? Tu vas toucher ton indemnité de retraite ?

— Oui, ce n'est pas un problème. »

Il la regarda avec autant d'indifférence que si elle avait été une étrangère. À cinquante-deux ans, elle était toujours belle, bien conservée, d'une élégance presque froide. Il la trouvait toujours désirable, plus épisodiquement qu'autrefois sans doute et sans fougue. Ils faisaient l'amour assez rarement, généralement lorsque la boisson et l'habitude leur inspiraient un désir pressant, rapidement satisfait. Ils n'avaient plus rien à apprendre l'un de l'autre, rien qu'ils aient envie d'apprendre. Il savait que pour elle, ces tristes accouplements étaient une manière d'affirmer que leur mariage existait toujours. Elle était peut-être infidèle, mais elle restait conventionnelle. Ses liaisons étaient discrètes plus que secrètes. Elle faisait comme si de rien n'était. Il feignait de tout ignorer. Leur union était régie par un concordat qu'aucune parole n'avait jamais ratifié. Il fournissait l'argent, elle lui assurait une vie confortable, la satisfaction de ses goûts, d'excellents repas et allait jusqu'à lui épargner tous les menus embarras du ménage. Chacun respectait les limites de la tolérance de l'autre dans ce qui était, par essence, un mariage de raison. Elle avait été une bonne mère pour Stephen, leur unique enfant, et était une grand-mère adorable pour les enfants qu'il avait eus avec Susie. Elle serait certainement plus chaleureusement accueillie en Australie qu'il ne l'aurait été.

Ayant informé son mari de ses projets, elle se détendit. « Que comptes-tu faire, pour la maison ? Elle est bien trop grande pour toi. Elle doit valoir près de sept cent cinquante mille livres. Les Rawlinson ont tiré six cent mille de *High Trees* et il y avait beaucoup de travaux à faire. Si tu as envie de la vendre avant mon retour, je n'y vois pas d'inconvénient. Je serai désolée de ne pas être là pour t'aider mais tout ce qu'il te faut, c'est une bonne entreprise de déménagement. Laisse-les faire. »

Elle avait donc l'intention de revenir, provisoirement en tout cas. Peut-être cette nouvelle aventure ne serait-elle pas différente des autres, sinon par sa durée. De toute façon, ils auraient des affaires à régler, ne serait-ce que sa part des sept cent cinquante mille livres.

« Oui, c'est sans doute une bonne idée, de vendre, dit-il. Mais rien ne presse.

— Tu ne peux pas t'installer dans l'appartement du musée ? Ce serait le plus simple.

— Caroline ne sera pas d'accord. Elle s'y considère comme chez elle depuis qu'elle l'a repris, à la mort de père.

— Mais elle n'y habite pas, pas en permanence en tout cas. Elle a un appartement à l'institution. Il ne serait peut-être pas inutile qu'il y ait quelqu'un à demeure, pour des raisons de sécurité. Si je me souviens bien, c'est un endroit plutôt agréable, très spacieux. Je suis sûre que tu y serais très bien.

— Caroline a besoin de respirer de temps en temps, hors de l'école. Elle n'acceptera de coopérer avec moi pour le musée qu'à condition de conserver l'appartement. J'ai besoin de sa voix. Tu connais les dispositions de l'acte notarié à propos de la fondation.

— Je n'y ai jamais compris grand-chose.

— C'est pourtant simple. Toute décision importante concernant le musée, et notamment la négociation d'un nouveau bail, exige l'approbation des trois administrateurs. Si Neville ne signe pas, nous pouvons mettre la clé sous la porte. »

Une indignation sincère s'empara d'elle. Elle avait peut-être l'intention de le quitter pour un amant, de partir ou de revenir au gré de ses caprices, mais dans toute querelle familiale, elle serait de son côté. Elle était capable de lutter bec et ongles pour l'aider à imposer ce qu'elle pensait être sa volonté.

Elle s'écria : « Il faut que vous l'obligiez à signer, Caroline et toi ! Qu'est-ce que ça peut lui faire, de toute façon ? Il a son métier. Il ne s'est jamais intéressé au musée. Tu ne vas pas compromettre ton avenir pour la simple raison que Neville refuse de signer un papier. C'est ridicule. »

Il prit la bouteille de sherry et, s'approchant d'elle, remplit leurs deux verres. Ils les levèrent simultanément, comme pour sceller un

pacte.

« Oui, dit-il gravement. S'il le faut, je l'en empêcherai. »

Le samedi matin, Lady Swathling et Caroline Dupayne prirent place à dix heures précises dans le bureau de la directrice pour leur réunion de travail hebdomadaire. Cette cérémonie quasi protocolaire, qui ne pouvait être annulée qu'en cas d'empêchement absolu et n'était interrompue que par le café servi ponctuellement à onze heures, était à l'image de leurs relations. L'aménagement de la pièce également. Les deux femmes étaient assises face à face dans des fauteuils identiques devant un double bureau d'acajou disposé perpendiculairement à la grande fenêtre orientée vers le sud. Celle-ci donnait sur la pelouse, dont les massifs de rosiers soigneusement entretenus exhibaient leurs tiges épineuses dénudées au-dessus de mottes de terre parfaitement désherbées. Au-delà de la pelouse, la Tamise offrait une échappée d'argent terni sous le ciel matinal.

La villa Richmond était l'apport majeur de Lady Swathling à leur entreprise commune. Sa belle-mère avait fondé cet établissement scolaire et l'avait transmis à son fils. Il était aujourd'hui entre les mains de sa bru. Avant l'arrivée de Caroline Dupayne, Lady Swathling n'avait apporté aucune amélioration à l'école ou à la demeure, mais cette dernière, malgré les vicissitudes du temps, conservait toute sa beauté – à l'instar de sa propriétaire, comme tout le monde, et elle-même la première, s'accordait à le reconnaître.

Lady Swathling ne s'était jamais demandé si elle aimait son associée. Ce n'était pas le genre de questions qu'elle se posait.

Les gens étaient utiles ou inutiles, de bonne compagnie ou ennuyeux à périr, et donc à éviter. Elle aimait que les personnes qui l'entouraient soient plaisantes à regarder ou qu'au moins, si elles n'avaient pas été gâtées par leurs gènes ou le destin, qu'elles soient soignées et tirent le meilleur parti de leur physique. Elle ne pénétrait jamais dans le bureau de la directrice pour cette petite réunion hebdomadaire sans jeter un coup d'œil en passant au grand miroir ovale suspendu près de la porte. C'était un geste automatique – elle n'avait pas besoin de se rassurer. Elle n'avait jamais à remettre de l'ordre dans ses cheveux gris striés d'argent, dont la coupe onéreuse n'était pas stricte au point de suggérer un souci obsessionnel de l'apparence. La jupe bien coupée arrivait à mi-mollet, une longueur à laquelle Lady Swathling demeurait fidèle quelle que soit la mode. Une

veste de cachemire entourait négligemment ses épaules, au-dessus d'un chemisier de soie crème. Elle savait qu'on la considérait comme une femme distinguée, qui avait bien réussi dans la vie ; c'était exactement l'image qu'elle se faisait d'elle-même. À cinquante-huit ans comme à dix-huit, l'important était d'avoir de l'éducation et une bonne ossature. Elle n'ignorait pas que son allure était un atout pour l'institution, tout comme son titre. Certes, ce n'était qu'une baronnie « Lloyd George », acquise, comme le savaient les initiés, pour services rendus au premier ministre et au Parti plus qu'à la patrie, mais aujourd'hui, seuls les naïfs ou les innocents se souciaient – ou s'étonnaient – encore de ce genre de protection ; un titre était un titre.

Elle aimait sa maison avec une passion qu'aucun être humain ne lui avait jamais inspirée. Elle n'y pénétrait jamais sans un léger frémissement de satisfaction à l'idée qu'elle lui appartenait. L'établissement qui portait son nom avait enfin acquis une solide réputation et lui rapportait suffisamment pour assurer l'entretien de la villa et du jardin. Elle arrivait même à mettre un peu d'argent de côté. Elle savait qu'elle devait cette réussite à Caroline Dupayne. Elle se rappelait presque mot pour mot la conversation qu'elles avaient eue, sept ans auparavant, quand Caroline, qui était entrée à son service comme secrétaire particulière quelques mois plus tôt, lui avait présenté un audacieux projet de réforme. Personne ne lui avait demandé de le faire et cette initiative semblait répondre à son horreur du gaspillage et de l'échec plus qu'à une ambition personnelle.

« Si nous ne faisons rien, les effectifs vont continuer à baisser. En résumé, je vois deux problèmes, aussi graves l'un que l'autre : votre clientèle n'en a pas pour son argent et nous n'avons pas d'objectif précis. Nous ne pouvons pas continuer à vivre dans le passé. Le contexte politique actuel nous est favorable. Les parents n'ont plus aucun intérêt à envoyer leurs filles à l'étranger – aujourd'hui, les gosses de riches vont faire du ski à Klosters tous les hivers et voyagent depuis qu'ils sont au berceau. Le monde d'aujourd'hui est dangereux et il va certainement le devenir de plus en plus. Les parents préféreront que leurs filles parachèvent leur éducation en Angleterre. Qu'entendons-nous par Institution pour jeunes filles de bonne famille ? Le concept est démodé, presque archaïque. À quoi bon proposer les cours traditionnels de cuisine, d'arrangement floral, de puériculture, de maintien, saupoudrés d'un peu de culture pour faire bonne mesure ? Elles peuvent apprendre tout cela gratuitement, si elles le souhaitent, en suivant des cours du soir dans n'importe quel centre culturel de proximité. Il faut jouer sur la sélection. Plus question d'admettre n'importe qui simplement parce que papa peut payer les frais de scolarité. Plus de débiles : elles ne peuvent et ne veulent rien apprendre. Elles font baisser le niveau et exaspèrent tout

le monde. Plus de désaxées – ce n'est pas une clinique psychiatrique de luxe. Et plus de délinquantes. Faucher chez Harrods ou Harvey Nicks, ce n'est pas mieux que de voler chez Woolworth, même si maman a un compte chez eux et si papa peut glisser une enveloppe à la police pour étouffer l'affaire. »

Lady Swathling avait soupiré. « Fut un temps où l'on pouvait espérer un minimum de décence des personnes d'un certain milieu.

— Vous croyez ? Je n'en suis pas si sûre. » Elle avait poursuivi inexorablement. « Avant tout, il faut que les gens en aient pour leur argent. Au bout d'un an ou un an et demi de cours, les élèves doivent avoir quelque chose à montrer. Nous devons justifier les frais de scolarité que nous demandons – Dieu sait qu'ils sont assez élevés. Pour commencer, il faut qu'elles sachent se servir d'un ordinateur. Quelques compétences en secrétariat et en administration seront toujours les bienvenues. Deuxièmement, elles doivent absolument parler couramment une langue étrangère. Si c'est déjà le cas, nous leur en apprendrons une deuxième. Il faut sans doute conserver les cours de cuisine ; ils ont du succès, sont utiles et socialement bien vus, mais il faut viser un niveau gastronomique. Quant aux autres disciplines – conversation, puériculture, maintien –, c'est à voir. Pas de problème pour l'histoire de l'art. Nous avons accès à des collections particulières, les musées londoniens sont à deux pas. Peut-être pourrions-nous organiser des échanges avec des établissements de Paris, Madrid et Rome.

— Pouvons-nous nous le permettre ? avait demandé Lady Swathling.

— Les deux premières années risquent d'être difficiles, mais ensuite, les réformes commenceront à être rentables. Quand une fille dira : « J'ai passé un an à Swathling », il faut qu'on la prenne au sérieux. Une fois notre réputation faite, les effectifs suivront. »

Ils avaient suivi. L'Institution Swathling avait suivi la voie tracée par Caroline Dupayne. Lady Swathling, qui n'oubliait jamais une offense, n'oubliait jamais un bienfait non plus. Elle avait nommé Caroline Dupayne sous-directrice avant de l'intéresser aux bénéfices de l'institution. Lady Swathling savait que si elle-même n'était pas indispensable à la bonne marche de son établissement, celui-ci ne pouvait plus se passer de sa collaboratrice. Il lui restait un dernier moyen de lui témoigner sa reconnaissance : lui léguer la villa et l'institution. Elle-même n'avait pas d'enfants, ni de proches parents ; personne ne contesterait ses dispositions testamentaires. Et maintenant que Caroline était veuve – Raymond Pratt s'était écrasé contre un arbre dans sa Mercedes en 1998 –, aucun mari ne risquait de s'emparer d'une partie de l'héritage. Elle n'en avait pas encore parlé à Caroline. Rien ne pressait. Elles s'en sortaient fort bien ainsi.

Et il ne lui déplaisait pas de savoir que, sur ce point au moins, c'était encore elle qui détenait le pouvoir.

Elles examinèrent méthodiquement les problèmes de la matinée. Lady Swathling demanda : « Êtes-vous contente de la nouvelle, Marcia Collinson ?

— Tout à fait. Sa mère est une écervelée, mais la petite est très bien. Elle s'est présentée à Oxford, où ils ne l'ont pas prise. Inutile qu'elle bachote, elle a déjà quatre A Levels[2] avec la note maximale. Elle se représentera l'année prochaine en espérant que l'obstination paiera. Si j'ai bien compris, c'est Oxford ou rien. Ce n'est pas très rationnel, parce que les places sont rares. Elle aurait évidemment de meilleures chances si elle sortait d'un lycée public, et ça m'étonnerait qu'une année chez nous l'aide beaucoup. Je me suis bien gardée de le faire savoir, évidemment. Elle veut s'initier à l'informatique, c'est sa priorité absolue. Et elle a envie de faire du chinois.

— Du chinois ? Comment allons-nous faire ?

— Nous devrions pouvoir arranger ça. Je connais une étudiante de troisième cycle à Londres qui serait enchantée de donner des cours particuliers. La petite n'a pas l'intention d'aller passer un an à l'étranger. Apparemment, elle n'a pas la moindre conscience sociale. Elle dit qu'elle en a suffisamment appris à ce sujet au lycée, et que de toute façon, l'humanitaire n'est qu'une forme d'impérialisme déguisé en charité. Les clichés à la mode, mais elle est loin d'être idiote.

— Bien, bien. Si ses parents peuvent payer. »

Elles poursuivirent. Pendant la pause-café, Lady Swathling dit : « J'ai rencontré Celia Mellock chez Harvey Nichols, la semaine dernière. Nous avons bavardé un moment et elle m'a parlé du musée Dupayne. Je ne sais pas pourquoi. Après tout, elle n'a passé que deux trimestres chez nous. Elle m'a demandé pourquoi nous n'y emmenions jamais nos élèves.

— L'histoire de l'art de l'entre-deux-guerres n'est pas au programme. Les années vingt et trente n'intéressent pas beaucoup les jeunes filles d'aujourd'hui. Comme vous le savez, ce trimestre, nous faisons porter l'accent sur l'art moderne. Il ne serait évidemment pas impossible d'organiser une visite du Dupayne, mais je pense que notre temps serait mieux employé si nous allions à la Tate Modern.

— Elle a dit une chose curieuse en partant, reprit Lady Swathling. Qu'une visite au Dupayne serait certainement profitable, et qu'elle vous était reconnaissante pour 1996. Elle ne s'est pas expliquée. Je me suis demandé ce qu'elle voulait dire. »

Il arrivait à la mémoire de Lady Swathling de lui jouer des tours, mais jamais à propos de chiffres ou de dates. Caroline tendit le bras pour remplir sa tasse à café. « Probablement rien. J'ignorais jusqu'à son existence en 1996. Elle a toujours cherché à attirer l'attention.

L'histoire classique : une fille unique, des parents riches qui lui accordent tout ce qu'elle veut, sauf un peu de leur temps.

— Avez-vous l'intention de conserver le musée ? N'y a-t-il pas un problème de bail ? »

La question avait l'air parfaitement innocente, mais Caroline Dupayne savait qu'il n'en était rien. Lady Swathling avait toujours attaché du prix à la relation ténue entre son établissement et un musée qui, pour être modeste, n'en était pas moins prestigieux. C'était une des raisons pour lesquelles elle avait fermement approuvé son associée lorsque celle-ci avait décidé de reprendre son nom de jeune fille.

« Il n'y a aucun problème de bail, répondit Caroline. Nous sommes tout à fait décidés, mon frère aîné et moi. Le musée Dupayne restera ouvert. »

Lady Swathling insista : « Et votre frère cadet ?

— Neville se rangera à notre avis, je n'en doute pas. Le nouveau bail sera signé. »

À Cambridge, le dimanche 27 octobre, à dix-sept heures, les saules laissaient traîner leurs tiges frêles dans l'ocre sombre de la rivière sous le pont de Garrett Hostel. Penchées au-dessus de la rambarde, Emma Lavenham, maître de conférences en littérature anglaise, et son amie Clara Beckwith contemplaient les feuilles jaunes emportées par le courant, comme un dernier vestige de l'automne. Emma était incapable de traverser une passerelle sans regarder longuement l'eau en contrebas, mais Clara se redressa.

« Il faut y aller. Le dernier tronçon de Station Road prend toujours plus longtemps qu'on ne croit. »

Elle était venue de Londres passer la journée avec Emma. Elles avaient bavardé, déjeuné, et s'étaient promenées dans le jardin réservé aux enseignants. En milieu d'après-midi, elles avaient eu envie de prendre un peu d'exercice et avaient décidé de rejoindre la gare à pied par le chemin des écoliers, en passant derrière les collèges puis à travers la ville. Emma aimait tout particulièrement Cambridge au début de l'année universitaire. Elle conservait de l'été l'image de pierres miroitantes à travers une brume de chaleur, de pelouses ombragées, de fleurs projetant leur parfum contre des murs patinés par le soleil, de barques progressant, à coups de rames énergiques, à travers l'eau scintillante ou se balançant doucement sous des ramures alourdies par les feuilles, d'airs de danse et de voix qui résonnaient au loin. Mais ce n'était pas son trimestre préféré. Il y avait dans ces semaines estivales une jeunesse ostentatoire, quelque chose de trépidant, et de profondément angoissant. Elles rappelaient aussi le traumatisme des examens et des révisions fébriles de dernière minute, la recherche impitoyable de plaisirs promptement abandonnés et la conscience mélancolique de séparations imminentes. Elle préférait le premier trimestre de l'année universitaire, la découverte passionnante des nouveaux étudiants, les rideaux que l'on tire sur les nuits qui rallongent, sur les premières étoiles, le carillon discordant de cloches lointaines et, comme en cet instant, l'odeur de Cambridge, mélange de rivière, de brouillard et d'humus. La chute des feuilles avait été tardive cette année, et elle avait succédé à l'un des plus beaux automnes dont Emma gardât le souvenir. Mais elle avait enfin commencé. La lumière des réverbères se reflétait sur un mince tapis

d'or brun. Emma les entendait crisser sous ses pas et sentait leur parfum dans l'atmosphère, premiers effluves aigres-doux de l'hiver.

Elle portait un long manteau de tweed, de hautes bottes de cuir et allait tête nue, le col relevé de son manteau encadrant son visage. Clara, de huit centimètres plus petite qu'elle, marchait lourdement à ses côtés. Elle était vêtue d'une veste courte, doublée de mouton, et un bonnet de laine rayé recouvrait sa frange raide de cheveux bruns. Elle portait son sac de week-end en bandoulière. Il était rempli de livres qu'elle avait achetés à Cambridge, mais son poids n'avait pas l'air de la gêner.

Clara était tombée amoureuse d'Emma pendant leur premier trimestre à Cambridge. Ce n'était pas la première fois qu'elle éprouvait une attirance irréprensible pour une femme manifestement hétérosexuelle ; mais elle avait pris les choses avec le stoïcisme teinté d'ironie qui lui permettait de surmonter toutes les déceptions, et avait entrepris de gagner l'amitié d'Emma. Elle faisait des études de mathématiques et avait passé sa licence avec mention très bien, déclarant que toute autre mention était assommante et que seul un très bien ou pas de mention du tout pouvaient justifier trois ans de labeur acharné dans l'humidité de la plaine. Comme il était impossible de nos jours d'étudier à Cambridge sans crouler sous le travail, autant donner un bon coup de collier et décrocher un très bien. Une carrière universitaire ne la tentait pas.

Si l'on restait trop longtemps dans ce milieu, affirmait-elle, les hommes avaient tendance à devenir revêches ou pontifiants et les femmes, si elles n'avaient pas d'autres centres d'intérêt, à outrepasser les bornes de l'excentricité. Son diplôme en poche, elle était allée s'installer à Londres où, à la surprise d'Emma et à son propre étonnement, elle menait une carrière brillante et extrêmement lucrative de gestionnaire de fonds à la City. La grande vague de prospérité était retombée, rejetant sur la grève ses épaves humaines d'échecs et de désillusions, mais Clara avait surnagé. Elle avait expliqué un peu plus tôt à Emma son surprenant choix professionnel.

« Je touche un salaire parfaitement démesuré, mais je vis confortablement avec le tiers de ce que je gagne et je place le reste. Les types avec qui je bosse sont complètement stressés parce qu'ils empochent un demi-million de livres de primes. Ils se croient obligés de vivre comme quelqu'un qui gagne près d'un million par an – une baraque de luxe, une bagnole de luxe, des fringues de luxe, des poules de luxe, l'alcool. Alors, évidemment, ils n'ont qu'une trouille : se faire virer. Ma société peut me licencier demain, ça ne me fera ni chaud ni froid. J'attends d'avoir trois millions de côté, et puis je me tire pour faire ce qui me plaît vraiment.

— C'est-à-dire ?

— Annie et moi, on a envie d'ouvrir un restaurant à côté du campus d'une université moderne. On est sûres d'y trouver une clientèle captive, qui ne demande qu'à manger correctement à des prix décents ; soupe maison, salades un peu plus consistantes que de la laitue hachée avec une demi-tomate. Essentiellement végétarien, bien sûr, mais avec de l'imagination. J'avais pensé au Sussex, dans les Downs, tout près de Falmer. C'est une idée. Annie est assez emballée, mais elle trouve qu'on devrait faire quelque chose qui soit plus utile à la société.

— Proposer aux jeunes des repas corrects à des prix raisonnables, ce n'est déjà pas si mal.

— Quand il s'agit de dépenser un million, Annie voit plus grand. À l'échelle mondiale. Tu sais, elle fait une sorte de complexe de Mère Teresa. »

Elles marchèrent un moment, plongées dans un silence complice. Puis Clara demanda : « Comment Giles a-t-il pris ta défection ?

— Mal, tu t'en doutes. Tu n'imagines pas la gamme d'émotions que j'ai vu défiler sur son visage – surprise, incrédulité, auto-apitoiement, colère. On aurait dit un acteur en train de répéter des mimiques devant une glace. Je me suis demandé ce qui avait bien pu me plaire chez lui.

— Pourtant, il te plaisait.

— Oui, je ne le nie pas.

— Il croyait que tu l'aimais.

— Non, pas vraiment. Il était convaincu qu'il me fascinait autant qu'il se fascine lui-même et que je ne pourrais pas résister à l'idée de l'épouser s'il condescendait à m'en faire la demande. »

Clara rit : « Attention, Emma, il n'y a pas un peu d'amertume là-dessous ?

— Non, non, je t'assure. Aucun de nous deux n'a de raison d'être particulièrement fier. Nous nous sommes exploités réciproquement. Il me servait d'alibi. J'étais la nana de Giles ; ça me rendait intouchable. La primauté du mâle dominant est admise même dans la jungle universitaire. Ça me permettait de me concentrer sur ce qui m'importait le plus : mon boulot. Il n'y a pas de quoi pavoiser, mais cela n'avait rien de malhonnête. Je ne lui ai jamais dit que je l'aimais. C'est quelque chose que je n'ai jamais dit à personne.

— Et aujourd'hui, tu as envie de le dire et envie de l'entendre, dans la bouche d'un flic, poète de surcroît. Pour le poète, passe encore. Mais tu imagines un peu la vie que tu mènerais ? Combien de temps avez-vous passé ensemble depuis que vous vous connaissez ? Sept rendez-vous, quatre rencontres effectives. Adam Dalgliesh est peut-être heureux d'être à la botte du ministre de l'intérieur, du préfet de police et de tous les grands manitous du ministère, mais ça ne

t'oblige pas à en faire autant. Il a sa vie à Londres, et toi ici.

— Adam n'est pas seul responsable. Moi aussi, j'ai dû annuler un rendez-vous.

— Quatre rencontres donc, plus ce sac de nœuds lorsque vous avez fait connaissance. Un assassinat ! On ne peut pas dire que les présentations aient été très orthodoxes. Franchement, tu ne peux pas dire que tu le connais.

— Ce que j'en connais me suffit. Je ne peux pas tout savoir de lui, c'est impossible. Ce n'est pas parce que je l'aime que j'ai le droit d'entrer et de sortir de son esprit comme de mon bureau à la fac. C'est la personne la plus discrète que j'aie jamais connue. Mais je sais de lui ce qui compte pour moi. »

Vraiment ? se demanda Emma. Adam n'ignorait rien de ces sombres lézardes du cerveau humain où étaient tapies des horreurs qui échappaient à son entendement. Cette scène effroyable dans l'église de St Anselm elle-même n'avait pas suffi à lui révéler le pire de ce que les êtres humains peuvent s'infliger réciproquement. Elle connaissait ces abominations à travers la littérature ; il les explorait quotidiennement dans le cadre de son métier. Parfois, quand elle s'éveillait au petit jour, elle imaginait son visage sombre recouvert d'un masque, les mains lisses et impersonnelles dans les gants de latex luisants. Ces mains, que n'avaient-elles touché ? Elle faisait défiler dans son esprit les questions qu'elle n'oserait peut-être jamais lui poser. Pourquoi faites-vous cela ? Est-ce nécessaire à votre poésie ? Pourquoi avez-vous choisi ce métier ? Ou est-ce lui qui vous a choisi ?

« Il y a cette inspectrice qui travaille avec lui, dit-elle. Kate Miskin. Elle est dans son équipe. Je les ai observés ensemble. D'accord, il est son supérieur, elle l'appelle commandant, mais j'ai senti entre eux une complicité, une intimité qui semblait exclure tous ceux qui n'étaient pas de la police. C'est son univers. Je n'en fais pas partie et je n'en ferai jamais partie.

— Je ne vois pas pourquoi tu voudrais en faire partie. C'est un monde franchement glauque. D'ailleurs, il ne fait pas partie du tien non plus.

— Rien ne l'en empêcherait, pourtant. Il est poète. Il comprend mon univers. Nous pouvons en parler – nous en parlons, d'ailleurs. Mais nous ne parlons pas du sien. Je n'ai jamais mis les pieds chez lui. Je sais qu'il habite Queenhithe, au bord de la Tamise, mais je n'y suis jamais allée. J'en suis réduite à imaginer l'endroit où il vit. C'est une partie de son monde, aussi. S'il m'y invite un jour, je saurai que tout va bien, qu'il veut vraiment que j'entre dans sa vie.

— Il te le proposera peut-être vendredi prochain. Quand arrives-tu, d'ailleurs ?

— Je pensais prendre le train dans l'après-midi. Je pourrais être à

Putney vers six heures. Tu seras chez toi ? Adam doit passer me chercher à huit heures et quart, si ça va pour toi.

— Pour t'éviter d'avoir à traverser Londres toute seule pour le retrouver au restaurant. C'est un monsieur bien élevé, dis-moi. Se présentera-t-il avec un bouquet propitiatoire de roses rouges ? »

Emma éclata de rire. « Non, il n'apportera certainement pas de fleurs, et en tout cas pas des roses rouges. »

Elles étaient arrivées au niveau du monument aux morts, au bout de Station Road. Sur son socle décoré, la statue du jeune guerrier marchait à la mort avec une insouciance superbe. À l'époque où le père d'Emma dirigeait un Collège, sa nurse les emmenait, sa sœur et elle, se promener dans le jardin botanique voisin. Sur le chemin du retour, elles faisaient un petit détour et, sur l'injonction de leur bonne, les fillettes adressaient un signe de la main au soldat. La nurse, une veuve de la Seconde Guerre mondiale, était morte depuis longtemps. La mère et la sœur d'Emma aussi. Il ne restait de la famille que son père, qui vivait en reclus au milieu de ses livres dans un appartement d'un hôtel particulier de Marylebone. Mais Emma ne passait jamais devant le monument aux morts sans un frémissement de remords, parce qu'elle ne saluait plus le soldat. De manière irrationnelle, elle y voyait un manque délibéré de respect, qui ne touchait pas seulement ceux qui étaient morts à la guerre.

Sur le quai de la gare, des amants se faisaient d'interminables adieux. Plusieurs couples déambulaient, main dans la main. Deux jeunes gens étaient parfaitement immobiles, littéralement collés l'un à l'autre, la fille adossée au mur de la salle d'attente.

Emma demanda soudain : « Tu ne trouves pas ça atrocement ennuyeux, tout ce petit manège ?

— Quel manège ?

— Le rituel moderne de l'accouplement. Tu sais bien ce que je veux dire. Tu as dû en voir plus que moi, à Londres. Une fille rencontre un garçon. Ils se plaisent. Ils couchent ensemble, tôt ou tard, parfois après leur premier rendez-vous. Ça marche et ils forment un couple attiré, ou ça ne marche pas. Dans certains cas, ça ne dure qu'une nuit. Le lendemain matin, il suffit à la fille de voir l'état de la salle de bains, le mal qu'il a à se sortir du lit pour aller bosser, et le naturel avec lequel il s'attend à ce que ce soit elle qui presse les oranges et fasse le café, pour que ce soit terminé. Si ça marche, il finit par s'installer chez elle. C'est généralement comme ça que ça se passe, non ? Tu connais des cas où c'est elle qui emménage chez lui ?

— Maggie Foster est allée vivre chez son copain, dit Clara. Tu ne la connais sans doute pas. Elle faisait des maths à King's. Elle ne s'en sortait pas trop mal. Mais bon, tout le monde est d'accord pour penser que l'appartement de Greg était plus commode pour son travail et

qu'on ne pouvait pas lui demander de déménager ses aquarelles du XVIII^e.

— Va pour Maggie Foster. Ils s'installent donc ensemble. Là encore, ça marche ou ça ne marche pas. Mais la rupture est évidemment plus compliquée, plus coûteuse et forcément amère. Généralement, ça foire parce que l'un des deux veut que l'autre s'engage plus qu'il n'est prêt à le faire. Ou ça marche. Ils décident d'officialiser leur situation et de se marier, généralement parce que la femme a envie d'avoir un enfant. La mère commence à préparer le mariage, le père calcule ce que ça va lui coûter, tantine s'achète un nouveau chapeau. Soulagement général. Nouvelle bataille remportée contre le désordre moral et social. »

Clara rit. « C'est quand même mieux que le rituel d'accouplement de la génération de nos grands-mères. Ma grand-mère tenait son journal. Elle a tout noté. C'était la fille d'un notaire très en vue de Leamington Spa. Il n'était évidemment pas question qu'elle travaille. Après l'école, elle est restée chez elle, à faire ce que faisaient les filles pendant que leurs frères allaient à l'université : confectionner des bouquets, remplir les tasses lors de thés mondains, quelques œuvres de charité mais surtout pas de celles qui auraient pu la mettre au contact des réalités les plus sordides de la misère, répondre aux lettres de famille barbantes dont sa mère n'avait pas envie de s'occuper, donner un coup de main aux kermesses. Pendant ce temps, toutes les mères organisaient les mondanités nécessaires pour trouver un bon parti pour leurs filles. Matches de tennis, petits bals privés, garden-parties. À vingt-huit ans, une fille commençait à s'inquiéter ; à trente, elle était laissée pour compte. Quant aux laides, aux originales ou aux timides, elles n'avaient qu'à prier Dieu de leur venir en aide !

— Elles peuvent encore prier aujourd'hui. Le système est aussi cruel à sa manière, tu ne crois pas ? La seule différence est que nous pouvons prendre les choses en main, et qu'il existe d'autres solutions. »

Clara pouffa. « Franchement, tu n'as pas à te plaindre. Tu n'es pas du genre à passer ton temps à monter et descendre du manège. Je te vois mieux, juchée sur ton fier destrier, en train de repousser tous ceux qui se lancent à l'abordage. D'ailleurs, tu as l'air de penser que ce petit manège comme tu dis ne concerne que les hétérosexuels. Nous sommes toutes à l'affût. Certaines ont de la chance, les autres se rabattent sur du second choix. Et il arrive que finalement, ce soit le meilleur.

— Je n'ai pas envie d'un pis-aller. Je sais qui je veux et ce que je veux, et je peux te dire qu'il ne s'agit pas d'une liaison éphémère. Je sais que si je couche avec lui, une rupture sera bien trop douloureuse. De toute façon, coucher ne m'engagera pas plus profondément que je

ne le suis déjà. »

Le train de Londres fit une entrée fracassante au quai numéro un. Clara posa son sac de marin et elles s'embrassèrent.

« À vendredi, alors ! » dit Emma.

D'un geste impulsif, Clara étreignit encore son amie. « S'il te pose un lapin vendredi, tu feras bien de te demander si vous êtes vraiment faits l'un pour l'autre.

— D'accord. S'il me pose un lapin, je me poserai peut-être la question. »

Elle resta sur le quai, les yeux fixés sur le train mais sans agiter la main, jusqu'à ce que le dernier wagon ait disparu.

Quand elle était toute petite, le nom de « Londres » évoquait déjà pour Tallulah Clutton la vision d'une ville fabuleuse, d'un monde de mystère et d'effervescence. Elle se disait que cette aspiration ardente, presque physique, de son enfance et de son adolescence n'avait rien d'irrationnel ni d'obsessionnel ; ses racines plongeaient dans la réalité. Après tout, elle était londonienne de naissance, elle était née dans une de ces maisons à un étage, toutes identiques et collées les unes aux autres, dans une rue étroite de Stepney ; ses parents, ses grands-parents et la grand-mère maternelle dont elle portait le prénom étaient tous natifs d'East End. Habiter cette ville était un droit acquis de naissance. Elle devait sa survie à un hasard qu'elle jugeait miraculeux dans les instants où elle donnait libre cours à son imagination. En 1942 – elle avait alors quatre ans –, elle avait été la seule victime retirée vivante des décombres de la rue, détruite par un bombardement. Elle avait l'impression de se souvenir de cet instant, enraciné peut-être dans le récit de son sauvetage que lui avait fait sa tante. Les années passant, elle ne savait plus si elle gardait en mémoire les paroles de sa tante ou l'événement lui-même. Elle se voyait, soulevée vers la lumière, grise de poussière, riant, les deux bras grands ouverts comme pour étreindre la rue tout entière.

Exilée dès l'enfance dans une boutique d'un faubourg de Leeds où elle avait été recueillie par sa tante maternelle et son mari, elle avait laissé une partie de son âme dans cette ville en ruines. Elle avait été élevée avec conscience et sens du devoir, avec amour peut-être, mais sa tante et son oncle n'étant ni démonstratifs ni loquaces, elle n'avait pas pris l'habitude de réclamer l'amour d'autrui. Elle ne savait pas ce que c'était. Elle avait quitté l'école à quinze ans ; certains de ses professeurs avaient décelé son intelligence, mais ils étaient impuissants à détourner le cours du destin. Ils savaient que la boutique l'attendait.

Quand le jeune comptable au visage avenant qui venait régulièrement vérifier les comptes de son oncle avait multiplié ses visites plus que de besoin et commencé à lui manifester quelque intérêt, il lui avait paru tout naturel d'accepter la proposition de mariage qu'il finit par lui faire, un peu timidement. Après tout, il y avait suffisamment de place dans l'appartement situé au-dessus de la

boutique, et suffisamment de place dans son lit. Elle avait dix-neuf ans. Sa tante et son oncle n'avaient pas caché leur soulagement. Terence ne leur faisait plus payer ses services. Il donnait occasionnellement un coup de main au magasin et la vie était devenue plus facile. Les assiduités sexuelles de son mari, régulières mais peu fantaisistes, ne déplaisaient pas à Tally, qui se croyait heureuse. Mais il avait succombé à une crise cardiaque neuf mois après la naissance de leur fille, et la vie avait repris son cours d'autrefois : les longues journées, les soucis financiers persistants, la sonnerie de bon augure mais tyrannique de la cloche, à la porte du magasin, la lutte perdue d'avance avec les nouveaux supermarchés. Les vains efforts de sa tante pour essayer de conserver sa clientèle lui serraient le cœur de pitié et de désespoir : les feuilles extérieures des choux et des laitues arrachées pour donner aux légumes un air un peu moins flétri, les promotions qui ne trompaient personne, les crédits accordés dans l'espoir que les factures finiraient par être payées. Elle avait l'impression d'avoir passé toute sa jeunesse baignée dans l'odeur des fruits en décomposition et asservie par le tintement de la cloche.

Sa tante et son oncle lui avaient légué la boutique. Lorsqu'ils moururent à un mois d'intervalle, elle la mit en vente. Elle se vendit mal : il fallait être masochiste ou d'un idéalisme naïf pour se mettre en tête de sauver une épicerie de quartier en déclin. Mais elle se vendit. Sur la somme qu'elle en tira, Tally conserva 10 000 £ pour elle, donna le reste à sa fille qui était partie de la maison depuis longtemps, et alla chercher du travail à Londres. Moins d'une semaine plus tard, elle était engagée au musée Dupayne. Dès que Caroline Dupayne lui fit visiter le pavillon et qu'elle aperçut le Heath [\[3\]](#) depuis la fenêtre de la chambre à coucher, elle sut qu'elle était enfin arrivée chez elle.

Tout au long des années de labeur et de rigueur de son enfance, de son bref mariage et de ses déboires maternels, ses rêves londoniens ne l'avaient pas quittée. Ils n'avaient fait que se renforcer depuis l'adolescence pour prendre la solidité de la pierre et de la brique, l'éclat du soleil sur le fleuve, la magnificence des vastes avenues officielles et le charme des ruelles étroites conduisant à des cours dérobées. L'histoire et le mythe y avaient trouvé un lieu et un nom, et des êtres imaginaires y avaient pris chair. À son retour, Londres l'avait accueillie comme son enfant, et elle n'avait pas été déçue. Elle n'était pas ingénue au point de s'y croire perpétuellement en sécurité. L'image que le musée donnait de la vie entre les deux guerres lui confirmait ce qu'elle savait déjà : ce Londres n'était pas la capitale que ses parents avaient connue, cette ville paisible d'une Angleterre plus douce. Elle pensait à Londres comme un marin pense à la mer ; c'était son élément naturel, mais sa puissance était redoutable, et elle l'affrontait avec méfiance et respect. Lorsqu'elle se rendait en ville, en

semaine et le dimanche, elle avait mis au point quelques stratégies préventives. Elle transportait son argent – la somme précise dont elle avait besoin pour la journée – dans une sacoche dissimulée sous son manteau d'hiver ou une veste d'été plus légère. Son pique-nique, sa carte de bus et sa bouteille d'eau trouvaient place dans un petit sac à dos. Elle portait de grosses chaussures de marche confortables et, si elle avait l'intention de se rendre dans un musée, elle emportait un pliant léger. Ainsi équipée, elle passait de tableau en tableau, s'intégrant dans un groupe qui suivait les visites guidées de la National Gallery ou de la Tate, absorbant goulûment les informations comme des gorgées de vin, grisée par la richesse des dons qui lui étaient consentis.

Le dimanche, elle se rendait généralement dans une église, se délectant de la musique, de l'architecture et de la liturgie, éprouvant une émotion plus esthétique que religieuse, mais trouvant dans l'ordre et le rituel la satisfaction d'une aspiration indéfinie. Élevée dans le culte anglican, elle avait été envoyée tous les dimanches, matin et soir, à l'église paroissiale. Elle y allait seule. Sa tante et son oncle travaillaient quinze heures par jour dans leurs tentatives désespérées pour maintenir leur magasin à flot et, pour eux, le dimanche était une journée harassante. Leur code moral était celui de la propreté, de la respectabilité et de la prudence. La religion était faite pour ceux qui avaient le temps de s'y consacrer, un plaisir de bourgeois. À présent, Tally entrait dans les églises londoniennes avec la même curiosité, la même attente d'une expérience nouvelle que lorsqu'elle pénétrait dans un musée. Elle avait toujours cru en Dieu – ce qui l'étonnait quelque peu –, mais elle ne pouvait imaginer qu'il puisse être ému par le culte que Lui rendaient les hommes, pas plus que par les tribulations, les caprices et les pitreries incroyables de la création dont il était l'auteur.

Tous les soirs, elle regagnait son pavillon, à la lisière du Heath. C'était son sanctuaire, le havre qu'elle quittait et retrouvait, lasse mais comblée. Elle n'en refermait jamais la porte sans ressentir un élan de joie. La religion qu'elle pratiquait, les prières du soir qu'elle disait scrupuleusement trouvaient leur origine dans la reconnaissance qui l'animait. Jusqu'alors, elle avait été seule, sans être solitaire ; désormais elle était solitaire, mais ne se sentait jamais seule.

Même si le pire arrivait, si elle se retrouvait sans toit, elle était bien décidée à ne pas aller vivre chez sa fille. Roger et Jennifer Crawford habitaient un pavillon moderne de quatre pièces, tout près de Basingstoke, dans un lotissement que les promoteurs avaient décrit comme « deux rues de villas de cadres, formant arc de cercle ». Ce lotissement était protégé de la contagion des logements plus populaires par des grilles d'acier dont l'installation, obtenue de haute lutte par les résidants, marquait, aux yeux de sa fille et de son gendre,

la victoire de la loi et de l'ordre. Ces grilles préservaient et augmentaient la valeur de leur patrimoine immobilier et rehaussaient leur prestige social. Cinq cents mètres plus bas se trouvait une cité de logements sociaux, dont les habitants étaient considérés comme des barbares incontrôlables.

Il arrivait à Tally de penser que le bonheur conjugal de sa fille et de son gendre ne reposait pas seulement sur une ambition partagée, mais sur leur disposition commune à tolérer, voire à soutenir, leurs griefs respectifs. Ces doléances réitérées masquaient, elle en était parfaitement consciente, une autosatisfaction réciproque. Ils étaient très contents d'eux-mêmes et de leur réussite et auraient été profondément dépités que leurs amis soient d'un autre avis. Leur seul vrai souci était, elle le savait, la précarité de son propre avenir, l'idée qu'ils pourraient être obligés un jour de lui offrir un toit. C'était une inquiétude qu'elle comprenait, et qu'elle partageait.

Cela faisait cinq ans qu'elle n'avait pas vu sa famille, sinon pour trois jours, à Noël, sacrifice annuel à la filiation qu'elle avait toujours redouté. Elle était accueillie avec une politesse irréprochable et un respect sans faille des convenances sociales, qui masquaient mal l'absence de toute chaleur véritable, de toute affection sincère. Cela ne la blessait pas – si elle-même avait quelque chose à offrir à sa famille, ce n'était pas de l'amour –, mais elle aurait aimé trouver un prétexte recevable pour échapper à cette visite. Elle était persuadée que ses hôtes éprouvaient les mêmes sentiments qu'elle, mais se trouvaient inhibés par leur souci de la bienséance. Inviter pour Noël sa mère veuve et seule était un devoir et, une fois établie, la règle ne pouvait être transgressée sans risquer de susciter quelques ragots narquois, voire un très léger scandale. Aussi, ponctuellement, le 24 décembre au soir, par un train qu'ils trouvaient commode, elle arrivait à la gare de Basingstoke. Roger ou Jennifer venaient la chercher, lui prenant des mains sa valise sans dissimuler qu'elle était affreusement lourde, et le supplice annuel suivait son cours.

Noël à Basingstoke n'était pas de tout repos. Des amis arrivaient, élégants, exubérants, pleins de vivacité. Il fallait ensuite rendre les visites. Tally en gardait l'image d'une succession de pièces surchauffées, de visages empourprés, de voix suraiguës et d'une convivialité bruyante aux relents de sexualité. Les gens venaient la saluer, avec une chaleur sincère pour certains, elle le sentait. Elle souriait et répondait avant que Jennifer ne l'éloigne avec tact. Il ne fallait surtout pas que sa mère ennuie ses invités. Tally en était plus soulagée que mortifiée. Elle n'avait rien à ajouter à ces conversations où il n'était question que de voitures, de voyages à l'étranger, de la difficulté à trouver une fille au pair sérieuse, de l'inefficacité du conseil municipal, des manigances du comité directeur du club de

golf, de la négligence des voisins, qui oubliaient de fermer les grilles. Elle ne voyait presque pas ses petits-enfants, sauf pour le dîner de Noël. Clive passait le plus clair de son temps dans sa chambre, qui contenait tout le matériel indispensable à ses dix-sept ans : la télévision, un magnétoscope et un lecteur de DVD, un ordinateur et une imprimante, une chaîne stéréo et des haut-parleurs. Samantha, de deux ans sa cadette et apparemment plongée dans un état permanent de mauvaise humeur, était rarement à la maison et, lorsqu'elle s'y trouvait, passait des heures en tête-à-tête avec son téléphone portable.

Mais c'était fini. Dix jours plus tôt, après mûre réflexion et trois ou quatre brouillons, Tally avait rédigé une lettre. Seraient-ils très contrariés si elle leur faisait faux bond cette année ? Miss Caroline ne passerait pas les fêtes dans son appartement et si elle s'absentait aussi, il n'y aurait personne pour garder le musée. Qu'ils se rassurent, elle ne serait pas seule. Plusieurs amis l'avaient invitée. Bien sûr, ce ne serait pas la même chose que de fêter Noël en famille, mais elle était sûre qu'ils comprendraient. Elle enverrait les cadeaux par la poste, au début du mois de décembre.

Sa conscience l'avait un peu tourmentée, mais la réponse n'avait mis que quelques jours à lui parvenir. Elle contenait une nuance de reproche, une vague allusion à la complaisance avec laquelle Tally se laissait exploiter, mais le soulagement était tangible. Son excuse était valable ; on pourrait sans difficulté expliquer son absence aux amis. Elle avait décidé de passer Noël seule chez elle. Elle avait déjà prévu ce qu'elle ferait ce jour-là. Le matin, elle irait à pied à l'église du quartier et éprouverait la satisfaction de se fondre dans la foule tout en se sentant à part, une impression qu'elle aimait tout particulièrement. Pour son déjeuner, elle se préparerait un coquelet suivi peut-être d'un de ces puddings de Noël miniatures, et arrosé d'une demi-bouteille de vin. Il y aurait des cassettes de location, des livres empruntés à la bibliothèque et, quel que fût le temps, une promenade dans le Heath.

Mais peut-être allait-elle tout de même devoir modifier ses plans. Le lendemain du jour où elle avait reçu la réponse de sa fille, Ryan Archer, qui avait fait un saut chez elle après avoir travaillé au jardin, avait laissé entendre qu'il serait peut-être seul pour Noël. Le colonel envisageait de se rendre à l'étranger. Tally avait dit impulsivement : « Tu ne peux pas passer Noël au squat, Ryan. Viens déjeuner à la maison si tu veux. Préviens-moi simplement quelques jours à l'avance pour que j'achète ce qu'il faut. »

Il avait accepté, sans grand enthousiasme, et elle se demandait s'il aurait vraiment envie de renoncer à la convivialité du squat pour l'ennui paisible du pavillon. Mais elle l'avait invité. S'il venait, elle veillerait au moins à ce qu'il mange correctement. Pour la première

fois depuis des années, elle attendait Noël avec impatience.

Mais voilà que tous ses projets étaient ternis par une nouvelle source d'inquiétude, plus lancinante. Le Noël à venir serait-il le dernier qu'elle passerait dans son pavillon ?

Le cancer avait récidivé, et cette fois, c'était une condamnation à mort. James Calder-Hale en avait fait lui-même le pronostic, et il l'acceptait sans crainte. Il n'avait qu'une inquiétude : ne pas avoir le temps d'achever son livre sur l'entre-deux-guerres. Il ne lui fallait guère que quatre à six mois, même en ralentissant le rythme. Peut-être ce répit lui serait-il accordé, mais à l'instant même où le mot se formait dans son esprit, il le rejeta. « Accordé » sous-entendait l'octroi d'un bienfait. Octroyé par qui ? La date de sa mort n'était qu'une question de pathologie. La tumeur prendrait le temps qu'elle voudrait. Ou, pour dire les choses plus simplement, il aurait de la chance ou n'en aurait pas. Mais le cancer finirait par l'emporter.

Il n'arrivait pas à croire que ce qu'il pourrait faire, ce qu'on pourrait lui faire, son état d'esprit, son courage ou sa confiance dans la médecine aient le pouvoir de changer grand-chose à cette victoire inéluctable. D'autres pouvaient sans doute vivre dans l'espoir, gagner cet hommage posthume : « Après avoir vaillamment lutté contre la maladie. » Il n'avait pas le cœur à se battre, pas contre un ennemi déjà aussi solidement retranché.

Une heure plus tôt, son oncologue lui avait appris qu'il n'était plus en rémission en usant de toute la délicatesse professionnelle voulue – après tout, il ne manquait pas d'expérience. Il lui avait soumis avec une clarté admirable les possibilités de traitement et les résultats que l'on pouvait raisonnablement en attendre. Calder-Hale avait accepté la thérapie conseillée après avoir fait semblant de peser le pour et le contre, pas trop longtemps cependant. La consultation avait lieu au cabinet de Harley Street, et non à l'hôpital, et bien que son rendez-vous eût été le premier de la journée, la salle d'attente commençait déjà à se remplir quand il avait été appelé. Annoncer son propre pronostic, sa conviction absolue d'un échec, eût témoigné d'une ingratitude proche de l'impolitesse alors que son médecin s'était donné tant de mal. Il avait l'impression que c'était lui qui accordait au spécialiste l'illusion de l'espoir.

Dans la rue, il décida de prendre un taxi jusqu'à la station de Hampstead Heath et de traverser le Heath à pied au-delà de Hampstead Ponds pour rejoindre le musée par le viaduc de Spaniards Road. Il se surprit à passer mentalement sa vie en revue et s'étonna,

avec un certain détachement, que cinquante-cinq années qui lui avaient paru si capitales aient laissé un aussi maigre héritage. Les faits affleuraient à son esprit en brèves séquences saccadées. Fils unique d'un notaire prospère de Cheltenham. Un père lointain, mais peu impressionnant. Une mère dépensière, d'un conventionnalisme tatillon, mais qui ne dérangeait personne, sauf son mari. Études dans l'établissement scolaire qu'avait fréquenté son père, puis à Oxford. Les Affaires étrangères et une carrière diplomatique, essentiellement au Proche-Orient, sans progression spectaculaire. Il aurait pu s'élever plus haut, sans deux défauts rédhibitoires : un manque d'ambition et un certain détachement à l'égard du service diplomatique. Il parlait couramment arabe et attirait l'amitié, mais pas l'amour. Un bref mariage avec la fille d'un diplomate égyptien qui avait eu envie d'un époux britannique, mais n'avait pas tardé à décréter qu'il n'était pas le bon. Pas d'enfants. Une retraite prématurée après la découverte d'une tumeur maligne qui, inopinément et de manière déconcertante, lui avait accordé un long répit.

Peu à peu, après le diagnostic de sa maladie, il s'était détaché de tout ce que l'on peut attendre de la vie. Mais ne l'avait-il pas fait depuis bien des années ? Quand il avait souhaité satisfaire ses appétits sexuels, il avait payé pour obtenir ce soulagement, discrètement, sans lésiner, et en y consacrant le minimum de temps et d'émotion. Il ne se rappelait plus quand il avait fini par estimer que cet apaisement ne valait pas les ennuis et les dépenses occasionnées. C'était moins une désolation de l'âme dans un gâchis de honte qu'un gâchis d'argent dans une désolation d'ennui. Les émotions, les passions, les triomphes, les échecs, les plaisirs et les souffrances qui avaient comblé les interstices de cette existence n'avaient pas le pouvoir de le troubler. Il avait peine à croire qu'ils l'aient eu un jour.

Cette léthargie de l'âme n'était-elle pas un péché mortel ? Pour les esprits pétris de religion, le refus de toute joie doit faire figure de blasphème délibéré. Son ennui était moins spectaculaire. Il s'agissait plutôt d'une indifférence placide dans laquelle ses rares émotions, et même ses exceptionnelles manifestations d'irritation, n'étaient que théâtre. Quant au vrai théâtre, ce jeu de gamins dans lequel il s'était laissé entraîner plus par complaisance bon enfant que par conviction, elle n'était pas plus prenante que le reste de son existence, écriture exceptée. Il en admettait l'importance, mais se considérait moins comme un participant que comme un observateur détaché des activités, des folies d'autrui.

Et voilà qu'il se retrouvait avec une tâche inachevée, la seule susceptible d'apporter un peu d'élan à sa vie. Il voulait mener à bien son histoire de l'entre-deux-guerres. Cela faisait huit ans qu'il y travaillait, depuis que le vieux Max Dupayne, un ami de son père, lui

avait fait découvrir le musée. Il avait été captivé et une idée en germe au fond de son esprit avait pris corps. Quand Dupayne lui avait proposé le poste de conservateur, à titre bénévole mais avec l'usage d'un bureau particulier, cette offre l'avait encouragé à se mettre à l'écriture. Il s'était investi dans ce travail avec une concentration et un enthousiasme qu'aucune fonction antérieure n'avait pu lui inspirer. L'idée qu'il risquait de mourir avant de l'avoir terminé lui était intolérable. Personne n'éditerait un ouvrage d'histoire incomplet. Il disparaîtrait en laissant la seule œuvre à laquelle il avait consacré son cœur et son esprit réduite à des fichiers de notes plus ou moins lisibles et à des rames de tapuscrit non corrigées que quelqu'un se chargerait de fourrer dans des sacs poubelle pour les envoyer à la déchetterie. La puissance de son désir d'arriver au bout de cette tâche réussissait à le perturber. Il n'était pas historien de métier ; les vrais spécialistes ne lui ménageraient certainement pas leurs critiques. Mais son travail ne passerait pas inaperçu. Il avait interrogé un échantillonnage tout à fait intéressant d'octogénaires. Il avait habilement fait alterner témoignages personnels et récit historique. Il exposait certains points de vue originaux, non conformistes pour certains, qui imposeraient le respect. Mais avant tout, c'était son besoin personnel qu'il avait à cœur de satisfaire, et non celui d'autrui. Pour des raisons qu'il n'aurait su expliquer avec cohérence, il considérait cette histoire comme la justification de toute son existence.

Si le musée fermait avant qu'il soit arrivé au terme de son travail, tout serait fini. Il pensait connaître l'état d'esprit des trois administrateurs, et cette connaissance l'emplissait d'amertume. Marcus Dupayne cherchait une fonction qui lui assurerait un certain prestige et le préserverait de la morosité de la retraite. S'il avait mieux réussi, s'il avait obtenu son titre nobiliaire, les conseils d'administration de la City, les commissions et comités officiels lui auraient ouvert les bras. Calder-Hale se demanda quelle était la faille. Rien sans doute que Dupayne aurait pu éviter ; un changement de gouvernement, le favoritisme d'un nouveau secrétaire d'État, une modification au sein de la hiérarchie. En définitive, l'avancement n'était souvent qu'une question de chance.

Il comprenait moins bien pour quelle raison Caroline Dupayne souhaitait que le musée reste ouvert. La volonté de perpétuer le nom de la famille n'y était sans doute pas étrangère. S'y ajoutait la jouissance de l'appartement, qui lui permettait de s'évader de l'institution où elle travaillait. De toute façon, elle prendrait systématiquement le contre-pied de Neville. Depuis qu'il les connaissait, ces deux-là étaient comme chien et chat. Ignorant tout de leur enfance, il ne pouvait qu'essayer de deviner les racines de cet agacement mutuel, visiblement exacerbé par ce qu'ils pensaient de

leurs professions respectives. Neville ne faisait pas mystère de son mépris pour tout ce qu'incarnait Swathling ; sa sœur exprimait sans fard tout le mal qu'elle pensait de la psychiatrie.

« Ce n'est même pas une science. Ce n'est que le dernier recours des désespérés ou le caprice à la mode des névrosés. Vous n'êtes même pas capables de définir intelligemment la différence entre l'esprit et le cerveau. Vous avez sans doute fait plus de mal au cours des cinquante dernières années que n'importe quelle autre branche de la médecine et si vous arrivez aujourd'hui à aider quelques patients, c'est uniquement parce que les neurologues et les sociétés pharmaceutiques vous ont donné les outils nécessaires. Sans leurs petites pilules, vous en seriez exactement au même point qu'il y a vingt ans. »

Neville et Caroline Dupayne ne s'entendraient certainement pas sur l'avenir du musée, mais il pensait savoir quelle volonté l'emporterait. En tout état de cause, il ne fallait pas compter sur eux pour se charger du travail qu'occasionnerait la fermeture du musée. Si le nouveau locataire voulait prendre rapidement possession des lieux, ce serait une véritable course contre la montre, émaillée de querelles et de complications financières. Il occupait le poste de conservateur ; le plus gros du fardeau pèserait sur ses épaules. Il pourrait enterrer tout espoir de terminer son livre.

L'Angleterre jouissait d'un merveilleux mois d'octobre, plus typique des tendres vicissitudes du printemps que du lent déclin de l'année dans sa décrépitude multicolore. C'est alors que le ciel, qui avait été jusque-là une étendue d'azur limpide, fut terni par un nuage moutonneux sale comme une fumée d'usine. Les premières gouttes de pluie tombèrent et il eut juste le temps d'ouvrir son parapluie avant d'être pris sous une violente averse. On aurait dit que tout le poids de l'instable contenu du nuage s'était abattu sur sa tête. Apercevant un bouquet d'arbres à quelques mètres, il se réfugia sous un marronnier, se disposant à attendre patiemment une éclaircie. Au-dessus de lui, les vigoureux tendons de l'arbre se dessinaient au milieu des feuilles jaunissantes et, levant les yeux, il sentit les gouttes ruisseler lentement sur son visage. Il se demanda pourquoi il prenait plaisir à sentir ces petites éclaboussures fantasques sur sa peau, qui séchait déjà après le premier assaut de la pluie. Peut-être n'était-ce que le réconfort de savoir qu'il pouvait encore profiter des petits bonheurs imprévus de l'existence. Les plaisirs physiques plus intenses, plus robustes, plus urgents avaient depuis longtemps perdu de leur acuité. À présent que son appétit était devenu capricieux et les exigences du sexe rarement pressantes et faciles à satisfaire dans la solitude, il lui était encore donné de jouir du contact d'une goutte de pluie sur sa joue.

Son regard se posa alors sur la maison de Tally Clutton. Il avait parcouru l'étroit sentier du Heath d'innombrables fois au cours des

quatre dernières années, mais c'était toujours avec un tressaillement d'étonnement qu'il arrivait au niveau du pavillon. Confortablement niché au milieu des arbres de la lisière, il n'en faisait pas moins l'effet d'un anachronisme. Peut-être l'architecte du musée, contraint par le caprice de ses employeurs de livrer une réplique parfaite du XVIII^e siècle pour la demeure principale, s'était-il laissé aller à ses goûts personnels en dessinant le pavillon. En raison de son emplacement à l'arrière du musée et à l'abri des regards, la note discordante qu'il apportait n'avait sans doute guère troublé son client. On aurait dit un dessin tiré d'un livre d'enfants avec ses deux portes-fenêtres au rez-de-chaussée, de part et d'autre d'un porche en saillie, les deux fenêtres toutes simples au-dessus, sous un toit de tuiles imbriquées, son petit jardin soigné coupé par un chemin pavé conduisant à la porte d'entrée avec un carré de pelouse de part et d'autre, bordés par une haie de troènes. Au centre de chaque étendue de gazon se trouvait un massif allongé, légèrement surélevé, et Tally Clutton y avait planté ses habituels cyclamens blancs accompagnés de pensées violettes et blanches.

Il approchait de la grille du jardin quand Tally surgit au milieu des arbres. Elle portait le vieil imperméable qu'elle enfilait généralement pour jardiner, et tenait à la main un panier de bois et un déplantoir. Elle lui avait dit, il ne savait plus quand, qu'elle avait soixante-quatre ans, mais elle avait l'air plus jeune. Son visage, à la peau un peu rugueuse, commençait à se creuser des sillons et des rides de l'âge, mais c'était une physionomie agréable et paisible, aux yeux pleins de bonté derrière des lunettes. C'était une femme satisfaite, sans rien, Dieu merci, de cette gaieté obstinée et désespérée que certaines personnes âgées affichent comme pour défier l'usure du temps.

Chaque fois qu'il pénétrait dans le parc du musée après avoir traversé le Heath, il s'arrêtait au pavillon pour voir si Tally était chez elle. Le matin, il y avait toujours du café, et l'après-midi, du thé et du cake. Cette routine s'était instaurée quelque trois ans plus tôt, un jour où il s'était fait surprendre par une terrible averse sans parapluie, et était arrivé, veste dégoulinante et pantalons trempés collant à ses jambes. Elle l'avait aperçu depuis sa fenêtre et était sortie, lui proposant de venir se sécher et boire quelque chose de chaud. La sollicitude l'avait emporté sur sa timidité, et il se rappelait avec gratitude la chaleur du feu artificiel et le café chaud, allongé d'une goutte de whisky, qu'elle lui avait servi. Mais elle n'avait pas réitéré son invitation. Il avait bien compris qu'elle ne voulait surtout pas lui donner l'impression qu'elle cherchait de la compagnie ou essayait de lui imposer une forme d'obligation. C'était toujours lui qui frappait à sa porte ou qui l'appelait, mais il savait parfaitement que ses visites lui faisaient plaisir.

Tout en l'attendant, il demanda : « Est-il trop tard pour une tasse de café ? »

— Bien sûr que non, Mr Calder-Hale. Je viens de planter des bulbes de jonquilles entre les averses. Je trouve qu'elles font meilleur effet sous les arbres. J'en avais mis dans les massifs, mais elles ont si triste mine une fois les fleurs fanées ! Mrs Faraday prétend qu'il faut laisser les feuilles jusqu'à ce qu'elles soient complètement jaunes et qu'on puisse les retirer facilement en tirant dessus. Autrement, elles ne refleurissent pas l'année suivante. Mais c'est tellement long ! »

Il la suivit sous le porche, l'aida à se débarrasser de son imperméable et attendit qu'assise sur le banc étroit, elle ait retiré ses bottes de caoutchouc et enfilé ses chaussons. Puis il lui emboîta le pas, traversant le petit vestibule donnant sur le salon.

Tout en allumant le feu, elle dit : « Votre pantalon m'a l'air bien humide. Vous feriez mieux de rester assis là à vous sécher. Je vais préparer le café. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Il s'installa, appuyant sa tête contre le haut dossier du fauteuil et étirant ses jambes pour profiter de la chaleur. Il avait surestimé ses forces et la promenade avait été trop longue.

Mais à présent, sa lassitude se transformait presque en volupté. Avec son propre bureau, cette pièce était l'une des rares où il pouvait se détendre et oublier toutes les tensions. Tally l'avait rendue tellement agréable. Elle était d'un confort plein de simplicité, sans rien d'étouffant, de mièvre ou de délibérément féminin. La cheminée victorienne était d'origine, avec son manteau de carreaux de Delft bleus et une hotte de fer forgé. Le fauteuil de cuir dans lequel il était assis, au dossier capitonné et aux larges accoudoirs, était juste à sa taille. En face, un fauteuil similaire mais plus petit, dans lequel Tally prenait généralement place. Les niches ménagées de part et d'autre de la cheminée avaient été équipées d'étagères, destinées à ses livres sur l'histoire et sur Londres. Il savait que la capitale était sa passion. Leurs conversations antérieures lui avaient également appris qu'elle aimait aussi les biographies et les autobiographies, mais les quelques romans qu'elle possédait étaient tous des classiques à reliure de cuir. Le centre de la pièce était occupé par une petite table ronde avec deux chaises Windsor à haut dossier. C'était là, il le savait, qu'elle prenait le plus souvent ses repas. Il avait aperçu à travers la porte entrouverte à droite de l'entrée une table de bois carrée avec quatre chaises droites dans une pièce qui était manifestement la salle à manger. Il se demanda si elle s'en servait souvent. Il n'avait jamais vu personne dans son pavillon et il avait le sentiment que son existence était tout entière contenue entre les quatre murs de ce salon. La fenêtre sud possédait un large rebord, sur lequel elle avait disposé sa collection de saintpaulias aux fleurs violettes, mauves, ou blanches.

Elle arrivait avec le café et les petits gâteaux et il se leva avec effort pour lui prendre le plateau des mains. Humant l'arôme réconfortant, il constata avec surprise qu'il avait très soif.

En sa compagnie, il parlait généralement de ce qui lui traversait l'esprit. Il devinait que seules la cruauté et la stupidité pouvaient la choquer, comme elles le choquaient lui-même. Il avait l'impression de pouvoir tout lui dire. Sa conversation tenait parfois du monologue, mais les réponses de Tally étaient toujours bienvenues et parfois surprenantes. Il demanda : « Est-ce que cela ne vous déprime pas de faire le ménage dans la salle des Meurtres, avec tous ces yeux morts dans ces photos mortes, ces visages morts ? »

— Je crois que je m'y suis habituée. Pas au point de les considérer comme des amis, évidemment. Ce serait idiot. Mais ils font partie du musée. Au début, il m'arrivait d'imaginer ce que leurs victimes avaient subi, ou ce qu'eux-mêmes avaient subi, mais ils ne m'ont jamais déprimée. Tout est fini pour eux, après tout. Ils ont fait ce qu'ils ont fait, ils ont payé, et ils sont partis. Ils ne souffrent plus. Il y a tant de sujets d'affliction sur cette terre qu'il serait ridicule de se lamenter sur des injustices passées. Mais il m'arrive de me demander où ils sont tous allés – pas seulement les assassins et leurs victimes, mais tous ces gens qui ont leur photographie au musée. Vous ne vous posez pas la question ?

— Non. Mais c'est parce que je connais la réponse. Nous mourons comme des animaux, bien souvent des mêmes causes, et, sauf pour une poignée de chanceux, dans les mêmes souffrances.

— Et c'est tout ?

— Oui. Heureusement !

— Alors ce que nous faisons, la manière dont nous agissons, n'a aucune importance ailleurs que dans cette vie ?

— Où voulez-vous que cela ait de l'importance, Tally ? Il me semble déjà assez difficile de se conduire décemment ici et maintenant, sans faire des pieds et des mains pour obtenir des bons points célestes pour un au-delà imaginaire. »

Elle prit sa tasse pour la remplir. « Ça doit être toutes ces séances de catéchisme et l'église deux fois par jour le dimanche, expliqua-t-elle. Ma génération a toujours tendance à croire qu'on va nous demander des comptes.

— Ce n'est pas exclu, mais ce sera ici, en cour d'assises, avec un juge en perruque. Et avec un minimum d'intelligence, nous pouvons, pour la plupart d'entre nous, éviter cette épreuve. Qu'imaginiez-vous ? Un grand livre avec des colonnes de débit et de crédit, et l'Ange comptable consignait tout méticuleusement ? »

Il parlait avec gentillesse, comme toujours lorsqu'il s'adressait à Tally Clutton. Elle sourit. « C'est un peu ça. Quand j'étais petite, je

devais avoir dans les huit ans, je pensais que le livre ressemblait à l'énorme registre de comptes rouge que mon oncle tenait pour son magasin. La couverture portait en lettres noires l'inscription *Comptabilité* et les pages avaient des marges rouges.

— La religion n'était pas dépourvue d'utilité sociale, c'est un fait. Nous n'avons pas encore trouvé de substitut efficace. Aujourd'hui, nous définissons notre propre moralité. "Ce que je veux est bien, et j'ai le droit de l'avoir." L'ancienne génération s'embarrasse peut-être de quelques vestiges populaires de culpabilité judéo-chrétienne, mais tout cela aura entièrement disparu d'ici trente ans.

— Je suis bien contente de ne pas avoir à connaître cette époque-là. »

Elle n'était pas naïve, il le savait, mais elle souriait à présent, le visage serein. Quelle que fût sa morale personnelle, si elle s'en tenait à la bonté et au bon sens – et pourquoi diable en aurait-il été autrement ? –, que demander de plus ?

« Je trouve qu'un musée, reprit-elle, c'est une forme de célébration de la mort. La vie de gens qui sont morts, les objets qu'ils ont fabriqués, ce qui leur semblait important, leurs vêtements, leurs maisons, leur univers familial, leurs œuvres d'art.

— Je ne suis pas de votre avis. Un musée s'intéresse à la vie. Il s'intéresse à l'existence individuelle, à la manière dont elle a été vécue. À la vie collective d'une époque, à l'organisation sociale des hommes et des femmes. À la perpétuation de l'espèce *Homo sapiens*. Aucun individu doté d'un minimum de curiosité humaine ne peut ne pas apprécier un musée. »

Elle dit doucement : « J'aime les musées, mais je crois que je vis dans le passé. Pas dans mon passé personnel, il est plutôt ordinaire et n'a rien de passionnant – mais dans celui de tous les Londoniens qui m'ont précédée. Je ne marche jamais seule dans cette ville, personne d'autre non plus d'ailleurs. »

Traverser le Heath, songea-t-il, offre une expérience différente à chacun d'entre nous. Il remarquait les arbres, les cieux changeants, il aimait sentir le gazon moelleux sous ses pieds. Elle imaginait les laveuses de l'époque Tudor profitant des sources claires, mettant leur linge à sécher sur les ajoncs, les diligences et les charrettes remontant pesamment des bas-fonds de la ville au temps de la peste et du grand incendie pour se réfugier sur les hauteurs du village de Londres, Dick Turpin attendant à cheval sous le couvert des arbres.

Elle se leva pour débarrasser. L'imitant, il lui prit le plateau des mains. Elle lui lança alors un regard qui, pour la première fois, exprimait un certain trouble.

« Assisterez-vous à la réunion de mercredi, demanda-t-elle, celle qui doit décider de l'avenir du musée ?

— Non, Tally. Je ne suis pas administrateur. Ils ne sont que trois, les trois Dupayne. On ne nous a rien dit. Ce ne sont que des rumeurs.

— Mais une fermeture est-elle envisageable ?

— Oui, si Neville Dupayne impose son point de vue.

— Pourquoi ferait-il ça ? Il ne travaille pas ici. Il ne met pour ainsi dire pas les pieds au musée, sauf de temps en temps, le vendredi pour venir chercher sa voiture. Ça ne l'intéresse pas, alors qu'est-ce que ça peut lui faire ?

— Il désapprouve le goût obsessionnel du passé, qu'il considère comme une maladie nationale. Il est trop concerné par les problèmes du présent. Le musée est une cible toute trouvée pour cette aversion. C'est son père qui l'a fondé, il lui a coûté une fortune, il porte le nom de sa famille. Ce n'est pas uniquement du musée qu'il tient à se débarrasser.

— Mais a-t-il le pouvoir de le faire ?

— Tout à fait ! S'il refuse de signer le bail, le musée fermera. Mais si j'étais vous, je ne me ferais pas de bile. Caroline Dupayne est une femme de tête. Ça m'étonnerait que Neville soit de taille à lui résister. Tout ce qu'on lui demande, c'est de signer un bout de papier. »

L'ineptie de ses propos le frappa au moment même où il les prononçait. Depuis quand une signature était-elle un acte insignifiant ? Des gens avaient été condamnés ou graciés par le simple pouvoir d'une signature. Une signature suffisait à vous déshériter ou à vous mettre à la tête d'une fortune. Une signature accordée ou refusée pouvait décider de la vie ou de la mort. Mais la signature de Neville Dupayne au bas du nouveau bail n'aurait évidemment pas le même poids. Il s'empressa de rapporter le plateau à la cuisine, heureux de se détourner du visage soucieux de Tally. Il ne l'avait jamais vue aussi préoccupée. La portée de ce qui l'attendait le frappa soudain. Ce pavillon, ce salon étaient aussi importants pour elle que son livre l'était pour lui. Et elle avait plus de soixante ans. Bien sûr, ce n'était plus la vieillesse de nos jours, mais c'était tout de même un âge où il devenait difficile de se chercher un nouvel emploi et un nouveau foyer. Les offres ne manquaient certainement pas ; il n'avait jamais été facile de trouver des femmes de charge en qui l'on puisse avoir confiance. Mais cet emploi et cet endroit lui convenaient à la perfection.

Il fut envahi d'un sentiment pesant de pitié avant d'être pris d'un instant de faiblesse si brutal qu'il reposa rapidement le plateau sur la table et s'arrêta. Il éprouva le désir de faire quelque chose pour elle, d'avoir quelque présent somptueux à déposer à ses pieds, une solution à tous ses problèmes. Il caressa un moment l'idée ridicule de faire de Tally sa légataire universelle. Il se savait pourtant incapable d'une largesse aussi excentrique – il ne pouvait guère parler de générosité,

car lui-même n'aurait plus besoin de cet argent. Il avait toujours vécu de ses revenus, et le capital restant était un patrimoine familial. Son testament, soigneusement rédigé par le notaire de famille quinze ans plus tôt, léguait tout son argent à ses trois neveux. Alors qu'il ne se préoccupait guère de savoir ce que ces derniers pensaient de lui et qu'il ne les voyait que rarement, il s'étonnait de se soucier ainsi de leur bonne opinion de lui après sa mort. Il avait vécu dans le confort et, la plupart du temps, dans la sécurité. Et s'il trouvait la force d'accomplir une dernière action hors du commun, un geste magnifique, qui changerait la vie d'autrui ?

Il entendit alors sa voix : « Tout va bien, Mr Calder-Hale ?

— Oui, oui, Tally. Ça va. Merci pour le café. Et ne vous en faites pas pour mercredi. Je suis sûr que tout se passera pour le mieux. »

Il était onze heures et demie. Comme d'habitude, Tally avait fait le ménage du musée le matin, avant l'ouverture, et à présent, à moins qu'on ne la fasse revenir, sa seule obligation était d'effectuer une dernière tournée d'inspection avec Muriel Godby avant la fermeture, à dix-sept heures. Mais elle avait des choses à faire au pavillon et avait passé plus de temps que d'ordinaire avec Mr Calder-Hale. Ryan, le jeune homme qui se chargeait du gros nettoyage et aidait au jardin, arriverait avec ses sandwiches à une heure.

Depuis la première morsure de l'automne, Tally avait proposé à Ryan de venir déjeuner chez elle. Pendant tout l'été, elle l'avait vu, adossé contre un arbre, son sac ouvert à côté de lui. Mais depuis qu'il faisait plus frais, il avait pris l'habitude de manger dans l'abri où il rangeait la tondeuse, assis sur un cageot retourné. Ce manque de confort gênait Tally, mais elle lui avait fait sa proposition timidement, ne souhaitant pas lui imposer d'obligation ni l'empêcher de refuser franchement. En fait, il avait accepté avec empressement et, depuis ce matin-là, il arrivait ponctuellement à une heure, avec son sachet de papier et sa canette de Coca-Cola.

Elle n'avait pas envie de manger avec lui – elle y aurait vu une intrusion dans sa sacro-sainte intimité – et avait donc pris l'habitude de déjeuner rapidement à midi, pour avoir tout débarrassé et rangé avant l'arrivée de Ryan. Quand elle faisait de la soupe, elle lui en laissait, surtout par temps froid, et il avait l'air de l'apprécier. Ensuite, comme elle le lui avait montré, il préparait le café pour eux deux – du vrai, pas du café soluble – et le lui apportait. Il ne restait jamais plus d'une heure, et elle avait pris l'habitude d'entendre régulièrement ses pas sur le sentier le lundi, le mercredi et le vendredi, les jours où il travaillait. Elle n'avait jamais regretté de l'avoir invité, mais elle éprouvait un certain soulagement teinté de culpabilité le mardi et le jeudi, à l'idée de disposer de toute sa matinée.

Comme elle le lui avait gentiment demandé le premier jour, il retirait ses bottes de travail sous le porche, suspendait sa veste et allait, en chaussettes, se débarbouiller à la salle de bains avant de la rejoindre. Il laissait derrière lui un parfum de terre et d'herbe et une légère odeur masculine qui plaisait à Tally. Elle s'étonnait de sa propreté, de sa fragilité aussi. Ses mains avaient une ossature délicate

de jeune fille, formant un singulier contraste avec ses bras hâlés et musclés.

Il avait le visage rond, les joues fermes, et sa peau rosée paraissait douce comme du velours. Ses grands yeux bruns étaient très écartés, les paupières supérieures lourdes, au-dessus d'un nez retroussé et d'un menton à fossette. Ses cheveux, coupés très court, révélaient la forme arrondie du crâne. Tally y voyait un visage d'enfant agrandi par les années, mais sans la moindre trace d'expérience adulte. Seuls les yeux démentaient cette innocence apparemment intacte. Il lui arrivait de relever les paupières et de contempler le monde avec une insouciance écarquillée et désarmante, mais certains regards se faisaient soudain rusés et entendus. Cette dichotomie se retrouvait dans son bagage intellectuel : des bribes d'instruction, ramassées comme des vieux papiers dans l'allée, associées à l'ignorance la plus crasse de pans entiers de connaissances que la génération de Tally avait acquises avant de quitter l'école.

Elle l'avait trouvé en mettant une petite annonce sur le panneau d'affichage d'un marchand de journaux du quartier. Mrs Faraday, la bénévole chargée du jardin, lui avait fait remarquer que le balayage des feuilles et certains travaux de taille des buissons et des arbustes étaient devenus un peu pénibles pour elle. C'était elle qui avait suggéré de mettre une petite annonce au lieu de faire appel à l'agence locale pour l'emploi. Tally avait indiqué le numéro de téléphone du pavillon, sans faire la moindre allusion au musée. Ryan l'avait appelée pour prendre rendez-vous et elle l'avait reçu avec Mrs Faraday. Elles avaient décidé de l'engager à l'essai pour un mois, et Tally lui avait demandé des références.

« Ryan, y a-t-il quelqu'un pour qui vous auriez travaillé et qui pourrait vous remettre une lettre de recommandation ?

— Je travaille pour le colonel. Je fais l'argenterie et du bricolage dans son appartement. Je vais lui demander. »

Il n'en avait pas dit davantage, mais une lettre était arrivée deux jours plus tard, expédiée de Maida Vale :

Chère Madame, Ryan Archer me dit que vous envisagez de lui confier un emploi de factotum-aide jardinier. Il n'est pas particulièrement habile de ses mains, mais il a effectué pour moi des tâches ménagères de manière satisfaisante et manifeste de la bonne volonté à apprendre pour peu que cela l'intéresse. Je n'ai pas pu évaluer ses compétences en matière de jardinage, mais je doute qu'il sache distinguer une pensée d'un pétunia. Sa ponctualité laisse à désirer, mais une fois qu'il est là, il est capable de travailler dur, moyennant un minimum de surveillance. L'expérience m'a appris que les gens sont honnêtes ou malhonnêtes et que dans un cas comme dans l'autre, on n'y peut rien changer. Ce garçon est honnête.

Sur la foi de cette recommandation rien moins qu'enthousiaste, et avec l'aval de Mrs Faraday, elle l'avait embauché.

Miss Caroline n'y avait pas pris grand intérêt, et Muriel avait décliné toute responsabilité. « C'est à vous de voir, Tally. Je ne veux pas interférer. Miss Caroline est d'accord pour lui verser le salaire minimum et je le paierai sur ma caisse de dépenses courantes tous les jours, quand il aura fini son travail. Il me faudra un reçu, bien sûr. S'il a besoin de vêtements de protection, nous pourrions puiser dans la même caisse. Mais vous feriez mieux de les acheter vous-même et de ne pas lui demander de s'en occuper. Il peut se charger du gros nettoyage des sols, escaliers compris, mais je ne veux pas le voir dans d'autres parties du musée, sauf sous surveillance.

— Le colonel Arkwright, qui nous l'a recommandé, expliqua Tally, se porte garant de son honnêteté.

— C'est possible, mais cela ne veut pas dire qu'il n'est pas bavard et nous ne pouvons pas savoir si ses amis sont honnêtes. Il me paraîtrait judicieux que Mrs Faraday et vous fassiez un rapport sur son travail à l'issue de son mois d'essai. »

Tally s'était dit que pour quelqu'un qui prétendait ne pas vouloir se mêler des tâches ménagères, Muriel intervenait un peu lourdement dans cette affaire. Mais cela cadrerait avec le personnage. L'expérience avait été concluante. Sans doute ne pouvait-on pas vraiment compter sur Ryan – elle n'était jamais sûre qu'il arrive à l'heure dite –, mais il avait fait des progrès au fil des mois, sûrement parce qu'il avait besoin de son argent, en fin de journée. Sans être un travailleur acharné, ce n'était pas un fainéant et manifestement, Mrs Faraday, qui n'était pourtant pas facile à satisfaire, l'aimait bien.

Ce matin-là, elle avait préparé du bouillon de poulet avec les os qui restaient de son dîner de la veille, et il le buvait à petites gorgées avec un plaisir non dissimulé, réchauffant ses doigts grêles autour du bol.

Il demanda : « Est-ce qu'il faut beaucoup de courage pour tuer quelqu'un ?

— Je n'ai jamais pensé que les assassins étaient des gens courageux, Ryan. Ce sont plutôt des lâches. Dans certains cas, il faut davantage de courage pour ne pas assassiner quelqu'un.

— Je comprends pas ce que vous voulez dire, Mrs Tally.

— Moi non plus. C'était une simple remarque. Un peu sotte, à y bien réfléchir. Le meurtre n'est pas un sujet particulièrement plaisant.

— Non, mais c'est intéressant. Est-ce que je vous ai dit que Mr Calder-Hale m'a fait visiter le musée, vendredi matin ?

— Non.

— J'étais en train de désherber le massif central quand il est

arrivé. Il m'a dit bonjour, alors je lui ai demandé : "Est-ce que je peux voir le musée ?" Il a dit : "Certainement. Je n'y vois pas d'inconvénient." Il m'a dit de me nettoyer et de le rejoindre dans le hall. J crois pas que Miss Godby a beaucoup apprécié, à voir le regard qu'elle m'a jeté.

— C'était très gentil de la part de Mr Calder-Hale de te faire faire la visite. Après tout, tu travailles ici, il est normal que tu connaisses le musée.

— Pourquoi est-ce que j'ai pas pu le visiter plus tôt, et tout seul ? On me fait pas confiance ?

— Ce n'est pas une question de confiance. C'est simplement que Miss Godby n'aime pas que les gens qui n'ont pas payé se promènent dans les salles à leur guise. C'est la même chose pour tout le monde.

— Pas pour vous.

— Voyons Ryan, il faut bien que je fasse le ménage.

— Ni pour Miss Godby.

— Elle s'occupe du secrétariat et de la réception. Elle doit pouvoir aller où elle veut. Le musée ne pourrait pas fonctionner autrement. Il lui arrive d'accompagner des visiteurs quand Mr Calder-Hale n'est pas là. »

Elle pensa, sans le dire, *ou juge qu'ils ne sont pas assez importants*. Elle demanda : « Et la visite t'a plu ?

— J'ai bien aimé la salle des Meurtres. »

Oh ! mon Dieu, songea-t-elle. Mais après tout, cela n'avait rien d'étonnant. De nombreux visiteurs s'attardaient dans cette salle.

« Cette malle, vous croyez que c'est vraiment celle qui a contenu le corps de Violette ?

— Je suppose. Le vieux Mr Dupayne était très scrupuleux sur les questions de provenance – l'origine des objets. Je ne sais pas comment il s'est procuré certains d'entre eux, mais je suppose qu'il avait des relations. »

Il avait fini sa soupe, et sortit ses sandwiches du sachet : d'épaisses tranches de pain entourant quelque chose qui ressemblait à du salami.

« Alors si je soulevais le couvercle, dit-il, je pourrais voir des traces de sang ?

— Tu n'as pas le droit de faire ça, Ryan. Il est interdit de toucher aux objets exposés.

— Mais en admettant que je le fasse ?

— Tu verrais probablement une tache, mais personne ne peut jurer qu'il s'agit bien du sang de Violette.

— On pourrait le faire analyser.

— Ça a certainement été fait. Mais même s'il s'agit bien de sang humain, rien ne prouve que c'est celui de Violette. On n'avait pas encore découvert l'ADN en ce temps-là. Mais tu ne trouves pas que

c'est un peu morbide, comme conversation ?

— Je me demande où elle est maintenant.

— Certainement dans un cimetière de Brighton. Peut-être que personne ne le sait. C'était une prostituée, la pauvre fille, et elle n'a peut-être pas laissé assez d'argent pour être enterrée décentement. Elle a sans doute dû se contenter de la fosse commune. »

À moins, songea Tally, que la célébrité l'ait élevée au rang de ceux qui trouvent une dignité nouvelle dans la mort. Peut-être lui avait-on fait des obsèques somptueuses, avec des chevaux parés de plumets noirs, une foule de badauds suivant son cortège, des photographes de la presse locale, sinon nationale. Comment Violette aurait-elle réagi dans sa jeunesse, bien des années avant son assassinat, si quelqu'un lui avait annoncé qu'elle serait plus connue morte que vivante, que presque soixante-dix ans après son meurtre, une femme et un jeune homme, dans un monde totalement différent du sien, évoqueraient son enterrement ?

Elle leva les yeux lorsque Ryan dit : « Je crois que si Mr Calder-Hale m'a proposé cette visite, c'est parce qu'il voulait savoir ce que je fais.

— Il le sait parfaitement, Ryan. Tu es aide-jardinier.

— Il m'a demandé ce que je fais les autres jours.

— Et que lui as-tu dit ?

— Que je suis serveur dans un bar, près de King's Cross.

— Mais Ryan ! Je croyais que tu travaillais pour le colonel.

— Je travaille pour lui, mais je raconte pas ma vie à n'importe qui. »

Cinq minutes plus tard, en le regardant enfile ses bottes, elle se dit une fois de plus qu'elle le connaissait bien peu. Il lui avait raconté qu'il avait été placé dans une famille d'accueil, mais ne lui avait dit ni pourquoi ni où. Il lui arrivait de prétendre habiter dans un squat, d'autres fois, il disait loger chez le colonel. Mais s'il était discret, elle l'était autant que lui – comme tout le monde au Dupayne. *Nous travaillons ensemble, songea-t-elle, nous nous voyons fréquemment, tous les jours parfois, nous bavardons, nous discutons, nous avons un objectif commun. Et ce que nous sommes vraiment reste enfoui au plus profond de chacun de nous.*

C'était la dernière visite à domicile de la journée, celle que le docteur Neville Dupayne redoutait le plus. Avant même de se garer et de fermer sa voiture, il s'était s'armé de courage pour l'épreuve qui l'attendait : le regard d'Ada Gearing, dont la supplication muette le percerait jusqu'à l'âme dès qu'elle ouvrirait la porte. Les quelques marches conduisant au couloir extérieur desservant le premier étage l'épuisaient autant que s'il avait dû monter tout en haut de l'immeuble. Il y aurait – comme toujours – un instant d'attente à la porte. Même en état de catatonie, Albert réagissait inmanquablement au coup de sonnette ; il lui arrivait d'être pris d'un accès de terreur qui le faisait s'enfoncer, tremblant, dans son fauteuil, mais d'autres fois, il se levait avec une vivacité surprenante, repoussant sa femme pour arriver le premier à la porte. Et puis ce serait le regard d'Albert qui croiserait le sien ; un regard marqué par l'âge et pourtant capable de s'embraser sous le coup d'émotions aussi diverses que la peur, la haine, la méfiance ou le désespoir.

Ce soir, il espérait presque que ce serait Albert qui lui ouvrirait. Il longea le couloir jusqu'à la porte centrale. Elle était percée d'un judas, munie de deux verrous de sécurité et d'une grille métallique à l'extérieur de l'unique fenêtre. C'était sans doute la mesure de protection la moins onéreuse, mais il s'était toujours inquiété à l'idée que si Albert mettait le feu, la porte d'entrée serait la seule issue. Il marqua un instant d'arrêt avant de sonner. La nuit tombait. Depuis qu'on avait reculé les horloges d'une heure, la clarté du jour s'évanouissait si vite, laissant l'obscurité s'installer furtivement. Les lampes s'étaient allumées le long des coursives extérieures et, levant les yeux, il vit l'immense bloc qui surplombait la rue comme un paquebot ancré dans les ténèbres.

Impossible de sonner discrètement, il le savait bien ; cela ne l'empêcha pas d'appuyer délicatement sur la sonnette. L'attente ne fut pas plus longue que d'ordinaire. Elle aurait pris la précaution de vérifier qu'Albert était bien calé dans son fauteuil, qu'il s'était calmé après le choc du timbre. Une minute plus tard, il entendit les verrous glisser et elle lui ouvrit la porte. Immédiatement, il inclina la tête presque imperceptiblement et entra. Elle referma la porte et repoussa les verrous.

La suivant dans le petit corridor, il dit : « Je suis désolé. J'ai appelé l'hôpital avant de partir et il n'y a toujours pas de place dans l'unité spécialisée. Albert est en tête de la liste d'attente.

— Il y est depuis huit mois, docteur, dit-elle. Je suppose qu'il faut attendre que quelqu'un meure.

— Oui, en effet. »

Cela faisait six mois qu'ils avaient exactement la même conversation. Avant d'entrer au salon, la main sur le bouton de la porte, il demanda : « Comment va-t-il ? »

Elle n'avait jamais aimé aborder l'état de son mari en sa présence, bien qu'il n'entendît apparemment rien et ne manifestât pas le moindre intérêt pour les propos qu'ils échangeaient. Elle répondit : « Il a été calme aujourd'hui. Toute la semaine, en fait. Mais mercredi dernier, il s'est sauvé. C'est le jour de l'assistante sociale. Il a franchi la porte avant que j'aie eu le temps de réagir. Quand ça lui prend, il peut être incroyablement leste. Il a dévalé l'escalier et s'est retrouvé dans la grand-rue. Nous n'avons pas pu le rattraper avant. Ça a été la croix et la bannière pour le faire rentrer. Tout le monde nous regardait. Les gens ne comprennent pas pourquoi vous vous en prenez à un pauvre vieux comme ça. L'assistante sociale a essayé de le convaincre, de lui parler gentiment, mais il n'a rien voulu savoir. C'est ça qui m'angoisse le plus, qu'il traverse la rue, un jour, et qu'il se fasse écraser. »

C'était effectivement sa pire crainte, songea-t-il. Et le caractère irrationnel de cette inquiétude lui inspira un mélange de tristesse et d'exaspération. Son mari était en train de s'enfoncer inéluctablement dans le marécage de la maladie d'Alzheimer. L'homme qu'elle avait épousé était devenu un étranger en pleine confusion mentale, violent parfois, hors d'état de lui offrir la moindre compagnie, le moindre soutien. Les soins qu'il exigeait l'épuisaient physiquement. Mais c'était son mari. Elle était terrifiée à l'idée qu'il puisse se faire écraser au bas de son immeuble.

Avec son mobilier usé et son poêle à gaz robuste et vétuste, le petit salon aux rideaux fleuris accrochés de manière à ce que les motifs soient du côté des vitres n'était sans doute pas très différent de ce qu'il avait été le jour où les Gearing s'étaient installés dans cet appartement. Il s'y était ajouté un téléviseur à grand écran, dans un coin, avec un magnétoscope dessous. Et il savait que ce qui gonflait la poche du tablier de Mrs Gearing était un portable.

Il tira entre eux le fauteuil qui lui était réservé. Il avait une demi-heure à leur consacrer, comme d'habitude. Il n'était pas porteur de bonnes nouvelles, et n'avait rien d'autre à proposer pour les aider que ce qui avait déjà été fait. Mais au moins, il pouvait leur offrir un peu de son temps. Il ferait ce qu'il faisait toujours, il resterait assis paisiblement comme s'il avait des heures devant lui, à écouter. Cette

pièce était une fournaise. Une chaleur étouffante sortait du poêle à gaz en sifflant, lui brûlant les jambes et lui asséchant la gorge. L'atmosphère était lourde, chargée de relents aigres-doux de transpiration fétide, de friture, de vêtements sales et d'urine. À chaque inspiration, il avait l'impression de pouvoir en identifier toutes les composantes, une à une.

Albert était assis, immobile, dans son fauteuil. Ses mains noueuses étaient cramponnées aux bords des accoudoirs. Les yeux plongés dans les siens se plissaient d'une malveillance peu commune. Il portait des pantoufles, un ample pantalon de jogging bleu marine dont chaque jambe était ornée d'une bande blanche, et une veste de pyjama recouverte d'un long gilet de laine grise. Il se demanda combien de temps il avait fallu à Ada et à l'aide de jour pour l'habiller.

Conscient de la futilité de sa question, il demanda pourtant : « Alors, comment vous en sortez-vous ? Mrs Nugent vient toujours ? »

Elle se mit alors à parler librement, indifférente à la présence de son mari. Peut-être commençait-elle enfin à comprendre que ces consultations chuchotées devant sa porte close n'avaient aucun sens.

« Oui, oui, elle vient. Tous les jours maintenant. Je ne m'en sortirais jamais sans elle. C'est un souci, docteur. Quand Albert est dans un de ses mauvais jours, il lui dit des horreurs, des choses blessantes parce qu'elle est noire. C'est vraiment atroce. Je sais bien qu'il ne le pense pas et que c'est parce qu'il est malade, mais elle ne devrait pas avoir à entendre des choses pareilles. Il n'était pas comme ça avant. Elle est tellement gentille, elle ne le prend pas mal. Mais ça me met dans tous mes états. Et figurez-vous que la voisine, Mrs Morris, l'a entendu parler comme ça. Elle dit que si les services sociaux l'apprennent, nous pouvons être poursuivis en justice pour racisme et condamnés à une amende. Elle dit qu'ils vont nous retirer Mrs Nugent et que nous ne trouverons plus personne, Blanc ou Noir. Peut-être aussi que Mrs Nugent en aura assez et préférera aller chez des gens où on ne lui dit pas des horreurs pareilles. Je ne pourrais pas lui en vouloir. Ivy Morris a raison d'ailleurs. On peut être poursuivi pour propos racistes. Je l'ai lu dans le journal. Comment est-ce que je vais faire pour payer l'amende ? J'ai déjà du mal à joindre les deux bouts. »

Les gens de son âge et de sa classe sociale étaient trop fiers pour se plaindre de leur pauvreté. Il fallait que son angoisse soit vraiment profonde pour qu'elle fasse état, pour la première fois, de ses problèmes financiers. Il dit fermement : « Personne ne vous poursuivra en justice. Mrs Nugent est une femme raisonnable et expérimentée. Elle sait qu'Albert est malade. Voulez-vous que j'en touche un mot aux services sociaux ?

— Vous pourriez, docteur ? Ça serait sans doute mieux que ça

vienne de vous. Ça me rend tellement nerveuse. Chaque fois que j'entends frapper à la porte, je crois que c'est la police.

— La police ne viendra pas. »

Il resta encore vingt minutes. Il l'écouta, comme si souvent déjà, s'inquiéter à l'idée qu'on lui retire Albert, qu'elle ne puisse plus le soigner. Elle savait qu'elle n'y arrivait plus mais quelque chose – le souvenir peut-être de son serment de mariage – l'emportait encore sur son envie d'être soulagée de ce fardeau. Il chercha à la rassurer : la vie serait plus facile pour Albert dans une unité hospitalière spécialisée, il y recevrait des soins qu'on ne pouvait pas lui assurer à domicile, elle pourrait le voir aussi fréquemment qu'elle le voulait, s'il était capable de comprendre, il comprendrait.

« Peut-être, dit-elle. Mais pardonnerait-il ? »

À quoi bon, se dit-il, essayer de la persuader qu'elle n'avait pas à se sentir coupable ? Elle était perpétuellement déchirée par deux sentiments dominants, l'amour et la culpabilité. Comment sa science profane et imparfaite pourrait-elle la libérer d'un carcan aussi élémentaire, aussi profondément enraciné ?

Elle lui prépara du thé avant de le laisser partir. Elle lui préparait toujours du thé. Il n'en avait pas envie, et il dut dominer son impatience en la voyant chercher à convaincre Albert de boire quelques gorgées, le cajolant comme un enfant. Il estima enfin pouvoir décemment prendre congé.

« J'appellerai l'hôpital demain, dit-il, je vous tiendrai au courant. »

Sur le seuil, elle le regarda et dit : « Docteur, je n'en peux plus. »

Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça alors que la porte se refermait entre eux. Il sortit dans le froid du soir et entendit une dernière fois le glissement des verrous.

Il était à peine plus de dix-neuf heures et, dans sa cuisine petite mais impeccablement tenue, Muriel Godby préparait des petits gâteaux. Depuis qu'elle avait pris ses fonctions au Dupayne, elle se chargeait d'apporter des biscuits pour le thé de Miss Caroline quand celle-ci venait au musée, et pour les réunions trimestrielles des administrateurs. Celle du lendemain, elle le savait, serait capitale, mais ce n'était pas une raison pour ne pas respecter la routine. Caroline Dupayne aimait les sablés au beurre et aux épices, délicatement croustillants et dorés, d'un brun très pâle. Elle les avait terminés et ils refroidissaient déjà sur la grille. Elle commença à confectionner des florentins. Ce type de pâtisserie convenait évidemment moins bien au thé des administrateurs : le docteur Neville avait tendance à poser ses gâteaux contre sa tasse de thé, et le chocolat fondait. Mais Mr Marcus les appréciait particulièrement et il serait déçu s'il n'y en avait pas.

Elle disposa les denrées nécessaires aussi méticuleusement que si elle se livrait à une démonstration télévisée : noisettes, amandes effilées, cerises confites, écorces d'orange et de citron, raisins secs, une plaque de beurre, du sucre en poudre, de la crème fraîche liquide et une tablette d'excellent chocolat noir. Alors qu'elle hachait les ingrédients, elle éprouva soudain une sensation mystérieuse et fugitive, une délicieuse fusion du corps et de l'esprit qu'elle n'avait jamais connue avant d'arriver au Dupayne. Cette impression, rare et inopinée, ressemblait à un léger fourmillement du sang.

Sans doute était-ce cela, le bonheur. Elle s'interrompit, couteau en suspens au-dessus des noisettes, et pendant un instant, elle laissa son esprit battre la campagne. Était-ce, se demanda-t-elle, ce que la plupart des gens ressentaient pendant la majeure partie de leur vie, peut-être même dès l'enfance ? Elle avait ignoré ce sentiment si longtemps ! Il s'évanouit et, souriante, elle se remit au travail.

Jusqu'à ses seize ans, l'enfance et l'adolescence de Muriel Godby avaient été des années de détention dans une prison ouverte, une sentence sans appel, pour un délit qui ne lui avait jamais été clairement communiqué. Elle acceptait sans discuter les circonstances, mentales et physiques, de son incarcération ; la maison mitoyenne des années trente dans un faubourg insalubre de Birmingham, avec son

entrecroisement de poutres noires en faux Tudor, son petit lopin de jardin, sa grande palissade destinée à décourager la curiosité des voisins. Les murs de sa prison s'étendaient jusqu'à l'école secondaire où elle pouvait se rendre à pied en dix minutes en traversant le parc municipal et ses massifs d'une régularité mathématique, ses changements routiniers de végétaux : jonquilles au printemps, géraniums en été, dahlias à l'automne. Elle avait appris rapidement les lois de la survie : faire profil bas, éviter les ennuis.

Le geôlier était son père, ce petit homme maniaque à la démarche arrogante et au sadisme onctueux, presque honteux, qu'il maintenait, par prudence, dans des limites supportables pour ses victimes. Elle considérait sa mère comme une codétenue, mais leur infortune commune n'avait engendré ni sympathie ni compassion. Il y avait tant de choses qu'il était préférable de taire, tant de silences qui, s'ils étaient brisés, pouvaient avoir, elles le savaient l'une comme l'autre, des conséquences catastrophiques. Chacune gardait son malheur délicatement enfermé entre ses mains, chacune conservait ses distances comme si elle craignait d'être contaminée par les obscurs délits de l'autre. Muriel survivait grâce à son courage, à son silence et à sa vie intérieure cachée. Dans ses rêveries nocturnes, elle remportait des triomphes spectaculaires et extravagants, mais elle n'avait jamais prétendu y voir autre chose que des faux-semblants, des expédients utiles qui rendaient sa vie plus tolérable. Elle savait que ces fantaisies n'avaient rien à avoir avec la réalité. Pourtant, il existait un monde réel au-delà de sa prison et, un jour, elle s'élancerait pour en prendre possession.

Elle grandit en sachant que son père n'aimait que sa sœur aînée. Au moment où Simone fêta ses quatorze ans, cette passion mutuelle et exclusive était si bien établie que ni Muriel ni sa mère n'en contestaient la primauté. Les cadeaux, les gâteries, les nouveaux vêtements étaient pour Simone, tout comme les sorties qu'ils faisaient, le week-end. Quand Muriel était au lit, dans sa petite chambre à l'arrière de la maison, elle entendait le murmure de leurs voix, le rire presque hystérique de Simone. Sa mère était leur servante, sans gages. Peut-être avait-elle, elle aussi, pourvu à leurs besoins par son voyeurisme involontaire.

Muriel n'était ni jalouse ni rancunière. Simone n'avait rien qui lui inspirât la moindre envie. Quand elle eut quatorze ans, elle connut la date de sa libération : le jour de ses seize ans. Il ne lui restait qu'à être en mesure de se débrouiller seule, et aucune loi ne pourrait la contraindre de rester chez ses parents. Prenant peut-être enfin conscience que ce n'était pas une vie, sa mère prit congé de l'existence avec l'incompétence discrète qui avait caractérisé son rôle d'épouse et de mère. Une pneumonie bénigne n'est pas fatale, sauf pour ceux qui

n'ont pas envie de se battre. En voyant sa mère dans son cercueil, dans la chapelle ardente – une expression qui inspira à Muriel une rage impuissante –, elle avait baissé les yeux sur le visage d'une inconnue. Elle avait eu l'impression que ses lèvres esquissaient un sourire de contentement secret. C'était évidemment une manière de s'évader, mais elle en choisirait une autre.

Neuf mois plus tard, le jour de ses seize ans, elle partit, laissant Simone et son père à leur univers symbiotique et satisfait de regards complices, d'attouchements furtifs et de plaisirs puérils. Elle soupçonnait ce qui se passait entre eux, sans le savoir et sans s'y intéresser. Elle ne les avisa pas de ses intentions. La note qu'elle laissa à son père, soigneusement posée au centre du manteau de cheminée, annonçait simplement qu'elle était partie chercher du travail et qu'elle se débrouillerait toute seule. Elle connaissait ses atouts, mais était moins sensible à ses déficiences. Elle avait à offrir six O Levels [4] tout à fait corrects, de grandes compétences en sténographie et en dactylographie, de l'intelligence, un esprit méthodique et ouvert aux technologies nouvelles. Elle partit pour Londres avec l'argent qu'elle avait mis de côté depuis ses quatorze ans, trouva une chambre meublée dans ses prix et se mit à la recherche d'un emploi. Elle ne demandait qu'à accorder loyauté, dévouement et énergie et fut contrariée de découvrir que ces vertus étaient moins appréciées que des qualités plus superficielles – beauté physique, bonne humeur, sociabilité et charme. Elle trouva du travail facilement, mais ne conserva jamais sa place bien longtemps. Son départ se faisait toujours par consentement mutuel, car elle était trop fière pour protester ou exiger réparation lors de l'entretien attendu, au cours duquel son patron lui faisait comprendre qu'elle serait plus heureuse à un poste où l'on saurait faire meilleur usage de ses compétences. Ses employeurs lui donnaient d'excellents certificats, très élogieux. Les raisons de son licenciement étaient laissées dans un flou artistique ; en fait, ils auraient été bien en peine de les préciser.

Elle ne revit plus jamais ni son père ni sa sœur. Douze ans après son départ, ils étaient morts, tous les deux. Simone s'était suicidée, et son père avait succombé à une crise cardiaque, quinze jours plus tard. La nouvelle, qui prit les traits d'une lettre du notaire de son père, avait mis six semaines à lui parvenir. Elle n'éprouva que le regret, vague et indolore, qu'inspirent parfois les tragédies d'autrui. La mort tragique qu'avait choisie Simone lui inspira un certain étonnement. Elle n'aurait pas cru sa sœur aussi courageuse. Mais ces décès changèrent son existence. Étant le seul membre survivant de la famille, elle hérita de la maison de Birmingham. Elle n'y remit pas les pieds, mais chargea un agent immobilier de vendre les murs et tout leur contenu.

C'en était enfin fini des chambres meublées. Elle dénicha à South

Finchley une petite maison de briques carrée, au fond d'une de ces ruelles presque rurales qui existent encore, même dans les proches banlieues. Avec ses petites fenêtres sans charme sous un toit trop haut, elle manquait de séduction. Mais c'était une construction solide, qui offrait une intimité acceptable. Devant, il y avait une place pour ranger la voiture qu'elle avait désormais les moyens d'acheter. Elle commença par camper, le temps de chercher, semaine après semaine, des meubles dans des magasins d'occasion, de repeindre les murs et de coudre des rideaux.

Sa vie professionnelle était moins satisfaisante, mais elle affrontait les périodes difficiles avec courage. C'était une vertu dont elle n'avait jamais manqué. Elle était surqualifiée pour son avant-dernier emploi, celui de dactylo-réceptionniste à l'institution Swathling. Mais le poste pouvait évoluer, et elle avait été reçue par Miss Dupayne qui lui avait laissé entendre qu'elle pourrait, le jour venu, avoir besoin d'une secrétaire particulière. Les choses s'étaient très mal passées. Elle n'éprouvait que mépris pour les élèves, qu'elle jugeait stupides, arrogantes et mal élevées, enfants gâtées d'une classe de *nouveaux riches**. Dès que les jeunes filles avaient pris la peine de remarquer son existence, l'aversion avait été réciproque. Elles lui reprochaient de faire du zèle, d'avoir un physique ingrat et de manquer de la déférence que l'on pouvait attendre d'une inférieure. Elle servit d'exutoire à leurs griefs, de cible à leurs plaisanteries. La plupart n'étaient pas d'un naturel méchant, certaines la traitaient même avec courtoisie, mais aucune ne s'éleva contre la campagne générale de médisance. Les moins agressives elles-mêmes prirent l'habitude de la surnommer GG – Godby la Gorgone.

La crise avait éclaté deux ans plus tôt. Muriel avait trouvé l'agenda d'une élève et l'avait rangé dans un tiroir du bureau de la réception, pensant le rendre à sa propriétaire lorsque celle-ci viendrait prendre son courrier. Elle n'avait pas jugé bon de la prévenir immédiatement. La fille l'avait ensuite accusée d'avoir délibérément gardé ce carnet. Elle s'était mise à l'insulter. Muriel l'avait toisée avec mépris ; les cheveux teints en roux dressés en pics, le piercing doré à l'aile du nez, la bouche barbouillée de rouge à lèvres criant des obscénités. Lui arrachant l'agenda des mains, la fille avait craché ses dernières paroles.

« Lady Swathling m'a dit qu'elle voulait vous voir dans son bureau. Autant que vous sachiez pourquoi. Vous allez être virée. Quelqu'un comme vous, à la réception ? Ce n'est pas possible. Vous êtes moche, stupide et tout le monde sera bien content d'être débarrassé de vous. »

Muriel était restée assise, silencieuse, puis elle avait tendu le bras pour attraper son sac à main. Un nouveau rejet, il fallait s'y attendre. Elle avait eu conscience de l'arrivée de Caroline Dupayne. Elle avait

levé les yeux sans rien dire. La plus âgée des deux femmes avait pris la parole.

« Je viens de voir Lady Swathling. Un changement paraît opportun. Vous êtes sous-employée ici. J'ai besoin d'une secrétaire réceptionniste au musée Dupayne. Je ne pourrai pas vous augmenter, malheureusement, mais les perspectives d'avancement sont réelles. Si le poste vous intéresse, je vous suggère de passer au bureau tout de suite et de donner votre démission avant que Lady Swathling ne vous ait parlé. » Muriel avait suivi son conseil. Elle exerçait enfin un emploi où elle se sentait estimée à sa valeur. Elle avait bien agi. Elle avait trouvé la liberté. Et sans le savoir, elle avait aussi trouvé l'amour.

Il était vingt et une heures passées quand Neville Dupayne termina sa dernière visite et rentra chez lui, dans son appartement de Kensington High Street. À Londres, il conduisait une Rover quand des rendez-vous trop éloignés ou un trajet trop compliqué l'empêchaient d'emprunter les transports en commun. Mais la voiture qu'il aimait, sa Jaguar type E rouge de 1963, se trouvait dans le garage fermé du musée où il venait la prendre tous les vendredis soirs, à six heures. Il avait l'habitude de travailler aussi tard qu'il le fallait du lundi au jeudi, pour pouvoir se libérer le week-end et quitter Londres, une escapade dont il ne pouvait plus se passer. Il avait un macaron de résidant lui permettant de garer la Rover, mais cela ne lui évita pas d'avoir à tourner autour du pâté de maisons avant de trouver une place libre. Le temps fantasque avait encore changé au cours de l'après-midi, et c'est sous un crachin persistant qu'il franchit les cent mètres qui le séparaient de son immeuble.

Il habitait au dernier étage d'une grande construction d'après-guerre, d'une architecture banale, mais bien entretenue et fort commode ; ses dimensions et son conformisme un peu terne, et jusqu'aux rangées serrées de fenêtres identiques, comme autant de visages blêmes et anonymes, semblaient assurer l'intimité à laquelle il aspirait. Il ne pensait jamais à son appartement comme à son « chez lui », expression qui ne voulait pas dire grand-chose pour lui et qu'il aurait eu peine à définir. Mais il admettait que c'était un refuge, dont la paix intrinsèque était encore renforcée par la rumeur sourde et régulière de la rue animée, cinq étages plus bas, un bruit qui parvenait jusqu'à lui, sans que ce fût désagréable, comme la plainte rythmée d'une mer lointaine. Refermant la porte derrière lui et débranchant l'alarme, il parcourut du regard les enveloppes éparpillées sur la moquette, suspendit son manteau humide, posa sa mallette et, entrant au salon, baissa les stores à lamelles de bois pour estomper les lumières de Kensington.

L'appartement était confortable. Quand il l'avait acheté, quinze ans plus tôt, après avoir quitté les Midlands pour s'installer à Londres après la rupture définitive de son mariage, il avait pris la peine de choisir un mobilier moderne de grande qualité, se contentant du strict nécessaire, si bien qu'il n'avait jamais éprouvé le besoin d'en changer

depuis. Il aimait écouter de la musique de temps en temps, et son équipement stéréo de luxe était à la pointe du progrès. La technologie ne l'intéressait pas, tout ce qu'il lui demandait, c'était d'être efficace. Si un appareil tombait en panne, il le remplaçait, préférant dépenser de l'argent que de perdre du temps et de s'engager dans des discussions exaspérantes. Il détestait le téléphone. L'appareil se trouvait dans l'entrée, et il répondait rarement, préférant écouter les messages enregistrés tous les soirs. Ceux qui pouvaient avoir à le joindre d'urgence, y compris sa secrétaire à l'hôpital, avaient son numéro de portable. Il ne l'avait donné à personne d'autre, pas même à sa fille ni à ses frères et sœurs. Quand il lui arrivait de songer à ce que ces réticences pouvaient signifier, il ne s'en préoccupait guère. Ils savaient où le trouver.

La cuisine n'avait pour ainsi dire pas servi depuis qu'elle avait été refaite, après l'achat de l'appartement. Il se nourrissait correctement, mais n'aimait pas cuisiner et se contentait le plus souvent de repas tout préparés qu'il achetait dans les supermarchés de la grand-rue. Il avait ouvert le réfrigérateur et hésitait entre de la tourte au poisson accompagnée de petits pois surgelés ou de la moussaka, quand le timbre de la porte d'entrée retentit. Cette sonnerie, bruyante et insistante, était si rare qu'il en fut aussi ébranlé que si quelqu'un avait tambouriné à sa porte. Peu de gens savaient où il habitait, et jamais personne ne passait sans prévenir. Il se dirigea vers la porte et appuya sur le bouton de l'interphone, espérant qu'un inconnu s'était trompé de sonnette. Il fut accablé en reconnaissant la voix sonore et péremptoire de sa fille.

« Papa, c'est Sarah. Je t'ai appelé. Il faut que je te voie. Tu n'as pas eu mes messages ?

— Non, je suis désolé. Je viens de rentrer. Je n'ai pas écouté le répondeur. Monte. »

Il actionna l'ouverture de la porte et attendit le couinement de l'ascenseur. La journée avait été longue et demain, un problème d'un autre ordre mais tout aussi insoluble l'attendait, l'avenir du musée Dupayne. Il lui fallait un peu de temps pour définir sa tactique, justifier son refus de signer un nouveau bail, rassembler les arguments à opposer à la résolution de son frère et de sa sœur. Il avait espéré passer une soirée tranquille qui lui permettrait de trouver la volonté de prendre une décision définitive, mais il pouvait y renoncer. Sarah ne serait pas venue si elle n'avait pas d'ennuis.

Dès qu'il lui ouvrit et la débarrassa de son parapluie et de son imperméable, il comprit que la situation était grave. Toute petite déjà, Sarah était incapable de maîtriser, et plus encore de déguiser, la violence de ses sentiments. Ses colères de bébé avaient été véhémentes et épuisantes, ses instants de bonheur et d'enthousiasme délirants, ses

désespoirs lugubres au point de contaminer ses parents. Sa physionomie, les vêtements qu'elle portait reflétaient toujours l'agitation de sa vie intérieure. Il se rappelait un soir – était-ce cinq ans plus tôt ? – où, pour des raisons de commodité, elle avait demandé à son dernier amant en date de passer la prendre chez son père. Elle se trouvait alors au même endroit qu'aujourd'hui, ses cheveux sombres relevés en un édifice complexe, les joues rouges de joie. En la regardant, il avait été surpris de la trouver belle. Désormais, son corps semblait avachi, lourd d'une maturité trop précoce. Ses cheveux emmêlés étaient tirés en arrière, dégageant un visage maussade, désespéré. En contemplant ces traits, si semblables aux siens et pourtant si mystérieusement différents, il lut du malheur dans les yeux sombres et cernés qui semblaient concentrés sur leur propre détresse. Elle se laissa tomber dans un fauteuil.

« Tu veux boire quelque chose ? demanda-t-il. Du vin, du café, du thé ?

— Je veux bien du vin. N'importe quoi. Ce qui est ouvert.

— Du rouge ou du blanc ?

— Oh, papa ! Qu'est-ce que ça peut faire ? Bon, va pour du rouge. »

Il prit la première bouteille dans le placard à vins et l'apporta avec deux verres. « Tu veux grignoter quelque chose ? Tu as dîné ? J'allais me faire à manger.

— Je n'ai pas faim. Je suis venue parce que j'ai des trucs à régler. D'abord, autant te le dire tout de suite, Simon m'a plaquée. »

C'était donc ça. Il n'en était pas surpris. Il n'avait rencontré son compagnon qu'une fois et avait immédiatement compris, avec un élan de pitié mêlée d'irritation, que c'était une nouvelle erreur. Le schéma récurrent de la vie de sa fille. Ses amours avaient toujours été dévorantes, impulsives et intenses, et maintenant qu'elle avait près de trente-quatre ans, sa soif d'engagement sentimental se nourrissait d'un désespoir croissant. Il savait qu'aucune parole ne la réconforterait et qu'elle lui tiendrait rigueur de tout ce qu'il pourrait dire. Il avait été trop occupé par son métier, quand elle était adolescente, pour lui témoigner beaucoup d'intérêt et d'attention, et le divorce lui avait offert un nouveau motif de griefs. Tout ce qu'elle lui demandait désormais, c'était une aide matérielle.

« Ça s'est passé quand ? demanda-t-il.

— Il y a trois jours.

— Et c'est définitif ?

— Bien sûr que oui. Ça fait un mois que c'est fini, mais je n'ai rien vu venir. Maintenant, il faut que je parte, que je parte pour de bon. Je veux aller à l'étranger.

— Et ton boulot ? Le collège ?

— J'ai laissé tomber.

— Tu as donné ton préavis de trois mois ?

— Je n'ai pas donné de préavis du tout. Je me suis barrée. Et je n'ai pas l'intention d'y remettre les pieds. Je n'ai pas envie que les gamins ricanent et fassent des allusions à ma vie sexuelle.

— Pourquoi feraient-ils une chose pareille ? Comment veux-tu qu'ils soient au courant ?

— Bon sang, papa, atterris ! Évidemment qu'ils sont au courant. Ils se débrouillent toujours pour tout savoir. C'est déjà assez dur de m'entendre dire que je ne serais pas prof si j'étais capable de faire autre chose, sans qu'on m'envoie mes échecs sentimentaux à la figure.

— Enfin, voyons, tu enseignes dans le premier cycle. Ce sont encore des enfants.

— Tu crois ça ? À onze ans, ils en savent plus long sur le sexe que moi à vingt. Et si j'ai fait des études, c'est pour enseigner, pas pour passer la moitié de mon temps à remplir des formulaires et l'autre à essayer de maintenir un minimum de discipline au milieu de vingt-cinq gamins agressifs, perturbateurs, insolents et qui ne s'intéressent à rien. J'ai gâché ma vie. Ça suffit.

— Ils ne sont sûrement pas tous comme ça.

— Bien sûr que non, mais il y en a assez pour rendre une classe ingérable. Je me retrouve avec deux gamins chez qui on a diagnostiqué des troubles nécessitant un placement en hôpital psychiatrique. Le bilan a été fait, mais il n'y a pas de place. Alors qu'est-ce qui se passe, selon toi ? On nous les renvoie. C'est toi, le psy. C'est ton boulot, pas le mien.

— Mais tout planter, comme ça ! Ça ne te ressemble pas. Ce n'est pas sympa pour tes collègues.

— Le directeur n'a qu'à se débrouiller. On ne peut pas dire qu'il m'ait beaucoup soutenue ces derniers temps. En tout cas, je suis partie.

— Et l'appartement ? » Il savait qu'ils l'avaient acheté ensemble. Il lui avait prêté la somme de l'apport personnel, et il supposait que l'emprunt avait été remboursé sur son salaire à elle.

« On va le mettre en vente, évidemment. Mais pour le moment, il ne faut pas compter sur des bénéfices. Il n'y en aura pas. Avec ce foyer pour délinquants qu'ils viennent d'installer en face, on peut faire une croix dessus. Notre notaire aurait dû le savoir, mais ça ne sert à rien de le poursuivre pour négligence. On en tirera ce qu'on pourra. Je laisse Simon s'en occuper. Il s'y mettra parce qu'il sait qu'il est légalement coresponsable de l'emprunt avec moi. C'est moi qui pars. Papa, il me faut de l'argent.

— Combien ? demanda-t-il.

— De quoi vivre confortablement à l'étranger pendant un an. Mais

je ne te demande pas ça – pas directement du moins. Ce que je veux, c'est ma part du musée. Il faut le fermer. Une fois la décision prise, je pourrai t'emprunter une somme décente – vingt mille, mettons – que je te rembourserai quand il aura été définitivement fermé. Nous avons tous droit à quelque chose, non ? Les enfants et les petits-enfants ?

— Je n'ai pas idée de ce que ça peut représenter. L'acte de succession prévoit que tous les objets précieux, tableaux compris, doivent être donnés à d'autres musées. Le reste peut être vendu, et l'argent doit nous revenir. Je suppose que ça pourrait aller jusqu'à vingt mille livres par personne, mais je n'ai pas fait le calcul.

— Ça suffira. Il y a une réunion du conseil d'administration demain. J'ai téléphoné à tante Caroline pour le lui demander. Tu n'as pas envie que le musée reste ouvert, si ? Tu as toujours su que grand-père s'y intéressait bien plus qu'à toi, ou à tout autre membre de la famille. Ça a toujours été sa marotte. De toute façon, ça n'a aucun sens. Oncle Marcus croit qu'il pourra en faire quelque chose, mais il se trompe. Il va simplement continuer à mettre du fric dedans jusqu'à ce qu'il finisse par se faire une raison. Je veux que tu me promettes de ne pas signer le renouvellement du bail. Comme ça, je pourrai t'emprunter de l'argent la conscience tranquille. Autrement, je n'en veux pas, je n'aurai aucun moyen de te le rembourser. J'en ai marre des dettes, j'en ai marre de devoir être reconnaissante.

— Personne ne te le demande, Sarah.

— Tu crois ça ? Je ne suis pas complètement idiote, papa. Je sais qu'il est plus facile pour toi de me donner du fric que de m'aimer, je l'ai toujours accepté. Quand j'étais petite, je savais que l'amour, tu le gardais pour tes patients. Maman et moi, on pouvait se brosser. »

C'était un vieux grief qu'il avait entendu tant de fois déjà, aussi bien dans la bouche de sa femme que dans celle de Sarah. Il contenait sans doute une part de vérité, mais moins grande que sa mère et elle ne l'avaient cru. Le reproche était trop évident, trop simpliste, et trop commode. Leurs relations avaient été plus subtiles et bien plus complexes que cette théorisation psychologique un peu facile ne pouvait l'expliquer. Il ne discuta pas. Il attendit la suite.

« Tu veux que le musée ferme, non ? reprit-elle. Tu sais tout le mal qu'il vous a fait, à grand-mère et toi. C'est le passé, papa. Des gens morts, des années mortes. Tu as toujours dit que nous sommes trop obsédés par notre passé, que nous accumulons et conservons trop de choses. Bon sang, est-ce que pour une fois, tu ne pourrais pas tenir tête à ton frère et à ta sœur ? »

La bouteille de vin n'avait pas été ouverte. Alors, lui tournant le dos, empêchant sa main de trembler par un effort de volonté, il déboucha le Margaux et remplit leurs deux verres. « Je pense qu'il faudrait fermer le musée, dit-il, et j'ai l'intention de le dire à la

réunion de demain. Ça m'étonnerait que les autres soient d'accord. Ça va être un véritable bras de fer.

— Qu'est-ce que tu veux dire par "j'ai l'intention" ? On dirait oncle Marcus. C'est à toi de savoir ce que tu veux. En plus, tu n'as absolument rien à faire. Tu n'as même pas besoin de les convaincre. Je sais bien que s'il y a une chose que tu redoutes, c'est une dispute. Mais il suffit que tu refuses de renouveler le bail à la date d'échéance et que tu gardes tes distances. Ils ne peuvent pas t'obliger à signer. »

Lui tendant son verre de vin, il demanda : « Quand as-tu besoin de cet argent ?

— Dans quelques jours. Je pense aller en Nouvelle-Zélande. Betty Carter y est. Tu ne te souviens probablement pas d'elle, nous avons fait nos études ensemble. Elle a épousé un Néo-Zélandais et elle a toujours insisté pour que je vienne en vacances chez eux. Je pensais commencer par South Island, puis passer peut-être en Australie et en Californie. Je veux pouvoir vivre un an sans bosser. Ensuite, je verrai bien. En tout cas, l'enseignement, c'est fini.

— Tu ne peux pas foncer tête baissée comme ça. Il te faut un visa, une réservation d'avion. Ce n'est pas un bon moment pour voyager. Le monde n'a jamais été aussi instable, aussi dangereux.

— Raison de plus pour ficher le camp et aller aussi loin que possible. On peut voir les choses comme ça. En tout cas, que ce soit ici ou ailleurs, le terrorisme est le dernier de mes soucis. Il faut que je m'en aille. Je n'ai fait qu'accumuler les échecs. Je vais devenir cinglée si je reste un mois de plus dans ce foutu pays. »

Il aurait pu lui répondre : *Tu t'emporteras dans tes bagages, où que tu ailles*. Il ne le fit pas. Il savait avec quel mépris – justifiable en l'occurrence – elle saluerait cette platitude. N'importe quelle rédactrice du courrier du cœur dans un magazine féminin aurait été d'aussi bon conseil que lui. Restait l'argent. « Je peux te donner un chèque ce soir si tu veux, dit-il. Et je serai ferme à propos de la fermeture du musée. C'est la seule chose à faire. »

Il était assis en face d'elle. Ils ne se regardaient pas, mais au moins, ils buvaient ensemble. Il se sentit emporté vers elle par un élan si puissant que s'ils avaient été debout, il aurait pu la prendre impulsivement dans ses bras. Était-ce de l'amour ? Il savait pourtant que c'était quelque chose de moins iconoclaste, de moins dérangeant, un sentiment qu'il était capable de gérer. Le même mélange de pitié et de culpabilité que celui que lui inspiraient les Gearing. Mais il avait fait une promesse et il devrait la tenir. Il savait aussi, et cette constatation lui inspira une bouffée de dégoût envers lui-même, qu'il était heureux qu'elle parte. Sa vie trop occupée serait plus facile si sa fille unique se trouvait à l'autre bout du monde.

Si Neville avait bien compris, l'heure du conseil d'administration du mercredi 30 octobre – quinze heures – avait été fixée pour arranger Caroline qui avait d'autres engagements dans la matinée et dans la soirée. Lui, ça ne l'arrangeait vraiment pas. Il n'était jamais au meilleur de sa forme après le déjeuner, et cette réunion l'avait obligé à déplacer ses visites à domicile de l'après-midi. Ils devaient se retrouver dans la bibliothèque du premier étage comme d'ordinaire, dans les rares occasions où ils avaient des questions administratives à régler. La table rectangulaire qui occupait le centre de la pièce, les trois lampes fixes sous des abat-jour de parchemin, justifiaient le choix de ce lieu, mais celui-ci contribuait encore à l'accabler. Il se souvenait trop bien d'y avoir été convoqué, enfant, par son père ; il se rappelait ses mains moites, son cœur battant. Son père ne l'avait jamais frappé ; sa cruauté verbale et son mépris cinglant pour son deuxième enfant avaient représenté une forme de maltraitance plus subtile, et avaient laissé des cicatrices invisibles mais durables. Il n'avait jamais parlé de leur père avec Marcus et Caroline, sinon en des termes très généraux. Apparemment, eux n'avaient pas souffert, ou moins que lui. Marcus avait toujours été un enfant très indépendant, solitaire et taciturne, brillant à l'école puis à l'université, armé contre toutes les tensions de la vie familiale par une autonomie dénuée d'imagination. Caroline, la plus jeune et l'unique fille, était la préférée de leur père, dans la mesure où celui-ci était capable de manifester la moindre affection. Le musée avait été toute sa vie, et sa femme, incapable de rivaliser avec cette passion et trouvant peu de réconfort dans l'éducation de ses enfants, s'était mise hors jeu en mourant avant quarante ans.

Il arriva à l'heure, mais Marcus et Caroline étaient déjà là. Il se demanda s'ils s'étaient mis d'accord. Avaient-ils déjà élaboré une stratégie ? Évidemment, ils avaient dû préparer soigneusement tous les mouvements de cette bataille. Lorsqu'il entra, ils se tenaient ensemble à l'autre bout de la pièce. Ils se dirigèrent alors vers lui. Marcus tenait à la main un porte-documents noir.

Caroline donnait l'impression d'être en tenue de combat. Elle portait un pantalon noir avec une fine chemise de laine à col ouvert, à rayures grises et blanches, et une écharpe de soie rouge nouée autour du cou, dont les extrémités flottaient, telles un drapeau. Comme pour

souligner l'importance officielle de cette réunion, Marcus était en costume de bureau, stéréotype du fonctionnaire irréprochable. À côté de lui, Neville avait l'impression que son imperméable miteux, son costume gris usé, mal brossé, lui donnait l'aspect d'un parent pauvre venu quêmander une aumône. Après tout, il était médecin spécialiste ; maintenant qu'il n'avait même plus de pension alimentaire à verser, il était loin d'être pauvre. Il aurait parfaitement pu se payer un nouveau costume s'il avait eu le temps et l'énergie d'aller s'en acheter un. En cet instant et pour la première fois lors d'une entrevue avec ses frère et sœur, il avait l'impression que sa tenue vestimentaire le mettait en situation d'infériorité ; l'aspect irrationnel et humiliant de ce sentiment ne faisait que le rendre plus irritant. Il n'avait que rarement vu Marcus en tenue décontractée, avec le short kaki, le tee-shirt rayé ou le gros pull ras du cou qu'il portait quand il était en congé. Loin de le transformer, ce négligé soigné ne faisait qu'accentuer son conformisme intrinsèque. Neville l'avait toujours trouvé un peu ridicule en vacances ; on aurait dit un boy-scout monté en graine. Il n'avait l'air vraiment à l'aise que dans ses costumes impeccables et bien coupés. Et en cet instant, il était manifestement à l'aise.

Neville retira son imperméable, le posa sur le dossier d'une chaise et se dirigea vers la table centrale. Trois fauteuils avaient été tirés entre les lampes. À chaque place, une chemise en papier kraft et un verre droit. Une carafe d'eau avait été posée sur un plateau de métal, entre deux des lampes. Parce que c'était le plus proche, Neville se dirigea spontanément vers le fauteuil isolé, et se rendit compte en s'asseyant qu'il serait d'emblée désavantagé physiquement et psychologiquement. Mais une fois assis, il lui était difficile de changer de place.

Marcus et Caroline s'installèrent. Il posa la serviette à côté de lui. Neville se dit que tout semblait prêt pour un oral. L'identité de l'examineur ne faisait aucun doute ; pas plus que celle de l'étudiant dont on attendait l'échec. Les étagères aux vitres fermées, remplies d'ouvrages jusqu'au plafond, semblaient peser sur lui, faisant renaître ses fantasmes d'enfant. Il avait toujours été persuadé qu'elles étaient mal fixées et allaient se détacher du mur, lentement d'abord, puis, dans un tonnerre de cuir s'écrasant au sol, l'ensevelir sous le poids meurtrier des livres. Dans son dos, les sombres renforcements des colonnes en saillie lui inspiraient la même terreur, souvenir d'un péril imminent. La salle des Meurtres, qui aurait pu susciter une angoisse plus forte bien que moins personnelle, n'avait éveillé en lui que compassion et curiosité. Adolescent, il avait contemplé silencieusement ces visages indéchiffrables, comme si l'intensité de son regard pouvait leur arracher quelque aperçu de leurs terribles secrets. Il lui arrivait d'examiner les traits fades et stupides de Rouse.

Voilà un homme qui avait proposé à un vagabond de lui faire faire un bout de chemin en voiture, dans la seule intention de le brûler vif. Neville pouvait imaginer la reconnaissance avec laquelle le chemineau épuisé était monté dans la voiture, se condamnant ainsi à mort. Au moins Rouse avait-il eu la clémence de l'assommer ou de l'étrangler avant de mettre le feu au véhicule, mais c'était probablement plus par commodité que par pitié. Le vagabond était un inconnu, un anonyme, un indésirable, à jamais dépourvu d'identité. Seule sa mort effroyable lui avait offert une éphémère notoriété. La société, qui s'était si peu souciée de lui de son vivant, avait employé tout l'arsenal de la loi pour le venger.

Il attendit que Marcus ait, sans manifester la moindre hâte, ouvert son porte-documents, sorti ses papiers et ajusté ses lunettes. « Merci d'être venus, dit-il. J'ai préparé trois chemises contenant les documents dont nous aurons besoin. Il ne m'a pas paru nécessaire d'y faire figurer les copies de l'acte de fondation – après tout, nous en connaissons tous les termes –, mais je l'ai dans ma serviette, si l'un de vous souhaite s'y référer. Le paragraphe qui nous concerne aujourd'hui est l'article trois. Il prévoit que toutes les décisions importantes concernant le musée, dont la négociation d'un nouveau bail, la nomination du personnel d'encadrement et toutes les acquisitions d'un montant supérieur à 500 £, doivent obtenir l'approbation de l'ensemble des administrateurs. Le bail actuel expire le 15 novembre de cette année, et son renouvellement exige donc nos trois signatures. Dans l'éventualité où le musée serait vendu ou fermé, les statuts de la fondation prévoient que tous les tableaux dont la valeur excède 500 £ ainsi que toutes les éditions originales soient offerts à un certain nombre de musées. La Tate dispose d'un droit de préemption sur les tableaux, et la British Library sur les livres et les manuscrits. Tous les objets restants doivent être vendus et les bénéfices partagés entre tous les administrateurs en fonction et tous les descendants directs de notre père. Autrement dit, les revenus seraient divisés entre nous trois, mon fils et ses deux enfants, et la fille de Neville. L'intention de notre père en établissant cette fondation familiale était évidemment d'assurer la perpétuation du musée.

— Cela ne fait pas de doute, intervint Caroline. À titre de curiosité, combien toucherions-nous dans le cas contraire ?

— Si nous n'obtenions pas les trois signatures pour le bail ? Je n'ai pas demandé d'estimation et ne peux donc vous donner qu'une évaluation personnelle. La plupart des objets qui resteraient, une fois les dons consentis, présentent un intérêt historique ou sociologique considérable, mais n'ont probablement pas grande valeur marchande. À mon avis, nous devrions toucher quelque chose comme 25 000 £ chacun.

— Très bien ! Une somme non négligeable, mais pas de quoi vendre son droit d'aïnesse pour cela. »

Marcus tourna une page de son dossier. « Vous trouverez un exemplaire du nouveau bail en annexe B. Les conditions sont inchangées pour l'essentiel, à part le montant du loyer annuel. Le bail est conclu pour trente ans, le loyer devant être renégocié tous les cinq ans. Vous verrez que le coût reste raisonnable. Il est même tout à fait avantageux et bien en deçà de la cote qu'une telle propriété pourrait atteindre sur le marché. Comme vous le savez, nous devons cette faveur à l'interdiction faite au propriétaire d'accorder un bail à tout autre locataire qu'à une institution à vocation littéraire ou artistique.

— Nous savons tous cela, dit Neville.

— Je m'en doute. Mais je me suis dit qu'il ne serait peut-être pas inutile de rappeler les faits avant d'entrer dans le vif du sujet. »

Neville fixa les yeux sur les ouvrages de H.G. Wells qui garnissaient l'étagère, en face de lui. Quelqu'un les lisait-il encore ? se demanda-t-il. « Les seules décisions que nous ayons à prendre aujourd'hui, dit-il, concernent la fermeture. Autant vous le dire tout de suite, je n'ai pas l'intention de signer un nouveau bail. Il est temps de fermer le musée Dupayne. Je préfère vous faire connaître ma position d'emblée. »

Il y eut quelques secondes de silence. Neville fit un suprême effort pour regarder ses interlocuteurs en face. Ni Marcus ni Caroline ne manifestaient la moindre émotion, aucun n'avait l'air surpris. Cette salve était le début d'une bataille qu'ils attendaient, à laquelle ils s'étaient préparés. Son issue ne faisait pas de doute pour eux, et ils ne s'interrogeaient que sur la stratégie susceptible de l'emporter.

Quand elle s'éleva, la voix de Marcus était calme. « Il me semble que toute décision serait prématurée. Aucun de nous ne peut raisonnablement décider de l'avenir du musée, tant que nous n'aurons pas examiné si, financièrement, nous pouvons poursuivre nos activités. Comment, par exemple, couvrir les frais du nouveau bail et quels changements il convient d'envisager pour permettre à ce musée de jouer son rôle au ^{XXI}^e siècle.

— Tu n'as pas compris. Toute discussion ne serait qu'une perte de temps. Je n'agis pas sur un coup de tête. J'y songe depuis la mort de père. Il est temps que le musée ferme et que les objets soient répartis dans d'autres établissements. »

Ni Marcus ni Caroline ne répondirent. Neville n'insista pas. Répéter ses propos ne ferait que desservir sa cause. Mieux valait les laisser s'expliquer, puis réaffirmer simplement et rapidement sa décision.

Marcus poursuivit alors comme si de rien n'était. « L'annexe C contient mes propositions de réorganisation et quelques suggestions pour améliorer le financement du musée. Vous trouverez les comptes

de l'année dernière, les chiffres d'entrées et les prévisions de coûts. Vous verrez que je propose de financer le nouveau bail en vendant un unique tableau, un Nash peut-être. Ce serait conforme aux dispositions du legs pourvu que le produit de la vente soit intégralement affecté à la gestion du musée. Nous pouvons nous défaire d'un tableau sans que le préjudice soit trop grand. Après tout, le Dupayne n'est pas un musée des Beaux-Arts. Si nous pouvons exposer une œuvre représentative de chacun des plus grands artistes de la période, l'existence d'une salle consacrée à la peinture se justifie. Reste à examiner la question du personnel. James Calder-Hale fait du bon travail et peut fort bien rester en place pour le moment, mais si le musée doit se développer, il ne serait pas inutile, d'ici quelque temps, d'engager un conservateur qualifié. À l'heure actuelle, notre personnel est formé de James, de Muriel Godby, qui occupe les fonctions de secrétaire-réceptionniste, de Tallulah Clutton qui habite le pavillon et est chargée de l'entretien, à l'exception des travaux pénibles, auxquels s'ajoute le jeune Ryan Archer, jardinier et factotum à temps partiel. N'oublions pas les deux bénévoles, Mrs Faraday qui nous donne quelques conseils sur l'aménagement du jardin et du parc, et Mrs Strickland, la calligraphe. Elles nous rendent de précieux services l'une comme l'autre.

— Tu aurais pu me faire figurer sur ta liste, intervint Caroline. Je suis au musée au moins deux fois par semaine. Depuis la mort de père, c'est pratiquement moi qui le dirige. C'est grâce à moi que tout n'est pas allé à vau-l'eau.

— On ne peut pas parler de véritable direction, objecta Marcus d'une voix égale. Je ne sous-estime pas ton travail, Caroline, mais toute l'administration du musée frise l'amateurisme. Il faut aborder les choses avec un peu plus de professionnalisme si nous voulons entreprendre les réformes fondamentales sans lesquelles nous courons au désastre. »

Caroline fronça les sourcils. « Nous n'avons pas besoin de réformes fondamentales. Nous possédons un patrimoine unique. C'est un petit établissement, je te l'accorde. Il n'attirera jamais autant de monde qu'un musée généraliste, mais il a été fondé dans une intention bien précise et il y répond parfaitement. Si j'en crois les chiffres que tu nous présentes ici, tu espères obtenir des fonds officiels. Tu te fais des illusions. La Loterie nationale ne nous donnera pas un sou[5]. Les services culturels municipaux sont déjà harcelés. Quant au gouvernement, il n'arrive même pas à financer correctement les grands établissements nationaux, le Victoria & Albert et le British Museum. Et si nous obtenions quand même quelque chose, cette subvention serait assortie d'un certain nombre de conditions. J'admets qu'il faut que nous augmentions nos revenus, mais pas au prix de notre indépendance.

— Il ne s'agit pas d'aller mendier une subvention. Pas plus auprès du gouvernement que des autorités locales, ou de la Loterie. Je sais bien que ce serait en pure perte et qu'autrement, nous le regretterions. Tu n'as qu'à voir le British Museum : près de cinq millions de dettes. Le gouvernement exige que l'entrée soit gratuite, sans assurer un financement suffisant. D'où des difficultés de trésorerie qui les obligent à retourner tendre leur sébile au gouvernement. Il suffirait que le British vende quelques pièces de ses immenses réserves, réclame un tarif d'entrée raisonnable pour tous sauf pour les plus démunis et il pourrait fonctionner en toute indépendance.

— Il n'est pas légalement autorisé à vendre des dons et ne peut pas subsister sans crédits publics, dit Caroline. Nous avons la chance de le pouvoir. Je ne vois pas pourquoi les musées devraient être gratuits. D'autres entreprises culturelles ne le sont pas – les concerts classiques, le théâtre, le ballet, la BBC –, en admettant, s'agissant de cette dernière, qu'on puisse encore parler de culture. À propos, ne compte pas mettre l'appartement en location. Je l'occupe depuis la mort de père et j'en ai besoin. Je ne peux quand même pas vivre dans un meublé à Swathling. »

Marcus répondit calmement : « Je n'avais pas l'intention de t'en priver. Il ne peut pas servir de salle d'exposition : le fait qu'il ne soit accessible que par l'ascenseur ou par la salle des Meurtres en rendrait l'utilisation incommode. Nous ne manquons pas de place.

— N'envisage pas non plus de te débarrasser de Muriel ou de Tally. Elles méritent largement le modeste salaire qu'elles touchent l'une comme l'autre.

— Je n'y ai pas songé un instant. Godby en particulier est trop précieuse pour que nous la perdions. Je ne te cacherais pas que je réfléchis à la possibilité d'élargir ses attributions – sans interférer bien sûr avec ce qu'elle fait pour toi. Mais il nous faut absolument quelqu'un de plus avenant et de plus accueillant à la réception. Je pensais recruter une jeune diplômée. Quelqu'un de compétent, bien sûr.

— Enfin, voyons, Marcus ! Une diplômée ? D'une université de bas étage ? Encore faudrait-il qu'elle soit compétente. Muriel s'y connaît en informatique, elle manie Internet et tient la comptabilité. Si tu arrives à trouver une diplômée capable de faire la même chose pour le même salaire, chapeau. »

Neville était resté silencieux pendant tout ce dialogue. Ses frère et sœur s'opposaient peut-être sur certains détails mais dans le fond, leur objectif était le même : permettre au musée de poursuivre ses activités. Mieux valait attendre le bon moment. Il songea avec étonnement, mais ce n'était pas la première fois, qu'il connaissait bien mal Marcus et Caroline. Il n'avait jamais pensé que sa formation de

psychiatre lui offrait une clé d'accès au cerveau humain ; pourtant, jamais esprits ne lui étaient demeurés aussi étrangers que ces deux-là, qui partageaient avec lui la fallacieuse intimité de la consanguinité. Marcus était certainement plus complexe que ne le suggérait son apparence de fonctionnaire modèle. C'était un excellent violoniste, d'un niveau quasi professionnel, ce qui n'était certainement pas insignifiant. Il y avait aussi son goût pour la broderie. Ces mains pâles et soignées possédaient décidément de singuliers talents. En observant les mains de son frère, Neville imaginait les longs doigts manucurés se livrer à un curieux enchaînement d'activités : rédiger des comptes rendus élégants sur des dossiers officiels, se déplacer sur les cordes d'un violon, enfiler des aiguillées de soie ou feuilleter, comme en cet instant précis, des documents méticuleusement préparés. Frère Marcus dans sa maison de banlieue d'un conformisme soporifique, avec son épouse ultra-respectable qui ne lui avait certainement pas causé une heure de souci, son fils chirurgien qui menait désormais une brillante et lucrative carrière en Australie. Et Caroline... Quand, se demanda-t-il, avait-il eu le moindre aperçu de ce qui constituait l'essentiel de sa vie ? Il n'avait jamais mis les pieds à l'institution. Il méprisait ce qu'elle incarnait à ses yeux – la préparation de quelques privilégiées à une existence de luxe et d'oisiveté. La vie de sa sœur était un mystère pour lui. Il se doutait que la vie conjugale l'avait déçue, mais son mariage avait tout de même duré onze ans. À quoi pouvait bien ressembler désormais sa vie sexuelle ? Il avait peine à la croire chaste aussi bien que solitaire. Il se sentit soudain envahi de lassitude. Ses jambes furent prises de spasmes de nervosité et il avait du mal à garder les yeux ouverts. Il se secoua et discerna la voix égale et paisible de Marcus.

« Les études que j'ai menées au cours du mois dernier m'ont conduit à cette conclusion évidente. Si le musée Dupayne veut survivre, il doit changer, et radicalement. Nous ne pouvons pas rester les gardiens d'un passé réservé à quelques spécialistes, chercheurs ou historiens. Il faut nous ouvrir au public, affirmer notre vocation de pédagogues et d'animateurs, et ne pas nous contenter d'être les dépositaires de décennies disparues. Mais notre priorité doit aller à la diversification. Cette politique a été définie par le gouvernement en mai 2000 dans la brochure *Comblant la fracture sociale : musées, galeries et archives pour tous*. Progrès social : voilà le grand mot. Ce texte affirme que les musées devraient – je cite – *identifier les exclus de la société... éveiller leur intérêt et définir leurs besoins... développer des projets visant à améliorer l'existence des individus en risque d'exclusion sociale*. Nous devons nous considérer comme des agents du progrès social. »

Caroline éclata d'un rire à la fois sarcastique et sincèrement amusé.

« Mon Dieu, Marcus ! Je m'étonne qu'on ne t'ait jamais confié la direction d'un grand ministère ! Tu étais taillé pour cela. Il ne t'a pas fallu longtemps pour assimiler tout le jargon de notre époque. Que sommes-nous censés faire ? Descendre à Highgate et à Hampstead et essayer de définir quelles catégories sociales ne nous font pas l'honneur de leur visite ? En conclure que nous accueillons trop peu de mères célibataires avec deux enfants à charge, de gays, de lesbiennes, de petits boutiquiers, de minorités ethniques ? Et ensuite ? Faudra-t-il les attirer en installant un manège sur la pelouse pour les gosses, en leur offrant une tasse de thé gratuite et un ballon à emporter ? Un musée qui fait correctement son boulot ne manque pas de visiteurs et tous ces amateurs n'appartiennent pas à la même classe sociale. J'étais au British Museum, pas plus tard que la semaine dernière, avec un groupe d'élèves. À cinq heures et demie, on a vu débouler des gens d'une incroyable diversité – jeunes, vieux, l'air cossu ou minable, des Noirs, des Blancs. Ils viennent parce que le musée est gratuit et que c'est une splendeur. Nous ne pouvons être ni l'un ni l'autre, mais cela ne doit pas nous empêcher de continuer à faire ce que nous avons fait, et bien fait, depuis la mort de père. Pour l'amour du ciel, continuons ce que nous avons entrepris. Ce sera déjà assez difficile comme ça.

— Si les tableaux sont donnés à d'autres musées, intervint Neville, nous remplirons tout aussi bien notre mission. Ils seront toujours à la disposition du public. Les gens pourront les voir, ils seront même probablement plus nombreux à les voir. » Caroline repoussa cette idée en levant un sourcil dédaigneux. « Pas forcément. Ça m'étonnerait même. Il y a dans les réserves de la Tate des milliers de tableaux qu'elle n'a pas la place d'exposer. Il n'est pas dit que nos toiles intéressent beaucoup la National Gallery ou la Tate. Des petits musées de province peut-être, mais il n'est même pas sûr qu'ils en veuillent. Ces tableaux sont parfaitement à leur place ici. Ils s'inscrivent dans une histoire organisée et cohérente de l'entre-deux-guerres. »

Marcus referma son dossier et posa ses mains jointes sur la couverture. « Il y a deux points que je souhaiterais rappeler avant de donner la parole à Neville. Voici le premier. Les termes mêmes de la fondation devaient assurer la survie du musée Dupayne. Nous pouvons considérer ce fait comme admis. Une majorité d'entre nous souhaite poursuivre. Ce qui veut dire, Neville, que nous n'avons pas à te convaincre du bien-fondé de notre cause. C'est à toi de nous convaincre. Le second point est le suivant. As-tu bien analysé tes motivations ? As-tu pris la peine de te demander si ton désaccord repose véritablement sur des doutes rationnels quant à la viabilité financière du musée, ou quant à son utilité ? N'as-tu pas envie de te venger – de te venger de père –, de lui faire payer le fait que le musée ait toujours plus compté pour lui que sa famille, plus compté que toi ?

Si j'ai raison, ne crois-tu pas que c'est une attitude un peu puérile, on pourrait même dire indigne ? » Ces paroles, prononcées de l'autre côté de la table sur le ton monocorde et sans emphase de Marcus, sans la moindre rancœur apparente – un homme raisonnable présentant une hypothèse raisonnable –, frappèrent Neville avec la force d'un coup de poing. Il se sentit reculer dans son fauteuil. Il avait conscience que la puissance et la confusion de sa réaction se reflétaient sur son visage, un élan incontrôlable d'émotion, de colère et de surprise qui ne pouvait que confirmer l'allégation de Marcus. Il s'était attendu à devoir batailler, mais n'avait pas pensé que son frère s'engagerait sur un terrain aussi brûlant. Il sentait la présence attentive de Caroline, penchée en avant, les yeux fixés sur son visage. Ils attendaient sa réponse. Il fut tenté de dire qu'un psychiatre dans la famille suffisait, mais il y renonça ; l'heure n'était pas à l'ironie facile. Après un silence qui lui sembla durer une demi-minute, il retrouva sa voix et fut en mesure de répondre calmement.

« En admettant même que tu aies raison – et cette théorie est valable pour vous comme pour moi –, cela ne changerait rien à ma décision. À quoi bon poursuivre ce débat, surtout s'il menace de dégénérer en analyse psychologique ? Je n'ai pas l'intention de signer le nouveau bail. Et maintenant, vous voudrez bien m'excuser, mes patients m'attendent. »

Ce fut à cet instant que son portable sonna. Il avait eu l'intention de l'éteindre pendant la durée de la réunion mais avait oublié de le faire. Il se dirigea vers son imperméable et plongea la main dans la poche. Il reconnut la voix de sa secrétaire. Elle n'eut pas besoin de se présenter.

« La police vient d'appeler. Elle voulait vous joindre mais j'ai préféré m'en charger moi-même. Mrs Gearing a cherché à mettre fin à ses jours et à ceux de son mari. Une surdose d'aspirine soluble, et des sacs en plastique sur leurs têtes.

— Comment vont-ils ?

— Les secouristes ont tiré Albert d'affaire. Lui s'en sortira. Elle est morte. »

Il murmura, sentant ses lèvres gonflées et contractées comme un muscle : « Merci de m'avoir prévenu. Je vous rappellerai. »

Il rangea son téléphone et se dirigea vers son fauteuil d'une démarche raide, étonné que ses jambes puissent encore le porter. Il sentit le regard sans curiosité de Caroline posé sur lui. « Désolé, dit-il. Je viens d'apprendre le suicide de la femme d'un de mes patients. »

Marcus leva les yeux de ses documents. « Sa femme ? Pas ton patient ?

— Oui.

— Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi on te dérange. »

Neville ne répondit pas. Il s'assit, serrant ses mains jointes entre ses genoux, craignant que son frère et sa sœur ne remarquent à quel point elles tremblaient. Il était en proie à une colère terrifiante, physique, qui l'envahissait comme une nausée. Il aurait voulu la vomir, comme si ce flot putride avait pu le délivrer de sa douleur et de son sentiment de culpabilité. Il se rappela les dernières paroles d'Ada Gearing. *Je n'en peux plus*. Elle parlait sérieusement. Stoïque et sans un mot de plainte, elle avait pris conscience de ses limites. Elle l'avait prévenu, et il n'avait pas entendu. Il s'étonna que Marcus et Caroline ne perçoivent pas ce tumulte dévastateur, ce dégoût de lui-même qui le ravageaient. Il leva les yeux sur Marcus. Malgré ses sourcils froncés, son frère ne semblait guère préoccupé ; il rassemblait des arguments, définissait une stratégie. Le visage de Caroline était plus facile à déchiffrer : elle était blême de rage.

Figés quelques instants dans ce tableau vivant d'affrontement, aucun d'eux n'avait entendu la porte s'ouvrir. Un mouvement attira alors leur attention. Muriel Godby se tenait dans l'embrasure de la porte, portant un plateau lourdement chargé. « Miss Caroline m'a demandé d'apporter le thé à quatre heures. Dois-je le servir ? » demanda-t-elle.

Caroline acquiesça et commença à écarter les papiers pour dégager la table. Soudain, Neville n'en put supporter davantage. Il se leva et, attrapant son imperméable, se tourna vers eux pour la dernière fois.

« Ça suffit. Je n'ai plus rien à dire. Nous perdons notre temps. Vous feriez mieux de commencer à préparer la fermeture. Je ne signerai jamais ce bail. Jamais. Vous ne pouvez pas m'y obliger. »

Il lut fugacement sur leur visage un spasme de dégoût méprisant. Il savait l'image qu'ils devaient se faire de lui, celle d'un enfant rebelle qui assouvait sa colère impuissante contre les adultes. Mais il n'était pas impuissant. Il avait du pouvoir, et ils le savaient.

Il se dirigea vers la porte comme un aveugle. Il ne sut jamais ce qui s'était passé, si son bras avait heurté le bord du plateau ou si Muriel Godby s'était déplacée pour lui barrer le passage dans un geste instinctif de protestation. Le plateau lui tomba des mains. En passant, il effleura la femme, perçut vaguement son cri horrifié, un jet de thé fumant et le fracas de la porcelaine qui s'écrasait au sol. Sans se retourner, il dévala l'escalier, sous le regard étonné de Mrs Strickland assise à la réception, et sortit du musée.

Pour Tally, le mercredi 30 octobre, jour du conseil d'administration, commença comme d'ordinaire. Avant le lever du soleil, elle se rendit au musée où ses tâches habituelles l'occupèrent pendant une bonne heure. Muriel arriva tôt, chargée d'un panier, et Tally devina qu'elle avait, comme de coutume, préparé des petits gâteaux pour le thé des administrateurs. Songeant à ses années d'école, Tally se dit : « Elle fayote », et éprouva une bouffée de compassion pour Muriel, un mélange répréhensible, elle le savait, de pitié et de vague mépris.

Venant de la petite cuisine située au fond du hall d'entrée, Muriel lui exposa le déroulement de la journée. Le musée serait ouvert l'après-midi, à l'exception de la bibliothèque. Mrs Strickland avait prévu de venir, mais on lui avait demandé de s'installer dans la salle des Peintures. Elle la remplacerait à l'accueil quand Muriel monterait servir le thé. Cela éviterait de déranger Tally. Mrs Faraday avait appelé pour dire qu'elle était enrhumée et préférerait ne pas sortir. Tally pourrait-elle surveiller Ryan quand il serait enfin arrivé et vérifier qu'il ne profite pas de l'absence de Mrs Faraday pour se tourner les pouces ?

De retour chez elle, Tally se sentit nerveuse. Sa promenade habituelle dans le parc de Hampstead Heath, qu'elle fit en dépit du crachin, eut pour seul effet de la fatiguer étrangement, sans apaiser son esprit ni son corps. À midi, elle n'avait pas faim et décida de retarder son repas – de la soupe et des œufs brouillés. Elle déjeunerait après Ryan. Ce jour-là, il avait apporté une demi-miche de pain bis tranché et une boîte de sardines. La clé de la boîte céda quand il essaya de dérouler le couvercle, et il dut aller chercher un ouvre-boîtes à la cuisine. L'outil était trop puissant pour le métal léger de la boîte et, contrairement à ses habitudes, il s'y prit mal et renversa de l'huile sur la nappe. L'odeur de poisson s'éleva, envahissante, dans tout le pavillon. Tally ouvrit aussitôt la porte et une fenêtre, mais le vent se levait, écrasant de fines rayures de pluie sur la vitre. Revenant à table, elle vit Ryan écraser une sardine sur son pain en se servant du couteau à beurre au lieu de celui qu'elle lui avait préparé. Elle n'eut pas le cœur de lui faire une remarque mesquine, mais soudain, elle eut terriblement envie qu'il parte. Les œufs brouillés ne lui disaient plus

rien ; elle se rendit à la cuisine et ouvrit un pack de soupe aux haricots et à la tomate. Apportant au salon un gros bol et une cuiller, elle s'installa à table avec Ryan.

La bouche encore à moitié pleine de pain, il demanda : « C'est vrai que le musée va fermer et qu'on va tous être virés ? »

Tally réussit à effacer toute trace d'inquiétude de sa voix : « Qui t'a dit ça, Ryan ? »

— Personne. J'ai surpris une conversation.

— Tu ne devrais pas faire ça, voyons !

— J'l'ai pas fait exprès. J'étais en train de passer l'aspirateur dans l'entrée, lundi, et Miss Caroline était à l'accueil en train de causer avec Miss Godby. Elle a dit : "Si nous n'arrivons pas à le convaincre mercredi, le musée fermera, c'est tout simple. Mais il finira sûrement par entendre raison." Puis Miss Godby a dit quelque chose que j'ai pas entendu. J'ai juste surpris quelques mots avant que Miss Caroline parte. Elle a dit : "Gardez ça pour vous."

— Et tu ne crois pas que tu aurais effectivement dû le garder pour toi ? »

Il posa sur Tally de grands yeux innocents. « C'est pas à moi qu'elle parlait, Miss Caroline. On est mercredi aujourd'hui. C'est pour ça qu'ils viennent tous les trois cet après-midi. »

Tally posa ses deux mains autour de son bol de soupe, mais elle n'avait pas encore commencé à boire. Elle craignait de ne pas arriver à porter la cuiller à ses lèvres sans trembler. « Je suis surprise que tu aies entendu autant de choses, Ryan. Elles parlaient sans doute très doucement.

— Oui, c'est sûr. Comme si c'était un secret. J'ai entendu que les derniers mots. Mais elles font jamais attention à moi. C'est comme si j'étais pas là. Si elles m'ont remarqué, elles ont dû se dire qu'avec le bruit de l'aspirateur je n'entendrais rien. Ou peut-être que ça leur était égal que j'entende ou pas. Je ne compte pas. »

Il parlait sans la moindre trace de ressentiment, mais il fixait le visage de Tally et elle savait qu'il attendait sa réaction. Il restait une croûte de pain dans son assiette et, sans la quitter du regard, il commença à la déchiqueter, avant de rouler les miettes en petites boules qu'il disposa sur le bord.

« Bien sûr que tu comptes, Ryan, dit-elle, et le travail que tu fais ici aussi. Il ne faut pas te dévaloriser comme ça. C'est idiot.

— Je m'en fiche de ce que les autres pensent de moi. Je suis payé, non ? Si le boulot me plaisait pas, je m'en irais. Mais ce coup-ci, je risque d'être forcé de partir. »

L'inquiétude qu'elle éprouvait pour lui prit alors le pas sur ses préoccupations personnelles. « Que feras-tu dans ce cas, Ryan ? Tu sais déjà quel genre d'emploi tu chercheras ? Tu as des projets ? »

— Le colonel aura bien quelque chose à me proposer. Il a toujours des idées. Mais vous, Mrs Tally, qu'est-ce que vous allez devenir ?

— Ne t'en fais pas pour moi, Ryan. Les femmes de charge sont très demandées en ce moment. Il n'y a qu'à regarder les pages de petites annonces de *The Lady*. Ou alors je prendrai ma retraite.

— Mais où habiterez-vous ? »

La question était importune. Elle laissait entendre qu'il avait décelé son angoisse la plus profonde. Quelqu'un avait-il dit quelque chose ? Avait-il, là encore, surpris des propos qui ne lui étaient pas destinés ? Des bribes de conversation imaginaire lui traversèrent l'esprit. *Il y a ce problème de Tally. Nous ne pouvons pas la virer comme ça. À ma connaissance, elle n'a pas de point de chute.*

Elle répondit paisiblement : « Ça dépendra du travail que je trouve. Mais je pense rester à Londres. De toute façon, ça ne sert à rien de décider quoi que ce soit avant de savoir comment les choses se passent ici, au musée. »

Il la regarda dans les yeux et elle ne fut pas loin de le croire sincère : « Vous pouvez toujours venir au squat si ça vous fait rien de vivre à plusieurs, proposa-t-il. Les jumeaux d'Evie sont un peu bruyants et ils sentent pas très bon. C'est pas si mal – enfin, moi, ça me convient –, mais je sais pas si ça vous plairait. »

Bien sûr que non. Pouvait-il sérieusement imaginer une solution pareille ? Cherchait-il, maladroitement, à l'aider ou s'amusait-il à ses dépens ? L'idée était déplaisante. Elle réussit à garder une voix amicale, amusée même. « Ça m'étonnerait que nous en arrivions là, Ryan, merci. Les squats, c'est bon pour les jeunes. Tu ne crois pas que tu devrais te remettre au travail ? La nuit tombe de bonne heure. Il me semblait que tu devais couper le lierre mort, sur le mur ouest. »

C'était la première fois qu'elle précipitait ainsi son départ, mais il se leva sur-le-champ, sans rancœur manifeste. Il ramassa quelques miettes sur la nappe, rapporta son assiette, son couteau et son verre d'eau à la cuisine, revint avec un torchon humide, et se mit en devoir de nettoyer les taches laissées par l'huile de sardines.

Essayant de dissimuler son irritation, elle lança : « Laisse donc, Ryan. De toute façon, il faudra que je lave la nappe. »

Posant le torchon sur la table, il partit. Elle poussa un soupir de soulagement quand la porte se referma derrière lui.

L'après-midi avançait. Elle s'occupa à de menues tâches ménagères, trop perturbée pour prendre un livre. Soudain, elle ne supporta plus de rester dans l'ignorance, d'être ainsi tenue à l'écart. Elle n'aurait aucun mal à trouver un prétexte pour aller au musée parler à Muriel. Mrs Faraday lui avait dit qu'elle souhaitait planter plus de bulbes. Muriel pouvait-elle les payer sur sa caisse de dépenses courantes ?

Elle attrapa son imperméable et noua un capuchon de plastique sur sa tête. Dehors, il pleuvait toujours, une fine bruine froide et silencieuse, qui faisait briller les feuilles des lauriers et lui picotait le visage. Au moment où elle arrivait devant la porte, Marcus Dupayne sortit. Il marchait d'un pas rapide, le visage fermé, et passa à côté d'elle sans la voir. Elle remarqua qu'il n'avait même pas repoussé la porte d'entrée. Elle était entrouverte et Tally entra dans le hall. Celui-ci n'était éclairé que par deux lampes posées sur le comptoir de l'accueil. Caroline Dupayne et Muriel étaient en train d'enfiler leurs manteaux. Derrière elles, le hall faisait l'effet d'un lieu étrange et obscur, plein d'ombres mystérieuses et de recoins caverneux, l'escalier central conduisant vers un néant de noirceur. Rien de familier, de simple ou de réconfortant. Elle eut un instant la vision des visages de la salle des Meurtres, victimes et assassins descendant pareillement des ténèbres en une lente et silencieuse procession. Les deux femmes s'étaient tournées vers elle et la regardaient. La scène s'interrompt.

Caroline Dupayne dit sèchement : « Bien, Muriel. Je vous laisse fermer et brancher l'alarme. »

Sur un bref bonsoir qui n'était destiné ni à Muriel ni à Tally en particulier, elle se dirigea à grands pas vers la porte et s'éloigna.

Muriel ouvrit le placard à clés et sortit celles de la porte d'entrée et du système de sécurité. « J'ai fait le tour des salles avec Miss Caroline. Je n'ai plus besoin de vous, dit-elle. J'ai eu un petit accident avec le plateau à thé, mais j'ai tout nettoyé. » Elle s'interrompt avant d'ajouter : « Je crois que vous feriez mieux de commencer à vous chercher une autre place.

— Seulement moi ?

— Non. Nous tous. Miss Caroline a promis de faire quelque chose pour moi. Elle a probablement une proposition à me soumettre. Mais cela nous concerne tous.

— Que s'est-il passé ? Le conseil d'administration a pris une décision ?

— Pas officiellement, non, pas encore. Mais la réunion a été extrêmement tendue. » Elle s'interrompt, puis lâcha, avec le petit frémissement de plaisir du messenger de mauvais augure : « Le docteur Neville veut fermer le musée.

— Et il a le pouvoir de le faire ?

— Il peut l'empêcher de rester ouvert. Ce qui revient au même. Ne racontez à personne que je vous ai prévenue. Comme je vous l'ai dit, ce n'est pas encore officiel, mais après tout, ça fait huit ans que vous travaillez ici. Il me semble que vous avez le droit d'être au courant. »

Tally réussit à maîtriser le tremblement de sa voix. « Merci de me prévenir, Muriel. Je ne dirai pas un mot. Quand pensez-vous que ce sera définitif ?

— Ça l'est, ou presque. Le nouveau bail doit être signé avant le 15 novembre. Ce qui laisse à Mr Marcus et à Miss Caroline un peu plus de deux semaines pour convaincre leur frère de changer d'avis. Mais il ne reviendra certainement pas sur sa décision. »

Deux semaines... Tally marmonna des remerciements et se dirigea vers la porte. Sur le chemin du pavillon, elle avait l'impression d'avoir les chevilles entravées, les épaules voûtées par un lourd fardeau. Ils ne pouvaient certainement pas la mettre dehors dans une quinzaine de jours ! Elle reprit rapidement ses esprits. Les choses ne pouvaient pas se passer comme cela. S'il y avait de nouveaux locataires, ils ne s'installeraient pas avant plusieurs semaines, des mois sans doute, peut-être même une année. Une fois leur destination fixée, il faudrait assurer le déménagement de toutes les collections et du mobilier. Cela ne s'improvisait pas. Elle aurait le temps de voir venir. Sans doute les nouveaux locataires, quels qu'ils soient, n'accepteraient-ils pas qu'elle reste, elle ne se faisait pas d'illusions sur ce point. Ils auraient besoin du pavillon pour loger leur personnel, c'était évident. Elle savait aussi que ses économies ne suffiraient même pas à l'achat d'un deux-pièces à Londres. Elle avait investi son argent prudemment, mais avec la récession, son capital n'augmentait plus. Il constituait un apport personnel suffisant, mais comment pourrait-elle négocier un prêt à soixante ans passés, et sans source de revenus ? Après tout, des gens avaient survécu à des catastrophes autrement graves ; elle trouverait bien le moyen de s'en sortir.

Le jeudi se déroula comme à l'ordinaire, sans la moindre annonce officielle concernant l'avenir du Dupayne. Aucun des trois membres de la famille ne se présenta au musée, qui ne reçut qu'un faible nombre de visiteurs, silhouettes découragées et esseulées, que Tally vit errer de salle en salle, semblant se demander ce qu'ils y faisaient. Le vendredi matin, Tally ouvrit le musée à huit heures comme d'habitude, elle débrancha et régla le système d'alarme, alluma toutes les lampes et commença son inspection. Il y avait eu si peu de monde la veille qu'il était inutile de passer l'aspirateur au premier. Le rez-de-chaussée, où il y avait davantage de passage, était du ressort de Ryan. Elle ne releva que quelques traces de doigts sur certaines vitrines, notamment dans la salle des Meurtres. Pour le reste, il suffirait d'épousseter les tables et les sièges.

Muriel arriva comme toujours à neuf heures tapantes, et une nouvelle journée commença. Un groupe de six universitaires d'Harvard avaient pris rendez-vous. La visite avait été organisée par Mr Calder-Hale qui devait servir de guide, mais comme il ne s'intéressait guère à la salle des Meurtres, c'était généralement Muriel qui prenait le relais pour cette partie de la visite. S'il admettait que le meurtre pouvait effectivement être symbolique et représentatif de l'époque à laquelle il était commis, James Calder-Hale estimait qu'il n'était pas indispensable pour autant de consacrer une salle entière aux assassins et à leurs forfaits. Tally savait qu'il ne prenait pas la peine d'expliquer ni de commenter les objets exposés et refusait inflexiblement que la malle fût ouverte pour permettre aux visiteurs avides de sensation d'examiner les prétendues traces de sang.

Muriel était d'humeur revêche. À dix heures, elle vint chercher Tally, qui était derrière le garage en train de discuter avec Ryan de la taille de certains buissons et de l'opportunité d'appeler Mrs Faraday, toujours absente, pour lui demander conseil. « Il faut que je m'absente un instant, annonça Muriel. On a besoin de moi dans la salle des Meurtres. Si seulement vous acceptiez d'avoir un portable, je pourrais vous joindre n'importe où. »

Le conflit ne datait pas d'hier, mais Tally avait tenu bon. Elle avait horreur des portables, et ne supportait pas les gens qui les laissaient branchés dans les musées ou lui infligeaient leurs bavardages bruyants

et ineptes quand elle prenait le bus, assise à sa place favorite, à l'étage supérieur, tout à l'avant, observant le spectacle de la rue, au-dessous d'elle. Mais elle savait que ces désagréments n'étaient pas la seule raison de la haine qu'elle vouait aux portables. De manière aussi irrationnelle qu'implacable, leur sonnerie avait remplacé le bruit insistant qui avait dominé son enfance et le début de sa vie d'adulte, le carillon de la porte de la boutique.

Assise à l'accueil, occupée à distribuer les autocollants qui permettaient à Muriel de comptabiliser les entrées, tandis qu'un bourdonnement assourdi de voix lui parvenait depuis la salle des Peintures, Tally sentit son cœur s'alléger. Le temps reflétait son humeur. Jeudi, le ciel avait pesé sur la ville, étouffant comme un tapis gris, semblant absorber son énergie et sa vie même. L'atmosphère avait été acide comme de la suie même à la lisière du Heath. Mais ce vendredi matin, malgré le froid persistant, l'air était plus léger. À midi, un vent frais se mit à agiter les cimes grêles des arbres, traversant les buissons et apportant dans son sillage le parfum d'humus caractéristique de l'automne finissant.

Pendant que Tally était à l'accueil, Mrs Strickland, une des bénévoles, arriva. Calligraphe amateur, elle travaillait au Dupayne le mercredi et le vendredi. Elle s'installait à la bibliothèque et rédigeait les nouvelles notices nécessaires, remplissant une triple fonction car elle était suffisamment compétente pour répondre à presque toutes les questions des visiteurs concernant les livres et les manuscrits, tout en exerçant une surveillance discrète sur leurs allées et venues. À une heure et demie, Tally fut rappelée à la réception pendant que Muriel prenait son déjeuner dans le bureau. À cette heure-là, en général, l'affluence avait tendance à retomber, mais ce jour-là, le musée semblait plus animé qu'il ne l'avait été depuis des semaines. Il y avait même eu une petite queue à quatorze heures. En accueillant les visiteurs avec le sourire et en leur rendant la monnaie, Tally sentit son optimisme revenir. Peut-être le musée pourrait-il être sauvé. Après tout, on ne lui avait encore rien dit.

Après le départ de tous les visiteurs, peu avant dix-sept heures, Tally revint une dernière fois aider Muriel à faire la tournée d'inspection. Du temps du vieux Mr Dupayne, elle s'en chargeait seule, mais une semaine après son arrivée, Muriel avait pris l'initiative d'accompagner Tally. Sentant instinctivement qu'elle n'avait pas intérêt à se mettre à dos la protégée de Miss Caroline, celle-ci n'avait pas protesté. Ensemble, elles parcoururent comme d'ordinaire les différentes salles l'une après l'autre, verrouillant les portes de la salle des Peintures et de la bibliothèque, jetant un coup d'œil dans la salle des archives, au sous-sol, toujours très éclairée parce que l'escalier de fer était dangereux. Tout était en ordre. Les visiteurs n'avaient oublié

aucun effet personnel. Les rabats de cuir qui protégeaient les vitrines avaient été consciencieusement remis en place. Il ne restait qu'à empiler correctement les quelques revues disposées sur la table de la bibliothèque dans leurs couvertures de plastique. Elles éteignirent derrière elles.

De retour dans le hall, levant les yeux vers les ténèbres qui s'étendaient au-dessus de l'escalier, Tally s'interrogea comme si souvent sur la nature singulière de ce vide silencieux. Pour elle, après dix-sept heures, le musée devenait un endroit mystérieux et étrange, comme tous ces lieux publics désertés par les êtres humains et livrés au silence qui, tel un esprit étranger et menaçant, vient prendre possession des heures nocturnes. Mr Calder-Hale était parti en fin de matinée avec son groupe de visiteurs, Miss Caroline avait pris congé à seize heures et peu après, Ryan était venu chercher ses gages de la journée et s'était dirigé à pied vers la station de métro de Hampstead. Il ne restait que Tally, Muriel et Mrs Strickland. Muriel avait proposé de conduire Mrs Strickland jusqu'à la station et à cinq heures et quart, un peu plus tôt que d'habitude, elle était partie avec sa passagère. Tally regarda la voiture disparaître dans l'allée, avant de rejoindre son pavillon à pied, dans l'obscurité.

Le vent soufflait à présent en rafales erratiques, emportant avec lui l'optimisme qui l'avait animée le jour durant. Luttant contre les bourrasques en passant à l'est du bâtiment, elle regretta de ne pas avoir laissé allumé chez elle. Depuis l'arrivée de Muriel, elle s'était efforcée d'éviter tout gaspillage, mais le chauffage et l'électricité du pavillon étaient reliés à un circuit distinct de celui du musée et bien qu'aucun grief n'eût été formulé, Tally savait que les factures étaient épluchées de près. Muriel avait raison, bien sûr. Il était plus nécessaire que jamais de limiter les dépenses. Pourtant, en approchant de la masse obscure, elle aurait aimé apercevoir la lumière du salon filtrer à travers les rideaux, lui apportant la confirmation rassurante qu'elle y était toujours chez elle. Sur le seuil, elle s'arrêta pour contempler le parc de Hampstead Heath et, au-delà, le scintillement lointain de Londres. Même à la nuit tombée, quand le Heath n'était plus qu'une étendue vide et noire sous le ciel nocturne, ce lieu lui restait cher et familier.

Elle entendit un bruissement dans les buissons et Gros-Matou surgit. Sans lui manifester la moindre affection, sans même paraître remarquer sa présence, il remonta le sentier d'une démarche nonchalante et attendit qu'elle lui ouvre la porte.

Gros-Matou était un chat errant. Tally elle-même devait reconnaître que personne n'aurait eu l'idée de jeter son dévolu sur une bête pareille. C'était le plus grand chat qu'elle eût jamais vu, d'un roux chaud, avec une tête carrée et plate dans laquelle un œil était planté

un peu plus bas que l'autre, des énormes pattes trapues et une queue dont il ne semblait pas avoir conscience qu'elle lui appartenait car il s'en servait rarement pour manifester d'autre émotion que le mécontentement. Il était apparu, venant du Heath, l'hiver précédent et avait passé deux jours assis sur son seuil. Inconsidérément sans doute, Tally avait fini par lui proposer une soucoupe de pâtée pour chat. Il l'avait avalée goulûment en quelques bouchées avant de franchir la porte ouverte pour entrer dans le salon et prendre possession d'un fauteuil disposé près du feu. Ryan, qui travaillait ce jour-là, l'avait observé avec méfiance depuis le seuil.

« Voyons, Ryan, tu n'as rien à craindre. Ce n'est qu'un chat. Il n'est pas très beau, d'accord, mais il n'y peut rien.

— Il est énorme ! Comment est-ce que vous allez l'appeler ?

— Je n'y ai pas encore pensé. Orange ou Caramel serait un peu simple. De toute façon, il ne va certainement pas s'éterniser ici.

— Il a pas l'air d'avoir très envie de partir. Les chats orange sont des mâles, non ? Vous pourriez l'appeler Gros-Matou. »

Et il s'appela Gros-Matou.

La réaction des Dupayne et du personnel du musée amenés à faire sa connaissance au cours des semaines qui suivirent n'avait pas été d'un enthousiasme débordant. Le ton de Marcus Dupayne avait clairement exprimé sa désapprobation : « Pas de collier. Il faut croire qu'on ne tenait pas beaucoup à lui. Vous pourriez sans doute passer une annonce pour essayer de retrouver son propriétaire, mais il doit être enchanté d'en être débarrassé. Si vous décidez de le garder, Tally, débrouillez-vous pour qu'il se tienne à l'écart du musée. »

Mrs Faraday l'avait observé de l'œil méfiant des jardiniers, remarquant simplement qu'il serait sans doute impossible de lui interdire de marcher sur les pelouses. Mrs Strickland s'était écriée : « La pauvre bête, qu'elle est laide ! Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux le faire piquer ? Vous ne devriez pas le caresser, Tally. Il est certainement plein de puces. Ne le laissez pas approcher de la bibliothèque, surtout. Je suis allergique aux poils de chat. »

Tally ne s'attendait pas à la moindre sympathie de la part de Muriel, et elle avait raison. « Débrouillez-vous pour qu'il n'entre pas au musée. Miss Caroline n'apprécierait pas du tout et j'ai assez à faire sans avoir à le surveiller. J'espère que vous n'avez pas l'intention d'installer une chatière au pavillon. Le prochain occupant n'en voudra probablement pas. »

Seul Neville Dupayne n'avait pas paru remarquer sa présence.

Gros-Matou avait rapidement pris ses habitudes. Tally le nourrissait dès qu'elle se levait et il disparaissait ensuite, généralement jusqu'en fin d'après-midi, moment auquel il s'asseyait devant la porte, attendant qu'on lui ouvre pour son second repas. Puis il s'absentait à

nouveau jusqu'à neuf heures du soir. Il entra alors dans la maison, condescendait parfois à se coucher quelques instants sur les genoux de Tally avant de s'installer sur son fauteuil habituel jusqu'à ce que Tally aille se coucher et le mette dehors pour la nuit.

En ouvrant la boîte de sardines qui constituait le menu préféré du chat, elle se sentit étonnamment heureuse de le voir. Le nourrir faisait désormais partie de sa routine quotidienne et face à l'avenir incertain qui l'attendait, ces petites habitudes étaient entourées d'une aura réconfortante de normalité, modeste défense devant le cataclysme annoncé. Sa soirée promettait d'être tout aussi revigorante. Elle n'allait pas tarder à partir pour son cours du soir hebdomadaire sur l'architecture géorgienne de Londres. Il avait lieu tous les vendredis à dix-huit heures, dans une école du quartier. Chaque semaine, à cinq heures et demie précises, elle s'y rendait à bicyclette, arrivant suffisamment tôt pour prendre une tasse de café et un sandwich dans l'anonymat bruyant de la cantine.

À dix-sept heures trente, dans l'ignorance bienheureuse des horreurs qui l'attendaient, elle éteignit toutes les lampes, ferma la porte du pavillon à clé et, après avoir récupéré sa bicyclette dans l'abri de jardin, elle alluma le phare, le régla et descendit l'allée en pédalant énergiquement.

LIVRE DEUX

La première victime

Vendredi 1^{er} novembre – Mardi 5 novembre

La petite note manuscrite affichée sur la porte de la salle 5 confirma ce que Tally avait craint en voyant le couloir désert : le cours était annulé. Mrs Maybrook était malade. Elle espérait être rétablie d'ici une semaine. Pour cette séance, Mr Pollard serait enchanté d'accueillir quelques élèves de plus à son cours sur Ruskin et Venise, à dix-huit heures, salle 7. Tally ne se sentait pas d'humeur à aborder, fût-ce pour une heure, un nouveau sujet, un nouveau professeur et des visages inconnus. C'était l'ultime petite déception d'une journée qui avait si bien commencé, sous quelques rayons de soleil intermittents qui l'avaient conduite à espérer que finalement, tout pourrait s'arranger. Mais cette belle assurance avait cédé à la tombée de la nuit. Le vent irrégulier mais de plus en plus violent et le ciel presque sans étoiles l'avaient opprimée et avaient commencé à la convaincre que tout était perdu. Et maintenant, ce trajet pour rien. Elle se dirigea vers l'abri à vélos dépeuplé et déverrouilla le cadenas fixé sur la roue de sa bicyclette. Il était temps de regagner le confort familial de son pavillon, de retrouver un livre ou une cassette ainsi que la compagnie intéressée mais peu exigeante de Gros-Matou.

Le retour ne lui avait jamais paru aussi fatigant. Cela ne tenait pas seulement aux bourrasques soudaines. Ses jambes étaient de plomb, sa bicyclette un fardeau qu'elle n'arrivait à faire avancer qu'au prix d'un immense effort. Après avoir laissé passer une petite file de voitures dans Spaniards Road, elle traversa la route et s'engagea avec soulagement dans l'allée. Elle était interminable, ce soir. L'obscurité presque tangible qui s'étendait au-delà des taches de lumière des lampadaires lui coupait le souffle. Elle se pencha sur son guidon, observant le cercle lumineux de la lampe de sa bicyclette balayer le macadam comme un feu follet. Jamais encore les ténèbres ne l'avaient effrayée. Elle avait l'habitude de traverser tous les soirs son petit jardin jusqu'à la lisière du Heath pour humer avec délices l'odeur de terre et de végétaux exaltée par la nuit et observer les reflets lointains et tremblotants de Londres, qui rayonnaient d'une clarté plus dure que la myriade de pointes d'épingle de la voûte céleste. Ce soir pourtant, elle ne ressortirait pas.

Au moment d'aborder le dernier virage d'où elle pourrait apercevoir le musée, elle freina brutalement et s'arrêta, horrifiée par

le spectacle, l'odeur et le bruit. Figée d'effroi, elle sentait son cœur battre à tout rompre. Quelque chose brûlait, à gauche du musée. Le garage ou l'abri de jardin étaient en feu. Et puis, en quelques secondes, le monde vola en éclats. Une grosse voiture se dirigeait vers elle à vive allure. Ses phares l'aveuglaient. Le véhicule fut sur elle avant qu'elle ait eu le temps de réagir. Instinctivement, elle s'agrippa au guidon et sentit le choc de l'impact. La bicyclette lui échappa des mains et Tally fut emportée dans un enchevêtrement de lumière, de fracas et de métal tordu avant de se retrouver dans l'herbe du bas-côté, sous les roues du vélo qui tournaient dans le vide. Elle resta allongée quelques instants, un peu sonnée, trop ahurie pour se relever. Elle n'arrivait même plus à penser. Enfin, son cerveau reprit le contrôle de son corps et elle chercha à repousser la bicyclette qui l'écrasait. Elle découvrit avec étonnement qu'elle y arrivait, que ses bras et ses jambes n'étaient pas paralysés. Elle n'avait rien de grave, quelques contusions seulement.

Elle se releva avec difficulté, cramponnée à son vélo. La voiture s'était arrêtée. Elle prit conscience d'une silhouette d'homme, d'une voix qui disait : « Mon Dieu, je suis désolé. Vous êtes blessée ? »

Malgré la tension, cette voix la frappa, une voix peu ordinaire qu'elle aurait trouvée rassurante en d'autres circonstances. Le visage qui se penchait vers elle était peu commun, lui aussi. Sous la faible lumière de l'allée, elle le vit distinctement pendant quelques secondes, blond, séduisant, les yeux illuminés d'une supplication désespérée.

« Je vais tout à fait bien, merci, dit-elle. J'étais à l'arrêt, et je suis tombée dans l'herbe. » Elle répéta : « Je vais tout à fait bien. »

Il s'était exprimé avec une inquiétude véhémence, mais soudain, il sembla céder à la panique et prit la fuite. Il attendit à peine qu'elle ait fini de parler pour se détourner et rejoindre son véhicule en courant. Arrivé à la portière, il fit volte-face. Avec un regard vers les flammes qui s'élevaient de plus en plus haut, il lui cria : « On dirait que quelqu'un fait brûler des herbes. » La voiture s'éloigna dans un vrombissement.

Dans la confusion du moment et alors qu'elle n'avait qu'une idée en tête, courir sur les lieux du brasier et appeler les pompiers, elle ne se demanda pas qui il pouvait être et pourquoi il se trouvait là, alors que le musée était fermé. Mais ses dernières paroles résonnèrent affreusement à ses oreilles. Associées au spectacle qui s'offrait à elle, elles prenaient une signification effroyable. C'étaient les mots qu'avait prononcés Alfred Arthur Rouse en s'éloignant calmement de la voiture en flammes dans laquelle sa victime était en train de brûler vive.

Essayant de se remettre en selle, Tally constata que sa bicyclette était inutilisable. La roue avant était voilée. Elle rejeta l'engin sur le talus et se mit à courir vers les flammes, les battements de son cœur

accompagnant comme un tambour ses pieds qui martelaient le sol. Avant même d'atteindre le garage, elle vit que c'était là que le feu avait pris. Le toit brûlait encore et les flammes les plus hautes s'élevaient du petit bosquet de bouleaux argentés, à droite du bâtiment. Le vacarme était assourdissant, bourrasques de vent, sifflements et crépitements du feu, petites explosions brutales comme des coups de pistolet quand les branches supérieures projetaient des brindilles enflammées qui s'illuminaient un instant tel un feu d'artifice dans le ciel obscur avant de retomber, consumées, à ses pieds.

Devant la porte ouverte du garage, elle resta pétrifiée de terreur. « Oh, non ! Mon Dieu, non ! » – son hurlement d'angoisse fut étouffé par une nouvelle rafale de vent. Elle ne contempla la scène que quelques secondes avant de fermer les yeux, mais cette image atroce était indélébile. Elle était imprimée dans son esprit et Tally savait qu'elle y demeurerait à jamais. Elle ne tenta même pas de se précipiter à l'intérieur du garage pour prêter assistance à qui que ce soit : il n'y avait plus personne à secourir. Le bras qui sortait de la portière ouverte, raide comme celui d'un épouvantail, avait jadis été fait de chair, de muscles, de veines, de sang chaud et palpitant. Mais c'était fini. La boule noircie qu'elle avait aperçue par le pare-brise éclaté, ce rictus qui dévoilait des dents éclatantes contre la chair carbonisée, avaient été la tête d'un être humain. Elle n'avait plus rien d'humain.

Une vision d'une étonnante précision lui traversa soudain l'esprit, celle d'un dessin qu'elle avait vu autrefois dans des livres sur Londres, représentant les têtes de traîtres exécutés, fichées sur des pieux au-dessus du Pont de Londres. Ce souvenir s'accompagna d'une seconde de désarroi ; elle eut l'impression que la scène ne se déroulait pas ici et maintenant, qu'il s'agissait d'une hallucination issue des siècles passés, d'une confusion d'horreur réelle et imaginaire. L'illusion s'évanouit et la réalité reprit ses droits. Il fallait appeler les pompiers, vite. Son corps lui faisait l'effet d'un poids mort qui adhérerait à la terre, ses muscles étaient raides comme de l'acier. Mais cette impression s'effaça, elle aussi.

Plus tard, elle ne se rappela pas comment elle était arrivée à la porte du pavillon. Elle retira ses gants et les laissa tomber, sentit le métal froid de son trousseau de clés dans la poche intérieure de son sac à main, et essaya de faire jouer les deux verrous. Tout en manœuvrant la clé de sécurité, elle se dit tout haut : « Reste calme, reste calme. » Et elle se calma. Ses mains tremblaient toujours, mais les terribles battements de son cœur s'étaient apaisés et elle réussit à ouvrir la porte.

Dès qu'elle fut à l'intérieur, chaque seconde qui passait rendit à son esprit un peu de sa lucidité. Elle ne contrôlait toujours pas le tremblement de ses mains, mais au moins elle avait les idées claires.

D'abord, les pompiers.

Composant le 999, elle eut presque immédiatement une réponse, mais l'attente lui parut interminable. Lorsqu'une voix féminine lui demanda quel service elle réclamait, elle dit : « Les incendies, c'est très urgent, je vous en prie. Il y a un corps dans une voiture en feu. » Lorsque la deuxième voix, masculine, prit la communication, elle répondit calmement aux questions en donnant tous les détails nécessaires et c'est avec un soupir de soulagement qu'elle reposa le combiné. Quelle que soit la rapidité avec laquelle les pompiers arriveraient, il était trop tard pour le corps carbonisé. Mais les secours seraient bientôt là – les autorités, les experts, des gens dont c'était le métier. Elle serait débarrassée d'un terrible poids de responsabilité et d'impuissance.

Maintenant, il fallait appeler Marcus Dupayne. Elle rangeait sous le téléphone posé sur son petit secrétaire de chêne un carton recouvert de plastique où figuraient les noms et les numéros à appeler en cas d'urgence. Une semaine plus tôt encore, les coordonnées de Caroline Dupayne figuraient en tête de liste, mais c'était Miss Caroline elle-même qui lui avait annoncé que, maintenant que Marcus Dupayne était à la retraite et prenait la direction du musée, c'était lui qu'il fallait, le cas échéant, informer en priorité. Elle avait corrigé le petit carton de son écriture claire et lisible et composa alors le numéro.

Une voix de femme lui répondit rapidement. « Mrs Dupayne ? dit Tally. Ici Tally Clutton, du musée. Pourrais-je parler à Mr Dupayne, s'il vous plaît ? Il y a eu un terrible accident. »

La voix était sèche. « Quel genre d'accident ?

— Le garage est en feu. J'ai appelé les pompiers. Je les attends. Mr Dupayne pourrait-il venir de toute urgence ?

— Il n'est pas ici. Il est allé voir Neville, à Kensington. » La voix se fit plus tranchante. « La Jaguar de Mr Dupayne est-elle là ?

— Elle est au garage. J'ai bien peur qu'il n'y ait un corps dedans. »

Il y eut un instant de silence. La ligne aurait pu être coupée. Tally ne percevait même pas la respiration de Mrs Dupayne. Elle voulait que celle-ci raccroche pour qu'elle puisse prévenir Caroline Dupayne. Elle n'avait pas eu l'intention de communiquer la nouvelle de cette manière-là.

Mrs Dupayne reprit la parole. Son ton était pressant, impérieux, ne souffrant aucune contestation. « Allez voir si la voiture de mon mari est là. C'est une BMW bleue. Allez-y tout de suite. J'attends. »

Il était plus rapide d'obéir que de discuter. Tally contourna la maison en courant pour se diriger vers le parking, derrière son écran d'arbustes et de lauriers. Il n'y avait qu'un véhicule, la Rover du docteur Neville. De retour au pavillon, elle reprit le combiné. « Il n'y a pas de BMW, Mrs Dupayne. »

Un silence, à nouveau, mais cette fois, elle décéla un souffle léger, comme un soupir de soulagement. La voix était un peu plus sereine. « Je prévien-drai mon mari dès son retour. Nous attendons des amis pour le dîner, il ne devrait pas tarder. Je ne peux pas le joindre sur son portable ; il le coupe quand il est au volant. En attendant, appelez Caroline. » Et elle raccrocha.

Ce n'était pas la peine de le préciser. Il fallait évidemment avertir Miss Caroline. Cette fois, Tally eut plus de chance. Le téléphone du collège se brancha sur le répondeur et elle n'attendit que les premiers mots du message enregistré pour raccrocher et essayer de joindre Caroline sur son portable. La réponse fut rapide. Tally fut étonnée du calme et de la concision avec lesquels elle parvint à transmettre son message.

« Ici Tally, Miss Caroline. Il s'est produit un terrible accident. La voiture du docteur Neville et le garage sont en flammes, et le feu est en train de s'étendre aux arbres. J'ai appelé les pompiers et j'ai essayé de joindre Mr Marcus, mais il n'est pas chez lui. » Elle s'arrêta avant de lâcher ce qui était presque indicible : « J'ai bien peur qu'il n'y ait un corps dans la voiture. »

La voix de Miss Caroline lui parut inchangée, incroyablement maîtrisée. « Voulez-vous dire que quelqu'un a été brûlé vif dans la voiture de mon frère ?

— Je le crains, Miss Caroline. »

La voix prit un accent plus impérieux : « Qui est-ce ? Mon frère ?

— Je ne sais pas, Miss Caroline. Je ne sais pas. » Tally eut conscience que sa voix montait en un gémissement désespéré. Le combiné glissait de ses mains moites. Elle le fit passer à son oreille gauche.

Caroline s'impatia. « Vous m'entendez, Tally ? Et le musée ?

— Il n'est pas touché. Il n'y a que le garage et les arbres qui se trouvent autour. J'ai prévenu les pompiers. »

Soudain, les nerfs de Tally lâchèrent et elle sentit des larmes lui brûler les yeux. La voix lui manqua. Jusque-là, tout n'avait été qu'horreur et terreur. À présent, pour la première fois, un terrible chagrin l'accabla. Elle n'éprouvait pourtant pas d'affection particulière pour le docteur Neville ; elle ne le connaissait pas très bien. Les larmes jaillissaient d'une source plus profonde que le regret provoqué par la mort atroce d'un homme. Elles n'étaient dues qu'en partie, elle le savait, au choc et à la frayeur. Clignant des yeux et s'obligeant à reprendre son calme, elle se dit : C'est toujours la même chose quand quelqu'un que nous connaissons meurt. C'est un peu sur nous-même que nous pleurons. Mais cet instant de profonde affliction dépassait la triste acceptation de sa propre mortalité ; il s'inscrivait dans une peine universelle devant la beauté, l'effroi et la cruauté du monde.

La voix de Caroline s'éleva, ferme, autoritaire et étrangement réconfortante : « Très bien, Tally. Vous avez fait ce qu'il fallait. J'arrive. Je pars tout de suite. Je serai là d'ici une demi-heure. »

Après avoir reposé le combiné, Tally resta immobile un instant. Fallait-il appeler Muriel ? Si Miss Caroline avait souhaité sa présence, ne l'aurait-elle pas dit ? Mais Muriel serait blessée et fâchée de n'avoir pas été prévenue. Tally préférait éviter de mécontenter Muriel. Après tout, c'était elle qui assurait la bonne marche du musée. Les médias locaux feraient probablement état de l'incendie pendant le week-end. C'était même certain. Ce genre de nouvelles circulent vite. Muriel avait le droit d'être informée tout de suite.

Elle composa le numéro. La ligne était occupée. Reposant le combiné, elle fit une nouvelle tentative. Si Muriel était au téléphone, elle ne répondrait certainement pas sur son portable, mais cela valait la peine d'essayer. Au bout de quatre sonneries, elle entendit la voix de Muriel. Tally n'eut que le temps de se présenter, avant que Muriel ne demande : « Pourquoi m'appellez-vous sur mon portable ? Je suis chez moi.

— Mais vous étiez au téléphone.

— Pas du tout. » Après un instant de silence, elle reprit : « Ne quittez pas. » Un autre silence, plus court cette fois, puis Muriel dit : « Le téléphone de ma chambre était mal raccroché. Que se passe-t-il ? Où êtes-vous ? »

Elle avait l'air irritée. Elle ne supportait pas d'être prise en défaut, songea Tally. Elle répondit : « Au musée. Mon cours du soir a été annulé. Il s'est passé quelque chose de terrible. Le garage a pris feu et la voiture du docteur Neville s'y trouvait. Il y a un corps dedans. Quelqu'un a été brûlé vif. J'ai bien peur que ce ne soit le docteur Neville. J'ai appelé les pompiers et prévenu Miss Caroline. »

Cette fois, le silence dura plus longtemps. « Muriel, vous êtes là ? demanda Tally. Vous avez entendu ? »

— Oui. J'ai entendu. C'est effroyable. Vous êtes sûre qu'il est mort ? Vous n'êtes pas arrivée à le sortir de là ? »

La question était ridicule. « Personne n'aurait pu le sauver, dit Tally.

— Vous êtes sûre qu'il s'agit du docteur Neville ?

— Je ne vois pas qui d'autre aurait pu se trouver dans sa voiture. Mais je n'en suis pas absolument certaine. Je ne sais pas qui c'est. Tout ce que je sais, c'est qu'il est mort. Voulez-vous venir ? Je me suis dit qu'il fallait vous prévenir.

— Je vais venir, bien sûr. Je suis partie la dernière du musée. Je dois être là. Je fais le plus vite possible. Ne dites pas à Miss Caroline que c'est le docteur Neville avant que nous n'en soyons sûres. Cela pourrait être n'importe qui. Qui d'autre avez-vous prévenu ?

— J'ai appelé Mr Marcus, mais il n'est pas encore rentré chez lui. Sa femme le lui dira. Dois-je avertir Mr Calder-Hale ? »

La voix de Muriel se fit impatiente. « Non, non. Laissez Miss Caroline s'occuper de ça quand elle sera là. Je ne vois pas à quoi il pourrait bien servir, de toute façon. Restez où vous êtes, c'est tout. Oh, Tally...

— Oui, Muriel ?

— Pardon, si j'ai été un peu brusque. Quand les pompiers seront arrivés, restez chez vous. Je fais aussi vite que je peux. »

Tally reposa le combiné et se dirigea vers la porte du pavillon. Audessus du crépitements du feu et du sifflement du vent, elle entendit un bruit de moteur qui approchait. Elle courut vers la façade de la maison et poussa un cri de soulagement. Précédé par la lumière éblouissante de ses phares, le gros camion avançait comme un monstre fabuleux et gigantesque, éclairant la villa et la pelouse, ébranlant de son fracas le calme précaire de la nuit. Elle courut vers lui à perdre haleine, agitant inutilement les bras en direction des flammes qui s'élevaient. Un terrible fardeau d'angoisse tomba des épaules de Tally. Les secours étaient enfin là.

Le préfet de police adjoint, Geoffrey Harkness, ne fermait jamais les rideaux des grandes baies vitrées de son bureau du sixième étage. Adam Dalgliesh non plus, un étage plus bas. Les bureaux de New Scotland Yard avaient été réaménagés un an auparavant, et les fenêtres de Dalgliesh donnaient à présent sur le paysage plus doux, plus rural de St James's Park, davantage une promesse qu'une vue, à cette distance. Les saisons étaient désormais marquées pour lui par les transformations du parc ; le bourgeonnement printanier des arbres, leur lourdeur luxuriante de l'été, le froissement jaune et or de l'automne, le pas rapide des promeneurs qui remontaient leur col pour se défendre du froid hivernal. Au début de l'été, les transats municipaux faisaient soudain leur apparition dans un débordement de toile colorée et des Londoniens plus ou moins dévêtus s'asseyaient sur le gazon tondu comme dans un tableau de Seurat. Les soirs d'été, en rentrant chez lui à travers le parc, il entendait parfois le crescendo cuivré d'une fanfare de l'armée, et voyait les invités se rendre aux garden-parties de la reine, un peu embarrassés dans leurs plus beaux atours.

La vue du bureau de Harkness n'offrait pas cette diversité saisonnière. La nuit venue, en toute saison, le mur entier s'ouvrait sur un panorama de Londres, profilé et célébré en lumière. Tours, ponts, maisons et rues étaient parés de bijoux, colliers et chapelets de diamants et de rubis, qui ajoutaient encore au mystère du ruban sombre du fleuve. Cette perspective était si spectaculaire qu'elle rétrécissait le bureau de Harkness, donnant au mobilier officiel, conforme à son rang, un petit côté miteux et étriqué, tandis que ses souvenirs personnels, récompenses et rangées de blasons de forces de police étrangères, prenaient un aspect aussi naïvement prétentieux que des trophées d'enfance.

La convocation, sous forme d'une requête, émanait du préfet de police adjoint, mais Dalgliesh sut, dès qu'il entra dans son bureau, qu'il ne s'agissait pas d'une affaire de routine. Maynard Scobie, des Renseignements Généraux, était déjà là, flanqué d'un collègue que Dalgliesh ne connaissait pas et que personne ne prit la peine de lui présenter. Chose plus révélatrice encore, Bruno Denholm, du MI5 [6], se tenait près de la fenêtre, regardant la vue. Il se retourna et vint

prendre place près de Harkness. Les visages des deux hommes trahissaient leurs sentiments. Le préfet de police adjoint avait l'air irrité, Denholm arborait l'expression déterminée d'un homme qui s'apprête à être écrasé sous le nombre, mais qui a l'avantage des armes.

Harkness prit la parole sans préliminaires : « Le musée Dupayne, un musée privé consacré à l'entre-deux-guerres. À Hampstead, à la lisière du Heath. Vous le connaissez ?

— J'y suis allé une fois, la semaine dernière.

— Voilà qui pourrait sans doute nous être utile. Je n'ai jamais entendu parler de cet endroit.

— Peu de gens le connaissent. Ils ne font pas de publicité. Mais les choses vont peut-être changer. Marcus Dupayne vient d'en reprendre la direction. »

Harkness se dirigea vers la table de conférence. « Autant nous asseoir. Nous risquons d'en avoir pour un moment. Il y a eu un crime – ou plus exactement une mort suspecte. Selon la Brigade d'Enquête sur les Incendies, il pourrait s'agir d'un crime. Neville Dupayne a été brûlé vif dans sa Jaguar, qui se trouvait dans le garage du musée. Il a, paraît-il, l'habitude de venir chercher sa voiture tous les vendredis à dix-huit heures avant de partir en week-end. Il semblerait que ce vendredi, quelqu'un ait pu le guetter, l'asperger d'essence et frotter une allumette. C'est une hypothèse. Nous souhaitons vous charger de cette affaire. »

Dalglish se tourna vers Denholm. « Votre présence ici me donne à penser qu'elle vous concerne aussi.

— Accessoirement seulement, mais nous aimerions que les choses soient réglées le plus rapidement possible. Nous ne connaissons que les faits essentiels, mais l'affaire semble relativement claire.

— Dans ce cas, pourquoi faire appel à moi ?

— Nous tenons à ce que la lumière soit faite avec le moins de tapage possible, expliqua Denholm. Un crime attire toujours une certaine publicité et, dans le cas présent, nous ne souhaitons pas que la presse s'y intéresse de trop près. Nous avons un contact sur place, James Calder-Hale, qui occupe plus ou moins les fonctions de conservateur. C'est un ancien du ministère des Affaires étrangères, un spécialiste du Proche-Orient. Il parle arabe et un ou deux dialectes locaux. Il a pris sa retraite pour raison de santé il y a quatre ans, mais il est resté en relation avec certains de ses amis. Surtout, et c'est ce qui nous intéresse le plus, eux sont restés en relation avec lui. Il lui arrive de nous fournir certaines pièces de puzzles qui peuvent être utiles, et nous aimerions qu'il continue.

— Est-il l'un de vos employés ? demanda Dalglish.

— Pas exactement. Il nous est arrivé de lui verser de l'argent. Pour

l'essentiel, il travaille à son compte, mais il est précieux. »

Harkness prit la parole. « Le MI5 aurait préféré ne pas divulguer cette information, mais nous avons fait valoir les besoins de l'enquête. Nous comptons sur votre discrétion, cela va sans dire.

— Si je dois enquêter sur une affaire de meurtre, il faut que je tiennne mes deux inspecteurs principaux au courant. J'imagine que vous ne voyez aucune objection à ce que je procède à l'arrestation de Calder-Hale si c'est lui qui a tué Neville Dupayne ? »

Denholm sourit. « Vous ne devriez pas avoir de mal à établir son innocence. Il a un alibi. »

Vraiment ? s'interrogea Dalglish. Le MI5 n'avait pas perdu de temps. Sa première réaction en apprenant le meurtre avait évidemment été de prendre contact avec Calder-Hale. Si son alibi tenait la route, Calder-Hale pourrait être éliminé et tout le monde serait content. Mais l'implication du MI5 compliquait les choses. Officiellement, les services secrets pourraient juger plus commode de se tenir à l'écart ; mais officieusement, ils surveilleraient évidemment tous ses faits et gestes.

« Comment avez-vous l'intention de faire avaler ça à la police locale ? demanda-t-il. À première vue, ce n'est qu'une affaire comme les autres. Une mort suspecte ne justifie guère que l'on fasse appel à l'Unité Spéciale d'Enquête. Ils voudront certainement savoir pourquoi. »

Harkness écarta le problème d'un revers de main. « Nous réglerons ça. Il suffira sans doute de laisser entendre qu'un ancien patient de Dupayne était une personnalité de premier plan, et que nous souhaitons trouver le coupable sans faire trop de vagues. Nous laisserons les choses dans le flou. L'important, c'est de résoudre cette affaire. Le technicien de la Brigade d'enquête sur les incendies est encore sur place, avec Marcus Dupayne et sa sœur. Rien ne vous empêche de vous mettre au travail tout de suite, je suppose ? »

Il fallait qu'il appelle Emma. De retour dans son bureau, il céda à un accablement aussi insondable que les déceptions d'enfant enfouies au fond de sa mémoire, accompagné de la même conviction superstitieuse qu'un destin malfaisant s'acharnait contre lui, le jugeant indigne de connaître le bonheur. Il avait réservé une table d'angle à l'Ivy pour vingt et une heures. Ils devaient dîner tard et décider ensemble de leurs projets de week-end. Tout était organisé avec précision. La réunion au Yard durerait probablement jusqu'à dix-neuf heures ; réserver plus tôt aurait été tenter le sort. Il devait passer prendre Emma chez son amie Clara, à Putney, à huit heures et quart. Il aurait déjà dû être en route.

Sa secrétaire pouvait évidemment annuler la réservation au restaurant, mais il ne lui avait jamais demandé de transmettre le

moindre message, fût-il parfaitement anodin, à Emma et il n'avait pas l'intention de le faire ; il redoutait trop de trahir cette parcelle soigneusement préservée de son intimité. En composant les chiffres sur son portable, il se demanda si ce serait la dernière fois qu'il entendrait sa voix. Cette simple idée le consterna. Si elle estimait que c'était une contrariété de trop, il était résolu à obtenir d'elle une ultime entrevue.

Ce fut Clara qui décrocha. Dès qu'il demanda à parler à Emma, elle lança : « Il y a un os, c'est ça ?

— Pourriez-vous me passer Emma ? Est-elle là ?

— Elle est chez le coiffeur. Elle sera de retour dans quelques instants. Mais ce n'est pas la peine de rappeler. Je la préviendrai.

— Je préférerais le faire moi-même. Dites-lui que je rappellerai plus tard.

— Si j'étais vous, je m'évitais cette peine, dit-elle. Il y a certainement un cadavre peu recommandable qui réclame votre attention quelque part. » Elle s'interrompit, avant de poursuivre sur le ton de la conversation : « Vous êtes un salaud, Adam Dalglish. »

Il essaya de réprimer l'irritation qui perçait dans sa voix, mais il savait qu'elle avait dû la percevoir, cinglante comme un coup de fouet. « Peut-être, mais j'aimerais mieux l'entendre de la bouche d'Emma. Elle est adulte. Elle n'a pas besoin de chaperon.

— Au revoir, commandant. Je préviendrai Emma. » Et elle raccrocha.

Une colère contre lui-même, et non contre Clara, vint alors s'ajouter à sa déception. Cet appel avait été maladroit, il s'était montré inutilement désagréable avec une femme, et cette femme était l'amie d'Emma. Il décida d'attendre un peu avant de rappeler. Cela leur donnerait à tous le temps de réfléchir à ce qu'il fallait dire.

Mais quand il rappela, ce fut encore Clara qui répondit : « Emma a décidé de rentrer à Cambridge. Elle est partie il y a cinq minutes. Je lui ai transmis votre message. »

La communication fut coupée. Se dirigeant vers son placard pour prendre sa valise, il lui sembla entendre la voix de Clara. *Il y a certainement un cadavre peu recommandable qui réclame votre attention quelque part.*

D'abord, il devait écrire à Emma. Ils se téléphonaient le plus rarement possible, et il savait pertinemment que cette réticence à échanger des messages verbaux lorsqu'ils étaient séparés était de son fait à lui. Entendre sa voix sans voir son visage lui semblait trop frustrant, trop angoissant. Il s'inquiétait toujours à l'idée d'appeler au mauvais moment, de se laisser aller à des banalités. Le mot écrit possédait plus de permanence. Il était sans doute plus difficile d'effacer une maladresse, mais au moins, il pouvait contrôler ce qu'il

écrivait. Il rédigea alors un bref message, exprimant ses regrets et sa déception, laissant à Emma le soin de dire si et quand elle souhaitait le revoir. Il pouvait se rendre à Cambridge, si cela lui convenait mieux. Il signa simplement *Adam*. Jusqu'à présent, ils s'étaient toujours retrouvés à Londres. C'était elle qui subissait les désagréments du voyage mais il pensait qu'elle devait se sentir moins engagée en venant à Londres et qu'elle pouvait éprouver une certaine sécurité affective en le rencontrant sur ce qui était, pour elle, un terrain neutre. Il écrivit son adresse avec soin, colla un timbre prioritaire et mit l'enveloppe dans sa poche. Il la glisserait dans la boîte du bureau de poste, en face de New Scotland Yard. Il calculait déjà dans combien de temps il pourrait espérer une réponse.

Il était dix-neuf heures cinquante-cinq et l'inspecteur principal Kate Miskin, accompagnée de son homologue Piers Tarant, prenait un verre dans un pub, au bord de la Tamise, entre Southwark Bridge et London Bridge. En semaine, cette partie des quais, proche de la cathédrale de Southwark, était toujours animée en fin de journée. La réplique grandeur nature du *Golden Hinde* de Drake, amarrée entre la cathédrale et le pub, était depuis longtemps fermée aux visiteurs pour la nuit, mais un petit groupe de personnes flânait encore lentement autour de ses flancs de chêne noirci et levait les yeux vers le gaillard d'avant, semblant se demander, comme Kate le faisait fréquemment, comment un bâtiment aussi modeste avait pu faire le tour du monde au XVI^e siècle, sur la mer démontée.

Kate et Piers avaient eu une journée chargée, et peu gratifiante. Quand l'Unité Spéciale d'Enquête n'était pas en mission, ses membres étaient affectés à d'autres divisions. Ils ne s'y sentaient pas chez eux et étaient conscients, l'un comme l'autre, du ressentiment tacite de collègues qui considéraient que l'équipe du commandant Dalglish jouissait de privilèges exorbitants. On leur faisait comprendre avec plus ou moins de subtilité qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Vers dix-neuf heures trente, ils n'avaient plus supporté le brouhaha du pub et avaient rapidement fini leur « fish and chips ». Sur un simple signe de tête complice, ils étaient sortis, leur verre à la main, sur la jetée presque déserte. Ce n'était pas la première fois qu'ils s'y rendaient ensemble, mais ce soir, en quittant l'agitation effrénée du bar pour savourer la paisible nuit d'automne, Kate éprouva comme un sentiment d'adieu. Derrière eux, les voix leur parvenaient, assourdies. La puissante odeur du fleuve chassait les vapeurs de bière et ils se tinrent, côte à côte, les yeux fixés sur la Tamise, sur sa peau sombre et palpitante qu'une myriade de lumières balafrèrent et faisaient frissonner. La marée était basse, et une eau lourde et boueuse déposait un mince liseré d'écume souillée sur les galets graveleux. Au nord-ouest, et au-dessus des tours du pont de chemin de fer de Cannon Street, le dôme de St Paul était suspendu comme un mirage au-dessus de la ville. Des mouettes se rengorgeaient au bord de l'eau ; trois d'entre elles s'envolèrent soudain dans un tumulte d'ailes et descendirent en piqué vers Kate avant de se poser sur la rambarde de

bois du ponton, leur poitrine blanche se découpant sur l'obscurité du fleuve.

Était-ce la dernière fois qu'ils prenaient un verre ensemble ? se demanda Kate. Dans trois semaines, Piers saurait si sa mutation aux Renseignements Généraux était acceptée. C'était son projet, son ambition, mais elle savait qu'il lui manquerait. Lorsqu'il était arrivé dans l'équipe, cinq ans auparavant, elle s'était dit que c'était un des policiers les plus attirants avec qui elle ait jamais travaillé. Cette idée l'avait étonnée et lui avait déplu. Elle était loin de le trouver beau ; il mesurait un bon centimètre de moins qu'elle et avait des bras simiesques. Ses épaules larges et son faciès épais lui donnaient une allure de dur-à-cuire. Il avait une bouche bien dessinée et sensible, toujours prête, semblait-il, à se retrousser dans quelque plaisanterie ambiguë, et l'on retrouvait un petit côté acteur dans son visage légèrement grassouillet, aux sourcils obliques. Mais elle avait fini par le respecter en tant que collègue et en tant qu'homme, et la perspective d'avoir à s'adapter à quelqu'un d'autre ne lui souriait guère. Son sex-appeal ne la troublait plus. Elle tenait trop à son travail et à sa place au sein de l'équipe pour les sacrifier à la satisfaction fugace d'une liaison clandestine. Il était difficile de garder un secret bien longtemps à la Metropolitan Police, et elle avait vu trop de carrières et de vies brisées pour être tentée de s'engager sur cette voie d'une facilité séduisante. Aucune liaison n'était plus irrémédiablement vouée à l'échec que celles qui reposaient sur le désir, l'ennui ou l'envie de mettre un peu de piment dans sa vie. Kate n'avait pas eu de peine à garder ses distances dans tout ce qui n'était pas purement professionnel.

S'agissant de ses sentiments et de sa vie privée, Piers se montrait tout aussi discret qu'elle. Après avoir travaillé avec lui pendant cinq ans, elle n'en savait guère plus qu'à son arrivée sur l'existence qu'il menait en dehors de la police. Elle savait qu'il avait un appartement au-dessus d'un magasin, dans une rue étroite de la City, et qu'il adorait explorer les venelles secrètes de Square Mile, ses églises regroupées et son fleuve mystérieux, chargé d'histoire. Mais il ne l'avait jamais invitée chez lui, pas plus qu'elle ne l'avait invité chez elle, au nord du fleuve, à huit cents mètres de l'endroit où ils se trouvaient. Quand on était amené à affronter le pire de ce que les hommes et les femmes peuvent s'infliger mutuellement, quand l'odeur de la mort semblait parfois imprégner vos vêtements, il fallait avoir un lieu dont on pût fermer la porte, physiquement et mentalement, sur tout ce qui n'était pas vous-même. Elle soupçonnait que dans son appartement de Queenhithe surplombant le fleuve, AD éprouvait le même sentiment. Elle se demandait s'il fallait envier ou plaindre la femme qui se croyait capable de s'immiscer dans cette intimité.

Trois semaines encore, et Piers ne serait probablement plus là. L'inspecteur Robbins était déjà parti, ayant enfin obtenu sa promotion au grade d'inspecteur principal. Kate avait l'impression de voir se disloquer leur petite équipe sympathique, dont la cohésion était assurée par un équilibre subtil de personnalités et par des loyautés partagées.

« Robbins va me manquer, dit-elle.

— Pas à moi. Sa droiture oppressante m'inquiétait. Je n'ai jamais pu oublier qu'il est prédicateur laïque. J'avais tout le temps l'impression d'être jugé. La bonté de Robbins me dépasse.

— On ne peut quand même pas dire que la Met pêche par excès de droiture !

— À d'autres, Kate ! Combien de policiers véreux connais-tu ? On fait avec. Je ne vois pas pourquoi la police devrait être plus vertueuse que la société au sein de laquelle elle est recrutée. »

Kate garda le silence un instant avant de demander : « Pourquoi les Renseignements Généraux ? Ils vont avoir du mal à t'intégrer au grade que tu as atteint. J'aurais plutôt pensé que tu postulerais au MI5. Comme ça, tu aurais pu quitter la plèbe laborieuse et rejoindre les aristos des écoles privées.

— Je suis policier. Si je laisse tomber un jour, ce ne sera pas pour le MI5. Je serais plutôt tenté par le MI6 [7]. » Il se tut un moment et poursuivit : « Tu sais, j'ai posé ma candidature aux services secrets en sortant d'Oxford. Mon directeur d'études trouvait que ça m'allait bien et il a arrangé les entretiens discrets de rigueur. Le bureau d'évaluation ne l'a pas suivi. »

C'était un aveu étonnant, venant de Piers, et à son ton exagérément nonchalant, Kate comprit combien il avait dû lui coûter. Sans le regarder, elle lança : « Tant pis pour eux, et tant mieux pour la Met. Maintenant, on va se farcir Francis Benton-Smith. Tu le connais ?

— Vaguement. Bon courage ! Trop joli garçon – un père anglais, une mère indienne, un charme fou. Sa mère est pédiatre, son père professeur de collège. Il est ambitieux. Intelligent, mais les dents un peu trop longues à mon goût. Attends-toi à des ronds de jambe à n'en plus finir. Je connais le genre. Ces types-là entrent dans la police parce qu'ils se croient surqualifiés et s'imaginent pouvoir briller au milieu des péquenauds. Tu connais le principe : choisis un boulot dans lequel tu es plus malin que les autres dès le départ et avec un peu de bol, ils te serviront de marchepied.

— Tu es injuste, protesta Kate. Comment peux-tu dire ça ? En plus, c'est ton portrait que tu traces. Ce n'est pas pour ça que tu es entré dans la police ? Tu étais surqualifié, ne le nie pas. Et ce diplôme de théologie d'Oxford ?

— Je te l'ai déjà expliqué. C'était le moyen le plus facile d'être

admis à Oxford ou Cambridge. Aujourd'hui, bien sûr, il suffirait que je sorte d'un lycée de banlieue et avec un peu de bol, le gouvernement obligerait une de ces prestigieuses universités à accepter mon inscription. De toute façon, tu ne risques pas d'avoir à subir Benton longtemps. La promotion de Robbins n'était pas la seule à se faire attendre. Il paraît que tu vas passer inspecteur divisionnaire dans quelques mois. »

Elle avait entendu cette rumeur, elle aussi. N'était-ce pas ce qu'elle avait voulu, ce pour quoi elle avait tant travaillé ? N'était-ce pas l'ambition qui l'avait conduite à quitter le septième étage d'un immeuble de logements sociaux pour un appartement qui lui avait semblé incarner jadis le summum de la réussite ? La Met dans laquelle elle travaillait aujourd'hui n'était plus la police dans laquelle elle était entrée. Elle avait changé. L'Angleterre aussi, et le monde avec elle. Et Kate avait changé, elle aussi. Depuis le rapport Macpherson de 1999[8] sur le racisme institutionnel, elle était devenue moins idéaliste, plus cynique à propos des manœuvres politiciennes, plus prudente dans ses propos. La jeune inspectrice de police Miskin avait sans doute été d'une innocence frisant la naïveté, mais ce qu'elle avait perdu était plus précieux que l'innocence. Pourtant, elle restait fidèle à la Met et vouait toujours à Adam Dalgliesh une loyauté passionnée. Elle songea que rien n'était immuable. Ils seraient bientôt les deux seuls membres de l'Unité Spéciale d'Enquête d'origine. Combien de temps Dalgliesh resterait-il encore en fonction ?

« Il y a quelque chose qui cloche avec AD ? demanda-t-elle.

— Comment ça ?

— Ces derniers mois, je l'ai trouvé plus stressé que d'habitude.

— Ça t'étonne ? Il sert plus ou moins de conseiller au préfet de police. Il est sur tous les fronts. La lutte antiterroriste, la commission sur la formation de la police, les critiques incessantes contre les dysfonctionnements de la Met, l'affaire Burrell, les relations avec le MI5 et des réunions à n'en plus finir avec des huiles en tout genre... et tu t'étonnes qu'il soit stressé ? Nous le sommes tous. Il y est habitué. Je suis sûr qu'en fait il aime ça.

— Je me posais des questions sur cette femme, tu sais celle de Cambridge. Celle qu'on a rencontrée sur l'affaire de St Anselm. J'ai la vague impression qu'elle lui en fait baver. »

Sa voix était restée impassible, elle avait les yeux fixés sur le fleuve, mais elle n'eut pas de peine à imaginer le regard appuyé et amusé de Piers. Il savait certainement qu'elle n'avait pas envie de prononcer son nom – et pourquoi donc, grands dieux ? – mais qu'elle ne l'avait pas oublié.

« Notre belle Emma ? Qu'est-ce que tu veux dire par "lui en faire baver" ?

— Oh, ne fais pas le malin, Piers ! Tu le sais très bien !

— Pas du tout ! Ça peut être n'importe quoi : critiquer sa poésie, refuser de coucher avec lui...

— Tu crois qu'ils... couchent ensemble ?

— Mon Dieu, Kate ! Comment veux-tu que je le sache ? Et tu ne crois pas que c'est peut-être le contraire qui se passe ? C'est peut-être AD qui lui en fait voir de toutes les couleurs. Je ne peux pas te dire s'ils couchent ensemble, mais elle ne refuse pas de dîner avec lui, si ça peut t'intéresser. Je les ai vus ensemble à l'Ivy il y a une quinzaine de jours.

— Comment as-tu fait pour obtenir une table à l'Ivy ?

— Par la fille avec qui j'étais. J'ai dragué au-dessus de mon grade... et au-dessus de mes revenus, malheureusement. En tout cas, ils étaient là, à une table d'angle.

— Curieuse coïncidence.

— Pas tant que ça. Londres n'est pas si grand. On finit tôt ou tard par tomber sur tous les gens qu'on connaît. C'est ce qui rend la vie sexuelle si compliquée.

— Ils t'ont vu ?

— AD, oui, mais j'ai trop de tact et trop d'éducation pour m'imposer sans être invité – et je ne l'ai pas été. Elle ne le quittait pas des yeux. Je dirais que l'un des deux au moins était amoureux, si ça peut te rassurer. »

C'était loin d'être le cas, mais le portable de Kate sonna avant qu'elle ait eu le temps de répondre à Piers. Elle écouta attentivement pendant trente secondes et dit : « Oui. Piers est avec moi. Je comprends. Nous arrivons », et glissa l'appareil dans sa poche.

« Je parie que c'était le patron.

— On soupçonne un homicide. Un homme brûlé vif dans sa voiture au musée Dupayne, juste à côté de Spaniards Road. On est chargés de l'affaire. AD est au Yard, il nous retrouve au musée. Il apportera nos mallettes.

— On a bien fait de dîner tôt. Mais pourquoi nous ? Cette mort a quelque chose de particulier ?

— AD ne me l'a pas dit. On prend ta voiture ou la mienne ?

— La mienne est plus rapide, mais la tienne est ici. De toute façon, avec les bouchons du vendredi soir et les bidouillages du maire avec les feux rouges, on irait plus vite à vélo. »

Elle l'attendit pendant qu'il rapportait leurs verres vides à l'intérieur du pub. C'était curieux, songea-t-elle. Un seul homme était mort, et l'équipe allait consacrer des journées, des semaines, voire plus longtemps encore, à déterminer comment, pourquoi et par la faute de qui. C'était un meurtre, le crime par excellence. Personne ne chiffrerait jamais le coût de l'enquête. Même s'ils ne procédaient à

aucune arrestation, le dossier ne serait pas classé. Et pendant ce temps, des terroristes pouvaient à tout moment faire pleuvoir la mort sur des milliers d'innocents. Mais elle n'en dit rien à Piers quand il la rejoignit. Elle savait ce qu'il répondrait. *Le terrorisme n'est pas notre boulot. Les homicides, si.* Après un dernier regard de l'autre côté du fleuve, elle le suivit vers sa voiture.

Son arrivée ne ressemblait en rien à sa première visite. Quand Dalglish engagea sa Jaguar dans l'allée, les abords mêmes lui parurent curieusement transformés. L'éclairage imprécis de la rangée de réverbères rendait les ténèbres environnantes plus profondes encore, tandis que la masse des buissons paraissait plus dense et plus haute, dessinant une allée plus étroite que dans son souvenir. Derrière leur obscurité impénétrable, de frêles troncs d'arbres projetaient leurs branches presque dénudées vers l'encre bleue du ciel nocturne. Lorsqu'il aborda le dernier virage, la maison surgit, mystérieuse comme une illusion d'optique. La porte d'entrée était fermée, et les fenêtres découpaient des rectangles noirs, à l'exception d'une unique lumière qui brillait dans la pièce située au rez-de-chaussée à gauche. Un ruban barrait le passage et un agent de police en uniforme montait la garde. Dalglish était manifestement attendu : l'agent se contenta d'un bref coup d'œil à la carte de police qu'il lui tendit par la vitre avant de saluer et d'écarter les poteaux.

Il était inutile de lui indiquer le lieu du sinistre. Bien qu'aucun brasier n'éclairât les ténèbres, de petits nuages de fumée âcre flottaient encore sur la gauche de la maison et il perçut une puanteur de métal brûlé, qui dominait l'odeur de feu d'automne du bois calciné. Mais il tourna d'abord à droite et se dirigea vers le parking, dissimulé derrière sa haie de lauriers. En raison des encombrements, il lui avait fallu du temps pour rejoindre Hampstead, et il constata sans surprise que Kate, Piers et Benton-Smith l'avaient devancé. Il aperçut d'autres voitures, une berline BMW, une Mercedes 190, une Rover et une Ford Fiesta. Apparemment, les Dupayne et au moins un membre du personnel étaient arrivés.

Kate s'approcha de Dalglish qui sortait de la voiture leurs mallettes et leurs quatre combinaisons. « Nous sommes là depuis à peu près cinq minutes, commandant, dit-elle. Il y a un type de la Brigade d'Enquête sur les Incendies. Les photographes portaient au moment où nous sommes arrivés.

— Et la famille ?

— Mr Marcus Dupayne et sa sœur, Miss Caroline Dupayne, sont à l'intérieur du musée. L'incendie a été découvert par la femme de charge, Mrs Tallulah Clutton. Elle vous attend chez elle, dans le

pavillon qui se trouve derrière la maison, avec Miss Muriel Godby, la secrétaire-réceptionniste. Nous ne leur avons pas parlé, sinon pour les prévenir que vous alliez arriver. »

Dalglish se tourna vers Piers. « Voulez-vous leur dire que je souhaiterais les voir dès que possible ? D'abord Mrs Clutton, puis les Dupayne. Entre-temps, vous feriez bien de ratisser le terrain avec Benton-Smith. Ça ne servira probablement à rien et nous ne pourrons pas nous mettre sérieusement au travail avant demain matin, mais on ne sait jamais. Rejoignez-moi ensuite sur les lieux du sinistre. »

Accompagné de Kate, il se dirigea vers le garage. Deux lampes à arc illuminaient ce qu'il en restait et, en s'approchant, il remarqua que la scène était éclairée aussi crûment que pour un tournage. Mais à ses yeux, le lieu d'un crime, sous les projecteurs, présentait toujours cet aspect, complètement artificiel, comme si, en anéantissant sa victime, l'assassin avait privé de tout semblant de réalité jusqu'aux objets les plus ordinaires de son environnement. Les pompiers étaient partis avec leurs camions dont les roues avaient laissé de profondes ornières dans l'herbe du bas-côté, aplatie par les lourds rouleaux des tuyaux.

Le technicien les avait entendus approcher. C'était un homme de plus d'un mètre quatre-vingt, au visage pâle, taillé à la serpe, surmonté d'épais cheveux roux. Il portait une combinaison bleue et des bottes de caoutchouc, ainsi qu'un masque de chirurgien suspendu autour du cou. Avec sa couronne de cheveux flamboyante, face à laquelle les lampes à arc elles-mêmes ne pouvaient rivaliser, et son visage puissant et osseux, il se dressa un instant, raide et hiératique comme le gardien mythique de la porte des Enfers ; il ne manquait qu'une épée enflammée pour que l'illusion fût complète. L'image s'évanouit, et il s'avança à grands pas pour écraser la main de Dalglish.

« Commandant Dalglish ? Douglas Anderson, de la Brigade d'Enquête sur les incendies. Je vous présente Sam Roberts, mon assistant. » Sam s'avéra être une jeune fille menue, dont le visage arborait une expression de résolution presque enfantine sous sa tignasse brune.

Trois silhouettes, en bottes et combinaisons blanches aux capuchons rejetés en arrière, se tenaient un peu à l'écart. « Vous connaissez certainement Brian Clark et ses collègues des services scientifiques », dit Anderson.

Clark leva un bras en guise de salut, mais ne bougea pas. Dalglish ne l'avait jamais vu serrer la main à personne, même quand cela semblait s'imposer. On aurait dit qu'il craignait que le moindre contact humain ne contamine d'éventuels indices. Dalglish se demanda si, quand il invitait des amis à dîner, Clark étiquetait ensuite leurs tasses à café comme pièces à conviction ou relevait

soigneusement leurs empreintes digitales. Clark savait qu'il fallait laisser la scène d'un crime intacte tant que le responsable de l'enquête ne l'avait inspectée et que les photographes n'avaient pas terminé, mais il ne dissimulait pas à quel point il avait hâte de se mettre au travail. Plus détendus, ses deux collègues se tenaient légèrement en retrait, comme des figurants en costume attendant de jouer leur rôle dans quelque rite ésotérique.

Dalgliesh et Kate, en combinaisons blanches et en gants de latex, se dirigèrent vers le garage, dont les vestiges se dressaient à une vingtaine de mètres du musée. Il ne restait presque plus rien du toit, mais les trois murs étaient encore debout et les portes ouvertes ne portaient aucune trace de feu. Sur l'arrière du bâtiment, les jeunes arbres au tronc grêle avaient été réduits à des aiguilles déchiquetées de bois noirci. À huit mètres du garage, se dressait un abri de jardin, avec un robinet extérieur, à droite de la porte. Curieusement, cette petite construction n'avait été que légèrement roussie par l'incendie.

Avec Kate silencieuse à ses côtés, Dalgliesh s'arrêta un moment à l'entrée du garage, parcourant lentement du regard cette scène de dévastation. L'absence d'ombres accusait les contours des objets, la puissance des lampes à arc délavait les couleurs, exception faite du long capot de la voiture qui, épargné par les flammes, étincelait de toute la richesse de son rouge, rutilant comme s'il venait d'être peint. En s'élevant, les flammes s'étaient propagées au toit de plastique ondulé et Dalgliesh aperçut, au-delà des bords souillés de fumée, le ciel nocturne et quelques étoiles. À sa gauche, à un peu plus d'un mètre du siège du conducteur de la Jaguar, s'ouvrait une fenêtre carrée, dont la vitre était noircie et fendue. Le garage était exigu, c'était de toute évidence un simple abri de bois à toit plat que l'on avait transformé à cet usage. Il n'y avait qu'un mètre d'espace de part et d'autre de la voiture, et pas plus de trente centimètres entre l'avant du capot et la double porte. Le battant qui se trouvait à droite de Dalgliesh était grand ouvert ; l'autre, du côté du conducteur, donnait l'impression qu'on avait commencé à le refermer. La porte de gauche était munie de verrous sur sa partie inférieure et supérieure, et la droite était équipée d'une serrure Yale. Dalgliesh remarqua que la clé était en place. À sa gauche, il aperçut un interrupteur et vit que l'ampoule avait été retirée de la douille. Dans l'angle situé entre la porte à demi fermée et le mur, un bidon d'essence de cinq litres gisait sur le côté, épargné par le feu. Le bouchon manquait.

Douglas Anderson se tenait derrière la portière entrouverte de la voiture, attentif et silencieux comme un chauffeur les invitant à monter. Toujours flanqué de Kate, Dalgliesh s'approcha du corps. Celui-ci était affalé sur le siège du conducteur, légèrement tourné vers la droite, ce qui restait du bras gauche collé le long du corps, le droit

tendu et rigide, dans une parodie de protestation. Par la portière entrouverte, Dalglish aperçut le cubitus et quelques fragments d'étoffe calcinée adhérant à un lambeau de muscle. Tout ce qui pouvait brûler au niveau de la tête avait été consumé, et le feu ne s'était arrêté qu'au-dessus des genoux. Le visage carbonisé, aux traits effacés, était tourné vers lui, et le crâne, noir comme une allumette usagée, avait l'air étrangement petit. La bouche, ouverte sur un rictus, semblait se moquer de l'aspect grotesque de la tête. Seules les dents, étincelantes de blancheur dans cette chair carbonisée, et un petit fragment de crâne fêlé proclamaient l'humanité du cadavre. Il se dégageait une puanteur de chair brûlée et d'étoffe calcinée, mêlée à une odeur d'essence, moins envahissante mais très nette.

Dalglish jeta un coup d'œil à Kate. À la lumière des lampes, elle était verdâtre, les traits figés dans un masque inflexible. Il se rappela qu'elle lui avait avoué un jour sa peur du feu. Il ne savait plus quand ni pourquoi mais, comme toutes ses rares confidences, celle-ci s'était inscrite dans son esprit. L'affection que la jeune femme lui inspirait tenait pour beaucoup à la richesse de sa personnalité et à leurs expériences communes. Il respectait ses qualités professionnelles et la détermination courageuse qui l'avait conduite là où elle était arrivée. Il éprouvait un désir quasi paternel de la soutenir et de la voir réussir dans son métier, sans être insensible pour autant à sa séduction féminine. Cette attirance n'avait jamais rien eu d'ouvertement sexuel. Il ne tombait pas amoureux aisément et n'avait jamais fait d'entorse au principe qui lui interdisait de coucher avec une collaboratrice — Kate, se disait-il, respectait probablement le même tabou. Ses traits crispés lui inspirèrent un élan de tendresse protectrice. Pendant un instant, il envisagea de trouver un prétexte pour l'éloigner et lui demander d'aller chercher Piers, mais il s'en abstint. Kate était trop intelligente pour ne pas déceler la ruse, et Piers aussi ; il ne voulait pas l'humilier, surtout devant un collègue, masculin de surcroît. Instinctivement, il s'approcha d'elle et son épaule effleura son bras. Il sentit le corps de la jeune femme se raidir. Kate tiendrait le coup.

« À quelle heure les pompiers sont-ils arrivés ? demanda Dalglish à Anderson.

— À dix-huit heures quarante-cinq. Dès qu'ils ont constaté la présence d'un corps dans la voiture, ils ont appelé l'expert en homicides de la police. Vous le connaissez peut-être, Charlie Unsworth. Il faisait partie des services scientifiques de la Met. Il a procédé aux premières constatations, et il ne lui a pas fallu longtemps pour conclure à une mort suspecte. Il a donc téléphoné à la Met, à la Brigade d'Enquêtes sur les Incendies. Comme vous le savez, nous sommes de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre et je suis arrivé à dix-neuf heures vingt-huit. Nous avons décidé d'ouvrir

l'enquête immédiatement. Les pompes funèbres viendront chercher le corps dès que vous aurez terminé. J'ai prévenu la morgue. Nous avons procédé à une inspection préliminaire du véhicule, mais il va être transporté à Lambeth. Il y a peut-être des empreintes. »

Les pensées de Dalgliesh revinrent à sa dernière affaire, celle du collège St Anselm. Si le père Sébastien avait été là, il aurait fait le signe de croix. Quant à son propre père, un prêtre anglican modéré, il aurait incliné la tête pour prier, et aurait prononcé les paroles qui s'imposaient, sanctifiées par des siècles d'usage. Ils avaient bien de la chance, songea-t-il, de pouvoir faire instinctivement appel à des gestes réaffirmant l'humanité de ces restes atrocement calcinés. Il fallait conférer une certaine dignité à la mort, rappeler que cette dépouille, qui serait bientôt rabaissée au rang de pièce à conviction étiquetée, transportée, disséquée et analysée, conservait une importance supérieure à celle de la carcasse brûlée de la Jaguar ou des moignons d'arbres morts.

Dalglish laissa la parole à Anderson. Il ne le connaissait pas personnellement, mais il savait qu'il avait plus de vingt ans d'expérience de la mort par le feu. C'était lui le spécialiste, pas Dalgliesh. « Que pouvez-vous nous dire ? demanda-t-il.

— L'endroit où le feu a pris ne fait aucun doute. Il s'agit de la tête et de la partie supérieure du corps. Comme vous pouvez le voir, l'incendie s'est essentiellement limité à la partie centrale de la voiture. Les flammes ont embrasé la capote relevée, puis se sont propagées au plastique ondulé du toit du garage. Les vitres ont probablement explosé sous l'effet de la chaleur, provoquant un appel d'air qui a entraîné les flammes à l'extérieur. Voilà pourquoi les arbres ont pris feu. Autrement, l'incendie aurait pu s'éteindre tout seul sans que personne n'aperçoive quoi que ce soit, dans le Heath ou dans Spaniards Road, je veux dire. Évidemment, flammes ou non, Mrs Clutton l'aurait remarqué dès son retour.

— Et la cause du feu ?

— L'essence, très certainement. Nous pourrions vérifier ce point assez rapidement. Il suffit de prélever des échantillons des vêtements et du siège du conducteur et de les passer au spectromètre de masse – nous avons un TVA 1000. Il nous révélera la présence éventuelle d'hydrocarbures. Évidemment, l'analyse ne sera pas d'une précision absolue. La chromatographie gazeuse pourra nous confirmer les résultats. Cela devrait prendre une semaine. Mais c'est presque inutile. Dès que je suis entré dans le garage, j'ai senti l'odeur d'essence que dégageaient son pantalon et une partie du siège brûlé.

— Et voici probablement le bidon, dit Dalgliesh. Mais où est le bouchon ?

— Ici, commandant. Nous n'y avons pas touché. » Anderson les

conduisit au fond du garage. Le bouchon gisait dans le coin le plus reculé.

« Accident, suicide, homicide ? demanda Dalglish. Vous avez eu le temps de vous faire une première idée ?

— Ce n'est pas un accident. Vous pouvez exclure cette hypothèse. Je ne crois pas non plus au suicide. D'après mon expérience, les gens qui se suicident par le feu ne jettent pas le bidon d'essence aussi loin. On le retrouve généralement sur le plancher de la voiture. En admettant qu'il se soit effectivement aspergé lui-même et qu'il ait tout de même lancé le bidon, pourquoi le bouchon ne se trouve-t-il pas à côté de lui, ou dans la voiture ? J'ai plutôt l'impression qu'il a été retiré par quelqu'un qui se tenait dans l'angle gauche du garage, au fond. Il n'aurait pas pu rouler aussi loin. Le béton est relativement lisse, mais le sol est légèrement incliné depuis le mur du fond vers la porte. Selon moi, la pente ne dépasse pas dix centimètres, mais si le bouchon avait roulé, on l'aurait retrouvé près du bidon. »

Kate intervint : « L'assassin, si assassin il y a, a dû rester dans le noir. Il n'y a pas d'ampoule dans la douille.

— Si l'ampoule avait claqué, répondit Anderson, elle serait encore en place. Quelqu'un l'a retirée. Ça a pu être fait en toute innocence, peut-être par Mrs Clutton ou par Dupayne lui-même. Mais quand une ampoule claque, on la laisse généralement dans la douille jusqu'à ce qu'on en mette une nouvelle. Et puis, il y a la ceinture de sécurité. Elle a brûlé, mais la boucle est fermée. Il avait attaché sa ceinture. Je n'ai jamais vu ça dans une affaire de suicide.

— Il avait peut-être peur de changer d'avis au dernier moment, remarqua Kate.

— C'est peu probable. Une fois que vous vous êtes arrosé la tête d'essence et que vous avez frotté une allumette, vous ne risquez plus vraiment de changer d'avis.

— Autrement dit, reprit Dalglish, l'image qui se dessine actuellement est la suivante. L'assassin retire l'ampoule, se tient dans le garage obscur, dévisse le bouchon du bidon d'essence et attend, allumettes à la main ou dans sa poche. Encombré du bidon et des allumettes, il a sans doute préféré lâcher le bouchon. Il n'aura certainement pas pris le risque de le fourrer dans sa poche. Il savait sans doute qu'il n'aurait pas de temps à perdre s'il voulait éviter d'être prisonnier des flammes. La victime – nous supposons qu'il s'agit de Neville Dupayne – ouvre les portes du garage avec la Yale. Il sait évidemment où se trouve l'interrupteur. Il voit ou comprend que l'ampoule manque en constatant que la lumière ne marche pas. Il peut s'en passer : il n'a que quelques pas à faire pour rejoindre sa voiture. Il entre, et boucle sa ceinture. C'est un peu bizarre. Une fois sorti du garage, il devait descendre de voiture pour refermer les portes. Il a dû

attacher sa ceinture instinctivement. Son agresseur sort alors de l'ombre. À mon avis, c'était quelqu'un qu'il connaissait, quelqu'un dont il ne se méfiait pas. Il ouvre la portière pour lui parler et se fait immédiatement asperger d'essence. L'autre a des allumettes en main, il en frotte une, la jette sur Dupayne et sort sans demander son reste. Il n'aura certainement pas eu envie de faire le tour de la voiture. La rapidité était une condition sine qua non de la réussite de l'opération. Il a d'ailleurs eu de la chance de s'en sortir indemne. Il a dû repousser la portière de la voiture pour pouvoir passer. Nous trouverons peut-être des empreintes, mais c'est peu probable. L'assassin – s'il s'agit d'un meurtre – portait certainement des gants. Le battant gauche de la porte du garage est à moitié fermé. Il avait sans doute l'intention de refermer les deux battants sur le brasier, mais il n'aura pas eu le temps. Il fallait qu'il file.

— Ils ont l'air drôlement lourds, remarqua Kate. Une femme aurait peut-être eu du mal à les refermer rapidement, même à moitié.

— Mrs Clutton était-elle seule quand elle a découvert le sinistre ? demanda Dalglish.

— Oui, commandant. Elle venait de rentrer d'un cours du soir. Je ne sais pas quelles sont ses attributions exactes, mais il me semble qu'elle est chargée de faire le ménage au musée. Elle habite le pavillon au sud de la grande maison, en face du Heath. Elle a immédiatement téléphoné aux pompiers de chez elle, avant d'appeler Marcus Dupayne et sa sœur, Caroline Dupayne. Elle a aussi prévenu la secrétaire-réceptionniste du musée, une certaine Muriel Godby. Elle n'habite pas très loin et c'est elle qui est arrivée la première. Miss Dupayne l'a suivie, et son frère les a rejointes peu après. Nous leur avons interdit de s'approcher du garage. Les Dupayne veulent absolument vous voir. Ils ne partiront pas avant que le corps de leur frère n'ait été emporté. À supposer, évidemment, qu'il s'agisse de lui.

— Y a-t-il des indices suggérant le contraire ?

— Aucun. Nous avons trouvé des clés dans la poche du pantalon. Il y a un sac de voyage dans le coffre, mais rien qui permette de confirmer l'identité de la victime. Il y a son pantalon, bien sûr. Les genoux sont intacts. Mais je ne pouvais pas bien...

— Évidemment. Nous attendrons l'autopsie pour procéder à l'identification définitive, mais à mon avis, il n'y a guère de doute. »

Piers et Benton-Smith surgirent de l'obscurité, par-delà l'éclat des lampes. Piers dit : « Personne dans le parc. Pas de véhicule non identifié. L'abri de jardin contient une tondeuse, une bicyclette et le bric-à-brac habituel. Pas de bidon d'essence. Les Dupayne ont fait une apparition il y a près de cinq minutes. Ils commencent à s'impatisser. »

C'était compréhensible, songea Dalglish. Après tout, Neville

Dupayne était leur frère. « Expliquez-leur qu'il faut d'abord que je voie Mrs Clutton. Je les rejoindrai dès que possible. Revenez ensuite avec Benton-Smith pour prendre le relais. Je serai au pavillon avec Kate. »

Dès leur arrivée, un des pompiers avait prié Tally de rester chez elle, une demande qui avait tout d'un ordre. Elle comprenait très bien qu'ils n'aient pas envie de l'avoir dans leurs jambes, et ne tenait pas à s'approcher du garage. Mais elle était trop bouleversée pour rester claquemurée et décida de sortir. Contournant la grande maison, au-delà du parking, elle rejoignit l'allée, faisant les cent pas, l'oreille aux aguets, dans l'attente d'un bruit de moteur.

Muriel arriva la première. Elle avait mis plus de temps que Tally ne l'avait prévu. Quand elle eut rangé sa Fiesta, Tally lui fit le récit complet des événements. Muriel écouta en silence, avant de dire fermement : « Inutile d'attendre dehors, Tally. Nous risquerions de gêner les pompiers. Mr Marcus et Miss Caroline feront aussi vite que possible. Mieux vaut rester à l'intérieur du pavillon.

— C'est ce que m'a dit le chef des pompiers, mais j'avais besoin de prendre l'air », expliqua Tally.

Muriel lui jeta un regard inquisiteur à la lumière du parking. « Je suis là maintenant. Vous serez mieux chez vous. Mr Marcus et Miss Caroline sauront où nous trouver. »

Elles retournèrent ensemble au pavillon. Tally s'installa dans son fauteuil habituel, Muriel en face d'elle, et elles restèrent plongées dans un silence dont elles semblaient avoir besoin l'une et l'autre. Tally n'aurait su dire combien de temps il dura. Il fut interrompu par un bruit de pas sur le sentier. Muriel fut plus prompte qu'elle. Elle se leva et se dirigea vers la porte d'entrée. Tally entendit un murmure et Muriel revint, suivie de Mr Marcus. Tally le regarda quelques secondes, incrédule. *C'est un vieillard*, songea-t-elle. Il avait le teint gris, le petit réseau de veines éclatées sur les pommettes saillantes ressortait comme de vilaines écorchures. Sous cette pâleur, les muscles de la bouche et de la mâchoire étaient tellement crispés que son visage semblait à demi paralysé. Quand il parla, elle constata avec étonnement que sa voix était presque inchangée. Elle lui proposa un fauteuil mais il déclina l'offre, restant debout, immobile, pendant qu'elle racontait son histoire une nouvelle fois. Il l'écouta en silence jusqu'au bout. Soucieuse de trouver un moyen, aussi insatisfaisant fût-il, de lui manifester sa sympathie, elle lui proposa du café. Il refusa si sèchement qu'elle se demanda s'il avait entendu.

Il dit ensuite : « Si j'ai bien compris, un policier de New Scotland Yard est en route. Je vais l'attendre au musée. Ma sœur y est déjà. Elle viendra vous voir plus tard. »

Ce ne fut qu'arrivé sur le seuil qu'il se retourna et demanda : « Ça ira, Tally ?

— Oui, merci, Mr Marcus. Ça va. » Sa voix se brisa et elle ajouta : « Je suis désolée. »

Il esquaissa un signe de tête, fit mine d'ajouter quelque chose, et sortit. Quelques minutes plus tard, la sonnette retentit. Muriel répondit immédiatement. Elle revint seule. Quelqu'un était passé demander si tout allait bien et les prévenir que le commandant Dalgliesh viendrait les voir dès que possible.

Seule avec Muriel, Tally reprit sa place devant la cheminée. La porte du porche et celle de l'entrée étaient fermées et il ne persistait qu'une faible odeur âcre de brûlé. Assise dans son salon, près du feu, elle pouvait presque imaginer qu'à l'extérieur, rien n'avait changé. Les rideaux au motif de feuillages verts dans l'esprit des impressions de Morris étaient tirés, masquant la nuit. Muriel avait réglé le feu artificiel au maximum et Gros-Matou lui-même, mystérieusement revenu, était allongé sur le tapis. Tally savait que dehors, des voix masculines résonnaient, des pieds bottés marchaient à pas lourds dans l'herbe détrempée sous l'éclat des lampes à arc. Mais ici, à l'arrière de la demeure, tout était paisible. Elle était heureuse que Muriel soit là, sa maîtrise de soi, son autorité calme, ses silences mêmes qui loin de la blâmer étaient presque complices, la réconfortaient.

Muriel se leva : « Vous n'avez pas dîné, et moi non plus. Il faut manger. Ne bougez pas, je m'en occupe. Vous avez des œufs ?

— Il y en a une boîte au frigo. Ce sont des œufs fermiers, mais je ne crois pas qu'ils soient bio.

— Ça ira très bien. Non, ne bougez pas. Je vais certainement trouver ce qu'il me faut. »

Comme il était étrange, se dit Tally, qu'en un tel instant elle soit aussi soulagée de savoir que sa cuisine était impeccable, qu'elle avait changé les torchons ce matin et que les œufs étaient frais. Elle céda soudain à une profonde lassitude qui n'avait rien à voir avec la fatigue. Se laissant aller contre le dossier de son fauteuil, elle parcourut la pièce du regard, prenant mentalement note de chaque objet comme pour se rassurer en constatant que tout était comme avant, que le monde lui restait familier. Les petits bruits en provenance de la cuisine lui apportaient un plaisir presque sensuel et elle ferma les yeux pour écouter. Il lui semblait que cela durait bien longtemps. Muriel revint alors avec le premier de deux plateaux et le salon s'emplit d'une odeur d'œufs et de tartines beurrées. Elles s'assirent chacune à une extrémité de la table. Les œufs brouillés

étaient parfaits, crémeux et chauds, légèrement poivrés. Un brin de persil décorait chaque assiette. Tally se demanda d'où il venait, avant de se rappeler qu'elle en avait mis un bouquet dans une tasse, la veille seulement.

Muriel avait fait du thé. « J'ai pensé que le thé irait mieux avec les œufs brouillés que du café, mais je peux en préparer si vous voulez.

— Non merci, Muriel. C'est parfait. Vous êtes trop gentille. »

Elle était vraiment gentille. Tally ne s'était pas rendu compte qu'elle avait faim avant de se mettre à manger. Les œufs et le thé chaud la revigorèrent. Elle songea avec satisfaction qu'elle faisait partie du musée, qu'elle n'était pas seulement la femme de charge et la gardienne, disposant d'un logement de fonction. Elle était un membre à part entière du petit groupe de gens passionnés qui consacraient leur vie au musée Dupayne. Mais comme elle les connaissait mal ! Qui aurait pu penser que la compagnie de Muriel lui apporterait autant de réconfort ? Elle la savait efficace et calme, mais sa gentillesse l'étonnait. Bien sûr, les premières paroles de Muriel en arrivant avaient été des reproches. Combien de fois n'avait-elle pas dit à Ryan de fermer à clé l'abri de jardin, où se trouvait l'essence ! Mais elle avait rapidement cessé de maugréer pour écouter le récit de Tally et prendre les choses en main.

« Vous ne pouvez pas rester seule ce soir, dit-elle alors. Avez-vous de la famille ou des amis chez qui vous puissiez passer la nuit ? »

Jusque-là, Tally n'avait pas pensé à la solitude qui s'abattrait sur elle après le départ de tout le monde, et l'angoisse lui serra le cœur. Si elle téléphonait à Basingstoke, Jennifer et Roger accepteraient évidemment de venir la chercher à Londres. Après tout, ce ne serait pas une visite ordinaire. Cette fois au moins, la présence de Tally serait une source bienvenue d'excitation et de conjectures pour tout le lotissement. Il fallait qu'elle appelle Jennifer et Roger, c'était évident, et le plus tôt serait le mieux. Ils n'apprécieraient pas d'apprendre le drame par les journaux. Mais cela pouvait attendre demain. Elle était trop fatiguée pour affronter leurs questions et leur sollicitude. Mais il y avait une chose dont elle était sûre : elle ne voulait pas quitter le pavillon. Une peur presque superstitieuse lui faisait croire que si elle l'abandonnait, ce serait à tout jamais.

Elle répondit : « Ne vous en faites pas pour moi, Muriel. Je suis habituée à être seule. Je me suis toujours sentie en sécurité ici.

— Je comprends, mais ce soir, c'est différent. Vous avez subi un choc. Miss Caroline ne serait certainement pas d'accord pour que vous restiez seule ici. Elle vous proposera certainement de l'accompagner à l'institution. »

Et cette perspective, songea Tally, était presque aussi déplaisante que celle de Basingstoke. Une foule d'objections tacites lui traversa

l'esprit. Sa chemise de nuit et sa robe de chambre étaient parfaitement propres et décentes, mais elles n'étaient plus toutes neuves ; de quoi auraient-elles l'air à Swathling dans l'appartement de Miss Caroline ? Et le petit déjeuner ? Le prendraient-elles chez Miss Caroline ou au réfectoire de l'école ? La première solution serait embarrassante. De quoi pourraient-elles bien parler ? Et puis, elle n'avait pas le courage d'affronter la curiosité bruyante d'une salle remplie d'adolescentes. Ces préoccupations pouvaient sembler puériles et indignes face à l'horreur qui régnait dehors, mais il lui était impossible de les bannir.

Il y eut un instant de silence, puis Muriel reprit la parole : « Je veux bien passer la nuit ici, si vous le souhaitez. Je peux faire un saut pour aller chercher mes affaires et ma brosse à dents. Je vous inviterais bien chez moi, mais vous préférerez sans doute rester chez vous. »

Les sens de Tally semblaient s'être aiguisés. *Et vous préférez sans doute venir ici que m'accorder l'hospitalité*, se dit-elle. La proposition était destinée à impressionner favorablement Miss Caroline autant qu'à soutenir Tally. Celle-ci n'en fut pas moins reconnaissante. « Si ça ne vous dérange pas trop, Muriel, je serai effectivement heureuse d'avoir un peu de compagnie, juste pour cette nuit. »

Dieu merci, songea-t-elle, le lit d'amis est toujours fait, bien que je n'attende personne. J'irai mettre une bouillotte pendant que Muriel sera partie. Je pourrai monter un des saintpaulias et poser quelques livres sur la table de chevet. Elle sera tout à fait bien. Demain, ils auront emporté le corps et il n'y aura plus de problème.

Elles poursuivirent leur repas en silence. « Il faut reprendre des forces avant l'arrivée des policiers, dit enfin Muriel. Nous ferions bien de nous préparer à leurs questions. Il me semble que nous devrions réfléchir à ce que nous leur dirons. Il faut éviter de les orienter sur une fausse piste.

— Comment cela ? Que voulez-vous dire ? Nous leur dirons la vérité, c'est tout.

— Évidemment. Ce que je veux dire, c'est qu'il est inutile de faire état de détails qui ne nous regardent pas, à propos de la famille par exemple, ou de la conversation que nous avons eue après le conseil d'administration. Nous n'avons pas à leur dire que le docteur Neville souhaitait la fermeture du musée. Si la police doit le savoir, Mr Marcus le lui dira. Ce n'est pas notre affaire.

— Je n'avais pas l'intention d'en parler, répondit Tally, troublée.

— Eh bien, tant mieux. Moi non plus. L'essentiel est qu'ils ne se fassent pas de fausses idées. »

Tally était atterrée. « Mais enfin, Muriel, c'est un accident, forcément. Vous ne pensez pas que la police va imaginer que la famille y est pour quelque chose ? Elle n'irait jamais croire une chose

pareille. Ce serait absurde. Et injuste !

— Je suis bien de cet avis, mais la police pourrait tout de même en faire ses choux gras. Tout ce que je dis, c'est qu'il faut être prudentes. Ils vont vous interroger à propos de l'automobiliste, c'est sûr. Vous pourrez leur montrer votre bicyclette endommagée. C'est une preuve.

— Une preuve de quoi, Muriel ? Vous croyez qu'ils pourraient m'accuser de mentir, imaginer que les choses ne se sont pas passées comme je le dis ?

— Ils n'iront sans doute pas jusque-là, mais ils voudront des preuves. Les policiers ne croient rien. Ils sont formés à penser comme cela. Tally, êtes-vous absolument certaine de ne pas l'avoir reconnu ? »

Tally était déconcertée. Elle n'avait pas envie de parler de cet incident, pas maintenant, et pas à Muriel. « Je ne l'ai pas reconnu, dit-elle, mais à y bien réfléchir, j'ai l'impression de l'avoir déjà vu. Je ne sais plus ni où ni quand, mais je suis sûre que ce n'était pas au musée. Je m'en serais souvenue s'il venait régulièrement. J'ai peut-être vu sa photo quelque part, dans un journal ou à la télé. Ou alors il ressemble à quelqu'un de connu. Ce n'est qu'une impression. Mais ça ne nous avance pas beaucoup.

— Si vous ne savez pas, tant pis. La police devra tout de même essayer de le retrouver. Quel dommage que vous n'ayez pas noté son numéro d'immatriculation !

— Tout est allé si vite, Muriel. J'ai à peine eu le temps de me relever et il était parti. Je n'ai pas pensé à prendre son numéro, mais de toute façon, cela ne semblait pas nécessaire. C'était un simple accident, je n'ai pas été blessée. À ce moment-là, je ne savais pas ce qui était arrivé au docteur Neville. »

On frappa à la porte. Une fois de plus, sans laisser à Tally le temps de se lever, Muriel alla ouvrir. Elle revint, suivie de deux personnes, un grand brun, et l'inspectrice qui leur avait parlé un peu plus tôt.

Muriel dit : « Voici le commandant Dalglish. L'inspecteur principal Miskin est revenu. » Elle se tourna vers le commandant. « Voulez-vous un peu de café ? Et vous, inspecteur ? Il y a aussi du thé si vous préférez. Ce sera vite prêt. »

Elle avait commencé à empiler les assiettes et les tasses sur la table.

« Du café, volontiers », répondit le commandant Dalglish.

Muriel fit un signe d'assentiment et, sans ton mot, emporta le plateau chargé. *Elle regrette sa proposition, songea Tally. Elle préférerait rester ici pour entendre ce que je dis.* Elle se demanda si le commandant avait accepté le café pour pouvoir lui parler en tête à tête. Il s'assit devant la table, sur la chaise qui se trouvait en face d'elle, tandis que Miss Miskin s'installait près du feu. Chose surprenante, Gros-Matou sauta d'un bond sur ses genoux et s'y installa. Il ne le faisait que

rarement, et uniquement avec les visiteurs qui n'aimaient pas les chats. Miss Miskin n'avait pas l'intention de se laisser faire. Gentiment, mais fermement, elle le repoussa et il retomba sur le tapis.

Tally dévisagea le commandant. Pour elle, les visages se rangeaient en deux catégories : les modelés et les sculptés. Celui-là était sculpté. C'était un visage autoritaire mais séduisant, et les yeux sombres fixés sur les siens étaient bienveillants. Il avait une voix agréable, et les voix avaient toujours eu beaucoup d'importance pour elle. Elle se rappela alors les paroles de Muriel. *Les policiers ne croient rien. Ils sont formés à penser comme ça.*

« Vous avez subi un choc effroyable, Mrs Clutton, dit-il. Vous sentez-vous capable de répondre à quelques questions dès à présent ? Il est toujours préférable d'établir les faits aussitôt que possible, mais si vous ne vous sentez pas en état, nous pouvons très bien remettre cela à demain matin.

— Non, je vous en prie. Je préfère vous répondre tout de suite. Tout va bien. Je n'ai pas envie d'attendre demain.

— Pouvez-vous nous dire exactement ce qui s'est passé entre la fermeture du musée, ce soir, et maintenant ? Prenez votre temps. Tâchez de vous souvenir de tous les détails, même s'ils vous paraissent insignifiants. »

Tally raconta son histoire. Le regard posé sur elle lui indiquait qu'elle faisait un bon exposé, parfaitement clair. Elle éprouvait un besoin irrationnel d'obtenir l'approbation de l'homme assis en face d'elle. Miss Miskin avait sorti un carnet et prenait discrètement des notes, mais quand Tally tourna les yeux vers elle, elle vit que l'inspectrice la dévisageait. Aucun des deux policiers n'interrompit son récit.

Quand elle eut fini, le commandant Dalglish reprit la parole : « Cet automobiliste qui s'est enfui, vous disiez que son visage vous était vaguement familier. Pensez-vous pouvoir vous rappeler de qui il s'agit, où vous l'avez vu ?

— Je ne crois pas. Si je l'avais vraiment déjà vu, je l'aurais sûrement su tout de suite. Je ne me serais peut-être pas rappelé son nom, mais au moins l'endroit où je l'ai vu. Ce n'est pas le cas. Tout cela est beaucoup plus vague. J'ai simplement l'impression que c'est un personnage connu. J'ai peut-être vu sa photo quelque part. Mais il pourrait aussi bien ressembler à quelqu'un que j'ai déjà vu, un acteur de la télé, un sportif ou un écrivain, ce genre de gens. Je suis désolée de ne pas pouvoir vous être plus utile.

— Vous nous avez été utile, Mrs Clutton, sincèrement. Nous vous demanderons de passer au Yard demain, à l'heure qui vous conviendra, pour regarder quelques clichés et discuter avec un de nos dessinateurs. Peut-être qu'ensemble, vous arriverez à faire son

portrait. Vous comprenez bien qu'il faut évidemment que nous retrouvions cet automobiliste, dans la mesure du possible. »

Muriel arriva alors avec le café. Elle venait de le moudre et son arôme embaumait le pavillon. Miss Miskin s'approcha de la table et ils le burent ensemble. Puis, à la demande du commandant Dalglish, Muriel exposa sa version des faits.

Elle avait quitté le musée à dix-sept heures quinze. Il fermait à dix-sept heures et elle restait généralement jusqu'à la demie pour finir son travail, sauf le vendredi, où elle essayait de partir un peu plus tôt. Elle avait vérifié avec Mrs Clutton que tous les visiteurs avaient quitté les lieux. Elle avait déposé Mrs Strickland, une bénévole, à la station de métro de Hampstead avant de rentrer chez elle, à South Finchley, où elle était arrivée vers six heures moins le quart. Elle n'avait pas noté l'heure exacte à laquelle Tally l'avait appelée sur son portable, mais selon elle, il devait être sept heures moins le quart. Elle était immédiatement revenue au musée.

L'inspecteur Miskin intervint. « L'incendie aurait pu être provoqué par de l'essence enflammée. Y avait-il de l'essence sur place, et le cas échéant, où ? »

Muriel jeta un regard à Tally. « L'essence a été achetée pour la tondeuse, dit-elle. Le jardin n'est pas de mon ressort, mais je savais qu'on conservait de l'essence dans l'abri de jardin. Je pense que tout le monde le savait. J'avais dit à Ryan Archer, l'aide jardinier, de fermer l'abri à clé. Le matériel et les outils de jardin coûtent cher.

— Mais à votre connaissance, l'abri n'était jamais fermé à clé ?

— Non, dit Tally. Il n'y a pas de serrure à la porte.

— L'une de vous se rappelle-t-elle quand elle a vu le bidon pour la dernière fois ? »

Les deux femmes échangèrent un nouveau regard. Muriel répondit : « Ça fait un moment que je n'ai pas mis les pieds dans l'abri. Je ne sais plus à quand remonte la dernière fois.

— Mais vous avez parlé au jardinier de cette histoire de verrou. C'était quand ?

— Peu après le réapprovisionnement en essence. Mrs Faraday, la bénévole qui s'occupe du jardin, en a apporté un bidon. Il me semble que c'était à la mi-septembre, mais elle pourra certainement vous préciser la date.

— Très bien, merci. J'aurai besoin des noms et adresses de tous ceux qui travaillent au musée, bénévoles compris. Est-ce de votre ressort, Miss Godby ? »

Muriel rougit légèrement. « En effet. Je peux vous remettre cela ce soir même. Si vous allez au musée pour parler à Sir et Miss Dupayne, je pourrai vous accompagner.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit le commandant. Mr Dupayne me

les donnera. Sauriez-vous, l'une ou l'autre, quel garage se chargeait de l'entretien de la Jaguar du docteur Dupayne ? »

Ce fut Tally qui répondit. « Elle était entretenue par Mr Stan Carter, du Garage Duncan de Highgate. Il m'est arrivé d'être là quand il ramenait la voiture, et de bavarder un moment avec lui. »

C'était la dernière question. Les deux policiers se levèrent. Dalglish tendit la main à Tally. « Merci, Mrs Clutton. Vos renseignements nous seront très précieux. Un de mes hommes prendra contact avec vous demain matin. Vous serez là ? Vous n'aurez sans doute pas très envie de dormir ici. »

Muriel intervint d'une voix sèche. « J'ai accepté de passer la nuit avec Mrs Clutton. Il va de soi que Miss Dupayne n'aurait jamais accepté qu'elle reste seule. Je serai à mon poste lundi à neuf heures, comme toujours, mais je suppose que Mr et Miss Dupayne préféreront fermer le musée. Jusqu'aux obsèques, en tout cas. Si vous avez besoin de moi demain, je pourrai faire un saut, évidemment.

— Ce ne sera sans doute pas nécessaire, fit le commandant Dalglish. Nous souhaitons que le musée et le parc restent fermés au public, au moins pendant trois ou quatre jours. Des agents de police surveilleront les lieux jusqu'à ce que nous ayons pu procéder à l'enlèvement du corps et de la voiture. J'espérais que nous pourrions encore le faire aujourd'hui, mais apparemment, nous devons attendre demain matin, dès qu'il fera jour. Cet automobiliste dont parle Mrs Clutton, est-ce que le portrait qu'elle en trace vous évoque quelque chose ?

— Rien, avoua Muriel. Il pourrait s'agir d'un visiteur du musée, mais cela ne me dit rien. Il est regrettable que Tally n'ait pas relevé le numéro de la voiture. Quant aux propos qu'il a tenus, ils sont franchement étranges. Je ne sais pas si vous avez visité la salle des Meurtres, commandant, quand vous êtes venu avec Mr Ackroyd, mais parmi les affaires mentionnées, il y a un cas d'homicide par le feu.

— Oui, je connais l'affaire Rouse. Et je me souviens des propos de Rouse. »

Il parut attendre d'autres commentaires de leur part. Le regard de Tally se posa sur lui, puis sur l'inspecteur Miskin. Aucun des deux ne trahissait quoi que ce soit. Elle laissa éclater : « Mais ça n'a rien à voir ! C'est impossible. C'était un accident ! »

Ils gardaient toujours le silence. Puis Muriel demanda : « L'affaire Rouse, ce n'était pas un accident, si ? » Personne ne répondit. Rouge d'émotion, Tally regardait alternativement le commandant Dalglish et l'inspecteur Miskin, cherchant désespérément à se rassurer.

Dalglish reprit calmement : « Il est trop tôt pour établir avec certitude les causes de la mort du docteur Dupayne. À l'heure actuelle, tout ce que nous savons, c'est comment il est mort. Je vois,

Mrs Clutton, que votre porte d'entrée est munie de serrures de sécurité, et qu'il y a des verrous aux fenêtres. Je ne pense pas que vous couriez le moindre danger ici, mais je préférerais que vous vérifiiez que tout est bien fermé avant d'aller vous coucher. Et n'ouvrez à personne une fois la nuit tombée.

— Je ne le fais jamais. Aucune de mes connaissances ne vient me voir après la fermeture du musée sans me téléphoner d'abord. Mais je n'ai jamais peur ici. Dès demain, tout ira bien. »

Un instant plus tard, après avoir encore remercié pour le café, les policiers prirent congé. Avant de partir, l'inspecteur Miskin leur remit à chacune une carte portant un numéro de téléphone. Si un autre détail leur revenait à l'esprit, qu'elles n'hésitent pas à appeler immédiatement. Jouant toujours les maîtresses de maison, Muriel les raccompagna à la porte.

Assise seule à la table, Tally fixait attentivement du regard les deux tasses à café vides, comme si ces objets de tous les jours pouvaient lui confirmer que son univers ne venait pas de voler en éclats.

Dalglish demanda à Piers de venir interroger les Dupayne avec lui, pendant que Kate et Benton-Smith iraient relever le spécialiste de la Brigade des incendies et, au besoin, échanger quelques mots de plus avec Tally Clutton et Muriel Godby. En se dirigeant vers la maison, il vit avec étonnement que la porte était à présent entrouverte. Un rayon de lumière s'échappait du vestibule, étroit ruban qui éclairait le massif de buissons situé devant la demeure, le parant d'une illusion de printemps. Sur le sentier, de petits graviers étincelaient comme autant de pierres précieuses. Dalglish appuya sur la sonnette avant d'entrer avec Piers. La porte entrebâillée pouvait être une invitation muette, mais il préférait ne pas prendre trop de libertés. Ils pénétrèrent dans le vestibule. Vide et totalement silencieux, il ressemblait à une vaste scène préparée pour une pièce de théâtre contemporaine. Dalglish pouvait presque imaginer les interprètes franchissant les portes du rez-de-chaussée au signal donné et gravissant l'escalier central pour prendre place avec l'assurance que donne une longue pratique des planches.

Dès que les pas des policiers résonnèrent sur le marbre, Marcus et Caroline Dupayne apparurent à la porte de la salle des Peintures. S'effaçant, Caroline Dupayne les invita à entrer. Pendant les quelques secondes que prirent les présentations, Dalglish eut conscience que Piers et lui faisaient l'objet d'un examen aussi minutieux que celui auquel eux-mêmes soumettaient les Dupayne. Caroline Dupayne lui fit immédiatement une forte impression. Elle était aussi grande que son frère – pas loin d'un mètre quatre-vingt –, des épaules larges, de longues jambes. Elle était vêtue d'un pantalon et d'une veste assortie en tweed de bonne qualité avec un pull à col roulé. On ne pouvait pas la dire jolie ni belle, mais l'ossature qui sert d'étai à la beauté apparaissait dans les pommettes hautes et dans la ligne délicate mais bien dessinée du menton. Ses cheveux bruns, légèrement striés d'argent, étaient coupés court et coiffés en arrière en puissantes ondulations, un style dont l'apparence décontractée nécessitait probablement, songea Dalglish, une coupe sophistiquée. Ses yeux sombres croisèrent les siens et soutinrent son regard avec une expression à la fois inquisitrice et provocante. Elle n'était pas franchement hostile, mais il sut qu'il avait en face de lui une

adversaire possible.

Son frère ne lui ressemblait que par la couleur des cheveux, plus gris dans son cas, et par les pommettes saillantes. Il avait le visage lisse, et le regard introspectif de ses iris sombres révélait un homme aux préoccupations cérébrales, étroitement maîtrisées. S'il commettait des bévues, ce seraient des erreurs de jugement et non des aberrations dues à l'impulsivité ou à la négligence. Pour un tel homme, tout dans la vie, et jusqu'à la mort elle-même, obéissait à des règles de procédure. Métaphoriquement, même en de telles circonstances, il enverrait chercher le dossier, analyserait les précédents, pèserait mentalement la réaction appropriée. Il ne manifestait rien de l'antagonisme latent de sa sœur mais ses yeux, plus profondément enfoncés que ceux de Caroline, étaient sur le qui-vive. Ils étaient troublés aussi. Peut-être se trouvait-il en présence d'un cas imprévu qu'il ne pouvait rattacher à aucun fait connu. Pendant près de quarante ans, il avait été chargé de protéger son ministre, son secrétaire d'État. Qui, se demanda Dalglish, cherchait-il à protéger maintenant ?

Il remarqua que les Dupayne occupaient les deux fauteuils à haut dossier, de part et d'autre de la cheminée, au fond de la pièce. Entre les sièges, un plateau chargé d'une cafetière, d'un pichet de lait et de deux tasses était posé sur une table basse. Il y avait aussi deux verres droits, deux verres à vin, une bouteille de vin et une de whisky. Seuls les verres à vin avaient servi. L'unique siège restant était la banquette de cuir capitonné sans dossier, au centre de la pièce. Elle ne convenait guère à un interrogatoire et personne ne s'en approcha.

Marcus Dupayne parcourut du regard la salle, comme s'il prenait soudain conscience de ses insuffisances. « Il y a des chaises pliantes au bureau, dit-il. Je vais les chercher. » Il se tourna vers Piers. « Pourriez-vous me donner un coup de main ? » Ce n'était pas une prière, mais un ordre.

Ils attendirent en silence. Caroline Dupayne se dirigea vers la toile de Nash et feignit de s'y intéresser. Il ne fallut que quelques secondes à son frère et à Piers pour rapporter les chaises, et Marcus prit les choses en main, les disposant soigneusement devant les deux fauteuils dans lesquels sa sœur et lui se rassirent. Le contraste entre le confort profond du cuir et les lattes austères des chaises pliantes était suffisamment éloquent.

Marcus Dupayne prit la parole : « Ce n'est pas la première fois que vous venez ici, me semble-t-il. N'avez-vous pas visité le musée la semaine dernière ? James Calder-Hale m'en a touché un mot.

— En effet. Je suis venu vendredi dernier avec Conrad Ackroyd.

— Une visite certainement plus plaisante que celle-ci. Pardonnez-moi d'introduire une note mondaine importune dans ce qui ne peut

être pour vous qu'une affaire officielle. Pour nous aussi, bien sûr. »

Dalgliesh prononça les condoléances de rigueur. Aussi habilement choisies fussent-elles, ses paroles lui paraissaient toujours banales et vaguement impertinentes, comme s'il se prétendait sentimentalement affecté par le décès de la victime. Caroline Dupayne fronça les sourcils. Peut-être trouvait-elle que ces formules de politesse n'étaient qu'hypocrisie et perte de temps. Dalgliesh ne lui donnait pas tort.

« Je comprends que vous ayez été fort occupé, commandant, mais cela fait plus d'une heure que nous vous attendons, dit-elle.

— Je crains que ce ne soit que le premier de nombreux désagréments. Il fallait absolument que je parle à Mrs Clutton. C'est elle qui a découvert l'incendie. Vous sentez-vous en mesure de répondre à mes questions maintenant ? Ou préférez-vous remettre cela à demain ? »

Ce fut Caroline qui répondit. « Vous reviendrez certainement demain de toute façon, mais pour l'amour du ciel, débarrassons-nous des préliminaires. Je me doutais bien que vous étiez au pavillon. Comment va Tally Clutton ?

— Elle est choquée et désemparée, ce qui est parfaitement compréhensible. Mais elle fait front. Miss Godby est avec elle.

— Elle a dû lui faire du thé. La panacée britannique à tous les maux. Comme vous le voyez, nous avons eu recours à quelque chose de plus fort. Je ne vous propose rien, commandant. Nous connaissons les règles. Je suppose que c'est bien le corps de notre frère qui se trouve dans la voiture ?

— Il faudra procéder à une identification en bonne et due forme, bien sûr. Au besoin, l'examen dentaire et l'ADN nous en apporteront la preuve définitive. Mais je ne crois pas qu'il y ait le moindre doute. Je suis navré. » Il s'interrompit avant de demander : « Avait-il d'autres parents ou d'autres proches que vous ? »

Marcus Dupayne répondit. Sa voix était aussi impassible que s'il parlait à sa secrétaire. « Neville a une fille, Sarah. Elle n'est pas mariée. Elle habite Kilburn. Je ne connais pas son adresse exacte, mais ma femme pourra vous la donner. Elle figure sur notre liste de cartes de vœux. J'ai appelé mon épouse dès mon arrivée au musée et elle est partie à Kilburn pour prévenir Sarah. Elle est censée me rappeler dès qu'elle aura pu la voir.

— Il me faudra le nom et l'adresse complets de Miss Dupayne. Nous ne la dérangerons pas ce soir, cela va de soi. Votre femme lui apportera certainement l'aide et le soutien dont elle a besoin. »

Les sourcils de Marcus Dupayne se froncèrent légèrement, mais il répondit d'une voix égale : « Nous n'avons jamais été très proches, mais nous ferons de notre mieux, bien sûr. Ma femme va certainement proposer à Sarah de passer la nuit chez elle si elle le souhaite. À moins

qu'elle ne préfère venir chez nous. En tout cas, nous la verrons demain matin, ma sœur et moi. »

Caroline Dupayne s'agita sur son siège et répliqua sèchement : « Nous n'avons pas grand-chose à lui dire. Nous ne savons rien de précis nous-mêmes. Elle voudra évidemment savoir comment son père est mort. Nous voudrions tous le savoir. »

Le bref regard que Marcus Dupayne lança à sa sœur contenait peut-être une nuance d'avertissement. Il reprit : « Il est certainement trop tôt pour que vous puissiez nous donner des réponses précises, mais pouvez-vous nous apporter quelques éclaircissements ? Quelle est l'origine du feu, par exemple, et s'agit-il d'un accident ?

— Le feu a pris dans la voiture. Quelqu'un a versé de l'essence sur la tête de la personne qui s'y trouvait et y a mis le feu. Il ne peut en aucun cas s'agir d'un accident. »

Au terme d'un silence d'un quart de minute, Caroline Dupayne prit la parole : « Voilà au moins un point qui semble clair. Vous dites que l'incendie aurait pu être provoqué délibérément.

— Oui. Nous considérons cette affaire comme une mort suspecte. »

Il y eut un nouveau silence. Assassinat : ce mot solennel et catégorique semblait résonner tacitement dans l'air. Restait une question à poser, mais elle risquait d'être au mieux malvenue, au pire douloureuse. Certains enquêteurs auraient préféré remettre l'interrogatoire au lendemain ; ce n'était pas dans les habitudes de Dalgliesh. Les premières heures qui suivaient une mort suspecte étaient capitales. Mais son introduction « Vous sentez-vous en mesure de répondre à mes questions ? » n'avait pas été de pure forme. À cette étape – et le fait lui semblait intéressant – les Dupayne avaient les cartes en main.

Il dit alors : « C'est une question qu'il n'est pas facile de poser, et à laquelle il n'est pas facile de répondre. Y avait-il quelque chose dans la vie de votre frère qui aurait pu l'inciter à vouloir mettre fin à ses jours ? »

Ils devaient s'y attendre. Après tout, ils étaient restés en tête-à-tête pendant une bonne heure. Mais leur réaction l'étonna. Le silence retomba une fois de plus, un peu trop long pour être parfaitement naturel, et il éprouva une impression de méfiance contrôlée, il lui sembla que les deux Dupayne évitaient délibérément de se regarder. Sans doute, songea-t-il, ne s'étaient-ils pas seulement mis d'accord sur ce qu'ils diraient ; ils avaient décidé qui parlerait le premier. Ce fut Marcus.

« Mon frère n'avait pas l'habitude de confier ses soucis à quiconque, et certainement pas aux membres de sa famille. Mais il ne m'a jamais donné le moindre motif de redouter une chose pareille. Si vous m'aviez posé la question il y a une semaine, j'aurais peut-être été

encore plus catégorique et je vous aurais répondu que cette idée était absurde. Je ne peux pas être aussi affirmatif aujourd'hui. La dernière fois que nous nous sommes vus, c'était mercredi, au conseil d'administration, je l'ai trouvé plus tendu que d'habitude. Il s'inquiétait – comme nous tous – de l'avenir du musée. Il se demandait si nous disposions des ressources suffisantes pour en assurer le fonctionnement et son instinct le poussait à plaider pour la fermeture. Mais il nous a paru incapable d'écouter nos arguments et de prendre part au débat de manière rationnelle. Pendant cette réunion, on l'a appelé de l'hôpital pour lui annoncer que l'épouse d'un de ses patients venait de se donner la mort. Manifestement, cette nouvelle l'a profondément ému et il est parti très rapidement. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Mais de là à penser qu'il était suicidaire ; je continue à trouver l'idée ridicule. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il était soumis à un stress considérable et qu'il avait peut-être des soucis dont nous ignorons tout. »

Dalglish se tourna vers Caroline Dupayne. « Cela faisait plusieurs semaines que je ne l'avais pas vu, dit-elle. Il m'a effectivement paru distrait et tendu, mais je ne crois pas que le musée en ait été la cause. Il ne s'y intéressait pas le moins du monde, et nous ne nous attendions pas, Marcus et moi, à une autre attitude de sa part. C'était notre premier conseil, et nous n'avons abordé que les questions préliminaires. L'acte de fondation est sans ambiguïté, mais il est compliqué et il y a de nombreux détails à régler. Je suis sûre que Neville aurait fini par se ranger à notre point de vue. L'orgueil familial n'était pas un vain mot, pour lui comme pour nous. S'il était stressé – et il me semble qu'il l'était vraiment –, c'était certainement à cause de son travail. Il s'y impliquait trop, et cela fait des années qu'il se surmène. Je ne savais pas grand-chose de sa vie, mais ça, je le savais. Nous le savions tous les deux. »

Sans laisser à Marcus le temps d'intervenir, Caroline demanda : « Ne pourrions-nous pas poursuivre cet entretien plus tard ? Nous sommes bouleversés, fatigués, et nos idées sont un peu confuses. Nous sommes restés, parce que nous souhaitons assister à l'enlèvement du corps de Neville, mais si j'ai bien compris, il n'aura pas lieu ce soir.

— Nous y procéderons demain matin, aussi tôt que possible. En effet, ce ne sera certainement pas envisageable avant. »

Caroline Dupayne semblait avoir oublié son désir de mettre un terme à l'entretien. Elle dit avec un certain agacement : « Si c'est un crime, vous avez votre suspect numéro un. Tally Clutton vous a certainement parlé de l'automobiliste qui descendait l'allée si vite qu'il l'a renversée. Il me paraît plus urgent de mettre la main sur cet homme que de nous interroger.

— Il faut évidemment le retrouver le plus rapidement possible.

Mrs Clutton a l'impression de l'avoir déjà vu, mais elle ne se rappelle ni où ni quand. Elle a dû vous dire qu'elle n'avait pas pu le distinguer clairement au cours de cette brève rencontre. Un homme grand, blond, plutôt séduisant avec une voix particulièrement agréable. Il conduisait une grosse cylindrée noire. Cette description sommaire évoque-t-elle quelque chose pour vous ?

— Elle pourrait s'appliquer à plusieurs centaines de milliers d'Anglais, remarqua Caroline. Sommes-nous vraiment censés vous donner un nom ? »

Dalglish garda son calme. « Vous auriez pu connaître quelqu'un, un ami ou un visiteur habituel du musée, auquel la description de Mrs Clutton aurait correspondu. »

Caroline Dupayne ne répondit pas. Son frère intervint : « Veuillez excuser ma sœur si elle peut vous sembler peu coopérative. Nous ne demandons qu'à vous aider, l'un comme l'autre. C'est notre désir autant que notre devoir. Notre frère est mort dans des circonstances effroyables et nous voulons que son assassin – si assassin il y a – soit jugé. Peut-être pourrions-nous poursuivre cet interrogatoire demain. D'ici là, je vais réfléchir à ce mystérieux automobiliste, mais je crains de ne pas pouvoir vous être utile. C'est peut-être un habitué du musée, mais cela ne me dit rien. Ne serait-il pas plus vraisemblable qu'il se soit garé ici illégalement et qu'il ait paniqué en voyant les flammes ?

— C'est une explication parfaitement plausible, dit Dalglish. La suite de cet entretien peut certainement attendre demain, mais il reste un dernier point que je souhaiterais élucider. Quand avez-vous vu votre frère pour la dernière fois ? »

Le frère et la sœur échangèrent un regard. Ce fut Marcus Dupayne qui répondit. « Je l'ai vu ce soir. Je voulais discuter de l'avenir du musée avec lui. La réunion de mercredi avait été insatisfaisante, et peu concluante. Il m'a paru utile de revenir sur cette affaire, tranquillement, en tête à tête. Je savais qu'il devait venir prendre sa voiture ici à dix-huit heures comme tous les vendredis. Je suis donc passé chez lui vers dix-sept heures. Il habite Kensington High Street et il est impossible de se garer. J'ai préféré laisser ma voiture sur l'une des places de stationnement de Holland Park et j'ai traversé le parc. Le moment était mal choisi. Neville était encore irrité et désarmé, et il n'avait pas envie de parler du musée. J'ai compris qu'il était inutile d'insister et je ne suis resté qu'une dizaine de minutes. J'étais énervé et j'ai eu envie de marcher un peu pour me détendre, mais j'ai eu peur que le parc ne ferme pour la nuit. J'ai donc rejoint ma voiture en passant par Kensington Church Street et Holland Park Avenue. Il y avait beaucoup de circulation dans l'avenue – comme tous les vendredis soir. Quand Tally Clutton a téléphoné chez nous pour me prévenir que le garage brûlait, ma femme n'a pas réussi à me joindre

sur mon portable. J'ai appris la nouvelle en arrivant chez moi. Cela ne faisait que quelques minutes que Tally avait appelé, et je suis venu immédiatement. Ma sœur était déjà là.

— Vous êtes donc la dernière personne à avoir vu votre frère vivant. En le quittant, avez-vous eu l'impression qu'il était profondément déprimé ?

— Non. Autrement, je ne l'aurais évidemment pas laissé seul. »

Dalglish se tourna vers Caroline Dupayne. « La dernière fois que j'ai vu Neville, c'était au conseil d'administration de mercredi. Je n'ai plus eu le moindre contact avec lui depuis, que ce soit pour évoquer l'avenir du musée ou toute autre question. Franchement, je ne pensais pas pouvoir en tirer grand-chose. Il s'était comporté de façon plutôt bizarre à la réunion et je pensais qu'il valait mieux le laisser mijoter un moment. Vous voudrez certainement connaître mon emploi du temps de ce soir. J'ai quitté le musée peu après seize heures et je suis allée dans Oxford Street. Le vendredi, je fais généralement mes courses du week-end chez Marks and Spencer et au Selfridges Food Hall, que je le passe à Swathling ou ici. J'ai eu du mal à me garer, mais j'ai eu la chance de trouver un parc-mètre. J'éteins toujours mon portable dans les magasins et je ne l'ai rallumé qu'en retournant à ma voiture. Il devait être un peu plus de dix-huit heures, parce que j'ai manqué le début des informations à la radio. Tally a téléphoné environ une demi-heure plus tard. J'étais encore dans Knightsbridge. Je suis revenue immédiatement. »

Il était temps de prendre congé. L'hostilité mal dissimulée de Caroline Dupayne ne troublait pas Dalglish, mais ils étaient manifestement fatigués, son frère et elle. Marcus avait l'air littéralement épuisé. Il ne les retint que quelques minutes encore. Ils confirmèrent l'un comme l'autre qu'ils savaient que leur frère venait prendre sa Jaguar le vendredi à dix-huit heures, mais qu'ils ignoraient où il allait et ne le lui avaient jamais demandé. Caroline ne cacha pas qu'elle trouvait la question indiscrete. Elle n'aurait pas admis que Neville lui demande à quoi elle consacrait ses week-ends, alors pourquoi le lui aurait-elle demandé ? S'il avait une autre vie, tant mieux pour lui. Elle admit de bon gré être informée de la présence d'un bidon d'essence dans l'abri de jardin. Elle se trouvait au musée le jour où Miss Godby l'avait remboursé à Mrs Faraday. Marcus Dupayne affirma que jusqu'à une date récente, il ne venait que rarement au musée. Mais il savait qu'il y avait une tondeuse à gazon, et pouvait donc se douter que l'on conservait une réserve d'essence quelque part. Ils déclarèrent d'une seule voix qu'ils ne connaissaient pas d'ennemi à leur frère et acceptèrent sans protester que le parc du musée, et donc le bâtiment lui-même, restent fermés au public aussi longtemps que l'enquête l'exigerait. En tout état de cause, déclara Marcus, ils avaient

décidé de fermer une semaine, ou jusqu'à l'incinération de leur frère qui aurait lieu dans la plus stricte intimité.

Les Dupayne raccompagnèrent Dalglish et Piers jusqu'à la porte d'entrée aussi courtoisement que s'ils avaient été leurs invités. Ils sortirent dans la nuit. À l'est de la maison, Dalglish aperçut la lueur des lampes à arc à l'endroit où deux policiers montaient la garde derrière le ruban interdisant l'accès au garage. Il n'y avait pas trace de Kate ni de Benton-Smith ; sans doute se trouvaient-ils déjà au parking. Le vent était tombé mais, s'immobilisant un instant dans le silence de la nuit, Dalglish perçut un doux susurrement, comme si son dernier souffle agitait encore les buissons et secouait légèrement les feuilles éparses des arbres. Le ciel nocturne ressemblait à un dessin d'enfant, un lavis irrégulier d'indigo éclaboussé de nuages sales. Il se demanda comment était le ciel au-dessus de Cambridge. Emma devait être chez elle à cette heure-ci. Était-elle en train de contempler la grande cour de Trinity College ou, comme lui-même aurait pu le faire, l'arpentait-elle d'un pas indécis et tourmenté ? Ou bien la situation était-elle déjà pire ? Ne lui avait-il fallu que l'heure de voyage jusqu'à Cambridge pour se convaincre que la coupe était pleine, et décider de ne pas chercher à le revoir ?

Forçant son esprit à revenir à l'affaire en cours, il dit : « Caroline Dupayne tient à ne pas exclure l'hypothèse du suicide et son frère la suit sur ce terrain, mais avec une certaine réticence. De leur point de vue, c'est assez compréhensible. Mais pourquoi Dupayne se serait-il tué ? Il souhaitait la fermeture du musée. Maintenant qu'il est mort, les deux administrateurs restants peuvent agir à leur guise et le laisser ouvert. »

Il éprouva soudain le besoin d'être seul. « Je voudrais jeter un dernier coup d'œil sur le lieu du sinistre. Vous êtes venu dans la voiture de Kate, n'est-ce pas ? Dites-lui, et à Benton aussi, que nous nous retrouvons dans mon bureau dans une heure. »

Il était vingt-trois heures vingt quand Dalglish et son équipe se rassemblèrent dans son bureau pour un tour d'horizon. S'asseyant dans un des fauteuils, à la longue table de conférence placée devant la fenêtre, Piers se félicita qu'AD n'ait pas choisi son propre bureau pour cette réunion. Il y régnait, comme d'habitude, une joyeuse pagaïe. Il n'avait jamais aucun mal à trouver le dossier qu'il cherchait, mais en voyant l'état de la pièce, personne n'aurait cru qu'un tel exploit fût possible. AD, il le savait, ne se serait pas permis le moindre commentaire ; le patron était, quant à lui, d'un ordre méticuleux, mais il n'exigeait de ses subordonnés qu'intégrité, dévouement et efficacité. S'ils étaient capables de faire preuve de ces qualités au milieu du désordre, il n'y voyait aucun inconvénient. Mais Piers préférait que le regard sombre et critique de Benton-Smith ne se pose pas sur l'amoncellement de papiers qui recouvrait son bureau. Contrastant avec ce capharnaüm, son appartement en ville était toujours parfaitement rangé, comme pour accentuer encore la distance entre sa vie professionnelle et sa vie privée.

Ils prendraient du déca. Kate, il le savait, ne supportait pas la caféine après sept heures du soir. Elle était sûre de ne pas fermer l'œil de la nuit. Et il avait paru plus simple et plus rapide de servir la même chose à tout le monde. La secrétaire de Dalglish était partie depuis longtemps, et Benton-Smith était allé faire le café. Piers l'attendait sans enthousiasme. À ses yeux, le café décaféiné était une contradiction en soi, mais cela ne ferait pas de mal à Benton-Smith de le préparer et de laver les tasses après. Il se demanda pourquoi ce type l'agaçait autant ; ce n'était pas vraiment de l'aversion, le mot eût été trop fort. S'il en voulait à Benton-Smith, ce n'était pas à cause de son physique avantageux, ni de sa haute opinion de lui-même ; il ne s'était jamais soucié de savoir si ses collègues étaient plus séduisants que lui. En revanche, une intelligence ou une réussite supérieures le déstabilisaient. Un peu surpris par sa propre perspicacité, il se dit : *C'est parce que comme moi, il a de l'ambition, et le même type d'ambition. Extérieurement, nous ne pourrions pas être plus différents. En fait, il m'agace parce que nous nous ressemblons trop.*

Dalglish et Kate prirent place en silence. Le regard de Piers, d'abord fixé sur le panorama lumineux qui s'étendait au-dessous de la

fenêtre du cinquième étage, balaya la pièce. Il la connaissait bien, mais il éprouva soudain l'impression déconcertante de la découvrir pour la première fois. Il s'amusa à essayer d'analyser le caractère de son occupant à partir des quelques indices dont il disposait. Il aurait fallu un œil très aiguisé pour ne pas y voir le bureau typique d'un cadre supérieur de la police, aménagé dans le plus pur respect des dispositions réglementaires concernant le mobilier adapté au grade de commandant. Contrairement à certains de ses collègues, AD n'avait pas jugé bon de décorer ses murs de citations, de photographies encadrées ou d'insignes de forces de police étrangères. La présence de tels témoignages d'une vie privée aurait du reste étonné Piers, qui ne releva que deux éléments insolites. Un mur était entièrement recouvert de rayonnages mais leur contenu, Piers le savait, ne révélait pas grand-chose des goûts personnels de Dalglish. Il s'agissait plutôt d'une bibliothèque professionnelle : recueils de lois, rapports officiels, livres blancs, ouvrages de référence, livres d'histoire, le manuel d'Archbold, des volumes de criminologie, de médecine légale et d'histoire de la police, auxquels s'ajoutaient les archives criminelles des cinq dernières années. Les lithographies de Londres constituaient la seconde originalité de la pièce. Piers supposait que son patron n'avait pas envie de laisser ses murs nus, mais le choix même de cette décoration restait un peu impersonnel. Il n'aurait pas accroché de toiles, évidemment : inopportun et prétentieux. S'ils remarquaient les lithographies, ses collègues y voyaient sans doute l'indice d'un goût excentrique mais inoffensif. Elles ne pouvaient heurter personne, songea Piers, et n'intriguaient que ceux qui pouvaient se faire une vague idée de leur prix.

Benton-Smith arriva avec le café. Lors de ces séances de travail nocturnes, Dalglish se dirigeait parfois vers son placard et en sortait des verres et une bouteille de vin rouge. Pas ce soir, visiblement. Dédaignant le décaféiné, Piers tendit la main vers la carafe d'eau.

« Comment appellerons-nous notre assassin putatif ? » demanda Dalglish.

Il avait l'habitude de laisser son équipe discuter de l'affaire en cours avant d'intervenir, mais d'abord, il fallait choisir un nom pour leur gibier inconnu et, pour le moment, inconnaisable. Dalglish n'aimait pas les sobriquets ordinaires de la police.

Ce fut Benton-Smith qui répondit : « Pourquoi pas Vulcain, le dieu du feu ? »

On pouvait compter sur lui pour coiffer les autres au poteau, se dit Piers. « C'est toujours plus court que Prométhée », remarqua-t-il.

Ils avaient leurs carnets ouverts devant eux. « Bien, dit Dalglish. Voulez-vous commencer, Kate ? »

Kate avala une gorgée de café, le trouva manifestement trop chaud

et écarta légèrement sa tasse. Dalglish ne demandait pas forcément au plus ancien de l'équipe de prendre la parole le premier. Il le fit pourtant ce soir-là. Kate avait certainement déjà réfléchi à la manière de présenter ses arguments. « Nous avons abordé le décès du docteur Dupayne comme un crime, se lança-t-elle, et tout ce que nous avons appris jusqu'à présent tend à confirmer cette hypothèse. L'accident est exclu. La victime a dû être arrosée d'essence et, quelle que soit la manière dont les choses se sont passées, le geste était délibéré. Les éléments qui plaident contre l'éventualité d'un suicide sont les suivants : la ceinture de sécurité avait été bouclée, l'ampoule, à gauche de la porte, avait été retirée –, il faut y ajouter la curieuse position du bidon d'essence et de son bouchon. Ce dernier a été retrouvé dans le coin le plus éloigné et le bidon à deux mètres environ de la portière de la voiture. L'heure de la mort paraît relativement claire. Nous savons que le docteur Dupayne rangeait sa Jaguar au musée et venait la chercher tous les vendredis à dix-huit heures. Nous avons aussi le témoignage de Tallulah Clutton qui confirme que le décès a dû survenir à dix-huit heures ou peu après. La personne que nous cherchons connaissait donc les habitudes du docteur Dupayne, possédait la clé du garage et savait qu'un bidon d'essence était conservé dans l'abri de jardin, qui n'était pas fermé à clé. J'allais ajouter que le tueur devait savoir que Mrs Clutton assiste à un cours du soir tous les vendredis. Mais cela n'a peut-être pas d'importance. Vulcain a pu faire une visite de reconnaissance préalable. Il pouvait connaître l'heure de fermeture du musée et savoir que Mrs Clutton serait chez elle une fois la nuit tombée. Le crime proprement dit a été rapide. Vulcain pouvait espérer être déjà loin au moment où Mrs Clutton entendrait des bruits suspects ou sentirait l'odeur de brûlé. »

Kate s'interrompit. Dalglish demanda : « Des commentaires sur l'exposé de Kate ? »

Piers décida de prendre les devants. « Il ne s'agit pas d'un assassinat impulsif, le crime a été soigneusement préparé. L'hypothèse de l'homicide involontaire peut être écartée. À première vue, les suspects sont la famille Dupayne et le personnel du musée. Ils disposent tous des informations nécessaires, et ils ont tous un motif. Les Dupayne voulaient que le musée reste ouvert, Muriel Godby et Tallulah Clutton aussi, très probablement. Godby perdrait un bon emploi, Clutton perdrait son emploi et son logement.

— On ne commet pas un assassinat aussi horrible simplement pour conserver son emploi, objecta Kate. Muriel Godby est de toute évidence une secrétaire compétente et expérimentée. Elle ne resterait pas au chômage bien longtemps. On peut en dire autant de Tallulah Clutton. Les femmes de charge sérieuses sont très demandées. Et

même si elle ne retrouvait pas une place rapidement, elle a sûrement de la famille. J'ai du mal à les considérer, l'une ou l'autre, comme des suspects sérieux.

— Il est prématuré de parler de mobiles tant que nous n'en savons pas davantage, intervint Dalglish. Nous ignorons tout encore de la vie privée de Neville Dupayne, des personnes avec lesquelles il travaillait, du lieu où il se rendait tous les vendredis avec sa Jaguar. S'y ajoute le problème du mystérieux automobiliste qui a renversé Mrs Clutton.

— S'il existe, dit Piers. Les seuls indices que nous ayons sont le bras contusionné de Mrs Clutton et sa bicyclette tordue. Elle aurait très bien pu inventer cette chute et maquiller les preuves. Il ne faut pas beaucoup de force pour voiler une roue de vélo. Il suffit de l'envoyer contre un mur. »

Benton-Smith rompit le silence qu'il avait gardé jusque-là : « Je serais étonné qu'elle y soit pour quelque chose. Je ne suis pas resté longtemps chez elle, mais elle m'a fait l'effet d'un témoin honnête. Je l'ai trouvée très sympathique. »

Piers se cala dans son fauteuil et passa lentement son index sur le bord de son verre. Il demanda avec un flegme étudié : « Tu peux me dire ce que ça à avoir avec l'affaire ? Nous cherchons des indices. Ce n'est pas une question de sympathie ou d'antipathie.

— Pour moi, si, dit Benton-Smith. L'impression que vous fait un témoin est un indice comme un autre. Si elle compte pour les jurés, pourquoi pas pour la police ? Je ne vois pas Tallulah Clutton commettre ce crime, ni aucun autre, d'ailleurs.

— Dans ce cas, tu feras sans doute de Muriel Godby ton suspect numéro un, de préférence à l'un des Dupayne, parce qu'elle est moins jolie que Caroline Dupayne et qu'il convient d'exclure Marcus, dans la mesure où un haut fonctionnaire ne saurait en aucun cas être un assassin ? »

Benton-Smith répondit calmement : « Non. J'en ferais effectivement mon suspect numéro un, parce que ce crime – si crime il y a – a été commis par quelqu'un d'intelligent, mais de moins intelligent qu'il ne croit l'être. Ce trait de caractère s'applique mieux à Godby qu'à l'un ou l'autre des Dupayne.

— Intelligent, mais moins qu'il ne croit l'être ? Tu dois savoir de quoi tu parles. »

Kate jeta un coup d'œil à Dalglish. Celui-ci savait que la rivalité pouvait nourrir une émulation utile à une enquête ; il n'avait jamais voulu s'entourer d'une équipe de conformistes tranquilles, béats d'admiration réciproque. Mais Piers était allé trop loin. Pourtant, jamais AD ne le réprimanderait en présence d'un inférieur.

Il s'en abstint effectivement. Ignorant Piers, Dalglish se tourna vers Benton-Smith. « Votre raisonnement se tient, inspecteur, mais il

serait dangereux de le pousser à l'extrême. Un criminel intelligent lui-même peut manquer de connaissances et d'expérience. Vulcain s'attendait peut-être à ce que la voiture explose et à ce que le cadavre, le garage et le véhicule soient entièrement détruits. D'autant qu'il ne pouvait prévoir que Mrs Clutton rentrerait aussi tôt. Un incendie dévastateur aurait détruit la plupart des indices. Mais laissons le profil psychologique pour nous concentrer sur le travail qui nous attend. »

Kate se tourna vers Dalglish : « Vous croyez à l'histoire de Mrs Clutton ? À l'accident, à l'automobiliste en fuite ?

— Oui. Nous allons publier l'appel à témoin de rigueur pour lui demander de bien vouloir se signaler, mais s'il s'en abstient, nous allons avoir du mal à mettre la main sur lui. Mrs Clutton n'en a conservé qu'une impression fugitive, remarquablement nette tout de même, vous ne trouvez pas ? Le visage penché sur elle avec une expression, ce sont ses propres termes, d'horreur et de compassion mêlées. Une telle attitude s'accorde-t-elle à ce que nous savons de l'assassin ? Un homme qui arrose délibérément sa victime d'essence pour la brûler vive ? Il n'aurait eu qu'une hâte, s'enfuir. Croyez-vous qu'il se serait arrêté après avoir renversé une femme âgée à bicyclette ? Et le cas échéant, aurait-il manifesté une telle sollicitude ?

— Il y a ce commentaire qu'il a fait, à propos d'un feu d'herbes, dit Kate, cet écho de l'affaire Rouse. Ces paroles ont manifestement impressionné Mrs Clutton et Miss Godby. Elles ne m'ont pas fait l'effet de manquer de bon sens ou d'être particulièrement impressionnables, ni l'une ni l'autre, mais j'ai bien vu que cela les avait marquées. Nous ne sommes évidemment pas en présence d'un émule de Rouse. Le seul point commun entre ces deux affaires est la présence d'un homme mort dans une voiture en flammes.

— C'est sans doute une coïncidence, intervint Piers, le genre de remarque insignifiante que n'importe qui aurait pu faire dans ces circonstances. Il cherchait à justifier son indifférence à l'incendie. Comme Rouse. »

Dalglish reprit la parole : « Si les deux femmes ont réagi avec autant d'inquiétude, c'est parce qu'elles se sont dit que les deux drames avaient peut-être plus de points communs que ces quelques paroles. Peut-être n'avaient-elles pas compris jusque-là que Dupayne pouvait avoir été assassiné. Mais cela nous complique les choses. Si nous ne retrouvons pas cet homme et que nous obtenons qu'un suspect soit jugé, le témoignage de Mrs Clutton sera pain bénit pour la défense. D'autres commentaires sur le résumé de Kate ? »

Benton-Smith était resté assis très calme, sans rien dire. Il prit alors la parole : « Il me semble que l'on pourrait soutenir l'hypothèse du suicide. »

Irrité, Piers lança : « Vas-y, je t'en prie.

— Je ne dis pas qu'il s'agit d'un suicide. Je dis que les indices en faveur d'un assassinat ne sont pas aussi solides que nous le prétendons. Les Dupayne nous ont appris que la femme d'un des patients de leur frère s'est tuée. Peut-être faudrait-il trouver pourquoi. Neville Dupayne a peut-être été plus affecté par ce décès que son frère et sa sœur ne le pensent. » Il se tourna vers Kate. « Reprenons vos arguments. Dupayne avait attaché sa ceinture de sécurité. Peut-être voulait-il être sûr d'être solidement sanglé et immobilisé. Peut-être craignait-il qu'une fois que le feu aurait pris, il ne revienne sur sa décision, ne prenne la fuite et n'aille se rouler dans l'herbe ? Il voulait mourir, et il voulait mourir dans sa Jag. Passons à l'emplacement du bidon et de son bouchon. Pourquoi aurait-il posé le bidon près de la voiture ? N'était-il pas plus naturel de jeter d'abord le bouchon, puis le bidon ? Pourquoi se serait-il soucié de savoir où ils atterrissaient ?

— Et l'ampoule manquante ? objecta Piers.

— Nous ne pouvons pas savoir depuis combien de temps elle manquait. Nous n'avons pas encore pu joindre Ryan Archer. Il aurait pu la retirer, n'importe qui d'autre aussi.

— Dupayne lui-même par exemple. On ne peut pas faire reposer une présomption d'homicide sur une ampoule manquante.

— Mais nous n'avons pas trouvé de message, fit remarquer Kate. Les gens qui se suicident tiennent généralement à expliquer leur geste. Et puis, quelle méthode ! Tout de même, ce type était médecin, il pouvait se procurer tous les médicaments qu'il voulait. Pourquoi ne pas les absorber dans sa voiture et mourir dans sa Jag, si c'est ce qu'il voulait ? Pourquoi s'immoler par le feu et mourir dans d'atroces souffrances ?

— Il est sans doute mort très vite », dit Benton-Smith.

Piers s'impatienta : « Tu parles ! Ta théorie ne me convainc pas, Benton. Tu vas sans doute nous dire que Dupayne a retiré lui-même l'ampoule et déposé le bidon là où nous l'avons trouvé pour maquiller son suicide en assassinat. Joli cadeau d'adieu à sa famille. Ce serait le geste d'un gamin en colère, ou d'un malade mental. »

Benton-Smith répondit calmement : « Ce n'est pas impossible.

— Rien n'est impossible ! s'exclama Piers, exaspéré. Il n'est pas impossible que la coupable soit Tallulah Clutton parce qu'elle avait une liaison avec Dupayne et qu'il voulait la plaquer pour Muriel Godby ! Bon sang, gardons les pieds sur terre !

— Il y a tout de même un élément, fit observer Dalglish, qui pourrait suggérer un suicide plutôt qu'un assassinat. Vulcain aurait eu du mal à arroser d'essence la tête de Dupayne en se servant du bidon. Le liquide aurait coulé trop lentement. Si Vulcain voulait être sûr que sa victime n'aurait pas le temps de réagir, il aurait dû transvaser l'essence dans un autre récipient, un seau par exemple. Ou alors,

assommer Dupayne d'abord. Nous reprendrons la fouille du parc dès qu'il fera jour mais, même si on s'est servi d'un seau, ça m'étonnerait que nous le trouvions.

— Il n'y avait pas de seau dans l'abri de jardin, précisa Piers. Mais Vulcain aurait pu en apporter un. Il aura versé l'essence dans le garage, pas dans l'abri, avant de retirer l'ampoule. Puis il aura jeté le bidon dans un coin d'un coup de pied. Il tenait à le toucher le moins possible, même s'il portait des gants, mais il fallait le laisser dans le garage, s'il voulait que la mort puisse passer pour un accident ou pour un suicide. »

Kate intervint, contrôlant difficilement son excitation. « Et après le crime, Vulcain a pu fourrer ses vêtements de protection dans le seau. Se débarrasser de ces pièces à conviction n'était pas bien compliqué. Il devait s'agir d'un seau de plastique ordinaire. Il a pu l'écraser du pied et le balancer dans une benne, dans une poubelle à portée de main ou dans un fossé.

— Je vous rappelle qu'il ne s'agit que de spéculations, reprit Dalglish. Il est toujours risqué de faire passer la théorie avant les faits. Avançons un peu, voulez-vous ? Il faut répartir les tâches pour demain. J'ai prévu d'aller voir Sarah Dupayne à dix heures avec Kate. J'espère qu'elle pourra nous dire ce que son père faisait de ses week-ends. Il avait peut-être une double vie, et si c'est le cas, il faut que nous sachions où il allait, qui il voyait, les gens qu'il rencontrait. Nous supposons que le tueur est arrivé le premier au musée, qu'il a tout préparé et a attendu Dupayne dans le garage, dans le noir. Mais rien ne nous dit que Dupayne était seul. Il aurait pu venir avec Vulcain, ou lui donner rendez-vous là-bas. Piers, je voudrais qu'avec Benton-Smith vous alliez interroger le mécanicien du garage Duncan, un certain Stanley Carter. Dupayne a pu lui faire des confidences. En tout cas, il aura une idée du kilométrage parcouru chaque week-end. Il faut aussi reprendre l'interrogatoire de Marcus et Caroline Dupayne et, bien sûr, de Tallulah Clutton et de Muriel Godby. Après une nuit de sommeil, ils se souviendront peut-être de détails qu'ils ne nous ont pas confiés. Ajoutons les bénévoles, Mrs Faraday qui s'occupe du jardin et Mrs Strickland, la calligraphe. J'ai rencontré Mrs Strickland à la bibliothèque lors de ma visite du musée, le 25 octobre. Et bien sûr, Ryan Archer. Curieux que le colonel chez qui il est censé loger n'ait pas répondu au téléphone. Ryan devrait venir travailler lundi à dix heures, mais il faut que nous lui parlions avant. Il y a un autre indice que nous pouvons vérifier. Mrs Clutton affirme que, quand elle a téléphoné à Muriel Godby sur sa ligne fixe, celle-ci était occupée et qu'elle a dû l'appeler sur son portable. Nous connaissons la version de Godby : le combiné avait été mal raccroché. Il serait intéressant de savoir si elle était chez elle quand elle a pris l'appel. Vous êtes

spécialiste de ce genre de choses, inspecteur, n'est-ce pas ?

— Pas spécialiste, commandant, mais j'ai un peu d'expérience en la matière. Quand on se sert d'un portable, les coordonnées de l'antenne relais sont enregistrées au début et à la fin de chaque communication, qu'il s'agisse d'un appel passé ou reçu et même de ceux qui sont dirigés vers une boîte vocale. Le système enregistre également le relais utilisé par l'autre personne, si elle fait partie du même réseau. Les données sont conservées plusieurs mois et transmises au parquet sur réquisition. J'ai suivi des affaires où il a été possible de les récupérer, mais ce n'est pas toujours utile. En ville, il est rare qu'on puisse obtenir mieux qu'une localisation à quelques centaines de mètres près, et encore. Les demandes sont très nombreuses et les délais souvent très longs.

— Ça vaut quand même la peine d'essayer, insista Dalglish. Et il faudrait interroger la femme de Marcus Dupayne. Elle pourra certainement nous dire si son mari avait l'intention de passer voir son frère en fin d'après-midi.

— Puisque c'est sa femme, elle confirmera probablement sa version des faits, fit remarquer Piers. Ils ont eu largement le temps de se mettre d'accord. Ce qui ne veut pas dire que le reste soit vrai. Il aurait facilement pu rejoindre sa voiture, se rendre au musée, tuer son frère puis rentrer chez lui. Il faudra chronométrer tout ça de plus près, mais ça me paraît faisable. »

À cet instant, le téléphone de Piers sonna. Il prit la communication et répondit : « Je crois, inspecteur, que vous feriez mieux de parler au commandant Dalglish », et il lui passa l'appareil.

Dalglish écouta en silence avant de dire : « Merci, inspecteur. Nous avons une mort suspecte au musée Dupayne, et Archer pourrait être un témoin. Il faut que nous mettions la main sur lui. Je vais prendre des dispositions pour que deux de mes agents voient le colonel Arkwright dès qu'il sera en état de les recevoir. Quand il sera rentré chez lui, bien sûr. » Redonnant le téléphone à Piers, il dit : « C'était l'inspecteur Mason, du poste de Paddington. Il revient à l'instant de chez le colonel Arkwright à Maida Vale, après lui avoir rendu visite au St Mary's Hospital. Quand le colonel est rentré chez lui ce soir, vers dix-neuf heures, Ryan Archer l'a agressé avec un tisonnier. La voisine du dessus l'a entendu tomber et a appelé une ambulance et la police. Le colonel n'a rien de grave. Le coup a été porté de biais et il a été touché superficiellement à la tête, mais l'hôpital le garde pour la nuit. Il a donné ses clés à l'inspecteur Mason pour que la police puisse passer chez lui vérifier que les fenêtres sont bien fermées. Ryan Archer n'y est pas. Il a pris la fuite après l'agression et pour le moment, il n'a pas donné de ses nouvelles. Ça m'étonnerait qu'il se présente à son travail lundi matin. Un appel à

témoin a été lancé. Nous laisserons à ceux qui ont les effectifs nécessaires le soin de le retrouver.

« Les priorités pour demain, poursuivit-il. Je passe chez Sarah Dupayne avec Kate le matin, puis je vais à l'appartement de Neville Dupayne. Piers, quand vous aurez fini au garage avec Benton, prenez rendez-vous avec le colonel Arkwright. Vous irez le voir avec Kate. Il faudra ensuite interroger les deux bénévoles, Mrs Faraday et Mrs Strickland. J'ai appelé James Calder-Hale. Il a pris la nouvelle du crime avec le calme que j'attendais et condescendra à nous recevoir dimanche matin à dix heures. Il compte se rendre au musée, pour y faire du travail personnel. Nous devrions connaître demain à neuf heures la date et le lieu de l'autopsie. J'aimerais que vous soyez présente, Kate. Benton aussi. Vous, Benton, faites ce qu'il faut pour que Mrs Clutton puisse aller voir les photos des sommiers. Ça m'étonnerait qu'elle reconnaisse quelqu'un, mais sa description permettra peut-être de réaliser un portrait-robot. Il y a certaines choses qui vont sans doute déborder sur dimanche ou lundi. Dès que la nouvelle sera connue, il faut s'attendre à ce que la presse s'en empare. Heureusement, il se passe suffisamment d'événements graves en ce moment pour que nous soyons assurés de ne pas faire la une. Voulez-vous servir d'antenne aux Relations publiques, Kate ? Et demander aux services techniques qu'ils nous installent un PC provisoire ici ? Inutile de leur casser les pieds à Hampstead, ils manquent déjà suffisamment de locaux. D'autres questions ? On reste en contact demain : je risque d'avoir à modifier le programme. »

Il était vingt-trois heures trente. Ceinturée dans sa robe de chambre de laine, Tally retira la clé du crochet et déverrouilla la fenêtre de sa chambre. C'était Miss Caroline qui avait insisté pour que des mesures de sécurité soient prises au pavillon quand elle avait succédé à son père à la tête du musée, mais Tally n'aimait pas dormir la fenêtre fermée. Elle l'ouvrit tout grand et l'air froid l'enveloppa, apportant avec lui la quiétude et le silence de la nuit. Elle avait toujours aimé la tombée du jour. Elle n'ignorait pourtant pas que la paix qui s'étendait au-dessous d'elle était illusoire. Dehors, dans la nuit, des prédateurs se coulaient vers leur proie, guerre éternelle de la survie, et l'air bruissait de millions de bagarres infimes, de rampements furtifs, inaudibles à ses oreilles. Il s'y ajoutait aujourd'hui une autre image : le rictus étincelant de dents blanches dans un visage noirci. Elle savait qu'elle ne pourrait jamais entièrement la chasser de son esprit. Pour se débarrasser de son emprise, il lui faudrait accepter d'affronter cette terrible réalité et vivre avec elle, comme des millions de ses semblables dans un monde déchiré par les conflits. Maintenant enfin, elle ne percevait plus l'odeur insistante du feu et elle laissa son regard parcourir les étendues silencieuses où les lumières de Londres se répandaient comme le contenu d'un écrin sur un désert de ténèbres qui semblait n'être ni terre ni ciel.

Elle se demanda si Muriel s'était endormie dans la petite chambre d'amis, à côté de la sienne. Elle était revenue au pavillon plus tard que Tally ne l'avait cru, expliquant qu'elle avait pris une douche chez elle ; elle préférait les douches aux bains. Elle apportait une bouteille supplémentaire de lait, ses céréales préférées pour le petit déjeuner et un paquet de tisane. Elle avait fait chauffer de l'eau et préparé deux tasses, et elles s'étaient installées pour regarder *Newsnight* ensemble : laisser les images mouvantes défiler devant leurs yeux indifférents leur apportait une bienfaisante illusion de normalité. À la fin de l'émission, elles s'étaient dit bonne nuit. Tally appréciait la compagnie de Muriel, mais elle se réjouissait qu'elle reparte le lendemain. Elle était reconnaissante aussi envers Miss Caroline, qui avait fait un saut au pavillon avec Mr Marcus après le départ du commandant Dalglish et de son équipe. Miss Caroline avait parlé en son nom et en celui de son frère.

« Nous sommes absolument navrés, Tally. Quelle épreuve pour vous ! Nous tenons à vous remercier de votre courage et de la rapidité avec laquelle vous avez réagi. Personne n'aurait pu mieux faire. »

Au grand soulagement de Tally, ils ne lui avaient posé aucune question et ne s'étaient pas attardés. Il était curieux, songea-t-elle, qu'il ait fallu cette tragédie pour qu'elle prenne conscience de l'affection qu'elle éprouvait pour Miss Caroline. C'était une femme que les gens avaient tendance à adorer ou à détester. Admettre le pouvoir de Miss Caroline, c'était aussi, Tally en était parfaitement consciente, avouer que la sympathie qu'elle lui inspirait reposait sur un motif vaguement répréhensible. Miss Caroline aurait pu lui rendre la vie au Dupayne difficile et elle avait décidé de ne pas le faire.

Le pavillon l'entourait comme un cocon. C'était le lieu où, après toutes ces années de corvées et d'abnégation, elle avait ouvert les bras à la vie, comme en cet instant où des mains immenses mais douces l'avaient tirée des décombres pour la conduire vers la lumière.

Elle contemplait toujours les ténèbres sans crainte. Peu après son arrivée au Dupayne, un vieux jardinier, désormais à la retraite, lui avait raconté qu'à l'époque victorienne un meurtre avait eu lieu dans la maison, qui était alors une demeure privée. Avec délectation, il lui avait décrit le cadavre, celui d'une jeune servante, retrouvée égorgée au pied d'un chêne, à la lisière du Heath. La fille était enceinte, et l'on avait imputé sa mort à l'un des membres de la famille, le maître de maison ou un de ses deux fils. Certains prétendaient que son fantôme, incapable de trouver le repos, rôdait encore dans le Heath, à la nuit tombée. Tally ne l'avait jamais vu. Ses craintes et ses angoisses prenaient des formes plus tangibles. Une seule fois, elle avait éprouvé *un frisson**, moins de peur que d'intérêt, en apercevant quelque chose qui bougeait sous le chêne, deux silhouettes sombres émergeant de l'obscurité plus profonde encore, se rapprochant, échangeant quelques paroles, puis repartant chacune de son côté. Elle avait reconnu Mr Calder-Hale dans l'une de ces silhouettes. Elle l'avait revu à plusieurs reprises, ensuite, la nuit, avec un compagnon. Elle n'en avait jamais parlé, ni à lui, ni à autrui. Elle comprenait que l'on aime se promener dans le noir. Cela ne la regardait pas.

Entrebâillant la fenêtre, elle se coucha enfin. Mais le sommeil la fuyait. Tandis qu'elle était allongée dans le noir, les événements de la journée lui revinrent à l'esprit, se dessinant de manière plus vivante, plus accusée que dans la réalité. Il y avait quelque chose pourtant qui se dérobaît à sa mémoire, un détail fugace et tacite, tapi au fond de son esprit comme un souci vague, indéfini. Peut-être ce malaise n'était-il qu'un sentiment de culpabilité, la crainte de n'en avoir pas fait suffisamment, de porter une part de responsabilité dans cette tragédie ; si elle n'était pas allée à son cours du soir, le docteur Neville

serait peut-être encore en vie. Elle savait que ce sentiment était irrationnel et, résolument, elle s'efforça de le bannir de son esprit. À présent, le regard fixé sur la tache bleue indistincte de la fenêtre entrouverte, un souvenir d'enfance lui revint. Elle se revit assise, seule, dans la pénombre d'une église victorienne austère de ce faubourg de Leeds, assistant à l'office du soir. C'était une prière qu'elle n'avait pas entendue depuis près de soixante ans, mais les paroles lui revinrent alors en mémoire, aussi fraîches que si elle les entendait pour la première fois. *Éclaire nos ténèbres, nous T'en conjurons, Seigneur ; et dans Ta grande clémence, protège-nous des périls et des dangers de cette nuit ; pour l'amour de Ton Fils unique, notre Sauveur, Jésus-Christ.* Ayant toujours à l'esprit l'image de la tête calcinée, elle prononça la prière à haute voix et en fut rassérénée.

Sarah Dupayne vivait au troisième étage d'un immeuble du XIX^e siècle, dans une rue banale des confins de Kilburn, un quartier que les agents immobiliers préféraient certainement présenter dans leurs publicités sous le nom de West Hampstead. En face du numéro seize, un petit carré de pelouse mal entretenu où poussaient des buissons rabougris pouvait sans doute se prévaloir du nom de parc, mais ne représentait guère qu'une oasis de verdure. Les deux maisons à demi démolies qui se trouvaient juste à côté étaient en travaux. Manifestement, on les transformait en une seule habitation. Les pancartes d'agences se multipliaient dans les petits jardins de devant. Il y en avait une au numéro seize. Avec leurs portes rutilantes et leurs briques rejointoyées, quelques immeubles révélaient que de jeunes membres des professions libérales avaient entrepris de coloniser la rue mais, malgré sa proximité avec la station de Kilburn et l'attrait de Hampstead, celle-ci conservait l'aspect négligé, vaguement désolé, d'un endroit dont les habitants n'étaient que de passage. Il y régnait un calme inhabituel pour un samedi matin, et l'on ne percevait aucun signe de vie derrière les rideaux tirés.

Il y avait trois sonnettes à droite de la porte du numéro seize. Dalglish appuya sur celle qui était surmontée d'une petite carte portant l'inscription DUPAYNE. Le nom qui figurait au-dessous avait été vigoureusement barré à l'encre, et n'était plus lisible. Une voix de femme répondit et Dalglish se présenta. « L'ouverture automatique est en panne, entendit-il dans l'interphone. Je descends. »

La porte d'entrée s'ouvrit moins d'une minute plus tard sur une femme, solidement charpentée, aux traits marqués. Sa lourde chevelure brune était tirée en arrière au-dessus de son large front et rassemblée sur la nuque par un foulard noué. Détachés, ses cheveux luxuriants devaient lui prêter un air de gitane un peu canaille, mais aujourd'hui son visage morne, dont la seule trace de maquillage était une balafre de rouge à lèvres trop vif, donnait une impression de nudité vulnérable. Dalglish lui donna un peu moins de quarante ans, mais les premiers ravages du temps apparaissaient déjà, les rides barrant le front, les petits plis d'amertume aux angles de la large bouche. Elle était vêtue d'un pantalon noir et d'un pull ras du cou, sous une ample chemise de laine violette. Elle ne portait pas de

soutien-gorge et sa lourde poitrine se balançait à chaque mouvement.

S'effaçant pour les laisser passer, elle dit : « Je suis Sarah Dupayne. Je suis désolée, il n'y a pas d'ascenseur. Montez, voulez-vous ? » Lorsqu'elle parlait, son souffle exhalait une très légère odeur de whisky.

En la voyant monter l'escalier d'une démarche assurée, Dalglish se dit qu'elle devait être moins âgée qu'il ne l'avait pensé à première vue. La tension des douze dernières heures l'avait dépouillée de tout semblant de jeunesse. Il fut surpris de la trouver seule. Quelqu'un aurait tout de même pu venir lui tenir compagnie en de telles circonstances.

L'appartement dans lequel elle les fit entrer donnait sur le petit espace vert d'en face, et était baigné de lumière. Il y avait deux fenêtres et une porte à gauche, qui était ouverte et donnait manifestement sûr la cuisine. Cette pièce faisait un effet troublant. Dalglish avait l'impression qu'elle avait été meublée avec soin et à grands frais, mais que ses occupants s'en étaient désintéressés et l'avaient quittée, affectivement sinon matériellement. Les murs peints présentaient des traces sales, donnant à penser que l'on avait retiré des tableaux, et le manteau de la cheminée victorienne n'était orné que d'un petit vase de porcelaine contenant deux branches de chrysanthèmes blancs. Les fleurs étaient fanées. Un canapé moderne en cuir trônait dans la pièce. Le seul autre meuble important était une longue bibliothèque qui couvrait un des murs. Elle était à moitié vide, et les livres étaient renversés, pêle-mêle, les uns sur les autres.

Sarah Dupayne les invita à s'asseoir et prit place sur le pouf de cuir carré, près de la cheminée. « Voulez-vous du café ? demanda-t-elle. Vous n'êtes pas censés boire d'alcool, si ? Je dois avoir du lait au frigo. J'ai un peu bu, vous l'avez sûrement remarqué, mais pas beaucoup. Je suis parfaitement en mesure de répondre à vos questions, si c'est cela qui vous inquiète. Ça vous dérange si je fume ? »

Sans attendre la réponse, elle plongea la main dans la poche de sa chemise et en sortit un briquet et un paquet de cigarettes. Ils attendirent qu'elle en ait allumé une et ait commencé à inhaler avec force, comme si la nicotine était pour elle un remède vital.

« Je suis désolé de venir vous importuner si peu de temps après le décès de votre père, s'excusa Dalglish. Mais dans le cas d'une mort suspecte, les premiers jours d'enquête sont généralement déterminants. Il faut que nous disposions des informations essentielles le plus rapidement possible.

— Une mort suspecte ? Vous parlez sérieusement ? Cela voudrait dire qu'il a été tué. Tante Caroline pensait que c'était peut-être un suicide.

— Vous a-t-elle confié pourquoi ?

— Pas vraiment. Elle m'a dit que vous étiez convaincus que ça ne pouvait pas être un accident. Je suppose que pour elle, le suicide était la seule autre éventualité. Tout semble toujours plus vraisemblable qu'un assassinat. Qui pouvait vouloir tuer mon père ? Il était psychiatre, pas dealer ou je ne sais quoi. Pour autant que je sache, il n'avait pas d'ennemis.

— Il devait en avoir au moins un, fit remarquer Dalgliesh.

— En tout cas, personne que je connaisse. »

Kate prit la parole : « Vous aurait-il parlé de quelqu'un qui lui voulait du mal ?

— Qui lui voulait du mal ? C'est comme ça qu'on dit, dans la police ? Pour l'arroser d'essence et le brûler vif, il fallait certainement lui vouloir du mal ! C'est le moins qu'on puisse dire. Non, je ne connais personne qui lui voulait du mal. » Elle accentua chaque mot, la voix lourde de sarcasme.

« Entretenait-il de bonnes relations avec son frère et sa sœur ? demanda Kate. Est-ce qu'ils s'entendaient bien ?

— Quelle subtilité, décidément ! Non. Je pense qu'il leur arrivait même de se détester cordialement. Ce sont des choses qui arrivent dans certaines familles, vous savez. Les Dupayne ne sont pas très proches, mais cela n'a rien d'anormal. Ce que je veux dire, c'est qu'on peut former une famille peu unie sans chercher à se brûler vifs mutuellement.

— Que pensait-il de la signature du nouveau bail ? demanda Dalgliesh.

— Il m'avait promis de ne pas le signer. Je suis allée le voir mardi soir, la veille du conseil d'administration. Je lui ai dit qu'il devait tenir bon et refuser de signer. Je voulais toucher ma part, pour être franche. Ses motivations à lui étaient différentes.

— Sur quelle somme chaque administrateur pouvait-il compter ?

— Il faudrait poser la question à mon oncle. À peu près vingt-cinq mille livres, je crois. Ce n'est pas une fortune par les temps qui courent, mais c'était suffisant pour me permettre de vivre sans travailler pendant un an ou deux. Papa avait des raisons plus louables de vouloir fermer le musée. Il trouvait qu'on s'intéresse trop au passé, que c'est une sorte de nostalgie nationale, qui nous empêche d'affronter les problèmes d'aujourd'hui.

— Et ces fameux week-ends ? Apparemment, il venait prendre sa voiture au musée tous les vendredis soir, à six heures. Savez-vous où il allait ?

— Non. Il ne me l'a jamais dit et je ne le lui ai jamais demandé. Il ne passait généralement pas le week-end à Londres, c'est vrai, mais je ne savais pas que c'était aussi régulier. Voilà sans doute pourquoi il travaillait aussi tard les quatre autres jours de la semaine. Comme ça,

il pouvait être libre le samedi et le dimanche. Il avait peut-être une autre vie. Je l'espère pour lui. Ça me ferait plaisir de penser qu'il a été heureux avant sa mort. »

Kate insista : « Mais il ne vous a jamais dit où il allait, s'il voyait quelqu'un ? Il ne vous en parlait pas ? »

— Nous ne parlions pas beaucoup. Je ne veux pas dire que nous n'étions pas en bons termes. C'était mon père. Je l'aimais. Simplement, la communication n'était pas notre fort. Il était surchargé de travail, moi aussi, nous vivions dans des mondes différents. De quoi voulez-vous que nous parlions ? À la fin de la journée, il devait être dans le même état que moi, crevé, affalé devant la télé. Il travaillait presque tous les soirs, de toute façon. Je le vois mal venir à Kilburn me confier qu'il avait passé une journée épouvantable ! Il avait une maîtresse, pourtant, elle pourra peut-être vous renseigner.

— Vous la connaissez ?

— Non, mais vous devriez arriver à la dénicher. C'est votre boulot, après tout.

— Comment connaissez-vous son existence ?

— J'ai demandé un jour à papa de me prêter son appartement pour le week-end. C'était au moment où j'ai quitté Balham pour venir m'installer ici. Il avait fait drôlement gaffe, mais ça ne m'a pas échappé. J'ai farfouillé un peu – comme toutes les femmes. Je ne vous dirai pas comment je l'ai découvert. Je ne voudrais pas vous faire rougir. De toute façon, ça ne me regardait pas. Bonne chance. Voilà tout ce que je me suis dit. Je l'appelais papa, vous savez. Le jour de mes quatorze ans, il m'a proposé de l'appeler Neville. Il croyait sans doute que ça me plairait, que ça ferait plus copain. Plus dans le coup. Il se trompait. Ce que je voulais, c'était l'appeler papa et qu'il me prenne sur ses genoux. Ridicule, non ? Mais je peux vous dire une chose. Quoi qu'en pense le reste de la famille, papa ne se serait pas tué. Il ne m'aurait jamais fait ça. »

Kate vit qu'elle était au bord des larmes. Elle avait cessé de tirer sur sa cigarette et la jeta, à demi consumée, dans l'âtre vide. Ses mains tremblaient.

« Vous ne devriez pas rester seule, dit Dalglish. Vous n'avez pas une amie qui pourrait venir passer quelque temps chez vous ? »

— Je ne vois pas qui. Et je n'ai aucune envie d'entendre les condoléances rebattues d'oncle Marcus ni d'affronter les regards sardoniques de tante Caroline, me mettant au défi de manifester la moindre émotion, m'obligeant à jouer les hypocrites.

— Nous pouvons revenir plus tard si vous préférez en rester là pour le moment.

— Ça va aller, vous pouvez continuer. De toute façon, je n'ai pas grand-chose de plus à vous dire.

— Qui hérite de votre père ? Vous avait-il parlé de ses dispositions testamentaires ?

— Non, mais je suppose que c'est moi. Qui voulez-vous que ce soit ? Je suis fille unique et ma mère est morte l'année dernière. De toute façon, elle n'aurait rien eu. Ils ont divorcé quand j'avais dix ans. Elle vivait en Espagne et je ne la voyais jamais. Elle ne s'était pas remariée, parce qu'elle voulait continuer à toucher sa pension alimentaire, mais ça n'a pas mis papa sur la paille. Ça m'étonnerait qu'il ait laissé quoi que ce soit à Marcus ou à Caroline. Je passerai à l'appartement de Kensington plus tard dans la journée et j'essaierai de trouver le nom de son notaire. L'appartement doit valoir quelque chose, évidemment. Il faisait de bons investissements. Mais je suppose que vous voudrez y passer aussi.

— Oui, confirma Dalgliesh. Il faut que nous jetions un coup d'œil à ses papiers. Nous pourrions peut-être nous y retrouver. Avez-vous la clé ?

— Non. Il ne tenait pas à ce que je puisse faire intrusion dans sa vie. En général, j'étais plutôt une source d'ennuis pour lui, et il préférerait sûrement être prévenu. Vous n'avez pas trouvé ses clés sur le... dans sa poche ?

— Si. Nous en avons un jeu. Mais j'aurais préféré vous emprunter les vôtres.

— Celles de papa font partie des pièces à conviction, c'est ça ? Le concierge nous laissera entrer. Allez-y quand vous voulez, je préférerais y faire un saut toute seule. J'ai l'intention de passer un an à l'étranger dès que tout sera réglé. Vous croyez que je devrai attendre que l'affaire soit élucidée ? Ou est-ce que je pourrai partir dès la fin de l'enquête et après les obsèques ?

— C'est ce que vous souhaiteriez faire ? demanda doucement Dalgliesh.

— Non. Je ne crois pas. Papa me dirait que ça ne sert à rien de s'enfuir. Vous vous emmenez toujours dans vos bagages. Banal, mais vrai. Et ils vont être drôlement plus lourds maintenant. »

Dalgliesh et Kate se levèrent. Dalgliesh tendit la main en disant : « Oui. Je suis navré. »

Ils n'échangèrent pas un mot avant d'être dehors, se dirigeant vers la voiture. Kate était songeuse. « L'argent l'intéresse, n'est-ce pas ? C'est important pour elle.

— Assez pour commettre un parricide ? Elle s'attendait à ce que le musée ferme et savait qu'elle finirait par obtenir ses vingt-cinq mille livres.

— Elle les voulait peut-être tout de suite. En tout cas, elle se sent coupable de quelque chose.

— Coupable de ne pas l'avoir aimé, ou pas assez. La culpabilité est

indissociable du deuil. Mais le meurtre de son père, aussi horrible soit-il, n'est pas la seule chose qui la tracasse. Il faut que nous sachions ce qu'il faisait de ses week-ends. Piers et Benton-Smith tireront peut-être quelque chose du mécanicien, mais notre meilleure piste devrait être la secrétaire de Dupayne. Une secrétaire particulière n'ignore pas grand-chose de la vie de son patron. Trouvez son nom, Kate, voulez-vous, et prenez rendez-vous avec elle. Pour aujourd'hui si possible. Dupayne donnait des consultations de psychiatrie à St Oswald. Je commencerais par là, si j'étais vous. »

Kate consulta l'annuaire et appela l'hôpital. Il lui fallut quelques instants pour obtenir le poste qu'elle voulait. La conversation ne dura qu'une minute et Kate écouta plus qu'elle ne parla.

La main sur le micro, elle dit à Dalgliesh : « La secrétaire du docteur Dupayne s'appelle Mrs Angela Faraday. Elle travaille le samedi matin, mais les consultations se terminent à une heure et quart. Elle reste au bureau jusqu'à deux heures, et peut vous recevoir quand vous voulez à ce moment-là. Apparemment, elle ne fait pas de pause déjeuner, mais prend un sandwich sur place.

— Remerciez-la, Kate. Dites-lui que je serai là à une heure et demie. »

Le rendez-vous pris et le téléphone raccroché, Kate demanda : « Vous avez remarqué ? Elle porte le même nom que la bénévole du musée, celle qui s'occupe du jardin. Curieuse coïncidence. Si c'en est une. Faraday n'est pas un nom très courant.

— Si ce n'est pas une coïncidence, et si ces deux femmes sont parentes, cela nous ouvre un certain nombre de pistes intéressantes. En attendant, allons voir ce que nous trouvons à Kensington. »

Moins d'une demi-heure plus tard, ils se garaient devant la porte. Les sonnettes étaient numérotées, mais ne portaient aucun nom, à l'exception du numéro treize muni de l'étiquette concierge. Celui-ci répondit immédiatement au coup de sonnette de Kate, et arriva en enfilant sa veste d'uniforme. Ils virent un homme trapu, aux yeux tristes, avec une grosse moustache qui, trouva Kate, le faisait ressembler à un morse. Il se présenta – un patronyme long, compliqué, aux consonances polonaises. Bien que taciturne, il n'était pas désagréable et répondit à leurs questions lentement mais avec un relatif empressement. Il avait certainement entendu parler de la mort de Neville Dupayne, mais il ne dit pas un mot à ce sujet. Dalgliesh non plus. Aux yeux de Kate, cette réserve commune rendait leur conversation un peu factice. En réponse à leurs questions, il déclara que le docteur Dupayne était un monsieur très tranquille. Il le voyait rarement et n'était pas en mesure de préciser quand ils s'étaient parlé pour la dernière fois. Si le docteur Dupayne recevait des visiteurs, il ne les avait jamais vus. Il avait deux clés de chaque appartement dans

son bureau. À leur demande, il leur remit les clés du numéro onze sans faire de difficultés, se contentant de réclamer un reçu.

Mais l'examen des lieux ne leur apprit pas grand-chose. L'appartement, qui donnait sur Kensington High Street, arborait l'ordre excessif et impersonnel d'un logement préparé pour la visite de nouveaux locataires. L'atmosphère était un peu confinée ; bien qu'occupant un étage élevé, Dupayne avait pris la précaution de fermer ou de verrouiller toutes les fenêtres avant de partir en week-end. En faisant le tour du salon et des deux chambres, Dalglish songea qu'il n'avait jamais vu de logement de victime qui révélât aussi peu de sa vie privée. Les fenêtres étaient munies de stores en lamelles de bois, comme si le propriétaire avait craint que le choix de rideaux lui-même ne trahît ses goûts personnels. Il n'y avait aucun tableau sur les murs blancs. La bibliothèque contenait une dizaine de volumes de médecine, mais pour le reste, les lectures de Dupayne se limitaient essentiellement à des biographies, des autobiographies et des livres d'histoire. Il était apparemment mélomane. Il avait un matériel moderne et le meuble de rangement des CD révélait une certaine prédilection pour la musique classique et le jazz de la Nouvelle-Orléans.

Laissant à Kate le soin d'inspecter les chambres, Dalglish s'assit au bureau. Comme il s'y attendait, tous les papiers étaient soigneusement rangés. Il remarqua que les factures qui revenaient régulièrement étaient payées par virement automatique, la méthode la plus pratique, qui évitait bien des soucis. Sa facture de garage lui était adressée tous les trimestres et acquittée en quelques jours. Son portefeuille d'actions présentait un capital un peu supérieur à 200 000 £, prudemment investi. Les relevés bancaires, rangés dans un classeur de cuir, ne révélaient pas de versements importants, ni de retraits significatifs. Il faisait des dons réguliers et généreux à des œuvres de charité, principalement à celles qui s'occupaient de santé mentale. Les seuls éléments intéressants apparaissaient sur ses relevés de carte bleue, qui montraient que chaque semaine, il réglait une facture d'auberge ou d'hôtel de campagne. Les lieux étaient très différents et les montants relativement modestes. Il ne serait certainement pas difficile de découvrir si Dupayne avait pris une chambre pour une ou deux personnes, mais Dalglish préférait attendre. Il y avait d'autres moyens de découvrir la vérité.

Kate revint de la chambre à coucher. « Le lit de la chambre d'ami est fait, dit-elle, mais rien n'indique qu'on y ait couché récemment. Je pense que Sarah Dupayne a raison. Il a reçu une femme dans cet appartement. Le tiroir du bas contient un peignoir en lin et trois slips de femme. Lavés mais pas repassés. Dans le placard de la salle de bains, j'ai trouvé un déodorant d'une marque utilisée principalement

par les femmes, et un verre avec une brosse à dents de rechange.

— Tout cela pourrait appartenir à sa fille », remarqua Dalglish.

Kate travaillait depuis trop longtemps avec lui pour céder facilement à la gêne, mais elle rougit et sa voix trahit un certain embarras. « Je ne pense pas que les culottes soient à sa fille. Pourquoi des sous-vêtements mais pas de chemise de nuit ni de chaussons ? Je pense que si sa maîtresse lui rendait visite ici et aimait se faire déshabiller par lui, elle devait apporter des slips propres. Le peignoir du tiroir est trop petit pour un homme. De toute façon, celui du docteur Dupayne est suspendu à la porte de la salle de bains.

— S'il partait en week-end tous les vendredis avec sa maîtresse, observa Dalglish, je me demande où ils se retrouvaient, s'il passait la prendre ou si elle venait l'attendre au musée. Cela m'étonnerait. Ils risquaient de se faire surprendre si quelqu'un travaillait plus tard que d'habitude. Pour le moment, nous en sommes réduits à des conjectures. Voyons ce que sa secrétaire aura à nous dire. Je vous dépose au musée, Kate. Je préfère être seul pour rencontrer Angela Faraday. »

Piers savait pourquoi Dalgliesh les avait choisis, Benton-Smith et lui, pour aller interroger Stan Carter au garage. Dalgliesh considérait les voitures comme des véhicules destinés à le transporter d'un lieu à un autre. Elles devaient être sûres, rapides, confortables, et esthétiques. Sa Jaguar actuelle répondait parfaitement à ces critères et il ne voyait aucune raison de débattre de ses mérites ni de se demander s'il pourrait être judicieux d'essayer un nouveau modèle. Les conversations sur les automobiles l'ennuyaient. Piers, qui conduisait rarement en ville et aimait se rendre à pied de son appartement de la City à New Scotland Yard, partageait l'attitude de son patron, tout en éprouvant un vif intérêt pour les différents modèles et leurs performances. Si parler voitures pouvait inciter Stan Carter à se montrer communicatif, Piers était l'homme de la situation.

Le garage Duncan occupait l'angle d'une rue latérale, au niveau où Highgate rejoint Islington. Un haut mur de briques grises typiquement londonien, taché aux endroits où l'on avait tenté, vainement, d'effacer des graffitis, était interrompu par une double grille munie d'un cadenas. Les deux battants étaient ouverts. À l'intérieur, à droite, un petit bureau. Une jeune femme aux cheveux d'un jaune improbable retenus par une grosse barrette en plastique ressemblant à une crête de coq était assise devant un ordinateur, un homme trapu en veste de cuir noire penché sur elle, les yeux rivés sur l'écran. Il se redressa lorsque Piers frappa et ouvrit la porte.

Sortant son portefeuille, Piers dit : « Police. Vous êtes le gérant ? »

— Il paraît.

— Nous aimerions parler à Mr Stanley Carter. Il est là ? »

Sans prendre la peine de regarder la carte de police, l'homme fit un signe de tête vers le fond du garage. « Là-bas. Il bosse.

— Nous aussi, fit Piers. Nous ne le retiendrons pas longtemps. »

Le gérant retourna à l'écran, après avoir refermé la porte. Piers et Benton-Smith contournèrent une BMW et une Volkswagen Golf, des modèles récents, qui appartenaient sans doute au personnel. Au-delà, l'espace s'ouvrait sur un vaste atelier, haut de plafond, aux murs de brique peints en blanc. Sur l'arrière, une plateforme de bois créait un étage supplémentaire, auquel on accédait par une échelle, sur la droite. L'avant de la plateforme était décoré d'une rangée de

radiateurs rutilants, comme autant de trophées de guerre. Le mur de gauche était équipé de casiers métalliques et il y avait des outils partout – suspendus à des crochets et étiquetés, ou, le plus souvent, dans un fouillis qui avait tout du chaos organisé. Pour avoir visité des ateliers comparables, Piers connaissait cette impression d'accumulation d'objets conservés dans l'éventualité où ils pourraient servir un jour. Carter savait certainement où tout se trouvait. Alignés par terre, des bouteilles de gaz oxyacétylénique, des pots de peinture et de diluant, des bidons d'essence écrasés et une lourde presse ; au-dessus des casiers, des clés à écrous, des câbles de démarrage, des courroies de ventilateur, des masques de soudeur et des rangées de pistolets à peinture. Le garage était éclairé par deux longs tubes au néon. L'air froid sentait la peinture avec de vagues relents d'huile. L'atelier était vide et silencieux, exception faite d'un bruit sourd qui provenait d'une Alvis grise des années 1940, montée sur le pont de graissage. Piers s'accroupit et appela : « Mr Carter ? »

Le bruit cessa. Deux jambes émergèrent, suivies d'un corps vêtu d'une combinaison crasseuse et d'un épais pull à col roulé. Stan Carter se releva, prit un chiffon dans sa poche ventrale et se frotta les mains lentement, nettoyant consciencieusement chaque doigt tout en fixant les policiers d'un regard ferme et calme. Apparemment satisfait de la nouvelle répartition d'huile de vidange ainsi opérée, il serra vigoureusement la main de Piers puis celle de Benton-Smith avant de se frotter les paumes sur ses jambes de pantalon comme pour se prémunir contre tout risque de contagion. Ils avaient en face d'eux un petit homme maigre et nerveux, au crâne tonsuré, avec une épaisse frange de cheveux gris coupés très court dessinant une ligne régulière au-dessus d'un front haut. Il avait un nez long et pointu, et la pâleur de ses pommettes révélait qu'il travaillait à l'intérieur. On aurait pu le prendre pour un moine, mais ses yeux vifs et attentifs n'avaient rien de méditatif. Malgré sa petite taille, il se tenait très droit.

Un ancien militaire, songea Piers, qui fit les présentations puis expliqua : « Nous sommes venus vous poser quelques questions à propos du docteur Neville Dupayne. Vous avez appris son décès ? »

— Oui. Il a dû être assassiné. Autrement, vous ne seriez pas ici.

— C'est vous qui entreteniez sa type E. Pourriez-vous nous dire depuis combien de temps, et comment les choses se passaient ?

— Ça fera douze ans en avril. Il la conduit, je l'entretiens. Toujours la même routine. Il va la chercher à dix-huit heures tous les vendredis au garage du musée et rentre le dimanche soir tard ou le lundi matin, à sept heures et demie.

— Il la dépose ici ?

— Généralement, il la laisse au musée. C'est tout ce que je sais. La plupart du temps, j'y passe le lundi ou le mardi et je la conduis ici

pour m'occuper de l'entretien, la laver et la briquer, vérifier les niveaux d'huile et d'eau, faire le plein, et tout ce qui peut être nécessaire. Il aimait que sa voiture soit impeccable.

— Et quand il vous la ramenait directement ici, que se passait-il ?

— Rien. Il la laissait pour l'entretien. Il savait que je suis toujours là à sept heures et demie, alors s'il avait quelque chose à me signaler, il passait d'abord ici, puis il prenait un taxi pour retourner au musée.

— Quand le docteur Dupayne déposait sa voiture ici, vous parlait-il de son week-end, de l'endroit où il était allé, par exemple ?

— Il n'était pas du genre à discuter d'autre chose que de sa bagnole. Il lui arrivait de dire un mot ou deux, de parler du temps, par exemple.

— Et quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda Benton-Smith.

— Il y a quinze jours, le lundi. Il a apporté la voiture juste après sept heures et demie.

— Vous l'avez trouvé comment ? Déprimé ?

— Pas plus que n'importe qui, un lundi matin de pluie.

— Est-ce qu'il conduisait vite ? reprit Benton-Smith.

— Je n'en sais rien. Plutôt, je suppose. Pas la peine d'avoir une type E si c'est pour se traîner.

— Je me demandais quelle distance il pouvait parcourir au cours du week-end, expliqua Benton-Smith. Cela pourrait nous donner une idée de l'endroit où il se rendait. Il ne vous le disait pas, j'imagine ?

— Non. Ce n'était pas mes affaires. Vous me l'avez déjà demandé. »

Piers intervint. « Mais vous avez dû noter le kilométrage.

— Bien sûr. Il faisait faire une révision complète tous les cinq mille kilomètres. Ça se limitait à pas grand-chose en général. Il fallait un peu de temps pour régler le carburateur, mais c'était une bonne bagnole. Elle a marché impeccablement tout le temps où je m'en suis occupé.

— Elle est sortie en 1961, c'est bien ça ? demanda Piers. Je crois que c'est la plus belle voiture que Jaguar ait jamais fabriquée.

— Elle n'est pas parfaite, observa Carter. Certains conducteurs la trouvent lourde, et tout le monde n'apprécie pas sa carrosserie, contrairement au docteur Dupayne. Il adorait cette bagnole. Si son heure était venue, il a dû être content de partir avec sa Jag. »

Ignorant cet accès inattendu de sentimentalisme, Piers demanda : « Et le kilométrage, alors ?

— Rarement moins de cent cinquante kilomètres pendant le week-end. Le plus souvent entre deux cent cinquante et trois cents. Quelquefois un bon bout de plus. Dans ces cas-là, il rentrait généralement le lundi.

— Il était seul ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je n'ai jamais vu personne avec lui. »

Benton-Smith lança avec impatience : « Allons, Mr Carter, vous devez bien savoir s'il y avait quelqu'un avec lui. Toutes les semaines, entretenir la voiture, la nettoyer. On tombe forcément sur un indice, tôt ou tard. Une odeur différente, je ne sais pas. »

Carter le regarda droit dans les yeux. « Quel genre d'odeur ? Poulet au curry et frites ? Généralement, il roulait capote baissée, par tous les temps sauf quand il pleuvait. » Il ajouta avec un soupçon de mauvaise grâce : « Je n'ai jamais vu personne et je n'ai jamais rien senti d'inhabituel. En quoi est-ce que ça me regarde, avec qui il était ?

— Et les clés ? demanda Piers. Si vous alliez chercher la voiture au musée le lundi ou le mardi, vous deviez avoir la clé de la voiture et celle du garage.

— Oui. Elles sont dans le placard du bureau.

— Le placard est fermé à clé ?

— Généralement, oui, et la clé est dans le tiroir du bureau. Quand Sharon ou Mr Morgan sont au bureau, il arrive qu'elle reste sur la serrure.

— Si bien que d'autres gens auraient pu mettre la main sur les clés du docteur Dupayne, fit remarquer Benton-Smith.

— Je ne vois pas comment. Il y a toujours quelqu'un ici et les grilles sont cadenassées à sept heures du soir. Si je bosse plus tard, je passe par la porte du fond avec ma propre clé. Il y a une sonnette. Le docteur Dupayne savait où me trouver. De toute façon, les clés de voiture ne sont pas étiquetées. Nous savons laquelle est à qui, mais je ne vois pas comment quelqu'un d'autre pourrait le savoir. »

Il se retourna vers l'Alvis, faisant clairement comprendre qu'il était un homme occupé et qu'il avait dit tout ce qu'il avait à dire. Piers le remercia et tendit sa carte de visite, lui demandant de le joindre s'il se rappelait un détail intéressant qu'il aurait oublié de mentionner.

Au bureau, le gérant confirma les indications sur les clés avec plus de complaisance que Piers ne l'avait espéré, leur montrant le placard en question et, prenant la clé dans le tiroir de droite de son bureau, l'ouvrit et le referma plusieurs fois comme pour montrer à quel point la serrure fonctionnait bien. Ils virent une rangée ordinaire de crochets, sans la moindre étiquette.

En rejoignant la voiture dont le pare-brise, par miracle, n'était pas orné de la moindre contravention, Benton-Smith fit remarquer : « On n'en a pas tiré grand-chose.

— Tout ce qu'il y avait à en tirer sans doute. À quoi bon lui demander si Dupayne était déprimé ? Cela faisait quinze jours qu'il ne l'avait pas vu. De toute façon, nous savons qu'il ne s'agit pas d'un

suicide. Et vous n'auriez pas dû insister comme ça au sujet d'un passager éventuel. La brutalité ne donne jamais rien avec ce genre d'hommes. »

Benton-Smith se défendit avec raideur : « Je n'ai pas eu l'impression d'être brutal.

— Peut-être, mais vous n'en étiez pas loin. Poussez-vous, inspecteur. Je vais prendre le volant. »

Ce n'était pas la première fois que Dalglish se rendait à St Oswald. En deux occasions précédentes, alors qu'il était encore simple inspecteur, il était venu y interroger les victimes d'une tentative d'assassinat. L'hôpital se trouvait sur une place du nord-ouest de Londres et quand il atteignit les grilles de fer forgé grandes ouvertes, il remarqua qu'extérieurement en tout cas, tout semblait inchangé. La bâtisse de brique ocre du XIX^e siècle était toujours la même : massive et ressemblant davantage, avec ses tours carrées, ses grandes arches arrondies et ses étroites fenêtres pointues, à un pensionnat victorien ou à un lugubre conglomerat d'églises qu'à un hôpital.

Il put ranger sa Jaguar sans difficulté dans le parking des visiteurs et passa sous un porche imposant, franchissant des portes qui s'ouvrirent automatiquement devant lui. L'intérieur, en revanche, avait subi des transformations. Deux employées occupaient un vaste comptoir d'accueil ultra-moderne et, à droite de l'entrée, une porte ouverte donnait sur une salle d'attente meublée de fauteuils en cuir et d'une table basse sur laquelle étaient disposées des revues.

Il ne se signala pas à la réception ; l'expérience lui avait appris qu'il suffisait d'entrer dans un hôpital avec suffisamment d'aplomb pour que l'on ne vous pose aucune question. Il repéra parmi une multitude d'indications une flèche montrant la direction des Consultations psychiatriques et s'engagea dans un long couloir au sol plastifié. Les locaux vétustes dont il se souvenait avaient été entièrement rénovés. Les murs fraîchement repeints étaient ornés d'une série de photographies sépias encadrées retraçant l'histoire de l'hôpital. Le pavillon des enfants de 1870 était rempli de lits à barreaux, d'enfants aux têtes bandées et aux petits visages maigres et graves, de visiteuses en robes à tournures de l'époque victorienne, arborant d'immenses chapeaux, et d'infirmières en cornettes dont les jupes d'uniforme descendaient jusqu'à la cheville. Il releva des images de l'hôpital endommagé par le bombardement des V2 et d'autres clichés représentant les équipes de tennis et de football de l'hôpital, les journées portes ouvertes, et la visite occasionnelle d'une tête couronnée.

Le service des consultations externes de psychiatrie se trouvait au

sous-sol et la flèche le conduisit au bas des escaliers. Il arriva dans une salle d'attente, presque déserte à cette heure. À la réception, une jolie Asiatique était assise devant un ordinateur. Dalglish lui expliqua qu'il avait rendez-vous avec Mrs Angela Faraday et, en souriant, elle lui indiqua une porte, un peu plus loin, et précisa que le bureau de Mrs Faraday se trouvait sur la gauche. Il frappa et la voix qu'il avait entendue au téléphone lui répondit immédiatement.

La pièce était exiguë et bourrée de classeurs, qui laissaient à peine suffisamment d'espace pour l'unique bureau, une chaise de secrétaire et un fauteuil. La fenêtre donnait sur un mur arrière, en brique ocre comme le reste du bâtiment. Au pied de ce mur, un étroit massif de fleurs où un opulent hortensia dressait ses tiges dépouillées de leurs feuilles et exhibait ses bouquets de fleurs séchées, aux pétales subtilement colorés, fins comme du papier. À côté, dans la terre grumeleuse, se dressait un rosier que l'on n'avait pas encore taillé. Ses feuilles étaient brunes et fripées, mais il portait un dernier bouton rose, rongé par un parasite.

La femme qui lui tendit la main devait avoir une petite trentaine d'années. Il vit un visage pâle, intelligent, aux traits fins. La bouche était petite, mais les lèvres pleines. Les cheveux bruns retombaient comme des plumes sur son haut front et sur ses joues. Elle avait des yeux immenses sous des sourcils très arqués et il se dit qu'il n'avait jamais décelé autant de souffrance dans un regard humain. Son corps svelte était crispé, comme s'il lui fallait faire appel à toute sa volonté pour dompter un chagrin qui risquait à tout moment de l'emporter dans un flot de larmes.

« Voulez-vous vous asseoir ? » demanda-t-elle en indiquant le fauteuil droit, à côté du bureau.

Dalglish hésita un instant, songeant que c'était certainement le siège de Neville Dupayne. Mais il n'y en avait pas d'autre, et il jugea sa réaction absurde.

Elle le laissa engager la conversation. « Je vous remercie de bien vouloir me recevoir, dit-il. La mort du docteur Dupayne a dû porter un coup terrible à ceux qui le connaissaient et qui travaillaient avec lui. Quand l'avez-vous apprise ?

— Ce matin, aux nouvelles locales, à la radio. Ils n'ont pas donné de détails, ils ont simplement annoncé qu'un homme avait trouvé la mort dans l'incendie de sa voiture, au musée Dupayne. J'ai tout de suite compris qu'il s'agissait de Neville. »

Elle ne le regardait pas mais ses mains, posées sur ses genoux, se serraient et se desserraient machinalement. Elle reprit : « Je vous en prie, il faut que je sache. A-t-il été assassiné ?

— Nous ne pouvons avoir aucune certitude pour le moment. Mais cela paraît probable. En tout cas, nous sommes forcés de considérer sa

mort comme suspecte. Si l'hypothèse du crime devait se confirmer, il nous faudra évidemment le maximum de renseignements sur la victime. Voilà pourquoi je suis ici. Sa fille m'a appris que vous travailliez pour son père depuis une dizaine d'années. On a le temps de bien connaître quelqu'un, en dix ans. J'espère que vous pourrez m'aider à mieux cerner sa personnalité. »

Elle leva les yeux vers lui et leurs regards se croisèrent. Ses prunelles se posèrent sur lui avec une extraordinaire intensité. Il se sentit jugé. Mais plus que cela, elle semblait lui réclamer l'assurance tacite qu'elle pourrait parler librement, et qu'elle serait comprise.

Il attendit. Puis elle dit avec une grande simplicité : « Je l'aimais. Cela faisait six ans que nous étions amants. Notre liaison a pris fin il y a trois mois. C'est-à-dire que nous avons cessé d'avoir des relations sexuelles, mais pas de nous aimer. Je crois que Neville en a été soulagé. Le caractère clandestin de nos relations, la tromperie, lui déplaisaient profondément. Il avait du mal à supporter cela. Quand je suis retournée auprès de Selwyn, il a été déchargé d'un souci. En fait, je n'ai jamais vraiment quitté mon mari. Je crois qu'une des raisons pour lesquelles j'ai épousé Selwyn était que je savais, au fond de moi-même, que Neville ne voudrait pas de moi pour toujours. »

Dalglish demanda doucement : « Votre liaison a-t-elle pris fin à votre initiative ou à la sienne ?

— Aux deux, mais surtout à la mienne. Mon mari est un homme bon et gentil, et j'ai beaucoup d'affection pour lui. Je ne l'aime pas comme j'aime Neville, peut-être, mais nous étions heureux ensemble – nous sommes heureux. Et puis, il y a la mère de Selwyn. Vous la verrez sans doute. Elle travaille au Dupayne comme bénévole. Ce n'est pas une femme facile, mais elle adore son fils et elle a été très bonne pour nous, elle nous a acheté une maison, une voiture, elle était heureuse pour lui. J'ai fini par me rendre compte du mal que je pouvais faire. Selwyn est de ces êtres qui aiment de manière absolue. Il n'est pas supérieurement intelligent, mais il sait ce que c'est qu'aimer. Il n'éprouvait aucun soupçon, il n'aurait jamais imaginé que je puisse le tromper. Je me suis dit que nous agissions mal, Neville et moi. Il n'éprouvait certainement pas les mêmes scrupules que moi, il n'avait pas à se soucier d'une épouse. Et puis, il n'est pas très proche de sa fille. Mais je ne peux pas dire que cette rupture l'ait bouleversé. Vous savez, j'ai toujours été plus amoureuse de lui que lui de moi. Il était tellement occupé, il était soumis à un tel stress qu'il a sans doute été soulagé d'être débarrassé d'un motif d'inquiétude – se préoccuper de mon bonheur, craindre que nous ne soyons découverts.

— Et vous l'avez été ?... découverts ?

— Pas à ma connaissance. Il y a toujours des ragots qui circulent dans les hôpitaux. Comme dans la plupart des collectivités, sans doute.

Mais nous nous sommes toujours montrés très prudents. Je ne pense pas que quelqu'un ait été au courant. Maintenant, il est mort, et je ne peux évoquer sa mémoire avec personne. Si vous saviez à quel point le simple fait de vous parler de lui me fait du bien. C'était un homme bon, commandant, et un bon psychiatre. Il était persuadé du contraire. Il n'a jamais su être suffisamment détaché pour être en paix avec lui-même. Il se faisait trop de souci, et la situation des services de psychiatrie le préoccupait terriblement. Nous sommes un des pays les plus riches du monde, et nous sommes incapables de nous occuper correctement des personnes âgées, des malades mentaux, de ceux qui ont passé toute leur vie à travailler, à cotiser, à affronter les épreuves et la pauvreté. Quand ils sont vieux et perturbés, qu'ils ont besoin de soins attentifs, d'un lit d'hôpital peut-être, nous avons si peu de choses à leur offrir. Il s'inquiétait aussi pour ses patients schizophrènes, ceux qui refusent de prendre leurs médicaments. Il disait qu'il aurait fallu créer des refuges, des lieux où on puisse les recevoir en attendant que la crise soit passée, des endroits où ils puissent même être heureux d'aller. Et puis, il y a tous ces Alzheimer. Certaines personnes dont un proche est atteint de cette maladie connaissent de terribles problèmes. Il était incapable de faire abstraction de toutes ces souffrances.

— Toute cette charge de travail explique peut-être qu'il n'ait pas eu envie de consacrer beaucoup de temps au musée, observa Dalglish.

— Il ne lui en consacrait pas du tout. Il assistait au conseil d'administration trimestriel, il y était plus ou moins obligé. Pour le reste, il se tenait à l'écart et laissait sa sœur s'occuper de tout.

— Le musée ne l'intéressait pas ?

— Pire que cela. Il détestait cet endroit. Il disait qu'il lui avait déjà volé suffisamment de sa vie comme cela.

— Vous a-t-il expliqué ce qu'il entendait pas là ?

— Il pensait à son enfance. Il n'en parlait pas beaucoup, mais il avait souffert d'un manque d'amour. Son père consacrait toute son énergie au musée. Son argent aussi, bien qu'il leur ait assuré la meilleure éducation – écoles privées, collèges privés, universités. Neville parlait quelquefois de sa mère, mais j'ai l'impression que ce n'était pas une femme très solide, aussi bien physiquement que psychologiquement. Elle avait trop peur de son mari pour protéger ses enfants. »

Un manque d'amour – mais en avait-on jamais assez ? se demanda Dalglish. Les protéger de quoi ? D'actes de violence, de maltraitance, de négligence ?

Elle poursuivit : « Neville trouvait que nous nous laissons obnubiler par le passé – par l'histoire, les traditions, tous ces objets que nous accumulons. Il disait que nous nous encombrons de vies

mortes, d'idées mortes, au lieu de nous consacrer aux problèmes d'aujourd'hui. Mais il était lui-même obsédé par son passé. Ça ne s'efface pas si facilement, n'est-ce pas ? Il n'est plus là, mais il nous accompagne toujours. Qu'il s'agisse d'un pays ou d'un être, c'est pareil. Cela a été et a fait de nous ce que nous sommes, il faut l'admettre. » *Neville Dupayne était psychiatre, songea Dalglish. Il devait savoir mieux que quiconque que ces tentacules puissants et indestructibles peuvent s'animer et s'emparer de vous, corps et âme.*

Maintenant qu'elle avait commencé à parler, elle avait du mal à s'arrêter. « Ce n'est pas facile à expliquer. C'est quelque chose que je ressens, voilà tout. Nous n'avons pas parlé souvent de son enfance, de l'échec de son couple, du musée. Nous n'avons pas eu le temps. Quand nous arrivions à passer une soirée ensemble, tout ce qu'il voulait, c'était manger, faire l'amour, dormir. Il n'avait pas envie de se plonger dans ses souvenirs, il cherchait un dérivatif. Je pouvais au moins lui apporter cela. Parfois, quand nous avions fait l'amour, je me disais que n'importe quelle femme aurait pu lui donner la même chose. Allongée à côté de lui, je me sentais plus loin de lui qu'à la clinique, quand il me dictait une lettre pour que nous organisions ses rendez-vous de la semaine. Quand on aime quelqu'un, on voudrait pouvoir assouvir tous ses besoins, mais c'est impossible, vous ne croyez pas ? Personne ne le peut. Nous ne pouvons donner que ce que l'autre est prêt à recevoir. Pardonnez-moi, je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela. »

N'en a-t-il pas toujours été ainsi ? se demanda Dalglish. *Les gens me parlent. Je n'ai pas besoin de chercher ni d'interroger. Ils me parlent.* Il s'était fait cette réflexion quand il était jeune inspecteur de police et cette découverte l'avait surpris et intrigué, nourrissant sa poésie, lui faisant comprendre, avec un soupçon de honte, que ce don lui serait fort utile dans son métier. La compassion était toujours présente. Il avait connu dès l'enfance les déchirements de l'existence, et ils avaient, eux aussi, alimenté sa poésie. *Des gens se sont confiés à moi, songea-t-il, et je me suis servi de leurs confidences pour les mettre aux fers.*

« Pensez-vous que les tensions professionnelles, tout ce malheur dont il était obligé de prendre sa part, aient pu lui donner envie d'en finir avec la vie ? demanda-t-il.

— Qu'il ait pu se tuer ? Se suicider ? Jamais ! » Le ton était catégorique. « Jamais, jamais. Il nous est arrivé de parler du suicide. Il y était farouchement opposé. Je ne parle pas du suicide des personnes très âgées ou des malades en phase terminale. C'est un geste que nous pouvons tous comprendre. Je parle des jeunes. Neville disait que, bien souvent, le suicide était un acte d'agression qui laissait un terrible poids de culpabilité à la famille et aux amis. Il n'aurait jamais fait cela à sa fille. »

Dalglish reprit calmement. « Merci. C'est tout à fait intéressant.

Autre chose encore. Nous savons que le docteur Dupayne laissait sa Jaguar au musée et qu'il passait la prendre un peu après six heures le vendredi soir. Il rentrait le dimanche, tard dans la soirée, ou le lundi matin de bonne heure. Nous tenons à savoir où il allait, lors de ces week-ends, s'il rendait régulièrement visite à quelqu'un.

— Vous me demandez s'il avait une autre vie, une vie cachée, à part moi ?

— Je voudrais savoir si ces week-ends ont quelque chose à voir avec sa mort. Sa fille n'a pas la moindre idée de l'endroit où il se rendait. Apparemment, elle ne le lui a jamais demandé. »

Mrs Faraday se leva brusquement et se dirigea vers la fenêtre. Après un instant de silence, elle murmura : « Ça ne m'étonne pas. Je pense que dans la famille, personne n'a posé de question, personne ne s'en est soucié. Ils menaient des vies totalement séparées, un peu comme la famille royale. Je me suis souvent demandé si c'était à cause de leur père. Neville en parlait parfois. Je ne comprends pas qu'un homme comme lui ait eu des enfants. Sa seule passion était le musée, dénicher de nouveaux objets, les acheter. Neville adorait sa fille, mais il se sentait coupable à son égard. Il avait l'impression de se conduire exactement comme son père, d'avoir consacré à son métier l'attention et l'intérêt auxquels Sarah aurait eu droit. À mon avis, c'est pour cette raison que la fermeture du musée lui tenait tellement à cœur. De plus, il avait besoin d'argent.

— Pour lui ?

— Non, pour sa fille. »

Elle avait regagné son bureau. « Vous a-t-il dit un jour où il allait, le week-end ? demanda-t-il.

— Où il allait non, mais qu'il partait, oui. Le week-end était son moment d'évasion. Il adorait sa voiture. Il n'y connaissait rien en mécanique et ne savait ni la réparer ni l'entretenir, mais il adorait la conduire. Tous les vendredis, il partait à la campagne et il marchait. Il passait tout son samedi et tout son dimanche à marcher. Il descendait dans de petites auberges, des hôtels de campagne, dans des chambres d'hôtes parfois. Il aimait le confort et il aimait bien manger, alors il les choisissait soigneusement. Mais il évitait toute régularité. Il ne voulait pas éveiller la curiosité, il ne voulait pas que les gens lui posent des questions. Il faisait de la randonnée dans la vallée de Wye, sur la côte du Dorset, parfois au bord de la mer, dans le Norfolk ou le Suffolk. C'étaient ces promenades solitaires, loin des gens, du téléphone, de la vie, qui lui permettaient de tenir le coup. »

Elle avait gardé les yeux baissés sur ses mains, jointes devant elle, sur le bureau. Elle regarda alors Dalglish et il vit une nouvelle fois, avec un élan de compassion, les abîmes d'une douleur inconsolable. Sa voix était presque un cri. « Il partait seul, toujours seul. Il en avait

besoin, et c'est ce qui me torturait. Il ne voulait même pas de moi. Après mon mariage, j'aurais eu un peu de mal à m'absenter, mais j'aurais pu me débrouiller. Nous passions si peu de temps ensemble, quelques heures dérobées dans son appartement. Mais jamais le week-end. Jamais ces longues heures ensemble, à marcher, à parler, à passer toute la nuit dans le même lit. Jamais, jamais.

— Lui avez-vous demandé pourquoi ? interrogea doucement Dalglish.

— Non. J'avais trop peur d'entendre la vérité, de devoir admettre que sa solitude lui était plus nécessaire que ma présence. » Elle s'interrompit et reprit : « Mais il y a une chose que j'ai faite. Il ne le saura jamais, et ça n'a plus d'importance maintenant. Je m'étais libérée pour le week-end prochain. Cela m'obligeait à mentir à mon mari et à ma belle-mère, mais je l'ai fait. Je voulais demander à Neville de m'emmener avec lui, juste une fois. Une seule et unique fois. Je lui aurais promis qu'il n'y en aurait pas d'autre. Si j'avais pu passer cet unique week-end avec lui, je crois que j'aurais accepté de renoncer à lui. »

Ils restèrent assis, silencieux. À l'extérieur du bureau, la vie de l'hôpital continuait, les naissances et les morts, la souffrance et l'espoir, des gens ordinaires faisant des métiers extraordinaires ; rien de tout cela ne les atteignait. Dalglish avait du mal à être témoin d'une telle douleur sans chercher des paroles de réconfort. Il ne pouvait en prodiguer aucune. Son travail consistait à découvrir l'assassin de son amant. Il n'avait pas le droit de faire croire à cette femme qu'il était venu en ami.

Il attendit qu'elle ait repris son calme avant de dire : « Une dernière question. Avait-il des ennemis ? Des patients qui pouvaient lui vouloir du mal ?

— Si quelqu'un l'avait suffisamment détesté pour vouloir sa mort, je pense que je l'aurais su. Il n'était pas adoré, il était trop solitaire pour cela, mais il était respecté et apprécié. Évidemment, il y a toujours un risque. Les psychiatres l'acceptent et je ne crois pas qu'ils soient plus en danger que le personnel des urgences, notamment le samedi soir quand la moitié des patients arrivent ivres ou drogués. Les infirmiers et les médecins des urgences font un métier dangereux. Voilà le genre de société que nous avons produit. Bien sûr, certains patients peuvent se montrer agressifs, mais ils seraient tout à fait incapables de préparer un meurtre. De toute façon, comment voulez-vous qu'ils aient su où il rangeait sa voiture, et qu'il allait la chercher au musée tous les vendredis ?

— Il va manquer à ses patients, fit remarquer Dalglish.

— À quelques-uns, pendant un certain temps. En général, il n'y a que leur petite personne qui les intéresse. "Qui va s'occuper de moi

maintenant ? Qui assurera la consultation de mercredi prochain ? » Et moi, je continuerai à voir son écriture dans leurs dossiers. Je me demande combien de temps il faudra pour que j'oublie jusqu'au son de sa voix. »

Elle s'était dominée jusque-là, mais soudain, sa voix s'altéra. « Le plus affreux, c'est de ne pas pouvoir le pleurer ouvertement. Je ne peux parler de Neville à personne. Les gens entendent des rumeurs à propos de sa mort, ils se posent des questions. Ils sont bouleversés bien sûr, et semblent sincèrement peinés. Mais en même temps, ça les émoustille. Une mort violente est une chose horrible, mais elle intrigue. Ça les intéresse. Ça se lit dans leurs yeux. Le meurtre est un outil de corruption, vous ne croyez pas ? Il détruit tant de choses, pas seulement la vie.

— Oui, approuva Dalglish. C'est une souillure qui s'étend à tout ce qui l'entoure. »

Elle fondit soudain en larmes. Il s'approcha d'elle et elle se cramponna à lui, s'agrippant à sa veste. Il remarqua qu'il y avait une clé sur la porte, peut-être une mesure de sécurité nécessaire, et il alla la tourner dans la serrure, tout en traînant la femme en pleurs à travers la pièce. Elle hoqueta : « Je suis désolée. Je suis désolée », sans cesser de sangloter. Il aperçut une deuxième porte percée dans le mur de gauche et, asseyant doucement Mrs Faraday sur sa chaise, il l'ouvrit précautionneusement. À son grand soulagement, il découvrit que son instinct ne l'avait pas trompé. Elle donnait sur un petit couloir, qui s'ouvrait, à droite, sur des toilettes mixtes. Il rejoignit Mrs Faraday qui s'était un peu calmée et l'aida à se diriger vers la porte, qu'il referma sur elle. Il eut l'impression d'entendre couler de l'eau. Personne ne frappa ni ne chercha à entrer par l'autre porte. Elle ne resta pas absente longtemps. Trois minutes plus tard, elle était de retour, apparemment rassérénée, recoiffée et sans autre trace de ses larmes brûlantes que des yeux gonflés.

« Je suis désolée, vous avez dû être terriblement embarrassé, dit-elle.

— Ne vous excusez pas. Je regrette simplement de ne pas pouvoir vous reconforter. »

Elle reprit la conversation comme si de rien n'était, comme s'il n'y avait eu, entre eux, qu'une brève entrevue officielle. « Si vous souhaitez savoir autre chose, si je peux vous être d'une quelconque utilité, surtout, n'hésitez pas à m'appeler. Voulez-vous que je vous donne mon numéro personnel ?

— Cela peut m'être utile », répondit Dalglish. Elle griffonna quelques chiffres sur son carnet, arracha la page et la lui tendit.

« Je vous serais très reconnaissant, reprit-il, de bien vouloir consulter vos dossiers médicaux, et de vérifier si vous n'y trouvez rien

qui puisse orienter notre enquête. Un malade rancunier ou qui aurait engagé des poursuites judiciaires, une famille insatisfaite, tout ce qui pourrait donner à penser qu'il avait un ennemi parmi les gens qu'il soignait.

— Je ne peux pas y croire. Je l'aurais su. De toute façon, les dossiers sont confidentiels. L'hôpital n'accepterait pas que je vous transmette quoi que ce soit sans démarche officielle.

— Je sais. Au besoin, nous en ferons la demande.

— Vous êtes un drôle de policier, observa-t-elle. Mais vous êtes policier. Je ferais mieux de ne pas l'oublier. »

Elle lui tendit la main et il la serra brièvement. Elle était glacée.

Longeant le couloir pour rejoindre la salle d'attente et la sortie, il éprouva soudain l'envie irréprensible de prendre un café. Ce désir coïncida avec la vision d'un panneau indiquant la direction de la cafétéria. Il lui était arrivé d'y prendre un repas sommaire ou une tasse de thé quand il était venu à l'hôpital, au début de sa carrière. Il se rappelait que le snack était géré par l'Association des Amis de l'hôpital et se demanda s'il reconnaîtrait les lieux. L'emplacement n'avait pas changé, en tout cas. C'était une salle d'environ six mètres sur trois, dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin pavé. Les briques grises, en face des hautes fenêtres en arcades, lui donnaient l'impression d'être dans une église. Les tables aux nappes à carreaux rouges dont il se souvenait avaient été remplacées par du mobilier plus robuste, couvert de Formica ; mais le comptoir situé à gauche de la porte, avec ses percolateurs sifflants et ses étagères à verres, n'avait pas changé. Le menu n'était pas très différent non plus : pommes de terre en robe de chambre avec différentes garnitures, haricots blancs et œufs au plat, sandwiches au bacon, soupe à la tomate et aux légumes et toute une gamme de gâteaux et de biscuits. C'était une heure creuse, les gens avaient fini de déjeuner et une imposante pile d'assiettes sales se dressait sur une desserte, sous une affiche invitant les consommateurs à bien vouloir desservir leur table. Les seuls clients étaient deux ouvriers en bleu de travail qui occupaient une table éloignée, et une jeune femme avec un bébé dans une poussette. Elle semblait ne pas voir la petite fille qui, tout en suçant son pouce, tournait autour du pied d'une chaise, psalmodiait une chanson sans queue ni tête, puis se figea, dévisageant Dalglish de ses grands yeux curieux. La mère était assise en face d'elle devant une tasse de thé, le regard fixé sur le jardin, tandis que sa main gauche balançait la poussette sans discontinuer. Dalglish n'aurait su dire si son expression d'absence tragique reflétait la lassitude ou le chagrin. Il songea qu'un hôpital était un extraordinaire microcosme, où des êtres humains se croisaient brièvement, portant un poids individuel d'espoir, d'angoisse ou de désespoir ; c'était pourtant un monde

étrangement familier et accommodant, paradoxalement effrayant et rassurant à la fois.

Le café, servi au comptoir par une femme d'un certain âge, n'avait rien d'exceptionnel mais il était bon, et Dalglish le but d'un trait, soudain impatient de s'en aller. Ce bref répit avait été une parenthèse dans une journée chargée. La perspective d'interroger Mrs Faraday mère présentait désormais un intérêt nouveau. Avait-elle découvert l'infidélité de sa bru ? Le cas échéant, à quel point en avait-elle été affectée ?

En regagnant le couloir principal, il aperçut Angela Faraday qui le précédait. Il s'arrêta pour étudier de plus près une des photographies sépias et éviter ainsi de la rattraper. Quand elle arriva dans la salle d'attente, un jeune homme se leva immédiatement, comme s'il avait reconnu le bruit de ses pas. Dalglish aperçut un visage d'une beauté remarquable, sensible, à l'ossature délicate et aux grands yeux lumineux. Le jeune homme ne remarqua pas Dalglish. Il ne voyait que sa femme et quand il tendit la main pour prendre la sienne et la rejoindre, son visage rayonna soudain de confiance et d'une joie presque enfantine.

Dalglish attendit qu'ils aient quitté l'hôpital. Pour une raison qu'il n'aurait su expliquer, il aurait préféré ne pas assister à cette rencontre.

Le colonel Arkwright habitait Maida Vale, au premier étage d'une demeure ancienne transformée en appartements. Derrière sa grille qui semblait fraîchement repeinte, la maison était remarquablement bien entretenue. La plaque de laiton avec les noms des quatre occupants était lustrée au point d'en être argentée, et la porte était flanquée de deux bacs, contenant chacun un laurier. Une voix masculine répondit promptement quand Piers appuya sur la sonnette. Il n'y avait pas d'ascenseur.

Le colonel Arkwright les attendait, porte ouverte, au sommet de l'escalier recouvert de moquette. C'était un petit homme fringant, portant un costume trois pièces et ce qui était probablement la cravate de son régiment. Sa moustache, une mince ligne comme dessinée au crayon qui contrastait avec ses sourcils broussailleux, était d'un roux fané, mais on ne voyait pas grand-chose de ses cheveux. Toute sa tête, qui avait l'air étrangement petite, était entourée d'une calotte de mousseline ajustée, sous laquelle on distinguait un tampon de gaze blanche au-dessus de l'oreille gauche. Piers lui trouva l'air d'un vieux Pierrot, sans emploi mais non sans courage. Deux yeux d'un bleu remarquable adressèrent à Piers et Kate un regard perçant, sans rien d'inamical. Il examina rapidement leurs cartes de police, hochant la tête comme pour approuver leur ponctualité.

De toute évidence, le colonel collectionnait les bibelots anciens, et plus particulièrement les figurines en faïence du Staffordshire. La petite entrée était tellement encombrée que Kate et Piers s'y introduisirent avec précaution, comme s'ils s'aventuraient dans un marché aux puces offrant trop de marchandises. Une étagère étroite courait tout le long du mur, exhibant le duc de Clarence, le malheureux fils d'Édouard VII, et sa fiancée, la princesse Mary, la reine Victoria dans tous ses atours, Garibaldi à cheval, Shakespeare accoudé à une colonne surmontée de livres, la tête appuyée sur le bras droit, et d'éminents prédicateurs victoriens fulminant en chaire. Le mur opposé était consacré à un assemblage hétéroclite d'objets essentiellement victoriens, silhouettes découpées dans leurs cadres ovales, échantillon de broderie encadré daté de 1852, petites toiles représentant des scènes rurales XIX^e, où des paysans et leurs familles, étonnamment propres et bien nourris, gambadaient allègrement ou étaient

paisiblement assis devant leurs chaumières pittoresques. Le regard aiguisé de Piers assimila d'emblée tous ces détails, s'étonnant vaguement de ne trouver aucun reflet de la carrière militaire du colonel.

Celui-ci leur fit traverser un salon, confortable malgré la surabondance de mobilier et contenant une vitrine pleine à craquer d'autres faïences du Staffordshire, franchir un petit couloir avant de les introduire dans un jardin d'hiver formant saillie au-dessus du jardin. Il était meublé de quatre fauteuils en rotin et d'une table à plateau de verre. Les étagères qui couraient le long du mur abritaient un remarquable choix de plantes, à feuilles persistantes pour la plupart, et toutes luxuriantes.

Le colonel s'assit dans un fauteuil et fit signe à Piers et Kate de prendre place dans les autres. Il semblait aussi insouciant et jovial que s'il accueillait de vieux amis. Sans laisser à Piers ou Kate le temps de prendre la parole, il dit d'une voix bourrue au débit heurté : « Vous avez retrouvé le petit ?

— Pas encore, colonel.

— Vous le retrouverez. Ça m'étonnerait bien qu'il se soit jeté dans le fleuve. Ce n'est pas son genre. Il va réapparaître dès qu'il saura que je ne suis pas mort. Inutile de vous tracasser à propos de notre petite échauffourée. Mais évidemment, ce n'est pas cela qui vous préoccupe. Vous avez d'autres chats à fouetter. Je n'aurais jamais fait venir l'ambulance ni prévenu la police si Mrs Perrifield, la dame du rez-de-chaussée, n'avait entendu le bruit de ma chute et n'était montée voir ce qui se passait. Une dame pleine de bonnes intentions, mais qui a une fâcheuse tendance à se mêler des affaires d'autrui. Ryan est tombé sur elle au moment où il filait. Il avait laissé la porte ouverte. Elle a téléphoné à une ambulance et à la police sans me laisser le temps de dire ouf. J'étais un peu sonné – j'avais perdu connaissance pour tout vous avouer. Ça m'étonne qu'elle n'ait pas rameuté les pompiers, l'armée, et je ne sais qui encore. Je ne porte pas plainte, en tout cas. »

Piers tenait à obtenir une réponse rapide à une question vitale. « Ce n'est pas notre souci majeur, pour le moment en tout cas. Ce que nous voudrions savoir, c'est à quelle heure Ryan Archer est rentré, hier soir.

— Malheureusement, je n'en sais rien. J'étais à South Ken, à une vente de céramiques. Il y avait une ou deux pièces qui me tentaient. Mais les enchères sont montées trop haut. Autrefois, on trouvait des objets intéressants pour trente livres. C'est bien fini.

— À quelle heure êtes-vous rentré ?

— Vers dix-neuf heures, à un cheveu près. J'ai rencontré un ami devant la salle de ventes et nous sommes allés prendre un verre dans un pub. Ryan était là quand je suis rentré.

— Que faisait-il ?

— Il regardait la télévision dans sa chambre. J'ai loué un poste supplémentaire. Le petit ne regarde pas les mêmes émissions que moi, et je dois dire que j'apprécie un peu d'intimité le soir. Dans l'ensemble, ça fonctionne tout à fait bien.

— Comment l'avez-vous trouvé, à votre retour ? demanda Kate.

— Que voulez-vous dire ?

— Était-il agité, bouleversé, différent de ce qu'il était d'habitude ?

— Je ne l'ai pas vu pendant près d'un quart d'heure. Je l'ai appelé pour l'avertir que j'étais rentré, et il m'a répondu. Je ne sais plus exactement ce que nous nous sommes dit. Puis il est venu me trouver et nous nous sommes disputés. C'est ma faute, en fait.

— Pouvez-vous nous dire exactement ce qui s'est passé ?

— C'est à cause de Noël. J'avais décidé de l'emmener à Rome, j'avais fait les réservations d'hôtel, pris les billets d'avion. Il m'a annoncé qu'il avait changé d'avis, que quelqu'un d'autre l'avait invité. Une femme. »

Choisissant prudemment ses mots, Kate demanda : « Cette décision vous a-t-elle ennuyé ? Avez-vous éprouvé de la déception, de la jalousie ?

— De la jalousie ? Non. J'étais foutrement en colère, c'est tout. J'avais déjà payé les billets d'avion.

— Vous l'avez cru ?

— Pas vraiment. Cette histoire de femme, en tout cas, c'était de la foutaise.

— Alors quoi ?

— De toute évidence, ça ne lui disait rien d'aller à Rome. Mais je trouvais qu'il aurait pu me prévenir avant que je m'occupe des réservations. J'avais aussi pris des renseignements sur les possibilités de formation continue. Le petit est intelligent, mais son instruction est un peu sommaire. Il a dû passer son temps à faire l'école buissonnière. Je lui avais laissé des brochures à regarder pour que nous puissions discuter des choix possibles. Il n'y avait pas jeté un œil. Toute cette affaire s'est mal emmanchée. Je pensais que ça l'intéressait, mais visiblement, je me suis trompé. Il m'a dit qu'il en avait assez que je me mêle de tout, quelque chose comme ça. Je ne lui en veux pas. Comme je vous l'ai dit, tout cela était de ma faute. J'ai eu des mots malheureux.

— C'est-à-dire ?

— Je lui ai dit "Tu n'arriveras jamais à rien dans la vie." Je voulais ajouter "si tu n'as pas de formation." Ryan ne m'a pas laissé finir ma phrase. Il a perdu la tête. J'imagine que son beau-père avait dû lui dire la même chose. Enfin, ce n'était pas son beau-père, le type qui vit avec sa mère. Ce n'est pas à vous que je vais raconter comment les

choses se passent. Le père s'en va, la mère prend une flopée d'amants et finalement, il y en a un qui s'installe à demeure. Fils et amant se détestent cordialement, ils ne peuvent pas vivre sous le même toit. Pas difficile de deviner lequel fait sa valise. Ce type était une brute, si j'ai bien compris. C'est drôle, il y a des femmes qui aiment ça, il faut croire. Quoi qu'il en soit, il a plus ou moins fichu Ryan à la porte. Ça m'étonne que le petit ne l'ait pas assommé avec un tisonnier. »

Kate intervint : « Il a dit à la femme de charge du musée qu'il avait été placé dans des familles d'accueil depuis qu'il était tout petit.

— Foutaises ! Il a vécu dans sa famille jusqu'à quinze ans. Son père était mort dix-huit mois plus tôt. Ryan m'a laissé entendre qu'il s'agissait d'une mort particulièrement tragique, mais il ne s'est jamais expliqué. Encore une invention, sans doute. Non, il n'a jamais été placé. Il n'est pas bon à grand-chose, mais ce serait bien pire si l'assistance publique s'était chargée de lui.

— S'était-il déjà montré agressif avec vous auparavant ?

— Jamais. Ce n'est pas un garçon violent. Comme je vous l'ai dit, je l'ai cherché. Les mauvaises paroles, au mauvais moment.

— Et il ne vous a rien dit de sa journée, de ce qu'il avait fait au travail, de l'heure à laquelle il était parti, de l'heure à laquelle il était arrivé ?

— Non. Je vois mal comment il aurait pu le faire. Nous n'avons pas eu le temps de bavarder bien longtemps avant qu'il ne perde son sang-froid, qu'il n'attrape le tisonnier et ne m'en flanque un coup. Il m'a touché à l'épaule droite. J'ai perdu l'équilibre, et je me suis cogné la tête contre le coin de la télévision. Tout le foutu machin s'est renversé.

— Pouvez-vous nous apprendre quelque chose sur sa vie ici, demanda Piers, depuis combien de temps vous vivez ensemble, comment vous vous êtes rencontrés ?

— Je l'ai ramassé à Leicester Square, il y a neuf mois. Ou peut-être dix. Difficile à dire. Fin janvier, ou début février. Il n'était pas comme les autres garçons. C'est lui qui m'a abordé et j'ai bien vu qu'il filait un mauvais coton. Une vie terrible, la prostitution. C'est souvent la mort qui attend ces pauvres garçons au bout du chemin. Il ne s'y était pas encore engagé, mais j'ai eu peur qu'il ne le fasse. Il couchait dehors à l'époque, alors je l'ai ramené ici. »

Kate demanda franchement : « Et vous avez vécu avec lui. Je veux dire, vous étiez amants.

— Il est gay, c'est entendu, mais ce n'est pas pour cette raison que je l'ai hébergé. J'ai quelqu'un d'autre, depuis des années. Il est parti en Asie pour six mois, un boulot d'expert-conseil. Il doit revenir début janvier. En fait, j'espérais que Ryan aurait trouvé une solution d'ici là. L'appartement est trop petit pour trois. La première nuit, Ryan est

venu dans ma chambre. Il a dû se dire qu'il devrait payer son logement en nature. Je l'ai détrompé tout de suite. Je ne mélange jamais sexe et commerce. Je ne l'ai jamais fait. D'ailleurs, je ne suis pas très attiré par les jeunes. Ça peut paraître bizarre, mais c'est comme ça. J'aimais bien Ryan, il me faisait pitié, mais ça n'allait pas plus loin. Il allait et venait, vous savez. Il lui arrivait de me prévenir qu'il ne rentrerait pas, d'autres fois non. En général, il revenait au bout d'une semaine ou deux, il avait envie de prendre un bain, de trouver des vêtements propres, de coucher dans un bon lit. Il a logé dans plusieurs squats, sans y rester jamais bien longtemps.

— Saviez-vous qu'il travaillait comme jardinier au musée Dupayne ?

— Je lui ai donné une lettre de recommandation. Il m'a dit qu'il y travaillait le lundi, le mercredi et le vendredi. Ces jours-là, il partait généralement de bonne heure et rentrait vers dix-huit heures. Je suppose qu'il était là où il prétendait être, au musée.

— Comment s'y rendait-il ? demanda Kate.

— En métro et à pied. Il avait un vieux vélo, mais il se l'est fait faucher.

— Dix-sept heures, c'est un peu tard pour travailler en hiver. Il fait nuit bien plus tôt.

— Il disait qu'il avait toujours deux ou trois bricoles à faire. Il s'occupait de la maison aussi bien que du jardin. Je ne lui ai pas posé de questions. Je ne voulais pas faire comme son beau-père. Ryan ne supporte pas qu'on se mêle de ses affaires. C'est normal. Je suis comme lui. Voulez-vous boire quelque chose ? Thé, café ? J'ai oublié de vous en offrir. »

Kate le remercia ; ils n'allaient pas tarder à s'en aller. Le colonel hocha la tête et dit : « J'espère que vous le retrouverez. Dans ce cas, dites-lui que je vais bien. Son lit l'attend. Pour le moment, en tout cas. Vous savez, ce n'est pas lui qui a assassiné ce médecin... comment s'appelle-t-il... Dupayne ?

— Le docteur Neville Dupayne.

— Sortez-vous ça de la tête. Le petit n'est pas un assassin.

— S'il vous avait frappé plus fort et s'il vous avait touché à la tête, objecta Piers, vous ne seriez plus là pour nous dire cela.

— Eh bien, il ne l'a pas fait ! Faites attention aux arrosoirs en sortant. Désolé de ne pas pouvoir vous être plus utile. Prévenez-moi quand nous l'aurez trouvé, voulez-vous ? »

Sur le seuil, il tendit la main d'un geste brusque. Il serra celle de Kate si fort qu'il faillit lui arracher une grimace. « Oui, colonel, dit-elle, nous vous préviendrons, évidemment. »

Lorsque la porte se fut refermée, Kate proposa : « Et si nous faisions un saut chez Mrs Perrifield ? Elle sait peut-être à quelle heure

Ryan est rentré. Apparemment, elle est du genre à surveiller tout ce qui se passe chez ses voisins. »

Ils sonnèrent au rez-de-chaussée. La porte s'entrouvrit sur une robuste femme d'âge mûr, à la coiffure raide de laque, maquillée avec un peu trop d'ardeur. Elle portait un tailleur imprimé à motifs avec une veste quatre poches, toutes ornées de gros boutons de laiton. Elle leur avait jeté un regard soupçonneux à travers l'œilleton et avait laissé la chaîne de sécurité en place. Elle la retira dès que Kate lui eut montré sa carte de police et eut expliqué qu'ils enquêtaient à propos de Ryan Archer. Elle les invita à entrer avec empressement. Redoutant d'avoir quelque difficulté à prendre congé, Kate fit savoir qu'ils ne l'importuneraient pas bien longtemps. Savait-elle à quelle heure Ryan était rentré la veille au soir ?

Mrs Perrifield se récria ; elle aurait été si heureuse de les aider, malheureusement, elle ne le pouvait pas. Elle avait une partie de bridge tous les vendredis après-midi. Elle avait joué la veille avec des amies à South Kensington et était restée après le thé pour prendre un doigt de sherry. Elle n'était rentrée qu'un quart d'heure avant cette épouvantable agression. Piers et Kate en furent réduits à entendre le récit détaillé des circonstances qui avaient permis à Mrs Perrifield de sauver la vie du colonel grâce à sa rapidité d'intervention. Elle espérait qu'il avait enfin compris que la confiance et la compassion avaient des limites. Ryan Archer n'avait pas sa place dans une maison respectable comme celle-ci. Elle était tellement désolée de ne pas pouvoir les aider. Kate en était persuadée.

Mrs Perrifield aurait certainement été enchantée de pouvoir leur dire que Ryan était rentré chez le colonel, accompagné d'une forte odeur d'essence, venant tout droit du lieu du crime.

En rejoignant la voiture, Kate observa : « Autrement dit, Ryan n'a pas d'alibi. À notre connaissance en tout cas. Mais j'ai du mal à croire...

— Par pitié, Kate, tu ne vas pas t'y mettre aussi, interrompit Piers. Aucun d'eux n'est un assassin convaincant. Ryan est un suspect comme les autres. Et plus longtemps il restera introuvable, plus il sera dans le pétrin. »

Mrs Faraday habitait la huitième maison, sur le côté sud d'une place d'Islington. Ces constructions attenantes du milieu du XIX^e siècle étaient manifestement destinées, à l'origine, à la catégorie supérieure de la classe ouvrière. Après avoir connu la succession habituelle de hausses de loyers, de négligence, de dommages de guerre et de division en plusieurs logements, le quartier avait été colonisé depuis longtemps par des membres de la classe moyenne appréciant la proximité de la City, de bons restaurants et de l'Almeida Theatre, et heureux de pouvoir se targuer de vivre dans un environnement intéressant, socialement et ethniquement bigarré. À en juger d'après le nombre de systèmes d'alarme et de grilles aux fenêtres, les occupants s'étaient tout de même prémunis contre toute manifestation inopportune de cette diversité. La rangée de maisons présentait une harmonie architecturale plaisante. L'uniformité des façades identiques enduites de stuc crème, aux balcons de fer forgé noir, était animée par les portes laquées de couleurs disparates et par la variété de leurs heurtoirs de laiton. Au printemps, cette homogénéité devait être égayée encore par les fleurs des cerisiers aux troncs protégés par des grilles, mais le soleil d'automne dessinait à présent des motifs d'ombre et de lumière sur une allée de branches dépouillées, déposant une touche d'or sur les troncs. On apercevait çà et là, dans une jardinière, l'éclat luisant d'un lierre et le jaune de pensées.

Kate appuya sur la sonnette cerclée de laiton. La réponse ne se fit pas attendre. Ils furent aimablement reçus par un homme d'un certain âge aux cheveux blancs soigneusement coiffés en arrière, au visage empreint d'une réserve délibérée. Sa tenue donnait une impression d'ambiguïté excentrique. Un pantalon noir rayé, une veste de lin brune qui avait l'air fraîchement repassée et un nœud papillon à pois. « Commandant Dalglish et inspecteur principal Miskin ? dit-il. Mrs Faraday vous attend. Elle est au jardin, peut-être voudrez-vous bien l'y rejoindre. » Il ajouta : « Je m'appelle Perkins », comme si cela suffisait à expliquer sa présence.

Kate ne s'attendait ni à une maison de ce genre, ni à un tel accueil. Les majordomes n'étaient plus très courants. Du reste, l'homme qu'ils suivaient n'en avait pas l'apparence. Son maintien et son assurance faisaient plutôt penser à un vieux serviteur. Ou peut-être était-ce un

ami de la famille qui avait décidé, par quelque plaisir pervers, d'endosser ce rôle ?

Le vestibule était exigü, et son étroitesse était encore accentuée par la haute horloge de parquet en acajou qui se dressait à droite de la porte. Les murs étaient couverts d'aquarelles si nombreuses que le papier vert foncé à motifs disparaissait presque entièrement. Une porte entrouverte sur la gauche permit à Kate d'apercevoir des murs couverts de livres, une élégante cheminée surmontée d'un portrait à l'huile : une décoration à cent lieues des photos de chevaux sauvages sortant de la mer au galop ou de femme orientale au visage verdâtre qui ornent tant d'intérieurs. Une rampe d'acajou aux sculptures raffinées soulignait l'escalier conduisant à l'étage. Au bout du couloir, Perkins ouvrit une porte peinte en blanc qui conduisait à une véranda s'étendant sur toute la largeur de la maison. Il y régnait une impression d'intimité décontractée ; des manteaux posés sur des fauteuils d'osier bas, des revues sur une table en rotin, une profusion de plantes d'intérieur qui empêchaient la lumière d'entrer à flots et répandaient une lueur verdâtre, sous-marine. Quelques marches donnaient accès au jardin. Un pas japonais en pierre d'York conduisait à la serre. Ils distinguèrent à travers la vitre une silhouette féminine qui se baissait et se redressait en cadence, avec la précision d'une danse de cérémonie. L'approche de Dalglish et de Kate n'interrompt pas ces mouvements réguliers. Ils comprirent alors que la femme était en train de laver et de désinfecter des pots. Une cuvette d'eau savonneuse était posée sur le bord de la fenêtre. Elle prenait les pots récurés un par un, les plongeait entièrement dans un seau, puis les rangeait par ordre de taille sur une haute étagère. Elle mit quelques secondes à se décider à remarquer la présence de ses visiteurs et à leur ouvrir la porte. Ils furent accueillis par une puissante odeur de désinfectant.

La femme qu'ils avaient devant eux était grande, pas loin d'un mètre quatre-vingt, et portait un pantalon de velours sale, un pull marin bleu foncé, des bottes en caoutchouc et des gants de caoutchouc rouges. Ses cheveux gris, dégageant un front élevé, étaient rassemblés sous un chapeau mou posé de travers au-dessus d'un visage intelligent, à l'ossature marquée. Elle avait des yeux foncés et perçants sous des paupières lourdes. Bien qu'au niveau du nez et des pommettes la peau fût un peu tannée par le soleil, elle n'était presque pas ridée ; mais quand elle retira ses gants, les cordons bleus des veines et la peau fine et fripée des mains apprirent à Kate qu'elle était plus âgée qu'elle ne l'aurait cru ; elle devait avoir eu plus de quarante ans à la naissance de son fils. Kate jeta un coup d'œil à Dalglish. Son visage ne révélait rien, mais elle savait qu'il était certainement de son avis. Ils se trouvaient devant une femme redoutable.

« Mrs Faraday ? » demanda Dalglish.

Sa voix était autoritaire et sa diction précise. « Évidemment. Qui pensiez-vous trouver ? C'est mon adresse, mon jardin, ma serre, et c'est mon domestique qui vous a fait entrer. » Son ton, songea Kate, était délibérément léger, destiné à atténuer l'effet blessant de ses paroles. Elle poursuivit : « Et vous, vous êtes probablement le commandant Dalglish. Inutile de me présenter votre carte de police ou je ne sais quel papier. Je vous attendais, bien sûr, mais je ne sais pour quelle raison, je m'étais mis en tête que vous viendriez seul. Après tout, ce n'est pas à proprement parler une visite mondaine. »

Sans être hostile, le regard qu'elle adressa à Kate la jugea immédiatement, comme si elle cherchait à évaluer les vertus potentielles d'une nouvelle femme de chambre. Dalglish fit les présentations. À leur léger étonnement, Mrs Faraday leur serra la main à tous les deux, puis remit ses gants.

« Excusez-moi si je continue, dit-elle. Ce n'est pas mon occupation favorite et maintenant que j'ai commencé, j'aimerais autant aller jusqu'au bout. Ce fauteuil en osier est à peu près propre, Miss Miskin, mais je regrette de n'avoir rien d'autre à vous offrir, Mr Dalglish, que ce cageot retourné. Il devrait être assez solide. »

Après un instant de réflexion, Kate s'assit, mais Dalglish préféra rester debout. Sans lui laisser le temps de placer un mot, Mrs Faraday reprit : « Vous êtes ici à propos de la mort du docteur Dupayne, évidemment. Je suppose que votre présence signifie que vous ne croyez pas à l'hypothèse de l'accident. » Dalglish avait décidé de jouer la carte de la franchise. « Ni à l'accident ni au suicide. Il s'agit d'une enquête criminelle, Mrs Faraday. »

— C'est bien ce que je pensais. Mais, dites-moi, ce drame ne mobilise-t-il pas un niveau de compétence peu courant ? Pardonnez-moi mais, aussi regrettable soit-elle, la mort du docteur Dupayne réclame-t-elle l'attention d'un commandant et d'un inspecteur principal ? » N'obtenant pas de réponse, elle poursuivit : « Posez vos questions, je vous en prie. Si je suis en mesure de vous aider, je le ferai avec le plus grand plaisir. Je suis au courant de certains détails, bien sûr. Ce genre de nouvelles circule vite. Quelle mort atroce ! »

Elle se remit au travail. Tandis qu'il la regardait sortir de la mousse les pots nettoyés, les plonger dans le désinfectant et les ranger, l'image vivace de l'abri de jardin du presbytère revint soudain à l'esprit de Dalglish. Aider le jardinier à nettoyer les pots tous les ans avait fait partie de ses tâches d'enfant. Il se rappelait l'odeur de bois chaud de la cabane, et les histoires du vieux Sampson sur ses exploits au cours de la Première Guerre mondiale. La plupart, il le découvrit plus tard, étaient imaginaires, mais à l'époque, ses récits avaient captivé le petit garçon de dix ans, faisant de cette corvée un plaisir attendu avec

impatience. Le vieil homme était un affabulateur plein de fantaisie. La femme qui se trouvait devant lui, songea-t-il, saurait rendre ses mensonges plus convaincants, si elle en disait.

« Pouvez-vous nous parler de votre travail au musée ? demanda-t-il. Si nous avons bien compris, vous faites partie des bénévoles. Depuis combien de temps y travaillez-vous et quelles sont vos attributions ? Je sais que ces questions peuvent paraître bien éloignées de ce qui nous préoccupe, mais pour le moment, nous cherchons à rassembler le maximum d'informations sur la vie du docteur Dupayne, professionnellement ou au musée.

— Dans ce cas, il faudra que vous interrogiez les membres de sa famille et ses collaborateurs de l'hôpital. Vous savez sans doute que ma belle-fille en fait partie. Mes liens avec la famille Dupayne remontent à une bonne dizaine d'années. Mon mari était un ami de Max Dupayne, le fondateur du musée, et nous l'avons toujours soutenu dans son entreprise. Du vivant de Max, ils avaient un vieux jardinier qui n'était pas très compétent, et Max m'avait demandé de venir lui donner quelques conseils une fois par semaine, ou du moins assez régulièrement. Actuellement, comme vous le savez sans doute, l'entretien du jardin est assuré par Ryan Archer, qui fait aussi fonction de factotum. C'est un garçon ignorant mais plein de bonne volonté, et j'ai poursuivi mes activités au musée. À la mort de Max Dupayne, James Calder-Hale, l'archiviste, m'a demandé de rester. Il s'est chargé de mettre un peu d'ordre dans les activités des bénévoles.

— C'était nécessaire ? demanda Kate.

— Bonne question. Apparemment, Mr Calder-Hale nous trouvait trop nombreux et estimait que la plupart des bénévoles créaient plus d'embarras qu'ils ne rendaient de services. Les musées ont tendance à attirer des passionnés qui n'ont pas forcément beaucoup de talents pratiques. Il en a limité le nombre à trois – Miss Babbington qui assistait Muriel Godby à l'accueil, Mrs Strickland qui travaille à la bibliothèque et moi-même. Miss Babbington a dû arrêter il y a près d'un an. Elle a de graves problèmes d'arthrite. Nous ne sommes donc plus que deux. Ce n'est pas beaucoup.

— Mrs Clutton nous a dit que vous aviez apporté l'essence de la tondeuse, intervint Dalgliesh. Cela s'est passé quand ?

— En septembre, à peu près au moment de la dernière tonte. Ryan était à court d'essence et je lui avais promis de lui en apporter un bidon pour éviter les frais de livraison. Il n'a jamais servi. La tondeuse fonctionne mal depuis quelque temps et ce garçon ne sait absolument pas l'entretenir ; sans parler de la réparer. J'en ai conclu qu'il faudrait la remplacer. En attendant, Ryan s'est servi de la tondeuse mécanique. Le bidon d'essence est resté dans l'abri de jardin.

— Qui était au courant ?

— Ryan, évidemment. Mrs Clutton, qui range sa bicyclette dans l'abri, et sans doute Miss Godby. Je lui ai dit qu'il allait falloir remplacer la vieille tondeuse. Elle s'était inquiétée du coût, mais rien ne pressait ; il est peu probable qu'on ait besoin de tondre avant le printemps. À bien y réfléchir, je lui ai forcément parlé de l'essence, puisqu'elle me l'a remboursée et que j'ai signé un reçu. Les Dupayne et Mr Calder-Hale le savaient peut-être aussi. Il faudra que vous leur posiez la question.

— N'avez-vous pas envisagé de remporter le bidon, puisqu'on n'en avait plus besoin ? »

Mrs Faraday lui jeta un regard qui donnait à entendre qu'un enquêteur doté d'un minimum d'intelligence n'aurait jamais eu l'idée de poser une telle question. « Non. J'aurais dû ? L'essence m'avait été payée. »

Refusant de se laisser intimider, Kate décida de changer de tactique. « Cela fait plus de dix ans que vous fréquentez le musée. Le décririez-vous comme un lieu agréable ? Pour les gens qui y travaillent, je veux dire. »

Mrs Faraday prit le pot suivant, l'inspecta d'un regard critique, le plongea dans le désinfectant et le renversa sur la planche. « Comment voulez-vous que je le sache ? demanda-t-elle. Aucun membre du personnel n'est venu se plaindre à moi. Le cas échéant, je ne l'aurais pas écouté. »

Comme si elle craignait que sa réponse ait été un peu brusque, elle ajouta : « Après la mort de Max Dupayne, il y a eu un certain flottement. Caroline Dupayne était théoriquement chargée d'administrer le musée, mais elle a son travail à l'école. Comme je vous l'ai dit, Mr Calder-Hale s'occupe des bénévoles et le garçon fait le jardin – ou du moins, il essaie de le tenir à peu près en état. Les choses se sont améliorées avec l'arrivée de Muriel Godby. C'est une femme capable, qui semble apprécier les responsabilités. »

Dalglish se demandait comment introduire la question complexe des relations entre sa bru et Neville Dupayne. Il fallait qu'il sache si cette liaison avait été aussi discrète qu'Angela Faraday l'avait affirmé. Plus particulièrement, il voulait savoir ce que Mrs Faraday avait pu deviner ou apprendre.

« Nous avons déjà parlé à votre belle-fille, puisqu'elle était la secrétaire particulière du docteur Dupayne, dit-il. Si j'ai bien compris, elle s'occupait des dossiers de ses consultations externes. C'est évidemment quelqu'un dont l'opinion sur l'état d'esprit du docteur Dupayne ce vendredi-là est importante.

— Parce que son état d'esprit aurait quelque chose à voir avec le fait qu'il ait été assassiné ? Je dois dire que je vois mal le lien. Vous ne cherchez tout de même pas à suggérer qu'il puisse s'agir d'un suicide !

— Vous me permettrez d'en décider, Mrs Faraday.

— Et les relations de ma bru avec Neville Dupayne auraient quelque chose à voir dans cette affaire ? Elle vous en a parlé, bien sûr. Évidemment. Inspirer de l'amour et du désir, c'est toujours gratifiant. Très peu de gens hésitent à avouer qu'on les a trouvés séduisants. Pour les mœurs sexuelles d'aujourd'hui, l'adultère n'a rien de méprisable.

— J'ai l'impression que cette liaison lui a apporté plus de tourments que d'épanouissement – l'obligation de secret, l'inquiétude à l'idée que votre fils puisse en être informé et en souffrir.

— Oui, admit-elle avec amertume. Angela n'est pas dénuée de toute conscience. »

Ce fut Kate qui posa la question : « A-t-il été informé de cette liaison, Mrs Faraday ? »

Il y eut un instant de silence. Mrs Faraday était trop fine pour ne pas comprendre l'importance de la question. Elle s'y attendait, songea Kate. En un sens, elle l'avait provoquée. C'était elle qui avait évoqué la première la liaison de sa bru. Était-ce parce qu'elle était persuadée que la vérité finirait par éclater et qu'on lui demanderait des explications sur son silence ? Elle retourna le pot nettoyé entre ses mains, l'examinant soigneusement, puis elle se baissa et le plongea dans le désinfectant. Dalgliesh et Kate attendirent. Mrs Faraday ne répondit qu'après s'être redressée.

« Non, il n'en sait rien, et je voudrais être sûre qu'il ne le saura jamais. J'espère pouvoir compter sur votre coopération, commandant. Je suppose qu'aucun de vous ne tient à infliger délibérément des souffrances à autrui. »

Dalgliesh perçut la respiration précipitée de Kate, promptement maîtrisée. « Je suis chargé d'enquêter sur un homicide, Mrs Faraday. Je ne peux vous faire aucune promesse. Tout ce que je peux vous dire, c'est que nous ne livrerons pas inutilement en pâture au public des faits qui ne sont pas liés à l'affaire. Je crains qu'une enquête criminelle ne soit toujours source de souffrance. Je regrette que cette dernière n'atteigne pas uniquement les coupables. » Il s'interrompit avant d'ajouter : « Comment l'avez-vous appris ? »

— En les voyant ensemble. C'était il y a trois mois. Un membre de la famille royale est venu à l'hôpital inaugurer la nouvelle salle de théâtre. Neville Dupayne et Angela ont assisté à la cérémonie. Ils n'étaient pas officiellement ensemble, pas du tout. Il faisait partie des médecins qui devaient être présentés aux invités d'honneur. Elle donnait un coup de main aux organisateurs, elle informait les visiteurs, escortait les personnalités, ce genre de choses. Mais ils se sont croisés par hasard et sont restés quelques minutes ensemble. J'ai vu le visage d'Angela, j'ai vu leurs mains se serrer furtivement et se lâcher aussitôt. Cela m'a suffi. Il est impossible de dissimuler l'amour,

quand on n'est pas sur ses gardes.

— Si vous l'avez remarqué, intervint Kate, les autres ont pu en faire autant.

— Peut-être certains de leurs proches collaborateurs. Mais Angela et Neville Dupayne étaient très discrets. D'ailleurs, même si quelqu'un avait eu des soupçons, cela m'étonnerait qu'il m'en ait parlé ou les ait confiés à mon fils. Il y a peut-être eu quelques ragots parmi le personnel hospitalier, mais ce n'était pas une raison pour interférer ni pour leur créer des ennuis. Je les ai surpris alors qu'ils ne s'y attendaient pas. Je suis sûre qu'ils avaient appris à faire preuve de la plus grande réserve. »

Dalgliesh prit la parole. « Votre bru prétend qu'ils avaient rompu. Ils estimaient ne pas pouvoir continuer comme cela, ils risquaient de faire trop de mal.

— Et vous l'avez crue ?

— Je ne vois pas pourquoi je ne l'aurais pas fait.

— Elle vous a menti. Ils avaient l'intention de partir tous les deux, vendredi prochain. Mon fils m'a appelée pour me proposer de passer le week-end avec lui, parce qu'Angela allait voir une vieille camarade de classe à Norwich. Elle n'a jamais parlé ni de son école ni de ses amies. Ils devaient partir ensemble pour la première fois.

— Vous ne pouvez pas être aussi affirmative, objecta Kate.

— Bien sûr que si. »

Il y eut un nouveau silence. Mrs Faraday poursuivit son travail. Kate demanda : « Avez-vous été heureuse du mariage de votre fils ?

— Tout à fait. Je savais qu'il aurait du mal à se marier. Beaucoup de femmes ne demandaient qu'à coucher avec lui, mais elles n'avaient pas envie de passer le reste de leur vie à ses côtés. Angela m'a paru lui être sincèrement attachée. Je pense qu'elle l'est toujours. Ils se sont rencontrés au musée, d'ailleurs. Un jour, il y a trois ans. Selwyn avait une après-midi de congé et il était venu m'aider au jardin. Il y a eu un conseil d'administration après le déjeuner et Neville Dupayne avait oublié son agenda et certains documents. Il a téléphoné à l'hôpital pour demander à Angela de les lui apporter. Ensuite, elle est venue voir ce que nous plantions et nous avons bavardé un moment. Voilà comment ils ont fait connaissance, Selwyn et elle. J'ai été très heureuse et plutôt soulagée quand ils ont commencé à sortir ensemble et qu'ils se sont fiancés. C'était la femme qu'il lui fallait, quelqu'un de gentil, de raisonnable, et de maternel. Bien sûr, ils ne roulent pas sur l'or avec ce qu'ils gagnent, mais j'ai pu leur acheter une petite maison et je leur ai trouvé une voiture. Angela était tout pour lui. Elle l'est encore.

— J'ai vu votre fils, dit Dalgliesh. Il était dans la salle d'attente de St Oswald quand je suis parti après avoir interrogé votre bru.

— Quelle impression vous a-t-il faite, commandant ?

— J'ai trouvé qu'il avait un visage extraordinaire. Il est remarquablement beau.

— Mon mari l'était aussi, mais de manière moins marquée. Séduisant serait peut-être un terme plus pertinent. » Elle sembla réfléchir un moment, puis, à ce souvenir, son visage s'éclaira d'un sourire qui le transforma. « Très séduisant. Beau est un mot un peu curieux, appliqué à un homme.

— Il me semble pourtant juste. »

Le dernier pot avait été inspecté et trempé. Ils étaient tous alignés en rangées bien ordonnées, par ordre de taille. En les contemplant avec la satisfaction que procure un travail bien fait, elle ajouta : « Il faut sans doute que je vous donne quelques explications à propos de Selwyn. Il n'est pas intelligent. Je dirais qu'il a toujours eu des difficultés d'apprentissage, mais cette expression n'a pas valeur de diagnostic. Selwyn peut survivre dans la société impitoyable qui est la nôtre, mais tout esprit de compétition lui est étranger. Il a été scolarisé avec des enfants dits normaux, mais il n'a réussi aucun examen, il ne s'est même pas présenté, sauf dans deux matières qui ne sont pas enseignées à l'université. Il était hors de question qu'il aille à la fac, même dans un établissement de seconde catégorie, où ils cherchent si désespérément à maintenir leurs effectifs qu'ils acceptent, paraît-il, des étudiants presque analphabètes. Ils n'auraient pas admis Selwyn. Son père était d'une intelligence supérieure et Selwyn est notre seul enfant. Ses limites, dès qu'elles sont apparues, ont évidemment été une déception pour mon mari – il ne serait sans doute pas exagéré de parler de chagrin. Mais il aimait son fils, et je l'aime. Tout ce que nous avons voulu, c'est que Selwyn soit heureux et trouve, dans les limites de ses compétences, un emploi qui puisse être utile aux autres et satisfaisant pour lui. Le bonheur n'a pas été un problème. Il possède un don inné pour la joie. Il travaille comme gardien à l'hôpital St Agatha. Il aime son travail et il le fait bien. Un ou deux de ses collègues plus anciens dans l'établissement se sont pris de sympathie pour lui, il a donc des amis. Il a aussi une femme qu'il adore. Et j'ai bien l'intention qu'il continue à avoir une femme qu'il adore.

— Mrs Faraday, que faisiez-vous, demanda calmement Dalgliesh, hier entre dix-sept heures trente et dix-huit heures trente ? »

La question était brutale, mais elle l'attendait très probablement. Elle lui avait offert un mobile presque sans incitation de sa part. Allait-elle à présent lui fournir un alibi ?

« Dès que j'ai appris la mort de Neville Dupayne, dit-elle, j'ai su que vous alliez fouiller dans sa vie privée et découvrir, tôt ou tard, ses relations avec ma bru. Leurs collaborateurs de l'hôpital n'avaient aucun intérêt à me faire part de leurs éventuels soupçons, ni à les

confier à son mari. À quoi bon ? Leur attitude risque d'être fort différente en présence d'un meurtre. Je n'ignore pas non plus que je peux être soupçonnée. Hier, j'avais l'intention de me rendre au musée et d'y être au moment de l'arrivée de Neville Dupayne. Je savais, bien sûr, qu'il venait chercher sa Jaguar tous les vendredis. Je suppose que tout le monde le sait, au musée. Je m'étais dit que c'était le meilleur moyen d'avoir un tête-à-tête avec lui. Prendre rendez-vous à l'hôpital n'aurait eu aucun sens. Il aurait toujours pu se dérober en prétextant qu'il n'avait pas le temps. S'y ajoutait la présence d'Angela, qui ne pouvait que compliquer les choses. Je tenais à le voir seul pour le convaincre de mettre fin à cette liaison.

— Saviez-vous comment vous alliez procéder ? demanda Kate. Je veux dire, aviez-vous des arguments à faire valoir, à part le tort qu'il causait à votre fils ?

— Non. Je n'avais aucune menace précise à brandir, si c'est à cela que vous songez. Selwyn n'était pas son patient. Je ne pense pas que cette affaire aurait intéressé l'Ordre des Médecins. Ma seule arme, si l'on peut dire, aurait été de faire appel à son sens des convenances. Après tout, peut-être regrettait-il cette liaison, peut-être avait-il envie d'y mettre fin. Je suis partie de chez moi à cinq heures précises. Je voulais être au musée à cinq heures et demie ou juste après, pour être sûre de ne pas le manquer s'il arrivait un peu plus tôt. Le musée ferme à cinq heures, le personnel serait donc parti. Mrs Clutton pouvait me voir, mais le risque m'a paru minime, dans la mesure où son pavillon se trouve derrière la maison. Du reste, j'avais parfaitement le droit d'être là.

— Avez-vous vu le docteur Dupayne ?

— Non. J'y ai renoncé. Il y avait beaucoup de circulation – comme tous les vendredis – et je me suis trouvée immobilisée à plusieurs reprises dans les bouchons, sans compter les feux rouges. J'ai eu amplement le temps de réfléchir. Je me suis dit que ce n'était peut-être pas une bonne idée. Neville Dupayne partait en week-end, il serait impatient de s'en aller. Le moment était mal choisi. Et je ne disposais que d'une chance. Si j'échouais, je serais impuissante. Je me suis dit qu'il valait peut-être mieux en toucher d'abord un mot à Angela. Après tout, je ne lui en avais jamais parlé. Elle ne pouvait pas savoir que j'étais au courant. Cela pouvait suffire à tout changer. Elle aime beaucoup mon fils. Elle n'a rien d'une aventurière sans scrupules. J'aurais sans doute eu plus de chances de réussir auprès d'elle qu'avec Dupayne. Mon fils aimerait avoir un enfant. J'ai consulté des médecins et il n'y a aucune raison de craindre une anomalie. Je pense que ma bru serait heureuse d'avoir un bébé, elle aussi. Elle ne pouvait guère espérer en avoir un avec Dupayne. Évidemment, il faudra que je les aide matériellement. En arrivant au niveau de Hampstead Pond, j'ai

décidé de rentrer chez moi. Je n'ai pas regardé l'heure. Mais je peux vous assurer que j'étais de retour à six heures vingt. Perkins vous le confirmera.

— Personne ne vous a vue ? Personne n'a pu vous reconnaître ou identifier votre voiture ?

— Pas à ma connaissance. Et maintenant, si vous n'avez pas d'autre question à me poser, j'aimerais rentrer. Une dernière chose, commandant. Je vous serais reconnaissante de ne pas interroger mon fils. Il était de service à St Agatha quand Dupayne a été assassiné. L'hôpital pourra vous le confirmer sans que vous ayez à parler à Selwyn. »

L'entretien était terminé. Et ils en avaient tiré, songea Kate, plus que prévu.

Mrs Faraday laissa à Perkins, qui attendait dans la véranda, le soin de les raccompagner jusqu'à la porte. Sur le seuil, Dalglish se tourna vers lui. « Pourriez-vous nous dire, je vous prie, à quelle heure Mrs Faraday est rentrée hier soir ?

— Il était six heures vingt-deux, commandant. Il se trouve que j'ai regardé la pendule. »

Il tenait la porte grande ouverte dans un geste qui tenait moins de l'invitation que de la mise en demeure.

Ils rejoignirent la voiture en silence. Une fois sa ceinture bouclée, Kate donna libre cours à son exaspération. « Heureusement qu'elle n'est pas ma belle-mère ! Il n'y a qu'une personne qui l'intéresse au monde, c'est son précieux fils. Vous pouvez être sûr qu'il n'aurait jamais épousé Angela si Maman n'avait pas donné sa bénédiction. C'est Maman qui achète la maison, qui fournit la voiture. Il voudrait un bébé ? Pas de problème, elle va lui arranger ça. Et si ça oblige Angela à renoncer à son emploi, Maman entretiendra la famille. Elle n' imagine pas un instant qu'Angela puisse avoir un point de vue personnel, qu'elle puisse ne pas vouloir d'enfant – ou pas encore –, qu'elle puisse aimer son travail à l'hôpital, apprécier son indépendance. Cette femme est sans pitié. »

Elle fut elle-même surprise par la violence de sa colère – contre Mrs Faraday dont elle ne supportait pas l'arrogance et la supériorité naturelle, et contre elle-même, qui se laissait emporter par une émotion aussi peu professionnelle. Éprouver de l'irritation sur le lieu d'un crime était normal et pouvait même être stimulant. Un policier blasé et endurci au point d'observer sans pitié ni fureur la douleur et le gâchis qu'entraîne un meurtre ferait mieux de changer de métier. Mais se laisser aller à la colère contre un suspect pouvait pervertir dangereusement le jugement. Et un autre sentiment, tout aussi condamnable, se mêlait à cette exaspération qu'elle s'efforçait de contenir. Son honnêteté fondamentale la poussa à l'admettre avec un

peu de honte : c'était de la rancœur de classe.

Elle avait toujours considéré que la lutte des classes était le dernier recours des ratés, des envieux ou des gens mal dans leur peau. Elle n'était rien de tout cela. Alors pourquoi cette colère ? Il lui avait fallu de longues années et beaucoup d'énergie pour laisser son passé derrière elle : accepter sa naissance illégitime, admettre qu'elle ne connaîtrait jamais le nom de son père, supporter de vivre dans une HLM de cité avec une grand-mère maussade, l'odeur, le bruit, le désespoir envahissant. Mais en se libérant de tout cela grâce à un métier qui l'avait éloignée plus efficacement que tout autre d'Ellison Fairweather Buildings, avait-elle laissé quelque chose derrière elle, un vestige de loyauté à l'égard des démunis et des pauvres ? Elle avait changé de mode de vie, changé d'amis – et même, par d'imperceptibles étapes, de manière de s'exprimer. Elle avait accédé à la classe moyenne. Mais dans les moments importants, n'était-elle pas encore du côté de ces voisins presque oubliés ? En dernière analyse, n'étaient-ce pas les Mrs Faraday, les membres de la classe moyenne prospère, cultivée et libérale, qui gouvernaient leurs vies ? *Ils nous reprochent des réactions intolérantes dont ils ne feront jamais l'expérience, songea-t-elle. Ils ne sont pas obligés de vivre dans un taudis au fond d'une cité avec un ascenseur toujours en panne à cause des vandales et une violence larvée incessante. Ils n'envoient pas leurs gamins dans des écoles où les salles de classe sont des champs de bataille et où quatre-vingts pour cent des enfants ne parlent pas anglais. Si leurs gosses font des bêtises, ils les envoient chez le psychiatre, pas chez le juge pour enfants. S'ils ont besoin d'un traitement médical urgent, ils peuvent toujours aller dans le privé. Dans ces conditions, ils peuvent bien se permettre d'être libéraux.*

Elle resta assise en silence, regardant les longs doigts d'AD posés sur le volant. Le tumulte de son esprit devait certainement provoquer des vibrations dans l'atmosphère.

« Ce n'est pas aussi simple que cela, Kate », dit Dalglish.

Non, rien ne l'est jamais. Mais c'est assez simple pour moi, se dit-elle. Elle lança brusquement : « Vous pensez qu'elle dit vrai... sur la poursuite de leur liaison ? Nous n'avons que sa parole. Quand Angela vous a parlé, avez-vous eu l'impression qu'elle mentait ?

— Non. Je pense que dans les grandes lignes, elle a dit la vérité. Et maintenant que Dupayne est mort, elle s'est peut-être convaincue que leur liaison était vraiment finie, que cet unique week-end ensemble en aurait marqué la fin. Le chagrin peut jouer d'étranges tours à la perception de la vérité. Mais en ce qui concerne Mrs Faraday, peu importe que les amants aient eu ou non l'intention de passer ce week-end ensemble. Si elle le croit, elle a un mobile.

— Elle en avait aussi les moyens et l'occasion, ajouta Kate. Elle savait que l'essence se trouvait là, c'est elle qui l'avait apportée. Elle

savait que Neville Dupayne serait au garage à dix-huit heures, mais que le personnel du musée serait parti. Elle nous a servi ça sur un plateau. Tout.

— Je dois dire qu'elle s'est montrée remarquablement franche, étonnamment même. Mais en ce qui concerne la liaison d'Angela, elle ne nous a confié que ce qu'elle savait que nous découvririons forcément. Je la vois mal demander à son domestique de mentir. Et si elle avait vraiment l'intention d'assassiner Dupayne, elle aura pris soin de choisir un moment où son fils ne risquait pas d'être soupçonné. Il faudra vérifier l'alibi de Selwyn Faraday. Mais si sa mère affirme qu'il était de service à l'hôpital, je pense que c'est vrai.

— Est-ce qu'il faudra l'informer de la liaison de sa femme ?

— Non, sauf si sa mère est accusée. » Il ajouta : « C'est un crime d'une indicible cruauté. »

Kate ne répondit pas. Sous-entendait-il que Mrs Faraday était incapable de commettre un tel crime ? Après tout, ils étaient issus du même milieu. Il avait dû se sentir à l'aise dans sa maison, en sa compagnie. C'était un univers qu'il comprenait. Non, elle était ridicule. Il savait encore mieux qu'elle que l'on ne pouvait jamais prévoir, pas plus que l'on ne pouvait vraiment comprendre, ce dont les êtres humains sont capables. Face à une tentation irrésistible, tout s'effondrait, toutes les barrières morales et juridiques, l'éducation privilégiée, et jusqu'à la foi religieuse. L'assassinat pouvait surprendre le meurtrier lui-même. Elle avait vu, sur les visages d'hommes et de femmes, l'étonnement que leur inspirait l'acte qu'ils avaient commis.

Dalglish parlait. « Les choses sont toujours plus faciles quand on n'a pas à assister au spectacle de la mort. Le sadique peut se repaître d'une scène de cruauté. Mais la plupart des assassins préfèrent se convaincre que ce n'est pas eux qui ont agi, ou que leur victime n'a pas beaucoup souffert, que la mort a été rapide ou facile, ou peut-être même bienvenue.

— Mais dans cette affaire, rien de tout cela n'est vrai, remarqua Kate.

— Non, dit Dalglish. Rien. »

Le bureau de James Calder-Hale était situé à l'étage, sur l'arrière de la maison, entre la salle des Meurtres et la salle consacrée à l'industrie et à l'Emploi. Lors de sa première visite, Dalglish avait remarqué l'indication destinée à décourager les importuns qui figurait sur une plaque de bronze, à gauche de la porte : CONSERVATEUR, STRICTEMENT PRIVÉ. Mais cette fois, il était attendu. Calder-Hale lui ouvrit la porte à l'instant même où il frappa.

Les dimensions de la pièce surprirent Dalglish. Grâce à ses ambitions limitées, le musée Dupayne souffrait moins du manque de locaux que des établissements plus prestigieux ou plus célèbres. Il n'en fut pas moins étonné de constater que Calder-Hale avait le privilège d'occuper une pièce nettement plus vaste que le bureau du rez-de-chaussée.

Il était confortablement installé. Un grand bureau surmonté de casiers était situé perpendiculairement à l'unique fenêtre, qui donnait sur une haute haie de hêtres à l'apogée de leur splendeur dorée automnale et, au-delà, sur le toit du pavillon de Mrs Clutton et les arbres du Heath. Une cheminée, manifestement d'époque victorienne mais moins ostentatoire que celles des salles d'exposition, était équipée d'une rampe à gaz imitant des braises. Elle était allumée, les flammes bleues et rouges prêtant à la pièce une plaisante intimité, accentuée par deux fauteuils à haut dossier situés de part et d'autre de l'âtre. Au-dessus du manteau de cheminée était accroché le seul tableau de la pièce, une aquarelle représentant une rue de village qui faisait songer à un Edward Bawden. Des étagères encastrées recouvraient tous les murs, exception faite de celui où se trouvait la cheminée et de la cloison à gauche de la porte. Celle-ci était équipée d'un élément de cuisine blanc et d'un plan de travail en stratifié, sur lequel étaient posés un four à micro-ondes, une bouilloire électrique et une cafetière. À côté, un petit réfrigérateur surmonté d'un placard. Sur la droite de la pièce, une porte entrouverte révélait ce qui était manifestement une salle de bains. Dalglish aperçut le bord d'une cabine de douche et un lavabo. Il se dit que si l'envie l'en prenait, Calder-Hale n'avait même pas besoin de jamais quitter son bureau.

Il y avait des papiers partout – des chemises en plastique contenant des coupures de presse, certaines jaunies par l'âge ; des classeurs

rangés sur les étagères inférieures ; des pages de manuscrit empilées débordant des casiers du bureau ; des paquets de feuilles dactylographiées rassemblés par du ruban adhésif, entassés par terre. Cette invasion pouvait sans doute représenter l'accumulation de plusieurs dizaines d'années de documents administratifs, mais la plupart des pages manuscrites avaient l'air récentes. Les tâches de conservateur du Dupayne ne pouvaient certainement pas exiger pareil volume de paperasserie. Calder-Hale se consacrait sans doute à un travail de rédaction personnel, à moins qu'il ne fût de ces dilettantes qui ne sont jamais aussi heureux que lorsqu'ils se livrent à des recherches érudites qu'ils n'ont pas la moindre intention – et peut-être pas la capacité psychologique – d'achever. Calder-Hale ne semblait pas relever de cette dernière catégorie, mais après tout, sa personnalité pouvait être aussi mystérieuse et complexe que certaines de ses activités. Et même s'il lui était arrivé d'accomplir des exploits au service de la patrie, il n'était pas moins suspect que tous ceux qui étaient intimement liés au musée Dupayne. Comme eux, il avait eu les moyens et la possibilité d'accomplir ce crime. Restait la question du mobile. Mais il n'était pas exclu que plus que tout autre, il possédât le caractère impitoyable nécessaire à un tel geste.

Il restait quelques centimètres de café au fond de la cafetière. Calder-Hale fit un geste de la main dans sa direction.

« Voulez-vous du café ? Je peux en refaire. » Après le refus poli de Dalglish et de Piers, il prit place dans le fauteuil pivotant du bureau et les regarda.

« Installez-vous donc, prenez un fauteuil. Mais j'imagine que nous n'en avons pas pour très longtemps. »

Dalglish faillit répondre que leur entretien durerait le temps que lui-même jugerait nécessaire. Il faisait trop chaud dans la pièce, avec la rampe à gaz en plus du chauffage central. Dalglish demanda s'il était possible de le baisser un peu. Sans se presser, Calder-Hale se dirigea vers le radiateur et tourna le robinet. Pour la première fois, Dalglish fut frappé par son aspect maladif. Lors de leur première rencontre, rouge d'indignation réelle ou feinte, Calder-Hale lui avait fait l'impression d'un homme en parfaite santé. Dalglish remarqua alors la pâleur sous les yeux, la peau tendue sur les pommettes et le tremblement furtif des mains sur le robinet.

Avant de se rasseoir, Calder-Hale se dirigea vers la fenêtre et tira brutalement le cordon du store vénitien. Il descendit en cliquetant, manquant de peu le pot de saintpaulias. « Je déteste ce demi-jour, dit-il. Laissons-le dehors. » Il posa la plante sur son bureau et ajouta, comme si quelques mots d'excuse ou d'explication s'imposaient : « Tally Clutton me l'a donné le trois octobre. Quelqu'un lui avait dit que c'était mon anniversaire. J'ai eu cinquante-cinq ans. Je déteste

cette fleur, mais elle fait preuve d'une exaspérante faculté de survie. »

Il s'assit dans son fauteuil qu'il fit pivoter pour observer les deux policiers avec une certaine suffisance. Il occupait, après tout, la position physiquement dominante.

Dalgliesh dit : « Nous considérons la mort du docteur Dupayne comme un assassinat. L'accident est exclu et certains indices rendent l'hypothèse d'un suicide peu probable. Nous aimerions nous assurer de votre collaboration. Si vous savez quelque chose, ou si vous éprouvez quelque soupçon qui puisse nous être utile, nous vous serions reconnaissants de nous en faire part immédiatement. »

Calder-Hale prit un crayon et se mit à griffonner sur son buvard. « Il ne serait pas inutile que vous nous en disiez un peu plus long, fit-il remarquer. Tout ce que je sais, tout ce que nous savons les uns comme les autres, c'est ce que nous avons pu nous apprendre réciproquement. Quelqu'un a aspergé Neville d'essence avec un bidon qui se trouvait dans l'abri de jardin et y a mis le feu. Vous êtes donc certain que ce n'est pas un suicide ?

— Tous les indices matériels s'opposent à cette thèse.

— Et les indices psychologiques ? Quand j'ai vu Neville vendredi dernier, le jour où vous êtes venu avec Conrad Ackroyd, il était manifestement tendu. J'ignore tout de ses difficultés, mis à part le surmenage qui semble attesté. Il n'était pas fait pour ce métier. Si vous tenez à vous attaquer aux maux humains les plus rebelles à tout traitement, il vaut mieux posséder la résistance mentale et le détachement indispensables. Je pourrais éventuellement admettre le suicide, mais certainement pas le meurtre. Et un meurtre aussi effroyable ! À ma connaissance, il n'avait pas d'ennemis, mais après tout qui sait ? Nous le voyions si rarement ! Il gare sa voiture ici depuis la mort de son père et vient la prendre tous les vendredis à dix-huit heures. Il m'est arrivé de partir au moment où il arrivait. Il ne m'a jamais dit où il allait, et je ne le lui ai jamais demandé. Cela fait quatre ans maintenant que je suis conservateur ici, et je ne pense pas y avoir vu Neville plus d'une dizaine de fois.

— Pourquoi est-il venu vendredi dernier ? »

Calder-Hale avait apparemment cessé de s'intéresser à son gribouillis. Il essayait à présent de faire tenir son crayon verticalement en équilibre sur son bureau. « Il voulait savoir ce que je pensais de l'avenir du musée. Comme les Dupayne vous l'ont sans doute dit, le nouveau bail doit être signé le quinze de ce mois. J'ai l'impression qu'il ne savait pas trop s'il voulait que le musée reste ouvert. Je lui ai fait remarquer que mon soutien ne pouvait lui être d'aucune utilité : je ne suis pas administrateur et je n'assiste pas au conseil. De toute façon, il savait ce que j'en pensais. Les musées rendent hommage au passé, tandis que notre époque voue un culte à la modernité presque

autant qu'à l'argent et à la célébrité. Il n'est pas étonnant qu'ils aient des difficultés. La fermeture du Dupayne serait une perte, mais uniquement pour ceux qui apprécient ce qu'il propose au public. Est-ce le cas des Dupayne ? S'ils n'ont pas la volonté de sauver ce lieu, personne ne le fera à leur place.

— La survie du musée est probablement assurée aujourd'hui, fit remarquer Dalglish. La non-signature du bail aurait-elle eu une grande importance pour vous ?

— Le désagrément aurait été évident, pour moi comme pour ceux qui s'intéressent à ce que je fais ici. Je me suis installé confortablement au cours de ces quatre dernières années, comme vous pouvez le constater. Mais j'ai un appartement à moi et une vie en dehors du musée. De toute façon, je pense que Neville aurait fini par céder. C'est un Dupayne, après tout. À mon avis, il se serait rangé à l'avis de son frère et de sa sœur. »

Piers prit la parole pour la première fois. Il demanda franchement : « Mr Calder-Hale, où étiez-vous entre, mettons, cinq et sept, vendredi soir ?

— Vous voulez un alibi, c'est ça ? Vous ne croyez pas que votre laps de temps est un peu large ? Ce sont certainement mes activités à six heures qui vous intéressent. Peu importe, soyons précis. À cinq heures moins le quart, j'ai quitté mon appartement de Bedford Square et je suis allé en moto chez mon dentiste, dans Weymouth Street. Il avait un travail à finir sur une couronne. Je laisse généralement mon engin à Marylebone Street, mais comme toutes les places étaient prises, je suis allé dans Marylebone Lane, Cross Keys Close, et je m'y suis garé. J'ai quitté Weymouth Street vers cinq heures vingt-cinq. L'assistante dentaire et la secrétaire devraient pouvoir vous le confirmer. J'ai découvert qu'on m'avait volé ma moto. Je suis donc rentré à pied chez moi sans me presser, en coupant au nord d'Oxford Street. J'ai dû arriver vers six heures. J'ai téléphoné au commissariat de quartier ; ils ont certainement enregistré mon appel. Le vol de ma moto n'a pas eu l'air de les passionner et je n'en ai eu aucune nouvelle depuis. Si l'on songe à la recrudescence de la violence en général et aux menaces terroristes, on comprend que le vol d'une moto ne soit pas une de leurs priorités. Je vais encore attendre quelques jours, puis je ferai une croix dessus et je ferai jouer l'assurance. On a dû l'abandonner dans un fossé quelque part. C'est une Norton – on n'en fabrique plus aujourd'hui – et je l'aimais bien, mais je n'en étais pas fou comme ce pauvre Neville de sa type E. »

Piers avait pris note des heures. « Y a-t-il autre chose que vous puissiez nous dire ? demanda Dalglish.

— Rien. Je suis désolé de ne pas pouvoir vous être plus utile. Mais comme je vous l'ai dit, je connaissais très peu Neville.

— Vous avez entendu parler de la rencontre entre Mrs Clutton et le mystérieux automobiliste ?

— J'ai probablement entendu exactement les mêmes choses que vous à propos de la mort de Neville. Marcus et Caroline m'ont fait part de l'entretien qu'ils ont eu avec vous vendredi et j'ai parlé à Tally Clutton. C'est une brave femme, d'ailleurs. Vous pouvez lui faire confiance. »

Lorsque Dalglish lui demanda si la description de Mrs Clutton lui disait quelque chose, Calder-Hale répondit : « Il pourrait s'agir de n'importe quel visiteur du Dupayne, ou presque. Je ne suis pas sûr qu'il faille y attacher de l'importance. Je vois mal un meurtrier en fuite, surtout s'il vient d'immoler sa victime par le feu, s'arrêter pour secourir une vieille dame. Elle aurait pu relever le numéro de sa plaque minéralogique. Le risque était trop grand.

— Nous avons lancé un appel à témoin, dit Piers. Peut-être cela donnera-t-il quelque chose.

— Je n'y compterais pas trop. Votre homme fait peut-être partie de ces personnes raisonnables qui estiment que leur innocence ne les met pas forcément à l'abri des manipulations policières.

— Mr Calder-Hale, intervint Dalglish, il n'est pas impossible que vous sachiez pour quelle raison Dupayne est mort. Si c'est le cas, vous feriez mieux de me le dire maintenant. Cela nous ferait gagner du temps et nous éviterait bien des désagréments à tous deux.

— Je ne le sais pas, et je le regrette. Si je le savais, je vous le dirais. Je peux admettre qu'un meurtre puisse être nécessaire, mais pas ce meurtre-là, pas cette méthode-là. J'ai quelques soupçons, bien sûr. Je pourrais vous citer quatre noms, et les classer par ordre de probabilité. Mais je suppose que vous avez déjà établi la même liste, dans le même ordre. »

Il n'y avait apparemment plus grand-chose à en tirer pour le moment. Dalglish allait se lever, quand Calder-Hale demanda : « Avez-vous déjà vu Marie Strickland ?

— Pas officiellement. Nous nous sommes croisés quand je suis venu au musée, vendredi dernier. Enfin, je suppose que c'était elle. Elle travaillait à la bibliothèque.

— C'est une femme étonnante. Avez-vous pris des renseignements sur elle ?

— Pourquoi ? Je devrais ?

— Je me demandais si vous vous étiez intéressé à son passé. Pendant la guerre, elle faisait partie des agents féminins du SOE[9] parachutés en France à la veille du débarquement. Il s'agissait de reconstituer en zone occupée un réseau décimé l'année précédente à la suite d'une trahison. Son groupe a subi le même sort. Il abritait un traître, qui aurait été, à en croire la rumeur, l'amant de Strickland. Ils

ont été les deux seuls membres du groupe à échapper à l'arrestation, à la torture et à l'exécution.

— Comment savez-vous cela ?

— Mon père travaillait avec Maurice Buckmaster au siège du SOE, dans Baker Street. Il a eu sa part de responsabilité dans ce fiasco. Ils avaient été prévenus, Buckmaster et lui, mais ils ont refusé de croire que les messages radio qu'ils avaient interceptés provenaient de la Gestapo. Je n'étais pas né à l'époque, bien sûr, mais mon père m'en a parlé avant sa mort. Au cours des dernières semaines, avant que la morphine ne prenne le dessus, il a rattrapé vingt-cinq ans de silence. L'essentiel de ce qu'il m'a dit n'est pas un secret. Avec l'ouverture des archives officielles, ces informations vont tomber dans le domaine public de toute façon.

— En avez-vous parlé avec Mrs Strickland ?

— Elle ne se doute probablement pas que je sais cela. Même si elle soupçonne que je suis le fils d'Henry Calder-Hale, ou quelqu'un de sa famille, ce n'est pas une raison suffisante pour engager une petite conversation amicale sur le passé. Pas ce passé-là, et pas avec quelqu'un qui porte mon nom. Il n'empêche que j'ai pensé que cela pourrait vous intéresser. Je suis toujours un peu mal à l'aise en présence de Marie Strickland. Pas au point de regretter sa présence, tout de même. En fait, c'est plutôt la nature de son courage que j'ai du mal à comprendre : j'ai le sentiment de ne pas être à la hauteur. Courir au combat est une chose ; risquer la trahison, la torture, une mort solitaire en est une autre. Elle devait être extraordinaire quand elle était jeune, une beauté britannique délicate associée à un caractère impitoyable. Elle s'était fait prendre une fois, lors d'une précédente mission, et avait réussi à se tirer d'affaire. Les Allemands n'ont sans doute pas pu croire qu'elle n'était pas celle qu'elle paraissait être. Maintenant, c'est une vieille dame aux mains déformées par l'arthrose et aux yeux fanés, qui passe des heures à la bibliothèque à écrire d'une plume élégante des notices qui rempliraient tout aussi bien leur fonction si Muriel Godby les tapait sur son ordinateur. »

Ils restèrent silencieux. La dernière remarque ironique et amère de Calder-Hale semblait l'avoir épuisé. Ses yeux se perdirent sur une pile de papiers posés sur son bureau, exprimant, plutôt que de l'impatience, une sorte de lassitude résignée. Il ne leur en dirait pas plus long pour le moment ; il était temps de partir.

En rejoignant la voiture, aucun d'eux n'évoqua Mrs Strickland. Piers dit : « On ne peut pas franchement parler d'alibi, si ? Une moto garée dans une rue passante. Qui pourrait dire à quelle heure elle a été déposée ou reprise ? Il portait forcément un casque, un déguisement parfaitement efficace. Si elle a été abandonnée quelque part, c'est sans doute dans les fourrés de Hampstead Heath.

— Nous savons à quelle heure il est parti de chez le dentiste. Cet élément devrait pouvoir être établi avec exactitude. La secrétaire vérifie certainement les heures de rendez-vous. S'il est parti à cinq heures vingt-cinq, aurait-il pu se trouver au Dupayne avant six heures ? Probablement, s'il a eu de la chance avec la circulation et les feux. Il lui aurait tout de même fallu un minimum de temps. J'aimerais bien que Benton-Smith chronomètre le trajet, si possible avec une Norton. Le garage devrait pouvoir vous trouver ça.

— Il nous faudra deux Norton. Une petite course ne me déplairait pas.

— Une suffira. Il y a assez de fous sur les routes comme ça. Benton-Smith peut faire le trajet plusieurs fois. Préparez différents itinéraires. Calder-Hale aurait certainement procédé à plusieurs essais. Inutile que Benton-Smith fonce comme un malade. Calder-Hale n'aura pas pris le risque de brûler les feux rouges.

— Vous ne voulez pas que j'assiste à l'autopsie ?

— Non. Kate n'a qu'à emmener Benton. Ça sera une bonne expérience pour lui. La cause de la mort ne fait pas de doute, évidemment, mais il serait intéressant de connaître l'état de santé général de Dupayne, et de mesurer son alcoolémie.

— Vous pensez qu'il était peut-être ivre ? demanda Piers.

— Pas au point d'être dans le cirage, mais s'il avait beaucoup bu, cela pourrait étayer la théorie du suicide.

— Je croyais que nous avions écarté cette hypothèse ?

— Oui. Mais je pense à la défense. Des jurés pourraient se laisser convaincre. La famille est impatiente que le corps lui soit remis pour la cérémonie d'incinération. Apparemment, il y aurait un créneau jeudi.

— Ils ne perdent pas de temps, observa Piers. Ils ont dû faire la demande juste après la mort de leur frère. Pas très délicat. On dirait qu'ils n'ont qu'une envie : terminer le travail qu'un autre a commencé. Enfin, ils n'ont pas pris de réservation avant sa mort. C'est toujours ça. »

Dalgliesh ne répondit pas et ce fut en silence qu'ils s'assirent dans la Jaguar et bouclèrent leur ceinture.

Marcus Dupayne avait organisé une réunion des membres du personnel le lundi 4 novembre, à dix heures du matin. Il leur avait adressé pour cela une note aussi formellement libellée que s'il s'agissait de convoquer un organisme officiel, au lieu de quatre malheureuses personnes.

Tally se rendit au musée pour vaquer à ses occupations coutumières comme elle l'avait fait durant le week-end, alors même que la fermeture rendait le ménage largement superflu. Mais cette routine lui apportait un certain réconfort.

De retour au pavillon, elle retira sa blouse de travail, fit un brin de toilette et, après un instant de réflexion, enfila un chemisier propre et regagna le musée juste avant dix heures. Ils avaient rendez-vous à la bibliothèque et Muriel s'y trouvait déjà, disposant les tasses pour le café. Tally vit que, comme d'habitude, elle avait préparé des petits gâteaux. Ce matin-là, il s'agissait de simples sablés. Peut-être, songea-t-elle, Muriel avait-elle trouvé les florentins trop frivoles en pareilles circonstances.

Les Dupayne arrivèrent rapidement et Mr Calder-Hale fit son entrée quelques instants plus tard. Ils consacrèrent quelques minutes à prendre leur café à la petite table, devant la fenêtre nord, comme s'ils préféraient établir une distinction entre cette petite parenthèse mondaine et les affaires sérieuses qui les attendaient. Puis ils prirent place à la table centrale.

« Je vous ai convoqués ici pour trois raisons, dit Marcus Dupayne. D'abord, je tiens à vous remercier, James, Muriel et Tally, pour la sympathie que vous nous avez manifestée après la mort de notre frère. En de telles circonstances, le chagrin a tendance à se confondre avec le choc et le choc avec l'horreur. Nous aurons le temps – trop peu peut-être – de pleurer Neville et de comprendre la perte qu'il représente, pour nous, et pour ses patients. Je tenais également à vous faire part de la décision que nous avons prise, ma sœur et moi, concernant l'avenir du musée Dupayne. Enfin, nous souhaitons examiner avec vous l'attitude qu'il convient d'adopter par rapport à l'enquête de police. Celle-ci a retenu l'hypothèse du meurtre, et nous devons l'accepter. Mais cela va forcément entraîner une certaine publicité, dont les premiers effets se sont déjà fait sentir. J'ai préféré

attendre ce matin pour organiser cette réunion parce qu'il m'a semblé que nous étions tous trop bouleversés ce week-end pour pouvoir réfléchir posément.

— Si je comprends bien, le nouveau bail sera signé, intervint James Calder-Hale, et le musée restera ouvert ?

— Le bail a déjà été signé, répondit Marcus. Nous avons rendez-vous, Caroline et moi, à Lincoln's Inn ce matin, à huit heures et demie.

— Avant l'incinération de Neville ? s'étonna James. N'est-ce pas le fumet de sacrifices funèbres que je hume ici ? »

Caroline répondit d'une voix glaciale : « Toutes les démarches préliminaires avaient été accomplies. Il ne manquait que la signature des deux administrateurs survivants. Il aurait été prématuré de vous réunir ici si nous n'avions pas pu vous assurer que le musée poursuivrait ses activités.

— N'aurait-il pas été plus décent d'attendre quelques jours ?

— Pour quel motif ? demanda Marcus, impassible. Êtes-vous sensible à ce point à l'opinion publique, ou y a-t-il quelque objection éthique ou théologique qui m'aurait échappé ? »

Le visage de James se plissa brièvement dans un sourire ironique, presque une grimace, mais il ne répondit pas.

Marcus reprit : « Le coroner ouvrira l'enquête judiciaire demain matin, et l'ajournera aussitôt. Si le corps peut être disponible pour les obsèques, l'incinération aura lieu jeudi. Mon frère n'était pas croyant, la cérémonie sera donc laïque et privée. Seule la famille proche y assistera. Si j'ai bien compris, l'hôpital a l'intention d'organiser un peu plus tard une messe commémorative à la chapelle. Nous serons présents, bien évidemment. Tous ceux qui souhaiteront se joindre à nous seront les bienvenus. Je n'ai eu pour le moment qu'un bref entretien téléphonique avec l'administrateur. Rien n'est encore fixé.

« Pour ce qui est de l'avenir du musée, je conserverai le poste d'administrateur général tandis que Caroline continuera à travailler à temps partiel et sera responsable de ce que nous pourrions appeler le fonctionnement général : billets, administration, finances, ménage. Muriel, vous resterez placée sous son autorité. Je sais que vous avez pris des dispositions particulières concernant l'entretien de son appartement. Elles seront maintenues. James, nous souhaitons vous voir continuer à exercer vos fonctions de conservateur ; en tant que tel, vous continuerez à vous occuper des acquisitions, de la conservation et de l'exposition des objets, des relations avec les chercheurs et du recrutement des bénévoles. Tally, rien ne changera pour vous. Le pavillon reste à votre disposition et vous vous chargerez du ménage, selon les indications de ma sœur, tout en assistant Muriel à l'accueil quand elle en a besoin. Je vais écrire à nos deux bénévoles, Mrs Faraday et Mrs Strickland, pour leur demander de poursuivre

leurs activités, si elles sont d'accord. Si, comme je l'espère, le musée prend de l'importance, nous aurons peut-être besoin d'engager d'autres salariés. Quelques bénévoles de plus nous seraient certainement utiles. James continuera à les chapeauter. Quant à Ryan, il pourrait continuer à travailler ici, s'il daignait réapparaître. »

Tally prit la parole pour la première fois. « Je m'inquiète à son sujet », dit-elle.

Marcus fit une moue méprisante : « Ça m'étonnerait que la police soupçonne Ryan Archer. En admettant qu'il soit assez malin pour préparer ce crime, quel motif aurait-il ?

— Je crois qu'il est inutile de vous en faire, Tally, dit James doucement. Le commandant Dalglish nous a expliqué ce qui s'est passé. Ryan a pris la poudre d'escampette après avoir agressé le colonel Arkwright. Il a probablement cru qu'il l'avait tué. Il montrera sans doute le bout de son nez dès qu'il sera rassuré sur ce point. De toute façon, la police le recherche. Nous ne pouvons rien faire.

— Il faudra qu'elle l'interroge, c'est évident, dit Marcus. Inutile de compter sur lui pour faire preuve de discrétion dans ses propos.

— Que veux-tu qu'il leur dise ? » demanda Caroline.

Il y eut un silence, interrompu par Marcus. « Et si nous passions à la question de l'enquête ? Je m'explique mal l'importance de la mobilisation policière, et plus particulièrement de la présence du commandant Dalglish. Je croyais que son équipe était chargée d'enquêter sur des crimes particulièrement complexes ou sensibles. Je ne vois pas en quoi la mort de Neville relève de cette catégorie. »

James se balançait dangereusement sur sa chaise. « Je peux vous proposer un certain nombre d'hypothèses. Neville était psychiatre. Peut-être avait-il pour patient une personnalité dont il faut préserver la réputation. Imaginez que l'on apprenne, par exemple, que le ministre des Finances est cleptomane, qu'un évêque est polygame ou qu'une pop star apprécie un peu trop les petites filles. La police pourrait également soupçonner le musée de servir à des fins criminelles, de faire du recel de marchandises volées en les dissimulant parmi les pièces d'exposition, ou de servir de siège à un réseau de terroristes internationaux. »

Marcus fronça les sourcils. « Permettez-moi de trouver votre humour un peu déplacé, James. Mais la profession de Neville y est peut-être pour quelque chose. Il a pu être mis au courant de certains secrets explosifs. Son travail l'a conduit à côtoyer toutes sortes de gens, dont la plupart sont psychologiquement détraqués. Nous ne savons rien de sa vie privée. Nous ne savons pas où il se rendait le vendredi ni qui il voyait. Nous ne savons pas s'il était accompagné ou s'il retrouvait quelqu'un ici. C'est lui qui a fait faire les clés du garage. Nous n'avons aucun moyen de savoir combien de jeux il en a

commandé, ni à qui il en a confié. Il pouvait y avoir d'autres clés de rechange que celle qui se trouve dans le placard d'en bas.

— L'inspecteur principal Miskin m'a posé la question, dit Muriel, quand elle est venue nous voir, Tally et moi, avec son collègue, vendredi, après le départ du commandant Dalglish. Ils pensaient que quelqu'un aurait pu prendre la clé du garage et la remplacer par une autre clé Yale, puis remettre la bonne en place un peu plus tard. J'ai admis que je ne l'aurais pas remarqué. Une Yale ressemble à s'y méprendre à une autre, si on ne les examine pas de très près.

— Il y aussi le mystérieux automobiliste, fit remarquer Caroline. Pour le moment, c'est évidemment le suspect numéro un. Espérons que la police mettra la main dessus. »

James était plongé dans un griffonnage d'une remarquable complexité. Sans s'interrompre, il observa : « Dans le cas contraire, ils auront du mal à imputer le crime à un autre que lui. Quelqu'un espère peut-être qu'il restera introuvable. »

Muriel intervint : « Il y a aussi cette phrase incroyable qu'il a dite à Tally. *On dirait que quelqu'un fait brûler des herbes.* Il s'agit mot pour mot des paroles de Rouse. Pensez-vous qu'il aurait pu faire un émule ? »

Marcus fronça les sourcils. « Il ne faut pas céder à la paranoïa. Il s'agit sans doute d'une coïncidence. Il faudra tout de même retrouver cet automobiliste et en attendant, nous avons le devoir d'accorder à la police toute l'aide nécessaire. Cela ne nous oblige pas pour autant à lui transmettre des informations qu'elle ne nous demande pas. Il serait tout à fait déraisonnable de nous laisser aller à des spéculations entre nous, ou en présence d'autrui. Je vous serais reconnaissant de ne pas parler à la presse et de ne pas répondre aux appels des médias. S'ils insistent, adressez-les au service des relations publiques de la Metropolitan Police ou au commandant Dalglish. Vous avez vu qu'une barrière a été mise en place dans l'allée. J'ai des clés pour vous tous. Seuls ceux qui possèdent une voiture en auront besoin, bien entendu. Je pense, Tally, que vous pourrez facilement faire passer votre bicyclette sur le bas-côté ou sous la barrière. Le musée restera fermé toute la semaine, mais j'espère que nous pourrons rouvrir lundi prochain. Une exception, cependant. Conrad Ackroyd attend un petit groupe d'universitaires canadiens mercredi, et j'ai accepté que nous ouvrions spécialement pour l'occasion. Il faut s'attendre à ce que ce drame attire des visiteurs supplémentaires, et il ne sera peut-être pas facile de faire face à cet afflux dans un premier temps. Je passerai le plus de temps possible au musée et j'espère pouvoir me charger de quelques visites. Mais je ne serai pas là mercredi. J'ai rendez-vous à la banque. Y a-t-il des questions ? »

Il parcourut la table du regard, mais personne ne se manifesta.

Muriel déclara enfin : « Je pense que nous aimerions tous vous dire combien nous sommes heureux que le musée Dupayne reste ouvert. Vous pouvez être sûrs, Miss Caroline et vous, que nous ferons tout notre possible pour que ce soit une réussite. »

Aucun murmure d'approbation ne se fit entendre. Peut-être, songea Tally, Mr Calder-Hale était-il d'accord avec elle pour penser que les termes comme le moment étaient mal choisis.

C'est alors que le téléphone sonna. Il avait été branché dans la bibliothèque et Muriel se précipita pour prendre l'appel. Après avoir écouté en silence, elle se retourna : « C'est le commandant Dalglish. Il essaie d'identifier un des visiteurs du musée. Il espère que je pourrai l'aider.

— Dans ce cas, dit sèchement Caroline Dupayne, vous feriez mieux de prendre l'appel au bureau. Nous avons l'intention de rester ici un moment, mon frère et moi. »

Muriel retira sa main du micro. Elle dit : « Ne quittez pas, commandant. Je descends au bureau. »

Tally la suivit dans l'escalier et sortit par la porte de devant. Arrivée dans le bureau, Muriel souleva le combiné.

« Quand je suis venu avec Mr Ackroyd vendredi dernier, dit Dalglish, il y avait un jeune homme dans la salle des Peintures. Il s'intéressait au Nash. Il était seul. Un visage mince, un jean usé aux genoux, un gros anorak, un bonnet de laine tiré sur les oreilles et des baskets bleu et blanc. Il m'a dit qu'il était déjà venu au musée. Je me demandais si par hasard cela vous dirait quelque chose.

— Oui, je crois que oui. Il n'avait pas l'allure habituelle de nos visiteurs, si bien que je l'ai remarqué. La première fois qu'il est venu, il n'était pas seul. Il était accompagné d'une jeune femme. Elle portait un bébé dans un de ces sacs kangourous – vous savez, le bébé est maintenu par le torse et il a les jambes qui pendent. Je me rappelle avoir pensé qu'on aurait dit un singe cramponné à sa mère. Ils ne sont pas restés longtemps. Je crois qu'ils n'ont visité que la salle des Peintures.

— Quelqu'un les a-t-il accompagnés ?

— Cela n'a pas paru nécessaire. La fille avait un sac, je m'en souviens, une cotonnade à fleurs, fermée par un cordon. Probablement pour les couches et le biberon du bébé. En tout cas, elle l'a laissé au vestiaire. Je ne vois pas ce qu'ils auraient pu vouloir voler d'assez petit pour l'emporter. Mrs Strickland se trouvait à la bibliothèque, si bien que les livres ne risquaient rien.

— Aviez-vous des raisons de leur attribuer des intentions malhonnêtes ?

— Non. Mais nous possédons de nombreux ouvrages précieux, des éditions originales. On n'est jamais trop prudent. De toute façon,

comme je vous l'ai dit, Mrs Strickland était là. C'est la bénévole qui rédige les notices. Elle se souviendra peut-être d'eux, s'ils sont passés par la bibliothèque.

— Vous avez une mémoire remarquable, Miss Godby.

— Comme je vous l'ai dit, commandant, ils tranchaient sur nos visiteurs habituels.

— À quoi ressemblent-ils d'ordinaire ?

— Ils sont plutôt d'âge moyen. Certains sont très âgés, ce sont probablement ceux qui ont des souvenirs de l'entre-deux-guerres. Il y a aussi des chercheurs, des écrivains, des historiens. Les visiteurs de Mr Calder-Hale sont généralement de véritables érudits. Je crois qu'il organise quelques visites sur rendez-vous, en dehors de nos heures normales d'ouverture. Dans ce cas, évidemment, ils ne signent pas le registre.

— Auriez-vous par hasard pris le nom de ce jeune homme ? A-t-il signé le registre ?

— Non. Il est réservé aux Amis du musée, qui ne payent pas l'entrée. » Sa voix changea soudain. Elle reprit, avec une nuance de satisfaction : « Attendez. Je crois que je vais pouvoir vous aider, commandant. Il y a trois mois – je pourrai vous donner la date exacte si vous y tenez –, nous avons organisé une conférence avec diapositives sur la peinture et la gravure dans les années 1920. Elle devait être donnée dans la salle des Peintures par un éminent ami de Mr Ackroyd. Le prix d'entrée était de 10 £. Nous espérions inaugurer ainsi une série de conférences. Les programmes n'étaient pas encore prêts. Certains conférenciers nous avaient promis leur concours, mais j'ai eu quelques difficultés à trouver des dates qui leur conviennent. J'ai préparé un carnet et demandé aux visiteurs susceptibles d'être intéressés par ces conférences de bien vouloir laisser leur nom et leur adresse.

— Et il vous a donné ses coordonnées ?

— Sa femme, oui. C'était le jour où ils sont venus ensemble. Enfin, je suppose que c'était sa femme. Elle portait une alliance, je l'ai remarqué. Le visiteur qui est parti juste avant eux s'était inscrit, il m'a donc paru naturel de leur proposer d'en faire autant. Je ne voulais pas être blessante. Elle a donc inscrit leurs noms. Quand ils se sont éloignés pour se diriger vers la porte, j'ai vu qu'il lui parlait. Je crois qu'il faisait une remarque, qu'il lui disait qu'elle n'aurait pas dû faire ça. Évidemment, ils n'ont pas assisté à la conférence. À 10 £ par personne, ça m'aurait étonnée.

— Pourriez-vous consulter ce carnet ? Je reste en ligne. »

Il y eut un silence. Moins d'une minute plus tard, elle reprit la parole : « Je crois que j'ai trouvé le jeune homme que vous cherchez. Il doit s'agir d'un couple marié. Mr David Wilkins et Mrs Michelle

Wilkins, 15A Goldthorpe Road, Ladbroke Grove. »

Quand Muriel revint de son entretien téléphonique avec le commandant Dalglish, Marcus leva la séance. Il était onze heures moins le quart.

Le téléphone de Tally sonna à l'instant où elle entra chez elle. C'était Jennifer. « Allô, Maman ? Écoute, je n'ai pas beaucoup de temps. Je t'appelle du bureau. J'ai essayé de te joindre de bonne heure ce matin. Tu vas bien ? »

— Tout à fait bien, Jennifer. Ne t'en fais pas.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir chez nous pour quelque temps ? Tu crois que tu es en sécurité dans ce pavillon ? Roger pourrait venir te chercher. »

Tally se dit que la nouvelle du crime étant à présent dans les journaux, les collègues de Jennifer avaient dû lui en parler. Elles lui avaient peut-être laissé entendre qu'il fallait tirer Tally des griffes de l'assassin qui courait toujours et la mettre à l'abri à Basingstoke jusqu'à ce que l'affaire soit élucidée. Tally fut soudain prise de remords. Elle était injuste. Peut-être Jennifer se faisait-elle vraiment du souci ; elle avait téléphoné tous les jours depuis qu'elle avait appris la nouvelle. Mais il fallait absolument empêcher Roger de venir. Elle employa le seul argument susceptible d'être entendu.

« Ne t'en fais pas, ma chérie. Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je préfère ne pas quitter le pavillon. Je ne veux pas risquer que les Dupayne y installent quelqu'un d'autre, même provisoirement. J'ai des verrous aux portes et à toutes les fenêtres, et je me sens parfaitement en sécurité. Je te préviendrai si je m'inquiète, mais cela m'étonnerait beaucoup. »

Elle crut percevoir une nuance de soulagement dans la voix de Jennifer. « Mais que se passe-t-il ? Que fait la police ? Tu n'es pas importunée ? Et la presse, elle ne te harcèle pas trop, au moins ? »

— Les policiers sont tout à fait courtois. Bien sûr, on nous interroge tous, et ce n'est certainement pas terminé.

— Mais ils ne peuvent quand même pas penser... »

Tally l'interrompt. « Bien sûr que non. Je suis certaine qu'on ne soupçonne personne du musée. Mais ils cherchent à savoir tout ce qu'ils peuvent sur le docteur Neville. Quant à la presse, il n'y a pas de problème. Mon numéro est sur liste rouge et l'allée est fermée par une

barrière qui empêche les voitures de passer. La police nous est d'un grand secours sur ce point ; elle organise des conférences de presse. Le musée est fermé pour le moment, mais nous espérons rouvrir la semaine prochaine. Les obsèques du docteur Neville doivent avoir lieu jeudi.

— Je suppose que tu vas y assister, maman. »

Tally se demanda si elle allait recevoir des conseils vestimentaires. Elle dit précipitamment : « Oh ! non. Elles auront lieu dans la plus stricte intimité. Il n'y aura que la famille.

— Dans ce cas, si tout va bien...

— Tout va très bien, Jennifer, merci. Tu es gentille d'avoir appelé. Embrasse Roger et les enfants pour moi. »

Elle raccrocha plus brusquement que Jennifer ne l'aurait jugé poli. Le téléphone sonna une nouvelle fois, presque immédiatement. Soulevant le combiné, elle reconnut la voix de Ryan. Il parlait tout doucement, sur un fond de cliquètements confus. « Mrs Tally, c'est Ryan. »

Elle poussa un soupir de soulagement et passa rapidement le combiné à son oreille gauche, où son ouïe était plus fine. « Oh Ryan ! Je suis tellement contente que tu appelles. Nous nous sommes fait un sang d'encre. Tu vas bien ? Où es-tu ?

— À la station d'Oxford Circus. Mrs Tally. J'ai pas d'argent. Vous pouvez me rappeler ? »

Il avait l'air désespéré. Elle répondit, d'une voix très calme : « Bien sûr. Donne-moi ton numéro. Et parle distinctement, Ryan. Je t'entends mal. »

Dieu merci, songea-t-elle, elle avait toujours un bloc-notes et un stylo sous la main. Elle nota les chiffres et lui demanda de les répéter. « Reste où tu es, dit-elle. Je te rappelle tout de suite. »

Il décrocha immédiatement en disant : « Je l'ai tué, hein, le colonel ? Il est mort.

— Mais non, Ryan, il n'est pas mort. Il n'est même pas grièvement blessé et il n'a pas porté plainte. Évidemment, la police tient à t'interroger. Tu sais que le docteur Neville a été assassiné ?

— C'était dans le journal. Ils vont croire que c'est moi. » Il avait l'air plus maussade que franchement inquiet.

« Bien sûr que non, Ryan. Sois raisonnable et réfléchis un peu, tu veux ? Tu n'aurais jamais dû t'enfuir ! Où dors-tu ?

— J'ai trouvé un coin près de King's Cross, une maison condamnée avec un sous-sol en façade. Je marche depuis qu'il fait jour. J'ai pas voulu aller au squat. J'avais peur que la police y passe. Vous êtes sûre que le colonel n'a rien ? Vous me mentez pas, Mrs Tally, je peux compter sur vous ?

— Non, je ne mens pas, Ryan. Si tu l'avais tué, ce serait dans le

journal. Mais maintenant, il faut que tu rentres à la maison. Tu as un peu d'argent ?

— Non. Et je peux pas me servir de mon portable. J'ai plus de batterie.

— Je vais venir te chercher. » Elle réfléchit rapidement. Il ne serait pas facile de le trouver dans la station de métro, et il lui faudrait du temps pour s'y rendre. La police le cherchait et il risquait de se faire prendre à tout moment. Elle tenait à arriver la première. « Il y a une église, Ryan, All Saints, dans Margaret Street. Ce n'est pas loin de là où tu es. Prends Great Portland Street en direction de la BBC. Tu verras Margaret Street sur ta droite. Reste tranquillement assis dans l'église jusqu'à ce que j'arrive. Personne ne s'inquiétera ni ne s'occupera de toi. Si quelqu'un t'adresse la parole, ce sera pour te demander si tu as besoin d'aide. Dis que tu attends un ami. Tu peux aussi t'agenouiller. Si tu fais ça, personne ne te parlera.

— Comme si je priais ? Dieu va me foudroyer !

— Bien sûr que non, Ryan. Il ne fait pas ce genre de choses.

— Mais si ! Terry, le dernier type de ma mère, me l'a dit. C'est dans la Bible.

— Écoute-moi, il ne le fait plus maintenant. »

Seigneur ! songea-t-elle. Je présente ça comme si Dieu avait fait des progrès. Comment nous sommes-nous engagés dans cette ridicule discussion théologique ? Elle dit d'une voix ferme : « Tout va bien se passer. Va à l'église comme je te l'ai dit. Je te rejoins dès que possible. Tu te souviens du chemin ? »

La voix du jeune homme trahissait sa mauvaise humeur. « Vers la BBC, Margaret Street est à droite. C'est ce que vous avez dit.

— C'est bien. J'arrive. »

Elle raccrocha. L'expédition risquait de coûter cher et de durer plus longtemps qu'elle ne le souhaitait. Elle n'avait pas l'habitude d'appeler un taxi et dut chercher le numéro dans l'annuaire. Elle insista sur l'urgence de la course, et la jeune fille qui lui répondit lui promit d'essayer de lui envoyer une voiture dans le quart d'heure qui suivait, ce qui était plus long qu'elle ne l'avait espéré. Elle avait terminé son travail de la matinée au musée, et se demanda si elle devait prévenir Muriel qu'elle serait absente pendant une petite heure. Mr Marcus et Miss Caroline étaient encore là. L'un d'eux pouvait avoir besoin d'elle et se demander où elle était passée. Après un instant de réflexion, elle s'assit à son bureau et écrivit un billet. *Muriel, j'ai dû aller à West End pour une heure environ. Je devrais être de retour avant treize heures. J'ai préféré vous prévenir dans l'éventualité où vous vous demanderiez où je suis. Tout va bien. Tally.*

Elle décida de glisser la note dans la boîte à lettres du musée en partant. Muriel s'étonnerait peut-être du procédé, mais elle ne poserait

pas de questions. Et la police ? Il fallait la prévenir immédiatement pour qu'elle interrompe ses recherches. D'un autre côté, si les policiers arrivaient avant elle, Ryan y verrait une trahison. Elle n'avait pas besoin de leur dire où il se trouvait. Elle enfila son chapeau et son manteau, vérifia qu'elle avait suffisamment d'argent dans son porte-monnaie pour faire l'aller-retour jusqu'à Margaret Street, puis appela le numéro que l'inspecteur Miskin lui avait donné. Une voix masculine répondit immédiatement.

« Ici Tally Clutton, dit-elle. Ryan Archer vient de m'appeler. Il va très bien, et je vais le chercher. Je vous le ramène. »

Elle raccrocha immédiatement. Le téléphone sonna avant qu'elle n'ait atteint la porte mais elle l'ignora et sortit, fermant le pavillon à clé derrière elle. Après avoir glissé son message dans la boîte à lettres du musée, elle descendit l'allée pour aller attendre le taxi au-delà de la barrière. Les minutes se traînaient, et elle ne pouvait s'empêcher de regarder sa montre à chaque instant. Le taxi mit près de vingt minutes à arriver. « All Saints Church, dans Margaret Street, s'il vous plaît, dit-elle, faites aussi vite que possible. »

Le chauffeur, un homme d'un certain âge, ne répondit pas. Peut-être en avait-il assez des passagers qui l'exhortaient vainement à rouler à tombeau ouvert.

Tous les feux étaient au rouge et à Hampstead, ils rejoignirent une longue file de camionnettes et de taxis qui progressait lentement vers le sud, en direction de Baker Street et de West End. Elle était assise, toute droite, cramponnée à son sac à mains, s'efforçant de rester calme et patiente. Il ne servait à rien de s'énerver. Le chauffeur faisait ce qu'il pouvait.

Quand ils arrivèrent dans Marylebone Road, elle se pencha en avant et dit : « Si vous avez du mal à arriver jusqu'à l'église à cause du sens unique, vous pouvez me laisser au bout de Margaret Street.

— Pas de problème pour aller jusqu'à l'église », se borna-t-il à répondre.

Il lui fallut encore cinq minutes. « Je vais chercher quelqu'un, dit-elle. Pourriez-vous attendre ici un moment, ou préférez-vous que je vous règle la course tout de suite ?

— C'est bon, fit-il. J'attends. »

Elle avait été effarée par la somme qu'affichait le taximètre. Si le retour coûtait aussi cher, elle devrait passer à la banque demain.

Elle traversa le petit parvis sans prétention et poussa la porte. Elle avait découvert All Saints un an plus tôt. À Noël, Jennifer lui avait offert un bon pour un livre, et elle avait acheté *Les Mille plus belles églises d'Angleterre* de Simon Jenkins. Elle avait alors décidé de visiter toutes les églises londoniennes sélectionnées, mais les distances étaient telles qu'elle n'avait pas encore beaucoup avancé. Cette recherche lui

avait cependant ouvert les yeux sur une nouvelle dimension de la vie londonienne et sur un héritage architectural et historique qu'elle ne connaissait pas encore.

Même en cet instant d'angoisse, alors qu'elle avait l'esprit obnubilé par le prix du taxi qui augmentait inexorablement et par la possibilité que Ryan ne l'ait pas attendue, l'intérieur superbement décoré de l'église lui en imposa et lui inspira une quiétude étonnée. Du sol au plafond, aucun espace n'était resté vierge. Les murs scintillaient de mosaïques et de fresques, et le grand retable, avec sa rangée de portraits de saints, attirait le regard vers la splendeur du maître-autel. À sa première visite, elle était restée interloquée devant cette richesse ornementale, éprouvant plus d'étonnement que de vénération. Il lui avait fallu une deuxième visite pour se sentir à l'aise. Elle était habituée à voir l'église pendant la grand-messe, les prêtres en soutane se déplaçant cérémonieusement devant le maître-autel, le crescendo du chœur s'élevant, porté par les vagues âcres de l'encens. Ce jour-là, quand la porte se referma en grinçant derrière elle, l'atmosphère paisible et les rangées serrées de chaises vides communiquaient un mystère plus subtil. Deux religieuses étaient assises au premier rang devant la statue de la Vierge et quelques cierges brûlaient régulièrement. Le courant d'air de la porte qui se refermait ne fit pas vaciller leurs flammes.

Elle aperçut Ryan presque immédiatement. Il était assis au fond et se leva pour la rejoindre. Une bouffée de soulagement l'envahit. « Un taxi nous attend, dit-elle. Rentrons à la maison.

— Mais j'ai faim, Mrs Tally. Je me sens mal. On pourrait pas prendre un hamburger ? » Son ton était devenu infantile, larmoyant.

Seigneur ! ces fichus hamburgers ! Il arrivait à Ryan d'en apporter pour son déjeuner et de les réchauffer sous le gril. Leur puissante odeur d'oignon persistait trop longtemps. Mais il n'avait vraiment pas l'air en forme, et l'omelette qu'elle avait prévue n'était peut-être pas ce qu'il lui fallait.

La perspective d'un repas imminent le revigora. Lui tenant la portière du taxi ouverte, il apostropha le chauffeur avec effronterie : « Au plus proche fast-food, mec. Et que ça saute. »

Le trajet ne dura que quelques minutes et elle paya le taxi, ajoutant une livre de pourboire. Dans le restaurant, elle donna à Ryan un billet de cinq livres, lui disant d'aller faire la queue et de prendre ce qu'il voulait, avec un café pour elle. Il revint avec un double cheeseburger et un grand milk-shake, puis retourna chercher son café. Ils s'installèrent le plus loin possible de la fenêtre. S'emparant du hamburger, il commença à s'empiffrer.

« Ça s'est bien passé à l'église ? demanda-t-elle. Elle t'a plu ? »

Il haussa les épaules. « Ça allait. C'est bizarre comme endroit. Ça

sent comme au squat.

— Tu veux parler de l'encens ?

— Une des filles du squat, Mamie, elle allumait des bâtons comme ça et on restait assis dans le noir. Elle entraînait en contact avec les morts.

— C'est impossible, Ryan. On ne peut pas parler aux morts.

— En tout cas, elle, elle le faisait. Elle a parlé à mon père. Elle m'a dit des trucs qu'elle aurait jamais sus si elle n'avait pas parlé à mon père.

— Mais enfin, Ryan, elle habitait avec toi au squat. Elle devait savoir certaines choses sur ta famille, et sur toi aussi. Et elle a pu tomber juste par pur hasard.

— Non, s'obstina-t-il. Elle a parlé à mon père. Je peux avoir un autre milk-shake ? »

Ils trouvèrent facilement un taxi pour le retour. Ryan lui posa enfin des questions sur le crime. Elle lui exposa les faits aussi simplement que possible, sans s'attarder sur sa découverte macabre et sans lui communiquer le moindre détail.

« Une équipe de New Scotland Yard est chargée de l'enquête. Le commandant Dalglish et trois collaborateurs. Ils vont vouloir te parler, Ryan. Il va de soi que tu dois répondre franchement à leurs questions. Nous tenons tous à ce que ce terrible mystère soit éclairci.

— Et le colonel ? Il va bien, vous m'avez dit ?

— Oui. Tout à fait. Il a perdu beaucoup de sang à cause de sa blessure à la tête, mais ce n'était pas trop grave. Ça aurait pu l'être, Ryan. Je ne comprends pas que tu te soies mis en colère comme ça.

— Il m'avait cherché. »

Il se retourna délibérément vers la vitre et Tally préféra ne pas insister. Elle était surprise que la mort du docteur Neville ne lui inspire pas plus de curiosité. Il est vrai que pour le moment, les comptes rendus de presse avaient été succincts et ambigus. Sans doute était-il trop préoccupé par son agression contre le colonel pour s'intéresser à autre chose.

Elle paya le taxi, horrifiée par le montant total, et ajouta à nouveau une livre de pourboire. Le chauffeur eut l'air satisfait. Avec Ryan, elle passa sous la barrière et ils se dirigèrent en silence vers la maison.

L'inspecteur principal Tarrant et l'inspecteur Benton-Smith sortaient du musée. L'inspecteur principal dit : « Alors comme ça, vous avez retrouvé Ryan, Mrs Clutton. Bravo. Nous avons quelques questions à vous poser, jeune homme. Nous allons nous rendre au commissariat, l'inspecteur et moi. Vous feriez mieux de nous accompagner. Cela ne prendra pas longtemps.

— Vous ne pourriez pas interroger Ryan chez moi ? intervint

promptement Tally. Je peux vous laisser seuls au salon. » Elle se reprit à l'instant où elle allait lui offrir un café pour mieux l'appâter.

Ryan tourna les yeux vers l'inspecteur principal. « Vous m'arrêtez ?

— Non. On vous emmène simplement au commissariat pour bavarder un peu. Il y a quelques points à éclaircir. On pourrait appeler ça aider la police dans son enquête. »

Ryan se ressaisit : « Ah oui ? Je sais ce que ça veut dire. Je veux un avocat.

— Vous n'êtes pas mineur, si ? »

La voix du policier s'était faite incisive. Tally songea qu'il ne devait pas être simple d'avoir affaire à des mineurs. Cela devait faire perdre beaucoup de temps et cette perspective ne devait guère enchanter la police.

« Non. J'ai dix-huit ans.

— Tant mieux. Vous pouvez prendre un avocat si vous le souhaitez. Nous pouvons en commettre un d'office. Vous pouvez aussi appeler un ami.

— Bon. Je vais appeler le colonel.

— Vous avez de la chance qu'il ne soit pas rancunier. C'est entendu, vous pourrez l'appeler du commissariat. »

Ryan les accompagna d'assez bonne grâce, avec même un petit air fanfaron. Il devait savourer ces quelques instants de notoriété. Tally comprenait pourquoi les inspecteurs avaient refusé de l'interroger chez elle. Même si elle les laissait seuls, elle serait trop proche. Elle était, elle aussi, mêlée à ce mystère, elle était peut-être même suspecte. Ils tenaient à parler à Ryan sans témoin. Son cœur se serra. Ils n'auraient aucun mal à lui tirer les vers du nez.

Kate ne fut pas surprise que Dalgliesh ait décidé de l'accompagner chez David Wilkins. C'était indispensable ; il était le seul à pouvoir l'identifier. Wilkins était venu au musée la semaine précédant le meurtre de Dupayne et avait confié ses griefs à AD. Il était difficile de le considérer comme suspect, mais il fallait évidemment l'interroger. Du reste, personne ne savait jamais de quelle partie de l'enquête le patron déciderait de se charger lui-même. Après tout, c'était un poète et la trame des vies humaines lui inspirait un intérêt d'écrivain. Cette facette de son existence était un mystère pour Kate. L'homme qui avait écrit *Une affaire à résoudre et autres poèmes* n'avait rien à voir avec le haut fonctionnaire de police sous les ordres duquel elle travaillait avec un dévouement passionné. Elle pouvait percevoir certaines de ses humeurs, redouter ses critiques occasionnelles mais toujours voilées, se réjouir de savoir qu'il appréciait son travail au sein de leur équipe, mais elle ne le connaissait pas. Et elle avait appris depuis longtemps à réfréner, et finalement à abandonner, tout espoir d'éveiller son amour. Quelqu'un d'autre, elle s'en doutait, avait désormais atteint ce but. Elle, Kate, avait toujours préféré limiter ses ambitions à ce qui était accessible. Si AD était heureux en amour, songea-t-elle, elle en serait contente pour lui, mais elle fut étonnée et un peu troublée par la violence de son ressentiment contre Emma Lavenham. Cette femme ne voyait-elle pas le mal qu'elle lui faisait ?

Ils franchirent les cinquante derniers mètres en silence, à travers la bruine. Goldthorpe Road était une rue bordée d'immeubles enduits de stuc datant de la fin de l'époque victorienne, qui s'étendait au-delà de l'extrémité nord de Ladbroke Grove. De toute évidence, ces solides bâtisses qui témoignaient des aspirations domestiques du XIX^e siècle seraient un jour achetées, restaurées, transformées en de coûteux appartements et mises en vente à un prix accessible aux seuls membres des professions libérales, à la recherche d'un logement dans un quartier en plein essor. Mais pour le moment, plusieurs décennies d'indifférence avaient condamné ces rangées de maisons à la décrépitude. La crasse londonienne avait depuis longtemps terni leurs murs fissurés, le stuc se détachait des porches, révélant les briques nues, et la peinture des portes d'entrée était écaillée. Il n'était pas nécessaire de découvrir les alignements de sonnettes pour savoir que

les immeubles avaient été divisés en d'innombrables logements, mais il régnait un calme étrange, presque menaçant, comme si, conscients de quelque contagion imminente, les habitants s'étaient esquivés dans la nuit.

L'appartement des Wilkins, au 15A, se trouvait au sous-sol. De minces rideaux, qui pendaient mollement en leur centre, ornaient l'unique fenêtre. Le loquet de la grille de fer forgé était cassé et la porte était maintenue par un cintre métallique tordu en boucle. Dalglish le souleva. Ils descendirent les marches de pierre qui conduisaient au sous-sol. On avait fait l'effort de les balayer, mais il restait un tas humide de détritux – paquets de cigarettes, fragments de journal, sachets froissés et un mouchoir sale – que le vent avait poussés dans l'angle du mur. La porte s'ouvrait sur la gauche, sous une voûte formée par le trottoir, rendant l'entrée invisible de la rue. Le numéro 15A était grossièrement peint en blanc sur le mur, et Kate releva la présence de deux verrous, dont un Yale qui surmontait une serrure de sécurité. À côté de la porte, un pot de plastique vert contenait un géranium. La tige ligneuse ne portait que quelques feuilles desséchées et brunes, et l'unique fleur rose sur son pédoncule étioilé n'était pas plus grosse qu'une pâquerette. Pouvait-on vraiment imaginer, se demanda Kate, qu'elle se plairait en un lieu aussi peu ensoleillé ?

On les avait entendus arriver. Kate vit le bord des rideaux frémir sur sa droite. Elle sonna et ils attendirent. Tournant les yeux vers Dalglish, Kate vit qu'il avait le regard levé vers les balustrades, le visage dénué de toute expression. À travers les hachures que dessinait la bruine, la lumière du lampadaire soulignait la ligne crispée de la mâchoire et les aplats du visage. *Mon Dieu*, songea-t-elle. *Il a l'air las à en mourir.*

Personne ne répondit et, au bout d'une minute, elle appuya une nouvelle fois sur la sonnette. Cette fois, la porte s'ouvrit précautionneusement. Au-dessus de la chaîne, deux yeux effrayés croisèrent les siens.

« Mr David Wilkins est-il là ? demanda Kate. Nous aimerions lui parler un instant. Nous sommes de la police. »

Elle avait essayé de prendre une voix rassurante, tout en sachant que ses efforts étaient vains. La visite de la police est rarement bon signe et, dans cette rue, elle était sans doute présage de catastrophe.

La chaîne était toujours en place. La jeune femme demanda : « C'est à cause du loyer ? David s'en occupe. Il n'est pas là pour le moment. Il est passé à la pharmacie chercher ses médicaments.

— Ça n'a rien à voir avec le loyer, fit Kate. Nous enquêtons sur une affaire et il n'est pas impossible que Mr Wilkins sache quelque chose qui pourrait nous aider. »

Ce n'était guère plus réconfortant. Tout le monde savait ce que voulait dire aider la police dans une enquête. L'interstice de la porte s'élargit au maximum de la longueur de la chaîne.

Dalglish se tourna et dit : « Êtes-vous Mrs Michelle Wilkins ? » Elle acquiesça, et il poursuivit : « Nous ne retiendrons pas votre mari longtemps. Nous ne sommes pas certains qu'il puisse nous aider, mais nous voudrions nous en assurer. S'il doit revenir bientôt, peut-être pourrions-nous l'attendre. »

Et pourquoi ne le pourraient-ils pas ? se demanda Kate. Que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur, rien ne leur interdisait d'attendre. Pourquoi ce luxe de précautions ?

La chaîne fut enfin retirée. Ils virent une adolescente efflanquée, qui semblait ne pas avoir beaucoup plus de seize ans. Des mèches de cheveux châtons encadraient un visage étroit et pâle. Des yeux anxieux croisèrent ceux de Kate dans un appel silencieux. Elle portait l'éternel jean, des baskets crasseuses et un pull d'homme. Elle ne dit pas un mot, et ils la suivirent dans un étroit couloir, se frayant un passage à côté d'une poussette pliante. Devant eux, la porte de la salle de bains était ouverte, révélant le spectacle d'un vieux w.-c. doté d'un réservoir en hauteur, et d'une chaîne qui pendait. Au pied du lavabo, un tas de serviettes de toilette et de linge était poussé contre le mur.

Michelle Wilkins recula et leur indiqua une porte sur la droite. La pièce étroite couvrait toute la largeur de la maison. Le mur du fond était percé de deux portes, grandes ouvertes toutes les deux. L'une conduisait à une cuisine en désordre, l'autre à ce qui était manifestement une chambre à coucher. Un berceau et un divan convertible occupaient presque tout l'espace, sous l'unique fenêtre. Le lit du divan n'était pas fait, les oreillers étaient chiffonnés et la couette avait glissé, dévoilant un drap fripé.

Le salon était meublé en tout et pour tout d'une table carrée entourée de quatre chaises de bois droites, d'un canapé élimé recouvert d'un jeté de lit en coton indien, d'une commode de pin et d'un gros poste de télévision, à côté du poêle à gaz. Au cours des années qu'elle avait passées à la Met, il était arrivé à Kate de se rendre dans des logements plus sordides, plus déprimants. Cela l'avait rarement perturbée, mais maintenant elle éprouvait un sentiment inhabituel, une sorte de malaise, de gêne même. Que ressentirait-elle si la police se présentait inopinément chez elle ? Son appartement était impeccable, bien sûr. Il n'y avait qu'elle pour y faire du désordre. Malgré tout, cette irruption lui serait intolérable. Dalglish et elle n'avaient pas le choix, mais c'était tout de même une intrusion.

Michelle Wilkins referma la porte de la chambre puis esquissa un geste qui pouvait passer pour une invitation à s'asseoir sur le canapé. Dalglish y prit place, mais Kate se dirigea vers la table, sur laquelle

était posé un couffin qui contenait un bébé grassouillet, aux joues roses. Une petite fille, se dit Kate. Elle portait une petite robe de coton rose à volants avec un bavoir brodé de marguerites et un gilet blanc tricoté.

Contrastant avec le reste de la pièce, elle était propre comme un sou neuf. Sa tête couronnée d'une mousse de cheveux blancs comme neige reposait sur un oreiller immaculé ; la couverture, écartée, était impeccable, et la robe avait l'air repassée de frais. On avait peine à croire qu'une jeune femme aussi frêle ait pu donner naissance à ce bébé joyeusement robuste. Deux jambes vigoureuses écartées par une couche trépignaient énergiquement. Puis l'enfant resta couchée paisiblement, levant ses mains comme des étoiles de mer et se concentrant sur ses doigts qui remuaient, comme si elle prenait progressivement conscience qu'ils lui appartenaient. Après quelques efforts avortés, elle réussit à enfoncer un pouce dans sa bouche et se mit à téter tranquillement.

Michelle Wilkins s'approcha de la table. Elles contemplèrent le bébé ensemble. Kate demanda : « Quel âge a-t-elle ? »

— Quatre mois. Elle s'appelle Rebecca, mais on l'appelle Becky, Davie et moi.

— Je ne m'y connais pas trop en bébés, avoua Kate, mais elle a l'air drôlement avancée pour son âge.

— Oui, c'est vrai. Elle se cambre déjà avec beaucoup de force, et elle se tient assise. Quand on la soutient, Davie et moi, elle essaie de se mettre debout. »

Une étrange confusion de sentiments envahit l'esprit de Kate. Qu'était-elle censée éprouver ? La conscience pénible de l'écoulement inexorable du temps, de cette horloge biologique dont on faisait si grand cas, de l'éloignement régulier, depuis ses trente ans, de ses chances d'être mère un jour ? N'était-ce pas le dilemme auquel étaient condamnées toutes les femmes qui faisaient passer leur carrière avant le reste ? Mais alors pourquoi ne l'éprouvait-elle pas ? N'était-ce qu'un répit temporaire ? Le temps viendrait-il où elle serait torturée par un besoin, physique ou psychologique, de porter un enfant, de savoir qu'un peu d'elle-même survivrait à la mort, par un désir qui risquait de devenir si impérieux, si envahissant qu'elle en serait réduite à recourir à quelque expédient moderne humiliant pour arriver à ses fins ? Cette simple idée l'horrifiait. Certainement pas. Enfant illégitime, élevée par une grand-mère âgée, elle n'avait jamais connu sa mère. *Je ne saurais même pas comment faire*, se dit-elle. *Je serais nulle. On ne peut pas donner ce qu'on n'a jamais eu.* Mais que valaient ses responsabilités professionnelles, aussi gratifiantes fussent-elles, par rapport à cette aventure : mettre au monde un autre être humain, en demeurer pleinement responsable jusqu'à ses dix-huit ans, s'occuper

de lui et s'inquiéter pour lui jusqu'à l'heure de sa propre mort ? Pourtant, la jeune fille qui se trouvait à côté d'elle assumait cette tâche avec sérénité. *C'est une expérience dont j'ignore tout.* Soudain, et non sans chagrin, elle se sentit amoindrie.

Dalglish prit la parole : « Votre mari se rend assez régulièrement au musée Dupayne, me semble-t-il. Nous nous y sommes rencontrés, il y a une dizaine de jours. Nous regardions le même tableau. L'avez-vous souvent accompagné là-bas ? »

La jeune femme se pencha soudain sur le couffin et entreprit de remettre la couverture en place. Ses longs cheveux raides tombaient en avant, masquant son visage. Elle semblait n'avoir pas entendu. Puis elle dit : « J'y suis allée une fois. C'était il y a trois mois environ. Davie n'avait pas de travail à l'époque, alors il a pu entrer gratuitement, mais la femme qui était à l'accueil a voulu me faire payer, parce que je ne suis pas au chômage. L'entrée coûte 5 £, c'était trop cher pour nous. J'ai dit à Davie d'y aller seul, mais il n'a pas voulu. Et puis un monsieur est arrivé, il s'est approché du bureau et a demandé ce qui se passait. La dame l'a appelé docteur Dupayne, alors je suppose qu'il avait quelque chose à voir avec le musée. Il lui a dit de me laisser entrer. "Vous voulez vraiment la faire attendre dehors sous la pluie avec son bébé ?", voilà ce qu'il a dit. Puis il m'a proposé de laisser les affaires de Becky à l'endroit où on met les manteaux, à côté de l'entrée, et de l'emmener avec moi.

— Ça n'a pas dû beaucoup plaire à la dame de l'accueil, si ? »

Le visage de Michelle s'éclaira. « C'est sûr. Elle est devenue toute rouge et a fusillé le docteur Dupayne du regard. Nous avons été bien contents de nous éloigner pour aller voir les tableaux.

— Un tableau en particulier ? demanda Dalglish.

— Oui. Il y en a un qui appartenait au grand-père de Davie. C'est pour ça que Davie aime aller le regarder. »

À cet instant, ils entendirent le grincement de la grille et un bruit de pas dans l'escalier. Michelle Wilkins disparut silencieusement de l'autre côté de la porte. Ils perçurent un murmure dans le couloir. David Wilkins entra et resta un moment sur le seuil, indécis, comme si c'était lui le visiteur. Sa femme s'approcha de lui et Kate vit leurs mains se frôler puis se serrer.

Dalglish se leva et dit : « Je suis le commandant Dalglish. Je vous présente l'inspecteur principal Miskin de la Metropolitan Police. Excusez-nous d'être venus sans prévenir. Nous ne vous retiendrons pas longtemps. Ne pensez-vous pas que nous ferions mieux de nous asseoir ? »

Se tenant toujours par la main, le jeune couple se dirigea vers le canapé. Dalglish et Kate s'assirent à la table. Le bébé, qui avait gazouillé gentiment pendant tout ce temps, se mit soudain à pleurer.

Michelle se précipita vers la table et sortit la petite du couffin. La tenant contre son épaule, elle revint s'asseoir. Les deux jeunes gens n'avaient d'yeux que pour Rebecca.

« Elle a faim ? demanda le garçon.

— Tu peux aller chercher le biberon, Davie ? »

Kate comprit qu'ils n'en tireraient rien tant que Rebecca n'aurait pas mangé. Le biberon arriva avec une rapidité surprenante. Michelle Wilkins berça son enfant, qui commença à téter vigoureusement. Il n'y avait aucun bruit, hormis cette succion énergique. Toute la pièce s'emplit soudain d'intimité, d'une atmosphère profondément paisible, qui rendait l'évocation d'un meurtre parfaitement incongrue.

Dalgliesh dit : « Vous vous doutez sûrement que nous sommes venus vous parler du musée Dupayne. Je suppose que vous savez que le docteur Neville Dupayne a été assassiné. » Le jeune homme acquiesça d'un geste. Il s'était blotti près de sa femme et tous deux avaient le regard fixé sur l'enfant.

« Nous essayons d'interroger tous les gens qui travaillent au Dupayne ou qui s'y rendent régulièrement. Vous comprenez certainement pourquoi. Pour commencer, il faut que je vous demande où vous étiez et ce que vous faisiez vendredi dernier entre, mettons, cinq et sept. »

Michelle Wilkins leva les yeux. « Tu étais chez le médecin, Davie », dit-elle. Elle se tourna vers Dalgliesh. « La consultation du soir commence à cinq heures et quart et Davie avait rendez-vous à six heures moins le quart. Il n'est généralement pas pris tout de suite, mais il est toujours à l'heure, pas vrai Davie ? »

— À quelle heure êtes-vous passé ? demanda Kate.

— Vers six heures vingt, répondit Dave. Je n'ai pas attendu trop longtemps.

— Le cabinet est près d'ici ?

— À St Charles Square. Ce n'est pas très loin. »

Sa femme reprit d'un ton encourageant : « Tu as ton carton de rendez-vous, Davie ? Montre-le-leur. »

David fouilla dans la poche de son pantalon, en sortit le carton et le tendit à Kate. Il était chiffonné et portait une longue liste de rendez-vous. Le jeune homme était effectivement attendu au cabinet le vendredi soir précédent. Il ne faudrait que quelques minutes pour vérifier qu'il s'y était bien rendu. Elle prit note de ces détails et lui rendit le carton.

« David a de gros problèmes d'asthme, expliqua Michelle, et une faiblesse cardiaque. C'est pour ça qu'il ne travaille pas très régulièrement. Quelquefois il est en congé maladie, d'autres fois au chômage. Il a pris un nouvel emploi lundi dernier. Maintenant que nous avons cet appartement, tout devrait s'arranger.

— Parlez-moi du tableau, demanda Dalglish. Vous disiez qu'il a appartenu à votre grand-père. Comment est-il arrivé au musée Dupayne ? »

Kate s'étonna que Dalglish poursuive l'entretien. Ils avaient obtenu les renseignements qu'ils voulaient. Pas plus qu'elle, Dalglish n'avait sûrement jamais considéré David Wilkins comme un éventuel suspect. Alors pourquoi ne pas en rester là ? Pourtant, loin de s'offusquer de la question, le garçon semblait heureux de parler.

« Il était à mon grand-père. Il tenait une petite épicerie de village à Cheddington, c'est dans le Suffolk, près de Halesworth. Il s'en sortait bien, jusqu'à l'arrivée des supermarchés. Les affaires ont moins bien tourné. Mais avant cela, il avait acheté le tableau de Nash, qui avait été mis en vente dans une salle du coin. Ma grand-mère et lui y étaient allés pour acheter deux fauteuils. Grand-père s'est toqué de cette toile, et il est arrivé à l'avoir. Les gens du coin ne s'y intéressaient pas beaucoup. Ils la trouvaient sinistre. En plus, c'était le seul tableau de la vente, ce qui fait que personne n'était au courant, ou presque. Max Dupayne le savait, mais il est arrivé trop tard. Il a essayé de convaincre grand-père de le lui revendre, mais grand-père n'a pas voulu. Mr Dupayne lui a dit : "Si un jour vous voulez le vendre, je suis preneur. Seulement, vous n'en obtiendrez peut-être pas le prix que je vous en propose aujourd'hui. Ce tableau n'a rien d'exceptionnel, mais il me plaît." Le problème, c'est qu'il plaisait aussi à grand-père. Vous savez, son père – mon arrière-grand-père – s'est fait tuer à Passchendaele pendant la guerre de 14-18, et je crois qu'il voulait garder ce tableau en souvenir. Il a été accroché dans leur salon jusqu'à ce que la boutique fasse faillite. Ils sont allés s'installer à Lowestoft. Leur situation s'est encore aggravée. En tout cas, Max Dupayne avait dû rester en contact avec eux, parce qu'il s'est pointé un jour pour demander s'ils avaient toujours le tableau et dire qu'il était toujours prêt à l'acheter. Grand-père avait des dettes jusqu'au cou, il a été obligé d'accepter.

— Vous savez combien il en a tiré ? demanda Dalglish.

— Il a dit à grand-père qu'il lui donnerait la somme qu'il l'avait payé, c'est-à-dire un peu plus de 300 £. C'était évidemment beaucoup d'argent pour grand-père au moment où il avait acheté le tableau. Je crois que ma grand-mère et lui se sont disputés à cause de ça. Et il a dû le vendre.

— Il n'a pas pensé à aller le faire estimer dans une des grandes salles de vente de Londres ou de province ? Sotheby's, Christie's, ce genre de maisons ? demanda Kate.

— Non, je ne crois pas. Vous savez, il n'y connaissait pas grand-chose. Il a dit que Mr Dupayne lui avait expliqué qu'il n'en obtiendrait jamais autant s'il le mettait aux enchères, qu'il y avait une importante

commission et que le fisc lui demanderait des comptes. Une histoire d'impôt sur les plus-values.

— Il n'aurait certainement rien payé, voyons, intervint Kate. De toute façon, il n'a pas fait de plus-value.

— Je sais. Mais je pense que Mr Dupayne l'a mené en bateau. En tout cas, il a fini par le lui vendre. C'est papa qui m'a raconté ça après la mort de grand-père. Quand j'ai découvert où il était, je suis allé le voir.

— Aviez-vous dans l'idée de le récupérer, d'une manière ou d'une autre ? » demanda Dalglish.

Il y eut un silence. Au cours des dernières minutes, David avait oublié qu'il parlait à un policier. Il regarda alors sa femme. Elle assit le bébé sur ses genoux et dit : « Tu ferais mieux de tout lui dire, Davie. Parle-lui de l'homme masqué. Tu n'as rien fait de mal. »

Dalglish attendit. Il avait toujours su attendre, songea Kate. Au bout d'une minute, le jeune homme reprit : « C'est vrai, j'ai eu envie de le voler. Je savais que je ne pouvais pas le racheter. J'ai lu des trucs sur les vols d'œuvres d'art : on découpe la toile pour la sortir du cadre, on la roule et on l'emporte. Ce n'était pas sérieux, mais ça me faisait du bien d'y penser. Je savais bien qu'il y aurait certainement une alarme à la porte, mais je m'étais dit que je pourrais entrer en cassant une vitre et prendre le tableau avant que quelqu'un n'arrive. La police mettrait au moins dix minutes à venir si on la prévenait, et de toute façon, personne n'était assez près pour entendre l'alarme. C'est idiot, je le sais, mais j'aimais bien penser à ça, réfléchir à la manière dont je pourrais procéder.

— Mais tu ne l'as pas fait, Davie, intervint sa femme. Tu y as pensé, c'est tout. Tu as dit toi-même que ce n'était pas pour de vrai. On ne peut pas t'arrêter parce que tu as rêvé de faire quelque chose que tu n'as pas fait. C'est la loi. »

Enfin, pas exactement, se dit Kate. Mais après tout, il ne s'agissait pas de la préparation d'un attentat.

« Finalement, vous n'avez jamais essayé ? demanda Dalglish.

— J'y suis allé un soir. J'avais vraiment envie de le faire. Mais quelqu'un est arrivé. C'était le 14 février. J'y étais allé en vélo et je l'ai planqué dans les buissons, le long de l'allée. J'avais emporté un grand sac en plastique noir, un de ces grands sacs poubelle, vous savez, pour emballer le tableau. Je ne sais pas si j'aurais vraiment eu le courage d'essayer. Quand je suis arrivé, je me suis rendu compte que je n'avais rien d'assez solide pour casser une vitre du rez-de-chaussée et qu'en plus, la fenêtre était plus haute que je ne l'avais cru. Je n'avais pas bien préparé mon coup. Et puis j'ai entendu une voiture. Je me suis caché dans les buissons et j'ai regardé. C'était une grosse voiture, et le conducteur l'a rangée au parking, derrière les lauriers. Je l'ai vu

descendre et je me suis sauvé. J'ai eu peur. Mon vélo était un peu plus bas dans l'allée et je l'ai rejoint en me fauillant à travers les buissons. Je suis sûr qu'il ne m'a pas vu.

— Mais vous, vous l'avez vu, dit Kate.

— Je ne pourrais pas le reconnaître. Je n'ai pas vu son visage. Quand il est sorti de voiture, il portait un masque.

— Quel genre de masque ? demanda Dalglish.

— Pas le genre qu'on voit dans les séries policières à la télé. Pas un bas enfilé sur la tête. Ce masque-là lui couvrirait seulement les yeux. Comme les machins qu'on voit sur les photos de carnivals.

— Alors vous êtes rentré chez vous et vous avez renoncé à votre projet ? demanda Dalglish.

— Je crois que je ne l'ai jamais envisagé sérieusement. Enfin, je le prenais au sérieux sur le moment, mais en fait, ça me faisait rêver, c'est tout. Si ça avait été pour de vrai, je me serais donné plus de mal.

— Si vous étiez arrivé à le voler, vous n'auriez pas pu le revendre, fit observer Kate. Au moment où votre grand-père l'a acheté, il n'en connaissait pas la valeur. Ce ne serait plus la même chose aujourd'hui.

— Je n'avais pas l'intention de le revendre, je voulais l'accrocher au mur, ici. Je voulais l'avoir chez moi. Je le voulais parce que grand-père l'avait aimé, et parce qu'il lui rappelait mon arrière-grand-père. Je le voulais à cause du passé. »

Son visage pâle se crispa soudain et Kate vit deux larmes couler sur ses joues. Il serra le poing comme un enfant, et se frotta les yeux pour les effacer. Sa femme lui tendit le bébé dans un geste de réconfort. Il berça l'enfant et enfouit ses lèvres dans ses cheveux.

Dalglish reprit la parole : « Vous n'avez rien fait de mal et nous vous remercions de votre aide. Nous nous croiserons peut-être quand vous irez revoir le tableau. Beaucoup de gens l'apprécient. Moi, notamment. Sans votre grand-père, il ne serait pas au musée Dupayne et nous n'aurions peut-être pas eu l'occasion de l'admirer. »

Comme si elle avait, elle aussi, oublié qu'ils étaient des policiers pour les considérer comme des invités, Michelle Wilkins dit : « Voulez-vous du thé ? Je suis désolée d'avoir oublié de vous en offrir. Il y a aussi du Nescafé si vous préférez.

— C'est très gentil de votre part, répondit Dalglish. Mais je crois qu'il faut que nous y allions. Merci encore, Mr Wilkins, de vous être montré aussi coopératif. Si d'autres détails vous reviennent, vous pouvez nous joindre à New Scotland Yard. Vous trouverez le numéro sur cette carte. »

Ce fut Michelle Wilkins qui les raccompagna. Sur le seuil, elle demanda : « On ne va pas lui faire d'ennuis, j'espère ? Il n'a rien fait de mal. Il serait incapable de voler quoi que ce soit, vous savez.

— Je sais, dit Dalglish. Rassurez-vous. Il n'a rien à se reprocher. »

Dalglish et Kate bouclèrent leur ceinture de sécurité en silence. Kate éprouvait un mélange d'accablement et de colère. *Seigneur, quel trou à rats ! Ces pauvres gosses ! Ils doivent se faire plumer par tout le monde ! Le bébé a l'air d'aller bien, tout de même. Je me demande combien ils payent pour ce taudis. En plus, s'ils font une demande de logement social, ils vont se retrouver en queue de liste. Ils seront à la retraite avant d'en obtenir un. Ils feraient mieux de coucher dans la rue, au moins ils seraient prioritaires. Enfin, je ne sais pas ce qu'on leur attribuerait, rien de bien reluisant sans doute. Ils se retrouveraient sans doute dans une chambre meublée. Mon Dieu, quel pays atroce pour les vrais pauvres. Pour ceux qui sont honnêtes, du moins. Les parasites et les profiteurs s'en sortent toujours. Essayez de vous en sortir par vos propres moyens, personne ne lèvera le petit doigt pour vous aider.*

« Ça n'a pas été très utile, commandant, qu'en pensez-vous ? » demanda-t-elle. Wilkins a vu l'homme masqué en février. C'était huit mois avant la mort de Dupayne, et je n'arrive pas à considérer Wilkins ni sa femme comme des suspects sérieux. Il a peut-être des griefs contre la famille Dupayne, mais pourquoi s'en prendre à Neville ?

— Nous vérifierons son alibi, mais à mon avis, nous découvrirons que, comme il le dit, il était à la consultation médicale vendredi soir. David Wilkins essaie simplement d'établir un lien.

— Comment cela ?

— Un lien avec son père et son grand-père. Avec le passé. Avec la vie. »

Kate resta silencieuse. Au bout de quelques instants, Dalglish reprit : « Appelez le musée, Kate, voulez-vous, et voyez s'il y a quelqu'un. Je serais curieux de savoir ce que les Dupayne ont à dire de ce visiteur masqué. »

Muriel Godby répondit. Ayant prié Kate de patienter un instant, elle reprit l'appareil quelques secondes plus tard. Caroline Dupayne et Mr Calder-Hale se trouvaient au musée. Miss Caroline s'apprêtait à partir, mais elle attendrait l'arrivée du commandant Dalglish.

Ils trouvèrent Caroline Dupayne à l'accueil, en train de rédiger une lettre avec Miss Godby. Elle les conduisit immédiatement au bureau. Dalglish constata avec intérêt qu'elle était au musée un lundi, et se demanda combien de temps elle pouvait s'absenter ainsi de l'institution Swathling. Les Dupayne jugeaient probablement que l'invasion policière exigeait la présence d'un membre de la famille sur les lieux. Il comprenait cela. En présence d'un danger, il est politiquement judicieux de ne pas s'éloigner de la scène.

« Un jeune homme qui est passé au musée dans la nuit du 14 février, dit-il, a vu un homme arriver en voiture. Il avait le visage recouvert d'un masque. Auriez-vous une idée de l'identité possible de cet individu ?

— Pas la moindre. » Elle prit la question avec une indifférence qui lui parut soigneusement feinte. Elle ajouta : « Quelle drôle de question, commandant ! Oh, j'y suis ! Vous vous demandiez s'il était venu me voir ? Le 14 février ! La Saint-Valentin ! Non, voyons, ce genre de badinages n'est plus de mon âge. Ce ne l'était déjà plus, je dois l'avouer, quand j'avais vingt ans. Il s'agissait probablement d'un fêtard. C'est un problème que nous rencontrons de temps en temps. Il est devenu presque impossible de se garer dans Hampstead et les gens qui connaissent cet endroit sont tentés d'y laisser leur voiture. Heureusement, j'ai l'impression que cela arrive moins fréquemment ces derniers temps, mais il est difficile d'en être sûr. L'endroit n'est pas très commode, il y a tout Spaniards Road à parcourir à pied. Un peu sinistre, la nuit. Tally est sur place, bien sûr, mais je lui ai recommandé de ne pas sortir de chez elle si elle entendait du bruit la nuit. Elle peut m'appeler si elle est inquiète. Le musée est isolé et nous vivons dans un monde dangereux. Vous le savez mieux que moi.

— Vous n'avez jamais pensé à installer une grille ? demanda Dalglish.

— Si, bien sûr, mais ce n'est pas pratique. Qui servirait de portier ? Il faut que l'accès au musée soit ouvert. » Elle s'interrompit avant d'ajouter : « Je ne vois pas très bien ce que tout cela a à voir avec la mort de mon frère.

— Pour le moment, nous non plus. Mais cela montre qu'on peut s'introduire ici facilement, en toute discrétion.

— Nous le savions déjà, puisque l'assassin de Neville l'a fait. Ce qui m'intéresse davantage, c'est le jeune homme qui a vu le mystérieux visiteur masqué. Que faisait-il ici ? Il était venu se garer illégalement ?

— Non, il n'avait pas de voiture. Il est venu en curieux, c'est tout. Il n'a rien fait de mal, il n'a pas essayé de s'introduire dans le musée.

— Et le visiteur masqué ?

— Il a dû se garer et s'en aller. Le jeune homme a pris peur et n'a pas demandé son reste.

— Je comprends... qu'il ait eu peur. Cet endroit est sinistre la nuit et il y a déjà eu un meurtre. Vous le saviez ?

— Non, je ne suis pas au courant. Ça s'est passé récemment ?

— En 1897, deux ans après la construction de la maison. Une servante, Ivy Grimshaw, a été retrouvée morte, poignardée, à la lisière du Heath. Elle était enceinte. Les soupçons se sont portés sur le propriétaire de la maison et sur ses deux fils, mais on n'a rien pu prouver. De plus, c'étaient des notables fortunés et respectables. Ils possédaient une fabrique de boutons qui faisait vivre toute la population locale. La police a préféré croire qu'Ivy était sortie retrouver son amant, et qu'il s'était débarrassé d'elle et de l'enfant non désiré d'un coup de couteau.

— Avait-elle effectivement un amant hors de la maisonnée ?

— Il semblerait que non. La cuisinière a dit à la police qu'Ivy lui avait confié qu'elle n'avait pas l'intention de se laisser flanquer dehors, et qu'elle pouvait créer des ennuis à la famille. La cuisinière s'est rétractée ensuite. Elle est allée travailler ailleurs, sur la côte sud, avec, me semble-t-il, une confortable gratification d'adieu de son patron reconnaissant. La version de l'amant venu de l'extérieur a apparemment été acceptée, et l'affaire enterrée. Dommage que ce ne soit pas arrivé dans les années 1930. Elle aurait pu trouver place dans la salle des Meurtres. »

Sauf que, songea Dalglish, les choses ne se seraient pas passées aussi facilement, même dans les années 1930. L'assassinat d'une jeune femme aux mœurs légères et sans amis était resté impuni et d'honnêtes gens avaient conservé leur emploi. La thèse d'Ackroyd était peut-être simpliste et son choix d'exemples commodément restrictif, mais elle contenait une part de vérité : le meurtre était souvent un paradigme de son temps.

Dans son bureau du premier étage, Calder-Hale interrompit son travail avec réticence : « Le 14 février ? Sans doute quelqu'un qui allait à une soirée de Saint-Valentin. Curieux qu'il ait été seul, pourtant. Les gens font généralement la fête à deux.

— Encore plus curieux qu'il ait enfilé son masque ici. Pourquoi ne pas attendre d'être arrivé à sa soirée ?

— En tout cas, elle n'avait pas lieu ici. À moins que Caroline n'en

ait organisé une.

— Elle prétend le contraire.

— Ça ne lui ressemblerait pas, je dois avouer. Il a dû utiliser cet endroit comme parking. Il y a quelques mois, j'ai refoulé une voiture pleine de jeunes noceurs. J'ai essayé de les effrayer en les menaçant de prévenir la police. En fait, ils sont partis sans faire d'histoires. Ils se sont même excusés. Ils n'avaient sans doute pas très envie de laisser leur Mercedes entre mes mains. » Il ajouta : « Et le jeune homme ? Que venait-il faire ici ?

— Il est venu explorer les lieux par hasard. Il est reparti précipitamment quand il a vu l'homme masqué arriver. Il était parfaitement inoffensif.

— Pas de voiture ?

— Non.

— Bizarre. » Il reposa les yeux sur sa feuille. « Je n'ai rien à voir avec votre visiteur masqué, en admettant qu'il existe vraiment. Pour ce qui est de mes petits jeux personnels, nous ne poussons pas la bouffonnerie jusqu'à mettre des masques. » L'entretien était manifestement terminé. Dalglish se tourna vers la porte. *C'est presque un aveu de ses activités secrètes, songea-t-il, mais pourquoi pas ? On lui a dit que j'étais au courant. Nous jouons le même jeu, lui et moi, et, espérons-le, dans le même camp. Malgré son aspect futile et amateur, ce qu'il fait s'inscrit dans un schéma plus vaste. Un schéma important et il convient de protéger cet homme – de le protéger contre tout, sauf une accusation d'homicide.*

Il poserait la question à Marcus Dupayne, qui lui donnerait sûrement la même explication : quelqu'un qui connaissait l'endroit venait se garer gratuitement pendant quelques heures. Cela se tenait. Un petit détail l'intriguait pourtant : en présence de deux mystérieux visiteurs, Caroline Dupayne et James Calder-Hale avaient paru plus préoccupés par le jeune homme que par le chauffeur masqué. Il se demanda pourquoi.

Calder-Hale n'était pas encore hors de cause. Un peu plus tôt dans la soirée, Benton-Smith avait chronométré le trajet en moto de Marylebone au musée Dupayne. Son second parcours avait été le plus rapide, battant le précédent de quatre minutes. Il avait reconnu avoir eu de la chance avec les feux. « Si Calder-Hale avait fait aussi bien que mon record, avait-il précisé, il aurait eu trois minutes et demie pour commettre son crime. C'était faisable, mais il lui aurait fallu beaucoup de chance. Et il est difficile de compter sur la chance quand on prépare un assassinat.

— Tout de même, avait ajouté Piers, il aurait pu penser que ça valait la peine d'essayer. Ce rendez-vous chez le dentiste lui donnait un alibi. Il ne pouvait pas attendre indéfiniment s'il voulait

absolument que le musée reste ouvert. Mais je ne vois pas en quoi sa fermeture pourrait le gêner. Il est bien installé, c'est sûr, mais s'il a du travail personnel à faire, il y a d'autres bureaux dans Londres. »

Mais peut-être pas, se dit Dalglish, aussi commodément situés pour les activités secrètes de Calder-Hale au sein du MI5.

Ayant téléphoné pour prendre rendez-vous, Kate fit savoir à Dalgliesh que Mrs Strickland souhaitait le voir en tête-à-tête. La requête était singulière – leur unique entrevue à la bibliothèque lors de la première visite de Dalgliesh au musée ne faisait pas d’eux de vieilles connaissances –, mais il accéda à ce désir. Mrs Strickland n’était pas une suspecte sérieuse pour le moment et, à moins qu’elle ne le devînt, il serait absurde de compromettre toute chance d’obtenir d’elle des informations utiles en refusant la moindre entorse au protocole policier.

L’adresse que Caroline Dupayne lui avait indiquée se trouvait dans le Barbican. C’était un appartement au septième étage. Il fut étonné de découvrir un immeuble de béton intimidant, aux fenêtres en rangs serrés et aux allées soignées. Il semblait mieux convenir à de jeunes financiers de la City qu’à une veuve âgée. Mais quand Mrs Strickland lui ouvrit la porte et le fit entrer au salon, il comprit pourquoi elle avait choisi ce logement. Il donnait sur une vaste cour et, au-delà du lac, sur l’église. Au-dessous, les silhouettes réduites de couples ou de petits groupes arrivant pour les spectacles du soir défilaient, composant des motifs aux couleurs changeantes. Le bruit de la ville, toujours assourdi en fin de journée, formait un bourdonnement rythmé plus apaisant que gênant. Mrs Strickland habitait un nid d’aigle qui lui offrait un panorama de cieux capricieux et d’activité humaine incessante. Elle pouvait avoir l’impression de participer à la vie de la City tout en échappant à son jeu frénétique d’acquisitions et de cessions. Mais c’était une femme réaliste : il avait remarqué les deux serrures de sécurité sur la porte extérieure.

L’intérieur était tout aussi déconcertant. Dalgliesh aurait facilement pu lui attribuer un propriétaire aisé mais jeune, libre du poids des années mortes, des héritages familiaux, des souvenirs sentimentaux, de tous ces objets qui, à travers une longue association, relient le passé au présent et donnent une illusion de permanence. L’appartement qu’il avait sous les yeux aurait pu être aménagé par une agence pour un locataire exigeant, peu regardant sur le prix. Le salon contenait de luxueux meubles modernes en bois clair. À droite de la fenêtre, courant sur presque toute la longueur du mur, un bureau, éclairé par un spot, derrière une chaise de dactylo pivotante. De toute

évidence, il arrivait à Mrs Strickland d'emporter du travail chez elle. Devant la fenêtre, une table ronde avec deux fauteuils de cuir gris. Le seul tableau était une toile abstraite ; elle devait être, se dit-il, de Ben Nicholson et aurait pu être choisie pour ne rien révéler de la personnalité de la maîtresse des lieux, sinon qu'elle avait les moyens de l'acheter. Il lui parut intéressant qu'une femme qui avait si impitoyablement effacé le passé ait choisi de travailler dans un musée. La seule pièce de mobilier susceptible de tempérer l'anonymat fonctionnel de l'appartement était la bibliothèque encastrée qui recouvrait le mur de droite du sol au plafond. Elle était remplie de volumes reliés en cuir, rangés si serrés qu'on aurait pu les croire collés ensemble. Ces livres-là, elle les avait jugés dignes d'être conservés. Il s'agissait manifestement d'une bibliothèque personnelle. Il se demanda à qui elle avait appartenu.

Mrs Strickland l'invita à s'asseoir dans un des fauteuils. « En général, dit-elle, je prends un petit verre de vin à cette heure-ci. Avez-vous envie de m'accompagner ? Préférez-vous du rouge ou du blanc ? Je peux vous proposer du bordeaux ou du riesling. »

Dalglish accepta le bordeaux. Elle sortit de la pièce d'une démarche un peu raide et revint quelques instants plus tard, poussant la porte de l'épaule. Il se leva immédiatement pour l'aider, lui prenant des mains le plateau chargé de la bouteille, d'un tire-bouchon et de deux verres. Il le posa sur la table. Ils s'assirent l'un en face de l'autre ; elle le laissa déboucher et verser le vin, l'observant, lui sembla-t-il, avec une satisfaction indulgente. Malgré l'évolution de la limite admise entre maturité et vieillesse, Mrs Strickland avait indéniablement franchi ce cap. Elle devait avoir près de quatre-vingt-cinq ans. Vu son passé, elle ne pouvait guère en avoir moins. Dans sa jeunesse, se dit-il, elle devait posséder cette beauté de blonde aux yeux bleus propre aux Anglaises, qui suscite tant d'admiration et peut être si trompeuse. Dalglish avait vu suffisamment de photographies et d'actualités filmées évoquant le rôle des femmes pendant la guerre, en uniforme ou en civil, pour savoir que cette douceur pouvait aller de pair avec une force remarquable et une redoutable détermination, et prendre même, dans certains cas, des traits impitoyables. Sa beauté avait été vulnérable, particulièrement sensible aux outrages du temps. À présent, la peau relâchée était griffée de rides et ses lèvres semblaient presque exsangues. Mais il restait des traces d'or dans les fins cheveux gris, coiffés en arrière et enroulés en tresse sur la nuque. Et si les iris s'étaient délavés en un bleu pâle laiteux, les yeux étaient toujours immenses sous les sourcils délicatement incurvés et ils répondirent à l'examen de Dalglish par un regard à la fois interrogateur et vigilant. Ses mains, qui se tendirent vers le plateau, étaient déformées par les protubérances de l'arthrite et en les voyant

saisir le verre de vin, il se demanda comment elle pouvait réaliser d'aussi beaux travaux de calligraphie.

Semblant lire dans ses pensées, elle regarda ses doigts et dit : « Je peux encore écrire, mais je ne sais pas combien de temps je pourrai me rendre utile. C'est curieux. Ma main ne tremble jamais quand je fais des travaux de calligraphie. Je n'ai pas suivi de formation. J'ai toujours aimé ça, voilà tout. »

Le vin était excellent, juste à la bonne température. Dalglish demanda : « Par quel biais êtes-vous arrivée au musée Dupayne ?

— Par mon mari. Il était professeur d'histoire à l'université de Londres, et connaissait Max Dupayne. À la mort de Christopher, Max m'a proposé de le seconder pour la rédaction des notices. Et quand Caroline Dupayne a pris la relève, j'ai continué. James Calder-Hale s'est chargé de gérer les activités des bénévoles et a opéré des réductions de personnel, un peu énergiques dans certains cas. Il n'appréciait pas de voir des gens courir dans tout le musée comme des lapins ; sans surveillance, pour la plupart. Il a fallu justifier de notre utilité pour pouvoir rester. En fait, quelques bénévoles de plus ne seraient pas du luxe maintenant, mais Mr Calder-Hale n'a pas l'air décidé à en recruter. Muriel Godby ne refuserait pas d'être un peu déchargée de son travail à l'accueil, à condition que nous trouvions quelqu'un de convenable. Quand je suis au musée, il m'arrive de lui donner un coup de main.

— Elle paraît tout à fait efficace, observa Dalglish.

— En effet. Elle a fait un travail remarquable depuis son arrivée il y a deux ans. Caroline Dupayne ne s'est jamais vraiment occupée de la gestion quotidienne du musée. Son travail à l'école ne le lui permet évidemment pas. L'expert-comptable est tout à fait satisfait de la manière dont Miss Godby tient les comptes et je dois dire que tout marche beaucoup mieux depuis qu'elle est là. Mais vous n'êtes sûrement pas venu pour que je vous ennuie avec des histoires de bureau, si ? Vous voulez parler de la mort de Neville.

— Vous le connaissiez bien ? »

Elle s'interrompt, but une gorgée de vin et reposa son verre. « Sans doute mieux que qui que ce soit d'autre au musée, répondit-elle. Ce n'était pas un homme qui se livrait facilement et il ne venait pas souvent. Mais au cours de cette dernière année, il lui est arrivé de passer de bonne heure le vendredi et de faire un saut à la bibliothèque. Ce n'est pas arrivé très fréquemment, disons une fois toutes les trois semaines. Il n'a jamais donné d'explication. Il traînait un moment, puis s'installait avec un vieux numéro du *Blackwood's Magazine*. Il me demandait parfois d'ouvrir une vitrine pour y prendre un livre. Le plus souvent, il restait assis sans rien dire. Mais de temps en temps, il avait envie de parler un peu.

— Diriez-vous que c'était un homme heureux ?

— Non. Il n'est pas facile, évidemment, de juger du bonheur d'autrui. Mais il était surmené, il avait l'impression de ne pas en faire assez pour ses patients, de n'avoir pas suffisamment de temps à leur consacrer, et l'état des services psychiatriques le mettait en fureur. Il estimait que ni le gouvernement ni la société en général ne s'occupait assez des malades mentaux. »

Dalglish se demanda si Dupayne lui avait confié où il passait ses week-ends ou si seule Angela Faraday était dans le secret. Il lui posa la question et elle répondit : « Non. C'était un homme extrêmement discret. Nous n'avons évoqué sa vie privée qu'une fois. Je crois qu'il venait me voir parce que ça le reposait de me regarder travailler. J'y ai beaucoup réfléchi et je crois que c'est l'explication la plus probable. Je poursuivais mon travail comme s'il n'était pas là. Il aimait voir les lettres se former. Peut-être trouvait-il cela apaisant.

— La thèse de l'homicide a été retenue, dit Dalglish. Un suicide semble en effet tout à fait improbable. Mais seriez-vous surprise qu'il ait commis un tel acte ? Qu'il ait voulu mettre fin à ses jours ? »

La voix lasse de la vieille dame reprit un peu de vigueur. Et ce fut avec fermeté qu'elle répondit : « Cela m'étonnerait beaucoup. Il ne se serait jamais suicidé. Vous pouvez écarter cette éventualité. Certains membres de sa famille trouvent peut-être cette hypothèse confortable, mais franchement, vous pouvez vous la sortir de l'esprit. Neville ne s'est pas tué.

— Comment pouvez-vous être aussi formelle ?

— Je vais vous le dire. Cela tient en partie à une discussion que nous avons eue quinze jours avant sa mort. Ça devait être le vendredi qui a précédé votre première visite au musée. Il m'a dit que sa voiture n'était pas tout à fait prête. Un employé du garage – un certain Stanley Carter, me semble-t-il – avait promis de la livrer à six heures et quart. Je suis restée après la fermeture du musée et nous avons passé toute une heure ensemble. Nous avons parlé de l'avenir de la bibliothèque. Il trouvait que nous nous laissions trop envahir par le passé. Il pensait à notre passé personnel, en même temps qu'à l'histoire avec un grand H. Et sans l'avoir prémédité, je me suis confiée à lui. C'est difficile pour moi, commandant. Je ne suis pas du genre à faire des confidences sur ma vie intime. Il m'aurait paru impudent et un peu humiliant de profiter de ses compétences de psychiatre, mais il y a un peu de ça. Je tiens à dire qu'il s'est servi de moi, lui aussi. Nous nous sommes servis l'un de l'autre. Je lui ai expliqué que les personnes âgées pouvaient avoir du mal à se défaire du passé. Les vieux péchés reviennent, alourdis par les ans. Les cauchemars, les visages de ceux qui n'auraient pas dû mourir surgissent devant vous, non pas avec amour, mais avec reproche. Pour

certains de nous, cette petite mort diurne peut être une descente nocturne dans des enfers très privés. Nous avons parlé expiation et pardon. Je suis la fille unique d'une mère profondément catholique et d'un père athée. J'ai passé une grande partie de mon enfance en France. Je lui ai dit que les croyants pouvaient se débarrasser de leurs sentiments de culpabilité grâce à la confession, mais comment ceux qui n'ont pas la foi peuvent-ils trouver la paix ? Je me suis souvenue d'une phrase d'un philosophe, je crois que c'est Roger Scruton : "Le réconfort qu'apportent des choses imaginaires n'a rien d'imaginaire." Je lui ai dit qu'il m'arrivait d'aspirer au réconfort, fût-il imaginaire. Neville estimait que nous devions apprendre à nous absoudre nous-mêmes. On ne peut pas changer le passé. Il faut donc l'affronter avec honnêteté et sans faux-fuyants, puis l'écarter ; se laisser ronger par la culpabilité relève d'une complaisance destructrice. Il a même dit qu'être humain, c'est se sentir coupable : je suis coupable, donc je suis. »

Elle s'interrompt, mais Dalglish resta silencieux. Elle ne lui avait pas encore expliqué pourquoi elle était tellement sûre que Dupayne ne s'était pas suicidé. Elle y viendrait en temps voulu. Et c'est avec compassion qu'il perçut la douleur qu'éveillait en elle le souvenir de cette conversation. Elle tendit la main vers la bouteille de bordeaux, mais ses doigts tremblaient. Il prit la bouteille et remplit leurs deux verres.

Une minute plus tard, elle reprit : « Quand on est vieux, on pourrait évidemment souhaiter ne se souvenir que des bonheurs de l'existence. Ce n'est pas le cas, sauf pour ceux qui ont de la chance. De même que la polio peut réapparaître sous une forme ou une autre et frapper une seconde fois, les erreurs passées, les échecs ou les péchés ne vous abandonnent jamais définitivement. Neville comprenait cela. Il a dit : "Mon pire échec revient me hanter en flammes dévorantes." »

Le silence s'installa plus durablement. Et cette fois, ce fut Dalglish qui l'interrompt : « Vous a-t-il expliqué ce qu'il voulait dire ?

— Non. Et je n'ai pas posé de question. Je n'aurais pas pu le faire. Mais il y a tout de même une chose qu'il a dite. J'aurais sans doute pu imaginer que sa volonté de fermer le musée était liée à cette affaire. En tout cas, il a tenu à préciser qu'elle n'avait rien à voir avec qui que ce soit au Dupayne.

— En êtes-vous absolument certaine, Mrs Strickland ? Vous a-t-il dit que l'échec qui revenait le hanter en flammes dévorantes n'avait rien à voir avec le musée ?

— Certaine. Ce sont ses propres termes.

— Et le suicide ? Vous disiez tout à l'heure qu'il ne se serait jamais tué.

— Nous en avons parlé aussi. J'ai dû dire que lorsqu'on est très,

très vieux, on peut au moins être sûr que le soulagement ne se fera plus attendre trop longtemps. Je lui ai dit aussi que je m'accommodais de cette attente, et que même aux pires heures de ma vie, je n'avais jamais envisagé de me dérober. C'est à ce moment-là qu'il a affirmé que, pour lui, le suicide était indéfendable, sauf pour des personnes très âgées ou pour celles qui éprouvent des souffrances constantes que l'on est incapable de soulager. Un suicide impose aux survivants un trop lourd fardeau. À la douleur de la perte s'ajoutent toujours un sentiment de culpabilité et une angoisse persistante à l'idée que cette impulsion autodestructrice ne soit héréditaire. Je l'ai trouvé un peu dur pour ceux qui ne supportent plus la vie, et je le lui ai dit. Ce dernier geste de désespoir devrait susciter la pitié, pas la condamnation. Après tout, il était psychiatre, il appartenait à ce clergé d'aujourd'hui. Son métier ne consistait-il pas à comprendre et absoudre ? Il ne m'en a pas voulu. Il a admis qu'il avait peut-être été un peu catégorique. Mais il était formel sur un point : un être sain d'esprit qui décide de mettre fin à ses jours devrait toujours laisser un mot d'explication. Sa famille et ses amis ont le droit de connaître la cause de leur souffrance. Neville Dupayne ne se serait jamais tué, commandant. Ou peut-être serait-il plus juste de dire qu'il ne se serait pas suicidé sans laisser une lettre d'explication. » Elle regarda Dalglish droit dans les yeux. « À ma connaissance, il n'a pas laissé de lettre, pas d'explication.

— On n'en a pas trouvé.

— Ce qui ne revient pas tout à fait au même. »

Cette fois, ce fut elle qui prit la bouteille et la lui tendit. Dalglish secoua la tête mais elle remplit son propre verre. En la regardant, Dalglish éprouva une intuition si surprenante qu'il la formula naturellement, presque sans réfléchir. « Neville Dupayne avait-il été adopté ? »

Leurs regards se croisèrent. « Pourquoi me posez-vous cette question, Mr Dalglish ?

— Je ne sais pas. Elle vient de me traverser l'esprit. Excusez-moi. »

Elle sourit alors et, pendant un moment, il eut un aperçu du charme éblouissant qui avait dérouté jusqu'à la Gestapo elle-même. Elle dit : « Vous excuser ? De quoi ? Vous avez parfaitement raison, il a été adopté. Neville était mon fils, mon fils et celui de Max Dupayne. J'ai quitté Londres cinq mois avant sa naissance. Il a été placé chez Max et Madeleine quelques jours après l'accouchement, puis adopté. À l'époque, ce genre de choses était plus facile qu'aujourd'hui.

— Est-ce que tout le monde le sait ? Caroline et Marcus Dupayne savent-ils que Neville était leur demi-frère ?

— Ils savent qu'il a été adopté. Marcus n'avait que trois ans au moment de l'adoption. Quant à Caroline, elle n'était pas née. Les trois

enfants en ont été informés très tôt, mais on ne leur a évidemment pas dit que j'étais la mère et Max le père. Cette adoption a fini par leur paraître plus ou moins normale.

— Aucun d'eux ne m'en a parlé, remarqua Dalglish.

— Ça ne m'étonne pas. Pourquoi l'auraient-ils fait ? Ils ne sont pas du genre, ni l'un ni l'autre, à faire des révélations d'ordre privé, et le fait qu'il ait été adopté n'a rien à voir avec la mort de Neville.

— Il n'a jamais profité de la nouvelle législation pour essayer de découvrir l'identité de ses parents ?

— À ma connaissance, non. Je vous avouerai que ce n'était pas un sujet que j'avais l'intention d'aborder avec vous. Je sais que je peux compter sur votre discrétion et que vous n'en parlerez à personne, pas même aux membres de votre équipe. »

Dalglish marqua un instant de silence avant de répondre : « Je ne dirai rien évidemment, à moins que cette question d'adoption ne joue un rôle dans mon enquête. »

Le moment était venu de prendre congé. Elle le raccompagna à la porte et lui tendit la main. En la serrant, il perçut dans ce geste davantage qu'un au-revoir formel. C'était la confirmation de sa promesse. « Vous avez le don de susciter les confidences, Mr Dalglish, remarqua-t-elle. C'est une qualité qui doit être précieuse dans votre métier. Les gens vous confient des secrets que vous pouvez utiliser contre eux. Sans doute me direz-vous que c'est pour la bonne cause, pour faire triompher la justice.

— Je n'emploierais sans doute pas un aussi grand mot. Je parlerais peut-être de vérité plus que de justice.

— Est-ce un si petit mot ? Ponce Pilate n'était pas de votre avis. Mais je ne crois pas avoir à regretter ce que je vous ai dit. Neville était un homme bien, et il me manquera. J'éprouvais beaucoup d'affection pour lui, mais ce n'était pas de l'amour maternel. Comment aurais-je pu en éprouver ? Et quel droit aurais-je, moi qui l'ai abandonné sans scrupules, de proclamer aujourd'hui qu'il était mon fils ? Je suis trop vieille pour avoir du chagrin, mais pas pour éprouver de la colère. Vous trouverez son assassin et il passera dix ans en prison. J'aimerais le voir mort. »

Il regagna sa voiture, l'esprit préoccupé par ce qu'il venait d'apprendre. Mrs Strickland avait demandé à le voir seul pour lui confier deux choses : sa conviction absolue que Neville Dupayne ne se serait pas suicidé et sa remarque sibylline sur son échec qui revenait le hanter au milieu de flammes dévorantes. Elle n'avait pas eu l'intention de lui révéler leurs liens et était probablement sincère en se disant convaincue qu'ils n'étaient pour rien dans la mort de son fils. Dalglish en était moins sûr. Il réfléchit à l'écheveau complexe de relations personnelles qui se rassemblait au musée : le traître du SOE

qui avait trahi ses camarades et Henry Calder-Hale dont la naïveté avait permis cette trahison, les amours clandestines et la naissance secrète, des existences vécues avec intensité sous la menace de la torture et de la mort. Les souffrances appartenaient au passé, les défunts ne reviendraient plus, sinon en rêve. Il était difficile de comprendre par quel biais un élément quelconque de cette histoire pouvait fournir un mobile à l'assassinat de Neville Dupayne. Mais Dalglish imaginait assez bien une raison qui aurait pu inciter les Dupayne à préférer garder le silence sur l'adoption de Neville. Voir ses plus chères aspirations contrecarrées par un frère biologique était déjà difficile à supporter ; l'opposition d'un frère adoptif était certainement encore moins pardonnable, et le remède, peut-être, plus facile à envisager.

LIVRE TROIS

La deuxième victime

Mercredi 6 novembre – Jeudi 7 novembre

Le mercredi 6 novembre, le jour se leva imperceptiblement, la première lueur de l'aube filtrant à travers un ciel matinal qui s'étendait, lourd comme une couverture, sur la ville et le fleuve. Kate prépara son thé et, comme toujours, emporta son bol sur le balcon. Il n'y avait pas un souffle d'air, aujourd'hui. Au-dessous d'elle, la Tamise se soulevait, léthargique et poisseuse, semblant absorber plus que refléter les lumières dansantes qui scintillaient sur le fleuve. Les premières péniches de la journée glissaient pesamment, sans faire de vagues. C'était généralement pour Kate un instant de profond contentement et parfois même de joie, qui trouvait son origine dans un certain bien-être physique et dans les promesses d'un jour nouveau. Cette vue sur le fleuve et le deux-pièces qui s'ouvrait derrière elle incarnaient une réussite qui lui inspirait chaque matin une satisfaction et un réconfort renouvelés. Elle avait obtenu l'emploi auquel elle aspirait, l'appartement qu'elle souhaitait dans le quartier de Londres qu'elle avait choisi. Elle pouvait espérer une promotion qui, à en croire la rumeur, ne saurait tarder. Elle travaillait avec des gens qu'elle aimait et respectait. Elle se dit ce matin-là, comme presque chaque jour, qu'être célibataire, propriétaire de son logement, titulaire d'un emploi sûr et disposer d'assez d'argent pour subvenir à ses besoins lui apportait plus de liberté qu'à tout être au monde.

Mais ce matin, la mélancolie du jour déteignait sur elle. Encore récente, l'affaire en cours entraînait pourtant déjà dans la zone des calmes équatoriaux, cette phase familière et déprimante des enquêtes pour homicide où l'excitation initiale cède à la routine et où chaque jour fait reculer la perspective d'une solution rapide. L'Unité Spéciale d'Enquête n'était pas habituée à l'échec : faire appel à elle passait même pour une garantie de succès. On avait, à toutes fins utiles, relevé les empreintes digitales de toutes les personnes susceptibles d'avoir légitimement manipulé le bidon d'essence ou d'être entrées au garage et l'on n'avait trouvé aucune empreinte inexpliquée. Personne n'avait reconnu avoir retiré l'ampoule de la douille. Apparemment, Vulcain avait été assez intelligent, assez chanceux, ou les deux à la fois, pour ne laisser derrière lui aucun indice compromettant. Il était absurde de s'inquiéter du résultat alors que l'enquête ne faisait que commencer, mais Kate ne pouvait se défaire d'une crainte presque

superstitieuse : et s'ils n'obtenaient pas les preuves suffisantes pour permettre une arrestation ? En admettant même qu'ils en obtiennent, le parquet accepterait-il qu'il y ait procès alors que le mystérieux automobiliste qui avait renversé Tally Clutton près du musée n'était toujours pas identifié ? Mais d'abord, existait-il vraiment ? Il y avait la roue voilée du vélo, bien sûr, et la contusion sur le bras de Tally. Il n'était pas difficile de fabriquer de tels indices : elle avait pu tomber délibérément, envoyer sa bicyclette contre un arbre. Elle avait pourtant l'air d'une brave femme et il était difficile de l'imaginer sous les traits d'une meurtrière impitoyable, et plus encore de croire qu'elle ait pu recourir à une méthode pareille. Mais il était peut-être plus facile de l'imaginer en complice. Après tout, elle avait plus de soixante ans ; elle appréciait manifestement son travail et la sécurité de son logement de fonction. La poursuite des activités du musée lui tenait peut-être autant à cœur qu'aux deux Dupayne. La police ne savait rien de sa vie privée, de ses angoisses, de ses besoins psychologiques, des ressources dont elle disposait pour faire face à un éventuel coup dur. Mais si le mystérieux automobiliste existait bien et s'il n'était qu'un visiteur innocent, pourquoi ne s'était-il pas manifesté ? Ou était-il naïf de penser qu'il le ferait ? Pourquoi se soumettre à un interrogatoire de police, mettre à nu sa vie privée, risquer de voir ses éventuels secrets révélés, alors qu'il suffisait de ne pas bouger, de faire le mort ? Même innocent, il pouvait se douter que la police le traiterait en suspect, peut-être même en suspect numéro un. Pire encore, si l'on ne retrouvait pas le véritable coupable, les soupçons pèseraient sur lui toute sa vie durant.

Ce matin-là, le musée ouvrit à dix heures pour la visite des quatre invités canadiens de Conrad Ackroyd. Dalglish avait demandé à Kate de les accompagner, avec Benton-Smith. Il n'avait donné aucune explication, mais elle se souvenait de ce qu'il avait dit lors d'une affaire précédente : « En cas d'homicide, restez toujours aussi près que possible des suspects et du lieu du crime. » Il était tout de même difficile de comprendre ce qu'il espérait en tirer. Dupayne n'était pas mort à l'intérieur du musée et il n'y avait aucune raison pour que Vulcain soit entré dans le bâtiment, le vendredi précédent. D'ailleurs, comment aurait-il pu le faire sans clé ? Miss Godby et Mrs Clutton avaient été formelles : quand elles étaient parties, la porte du musée était fermée à clé. Vulcain avait dû se dissimuler derrière les arbres ou dans l'abri de jardin, ou – hypothèse plus vraisemblable encore – dans un recoin du garage obscur, attendant, bidon à la main, d'entendre la porte s'ouvrir et d'apercevoir la silhouette sombre de sa victime tendre la main vers l'interrupteur. Le musée lui-même n'avait pas été infecté par l'horreur mais, pour la première fois, elle n'avait pas envie d'y retourner. Il commençait, lui aussi, à être souillé par l'odeur aigre de

l'échec.

Le jour n'était pas beaucoup plus lumineux quand elle s'apprêta à partir, mais il ne pleuvait pas, à part quelques lourdes gouttes qui éclaboussaient le trottoir. Il avait dû y avoir une averse au petit matin, car les rues étaient luisantes, mais cela n'avait pas suffi à rafraîchir l'atmosphère. Même quand elle eut atteint l'éminence de Hampstead et ouvert les vitres de la voiture, le sentiment d'oppression dû à la pollution et aux nuages bas ne la quitta pas. Les réverbères étaient encore allumés dans l'allée conduisant au musée et en amorçant le dernier virage, elle vit que toutes les fenêtres étaient illuminées comme pour une fête. Elle regarda sa montre : dix heures moins cinq. Les visiteurs devaient être arrivés.

Elle se rangea comme d'habitude derrière les lauriers, se disant une nouvelle fois qu'ils offraient un abri d'une discrétion bien commode. Plusieurs voitures étaient déjà soigneusement alignées. Elle reconnut la Fiesta de Muriel Godby et la Mercedes de Caroline Dupayne. L'autre véhicule était un monospace. Peut-être les Canadiens l'avaient-ils loué pour leur voyage en Angleterre. Manifestement, Benton-Smith n'était pas encore là.

Malgré le torrent de lumière, la porte du musée était fermée et Kate dut sonner. Muriel Godby lui ouvrit et la salua d'un ton formel et peu amène qui donnait à penser que, bien que cette visiteuse ne fût ni illustre ni bienvenue, Miss Godby jugeait plus prudent de lui manifester le respect dû à ses fonctions. « Mr Ackroyd et son groupe sont arrivés, dit-elle. Ils sont en train de prendre le café dans le bureau de Mr Calder-Hale. Il y a une tasse pour vous, inspecteur, si vous en voulez.

— Très bien. Je vais monter. Mon collègue ne devrait pas tarder. Pouvez-vous lui demander de nous rejoindre ? Merci. »

La porte du bureau de Calder-Hale était fermée, mais elle entendait parler à voix basse. Elle frappa et entra. Elle aperçut deux couples et Ackroyd assis sur des sièges dépareillés, que l'on avait dû chercher, pour la plupart, dans les autres salles. Calder-Hale lui-même était perché sur un coin de son bureau, et Caroline Dupayne avait pris place dans le fauteuil pivotant. Ils avaient tous une tasse à café à la main. Les hommes se levèrent lorsque Kate entra.

Ackroyd fit les présentations. Professeur Ballantyne et Mrs Ballantyne, Professeur McIntyre et Dr McIntyre. Ils enseignaient tous les quatre dans des universités de Toronto et s'intéressaient tout particulièrement à l'histoire sociale britannique de l'entre-deux-guerres. S'adressant directement à Kate, Ackroyd ajouta : « Je leur ai fait part de la mort tragique du docteur Dupayne et leur ai expliqué que le musée est fermé au public pour l'instant, le temps que la police ait bouclé son enquête. Bien, pouvons-nous commencer ? À moins que

vous ne vouliez une tasse de café, inspecteur ? »

Cette allusion désinvolte à la tragédie fut accueillie sans le moindre commentaire. Kate déclina l'offre de café ; elle n'était visiblement pas censée l'accepter. Sa présence ne semblait pas étonner les quatre visiteurs. S'ils se demandaient pour quelle raison, alors qu'ils n'avaient jamais mis les pieds au musée, il était nécessaire de les faire escorter par un inspecteur de police pour ce qui était, somme toute, une visite privée, ils étaient trop bien élevés pour en faire état. Mrs Ballantyne, une femme d'un certain âge au visage avenant, n'avait apparemment pas compris que Kate était de la police et alla jusqu'à lui demander, au moment de quitter le bureau, si elle venait souvent au musée.

« Je propose, dit Calder-Hale, que nous commençons par le rez-de-chaussée avec la salle d'Histoire et la salle des Sports et Loisirs, avant de monter à la galerie et à la salle des Meurtres. Nous garderons la bibliothèque pour la fin. Conrad se chargera de vous faire visiter la salle des Meurtres. Il s'y connaît mieux que moi. »

À cet instant, ils furent interrompus par un bruit de pas précipités dans l'escalier, et Benton-Smith surgit. Kate le présenta pour la forme et le petit groupe se mit en marche. L'arrivée tardive de son collègue irrita Kate mais, regardant sa montre, elle constata que ses griefs étaient injustifiés. En fait, il était pile à l'heure.

Ils descendirent dans la salle d'Histoire. Un mur couvert d'une rangée de vitrines et d'étagères était consacré aux principaux événements de l'histoire britannique entre novembre 1918 et juillet 1939. En face, une composition similaire exposait ce qui se passait au même moment dans le reste du monde. Les photographies étaient d'une remarquable qualité et certaines, devinait Kate, devaient être rares et précieuses. Le groupe, qui se déplaçait à petits pas, examina religieusement l'arrivée des chefs d'État à la Conférence de la paix, la signature du Traité de Versailles, le contraste entre la famine et la misère qui régnaient en Allemagne et les célébrations des Alliés vainqueurs. Ils assistèrent à un défilé de rois détrônés, leurs visages ordinaires rehaussés d'une dignité singulière – et parfois d'un certain ridicule – par leurs uniformes chamarrés et leurs couvre-chefs grotesques. Les nouveaux hommes forts de l'Europe préféraient des tenues plus prolétaires, et plus fonctionnelles ; leurs bottes étaient faites pour patauger dans le sang. Un certain nombre d'événements politiques ne disaient rien à Kate, mais elle vit que Benton-Smith s'était engagé dans une conversation animée avec un des professeurs canadiens à propos de l'importance de la grève générale de mai 1926 pour le mouvement syndical. Elle se rappela ensuite que Piers lui avait confié que Benton avait une licence d'histoire. Ce n'était pas étonnant. Il arrivait à Kate de se dire amèrement qu'elle serait bientôt la seule

personne de moins de trente-cinq ans à ne pas avoir de diplôme universitaire. Qui sait si cette lacune ne serait pas un jour une source de prestige ? Les visiteurs semblaient tenir pour acquis que Benton et elle s'intéressaient autant qu'eux aux collections et étaient parfaitement habilités à donner leur avis. Leur emboîtant le pas, elle songea avec ironie que cette enquête pour meurtre tournait à la réception mondaine.

Elle suivit le groupe dans la salle consacrée aux Sports et Loisirs. On y voyait des joueuses de tennis aux cheveux retenus par des bandeaux, empêtrées dans leurs jupes longues, des hommes en pantalons de flanelle blancs soigneusement repassés. Des affiches représentant des excursionnistes en shorts et sac à dos, parcourant une campagne anglaise idéale ; les membres de la Ligue féminine pour la Santé et la Beauté en culottes de satin noir et en chemisiers blancs en train de faire leur gymnastique rythmique en groupe. Il y avait des publicités originales pour les chemins de fer, collines bleues et plages jaunes, où l'on voyait des enfants avec des coupes au carré brandir des seaux et des pelles près de leurs parents vêtus de costumes de bain pudiques, tous apparemment sourds au fracas lointain de l'Allemagne en train de réarmer pour la guerre. Et là encore, l'abîme éternel entre riches et pauvres, privilégiés et démunis, souligné par la disposition judicieuse des documents, les spectateurs d'un match de cricket Eton-Harrow de 1928 faisant face aux visages mornes et inexpressifs d'enfants mal nourris photographiés à la sortie annuelle du catéchisme.

Ils montèrent ensuite dans la salle des Meurtres. Malgré les lampes allumées, il y faisait sombre et une déplaisante odeur planait dans l'air. Caroline Dupayne, qui avait suivi le groupe en silence, prit la parole pour la première fois : « Ça sent le renfermé. Pourrions-nous ouvrir une fenêtre, James ? Un peu d'air frais ne nous ferait pas de mal. »

Calder-Hale se dirigea vers une fenêtre et, après s'être débattu un instant avec le pêne, l'entrebâilla d'une dizaine de centimètres sur sa partie supérieure.

Ackroyd prit alors les choses en main. Quel extraordinaire petit bonhomme, songea Kate, en observant son corps rebondi, vêtu d'un complet bien coupé, débordant d'enthousiasme, son visage empreint d'une excitation aussi innocente que celle d'un enfant, au-dessus de ce ridicule nœud papillon à pois. AD avait évoqué devant son équipe sa première visite au musée Dupayne. Alors qu'il était débordé, il avait accepté de sacrifier un peu de son précieux temps pour servir de chauffeur à Ackroyd. Ce n'était pas la première fois que Kate s'interrogeait sur ces curieuses amitiés masculines qui ne reposaient apparemment ni sur des affinités personnelles ni sur une vision du

monde semblable mais, bien souvent, sur un unique centre d'intérêt commun, sur une unique expérience partagée, des amitiés peu démonstratives, sans critique ni exigence. Qu'est-ce qui pouvait bien rapprocher AD et Conrad Ackroyd ? Ce dernier prenait manifestement grand plaisir à cette visite. Sa connaissance des affaires criminelles était de toute évidence exceptionnelle et il parlait sans notes. Il traita longuement de l'affaire Wallace et les visiteurs examinèrent consciencieusement la fiche du Club d'échecs du Centre indiquant que Wallace devait jouer le soir précédant le crime et, plongés dans un silence respectueux, contemplèrent le jeu d'échecs de Wallace protégé par une vitre.

« La barre de fer que vous voyez dans cette vitrine, expliqua Ackroyd, n'est pas l'arme du crime. On ne l'a jamais retrouvée. Mais un ustensile similaire, qui servait à gratter les cendres dans la cheminée, avait disparu de la maison. Ces deux agrandissements photographiques du corps réalisés par la police à quelques minutes d'intervalle sont tout à fait intéressants. Sur le premier, vous pouvez distinguer l'imperméable chiffonné de Wallace, maculé de sang, coincé sous l'épaule droite de la victime. Vous relèverez son absence du deuxième cliché. »

Mrs Ballantyne examina les photographies avec un mélange de dégoût et de pitié. Son mari et le professeur McIntyre discutaient du mobilier et des tableaux qui ornaient le salon exigü, ce sanctuaire de la respectabilité de la classe ouvrière supérieure réservé aux grandes occasions, qui intéressait manifestement ces spécialistes d'histoire sociale davantage que le sang et les débris de cervelle.

Ackroyd conclut : « Il s'agit d'une affaire absolument unique à trois égards. Premièrement, la cour d'appel a cassé le jugement, le déclarant "douteux, faute de preuves". Autrement dit, le jury avait eu tort. Voilà qui a dû irriter considérablement le président de la Haute Cour de Justice, Hewart, persuadé de l'infailibilité du système de jury britannique. Deuxièmement, le syndicat de Wallace a financé la procédure d'appel, mais uniquement après avoir convoqué toutes les personnes concernées à son bureau londonien et organisé une sorte de répétition générale du procès. Troisièmement, il s'agit du seul procès pour lequel l'Église d'Angleterre ait accepté que l'on dise une prière spéciale demandant à Dieu d'aider la cour d'appel à prendre la bonne décision. C'est une prière magnifique – l'Église savait écrire des textes liturgiques en ce temps-là. Vous en trouverez une reproduction sur l'ordre de cérémonie, dans la vitrine. J'aime tout particulièrement la dernière phrase : "Et vous prierez pour les conseillers avisés de Sa Majesté le Roi, afin qu'ils soient fidèles à l'injonction chrétienne de l'apôtre Paul : Ne jugez rien avant que Dieu n'ait conduit à la lumière les choses de l'obscurité et n'ait rendu manifestes les conseils du

cœur.” Cette prière a exaspéré le procureur général, Edward Hemmerde. D’autant plus qu’elle a été efficace. »

Le professeur Ballantyne, le plus âgé des deux visiteurs, répéta : « Les conseils du cœur. » Il sortit un carnet et le petit groupe attendit patiemment que, les yeux fixés sur l’ordre de cérémonie, il ait recopié la dernière phrase de la prière.

L’affaire Rouse inspirait moins Ackroyd, qui se concentra sur les indices techniques concernant l’origine possible de l’incendie et ne commenta pas l’explication de Rouse alléguant qu’il s’agissait d’un feu d’herbes. Kate se demanda s’il agissait par prudence ou par sensibilité. Elle ne pensait pas qu’Ackroyd évoquerait les points communs avec l’assassinat de Dupayne, et il réussit à éviter le piège avec un certain talent. Kate savait que personne, hormis les personnes directement concernées, n’avait été informé de l’existence du mystérieux automobiliste ni des paroles qu’il avait dites à Tally Clutton et qui faisaient si mystérieusement écho à celles de Rouse. Elle observa Caroline Dupayne et James Calder-Hale pendant le récit prudent d’Ackroyd. Ni l’un ni l’autre ne manifesta le moindre frémissement d’intérêt.

Ils passèrent à la malle de Brighton. C’était une affaire moins intéressante pour Ackroyd, et qu’il était plus difficile de présenter comme caractéristique de son temps. Il se concentra sur la malle.

« C’était exactement le genre de cantine métallique que les pauvres utilisaient pour voyager. Elle devait contenir tous les maigres effets de la prostituée Violette Kaye, et elle lui a servi de cercueil. Son amant, Tony Mancini, a été jugé par la cour d’assises de Lewes en décembre 1934 et acquitté à la suite d’une brillante plaidoirie de maître Norman Birkett. Il s’agit de l’une des rares affaires où les conclusions du médecin légiste, Sir Bernard Spilsbury, ont été contestées avec succès. Cette affaire montre clairement ce qui compte le plus dans un procès pour meurtre : la qualité et la renommée de l’avocat de la défense. Norman Birkett, qui est devenu plus tard Lord Birkett of Ulverston, avait une voix remarquablement bien timbrée et convaincante, un atout de taille. Mancini lui a dû la vie et nous sommes en droit de penser qu’il aura su lui exprimer sa reconnaissance. Avant de mourir, Mancini a avoué que c’était bien lui qui avait tué Violette Kaye. Mais on ignore s’il avait agi avec préméditation. »

Le petit groupe inspecta la malle, se dit Kate, plus par politesse que par intérêt véritable. L’atmosphère était devenue presque irrespirable. Elle était impatiente de passer à la suite. La salle des Meurtres, et tout le musée en fait, l’avaient déprimée dès sa première visite. Cette reconstitution minutieuse du passé lui était parfaitement étrangère. Pendant des années, elle avait cherché à se libérer du carcan de sa propre histoire ; la clarté et l’inéluctabilité avec lesquelles celle-ci

ressurgissait, mois après mois, lui inspirait du ressentiment, mêlé d'une certaine frayeur. Le passé était mort, la page était tournée. On ne pouvait plus rien réparer, et sans doute, plus rien comprendre vraiment non plus. Les photographies sépias qui l'entouraient n'étaient pas plus vivantes que le papier sur lequel elles étaient imprimées. Ces hommes et ces femmes, morts depuis longtemps, avaient souffert, ils avaient fait souffrir et avaient disparu. Quelle impulsion singulière avait poussé le fondateur du musée Dupayne à exposer ces documents avec tant de soin ? En tant que témoins de leur époque, ils ne présentaient certainement pas plus d'intérêt que ces clichés de vieilles voitures, de vêtements, de cuisines, de tous ces objets du passé. Certaines de ces personnes avaient été recouvertes de chaux vive, d'autres enterrées dans des cimetières, mais elles auraient aussi bien pu être enfouies ensemble dans une fosse commune. Quelle importance cela avait-il aujourd'hui ? *Comment vivre sans risque sinon dans l'instant présent, songea-t-elle, cet instant qui, au moment même où je l'examine, se transforme en passé ?* Le malaise qu'elle avait éprouvé en quittant la maison de Mrs Faraday lui revint. Elle ne pouvait affronter en toute quiétude ces premières années ni effacer leur présence en trahissant son propre passé.

Ils allaient poursuivre la visite quand la porte s'ouvrit sur Muriel Godby. Caroline se tenait à côté de la malle, et Muriel, un peu rouge, s'approcha d'elle. Sur le point de présenter l'affaire suivante, Ackroyd s'interrompit. Ils attendirent.

Le silence général et le cercle de visages tournés vers elle déconcertèrent Muriel, qui avait manifestement espéré pouvoir transmettre son message discrètement. « Lady Swathling vous demande au téléphone, Miss Dupayne, dit-elle. Je lui ai dit que vous étiez occupée.

— Dans ce cas, dites-lui que je suis toujours occupée. Je la rappellerai dans une demi-heure.

— Il paraît que c'est urgent, Miss Dupayne.

— Bon, très bien, j'arrive. »

Elle fit demi-tour et se dirigea vers la porte, flanquée de Muriel Godby. Le petit groupe reporta son attention sur Conrad Ackroyd. C'est alors qu'un téléphone portable se mit à sonner, brisant le silence, aussi strident et menaçant qu'une sirène d'incendie. Sa provenance ne faisait aucun doute. Tous les regards se dirigèrent vers la malle. Kate eut l'impression que les quelques secondes qui s'écoulèrent avant que quelqu'un ne réagisse duraient de longues minutes, un temps suspendu durant lequel les membres de leur groupe se figèrent en tableau vivant, immobiles comme autant de mannequins. La sonnerie grêle se prolongeait.

D'une voix délibérément désinvolte, Calder-Hale prit enfin la

parole : « L'œuvre d'un petit plaisantin, sans doute. Une farce puérile mais diablement efficace. »

Muriel Godby passa alors à l'action. Écarlate, elle lança : « C'est complètement stupide ! » et, sans laisser aux autres le temps d'intervenir, elle se précipita vers la malle, s'agenouilla et souleva le couvercle.

La puanteur envahit la pièce, avec la puissance d'un gaz. À l'arrière du groupe, Kate aperçut fugitivement un torse recroquevillé et une mèche de cheveux blonds avant que les mains de Muriel ne lâchent le couvercle qui retomba dans un claquement sourd. Ses jambes tremblaient, ses pieds raclaient le parquet comme si elle cherchait à se relever, mais son corps était privé de toute force. Affalée sur la malle, elle émettait des bruits étouffés, des murmures tremblotants et des gémissements pitoyables comme un chiot en détresse. La sonnerie s'était arrêtée. Kate l'entendit chuchoter : « Non ! Non ! » Pendant quelques secondes, elle demeura pétrifiée, elle aussi. Puis elle s'avança en silence pour prendre les choses en main et faire son travail.

Elle se tourna vers le groupe et dit d'une voix parfaitement calme : « Reculez, s'il vous plaît. » S'approchant de la malle, elle saisit Muriel par la taille, essayant de la soulever. Elle-même était vigoureuse, mais la femme était lourdement charpentée et se laissait aller de tout son poids. Benton-Smith vint à sa rescousse et ensemble, ils remirent Muriel sur ses pieds et la conduisirent jusqu'à un fauteuil.

Kate se tourna vers Caroline Dupayne : « Mrs Clutton est-elle chez elle ?

— Je suppose. Peut-être. En fait, je n'en sais rien.

— Dans ce cas, emmenez Miss Godby dans le bureau du rez-de-chaussée et occupez-vous d'elle, voulez-vous ? Je vous envoie quelqu'un dès que possible. »

Elle se tourna vers Benton-Smith. « Prenez la clé de Miss Dupayne et vérifiez que la porte d'entrée est bien fermée. Veillez à ce qu'elle le reste. Que personne ne quitte les lieux pour le moment. Appelez ensuite le commandant Dalgliesh et revenez ici. »

Calder-Hale était resté silencieux. Il se tenait un peu à l'écart, le regard attentif. Se tournant vers lui, Kate demanda : « Pourriez-vous regagner votre bureau avec Mr Ackroyd et vos visiteurs, s'il vous plaît ? Nous prendrons leurs noms et leur adresse en Angleterre, mais ensuite, ils seront libres de partir s'ils le souhaitent. »

Le petit groupe de visiteurs était perplexe. Les dévisageant tour à tour, Kate eut l'impression qu'un seul d'entre eux, le vieux professeur Ballantyne, qui avait été le plus proche de la malle avec son épouse, avait véritablement aperçu le corps. Sa peau était grise comme du parchemin et, tendant le bras, il serra sa femme contre lui.

Mrs Ballantyne demanda nerveusement : « Qu'y a-t-il ? On a enfermé un animal là-dedans ? Un chat mort ? »

— Viens ma chérie », dit son mari, et ils rejoignirent leurs compagnons près de la porte.

Muriel Godby avait retrouvé son sang-froid. Elle se releva et dit avec une certaine dignité. « Je suis navrée. Vraiment navrée. C'est le choc. Quelle horreur ! Je sais que c'est absurde, mais pendant un instant, j'ai cru que c'était Violette Kaye. » Elle jeta un regard pitoyable à Caroline Dupayne. « Excusez-moi. C'est le choc. »

Sans lui prêter la moindre attention, Caroline Dupayne hésita puis se dirigea vers la malle, mais Kate lui barra le chemin. Elle reprit d'une voix plus ferme : « Accompagnez Miss Godby au bureau, je vous en prie. Vous devriez lui faire boire quelque chose de chaud, du thé ou du café. Nous allons appeler le commandant Dalglish. Il sera là dès que possible. Je ne peux pas vous en dire plus. »

Quelques secondes s'écoulèrent. Kate se demanda si Caroline n'allait pas protester. Mais elle se contenta de hocher la tête et se tourna vers Benton-Smith : « Le trousseau de la porte d'entrée est dans le placard à clés. Je vous le remettrai si vous voulez bien descendre avec nous. »

Kate était seule. Le silence était absolu. Elle avait gardé sa veste et chercha ses gants dans sa poche avant de se rappeler qu'elle les avait laissés dans le vide-poches de la voiture. Elle avait tout de même sur elle un grand mouchoir propre. Rien ne pressait. AD serait bientôt là avec tout leur matériel, mais il fallait qu'elle ouvre la malle. Pas tout de suite. La présence d'un témoin serait peut-être préférable ; elle attendrait le retour de Benton-Smith. Elle resta immobile, les yeux fixés sur la malle. L'absence de Benton-Smith ne dura probablement que quelques minutes, mais l'attente les étira en un vide au sein duquel plus rien n'avait plus de réalité, hormis ce réceptacle d'horreur tout cabossé.

Il la rejoignit enfin. « Miss Dupayne n'était pas enchantée qu'on lui interdise de quitter le bureau. La porte d'entrée était déjà fermée. J'ai les clés. Et les visiteurs, inspecteur ? Est-il indispensable qu'ils restent ici ? »

— Non. Plus vite ils quitteront les lieux, mieux cela vaudra. Allez donc au bureau de Calder-Hale, prenez leurs noms et leurs adresses et dites-leur quelques paroles rassurantes – si vous arrivez à trouver quelque chose. Ne leur dites pas que nous avons découvert un corps, de toute façon ils doivent s'en douter. »

Benton-Smith dit : « Dois-je m'assurer qu'ils n'ont rien d'intéressant à nous dire, qu'ils n'ont rien remarqué ? »

— Ce serait surprenant. Cela fait manifestement un certain temps que la mort est survenue et il n'y a qu'une heure qu'ils sont au musée.

Débarrassez-vous d'eux avec le plus de tact et le moins d'histoires possible. Nous interrogerons Mr Calder-Hale plus tard. Mr Ackroyd partira probablement avec ses visiteurs, mais ça m'étonnerait que vous arriviez à faire bouger Calder-Hale. Revenez ici dès que vous les aurez raccompagnés à la porte. »

Cette fois, l'attente fut plus longue. Bien que la malle fût fermée, Kate avait l'impression que chaque seconde qui s'écoulait rendait l'odeur plus suffocante. Elle lui rappelait d'autres affaires, d'autres cadavres, tout en s'en distinguant subtilement, comme si le corps tenait à proclamer sa singularité jusque dans la mort. Kate entendait des voix assourdies. Benton avait refermé la porte de la salle des Meurtres derrière lui, étouffant tous les sons, à l'exception d'une voix haut perchée qui pouvait être celle d'Ackroyd et du bruit furtif de pas dans l'escalier. Elle attendait toujours, les yeux fixés sur la malle. Était-ce vraiment, se demanda-t-elle alors, celle qui avait contenu le cadavre de Violette Kaye ? Jusqu'à présent, elle ne s'était guère interrogée sur son authenticité. Mais la malle se trouvait là à présent, noire, bosselée, semblant la défier de percer à jour ses macabres secrets. Au-dessus d'elle, Tony Mancini la dévisageait d'un air provocant. C'était un visage brutal, aux yeux sombres et féroces, dans lequel la grande bouche dessinait une barre obstinée au milieu d'une barbe de quelques jours. Il est vrai que le photographe n'avait pas cherché à le rendre séduisant. Tony Mancini était mort dans son lit parce que Norman Birkett avait assuré sa défense, tandis qu'Alfred Arthur Rouse avait été pendu parce que le même Norman Birkett avait plaidé au nom de la Couronne.

Benton-Smith était de retour. « Des gens charmants, dit-il. Ils n'ont pas fait d'ennuis et n'ont rien à mentionner sinon l'odeur désagréable qui régnait dans la pièce. Dieu sait ce qu'ils vont raconter à Toronto. Mr Ackroyd s'est retiré en protestant. Il mourait de curiosité. À mon avis, il ne faut pas espérer qu'il tiendra sa langue. Quant à Mr Calder-Hale, je n'ai pas pu le faire bouger. Il prétend avoir du travail à faire dans son bureau. Mr Dalglish était en réunion, il part à l'instant. Il devrait être ici dans une vingtaine de minutes. Voulez-vous l'attendre ?

— Non », répondit Kate.

Elle se demanda pourquoi elle tenait tellement à ouvrir la malle elle-même. Elle s'accroupit et, la main droite emmaillotée dans son mouchoir, souleva lentement le couvercle et le repoussa. Son bras lui parut terriblement lourd, mais son geste ascendant fut aussi gracieux et solennel que s'il s'inscrivait dans un rituel d'inauguration. La puanteur s'éleva, si puissante qu'elle lui coupa le souffle. Chaque fois, cette odeur éveillait en elle des émotions confuses, parmi lesquelles elle ne pouvait identifier que le choc, la colère et une triste conscience

de la mortalité. Ces sentiments cédèrent rapidement la place à la résolution. C'était son travail. Ce pour quoi elle avait été formée.

La jeune femme avait été enfoncée dans la malle comme un fœtus géant, les genoux serrés l'un contre l'autre, sa tête recourbée les frôlant au-dessus des bras repliés. On aurait dit qu'elle avait été soigneusement emballée, comme un objet, dans cet espace exigu. On ne voyait pas son visage, mais des mèches de cheveux blonds, délicates comme de la soie, recouvraient ses jambes et ses épaules. Elle était vêtue d'un tailleur-pantalon crème et de bottines de fin cuir noir. La main droite reposait, fléchie, sur la partie supérieure du bras gauche. Malgré les longs ongles vernis de rouge vif et la lourde bague en or au majeur, cette main avait l'air petite et vulnérable comme celle d'un enfant.

« Pas de sac à main, et je ne vois pas le portable, remarqua Benton-Smith. Il doit être dans une des poches de sa veste. Grâce à lui, nous devrions pouvoir l'identifier.

— Ne touchons à rien de plus. Attendons Mr Dalglish », dit Kate.

Benton-Smith se pencha. « Vous avez vu ces fleurs fanées répandues sur ses cheveux ? Qu'est-ce que c'est ? »

Les pétales étaient encore vaguement teintés de violet et Kate reconnut la forme des deux feuilles. « Ce sont, ou plus exactement c'étaient, des saintpaulias, des violettes du Cap si vous préférez. »

Dalgliesh fut soulagé d'apprendre que Miles Kynaston, joint par téléphone à l'hôpital universitaire, était sur le point de commencer un cours, mais qu'il pouvait l'annuler pour se rendre immédiatement au musée. Comptant parmi les plus éminents médecins légistes du monde, il aurait aussi bien pu être penché sur quelque cadavre malodorant dans un champ éloigné, ou travailler sur une affaire à l'étranger. On pouvait évidemment faire appel à d'autres médecins légistes du ministère de l'intérieur, tous parfaitement compétents, mais Dalgliesh avait toujours eu un faible pour Miles Kynaston. Il était singulier, se dit-il, que deux hommes qui ne connaissaient pour ainsi dire rien de leurs vies privées respectives, qui ne partageaient pas d'autre intérêt que leur métier et se retrouvaient rarement ailleurs que devant un corps mort et bien souvent en putréfaction, sachent instinctivement, à chacune de leurs rencontres, pouvoir compter sur la compréhension et le respect de l'autre. La célébrité et la publicité qui avaient entouré certaines affaires très médiatisées n'avaient pas rendu Kynaston prétentieux. Quand on faisait appel à lui, il venait rapidement, il évitait l'humour macabre que certains médecins légistes et policiers pratiquaient en antidote à l'horreur ou au dégoût, présentait des rapports d'autopsie qui étaient des modèles de clarté et de rédaction, et, à la barre des témoins, il savait se faire écouter. Il courait même le risque de passer pour infailible. Le souvenir du grand Bernard Spilsbury était encore vivace. Il n'était pas sain pour le système judiciaire qu'un expert n'ait qu'à apparaître à la barre pour être cru sur parole.

La rumeur prétendait que Kynaston se destinait à la médecine générale, mais avait dû changer d'orientation lorsqu'il était chef de clinique parce qu'il ne supportait pas le spectacle quotidien de la souffrance des hommes. Dans sa nouvelle spécialité, cette vision lui était évidemment épargnée. Il n'avait plus à aller frapper à la porte d'étrangers, à s'endurcir pour annoncer la nouvelle redoutée à un parent ou un conjoint anxieux. Mais Dalgliesh ne croyait pas à cette rumeur. Kynaston aurait certainement pris conscience de cet excès de sensibilité avant de se lancer dans ses études de médecine. Peut-être son véritable moteur était-il un intérêt obsessionnel pour la mort, ses causes, ses multiples manifestations, son universalité et son

inéluctabilité, son mystère fondamental. Cet homme qui, à la connaissance de Dalgliesh, n'était pas croyant, abordait chaque cadavre comme si ses nerfs morts pouvaient encore réagir et ses yeux vitreux implorer un verdict d'espoir. En regardant ses mains courtaudes gantées de latex se promener sur un corps, Dalgliesh éprouvait parfois l'impression irrationnelle que Kynaston administrait une forme de derniers sacrements profanes.

Pendant de longues années, il n'avait pour ainsi dire pas changé, mais il avait vieilli d'un coup depuis leur dernière entrevue, comme s'il était soudain descendu d'un degré sur le long escalier du déclin physique. Sa charpente solide s'était faite plus pesante ; la racine des cheveux, au-dessus du haut front tavelé, avait reculé. Mais les yeux demeuraient aussi vifs, et le geste aussi sûr.

Il était midi passé de trois minutes. Les rideaux avaient été tirés un peu plus tôt, semblant arrêter le temps tout en bannissant le demi-jour maussade de cette fin de matinée. Dalgliesh avait l'impression que la salle des Meurtres était bondée. Pourtant, il n'y avait que six personnes en plus de Kynaston, Kate, Piers et lui. Les deux photographes avaient fini leur travail et commençaient à remballer tranquillement leur matériel. Il restait un projecteur qui éclairait le corps. Deux spécialistes de dactyloscopie répandaient de la poudre sur la malle en quête d'empreintes, tandis que Nobby Clark et un second technicien en investigations criminelles inspectaient méticuleusement le sol, lequel offrait à première vue peu d'espoir de fournir des indices matériels. En tenue de travail, ils se déplaçaient tous avec une calme assurance, parlant à voix basse mais sans affectation. Ils auraient pu, songea Dalgliesh, se livrer à quelque rite ésotérique qu'il était préférable de dissimuler aux yeux du profane. Sur les murs, les photographies s'alignaient, rangée de témoins silencieux, souillant l'espace environnant des tragédies et des malheurs du passé : Rouse, avec ses cheveux gominés et son sourire suffisant de séducteur, Wallace en col amidonné, les yeux doux derrière ses lunettes à monture métallique, Edith Thompson en capeline, riant aux côtés de son jeune amant sous un ciel d'été.

Le cadavre avait été extrait de la malle et allongé à côté, sur un drap de plastique. L'éclat impitoyable de la lumière du projecteur le privait de tout vestige d'humanité, lui donnant l'air artificiel d'une poupée attendant d'être emballée. Les cheveux d'un blond éclatant étaient plus foncés au niveau des racines. Vivante, la jeune femme avait dû être jolie, avec une certaine sensualité mutine, mais il n'y avait ni beauté ni paix dans ce visage mort. Les yeux bleu pâle, légèrement protubérants, étaient grands ouverts ; on aurait dit qu'il suffisait d'appuyer sur le front pour les faire sortir de leurs orbites et les voir rouler comme des billes de verre sur les joues pâles. La bouche

entrouverte découvrait de petites dents parfaitement alignées, reposant dans un rictus sur la lèvre inférieure. Un mince filet de mucus avait séché sur la lèvre supérieure. On pouvait observer un hématome de part et d'autre du cou délicat, là où des mains puissantes avaient expulsé tout souffle de vie.

Dalglish observait en silence Kynaston qui, accroupi, se déplaçait lentement autour du corps, écartant doucement les doigts pâles, faisant pivoter la tête de gauche à droite pour mieux examiner les contusions. Il empoigna ensuite le vieux sac diligence qui ne le quittait jamais pour y chercher son thermomètre rectal. Quelques minutes plus tard, ayant achevé les premières constatations, il se redressa.

« La cause de la mort est évidente. Elle a été étranglée. L'assassin portait des gants et il est droitier. Il n'y a pas de marques d'ongles, pas de griffures, aucun signe pouvant donner à penser que la victime a cherché à échapper à son agresseur. Elle a dû perdre conscience très rapidement. La pression la plus forte a été exercée par la main droite, de face. Vous pouvez distinguer une marque de pouce assez haute, juste sous la mâchoire inférieure, au niveau de la corne du thyroïde. On relève des traces sur la partie gauche du cou, dues à la pression des doigts opposés. Comme vous le voyez, elles sont situées un peu plus bas, le long du cartilage thyroïde.

— Une femme aurait-elle pu faire cela ? demanda Dalglish.

— Il faut sans doute une certaine force, mais rien d'exceptionnel. La victime est menue et le cou relativement mince. Une femme en aurait certainement été capable, mais pas une femme frêle, par exemple, ou souffrant d'arthrose des mains. L'heure du décès ? La quasi-étanchéité de la malle complique un peu les choses. L'autopsie me permettra sans doute d'affiner mon estimation. À première vue, je dirais qu'il remonte à quatre jours au moins, plutôt cinq probablement.

— Dupayne est mort vers dix-huit heures, vendredi dernier. Est-il possible que ce décès se soit produit à peu près au même moment ?

— Tout à fait. Mais même après l'autopsie, il me sera sans doute impossible de vous donner une indication aussi précise. J'ai un créneau libre demain matin, à huit heures et demie, j'essaierai de vous faire parvenir mon rapport en début d'après-midi. »

Ils avaient retrouvé le portable, un modèle tout récent, dans la poche de veste. Reculant jusqu'au fond de la pièce, les mains gantées, Piers actionna les boutons pour découvrir la source de l'appel. Puis il rappela le numéro.

Une voix masculine répondit : « Garage Mercer.

— Je crois que nous venons de manquer votre appel.

— En effet, Monsieur. Nous voulions prévenir Miss Celia Mellock que sa voiture est prête. A-t-elle l'intention de passer la prendre ou

devons-nous la lui livrer ?

— Je pense qu'elle préférera que vous la lui apportiez. Vous connaissez l'adresse, je suppose.

— Bien sûr, Monsieur. 47 Manningtree Gardens, Earls Court Road.

— Et puis, après tout, gardez-la. Vous l'avez manquée de peu et elle préférera peut-être passer la prendre. Je lui dirai que vous avez appelé. Merci. »

Piers coupa la communication et dit à Dalglish : « Nous avons le nom et l'adresse. Et nous savons aussi pourquoi elle n'est pas venue au musée en voiture. La sienne était au garage. Elle s'appelle Celia Mellock et habite 47 Manningtree Gardens, Earls Court Road. »

Les mains avaient été recouvertes d'un film plastique, les ongles rouges luisant à travers comme s'ils avaient été plongés dans du sang. Le docteur Kynaston leva doucement les mains et les croisa sur la poitrine de la jeune femme. Le drap de plastique fut replié sur le corps et la fermeture à glissière de la housse mortuaire remontée. Le photographe commença à démonter sa lampe et le docteur Kynaston, les mains nues cette fois, retira sa combinaison et la rangea dans son sac diligence. Le fourgon mortuaire avait été appelé et Piers était descendu l'attendre. À cet instant, la porte s'ouvrit et une femme entra d'un pas décidé.

Kate intervint d'une voix tranchante : « Mrs Strickland, que faites-vous ici ? »

Mrs Strickland répondit calmement : « Nous sommes mercredi matin. Je viens tous les mercredis de neuf heures et demie à une heure, et le vendredi de deux à cinq. Ce sont mes heures de présence. Je pensais que vous en étiez informés.

— Qui vous a fait entrer ?

— Miss Godby, évidemment. Elle sait parfaitement que les bénévoles doivent respecter scrupuleusement leurs engagements. Elle m'a expliqué que le musée était fermé aux visiteurs, mais cela ne me concerne pas. »

Elle s'approcha de la housse mortuaire sans répugnance apparente. « Il y a un cadavre là-dedans, de toute évidence. J'ai senti l'odeur bien particulière de la mort dès que j'ai ouvert la porte de la bibliothèque. J'ai l'odorat très fin. Je me demandais ce qu'était devenu le groupe de visiteurs de Mr Ackroyd. On m'avait prévenue qu'ils passeraient à la bibliothèque et j'avais sorti quelques-unes de nos publications les plus intéressantes pour les leur montrer. Je suppose que, vu les circonstances, ils ne viendront pas.

— Ils sont repartis, Mrs Strickland, dit Dalglish, et je me vois dans l'obligation de vous demander d'en faire autant.

— Je m'en irai dans dix minutes, comme d'habitude. Il faut que je range la petite exposition que j'avais préparée. J'ai bien l'impression

d'avoir perdu mon temps. Quelqu'un aurait tout de même pu me prévenir. D'ailleurs, que se passe-t-il ? Une seconde mort suspecte, probablement, commandant, puisque vous êtes ici. Ce n'est pas quelqu'un du musée, j'espère ?

— Non, non, Mrs Strickland, rassurez-vous. » Soucieux de se débarrasser d'elle sans la contrarier, Dalglish fit preuve de patience.

« Un homme, certainement, poursuivit-elle. Je vois que vous n'avez pas de sac à main. Une femme ne se promène jamais sans sac à main. Et ces fleurs fanées ? On dirait des violettes du Cap. Ce sont bien des violettes, n'est-ce pas ? C'est une femme ?

— En effet, mais je vous prierai de n'en parler à personne. Il faut que nous prévenions sa famille. Quelqu'un a dû remarquer son absence, s'inquiéter. Tant que la famille n'est pas informée, toute fuite pourrait nuire à l'enquête et causer des souffrances à autrui. Je suis sûr que vous le comprendrez. Nous ne savions pas que vous étiez au musée, je suis navré. Heureusement que vous n'êtes pas entrée plus tôt.

— Les cadavres ne m'émeuvent guère. Les vivants si, de temps en temps. Je ne dirai pas un mot. Je suppose que la famille est au courant... les Dupayne, je veux dire ?

— Miss Dupayne était présente quand nous avons découvert le corps, Mr Calder-Hale aussi. L'un ou l'autre, sinon les deux, aura certainement téléphoné à Marcus Dupayne. »

Mrs Strickland se détourna enfin. « Elle était dans la malle, c'est ça ?

— Oui, reconnut Dalglish.

— Avec les violettes ? Quelqu'un cherchait-il à établir un lien avec Violette Kaye ? »

Leurs regards se croisèrent, sans la moindre trace de complicité. On aurait pu croire que les confidences de l'appartement du Barbican, le vin partagé, ces quelques instants d'intimité n'avaient jamais existé. Il aurait pu s'adresser à une parfaite étrangère. Cherchait-elle ainsi à prendre ses distances avec quelqu'un à qui elle avait fait de dangereux aveux ?

« Mrs Strickland, reprit Dalglish, il faut absolument que vous vous retiriez maintenant. Nous avons à faire.

— Bien sûr. Loin de moi l'intention d'empêcher la police de faire son travail. » Son ton était ironique. Se dirigeant vers la porte, elle se retourna et dit : « Elle n'était pas dans la malle vendredi dernier à seize heures, si ce renseignement peut vous être d'une quelconque utilité. »

Un profond silence accueillit ces propos. Si Mrs Strickland avait cherché à faire une sortie théâtrale, elle avait réussi.

La voix de Dalglish était parfaitement calme : « Comment pouvez-

vous en être sûre, Mrs Strickland ?

— Parce que j'étais là au moment où Ryan Archer a ouvert la malle. Vous voudrez sans doute savoir pourquoi. »

Dalglish dut résister à l'envie ridicule de rétorquer que ça lui était parfaitement égal. Mrs Strickland poursuivit : « Pure curiosité – ou peut-être vaudrait-il mieux parler de curiosité impure. Je crois que ce jeune homme a toujours eu envie de voir ce qu'il y avait dans cette malle. Il venait de finir de passer l'aspirateur dans le couloir, devant la bibliothèque. L'heure était mal choisie, comme toujours, en fait. J'ai du mal à me concentrer avec ce déplaisant bruit de fond et quand il y a des visiteurs, il doit s'interrompre. En tout cas, il était là. Quand il a arrêté l'aspirateur, il est entré à la bibliothèque. Je ne sais pas pourquoi. Il avait peut-être envie de compagnie. Je venais de finir de rédiger quelques nouvelles notices pour les objets de l'affaire Wallace et il est venu les regarder. Je lui ai dit que j'allais les porter dans la salle des Meurtres et il m'a demandé s'il pouvait m'accompagner. Je n'ai pas vu de raison de refuser.

— Vous êtes sûre de l'heure ?

— Tout à fait. Nous sommes entrés dans cette salle juste avant seize heures. Nous avons dû rester à peu près cinq minutes. Ensuite, Ryan est allé chercher ses gages. Je suis partie un peu après dix-sept heures. Muriel Godby était à l'accueil et, comme vous le savez, elle m'a proposé de me déposer à la station de métro d'Hampstead. J'ai attendu que Tally Clutton et elle aient fini leur tournée d'inspection. Il devait être à peu près dix-sept heures vingt quand nous sommes enfin parties.

— Et la malle était vide ? » demanda Kate.

Mrs Strickland la regarda. « Ryan n'est peut-être pas le plus futé ni le plus sérieux des garçons, mais s'il avait trouvé un cadavre dans la malle, je pense qu'il me l'aurait dit. D'ailleurs, d'autres signes me l'auraient appris, enfin, si elle y était depuis un certain temps.

— Vous rappelez-vous les propos que vous avez échangés ? Quelque chose d'important ?

— Il me semble avoir rappelé à Ryan qu'il n'était pas censé toucher aux objets exposés. Je ne lui ai pas fait de reproche. Son geste me semblait bien naturel. Il a dû dire que la malle était vide et qu'il ne voyait pas de trace de sang. Il avait l'air déçu. »

Dalglish se tourna vers Kate. « Voyez si vous pouvez mettre la main sur Ryan Archer. Nous sommes mercredi, il devrait être ici. L'avez-vous vu en arrivant ?

— Non, commandant. Il doit être quelque part au jardin.

— Essayez de le trouver et demandez-lui confirmation de cette histoire. Ne lui dites pas pourquoi. Il l'apprendra bien assez tôt. Le plus tard sera le mieux. Je ne suis pas sûr qu'il soit capable de résister

à l'envie de tout raconter. Mais maintenant, il faut avant tout prévenir la famille. »

Mrs Strickland fit mine de se retirer. « Demandez-lui confirmation, je vous en prie. Mais si j'étais vous, j'évitais de le rudoyer. Il risque de tout nier. »

Elle s'éloigna. Dévalant l'escalier, Kate la vit regagner la bibliothèque.

Benton-Smith montait la garde à la porte d'entrée et fit un signe de tête en direction du bureau : « Ils s'impatientent. Miss Dupayne est sortie deux fois pour demander quand le commandant allait les recevoir. Apparemment, on a besoin d'elle à l'institution. Ils attendent une nouvelle élève éventuelle et ses parents viennent faire l'inspection des locaux. Voilà pourquoi Lady Swathling a téléphoné tout à l'heure.

— Dites à Miss Dupayne qu'il n'y en a plus pour longtemps. Avez-vous vu Ryan Archer ?

— Non, pourquoi ?

— Mrs Strickland vient de nous apprendre qu'elle se trouvait avec lui dans la salle des Meurtres vendredi dernier vers seize heures, et qu'il a ouvert la malle. »

Benton déverrouillait déjà la porte. « Voilà qui est intéressant. Est-elle sûre de l'heure ?

— Il semblerait. Il faut que je vérifie avec Ryan. Nous sommes mercredi. Il devrait être ici. »

La journée était toujours aussi triste, mais Kate fut heureuse de sortir du musée et de respirer un peu. Elle courut jeter un coup d'œil dans l'allée, mais ne vit pas trace de Ryan. Le fourgon mortuaire arrivait et, sous ses yeux, Benton-Smith sortit du musée et se précipita pour ouvrir la barrière. Elle ne s'attarda pas. Ils n'avaient pas besoin d'elle pour retirer le corps. Elle devait trouver Ryan. Passant à l'arrière du musée, devant le garage incendié, elle l'aperçut qui travaillait dans le jardin de Mrs Clutton. Il portait un épais duffle-coat au-dessus de son jean crasseux et un bonnet de laine à pompon. Agenouillé à côté du massif situé devant la fenêtre, il enterrait des bulbes à l'aide d'un plantoir. Il leva les yeux à son approche et elle décela dans son regard un mélange de méfiance et de crainte.

« Il faut les planter plus profondément que ça, Ryan, dit-elle. Mrs Faraday ne vous a pas montré ?

— Elle sait pas que je suis ici. Ça lui serait bien égal, d'ailleurs. Je peux venir travailler chez Mrs Tally quand j'ai le temps. C'est pour lui faire une surprise au printemps prochain.

— C'est vous qui allez être surpris, Ryan, s'ils ne donnent rien. Vous les plantez la tête en bas.

— Il y a un sens ? » Il baissa les yeux vers son dernier trou avec un certain désarroi.

« Ils vont probablement se retourner et finir par sortir quand même, le rassura Kate. Je ne m'y connais pas très bien. Dites-moi, Ryan, avez-vous regardé ce qu'il y a dans la malle de la salle des Meurtres ? Je parle de vendredi dernier. Vous avez soulevé le couvercle ? »

D'un geste brusque, il enfonça le plantoir profondément dans le sol. « Moi ? Jamais de la vie. Pourquoi est-ce que j'aurais fait ça ? J'ai pas le droit d'aller dans la salle des Meurtres.

— Mrs Strickland prétend qu'elle vous y a accompagné. Mais peut-être ment-elle ? »

Il réfléchit un instant avant d'admettre : « Finalement, peut-être que si. J'ai oublié. De toute façon, qu'est-ce que ça peut faire ? C'est seulement une malle vide.

— Donc, elle était vide ?

— En tout cas, j'ai pas vu de cadavre de pute à l'intérieur. Il n'y avait même pas de sang. Mrs Strickland était là, elle peut vous le dire. Quelqu'un s'est plaint ?

— Non, non, Ryan, personne. Nous tenions simplement à vérifier certains faits. Vous dites bien la vérité, cette fois ? Vous étiez avec Mrs Strickland juste avant de quitter le musée, et vous avez regardé dans la malle ?

— C'est ce que je viens de dire, non ? » Il leva alors les yeux et elle vit l'horreur envahir lentement son regard. « Pourquoi est-ce que vous me demandez ça ? Pourquoi est-ce que ça intéresse la police ? Vous avez trouvé quelque chose, c'est ça ? »

Il serait plus que fâcheux qu'il fasse la moindre révélation avant que les proches ne soient informés. Il aurait même mieux valu que personne ne sache rien. Mais il fallait être réaliste ; il apprendrait la vérité tôt ou tard. « Nous avons trouvé un corps dans la malle, reconnu Kate, mais nous ne savons pas comment il y est arrivé. En attendant, je vous demanderai de ne rien dire à personne. Si vous parlez, nous le saurons, parce que vous êtes le seul à pouvoir le faire. Vous me comprenez bien, Ryan ? »

Il acquiesça. Elle le regarda prendre un autre bulbe de ses mains terreuses et l'introduire soigneusement dans le trou. Il avait l'air incroyablement jeune et vulnérable. Kate éprouva un élan embarrassant et, songea-t-elle, irrationnel de pitié. Elle répéta : « Vous me promettez de ne rien dire, Ryan ?

— Et Mrs Tally ? demanda-t-il d'un ton maussade. Je ne peux pas en parler à Mrs Tally ? Elle va bientôt revenir. Elle a fait réparer son vélo et elle est allée faire des courses à Hampstead.

— Nous lui annoncerons la nouvelle nous-mêmes. Et si vous rentriez chez vous, maintenant ?

— Je loge ici. Enfin, c'est-à-dire que Mrs Tally m'héberge pour le

moment. Je partirai quand je serai prêt.

— Quand Mrs Tally rentrera, pouvez-vous l'avertir que la police est là et lui demander de passer au musée ? Mrs Tally, Ryan, pas vous.

— D'accord, je le lui dirai. Je suppose que je peux lui dire pourquoi ? »

Il leva les yeux vers elle, le visage empreint d'une fausse innocence. Elle ne se laissa pas abuser. « Ne lui dites rien, Ryan. Faites ce que je vous demande. Nous vous reparlerons plus tard. »

Kate repartit sans rien ajouter. Le fourgon mortuaire, sinistre dans son anonymat noir, était toujours devant l'entrée. Elle était arrivée devant le musée quand elle entendit un bruit de roues sur le gravier. Se retournant, elle vit Mrs Clutton descendre l'allée à bicyclette. Son panier était rempli de sachets en plastique. Elle descendit de vélo et fit prudemment rouler son engin sur le bas-côté gazonné pour contourner le poteau de la barrière. Kate se dirigea vers elle.

« Je viens de parler à Ryan, dit-elle. J'ai une bien triste nouvelle à vous apprendre. Nous avons découvert un autre corps, celui d'une jeune femme, dans la salle des Meurtres. »

Les mains de Mrs Clutton se crispèrent sur le guidon. « Mais j'ai fait le ménage dans la salle des Meurtres ce matin à neuf heures ! Elle n'y était pas. »

Impossible d'atténuer la brutalité des faits. « Elle était dans la malle, Mrs Clutton.

— Oh, mon Dieu, quelle horreur ! J'ai toujours redouté ça, qu'un enfant ne s'y cache et n'arrive plus à sortir. C'est absurde, bien sûr. Les enfants n'ont pas le droit d'entrer dans la salle des Meurtres et un adulte ne se laisserait pas enfermer comme ça. Le couvercle ne bascule pas tout seul, et il n'est certainement pas bien lourd. Que s'est-il passé ? »

Elles avaient commencé à se diriger côte à côte vers la maison. Kate répondit : « J'ai bien peur qu'il ne s'agisse pas d'un accident. La jeune femme en question a été étranglée. »

Mrs Clutton chancela et, un instant, Kate crut qu'elle allait tomber. Elle lui tendit une main secourable. Mrs Clutton s'appuyait sur sa bicyclette, les yeux fixés sur le fourgon mortuaire, au loin. Elle l'avait déjà vu. Elle savait ce que c'était. Mais elle s'était ressaisie.

« Une nouvelle mort, un nouveau meurtre, dit-elle. Sait-on qui c'est ?

— Il semblerait qu'il s'agisse d'une certaine Celia Mellock. Ce nom vous dit-il quelque chose ?

— Non. Strictement rien. Mais comment a-t-elle pu entrer ? Il n'y avait personne au musée hier soir, quand nous avons fait notre tournée, Muriel et moi.

— Le commandant Dalgliesh est ici. Mr et Miss Dupayne, ainsi que

Mr Calder-Hale aussi. Voulez-vous bien les rejoindre ?

— Et Ryan ?

— Je ne crois pas que nous ayons besoin de lui pour le moment. Le cas échéant, nous l'appellerons. »

Elles étaient arrivées au musée. Mrs Clutton dit : « Je vais ranger mon vélo dans l'abri et je vous rejoins. »

Mais Kate ne la quitta pas. Elle l'accompagna jusqu'à l'abri et attendit qu'elle ait rapporté les sachets du supermarché chez elle. Ryan avait disparu. Pourtant, sa corbeille et son plantoir étaient encore dans le massif. Ensemble, elles rejoignirent le musée en silence.

Lorsque Kate regagna la salle des Meurtres, le docteur Kynaston était parti.

Dalgliesh demanda à Kate : « Où sont-ils ? »

— Dans la salle des Peintures, commandant, Calder-Hale aussi. Tally Clutton est revenue. Elle est avec eux. Voulez-vous les voir ensemble ?

— Ce serait un bon moyen de comparer leurs versions des faits. Nous connaissons l'heure de la mort avec une relative précision. D'après le témoignage de Mrs Strickland et les premières constatations du docteur Kynaston, le décès a dû intervenir vendredi soir, pas très tard probablement. Le bon sens suggérerait qu'elle soit morte peu avant ou peu après l'assassinat de Dupayne. Un double meurtre. Je me refuse à croire que deux assassins aient été à l'œuvre au même endroit, le même soir et presque à la même heure. »

Laissant Benton-Smith dans la salle des Meurtres, Dalgliesh, Kate et Piers descendirent ensemble, traversant le hall désert pour rejoindre la salle des Peintures. En entrant, ils eurent l'impression que six paires d'yeux se tournaient vers eux simultanément. Mrs Strickland et Caroline Dupayne avaient approché les fauteuils de la cheminée. Muriel Godby et Tally Clutton étaient assises sur le banc capitonné, au milieu de la pièce. Marcus Dupayne et James Calder-Hale se tenaient près de l'une des fenêtres. L'image de Muriel Godby et de Tally Clutton rappela à Kate les patientes qu'elle avait vues dans la salle d'attente d'un cancérologue, parfaitement conscientes de leur présence respective, mais n'échangeant pas une parole et évitant soigneusement de croiser le regard d'autrui, de crainte de devoir assumer le fardeau supplémentaire d'une angoisse étrangère. Mais elle perçut également un mélange d'excitation et d'appréhension, auquel seule Mrs Strickland semblait imperméable.

Dalgliesh prit la parole : « Puisque vous voici tous réunis ici, j'en profiterai pour vous confirmer une information dont vous disposez déjà et vous demander ce que vous pouvez nous dire au sujet de ce dernier décès. Le musée restera fermé jusqu'à ce que les techniciens aient terminé d'inspecter l'ensemble des locaux. J'aurai besoin de toutes les clés. Combien de jeux existe-t-il et qui les possède ? »

Ce fut Caroline Dupayne qui répondit : « Nous en avons chacun un

trousseau, mon frère et moi. Mr Calder-Hale en a un aussi, ainsi que Miss Godby, Mrs Clutton et les deux bénévoles. Nous en avons un jeu de réserve au bureau.

— En ce moment, c'est moi qui ouvre la porte à Mrs Strickland, intervint Muriel Godby. Elle m'a annoncé il y a une dizaine de jours qu'elle avait égaré ses clés. Je lui ai suggéré d'attendre une semaine ou deux avant d'en faire faire des doubles. »

Mrs Strickland n'ajouta aucun commentaire.

Dalgliesh se tourna vers Caroline. « Je vous demanderai également de bien vouloir m'accompagner cet après-midi, pour inspecter votre appartement. »

Caroline eut du mal à conserver son calme. « Est-ce vraiment indispensable, commandant ? Le seul accès aux salles du musée depuis mon appartement est toujours fermé à clé, et je suis la seule, avec Miss Godby, à posséder la clé de l'entrée du rez-de-chaussée.

— Je ne vous le demanderais pas si ce n'était pas nécessaire.

— Nous ne pouvons pas quitter le musée comme cela, observa Calder-Hale. Il me reste des choses à faire, ne serait-ce que des papiers à rassembler pour pouvoir travailler chez moi demain.

— Personne ne vous demande de partir à la minute, précisa Dalgliesh, mais j'aimerais avoir toutes les clés avant la fin de l'après-midi. Entre-temps, les techniciens et l'inspecteur Benton-Smith seront sur les lieux, et la salle des Meurtres sera évidemment fermée à tout le monde. »

Le sous-entendu était aussi clair que déplaisant. Tant qu'ils n'auraient pas quitté le musée, ils seraient soumis à une surveillance discrète mais efficace.

Marcus Dupayne intervint : « Il ne s'agit donc pas d'un accident ? Je m'étais dit que cette jeune fille s'était peut-être introduite dans la malle, par curiosité peut-être, ou à la suite d'un pari. Le couvercle aurait pu retomber, l'empêchant de ressortir. N'est-ce pas envisageable ? Qu'elle soit morte asphyxiée ?

— Malheureusement pas, répondit Dalgliesh. Mais avant de poursuivre cet entretien, je souhaiterais que nous laissions le champ libre aux techniciens. Mrs Clutton, verriez-vous un inconvénient à ce que nous nous replions dans votre salon ? »

Tally Clutton et Mrs Strickland s'étaient levées. Déconcertée, Tally tourna les yeux vers Caroline Dupayne. Celle-ci haussa les épaules : « Vous y êtes chez vous. C'est à vous de voir. S'il y a de la place pour tout le monde, pourquoi pas ?

— Je pense que oui, dit Tally. Je pourrais prendre quelques chaises à la salle à manger.

— Dans ce cas, fit Caroline Dupayne, allons-y et qu'on en finisse. »

Le petit groupe quitta la salle et s'arrêta à l'extérieur pendant que

Dalgliesh la refermait à clé. Ils contournèrent la maison en silence, comme un cortège funèbre quittant tristement le crématorium. Franchissant le porche du pavillon dans le sillage de Dalgliesh, Kate s'attendait presque à trouver des sandwiches au jambon et une boisson réconfortante star la table du salon.

Une certaine animation régna dans la pièce pendant que Marcus Dupayne, assisté de Kate, allait chercher des sièges supplémentaires et que tout le monde s'installait autour de la table centrale. Seules Caroline Dupayne et Mrs Strickland semblaient parfaitement à l'aise. Ayant jeté leur dévolu sur deux sièges, elles s'assirent aussitôt et attendirent, Caroline Dupayne avec une expression d'assentiment maussade et Mrs Strickland avec un air d'impatience contenue ; elle semblait disposée à rester aussi longtemps que l'entretien lui inspirerait quelque intérêt.

C'était un lieu incongru pour une telle réunion, et son intimité sereine s'accordait mal avec l'affaire qui les occupait. Dans la cheminée, le feu artificiel était déjà allumé, mais le gaz était réglé très bas, sans doute, songea Kate, au bénéfice du gros chat roux roulé en boule dans le plus confortable des deux fauteuils situés près de l'âtre. Piers, qui souhaitait observer la scène avec un peu de recul, le délogea sans égard et le chat, outré, se dirigea vers la porte, la queue battant l'air violemment, avant de filer dans l'escalier. Tally Clutton s'écria : « Oh, mon Dieu, il va monter sur le lit. Gros-Matou sait pourtant que c'est défendu. Excusez-moi. »

Elle se précipita à ses trousses pendant que les autres attendaient, mal à l'aise comme des invités arrivés au mauvais moment. Tally réapparut sur le seuil, portant dans ses bras un Gros-Matou docile. « Je vais le faire sortir, dit-elle. D'habitude, il reste dehors jusqu'en fin d'après-midi, mais ce matin, il s'est installé dans le fauteuil et s'est endormi. Je n'ai pas eu le cœur de le déranger. »

Ils l'entendirent réprimander le chat puis perçurent le claquement de la porte d'entrée qui se refermait. Caroline Dupayne regarda son frère, les sourcils relevés, la bouche tordue dans un petit sourire sarcastique. Ils étaient enfin prêts.

Debout à côté de la fenêtre sud, Dalgliesh commença : « La victime est une certaine Celia Mellock. Quelqu'un d'entre vous la connaît-il ? »

Le coup d'œil que Muriel Godby adressa à Caroline Dupayne ne lui échappa pas. Mais elle ne dit rien et ce fut Caroline qui répondit : « Miss Godby et moi-même la connaissons – ou plus exactement, nous la connaissions. Elle a fréquenté Swathling l'année dernière, mais elle est partie à la fin du trimestre de printemps. Je veux parler du printemps 2001. Miss Godby avait travaillé comme réceptionniste à l'institution au cours du trimestre précédent. Je n'ai pas revu Celia depuis son départ. Je ne l'ai jamais eue comme élève, mais je lui ai

fait passer son entretien d'admission, en présence de sa mère. Elle n'est restée chez nous que deux trimestres, et je ne peux pas dire que son séjour ait été très concluant.

— Ses parents vivent-ils en Angleterre ? Nous avons l'adresse de Miss Mellock, 47, Manningtree Gardens, Earls Court Road. Nous avons téléphoné, mais il n'y a personne pour le moment.

— Il doit s'agir de son adresse personnelle, pas de celle de ses parents. Je peux vous donner quelques informations sur sa famille, mais c'est assez limité. Sa mère s'est remariée – c'est son troisième mariage – un mois environ avant que Celia n'arrive à l'institution. Je ne me souviens pas du nom de son mari. Je crois que c'est un industriel. Riche, bien sûr. Celia elle-même était loin d'être pauvre. Son père lui a laissé un fonds en fidéicommiss et elle a pu disposer du capital le jour de ses dix-huit ans. Beaucoup trop tôt, à mon sens, mais c'est comme ça. Je crois me souvenir que sa mère passait généralement l'hiver à l'étranger. Si elle n'est pas à Londres, elle est probablement aux Bermudes.

— Vous avez une excellente mémoire, dit Dalglish. Merci. »

Caroline Dupayne haussa les épaules. « Il est rare que je me trompe dans mes choix. Ça a pourtant été le cas cette fois-là. Les échecs ne sont pas fréquents à Swathling. Je ne les oublie pas facilement. »

Kate prit alors la relève, s'adressant à Muriel Godby : « Vous connaissiez bien Miss Mellock à l'époque où vous travailliez dans l'institution ?

— Non, très peu. Je n'avais pas beaucoup de relations avec les élèves. Et celles que j'avais n'étaient pas particulièrement agréables. Certaines jeunes filles ne m'appréciaient pas, je ne saurais vous dire pourquoi. Il y en avait une ou deux qui étaient même franchement agressives, et je ne suis pas près de les oublier. Celia Mellock n'en faisait pas partie. Il ne me semble pas qu'elle ait été très souvent présente dans l'établissement. Je ne suis même pas sûre que nous nous soyons jamais adressé la parole.

— Y a-t-il parmi vous quelqu'un d'autre qui connaissait cette jeune fille ? » Personne ne répondit, mais tous secouèrent la tête. « Quelqu'un aurait-il une idée de la raison pour laquelle elle aurait pu se trouver au musée ? »

Ils secouèrent à nouveau la tête. « Tout simplement pour le visiter, suggéra Marcus Dupayne, seule ou avec son assassin. Ils ne se sont certainement pas rencontrés ici par hasard. Miss Godby se rappelle peut-être lui avoir vendu un billet. »

Tous les regards se tournèrent vers Muriel. « Je ne suis pas sûre que je l'aurais reconnue. Elle aurait peut-être pu me reconnaître et m'adresser la parole. En tout cas, il ne me semble pas qu'elle soit entrée au musée pendant que j'étais à l'accueil.

— Vous devez avoir le nom et l'adresse de la mère de Miss Mellock à Swathling, dit Dalglish à Caroline. Pourriez-vous appeler l'institution et demander ses coordonnées, je vous prie ? »

Sa requête était manifestement importune. « Cela me paraît un peu difficile, objecta Caroline. Cette jeune fille est partie l'année dernière et après être restée deux trimestres seulement !

— Ne me dites pas que vous détruisez les archives aussi rapidement. Inutile de vous adresser à Lady Swathling. Demandez à l'une des secrétaires de consulter les fichiers. N'êtes-vous pas sous-directrice ? Pourquoi ne pourriez-vous pas demander les informations que vous souhaitez ? »

Elle hésitait encore. « N'y a-t-il pas d'autre moyen de vous les procurer ? La mort de cette fille n'a rien à voir avec Swathling !

— Nous n'en savons rien pour le moment. Celia Mellock est une ancienne élève de Swathling, vous êtes sous-directrice, elle a été retrouvée morte dans votre musée.

— Si vous présentez les choses comme cela...

— Je les présente comme cela, en effet. Il faut que nous prévenions ses proches. Il y a certainement d'autres moyens de trouver leur adresse, mais celui-ci est le plus rapide. »

Caroline ne souleva pas d'autre objection. Elle se dirigea vers le téléphone.

« Miss Cosgrove ? Il me faudrait l'adresse et le numéro de téléphone de la mère de Celia Mellock. Le dossier se trouve dans le classeur de gauche, dans la partie réservée aux anciennes élèves. »

L'attente dura une bonne minute, puis Caroline nota les informations et les tendit à Dalglish. « Merci », dit-il avant de remettre le papier à Kate : « Voyez si vous pouvez prendre rendez-vous le plus rapidement possible. »

Kate n'avait pas besoin qu'on lui demande de passer l'appel à l'extérieur du pavillon, sur son portable. La porte se referma derrière elle.

Le ciel s'était un peu éclairci, mais le soleil ne perçait toujours pas, et le vent était frais. Kate décida d'appeler depuis sa voiture. L'adresse se trouvait dans Brook Street et l'onctuosité de la voix qui lui répondit indiquait qu'elle avait affaire à un domestique. Lady Holstead et son époux se trouvaient dans leur résidence des Bermudes. Il n'était pas autorisé à communiquer leur numéro de téléphone.

Kate se présenta : « Inspecteur principal Miskin, de New Scotland Yard. Si vous souhaitez vérifier mon identité, je vous donnerai un numéro que vous pourrez appeler. Mais je préférerais ne pas perdre de temps. Il faut que je parle à Sir Daniel de toute urgence. »

Il y eut un instant de silence. La voix reprit : « Pourriez-vous attendre un instant, je vous prie, inspecteur ? »

Kate entendit un bruit de pas. Trente secondes plus tard, la voix lui indiquait le numéro des Bermudes, le répétant consciencieusement.

Kate coupa la communication et réfléchit un instant avant de passer le second appel. Elle n'avait pas le choix ; il fallait impérativement annoncer la nouvelle par téléphone et sans délai. Elle calcula qu'il devait y avoir un décalage horaire de quatre heures. Son appel arriverait un peu tôt, sans doute, mais rien d'indécent. Elle composa le numéro et on lui répondit presque immédiatement.

Une voix d'homme, sèche et indignée : « Oui ? Qui est-ce ? »

— Inspecteur principal Kate Miskin, de New Scotland Yard. Je voudrais parler à Sir Daniel Holstead.

— Lui-même. Vous avez vu l'heure ? Que se passe-t-il ? Encore une tentative de cambriolage à Londres ?

— Êtes-vous seul, Sir Daniel ?

— Oui. Pourriez-vous enfin me dire de quoi il s'agit ?

— C'est à propos de votre belle-fille. »

Sans laisser à Kate le temps de poursuivre, il s'exclama : « Bon sang, qu'a-t-elle encore inventé ? Écoutez, mon épouse n'est plus responsable d'elle et je ne l'ai jamais été. Elle a dix-neuf ans, elle vit comme elle l'entend, elle a un appartement à elle. Qu'elle règle ses problèmes toute seule. Dès le jour où elle a su parler, elle n'a causé que des ennuis à sa mère. Qu'y a-t-il cette fois ? »

Manifestement, Sir Daniel ne brillait pas par sa vivacité d'esprit au saut du lit. C'était bon à savoir.

« De mauvaises nouvelles, j'en ai peur, Sir Daniel, répondit Kate. Celia Mellock a été assassinée. Son corps a été découvert ce matin au musée Dupayne, à Hampstead Heath. »

Le silence fut si total que Kate se demanda si son correspondant l'avait entendue. Elle allait reprendre la parole quand Holstead demanda : « Assassinée ? Comment ? »

— Étranglée.

— Vous dites qu'on a retrouvé Celia étranglée dans un musée ? C'est de l'humour noir, ou quoi ?

— J'ai bien peur que non. Vous pouvez vérifier en téléphonant au Yard. Nous avons préféré vous prévenir le premier, pour que vous puissiez annoncer cette triste nouvelle à votre femme. Je suis désolée. Ça doit être un terrible choc.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Je vais faire préparer l'avion de la société. Nous rentrons aujourd'hui même. Encore que nous n'ayons rien de bien intéressant à vous dire. Cela fait six mois que nous n'avons pas vu Celia, ni l'un ni l'autre. Elle ne téléphone jamais. Je ne vois pas pourquoi elle le ferait, d'ailleurs. Elle a sa vie. Elle n'a jamais caché qu'elle n'avait pas très envie que nous nous en mêlions. Je vais prévenir Lady Holstead. Je vous ferai connaître l'heure de

notre arrivée. J'imagine que vous ne savez pas qui a fait le coup ?

— Pas pour le moment, non, Sir Daniel.

— Pas de suspect ? Pas de petit ami connu ? Rien ?

— Pas pour le moment.

— Qui est chargé de l'affaire ? Quelqu'un que je connais ?

— Le commandant Adam Dalgliesh. Il viendra vous voir, vous et votre épouse, dès votre retour. D'ici là, nous en saurons peut-être davantage.

— Dalgliesh ? Ça me dit quelque chose. J'appellerai le préfet de police dès que j'aurai prévenu mon épouse. Vous auriez pu m'annoncer la nouvelle avec un peu plus de ménagements. Au revoir, inspecteur. »

Il raccrocha brutalement sans laisser à Kate le temps de répondre. Il n'avait pas tort, songea-t-elle. Si elle avait annoncé le meurtre immédiatement, elle n'aurait pas été témoin de ce bref accès de ressentiment. Elle en savait un peu plus sur Sir Daniel Holstead qu'il ne l'aurait souhaité. Cette idée lui inspira une certaine satisfaction ; elle se demanda pourquoi ce sentiment se mêlait d'un peu de honte.

Kate regagna le pavillon et se rassit, avec un petit signe de tête de confirmation à l'adresse de Dalglish : message transmis. Ils pourraient discuter des détails plus tard. Elle vit que Marcus Dupayne était toujours en bout de table, ses mains jointes devant lui, le visage figé comme un masque. Il s'adressa alors à Dalglish : « Je suppose que nous sommes libres de partir, si l'un de nous le souhaite ou y est obligé ? »

— Bien sûr. Je vous ai réunis ici parce j'aurai plus de chances d'obtenir rapidement les informations dont j'ai besoin en vous interrogeant tout de suite. Mais si cela ne convient pas à l'un de vous, je me débrouillerai pour le voir plus tard.

— Merci, dit Marcus. Il ne me paraissait pas inutile de préciser les choses, sur le plan juridique. Nous sommes évidemment prêts, ma sœur et moi, à coopérer dans toute la mesure de nos moyens. Cette mort est un choc effroyable. Une tragédie aussi... pour cette jeune fille, pour sa famille et pour le musée. »

Dalglish ne répondit pas. Il se demandait intérieurement si le musée en pâtirait. Après sa réouverture, la salle des Meurtres exercerait encore plus d'attrait. Il voyait très bien Mrs Strickland assise à la bibliothèque, encadrée par les Dupayne, ses délicates mains arthritiques occupées à rédiger une nouvelle notice : *La malle dans laquelle les corps de Violette Kaye et Celia Mellock ont été découverts se trouve actuellement entre les mains de la police. L'objet que vous voyez ici est cependant d'époque et de style identiques à l'original.* Une image déplaisante.

« Pourriez-vous, dit-il, tous autant que vous êtes, me retracer ce qui s'est passé vendredi dernier ? Nous savons, bien sûr, ce que vous avez fait après la fermeture du musée. Ce que je voudrais maintenant, c'est le récit détaillé de tous les événements de la journée. »

Caroline Dupayne regarda Muriel Godby. Ce fut elle qui commença, mais progressivement toute l'assistance, à l'exception de Calder-Hale, compléta ou confirma ses propos. Une image détaillée de la journée se dessina, heure après heure, depuis l'instant où Tally Clutton était arrivée, à huit heures, pour faire le ménage, jusqu'à celui où Muriel Godby avait enfin fermé la porte à clé et conduit Mrs Strickland à la station de métro de Hampstead.

« Celia Mellock et son assassin, conclut Piers, ont donc eu deux occasions de s'introduire dans le musée sans se faire voir : à dix heures du matin et à treize heures trente, quand Miss Godby a quitté l'accueil pour aller chercher Mrs Clutton chez elle.

— Je ne me suis certainement pas absentée plus de cinq minutes, précisa Muriel Godby. Si nous avons une installation téléphonique correcte, ou si Mrs Clutton acceptait d'avoir un portable, je n'aurais pas besoin d'aller jusqu'au pavillon. Comment voulez-vous faire avec une installation aussi vétuste ? Nous n'avons même pas de répondeur.

— À supposer, reprit Piers, que Miss Mellock et son assassin soient entrés sans se faire voir, auraient-ils pu se cacher quelque part pendant la nuit ? Quelles sont les mesures de sécurité concernant l'intérieur même du musée ? »

Muriel Godby répondit : « Après dix-sept heures, une fois la porte d'entrée fermée aux visiteurs, je fais une tournée avec Tally pour vérifier qu'il n'y a plus personne dans les salles. Puis je ferme à clé les deux seules portes munies de serrures, la salle des Peintures et la bibliothèque. Ce sont les salles qui contiennent les objets les plus précieux. Aucune autre pièce n'est fermée à clé, sauf le bureau de Mr Calder-Hale et ce n'est pas moi qui m'en occupe. Sa porte reste généralement fermée quand il n'est pas là, mais je n'ai pas vérifié. »

Calder-Hale prit la parole pour la première fois. « Si vous l'aviez fait, vous auriez constaté qu'elle l'était.

— Et le sous-sol ? demanda Piers.

— J'ai ouvert la porte et j'ai vu que la lumière était restée allumée. J'ai regardé en bas, depuis la plate-forme métallique. Il n'y avait personne, et j'ai éteint. Cette porte n'a pas de serrure. J'ai aussi vérifié avec Mrs Clutton que toutes les fenêtres étaient bien fermées. Je suis partie à cinq heures et quart avec Mrs Strickland et je l'ai déposée à la station de métro de Hampstead. Puis je suis rentrée chez moi. Mais vous savez tout cela, inspecteur. Nous avons déjà été interrogés sur ce qui s'est passé vendredi dernier. »

Piers ignora la protestation. « Quelqu'un aurait donc pu se dissimuler en bas, dans les archives, entre les rayonnages métalliques coulissants. Vous n'êtes pas descendue voir ?

— Inspecteur, intervint Caroline Dupayne, nous administrons un musée, pas un poste de police. À notre connaissance, aucune effraction et aucun vol n'ont été commis ici depuis vingt ans. Pourquoi diable Miss Godby aurait-elle dû aller fouiller le local des archives ? Même si quelqu'un s'y était caché pendant la fermeture du musée, comment serait-il ressorti ? Les fenêtres du rez-de-chaussée sont fermées la nuit. Miss Godby et Mrs Clutton ont fait ce qu'elles avaient à faire. »

Son frère avait gardé le silence jusque-là. « Nous sommes tous bouleversés, remarqua-t-il alors. Inutile de vous dire que nous sommes

aussi désireux que vous de voir ce mystère éclairci et que nous avons l'intention de collaborer pleinement avec vous. Mais il n'y a aucune raison de penser qu'un membre du personnel du musée puisse être lié, de près ou de loin, au décès de cette personne. Miss Mellock et son assassin sont peut-être venus au musée comme de simples visiteurs, et dans un dessein connu d'eux seuls. Nous savons comment ils ont pu entrer, et comment ils auraient pu se cacher. J'ajouterai qu'un intrus aurait parfaitement pu quitter les lieux sans se faire voir. Après la mort de mon frère, ma sœur et moi vous avons attendu dans la salle des Peintures. Nous avons laissé la porte d'entrée entrouverte car nous savions que vous deviez arriver. Nous vous avons attendu plus d'une heure. L'assassin aurait eu largement le temps de s'enfuir discrètement.

— Il aurait pris un gros risque, tout de même, fit observer Mrs Strickland. Vous auriez pu sortir de la pièce, Caroline ou vous, à tout moment. Le commandant Dalglish pouvait aussi arriver n'importe quand. »

Marcus Dupayne accueillit le commentaire avec l'impatience maîtrisée qu'il devait certainement manifester lors de ses réunions de service, en cas d'intervention d'un subordonné. « Il a pris un risque, sans doute. Mais il n'avait pas le choix s'il ne voulait pas rester enfermé toute la nuit au musée. Il lui suffisait de jeter un rapide coup d'œil par la porte du sous-sol pour constater que le hall était vide et la porte entrebâillée. Je ne veux pas dire que le crime a eu lieu au sous-sol. Je pencherais plutôt pour la salle des Meurtres. Mais les archives offraient la cachette la plus sûre – la seule en fait –, en attendant qu'une occasion de s'esquiver se présente. Je n'affirme pas que les choses se sont passées ainsi, je dis simplement que c'est une possibilité.

— Mais la porte de la salle des Peintures était, elle aussi, entrouverte, rappela Dalglish. Si quelqu'un avait traversé le hall, vous l'auriez certainement aperçu, votre sœur ou vous, vous ne croyez pas ?

— De toute évidence, quelqu'un a dû traverser le hall et nous n'avons rien entendu. La réponse est donc irréfutable. Nous avons emporté nos verres devant la cheminée, je m'en souviens parfaitement. Nous étions donc assez éloignés de la porte, et n'avions aucune vue sur le hall. »

Sa sœur regarda Dalglish droit dans les yeux. « Je ne voudrais surtout pas vous donner l'impression de m'immiscer dans votre travail, commandant, mais la présence de Celia au musée ne pourrait-elle pas avoir une explication assez simple ? Elle est peut-être venue avec son amant, qui aurait pu faire partie de ces gens qui cherchent à donner un peu de piment à leurs aventures sexuelles en prenant

quelques risques. Celia aurait pu suggérer le Dupayne comme lieu de rendez-vous. Mon propre statut aura peut-être ajouté un petit frisson supplémentaire. Les choses auront mal tourné et il l'aura tuée. »

Kate était demeurée silencieuse un long moment. Elle se tourna alors vers Caroline : « Ce genre de comportement s'accorderait-il à ce que vous savez de Miss Mellock ? »

La question était visiblement importune et Caroline prit son temps pour y répondre. « Comme je vous l'ai dit, je ne l'ai pas eue comme élève, et je ne sais strictement rien de sa vie privée. Mais c'était une élève difficile, mal dans sa peau, déboussolée. Influençable aussi. De sa part, rien ne saurait m'étonner. »

Nous devrions tous les recruter dans notre équipe, se dit Piers. *Encore une demi-heure, et ils auront résolu les deux crimes*. Ce prétentieux de Marcus Dupayne avait pourtant marqué un point. Le scénario était peut-être improbable, il n'en était pas moins envisageable. Ce serait en tout cas pain bénit pour un avocat. Si cette hypothèse était exacte, avec un peu de chance, Nobby Clark et ses types trouveraient un indice, peut-être dans le local des archives, au sous-sol. Seulement, elle ne l'était pas. Il était impensable que deux assassins distincts se soient trouvés au musée le même soir, presque à la même heure, pour tuer deux victimes aussi différentes. Celia Mellock était morte dans la salle des Meurtres, et non au sous-sol, et il commençait à se douter de la raison pour laquelle on l'avait tuée. Il jeta un coup d'œil à son patron. Le regard de Dalgliesh était sérieux et un peu réservé, presque contemplatif. Piers connaissait bien ce regard. Il se demanda si leurs pensées suivaient le même cours.

« Nous avons déjà vos empreintes, puisqu'elles ont été prises après l'assassinat du docteur Dupayne, dit alors Dalgliesh. Je suis désolé que la mise sous scellés de la salle des Meurtres et la fermeture temporaire du musée vous causent des désagréments. J'espère que nous aurons terminé d'ici lundi. Pour le moment, je pense que nous en avons fini avec tout le monde, à l'exception de Mrs Clutton et de Mrs Strickland. Nous avons toutes vos coordonnées, bien sûr.

— Ne sommes-nous pas en droit de savoir comment cette jeune personne est morte ? demanda Marcus Dupayne. J'imagine que la nouvelle sera rapidement communiquée à la presse. Ne serait-il pas normal que nous en soyons les premiers informés ?

— Il n'y aura aucune fuite, et aucun communiqué avant que les proches n'aient été prévenus. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir garder le silence, afin d'éviter de bouleverser inutilement famille et amis de la victime. Lorsque ce crime sera révélé au public, la presse s'y intéressera, évidemment. Le service des relations publiques de la Metropolitan Police se chargera des journalistes. Mais peut-être feriez-vous bien de prendre quelques mesures pour éviter

d'être importunés.

— Et l'autopsie ? L'enquête judiciaire ? Quel est votre calendrier ? demanda Caroline.

— L'autopsie aura lieu demain matin, et l'enquête judiciaire dès que le bureau du coroner pourra s'en occuper. La procédure sera la même que pour votre frère : l'enquête sera ouverte, et immédiatement ajournée. »

Les Dupayne et Calder-Hale se levèrent pour prendre congé. Piers eut l'impression que le frère et la sœur étaient contrariés de n'avoir pas été invités à assister à la suite de l'entretien. Miss Godby éprouvait apparemment le même sentiment. Elle se leva à contrecœur et jeta à Tally Clutton un regard où se mêlaient curiosité et rancœur.

Une fois la porte refermée, Dalglish s'assit à table et dit : « Merci, Mrs Strickland, de ne pas avoir évoqué les violettes.

— Vous m'aviez demandé de ne pas le faire, je ne l'ai pas fait », répondit-elle d'une voix égale.

Tally Clutton se releva légèrement sur son siège. Elle avait pâli. « Quelles violettes ? » demanda-t-elle.

Kate répondit doucement : « On a trouvé quatre saintpaulias fanés sur le corps, Mrs Clutton. »

Les yeux écarquillés d'horreur, Tally les dévisagea tour à tour. Elle chuchota : « Violette Kaye ! L'assassin a donc décidé de reproduire tous ces crimes ! »

Kate vint s'asseoir à côté d'elle. « C'est une hypothèse que nous devons retenir. Il faut que nous sachions comment l'assassin s'est procuré ces fleurs. »

Dalglish s'adressa à elle sur un ton bienveillant : « Nous avons relevé la présence de petits pots de saintpaulias dans deux pièces, chez Mr Calder-Hale et chez vous. J'ai vu les plantes de Mr Calder-Hale dimanche matin vers dix heures, quand je suis venu l'interroger. Elles étaient intactes à ce moment-là, mais j'ai bien cru qu'il allait les décapiter en descendant son store. L'inspecteur Miskin n'a pas remarqué de tiges brisées quand elle a rejoint les visiteurs dans le bureau de Mr Calder-Hale un peu avant dix heures ce matin, et l'inspecteur Benton-Smith a, lui aussi, vu ces fleurs quand il est entré dans la pièce, peu après la découverte du corps de Celia Mellock. Elles étaient intactes vers dix heures et demie ce matin. Et elles le sont toujours, nous l'avons vérifié. En revanche, il y a quatre tiges brisées sur un des plants que vous avez ici, sur le rebord de votre fenêtre. Il semblerait donc que les violettes de la malle proviennent d'ici. Ce qui voudrait dire que la personne qui les a placées sur le corps de Celia Mellock a pu s'introduire dans votre pavillon. »

Tally répondit avec simplicité, comme si personne ne pouvait mettre sa parole en doute : « Mais celles que j'ai ici viennent du

bureau de Mr Calder-Hale. J'ai échangé son pot contre un des miens dimanche matin. »

Kate était habituée à dissimuler son excitation. « Comment ça s'est passé ? » demanda-t-elle calmement.

Ce fut pourtant vers Dalgliesh que Tally se tourna, comme si elle voulait être sûre de se faire parfaitement comprendre de lui. « J'ai offert un pot de saintpaulias à Mr Calder-Hale pour son anniversaire. C'était le 3 octobre. Je me rends compte que j'ai eu tort. Il faut toujours demander aux gens si ça leur fait plaisir. Il n'a jamais de plantes dans son bureau et il est peut-être trop occupé pour les soigner. Je savais qu'il travaillerait dans son bureau le dimanche, il vient presque tous les dimanches, alors j'ai décidé d'arroser le pot et d'enlever les fleurs fanées avant son arrivée. C'est à ce moment-là que j'ai remarqué qu'il manquait quatre tiges. Je me suis dit, comme vous, qu'il avait dû les casser en baissant son store. Il n'avait pas arrosé, et les feuilles n'avaient pas fière allure. J'ai donc rapporté cette plante ici pour m'en occuper et je l'ai remplacée par une des miennes. Il n'a même pas dû s'en rendre compte.

— Pourriez-vous me dire, demanda Dalgliesh, quand vous avez vu les saintpaulias intacts dans le bureau de Mr Calder-Hale pour la dernière fois ? »

Tally Clutton réfléchit. « Ça devait être le jeudi, la veille de l'assassinat du docteur Dupayne, quand j'ai fait le ménage du bureau. Il est toujours fermé, mais il y a une clé dans le placard. Je me souviens que je ne leur ai pas trouvé l'air très en forme, mais toutes les tiges étaient intactes.

— À quelle heure avez-vous procédé à l'échange de pots, le dimanche ?

— Je ne saurais pas vous le dire exactement, mais il était tôt. C'était peu après mon arrivée. Je dirais, entre huit heures et demie et neuf heures.

— Mrs Clutton, je suis dans l'obligation de vous poser cette question. Ce n'est pas vous qui avez arraché ces fleurs ? »

Le regardant toujours droit dans les yeux, elle répondit, docile comme une enfant obéissante : « Non. Ce n'est pas moi.

— Et vous êtes parfaitement certaine de ce que vous venez de nous dire ? Les violettes du bureau de Mr Calder-Hale étaient intactes le jeudi 31 octobre. Vous les avez trouvées abîmées et les avez remplacées le dimanche 3 novembre ? Nous n'avons aucun doute sur ce point ?

— Non, Mr Dalgliesh, je n'ai pas le moindre doute. »

Ils la remercièrent d'avoir mis le pavillon à leur disposition et s'apprêtèrent à partir. Mrs Strickland, qui avait joué utilement son rôle de témoin pendant l'interrogatoire de Tally, ne manifesta aucune

intention de prendre congé immédiatement. Tally semblait apprécier sa compagnie et proposa timidement qu'elles partagent une soupe et une omelette avant le retour de Ryan. Il n'avait pas donné signe de vie depuis que Kate lui avait parlé. Il faudrait le voir et l'interroger une nouvelle fois, notamment pour savoir ce qu'il avait fait le vendredi précédent.

Le lundi, après que Tally l'avait ramené, il avait livré un précieux indice en évoquant les tensions que l'avenir du musée suscitait entre Neville Dupayne et ses frère et sœur. Il avait raconté qu'après avoir touché sa paye de la journée il était retourné à son ancien squat. Il voulait proposer à ses amis d'aller prendre un verre avec lui. Mais il avait découvert que les propriétaires de la maison en avaient repris possession. Il s'était alors promené un moment dans le coin de Leicester Square avant de décider de rentrer à Maida Vale à pied. Il avait dû arriver vers dix-neuf heures, mais il n'en était pas certain. Rien de tout cela n'était évidemment vérifiable. Le récit qu'il avait fait de son agression contre le colonel coïncidait avec la version de celui-ci, mais il n'avait pas expliqué pourquoi il avait trouvé les paroles du colonel aussi blessantes. Il était difficile de considérer Ryan Archer comme le suspect numéro un, mais le fait même qu'il fût suspect compliquait les choses. Dalglish espérait bien que le jeune homme, où qu'il fut, tiendrait sa langue.

Calder-Hale était toujours dans son bureau ; Kate et Dalglish le virent ensemble. Ils ne pouvaient lui reprocher un manque de coopération, mais il semblait étrangement apathique. Il rassemblait lentement des documents, qu'il fourrait dans un grand cartable râpé. La présence de quatre tiges de saintpaulias sur le corps le laissa aussi indifférent que s'il s'était agi d'un détail trivial, qui ne le regardait pas. Jetant un regard rapide aux violettes du Cap qui ornaient son appui de fenêtre, il affirma n'avoir pas remarqué l'échange de pots. Tally avait été adorable de penser à son anniversaire, mais lui-même préférerait ne pas le fêter. Il détestait les saintpaulias, sans raison particulière, c'étaient simplement des plantes sans charme. Il eût été discourtois de l'avouer à Tally, et il s'en était abstenu. Généralement, il fermait la porte de son bureau à clé en sortant, mais ce n'était pas systématique. Après avoir répondu aux questions de Dalglish et Piers, le dimanche, il avait continué à travailler jusqu'à midi et demi avant de rentrer chez lui ; il ne se rappelait pas s'il avait tourné la clé dans la serrure en partant. Le musée étant fermé au public et devant le rester jusqu'après les obsèques de Dupayne, il pensait qu'il ne s'était probablement pas donné cette peine.

Tout en répondant aux questions, il avait continué à ranger son bureau, à préparer les papiers qu'il voulait emporter chez lui, et était allé rincer une tasse à la salle de bains. Il était désormais prêt à partir

et n'avait manifestement pas l'intention de poursuivre l'entretien. Tendant les clés du musée à Dalglish, il précisa qu'il serait heureux de les récupérer le plus vite possible. Il lui était très désagréable de ne pas pouvoir disposer de son bureau.

Enfin, Dalglish et Kate rejoignirent Caroline Dupayne et Muriel Godby qui se trouvaient au bureau du rez-de-chaussée. Miss Dupayne semblait s'être faite à l'idée d'une inspection de son appartement. La porte, très discrète, se trouvait sur l'arrière de la maison, du côté ouest. Miss Dupayne tourna la clé dans la serrure et ils pénétrèrent dans un petit vestibule où se trouvait un ascenseur moderne actionné par un digicode. Tout en composant le code, Caroline Dupayne expliqua : « Cet ascenseur a été installé par mon père. Il a vécu ici dans les dernières années de sa vie, et était obsédé par les questions de sécurité. Je dois avouer que je n'y suis pas indifférente non plus quand je suis seule ici. Je tiens à mon intimité. Vous devriez pouvoir le comprendre, commandant. Sachez que je considère cette inspection comme une intrusion. »

Dalglish ne répondit pas. S'il observait le moindre indice pouvant donner à penser que Celia Mellock avait mis les pieds dans cet appartement ou aurait pu s'introduire dans le musée en passant par-là, Miss Dupayne pouvait s'attendre à une perquisition en règle. Elle aurait tout lieu, alors, de crier à l'intrusion. Cette visite de l'appartement ne pouvait être que superficielle, mais cela ne le tracassait pas. Caroline lui montra rapidement les deux chambres d'amis – toutes deux avec salle de bains attenante et ne présentant, ni l'une ni l'autre, le moindre signe d'une récente utilisation –, la cuisine avec un énorme réfrigérateur, un débarras contenant une grosse machine à laver et un sèche-linge, et le salon. Ce logement n'aurait pu être plus différent de celui de Neville Dupayne. Les fauteuils paraissaient confortables et le canapé était recouvert de lin vert pâle. Une bibliothèque basse courait le long de trois murs, et des tapis recouvraient presque entièrement le parquet vitrifié. Au-dessus des bibliothèques, les murs étaient décorés de petits tableaux, aquarelles, lithographies, huiles. Malgré la grisaille du jour, la lumière pénétrait à flots par les deux fenêtres, qui donnaient sur le ciel. C'était une pièce conviviale dont le silence spacieux et clair devait changer agréablement Caroline du bruit, de l'anonymat et de la promiscuité de Swathling. Dalglish comprit qu'elle fût aussi attachée à ce logement.

Pour finir, Caroline Dupayne leur montra sa chambre. Kate était loin de s'attendre à cela. La pièce était sobre mais confortable, luxueuse même, et malgré un soupçon d'austérité, extrêmement féminine. Ici, comme dans le reste de l'appartement, les fenêtres étaient munies de stores et de rideaux. Sans entrer, ils restèrent à la porte que Caroline avait ouverte toute grande. Adossée au

chambranle, elle devisageait Dalglish. Kate surprit un regard à la fois provocateur et lubrique, qui l'intrigua. Peut-être ce décor insoupçonné expliquait-il quelque peu les réticences de Caroline Dupayne à leur faire visiter les lieux. Puis, toujours silencieuse, Caroline referma la porte.

Mais ce qui intéressait le plus Dalglish était la possibilité d'accéder au musée en passant par l'appartement. Une porte peinte en blanc conduisait à quelques marches recouvertes de moquette qui débouchaient sur un étroit couloir. La porte d'acajou qui se trouvait au fond était équipée de deux verrous, l'un en haut, l'autre en bas, et une clé était suspendue à un crochet, sur la droite. Caroline Dupayne se taisait, immobile. Sortant ses gants de latex de sa poche, Dalglish les enfila puis tira les verrous et introduisit la clé dans la serrure. Elle tourna facilement, mais la porte était lourde, et une fois ouverte, il dut peser de tout son poids pour l'empêcher de se refermer.

Il se retrouva dans la salle des Meurtres. Nobby Clark et le technicien spécialiste en dactyloscopie levèrent les yeux, étonnés. « Pourriez-vous relever les empreintes qui se trouvent sur cette porte, côté musée ? » demanda Dalglish. Puis il recula, referma la porte et repoussa les verrous.

Caroline Dupayne était restée silencieuse pendant plusieurs minutes ; quant à Miss Godby, elle n'avait pas prononcé un mot depuis leur arrivée. De retour dans l'appartement, Dalglish s'adressa à elles : « Pouvez-vous me confirmer que vous êtes les deux seules personnes à posséder les clés de la porte d'en bas ?

— Je vous l'ai déjà dit, répondit Caroline Dupayne. Il n'y a pas d'autres clés. Personne ne peut entrer dans l'appartement à partir de la salle des Meurtres. Il n'y a pas de poignée à la porte. C'était évidemment une précaution délibérée de mon père.

— Après l'assassinat du docteur Dupayne, quand êtes-vous retournées pour la première fois dans cet appartement, l'une et l'autre ? »

Miss Godby parla enfin. « Je suis arrivée de bonne heure samedi, parce que je savais que Miss Dupayne avait l'intention de passer le week-end à l'appartement. J'ai fait un peu de ménage et vérifié que tout était en ordre. À ce moment-là, la porte donnant sur le musée était fermée à clé.

— Aviez-vous l'habitude de vérifier cette porte ? Et pourquoi ?

— Question de routine. Quand je viens à l'appartement, je vérifie que tout est en ordre. »

Caroline Dupayne précisa alors : « Je suis arrivée vers quinze heures et j'ai passé la nuit de samedi seule ici. Je suis repartie dimanche vers dix heures et demie. Personne n'y est venu depuis, à ma connaissance. »

Et dans le cas contraire, songea Dalglish, la consciencieuse Muriel Godby aura effacé toute trace de passage. Ce fut en silence qu'ils descendirent tous les quatre au rez-de-chaussée, et en silence que Miss Dupayne et Miss Godby leur remirent leurs clés du musée.

Il était minuit passé quand Dalglish rentra enfin chez lui, dans son appartement de Queenhithe, au dernier étage d'un entrepôt du XIX^e siècle donnant sur le fleuve, qui avait été transformé en immeuble de bureaux. Il disposait d'une entrée et d'un ascenseur particuliers. En dehors des heures de travail, il vivait ici au-dessus de locaux silencieux et vides, savourant la solitude dont il avait tant besoin. L'immeuble était désert dès vingt heures, même les employés de la société de nettoyage étaient partis. Il imaginait au-dessous de lui les étages dépeuplés, les ordinateurs éteints, les corbeilles à papier vidées, les appels téléphoniques sans réponse et le silence lugubre, que ne venait troubler que le bip occasionnel d'un fax. Le bâtiment avait servi jadis de magasin à épices ; l'arôme âcre et évocateur qui avait imprégné les murs lambrissés persistait malgré la puissante odeur marine de la Tamise. Comme toujours, il se dirigea vers la fenêtre. Le vent était tombé. Quelques frêles lambeaux de nuages que les lumières de la ville tachaient de rubis étaient suspendus, immobiles, dans un ciel violet foncé parsemé d'étoiles. Quinze mètres plus bas, la marée se soulevait et venait lécher les murs de brique ; le dieu brun de T.S. Eliot s'était drapé dans son noir mystère nocturne.

Emma lui avait répondu. S'approchant de son bureau, il relut sa lettre. Elle était brève mais parfaitement explicite. Emma pouvait être à Londres vendredi soir. Elle pensait prendre le train de dix-huit heures quinze, qui arrivait à King's Cross à dix-neuf heures trois. Pouvait-il l'attendre au portillon ? Elle devrait quitter son appartement à cinq heures et demie. S'il avait un empêchement, pouvait-il la prévenir à temps ? Elle avait signé simplement *Emma*. Il relut les quelques lignes rédigées d'une élégante écriture penchée, cherchant à déceler ce qu'il y avait derrière les mots. Cette concision cachait-elle une forme d'ultimatum ? Ce n'était pas le genre d'Emma. Mais elle avait sa fierté, et après leur dernier rendez-vous manqué, peut-être voulait-elle lui faire comprendre que c'était sa dernière chance, leur dernière chance.

Il osait à peine espérer son amour et, même si elle était tout près de l'aimer, elle pouvait encore reculer. La vie d'Emma était à Cambridge, la sienne à Londres. Il pouvait démissionner, c'est vrai. Sa tante lui avait légué suffisamment d'argent pour lui assurer une

aisance relative. Il était un poète respecté. Dès l'enfance, il avait su que la poésie serait le ressort de son existence, mais il n'avait jamais voulu en faire sa profession. Il avait tenu à exercer un métier utile à la société – il était bien le fils de son père, après tout –, un métier qui lui offrirait une activité physique et de temps en temps, si possible, le frisson du danger. Il voulait planter son échelle, sinon dans la boutique de guenilles fétide du cœur dont avait parlé W.B. Yeats^[10], du moins dans un monde fort éloigné de la paix séduisante de ce presbytère du Norfolk et des années privilégiées qu'il avait passées dans des écoles privées puis à Oxford. Le métier de policier lui avait offert tout ce qu'il recherchait, et bien plus encore. Il lui avait assuré l'intimité, l'avait préservé des obligations de la réussite, des interviews, des conférences, des tournées à l'étranger, de la publicité impitoyable et, surtout, il lui avait évité de faire partie de l'establishment littéraire de Londres. Il avait même alimenté le meilleur de son art. Dalglish ne pouvait y renoncer, et il savait qu'Emma ne le lui demanderait pas, pas plus qu'il ne lui demanderait de sacrifier sa propre carrière. Si par miracle, elle l'aimait, ils trouveraient bien le moyen de construire une vie ensemble.

Et il serait à la gare de King's Cross vendredi, il irait la chercher au train. Même si la situation évoluait d'ici vendredi après-midi, Kate et Piers étaient parfaitement capables de prendre en charge ce qui pourrait se passer au cours du week-end. Seule une arrestation pourrait le contraindre à rester à Londres, et elle n'était certainement pas imminente. Il avait déjà fait ses plans pour vendredi soir. Il arriverait suffisamment tôt à King's Cross pour aller traîner une demi-heure à la British Library, puis il parcourrait à pied le bref trajet jusqu'à la gare. Et, quoi qu'il advienne, elle l'apercevrait près du portillon à son arrivée.

Son dernier geste fut d'écrire à Emma. Il ne savait pas exactement pourquoi, en cette heure de quiétude, il éprouvait le besoin de trouver les mots qui sauraient la convaincre de son amour. Peut-être redoutait-il le temps où elle ne voudrait plus entendre sa voix, le temps où il lui faudrait quelques instants de réflexion avant de lui répondre. Le moment venu, cette lettre serait prête.

Le jeudi 7 novembre, Mrs Pickering arriva comme toujours à neuf heures et demie précises pour ouvrir la boutique de fripes de Highgate. Elle remarqua avec contrariété un sac de plastique noir posé devant la porte. Il n'était pas fermé et révélait le fouillis habituel de laine et de coton. Déverrouillant la porte, elle traîna le sac derrière elle en poussant de petits soupirs d'irritation. Les gens exagéraient vraiment. Elles avaient collé à l'intérieur de la vitrine une affiche priant clairement les donateurs de ne pas laisser de sacs devant la porte en raison des risques de vol. Ça n'avait servi à rien. Elle traversa le petit bureau pour aller suspendre son manteau et son chapeau, tirant toujours le sac derrière elle. Il attendrait l'arrivée de Mrs Fraser, peu avant dix heures. Mrs Fraser, la responsable officielle de la boutique de fripes, était particulièrement compétente pour estimer la valeur des articles. Elle en inspecterait le contenu et verrait ce qu'il convenait de mettre en vente et à quel prix.

Mrs Pickering n'attendait pas grand-chose de sa trouvaille. Toutes les bénévoles savaient que les gens qui ont des vêtements corrects à donner préfèrent les apporter eux-mêmes plutôt que de les laisser dehors, à la portée de n'importe qui. Mais elle ne put résister à l'envie d'y jeter un coup d'œil. Non, vraiment, il n'y avait manifestement rien d'intéressant dans ce tas de jeans usés et de pulls de laine feutrés par la lessive – un très long gilet tricoté main lui parut prometteur mais elle repéra vite les trous de mites aux manches – complétés par une demi-douzaine de paires de chaussures craquelées et déformées. Fouillant toujours et sortant les articles un par un, elle se dit que Mrs Fraser rejetterait certainement tout le lot. C'est alors qu'elle sentit du cuir sous sa main, et une fine chaîne métallique. La chaîne s'était emmêlée dans les lacets d'une chaussure d'homme, mais elle réussit à la dégager. Elle appartenait à un sac à main de luxe.

Mrs Pickering occupait un rang modeste dans la hiérarchie de la boutique, ce qu'elle acceptait sans ressentiment. Elle était lente à rendre la monnaie, complètement perdue quand on lui remettait des billets ou des pièces en euros et avait une fâcheuse tendance à perdre du temps quand il y avait à faire, bavardant avec les clientes ou les aidant à choisir le vêtement qui conviendrait le mieux à leur taille et à leur teint. Elle était la première à reconnaître ses défauts, mais cela ne

la troublait guère. Mrs Fraser avait dit un jour à une collègue : « Elle est incapable de tenir la caisse et affreusement bavarde, mais on peut compter sur elle et elle se débrouille bien avec les clients. Nous avons de la chance de l'avoir. » Mrs Pickering n'avait surpris que la dernière phrase, mais elle n'aurait certainement pas été consternée d'entendre le reste. Néanmoins, bien que les estimations et l'établissement des prix aient été l'apanage de Mrs Fraser, Mrs Pickering savait reconnaître du cuir de bonne qualité. Ce sac était coûteux et peu ordinaire. Elle caressa le cuir, admirant sa souplesse, puis reposa l'objet sur le dessus du ballot.

Elle consacra la demi-heure qui suivit à ses tâches habituelles, épousseter les étagères, ranger les articles dans l'ordre indiqué par Mrs Fraser, raccrocher les vêtements que des mains impatientes avaient détachés de leurs cintres, et disposer les tasses pour le Nescafé qu'elle préparerait dès l'arrivée de Mrs Fraser. Cette dernière fut à l'heure, comme d'habitude. Refermant la porte derrière elle et jetant un premier regard approbateur à l'intérieur du local, elle rejoignit Mrs Pickering dans l'arrière-boutique.

« J'ai trouvé ce sac, dit Mrs Pickering. Dehors, évidemment. Vraiment, les gens sont incroyables. L'affiche est pourtant tout à fait claire. Je n'ai pas l'impression que ce soit très intéressant, à part un sac à main. »

Comme le savait sa collègue, les nouveaux arrivages exerçaient sur Mrs Fraser un attrait irrésistible. Pendant que Mrs Pickering branchait la bouilloire et mettait du Nescafé dans les tasses, Mrs Fraser se dirigea vers le lot de vêtements. Il y eut un moment de silence. Sous le regard attentif de Mrs Pickering, Mrs Fraser prit le sac à main, en examina soigneusement le fermoir, le tourna et le retourna entre ses mains. Puis elle l'ouvrit. « C'est un Gucci, dit-elle. Il a l'air presque neuf. Qui a bien pu nous donner ça ? Avez-vous vu la personne qui a déposé ce paquet ?

— Non. Il était là à mon arrivée. Mais le sac à main n'était pas sur le dessus. Il était enfoncé sur le côté. J'ai un peu fouillé par curiosité et je l'ai trouvé.

— C'est extrêmement curieux. Ce sac devait appartenir à une dame très aisée. D'habitude, les riches ne se débarrassent pas de leurs affaires chez nous. Ils préfèrent envoyer leurs bonnes les vendre dans les boutiques de dégriffé. Voilà comment ils restent riches. Ils connaissent la valeur de ce qu'ils possèdent. C'est la première fois qu'on nous offre un sac de cette qualité. »

Repérant une poche latérale, elle y glissa les doigts et en sortit une carte de visite. Oubliant le café, Mrs Pickering la rejoignit et elles l'examinèrent ensemble. Elle était de petit format et le graphisme était d'une élégante simplicité. Elles lurent : CELIA MELLOCK, et dans le coin

inférieur gauche : POLLYANE PROMOTIONS, AGENTS DE THÉÂTRE, COVENT GARDEN, WC 2.

« Peut-être devrions-nous prendre contact avec cette agence et essayer de retrouver la propriétaire ? dit Mrs Pickering. Nous pourrions lui rendre son sac. Il nous a peut-être été donné par erreur. »

Mrs Fraser ne s'embarrassait pas de tels scrupules. « Si les gens nous donnent des choses par erreur, ils n'ont qu'à venir les récupérer. Ce n'est pas à nous de les prévenir. N'oubliez pas que nous finançons une juste cause, le refuge des animaux vieux et abandonnés. Si on dépose des articles à notre porte, rien ne nous interdit de les mettre en vente.

— Dans ce cas, nous pourrions le mettre de côté pour Mrs Roberts. Elle nous en donnerait sûrement un bon prix. Est-ce qu'elle ne doit pas passer cet après-midi ? »

Mrs Roberts, une bénévole occasionnelle sur laquelle on ne pouvait pas vraiment compter, avait l'œil pour les bonnes affaires. Comme elle offrait toujours au moins dix pour cent de plus que ce que Mrs Fraser osait demander aux clientes ordinaires, aucune de ces dames n'éprouvait d'état d'âme à l'idée de faire plaisir à leur collègue.

Mrs Fraser ne répondit pas. Elle était devenue très calme soudain, presque pétrifiée. Elle dit enfin : « Ça y est. Je me souviens. Je connais ce nom. Celia Mellock. Je l'ai entendu à la radio régionale ce matin. C'est la jeune fille qu'on a retrouvée morte dans ce musée... le Dupayne, c'est bien ça ? »

Mrs Pickering garda le silence. Elle était sensible à l'excitation maîtrisée de sa compagne, mais l'importance de la découverte lui échappait totalement. Comprenant pourtant qu'on attendait d'elle un commentaire quelconque, elle lâcha : « Dans ce cas, elle a dû décider de donner son sac avant d'être assassinée.

— Elle n'a évidemment pas pu le décider après, Grace ! Regardez le reste des articles. Ils n'appartenaient certainement pas à Celia Mellock. De toute évidence, quelqu'un a fourré ce sac à main au milieu de ces vieux vêtements pour s'en débarrasser. »

Mrs Pickering avait toujours été impressionnée par l'intelligence de Mrs Fraser, et devant cette remarquable puissance de déduction, elle s'efforça de trouver des propos appropriés. Elle demanda enfin : « À votre avis, que faut-il faire ?

— Cela va de soi. Nous laisserons l'écriteau fermé sur la porte et nous n'ouvrirons pas à dix heures. Il faut tout de suite prévenir la police.

— Vous voulez appeler Scotland Yard ?

— Oui. Ce sont eux qui s'occupent de l'affaire Mellock et il faut toujours s'adresser aux autorités supérieures. »

Les deux heures qui suivirent furent extrêmement gratifiantes pour les deux femmes. Mrs Fraser téléphona et son amie admira la clarté avec laquelle elle exposait leur découverte. Mrs Fraser conclut : « Oui, nous l'avons déjà fait. Nous resterons dans l'arrière-boutique pour éviter que des gens ne nous voient et ne se mettent à tambouriner à la porte. Il y a une entrée sur l'arrière si vous souhaitez arriver discrètement. »

Elle reposa le combiné : « Ils envoient quelqu'un. Ils préfèrent que nous n'ouvrons pas la boutique et que nous restions derrière. »

Elles n'attendirent pas longtemps. Une voiture de police arriva à l'arrière de la boutique et deux policiers en sortirent. Le premier, plutôt trapu, était manifestement le plus gradé, tandis que l'autre, un grand type aux cheveux bruns, était si joli garçon que Mrs Pickering pouvait à peine le quitter des yeux. Le supérieur se présenta : Inspecteur principal Tarrant. Son collègue s'appelait Benton-Smith. En lui serrant la main, Mrs Fraser lui jeta un regard donnant à penser qu'elle se demandait s'il était bien convenable qu'un fonctionnaire de police fût aussi séduisant. Mrs Pickering recommença son récit pendant que Mrs Fraser, avec une admirable maîtrise de soi, se tenait à ses côtés, prête à corriger la moindre inexactitude et à prémunir sa collègue contre tout harcèlement policier.

L'inspecteur Tarrant enfila des gants avant de prendre le sac et de le glisser dans une grande enveloppe de plastique qu'il scella, notant quelque chose sur le rabat. « Nous vous remercions, mesdames, de nous avoir informés, dit-il. Ce sac pourrait présenter un intérêt considérable pour notre enquête. Le cas échéant, il faudra évidemment que nous sachions qui l'a touché. Pensez-vous pouvoir nous accompagner pour que nous relevions vos empreintes digitales ? Elles sont indispensables, vous le comprendrez, à des fins d'élimination. Elles seront détruites si et quand nous n'en aurons plus besoin. »

Mrs Pickering s'imaginait déjà conduite en grande pompe à New Scotland Yard, dans Victoria Street. Elle avait si souvent vu son grand panneau pivotant à la télé. Aussi fut-elle un peu déçue de constater qu'on les emmenait au commissariat du quartier, où leurs empreintes furent relevées sans cérémonie. Alors qu'un policier soulevait doucement, l'un après l'autre, chaque doigt de Mrs Pickering et les faisait rouler sur le tampon encreur, elle se laissa envahir par l'exaltation d'une expérience nouvelle et ne cessa de papoter, tout heureuse. Conservant sa dignité, Mrs Fraser se contenta de s'enquérir des démarches à suivre pour s'assurer que leurs empreintes seraient détruites le moment voulu. Une demi-heure plus tard, elles étaient de retour à la boutique, devant une nouvelle tasse de café, bien méritée, se dirent-elles, après une matinée aussi mouvementée.

« Ils ont pris toute cette affaire avec beaucoup de calme, remarqua

Mrs Pickering, vous ne trouvez pas ? En fait, ils ne nous ont rien dit du tout. Vous croyez que ce sac est vraiment important ?

— Bien sûr, Grace. Dans le cas contraire, ils ne se seraient pas donné tout ce mal et n'auraient certainement pas relevé nos empreintes. » Elle allait ajouter : *Toute cette indifférence apparente n'est que ruse de leur part*, mais se reprit : « Je ne vois pas pourquoi l'inspecteur principal Tarrant a jugé bon de laisser entendre que si l'affaire s'ébruait, nous en serions tenues pour responsables. Après tout, nous lui avons promis de n'en parler à personne, et nous sommes des femmes responsables. Notre parole aurait dû lui suffire.

— Oh, Elinor, il ne voulait sûrement pas dire ça. Mais c'est quand même dommage... J'aime bien avoir quelque chose à raconter à John le soir après le travail. Je crois que ça l'amuse d'entendre parler des gens que j'ai rencontrés, des clientes surtout. Certaines ont des histoires vraiment intéressantes à vous confier quand on prend la peine de les écouter. Mais il ne nous est jamais rien arrivé d'aussi passionnant. Quel dommage de ne pouvoir partager cette expérience ! »

En son for intérieur, Mrs Fraser lui donnait raison. En rejoignant la voiture de police, elle avait insisté auprès de Mrs Pickering sur la nécessité de garder le silence, mais elle envisageait déjà une infime trahison. Elle n'allait tout de même pas cacher cet incident à son mari. Cyril était magistrat et il savait garder un secret. « J'ai bien peur que votre John ne doive attendre un peu, dit-elle. Si cette histoire faisait le tour du club de golf, ce serait catastrophique. Et rappelez-vous, Grace, que c'est vous qui avez trouvé le sac. Vous risquez d'être appelée à témoigner.

— Oh mon Dieu ! » Mrs Pickering s'interrompit, la tasse au bord des lèvres, avant de la reposer dans la soucoupe. « Vous voulez dire que je pourrais être appelée à la barre ? Que je devrais aller au tribunal ?

— Les procès se tiennent rarement dans les toilettes publiques, ma chère ! »

Vraiment, songea Mrs Pickering, pour la bru d'un ancien lord-maire, il arrivait à Elinor de manquer singulièrement de raffinement.

Le rendez-vous avec Sir Daniel Holstead avait été fixé à neuf heures et demie. C'était Sir Daniel qui avait proposé de les recevoir à ce moment-là, quand il avait appelé Dalglish une heure plus tôt. Sa femme et lui n'auraient pas eu le temps de récupérer, mais ils tenaient à entendre sans délai ce que la police avait à leur dire. Dalglish se demanda si l'un ou l'autre avait dormi plus de quelques minutes depuis qu'ils avaient appris la nouvelle. Il jugea prudent aussi bien que courtois de rendre personnellement visite au couple, en se faisant accompagner de Kate. Les Holstead habitaient un immeuble moderne, dans Brook Street. À la réception, un employé examina leurs cartes de police et les annonça par téléphone avant de les conduire à un ascenseur contrôlé par un dispositif de sécurité. Il composa le code, puis les fit monter en disant : « Vous n'avez qu'à appuyer sur ce bouton, Monsieur. C'est un ascenseur privé qui vous conduira directement à l'appartement de Sir Daniel. »

L'ascenseur était équipé, sur un côté, d'un siège bas capitonné ; les trois autres parois étaient recouvertes de miroirs. Dalglish aperçut son reflet et celui de Kate, multipliés à l'infini. Ils n'échangèrent pas un mot. La montée fut rapide et la cabine s'immobilisa doucement. Les portes s'ouvrirent en silence presque immédiatement.

Ils se trouvaient dans un large couloir, avec une série de portes qui s'ouvraient de part et d'autre. Le mur qui leur faisait face était décoré d'une double rangée de gravures d'oiseaux exotiques. En sortant de l'ascenseur, ils aperçurent deux femmes qui se dirigeaient vers eux. Leurs pas ne faisaient aucun bruit sur la moquette épaisse. À en juger par son efficacité un peu raide, la première, en costume pantalon noir et affichant une assurance vaguement intimidante, devait être une secrétaire particulière. L'autre, blonde et plus jeune, était vêtue d'une combinaison blanche et portait en bandoulière une table de massage pliante.

La plus âgée dit : « À demain, Miss Murchison. Si une heure vous suffit, je pourrai vous intercaler entre le coiffeur et la manucure. Mais il faudrait que vous arriviez un quart d'heure plus tôt. Lady Holstead a horreur des massages bâclés. »

La masseuse entra dans l'ascenseur, dont la porte se referma. La femme se tourna alors vers Dalglish. « Commandant Dalglish ?

Sir Daniel et Lady Holstead vous attendent. Voulez-vous me suivre, je vous prie ? »

Elle n'avait prêté aucune attention à Kate et ne prit pas la peine de se présenter. Ils la suivirent le long du couloir jusqu'à une porte qu'elle ouvrit d'un air dégagé en annonçant : « Lady Holstead, le commandant Dalglish et sa collaboratrice sont là », puis elle referma la porte derrière eux.

La pièce était basse de plafond mais vaste, avec quatre fenêtres donnant sur Mayfair. Somptueusement meublée, elle faisait penser à une suite d'hôtel de luxe. Malgré quelques photographies disposées dans des cadres argentés sur une desserte près de la cheminée, elle était remarquablement impersonnelle. La cheminée de marbre, richement ornée, n'était manifestement pas d'origine. Le sol était couvert d'une moquette gris argent, réchauffée par plusieurs tapis de grandes dimensions, dont les teintes reprenaient, en plus vif, les tons des coussins de satin, des canapés et des fauteuils. Au-dessus de la cheminée, un grand tableau représentait une femme blonde, en robe de bal rouge vif.

Celle qui avait servi de modèle à ce portrait était assise près du feu mais, lorsque Dalglish et Kate entrèrent, elle se leva d'un mouvement plein d'élégance et vint à leur rencontre, leur tendant une main tremblante. Son mari se tenait derrière son fauteuil, et il s'avança, lui aussi, pour glisser sa main sous l'avant-bras de son épouse. C'était l'image même de la délicate angoisse féminine soutenue par une force masculine imposante. Doucement, il la raccompagna à son fauteuil.

Sir Daniel était un homme de haute taille, large d'épaules, aux traits lourds et aux épais cheveux gris acier dégageant un large front. Les yeux, plutôt petits, étaient cernés et gonflés, et le regard qu'ils posèrent sur Dalglish ne trahissait rien. Son visage terne et impénétrable rappela à Dalglish un souvenir d'enfance. À une époque où un million représentait encore quelque chose, un multimillionnaire était venu dîner au presbytère, amené par un propriétaire foncier local qui était l'un des bedeaux de son père. C'était un homme grand et fort, lui aussi, affable, un invité plaisant. Adam, qui avait alors quatorze ans, avait été déconcerté de découvrir au cours du repas son insondable bêtise. Il avait appris ce jour-là que la faculté de gagner beaucoup d'argent est un don extrêmement avantageux pour celui qui le possède et qui peut être profitable aux autres, mais qu'elle n'exige aucune vertu, aucune sagesse et aucune intelligence supérieures à un minimum de compétences dans un domaine lucratif. Dalglish songea alors qu'il était facile mais dangereux de se livrer à des généralisations de ce genre, mais que les hommes très riches possédaient tout de même un certain nombre de points communs, parmi lesquels l'habitude du pouvoir et une grande assurance. Sir Daniel pouvait

peut-être s'en laisser imposer par un juge de la Haute Cour, mais il ne se laisserait certainement pas démonter par un commandant de la Metropolitan Police et par un inspecteur principal.

« Je vous remercie d'être venus aussi rapidement, dit son épouse. Asseyons-nous, voulez-vous ? » Elle jeta un coup d'œil à Kate. « Excusez-moi, je n'avais pas compris que vous ne seriez pas seul. »

Dalglish présenta Kate et ils se dirigèrent tous les quatre vers les deux immenses canapés disposés perpendiculairement à la cheminée. Dalglish aurait préféré n'importe quel autre siège à ceux-ci, d'une opulence étouffante. Il s'assit sur le bord d'un canapé et observa les Holstead.

« Je suis navré que nous ayons dû vous annoncer une nouvelle aussi affreuse, et par téléphone qui plus est. Il est trop tôt pour que nous puissions vous donner beaucoup d'informations sur la manière dont Miss Mellock est morte, mais je vais faire de mon mieux. »

Lady Holstead se pencha en avant. « Je vous en prie ! Ce sentiment d'impuissance est si douloureux. J'ai l'impression de n'avoir pas encore vraiment réalisé. Je m'attendais presque à vous entendre dire qu'il s'agissait d'une terrible méprise. Pardonnez mon incohérence. Le voyage... » Elle s'interrompit.

« Vous auriez pu nous annoncer la nouvelle avec plus de tact, commandant, intervint son mari. L'officier de police qui nous a appelés... je suppose que c'est vous, inspecteur Miskin... n'a pas fait preuve de beaucoup d'égards. J'ai été prévenu sans ménagements.

— Nous ne vous aurions pas dérangés pour une affaire mineure, remarqua Dalglish. Je regrette que vous ayez le sentiment d'avoir été brusqué. L'inspecteur Miskin tenait évidemment à vous parler personnellement, afin que vous puissiez prévenir Lady Holstead avec le plus de ménagements possible. »

Lady Holstead se tourna vers lui. « Et tu as été adorable, mon chéri. Tu as fait de ton mieux, mais comment veux-tu annoncer une nouvelle pareille avec délicatesse ? Apprendre à une mère que son enfant a été assassiné ; rien ne pourrait atténuer un choc pareil. C'est impossible. »

Son chagrin est certainement sincère, songea Dalglish. Comment aurait-il pu en être autrement ? Malheureusement, Lady Holstead conférait à tout ce qui l'entourait un côté théâtral qui donnait une impression de fausseté. Elle était vêtue d'un tailleur noir parfaitement coupé, d'un style un peu militaire, avec une jupe courte et une rangée de petits boutons de laiton aux poignets. Ses cheveux blonds avaient l'air de sortir des mains du coiffeur et le maquillage, l'ombre délicate de rouge sur les pommettes et le trait méticuleux qui soulignait les lèvres ne pouvaient avoir été appliqués que par une main parfaitement ferme. Elle était assise, la jupe remontée au-dessus des genoux, ses

minces jambes galbées allongées l'une à côté de l'autre, les os visibles sous le lustre du nylon. On pouvait lire dans cette perfection le courage d'une femme qui tenait à être à son avantage pour affronter les tragédies de la vie, aussi bien que ses inconvénients mineurs.

Dalglish ne releva aucune ressemblance avec sa fille, mais ce n'était pas étonnant. Une mort violente effaçait davantage que l'apparence de la vie.

Comme Dalglish, son mari était assis très en avant sur le canapé, les bras ballant entre ses genoux. Son visage était impassible et ses yeux, fixés le plus souvent sur le visage de sa femme, étaient attentifs. Le décès d'une jeune fille qu'il avait à peine connue et qui avait sans doute été une source d'exaspération dans sa vie très occupée ne pouvait évidemment pas le bouleverser personnellement, songea Dalglish. Mais il se voyait contraint de manifester les sentiments que commandait ce drame éminemment public. Il n'était sans doute pas différent des autres hommes. Tout ce qu'il demandait, c'était de vivre en paix aux côtés d'une épouse heureuse – ou du moins satisfaite –, et non d'une mère perpétuellement en larmes. Mais cela ne durerait pas. Elle se pardonnerait peut-être son manque d'amour maternel en se persuadant qu'elle avait vraiment aimé sa fille malgré son ingratitude, ou peut-être, plus rationnellement, en admettant que la volonté ne suffit pas à inspirer l'amour, même pour votre propre enfant. Elle paraissait à présent plus désespérée qu'accablée, tendant les bras vers Dalglish dans un geste plus cabotin que pathétique. Ses ongles étaient longs, laqués de rouge vif.

« Je n'arrive toujours pas à y croire, dit-elle. Malgré votre présence, tout cela n'a aucun sens. Pendant que nous étions dans l'avion, j'étais sûre qu'elle nous attendrait à l'arrivée, pour nous expliquer qu'il s'agissait d'une erreur. Si je la voyais, j'y croirais sans doute, mais je préférerais éviter cela. Je crains de ne pas le supporter. Ce n'est pas indispensable, si ? On ne peut pas m'y obliger. »

Elle tourna des yeux implorants vers son mari. La voix de Sir Daniel trahissait son impatience. « Bien sûr que non. Au besoin, je me chargerai de l'identification. »

Elle s'adressa alors à Dalglish : « Ce n'est pas naturel, que votre enfant meure avant vous. Ça ne devrait pas se passer comme cela.

— Non. Vous avez raison. »

Son propre enfant, un garçon, était mort en même temps que sa mère peu après sa naissance. Ces derniers temps, ils s'imposaient plus souvent à son esprit que depuis bien des années, faisant resurgir des souvenirs longtemps assoupis : sa jeune épouse défunte ; ce mariage précoce et impulsif, dans lequel il avait jugé tellement insignifiant de lui accorder ce qu'elle voulait si désespérément – lui-même ; le visage de son enfant mort-né, avec une expression de satisfaction presque

béate, comme si ce petit être qui n'avait rien su, qui ne saturait jamais rien, savait tout désormais. Le chagrin que lui avait inspiré la mort de son fils s'était confondu avec la douleur plus terrible encore causée par la mort de sa femme et avec le sentiment écrasant de participer à un deuil universel, de s'intégrer à quelque chose dont la compréhension lui avait échappé jusque-là. Pourtant les années avaient peu à peu apporté leur baume cicatrisant. Il allumait encore un cierge pour elle le jour anniversaire de sa mort, parce qu'elle l'aurait souhaité, mais il arrivait à penser à elle avec une tristesse nostalgique et sans douleur. Et à présent, si tout se passait pour le mieux, peut-être pourrait-il y avoir un enfant encore, le sien et celui d'Emma. Qu'une telle pensée, mêlée de crainte et d'une nostalgie sans fondement, lui traverse l'esprit en cet instant précis le troubla.

Il était conscient de l'intensité du regard de Lady Holstead. Quelque chose passa entre eux, qu'elle put prendre pour un éclair de compassion. Elle dit : « Vous comprenez, n'est-ce pas ? Je le vois bien. Et vous trouverez qui l'a tuée ? Promettez-le-moi.

— Nous ferons tout notre possible, répondit-il, mais nous avons besoin de votre aide. Nous savons très peu de choses sur la vie de votre fille, sur ses amis, ses centres d'intérêt. Connaissez-vous l'existence de quelqu'un qu'elle aurait pu retrouver au musée Dupayne, quelqu'un d'assez proche ? »

Elle jeta un regard impuissant à son mari, qui prit alors la parole : « Je crois que vous n'avez pas très bien saisi la situation, commandant. Je pensais vous avoir fait comprendre que ma belle-fille menait une existence totalement indépendante. Elle a touché son héritage le jour de ses dix-huit ans, s'est acheté un appartement à Londres et est pour ainsi dire sortie de notre vie.

— Les jeunes sont comme cela, mon chéri, intervint sa femme. Ils veulent être indépendants. Je l'ai parfaitement compris, et toi aussi.

— Avant de déménager, demanda Dalglish, vivait-elle sous votre toit ? »

Cette fois encore, ce fut Sir Daniel qui répondit : « En règle générale, oui. Mais elle faisait de fréquents séjours dans notre propriété du Berkshire. Nous y gardons un minimum de personnel et il lui arrivait de s'y rendre, avec des amis parfois. Ils profitaient de la maison pour organiser des fêtes, ce qui ne plaisait pas beaucoup aux domestiques.

— Avez-vous, vous ou Lady Holstead, rencontré certains de ses amis ?

— Non. Je suppose que c'étaient des parasites plus que des amis. Elle n'en parlait jamais. Même quand nous étions en Angleterre, nous la voyions très peu.

— Je crois qu'elle m'en voulait d'avoir quitté son père, expliqua

Lady Holstead. Et puis, quand il s'est tué dans cet accident d'avion, elle m'a rendue responsable de tout. Si nous ne nous étions pas séparés, il n'aurait pas pris cet avion. Elle adorait Rupert.

— Je crains que nous n'ayons pas grand-chose à vous dire, ajouta Sir Daniel. Je sais qu'à un moment elle a voulu être chanteuse et qu'elle a dépensé énormément d'argent pour prendre des cours de chant. Elle a même eu un agent, mais ça n'a rien donné. Avant sa majorité, nous l'avons persuadée de s'inscrire à Swathling, pour un an. Son éducation laissait beaucoup à désirer. Elle était passée d'établissement en établissement. Swathling avait bonne réputation. Évidemment, elle n'est pas restée. »

Kate prit alors la parole : « Peut-être ne savez-vous pas que Miss Caroline Dupayne, l'une des administratrices du musée, est la sous-directrice de Swathling.

— Vous voulez dire que c'est elle que Celia serait allée voir au musée ?

— Miss Dupayne prétend que non, et cela semble effectivement peu probable. Mais peut-être est-ce par ce biais qu'elle a connu le musée.

— Enfin tout de même, quelqu'un a bien dû la voir, non ? Et voir avec qui elle était !

— Le musée manque de personnel, expliqua Dalglish, et il est possible que son assassin et elle y soient entrés sans être vus. Il n'est pas exclu non plus que son assassin ait réussi à prendre la fuite le vendredi soir en question. Pour le moment, nous n'en savons rien. Le fait que le docteur Neville Dupayne ait, lui aussi, été assassiné ce vendredi-là nous conduit à établir un lien entre ces deux affaires. Mais à l'heure qu'il est, nous ne pouvons rien affirmer avec certitude. L'enquête ne fait que débiter. Nous vous tiendrons évidemment informés de ses progrès. L'autopsie a lieu ce matin. La cause du décès, la strangulation, ne fait pas de doute.

— Je vous en prie, dit Lady Holstead, dites-moi que sa mort a été rapide. Dites-moi qu'elle n'a pas souffert.

— Je pense qu'en effet, elle a été rapide, Lady Holstead. » Que pouvait-il dire d'autre ? Pourquoi l'accabler en lui dépeignant les derniers instants de terreur absolue qu'avait dû vivre sa fille ?

« Quand pourrez-vous nous remettre le corps ? demanda alors Sir Daniel.

— L'enquête judiciaire sera ouverte demain, et ajournée. Je ne peux pas vous dire quand le coroner autorisera l'inhumation.

— Nous organiserons des obsèques dans la plus stricte intimité, une incinération. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous éviter les badauds.

— Nous ferons notre possible. Si vous tenez à la discrétion, le

mieux serait de ne pas révéler le lieu ni l'heure de la cérémonie. »

Lady Holstead se tourna vers son mari : « Mais mon chéri, nous ne pouvons tout de même pas l'incinérer comme une moins que rien ! Ses amis voudront lui dire adieu. Il faut au minimum donner une messe à sa mémoire, dans une jolie église quelque part. Le plus pratique serait à Londres, évidemment. Des cantiques, des fleurs, quelque chose de beau... une messe dont les gens se souviendront. »

Elle regarda Dalglish comme si elle s'attendait à ce qu'il fasse surgir le cadre approprié, le prêtre, l'organiste, le chœur, l'assemblée et les fleurs.

« Celia n'a jamais mis les pieds dans une église de sa vie, objecta son mari. Si la victime est assez célèbre ou le crime suffisamment tragique, on peut remplir une cathédrale. Je doute que ce soit le cas. Et je n'ai pas envie de nous livrer en pâture à la presse à scandale. »

Il n'aurait pu donner meilleure démonstration de son autorité. Sa femme le regarda, puis baissa les yeux et répondit docilement : « Si tu penses que c'est mieux, mon chéri. » Dalglish et Kate se retirèrent peu après. Sir Daniel avait demandé, ou plutôt exigé, d'être tenu au courant des progrès de l'enquête, et une assurance circonspecte lui avait été donnée, cette fois encore. Il n'y avait rien de plus à apprendre, rien de plus à dire. Sir Daniel les accompagna jusqu'à la porte de l'ascenseur, puis jusqu'au rez-de-chaussée. Dalglish crut d'abord qu'il voulait leur dire un mot en particulier, mais il n'ajouta rien.

Dans la voiture, Kate resta silencieuse quelques instants avant de lancer : « Je me demande combien de temps il lui a fallu ce matin pour se maquiller et se faire les ongles. Vous parlez d'une mère affligée ! »

Sans quitter la route des yeux, Dalglish remarqua : « Si son estime de soi lui commande d'affronter la journée parfaitement pomponnée, si c'est pour elle partie intégrante de sa routine au même titre que sa douche matinale, devrait-elle se négliger simplement pour feindre un désespoir décent ? Les gens riches et célèbres sont aussi susceptibles que n'importe qui de commettre un meurtre ; le privilège n'immunise pas contre les sept péchés capitaux. Mais il faut se rappeler qu'ils sont, eux aussi, capables d'éprouver des émotions humaines, et de connaître notamment la dévastation du chagrin. »

Il avait parlé calmement, presque pour lui-même, mais ce n'est pas ainsi que Kate l'entendit. Les critiques étaient rares dans la bouche de Dalglish et, le cas échéant, elle savait que toute tentative d'explication ou tout mot d'excuse étaient superflus. Elle restait là, écarlate, convaincue d'être au-dessous de tout.

Il poursuivit d'une voix plus douce, comme si les paroles précédentes n'avaient pas été prononcées : « J'aimerais bien que vous

interrogiez Lady Swathling, Piers et vous. Voyez si elle se montre plus bavarde que Caroline Dupayne à propos de Celia Mellock. Elles se seront consultées, c'est certain. Nous n'y pouvons rien. »

À cet instant, le téléphone portable de Kate sonna. Elle répondit et annonça : « C'est Benton-Smith, commandant. Il vient d'avoir un appel d'une boutique de fripes de Highgate. On aurait retrouvé le sac à main. Piers et Benton y vont. »

Lady Swathling reçut Kate et Piers dans une pièce qui lui servait manifestement de bureau. Leur désignant un canapé d'un geste auguste, elle dit : « Asseyez-vous, je vous en prie. Que puis-je vous servir ? Du café ? Du thé ? Je sais que vous n'êtes pas censés boire autre chose quand vous êtes de service. »

Aux oreilles de Kate, son ton sous-entendait subtilement qu'en dehors de leurs heures de travail ils étaient généralement plongés dans une profonde hébétude alcoolique. Sans laisser à Piers le temps de réagir, elle répondit : « Non merci. Nous ne vous dérangerons pas longtemps. »

La pièce présentait la discordance d'un espace à double usage, dont la véritable fonction demeurait indéfinie. Les deux bureaux devant la fenêtre sud, l'ordinateur, le fax et la rangée de fichiers métalliques le long du mur à gauche de la porte constituaient la partie professionnelle. Le reste de la pièce, à droite, était intime et confortable comme un salon. Dans l'élégante cheminée d'époque, les flammes bleues diffusaient une douce chaleur qui venait s'ajouter à celle des radiateurs. Le manteau de cheminée orné d'une rangée de figurines de porcelaine était surmonté d'une peinture à l'huile. Une femme du XVIII^e siècle, aux lèvres pincées et aux yeux protubérants, vêtue d'une robe décolletée coupée dans un luxueux satin bleu, tenait une orange de ses doigts fuselés aussi précautionneusement que si elle s'attendait à la voir exploser. Le long du mur opposé, une vitrine abritait une collection de tasses et de soucoupes de porcelaine rose et verte. Un canapé était disposé à droite de la cheminée flanquée, à gauche, d'un fauteuil isolé. Leurs housses et leurs coussins immaculés faisaient écho aux roses et verts pâles de la vitrine. La moitié droite de la pièce avait été soigneusement aménagée pour créer un effet bien précis, dont Lady Swathling faisait partie intégrante.

Ce fut elle qui prit l'initiative. Avant que Kate ou Piers n'aient eu le temps de parler, elle dit : « Vous êtes évidemment venus à cause de la tragédie du musée Dupayne, la mort de Celia Mellock. Je ne demande qu'à vous apporter toute l'aide que vous pouvez souhaiter, mais je ne comprends pas très bien ce que vous attendez de moi. Miss Dupayne vous a certainement appris que Celia avait quitté notre établissement au printemps de l'année dernière, après deux trimestres seulement. Je

ne sais absolument pas ce qu'elle a bien pu faire ensuite.

— En présence d'un homicide, quel qu'il soit, nous cherchons à rassembler le maximum de renseignements sur la victime, expliqua Kate. Nous espérons que vous pourriez nous donner quelques informations sur Miss Mellock – sur ses amies, par exemple, sur le genre d'élève qu'elle était, sur un éventuel intérêt pour les musées...

— J'ai bien peur de ne vous être d'aucune utilité. Sans doute serait-il préférable de poser ces questions à sa famille, ou à des personnes qui la connaissaient. Ces deux décès tragiques n'ont rien à voir avec mon établissement. »

Piers observait Lady Swathling d'un regard mi-admiratif, mi-méprisant. Kate connaissait bien cette expression : il avait pris Lady Swathling en grippe. Il dit alors d'une voix suave : « Il existe pourtant un lien, c'est indéniable ; Celia Mellock a fréquenté votre institution, Miss Dupayne est votre sous-directrice, Muriel Godby a été votre employée et Celia est morte au musée. Je crains que dans une affaire d'homicide, Lady Swathling, on ne soit contraint de poser des questions aussi importunes pour les innocents que malvenues pour les coupables. »

Celle-là, il l'avait préparée, songea Kate. C'est bien tourné et il s'en reservira sûrement.

La formule eut l'effet voulu. Lady Swathling reprit : « Celia ne nous a pas donné satisfaction. Il faut bien voir que c'était une enfant malheureuse et qu'elle ne s'intéressait absolument pas à ce que nous pouvions lui proposer. Miss Dupayne avait hésité à l'admettre dans notre institution, mais Lady Holstead, que je connais bien, s'est montrée très persuasive. La petite avait déjà été exclue de deux établissements et sa mère ainsi que son beau-père souhaitaient lui assurer un minimum d'éducation. Malheureusement, Celia est venue ici contre son gré, ce qui n'augure jamais bien de la suite. Comme je vous l'ai dit, je ne sais absolument rien de ses récentes activités. Je ne l'ai pas beaucoup vue quand elle était à Swathling et nous n'avons plus eu l'occasion de nous rencontrer après son départ.

— Connaissiez-vous bien le docteur Neville Dupayne ? » demanda Kate.

La question fut accueillie par un mélange d'incrédulité et de dégoût. « Je ne l'ai jamais vu. À ma connaissance, il n'a jamais mis les pieds à l'institution. Mr Marcus Dupayne a assisté à une de nos auditions d'élèves il y a deux ans environ, mais son frère n'est pas venu. Nous ne nous sommes jamais parlé, même au téléphone, et nous ne nous sommes jamais rencontrés, je peux vous l'assurer.

— Vous n'avez jamais fait appel à lui pour une de vos élèves ? Celia Mellock, par exemple ? demanda Kate.

— Certainement pas. Quelqu'un vous aurait-il suggéré une chose

pareille ?

— Non, personne, Lady Swathling. C'est une question que je me posais, rien de plus. »

Piers intervint : « Quelles étaient les relations de Celia avec Muriel Godby ?

— Elles n'en avaient pas. Pourquoi en auraient-elles eu ? Miss Godby n'était que réceptionniste. Certaines élèves ne l'appréciaient pas beaucoup, mais je ne crois pas que Celia Mellock s'en soit jamais plainte. » Elle s'interrompit, puis ajouta : « Et pour prévenir une éventuelle question qui, je dois l'avouer, m'indisposerait fortement, je suis restée à l'école pendant toute l'après-midi de vendredi à partir de quinze heures, heure à laquelle je suis revenue d'un déjeuner auquel j'avais été conviée ; je n'ai pas bougé du reste de la journée et de la soirée. Mes rendez-vous de l'après-midi sont notés dans mon agenda de bureau et mes visiteurs, dont mon avocat qui est arrivé à quatre heures et demie, pourront vous confirmer mon emploi du temps. Je suis navrée de ne pas pouvoir vous être plus utile. Si quelque chose d'important devait me revenir à l'esprit, je ne manquerais évidemment pas de vous contacter.

— Vous êtes certaine de n'avoir jamais revu Celia après son départ de Swathling ? demanda Kate.

— Je vous l'ai déjà dit, inspecteur. Et maintenant, si vous n'avez plus de questions à me poser, j'ai beaucoup à faire. J'enverrai évidemment une lettre de condoléances à Lady Holstead. »

Elle se leva de son fauteuil d'un mouvement alerte et se dirigea vers la porte. Le portier en uniforme qui les avait introduits attendait déjà à l'extérieur. Il avait dû rester planté là pendant tout l'entretien, pensa Kate.

Ils arrivèrent à la voiture. « Quelle situation artificielle, tu ne trouves pas ? demanda Piers. Pas difficile de deviner ses priorités : c'est elle d'abord, l'institution ensuite. Tu as remarqué la différence entre les deux bureaux ? L'un est presque vide, alors que, sur l'autre, les corbeilles de courrier arrivée et départ débordent. Pas difficile non plus de deviner qui est assise où. Lady Swathling en impose aux parents par son élégance aristocratique, Caroline Dupayne se tape tout le boulot.

— Pourquoi l'accepterait-elle ? Qu'est-ce qu'elle en tire ?

— Elle espère peut-être prendre la succession. Elle n'aura pas la villa, pourtant, à moins que Lady Swathling ne la lui lègue. C'est peut-être ce qu'elle espère. Elle n'aurait certainement pas les moyens de la racheter.

— Elle doit être correctement payée, commenta Kate. Mais je m'interroge moins sur les raisons qui poussent Miss Dupayne à rester à l'institution que sur sa volonté acharnée de voir le musée poursuivre

ses activités.

— Orgueil familial, dit Piers. Et puis, elle a l'appartement. Elle doit avoir envie de souffler de temps en temps. Lady S ne t'a pas beaucoup plu, si ?

— Pas plus que l'institution. À toi non plus, d'ailleurs. Le genre de boîte de luxe, où les gens friqués envoient leurs gamines pour ne plus les avoir dans les pattes. Les termes du contrat sont parfaitement clairs et les parents savent pourquoi ils raquent : que la petite ne tombe pas enceinte, qu'elle ne se drogue pas, qu'elle ne boive pas et qu'elle rencontre un jeune homme comme il faut.

— Tu es un peu dure. J'ai fréquenté un temps une fille qui sortait d'ici. Ça ne lui a pas fait beaucoup de mal, je crois. Elle n'avait pas le niveau pour être admise dans les meilleures universités, on est d'accord, mais elle savait faire la cuisine. Et ce n'était pas son seul talent.

— Et tu étais, bien sûr, un jeune homme comme il faut.

— Ce n'est pas exactement ce que pensait sa chère mère. Tu veux conduire ?

— Je préfère te laisser le volant jusqu'à ce que je me sois calmée. Nous dirons donc à AD que Lady S sait probablement quelque chose mais qu'elle ne veut pas parler ?

— Tu penses qu'elle pourrait être suspecte ?

— Non. Elle ne nous aurait pas donné cet alibi s'il n'était pas en béton. Nous vérifierons au besoin. Pour le moment, ce serait une perte de temps. Elle n'a manifestement commis aucun des deux crimes, mais elle pourrait avoir été complice. »

Piers était sceptique. « Tu vas un peu loin. Regarde les faits. Pour le moment, nous supposons que les deux morts sont liées. Ce qui veut dire que si Lady S est mêlée à l'assassinat de Celia, elle l'est aussi à celui de Neville Dupayne. Et s'il y a un moment où elle m'a paru sincère, c'est quand elle nous a dit qu'elle ne l'avait jamais rencontré. Par ailleurs, je ne vois pas en quoi la fermeture du musée la gênerait. Au contraire même, Caroline Dupayne n'en serait que plus étroitement attachée à son établissement. Non, non, elle est hors de cause. Même si elle a menti ou refusé de nous dire quelque chose, elle ne sera pas la première, si ? »

Il était quinze heures quinze, le jeudi 7 novembre. Dans la salle de réunion, l'équipe discutait des progrès de l'enquête. Benton-Smith était allé chercher des sandwiches un peu plus tôt, et la secrétaire de Dalglish leur avait apporté une grande cafetière de café noir. Après avoir débarrassé tous les vestiges de leur déjeuner, ils s'installèrent devant leurs documents et leurs carnets.

La découverte du sac à main, dont ils avaient espéré beaucoup, ne les avait pas menés bien loin. Subterfuge soigneusement préparé ou impulsion subite, n'importe quel suspect pouvait l'avoir fourré au fond du sac de vêtements. Une femme en aurait peut-être plus facilement eu l'idée qu'un homme, mais cela n'avait certainement pas force de preuve. Ils attendaient encore les renseignements du service des télécommunications sur la localisation du portable de Muriel Godby au moment où elle avait répondu à l'appel de Tally Clutton. Le service était surchargé de travail et devait faire face à d'autres demandes prioritaires. Les recherches sur la vie professionnelle de Neville Dupayne avant son départ des Midlands pour Londres en 1987 n'avaient rien donné. La police locale avait gardé le silence. Il n'y avait pourtant pas de quoi s'alarmer ; cela faisait moins d'une semaine qu'ils étaient sur l'affaire.

C'était au tour de Kate et de Piers de parler. On attendait leur rapport sur la visite de l'appartement de Celia. Dalglish fut un peu étonné de voir Kate se taire et laisser la parole à Piers. Mais il ne lui fallut que quelques secondes pour comprendre que celui-ci était dans son élément. Il campa le décor en quelques courtes phrases.

« C'est un appartement au rez-de-chaussée, qui donne sur un jardin central. Des arbres, des massifs de fleurs, une pelouse bien entretenue, sur la façade la plus chic de l'immeuble. Des grilles aux fenêtres et deux verrous de sûreté à la porte. Un grand salon sur l'avant, et trois chambres doubles avec salle de bains attenante. Probablement acheté comme investissement sur les conseils du notaire de papa. Il doit valoir plus d'un million aujourd'hui. Une cuisine ultra-moderne. Pas la moindre trace d'utilisation. Le réfrigérateur pue le lait caillé, les cartons d'œufs et les plats pré-cuisinés périmés. Un désordre innommable dans tout l'appartement. Des vêtements éparpillés sur son lit et sur ceux des deux autres pièces, les placards qui débordent, les

penderies bourrées à craquer. Une cinquantaine de paires de chaussures, vingt sacs à main, des robes de pute de luxe, destinées à montrer autant de cuisse et d'entrejambe que possible sans risquer de se faire embarquer pour attentat à la pudeur. Pour le reste, essentiellement des modèles de créateur, hors de prix. L'inspection de son bureau n'a pas donné grand-chose. Elle n'était pas du genre à payer ses factures dès réception, ni à répondre aux lettres officielles, même à celles de ses conseillers juridiques. Une société de la City gère son portefeuille, le panachage habituel d'actions et d'obligations. Mais elle dépensait son fric à la vitesse grand V.

— Des indices de l'existence d'un amant ? » demanda Dalglish.

Kate prit alors le relais. « Quelques taches suspectes, mais anciennes, du sperme sans doute, sur un drap housse dans le panier à linge. Rien d'autre. Elle prenait la pilule : nous en avons trouvé une boîte dans le placard de la salle de bains. Pas de drogue, mais beaucoup d'alcools. Il semblerait qu'elle ait essayé de travailler comme mannequin, il y a un press-book. Elle a aussi voulu se lancer dans la chanson. Elle figure dans les registres de cette agence, et elle dépensait des sommes astronomiques en cours de chant. J'ai l'impression qu'elle se faisait avoir. Ce qu'il y a de bizarre, c'est que nous n'avons trouvé aucune invitation, pas le moindre signe de l'existence d'amis. On pourrait penser qu'elle aurait eu envie de partager son quatre-pièces, ne serait-ce que pour avoir un peu de compagnie et réduire les frais. À part ce drap taché, il n'y a pas trace d'autre présence que la sienne. Nous avons pris notre matériel, ce qui nous a permis de mettre le drap dans une pochette scellée et de l'emporter comme pièce à conviction. Je l'ai envoyé au labo.

— Des livres ? Des photos ?

— Tous les magazines féminins qu'on peut trouver dans le commerce, revues de mode comprises. Des livres de poche, essentiellement des romans à succès. Des photographies de chanteurs. C'est tout. » Elle ajouta : « Nous n'avons trouvé ni agenda ni carnet d'adresses. Peut-être étaient-ils dans son sac à main ; dans ce cas, c'est l'assassin qui les a, à moins qu'il ne les ait détruits. Il y avait un message sur son répondeur ; le garage du coin a appelé pour la prévenir que sa voiture était prête. Si elle n'est pas venue avec son assassin, elle a dû prendre un taxi – je vois mal une fille comme elle dans un bus. Nous sommes passés à la centrale en espérant qu'ils pourraient retrouver le chauffeur. Il n'y avait pas d'autre message sur son répondeur, et pas de lettres personnelles. C'est bizarre : une pagaïe incroyable, et pas le moindre signe de vie sociale ou intime. Elle m'a fait pitié. Elle devait être très seule. »

Piers regimba. « Je ne vois pas pourquoi. Tu connais la Trinité moderne : argent, sexe et célébrité. Elle avait déjà les deux premiers et

avait bon espoir d'accéder à la troisième.

— Pas très réaliste, commenta Kate.

— Mais elle avait du fric. Nous avons vu ses relevés de banque et son portefeuille boursier. Son père lui avait laissé deux millions et demi. Ce n'est pas une fortune colossale de nos jours, mais ça suffit largement pour vivre. Ça m'étonnerait qu'une fille aussi friquée et qui possède son appartement personnel à Londres reste seule bien longtemps.

— Sauf si elle est crampon, le genre qui tombe amoureuse, qui s'accroche et ne lâche pas. Friquée ou non, les hommes s'en lassaient peut-être vite.

— Il faut croire que ç'a été le cas de l'un d'eux, et il a pris des mesures drôlement efficaces », remarqua Piers. Après un instant de silence, il poursuivit : « Il faudrait qu'un mec soit drôlement tolérant pour supporter un foutoir pareil. Sa femme de ménage avait glissé un mot sous la porte pour prévenir qu'elle ne pourrait pas venir jeudi parce qu'elle devait conduire son gamin à l'hôpital. J'espère qu'elle était bien payée. »

La voix tranquille de Dalgliesh intervint. « Si vous êtes assassiné un jour, Piers, ce qui n'est pas entièrement exclu, espérons que l'enquêteur qui viendra fouiller dans vos effets personnels ne se montrera pas trop critique.

— C'est une éventualité que je garde présente à l'esprit, commandant. En tout cas, il trouvera tout en ordre. »

Je ne l'ai pas volé, songea Dalgliesh. Cet aspect de son métier, la violation impitoyable de l'intimité de la victime, l'avait toujours heurté. Le meurtre supprimait plus que la vie même. Le corps était emballé, étiqueté, disséqué ; les carnets d'adresses, les journaux intimes, les lettres confidentielles, le moindre détail de la vie de la victime étaient passés au crible, scrutés. Des mains étrangères furetaient au milieu des vêtements, les palpaient, examinaient les plus infimes possessions, enregistraient et cataloguaient pour les livrer aux regards tous les tristes vestiges d'existences bien souvent pitoyables. Privilégiée en apparence, cette vie avait été pathétique, elle aussi. L'image de Celia qui se dessinait sous leurs yeux était celle d'une jeune fille riche mais vulnérable et sans amis, cherchant à accéder à un monde que son argent lui-même ne pouvait lui offrir.

« Avez-vous posé les scellés sur l'appartement ? demanda-t-il.

— Oui, commandant. Nous avons aussi interrogé le gardien. Il occupe un appartement du côté nord. Il n'est là que depuis six mois, et ne sait rien d'elle.

— Cette note, glissée sous la porte, observa Dalgliesh. Il faut croire qu'elle ne confiait pas ses clés à sa femme de ménage, à moins bien sûr, que celle-ci n'ait demandé à quelqu'un d'aller porter le message. Il

serait peut-être bon de la retrouver. Et Brian Clark et son équipe ?

— Ils seront là demain, à la première heure. Le drap est important, c'est certain. Nous l'avons. Je ne pense pas qu'ils découvrent grand-chose d'autre. Elle n'a pas été tuée là-bas, ce n'est pas le lieu du crime.

— J'aimerais tout de même que les techniciens y jettent un coup d'œil. Vous pourriez les retrouver sur place, Benton-Smith et vous. Certains voisins ont peut-être aussi des déclarations à faire sur d'éventuels visiteurs. »

Ils passèrent ensuite au rapport d'autopsie du docteur Kynaston, qu'ils avaient reçu une heure plus tôt. Prenant son exemplaire, Piers commenta : « Il est peut-être tout à fait instructif d'assister à une autopsie du docteur Kynaston, mais ce n'est pas franchement relaxant. Ce n'est pas tant la méticulosité et la précision remarquables de son charcutage, que la musique qu'il choisit. Je ne m'attendais pas au chœur des hallesbardiers de la Garde Royale, mais franchement, l'*Agnus Dei* du *Requiem* de Fauré est assez indigeste en pareilles circonstances. J'ai bien cru que vous alliez tourner de l'œil, inspecteur. »

Tournant les yeux vers Benton-Smith, Kate vit son visage s'assombrir et ses yeux noirs se durcir comme du charbon poli. Mais il encaissa la raillerie sans ciller, et dit calmement : « Pendant un moment, moi aussi. » Il s'interrompit puis se tourna vers Dalglish : « C'était la première fois que j'avais affaire à une jeune femme, commandant. »

Dalglish avait les yeux fixés sur le rapport d'autopsie. « Oui, dit-il. C'est le plus pénible. Les jeunes femmes et les enfants. Quiconque est capable d'assister sans émotion à une autopsie de ce genre ferait bien de se demander s'il a choisi le bon métier. Voyons ce que le docteur Kynaston a à nous dire. »

Le rapport du médecin légiste confirma ses premières constatations. La pression la plus forte avait été exercée par la main droite, qui avait comprimé le larynx et brisé la corne supérieure du thyroïde, à sa base. Une légère contusion sur l'arrière du crâne donnait à penser que la jeune fille avait été poussée contre le mur au moment de la strangulation, mais il n'y avait aucun indice de contact physique entre l'agresseur et la victime, et la matière prélevée sous les ongles de cette dernière ne permettait pas de penser qu'elle avait cherché à se défendre. Kynaston avait cependant découvert que Celia Mellock était enceinte de deux mois.

« Ce qui nous fait peut-être un mobile de plus, dit Piers. Elle aurait pu donner rendez-vous à son amant parce qu'elle voulait en parler avec lui, ou lui demander de l'épouser. Mais pourquoi choisir le musée ? Elle avait un appartement à elle. »

— J'imagine mal qu'on puisse assassiner une fille riche et délurée

comme elle pour un motif pareil, observa Kate. Une grossesse n'était sans doute qu'un problème mineur qu'un séjour de vingt-quatre heures dans une clinique de luxe pouvait résoudre. Mais comment se fait-il qu'elle ait été enceinte alors qu'elle prenait la pilule ? Ou bien elle l'a fait exprès, ou bien elle en avait assez de s'embêter avec ça. La plaquette que nous avons trouvée n'était pas entamée.

— Je ne pense pas qu'elle ait été assassinée parce qu'elle était enceinte, dit Dalglish. Si elle a été tuée, c'est à cause de l'endroit où elle se trouvait. Nous avons affaire à un seul tueur, et la victime initiale, la victime désignée, était Neville Dupayne. »

Il ne s'agissait encore que d'une supposition, mais déjà une image s'imposait à son esprit avec une clarté étonnante. Une figure androgyne, au sexe encore indéterminé, ouvrait le robinet, à l'angle de l'abri de jardin. Un puissant jet d'eau effaçait toute trace d'essence sur les mains gantées de caoutchouc. Le grondement du brasier et puis, presque imperceptible, le cliquetis du verre qui se brisait suivi des premiers crépitements du bois, lorsque les flammes s'étaient élevées pour atteindre l'arbre le plus proche. Pour quelle raison Vulcain avait-il levé les yeux vers la maison ? Avait-il été pris d'une prémonition ou avait-il craint de voir l'incendie échapper à tout contrôle ? Il avait alors aperçu une jeune fille aux yeux écarquillés, ses cheveux blonds encadrés par les lueurs du feu, qui l'observait depuis la fenêtre de la salle des Meurtres. Était-ce cet instant fugace, était-ce cet unique coup d'œil qui avaient condamné Celia Mellock à mort ?

Il perçut la voix de Kate : « Il nous reste à trouver comment Celia est entrée dans la salle des Meurtres. Elle aurait pu passer par l'appartement de Caroline Dupayne. Mais dans ce cas, comment s'y est-elle introduite, et pour quelle raison ? Et comment le prouver, alors qu'il est parfaitement possible que son assassin et elle soient entrés au musée à un moment où il n'y avait personne à l'accueil ? »

Le téléphone sonna soudain. Kate prit le combiné, écouta et dit : « Bien, je descends tout de suite. » Elle s'adressa à Dalglish. « Tally Clutton est là, commandant. Elle demande à vous voir. Il paraît que c'est important.

— Ça l'est sûrement, remarqua Piers, pour qu'elle ait pris la peine de venir jusqu'ici. Si seulement elle avait enfin identifié le fameux automobiliste ! Mais ce serait trop beau. » Kate était déjà sur le seuil quand Dalglish dit : « Installez-la dans la petite salle d'interrogatoire, voulez-vous, Kate ? Je vais la recevoir immédiatement, avec vous. »

LIVRE QUATRE

La troisième victime

Jeudi 7 novembre – Vendredi 8 novembre

La police avait fait savoir qu'il faudrait aux techniciens en investigations criminelles toute la journée du mercredi et la matinée du jeudi pour terminer la fouille du musée. Ils espéraient pouvoir rendre les clés jeudi, en fin d'après-midi. La malle avait déjà été emportée. Après l'inspection de l'appartement de Caroline Dupayne par le commandant Dalglish et l'inspecteur principal Miskin, rien ne semblait justifier de lui confisquer ses clés et de l'empêcher d'accéder à ce qui était, après tout, sa résidence principale.

Le jeudi, Tally se leva de bonne heure, comme toujours. Elle avait les nerfs à fleur de peau. Elle avait l'habitude d'aller épousseter et passer l'aspirateur au musée, et sa routine matinale lui manquait. Toute sa journée était déstructurée. Ayant perdu tous ses repères, Tally avait l'impression de se mouvoir comme un automate dans un univers de cauchemar. Son pavillon lui-même n'était plus un asile sûr contre cette pénible sensation de dissociation mentale et de désastre imminent. Sa maison avait toujours été pour elle le centre paisible de son univers, mais depuis que Ryan s'y était installé, elle avait dû dire adieu à cette sérénité et à cette harmonie. Ryan n'était pourtant pas difficile à vivre ; le pavillon était simplement trop exigü pour deux personnalités aussi différentes. Les toilettes se trouvaient dans la salle de bains, ce qui constituait davantage qu'un simple désagrément. Elle y restait le moins longtemps possible, gênée à l'idée qu'il attendait impatiemment qu'elle libère les lieux, alors que lui-même prenait son temps, laissant des serviettes de toilette trempées dans la baignoire, et le savon gluant en train de se figer sur la paroi du lavabo. D'une propreté méticuleuse, il prenait deux bains par jour, si bien que Tally s'inquiétait pour les factures de fioul. Mais il laissait ses vêtements de travail sales par terre. C'était à elle de les ramasser pour les mettre à la machine. Les repas posaient un autre problème. Elle s'attendait à ce qu'il n'ait pas les mêmes goûts alimentaires qu'elle, mais n'avait pas imaginé qu'il puisse engloutir de telles platées. Il n'avait pas proposé de payer sa quote-part et elle ne pouvait se résoudre à le lui demander. Le soir, il allait se coucher de bonne heure, mais s'empressait de brancher sa chaîne stéréo. Cette musique tonitruante avait rendu les nuits de Tally insupportables. Hier soir, encore sous le choc de la découverte du corps de Celia Mellock, elle lui avait

demandé de baisser le son et il avait obtempéré sans protester. Mais bien qu'assourdie, la pulsation des basses restait perceptible, irritante et éprouvante pour les nerfs, et elle n'était pas arrivée à la réduire au silence, même en s'enfonçant la tête sous l'oreiller.

Le jeudi, juste après le petit déjeuner, alors que Ryan était encore au lit, elle décida d'aller faire un tour dans le West End. Ignorant combien de temps elle serait absente, elle fourra une orange et une banane dans un grand sac à main. Elle prit le bus jusqu'à la station de Hampstead, puis le métro jusqu'à Embankment, remonta Northumberland Avenue, traversa le tohu-bohu de Trafalgar Square et s'engagea dans le Mall pour entrer dans St James's Park. C'était une de ses promenades londoniennes favorites et progressivement, en faisant le tour du lac, elle retrouva une certaine sérénité. Le temps était redevenu exceptionnellement doux pour la saison, et elle s'assit sur un banc pour manger ses fruits dans les rayons veloutés du soleil, observant les parents et les enfants qui jetaient du pain aux canards, les touristes qui se photographiaient réciproquement devant l'eau miroitante, les amoureux qui se promenaient main dans la main, et ces mystérieuses silhouettes en pardessus sombre qui marchaient par deux et lui rappelaient toujours des espions échangeant de dangereux secrets.

À deux heures et demie, revigorée, elle n'avait pas envie de rentrer chez elle tout de suite et, après un dernier tour du lac, elle préféra rejoindre la Tamise. Ce fut en arrivant à Parliament Square et en apercevant le palais de Westminster qu'elle décida, sur un coup de tête, de se joindre à la petite file qui attendait devant la Chambre des Lords. Elle avait déjà visité la Chambre des Communes, mais jamais celle des Pairs. Ce serait une expérience nouvelle et l'idée de rester tranquillement assise pendant une petite demi-heure ne lui déplaisait pas. Elle n'eut pas à attendre longtemps. Elle passa devant les services de sécurité, qui fouillèrent son sac et lui remirent un laissez-passer ; suivant les indications qu'on lui avait données, elle gravit l'escalier moqueté pour rejoindre la tribune réservée au public.

Poussant la porte de bois, elle arriva au-dessus de la salle et baissa les yeux, stupéfaite. Elle l'avait souvent vue à la télévision, mais sa magnificence lugubre s'imposa alors à elle dans toute sa puissance. Personne aujourd'hui n'aurait l'idée de construire un monument pareil ; et on avait peine à croire que quelqu'un ait pu songer à le faire un jour. On aurait dit qu'aucune ornementation, aucune prétention architecturale, aucun prodige des métiers de l'or, du bois et du vitrail n'avaient été tenus pour trop somptueux pour ces ducs, ces comtes, ces marquis et ces barons victoriens. Le résultat était parfaitement réussi – peut-être, pensa Tally, grâce à l'assurance qui avait présidé à cette entreprise. L'architecte et les artisans savaient pour quoi ils

construisaient cet édifice, et ils y croyaient. Après tout, songea-t-elle, nous avons nos vanités, nous aussi. Nous avons bien construit le Dôme du millénaire. Sans son caractère purement séculier, la Chambre aurait pu faire penser à une cathédrale. Le trône d'or avec son dais et ses chandeliers célébrait une royauté terrestre, les statues disposées dans les niches entre les fenêtres représentaient des barons et non des saints, et les hautes fenêtres à vitraux portaient des armoiries au lieu de scènes bibliques.

Le grand trône doré se trouvait juste en face d'elle, dominant son esprit comme il dominait la Chambre. Que deviendrait-il si la Grande-Bretagne se transformait un jour en république ? Même le gouvernement le plus antimonarchiste n'aurait certainement pas le cœur de le faire fondre. Mais y aurait-il une salle de musée assez vaste pour l'accueillir ? À quoi pourrait-il bien servir ? Peut-être, se dit-elle, un futur président en complet veston s'assiérait-il en grande pompe sous ce dais. Tally n'avait pas beaucoup fréquenté le monde politique, mais elle avait remarqué que ceux qui avaient acquis pouvoir et prestige à la force du poignet étaient aussi attachés à leurs privilèges que ceux qui les possédaient de naissance. Elle fut heureuse de s'asseoir, reconnaissante de pouvoir s'occuper ainsi les yeux et l'esprit. Les angoisses de la journée commencèrent à se dissiper.

Plongée dans ses pensées et attentive au décor qui l'entourait, elle ne remarqua pas tout de suite les personnages assis sur les bancs rouges, au-dessous d'elle. C'est alors qu'elle entendit la voix, distincte et reconnaissable entre toutes. Son cœur ne fit qu'un bond. Elle baissa les yeux. Il se tenait devant un des bancs situés entre ceux du gouvernement et ceux de l'opposition, le dos tourné vers elle. Il disait : « Je prie Leurs Seigneuries de m'autoriser à poser la question figurant sous mon nom à l'ordre du jour. »

Elle faillit serrer le bras du jeune homme assis à côté d'elle. Elle chuchota fébrilement : « Qui est-ce ? Savez-vous qui est en train de parler ? »

Il fronça les sourcils et lui tendit une feuille de papier. Sans la regarder, il répondit : « Lord Martlesham, un député non inscrit. »

Elle resta assise, pétrifiée, penchée en avant, les yeux fixés sur sa nuque. Pourvu qu'il se retourne ! Elle ne pourrait jurer de rien tant qu'elle n'aurait pas vu son visage. Il sentait certainement l'intensité de son regard posé sur lui. Elle n'entendit pas la réponse du ministre, ni les interventions d'autres pairs. L'heure des questions était terminée et l'on passa à la suite. Un groupe de députés quittait la Chambre, et, quand il se leva de son banc pour les rejoindre, elle le vit distinctement.

Elle n'eut pas besoin de regarder deux fois Lord Martlesham. Cet instant avait suffi. Une voix pouvait être trompeuse, mais ensemble,

voix et visage lui inspiraient une conviction absolue, qui ne laissait aucune place au doute. Elle ne croyait pas ; elle savait.

Elle se retrouva sur le trottoir, devant l'entrée de St Stephen's, sans savoir comment elle était sortie. La rue était aussi animée que si la saison touristique battait son plein. Dans sa vigueur de bronze, Churchill regardait du haut de son piédestal sa chère Chambre des Communes de l'autre côté d'une rue encombrée de taxis, de voitures et de bus quasi immobiles. Un policier retenait les piétons pour permettre aux voitures des députés de pénétrer dans la cour de la Chambre, et un flot de touristes, appareil photo en bandoulière, attendaient que les feux passent au rouge pour traverser et se rendre à l'abbaye. Tally se joignit à eux. Elle éprouvait un besoin urgent de calme et de solitude. Il fallait qu'elle prenne le temps de réfléchir. Mais une longue file attendait déjà à la porte nord de l'abbaye ; il serait difficile de trouver la paix ici. Elle entra donc dans l'église St Margaret et s'assit sur un banc, au milieu de la nef.

Quelques visiteurs marchaient et parlaient tout bas en s'arrêtant devant les monuments, mais elle ne les vit pas, elle ne les entendit pas. Le vitrail est, qui avait fait partie de la dot de Catherine d'Aragon, les deux niches où étaient agenouillés le prince Arthur et la princesse Catherine, et les deux saints debout derrière eux l'avaient éblouie lors de sa première visite, mais maintenant elle les regardait avec des yeux absents. Elle comprenait mal le tumulte d'émotions qui l'agitait. Après tout, elle avait vu le corps du docteur Neville. Son image carbonisée hanterait ses rêves sa vie durant. Et il y avait eu cette seconde mort, cette horreur multipliée par deux, ce cadavre plus vivant dans son imagination que si elle avait elle-même soulevé le couvercle de la malle. Mais jamais, jusqu'à présent, elle n'avait eu à prendre la moindre responsabilité. Elle avait confié à la police tout ce qu'elle savait. On ne lui avait rien demandé de plus. Or cette fois, elle était intimement liée au crime, comme une infection qui courait dans ses veines. Elle avait une décision à prendre ; que son devoir fût évident ne lui apportait aucun soulagement. Elle savait qu'elle devait agir – Scotland Yard était à deux pas, dans Victoria Street –, mais il fallait d'abord qu'elle accepte les conséquences de ses actes. Lord Martlesham serait le suspect numéro un. Forcément. Son témoignage était suffisamment précis. Qu'il fût membre de la Chambre des Lords n'avait pas d'importance pour elle ; c'est tout juste si ce fait lui effleura l'esprit. Elle n'était pas femme à s'attacher à ce genre de choses. Le problème était qu'elle n'arrivait pas à croire que l'homme qui s'était penché sur elle avec une sollicitude aussi sincère fût un assassin. Or s'il ne pouvait prouver son innocence, il risquait fort de se retrouver devant les tribunaux et, qui sait, peut-être même derrière les barreaux. Il ne serait pas le premier innocent condamné injustement.

À supposer que l'affaire ne soit jamais élucidée, porterait-il toute sa vie les stigmates d'un meurtre qu'il n'avait pas commis ? Pourtant, son innocence évidente n'était pas le seul élément qui la troublait. Elle sentait frémir, tout au fond de son esprit, inaccessible à une réflexion acharnée aussi bien qu'à une méditation paisible, un détail dont elle avait connaissance, un unique fait dont elle aurait dû se souvenir et parler.

Elle recourut alors à une vieille recette de sa jeunesse. Lorsqu'elle avait un problème à résoudre, elle nouait un dialogue intérieur avec une voix silencieuse, qu'elle identifiait parfois comme celle de sa conscience, mais plus souvent comme l'expression d'un simple bon sens sceptique, d'un *alter ego* sans complication.

Tu sais ce que tu as à faire. Ce qui adviendra ne te regarde pas.

J'ai pourtant l'impression que si.

Alors si tu tiens à te sentir responsable, accepte cette responsabilité. Tu as vu ce qui est arrivé au docteur Neville. Si Lord Martlesham est coupable, veux-tu vraiment qu'il reste impuni ? S'il est innocent, pourquoi ne s'est-il pas manifesté ? Il peut posséder des informations qui permettraient de retrouver l'assassin. Il n'y a pas de temps à perdre. Pourquoi hésiter ?

Il faut que je réfléchisse tranquillement.

Réfléchir à quoi, et pendant combien de temps ? Si le commandant Dalglish demande où tu es allée après avoir quitté la Chambre des Lords, que vas-tu lui dire ? Que tu es allée à l'église prier Dieu d'éclairer ta lanterne ?

Je ne prie pas. Je sais ce que j'ai à faire.

Eh bien alors, fais-le. Il y a déjà eu deux crimes. Combien de morts faudra-t-il pour que tu aies le courage de dire ce que tu sais ?

Tally se leva et, d'un pas assuré, se dirigea vers la lourde porte de St Margaret et remonta Victoria Street jusqu'à New Scotland Yard. Lors de sa précédente visite, elle y avait été conduite en voiture par l'inspecteur Benton-Smith et avait fait le trajet remplie d'espoir. Elle était repartie avec un sentiment d'échec, avec l'impression d'avoir trahi leur confiance. Aucune des photographies qu'on lui avait montrées, aucun des portraits robots habilement reconstitués ne ressemblait à l'homme qu'ils recherchaient. Aujourd'hui, elle apportait une bonne nouvelle au commandant Dalglish. Pourquoi donc avait-elle le cœur si lourd ?

Elle se présenta à la réception. Elle avait soigneusement préparé ce qu'elle allait dire. « Puis-je voir le commandant Dalglish s'il vous plaît ? Je suis Mrs Tallulah Clutton du musée Dupayne. C'est à propos des meurtres. J'ai une information importante à lui transmettre. »

Le policier de faction ne manifesta aucune surprise. Il répéta son nom et tendit la main vers le téléphone : « J'ai ici une certaine Mrs Tallulah Clutton qui demande à voir le commandant Dalglish à

propos des meurtres du Dupayne. Elle dit que c'est important. » Quelques secondes plus tard, il reposa le combiné et annonça à Tally : « Une collaboratrice du commandant Dalglish arrive tout de suite. L'inspecteur Miskin. Vous la connaissez ?

— Oui, oui, je l'ai rencontrée, mais j'aimerais mieux parler à Mr Dalglish si c'était possible.

— Elle vous conduira au commandant. »

Elle prit place sur le siège qu'on lui indiquait, contre le mur. Comme d'habitude, elle portait son sac à main en bandoulière, la lanière croisée sur la poitrine. Elle songea soudain que cette précaution pouvait paraître étrange ; après tout, elle se trouvait à New Scotland Yard. Elle fit passer la courroie au-dessus de sa tête et tint le sac serré contre elle de ses deux mains. Elle se sentit soudain terriblement vieille.

L'inspecteur Miskin arriva presque aussitôt. Tally se demanda si on craignait qu'elle ne change d'avis et ne reparte si on la faisait attendre trop longtemps. Mais la policière la salua calmement, avec le sourire, et la conduisit vers la rangée d'ascenseurs. Il y avait du monde dans les couloirs. Quand l'ascenseur arriva, elles eurent du mal à s'y introduire et se trouvèrent coincées avec une dizaine d'hommes de haute taille, silencieux pour la plupart. L'appareil s'ébranla. Elles étaient seules quand il s'arrêta à leur étage, mais Tally n'avait pas remarqué sur quel bouton Kate avait appuyé.

La salle d'interrogatoire dans laquelle elles pénétrèrent était d'une exigüité intimidante, son mobilier sobre et fonctionnel. Tally remarqua une table carrée avec deux chaises de chaque côté, et un magnétophone sur un support, un peu à l'écart.

Comme si elle lisait dans ses pensées, l'inspecteur Miskin se tourna vers elle : « Ce n'est pas très confortable, j'en suis désolée, mais au moins, on ne nous dérangera pas. Le commandant Dalglish ne va pas tarder. La vue n'est pas si mal, quand même. J'ai demandé qu'on nous apporte du thé. »

Tally s'approcha de la fenêtre. Au-dessous d'elle, elle aperçut les deux tours de l'Abbaye et, au-delà, Big Ben et le palais de Westminster. Les voitures qui passaient ressemblaient à des jouets miniatures et les piétons à des pantins déformés. Elle observa la scène sans émotion, l'oreille tendue, attendant de voir s'ouvrir la porte.

Il entra tout doucement et s'approcha d'elle. Elle éprouva un tel soulagement à sa vue qu'elle dut se retenir pour ne pas courir vers lui. Il la conduisit à une chaise. Il s'assit en face d'elle, l'inspecteur Miskin à côté de lui.

Tally alla droit au but : « J'ai vu l'automobiliste qui m'a renversée. Je suis allée à la Chambre des Pairs aujourd'hui. Il était sur le banc des non-inscrits. Il s'agit de Lord Martlesham.

— Vous avez entendu sa voix ? demanda le commandant Dalglish.

— Oui. C'était l'heure des questions, et il en a posé une. Je l'ai reconnu tout de suite.

— Pourriez-vous être plus précise ? Vous avez d'abord reconnu sa voix ou sa silhouette ? Les non-inscrits tournent le dos à la tribune du public. Avez-vous vu son visage ?

— Pas au moment où il a parlé. Mais c'était la fin de l'heure des questions. Il était le dernier. On lui a répondu, un ou deux autres pairs ont pris la parole, puis ils sont passés à autre chose. À ce moment-là, il s'est levé et s'est retourné avant de sortir. J'ai vu son visage. »

Ce fut l'inspecteur Miskin et non le commandant Dalglish qui posa la question qu'elle attendait : « Vous êtes sûre de l'avoir reconnu, Mrs Clutton ? Assez sûre pour pouvoir répondre à des questions hostiles en cour d'assises sans vous laisser démonter ? »

Tally tourna les yeux vers le commandant Dalglish : « Absolument sûre. » Elle s'interrompt, puis demanda, essayant de contenir l'angoisse qui faisait trembler sa voix : « Serai-je obligée de l'identifier ?

— Pas encore, répondit le commandant Dalglish. Peut-être même jamais. Tout dépendra des explications qu'il pourra nous donner. »

Le regardant dans les yeux, elle reprit : « C'est quelqu'un de bien, vous savez. Il était vraiment inquiet pour moi. Je n'ai pas pu me tromper. Je ne peux pas croire... » Elle s'arrêta.

« Il y a peut-être une raison tout à fait anodine à sa présence au Dupayne et à son absence de réaction à notre appel à témoin. Mais il peut posséder des informations utiles pour notre enquête. Il fallait absolument le retrouver, et nous vous remercions de votre collaboration.

— Quelle chance que vous soyez allée à la Chambre des Lords aujourd'hui, intervint l'inspecteur Miskin. Pourquoi cette visite ? L'aviez-vous prévue ? »

Calmement, Tally fit le récit de sa journée, le regard fixé sur Dalglish – le besoin de s'éloigner du musée, ne fût-ce que quelques heures ; la promenade et le pique-nique dans St James' Park ; la décision impulsive de visiter la Chambre des Lords. Il n'y avait aucun sentiment de triomphe dans sa voix. En l'écoutant, Dalglish eut l'impression qu'elle avait besoin qu'il la rassure, qu'il lui confirme que son aveu n'avait rien d'une trahison. Quand elle eut fini son thé, qu'elle but d'un trait, il essaya de la persuader de se laisser reconduire dans une voiture de police, lui promettant qu'on n'allumerait pas le gyrophare. Tout aussi courtoisement, mais fermement, elle refusa. Elle rentrerait par ses propres moyens, comme d'habitude. C'était peut-être aussi bien, pensa-t-il. L'arrivée de Tally dans une voiture conduite par

un chauffeur aurait certainement suscité quelques commentaires au musée. Il lui avait demandé le silence et il savait qu'elle tiendrait parole, mais il préférerait qu'elle ne soit pas harcelée de questions. C'était une femme honnête et mentir ne pouvait que lui répugner.

Il descendit avec elle et lui dit au revoir devant le bâtiment.

En lui serrant la main, elle leva les yeux vers lui : « Il va avoir des ennuis, n'est-ce pas ?

— Forcément. Mais s'il est innocent, il n'a rien à craindre. Vous avez bien fait de venir, ne vous tracassez pas pour ça.

— Oui, dit-elle en se détournant enfin. Je sais, mais ce n'est pas une consolation. »

Dalglish regagna la salle de réunion. Kate était en train de mettre Piers et Benton-Smith au courant des derniers rebondissements. Ils l'écoutèrent sans faire de commentaire, puis Piers posa la question qui s'imposait : « Vous pensez que son témoignage est sûr, commandant ? Si c'est une erreur, ça va faire du grabuge.

— Elle affirme n'avoir aucun doute. Elle a reconnu Martlesham dès qu'il s'est levé et a pris la parole. Ses traits n'ont fait que confirmer sa certitude.

— La voix avant le visage ? dit Piers. C'est curieux. Comment peut-elle être aussi sûre d'elle ? Elle ne l'a aperçu que quelques secondes, penché sur elle, et encore, elle ne devait pas y voir grand-chose à la lumière du réverbère.

— Quel que soit l'enchaînement des processus mentaux, dit Dalglish, qu'elle l'ait identifié à son physique, à sa voix, ou aux deux, Mrs Clutton est sûre et certaine que c'est Martlesham qui l'a renversée vendredi dernier.

— Que savons-nous de lui ? demanda Kate. C'est un philanthrope, non ? Je ne sais plus où j'ai lu qu'il apporte des vêtements, de la nourriture et des médicaments dans les pays qui en manquent le plus. Est-ce qu'il n'a pas conduit lui-même un camion jusqu'en Bosnie ? Les journaux en ont parlé. Tally Clutton aurait pu voir sa photo à ce moment-là. »

Piers alla prendre le *Who's Who* dans la bibliothèque et le posa sur la table. « C'est un titre héréditaire, si je ne me trompe, dit-il. Autrement dit, il fait partie des pairs héréditaires élus, qui sont restés à la Chambre après cette première réforme bâclée. Il a dû prouver ses qualités. Il me semble avoir entendu dire qu'il était la conscience des non inscrits.

— Ça m'étonnerait, remarqua Dalglish. Les non-inscrits ne représentent-ils pas une conscience en soi ? Mais vous avez raison à propos du travail humanitaire, Kate. C'est lui qui a mis au point ce système qui incite les riches à prêter de l'argent aux gens en difficulté, qui ne peuvent pas obtenir de crédit. C'est la même chose que les

sociétés de crédit mutuel, mais les prêts sont sans intérêt. »

Piers lisait tout haut des extraits du *Who's Who*. « Charles Montague Seagrove Martlesham. Noblesse assez tardive, datant de 1836. Né le 3 octobre 1955, études dans les établissements habituels, a pris la succession de son père en 1972. Son père est mort jeune, semble-t-il. A épousé la fille d'un général. Pas d'enfants. Jusque-là, rien qui cloche. Centres d'intérêt : musique, voyages. Adresse : The Old Rectory, Martlesham, Suffolk. Pas de demeure ancestrale, semble-t-il. Membre du conseil d'administration d'un nombre impressionnant d'œuvres caritatives. Voilà l'homme qui serait coupable d'un double meurtre ? Intéressant.

— Modérez votre enthousiasme, Piers, conseilla Dalglish. Toutes nos objections antérieures restent valables. Pourquoi un homme qui vient de commettre un crime particulièrement odieux s'arrêterait-il pour vérifier qu'il n'a pas blessé une femme âgée qu'il a fait tomber de bicyclette ?

— Allez-vous le convoquer ? demanda Kate.

— Je vais lui faire savoir que je souhaite le rencontrer dans le cadre d'une enquête sur une récente affaire d'homicide. À lui de voir s'il souhaite se faire accompagner de son avocat. À cette étape, cela m'étonnerait un peu. » Il s'assit à son bureau. « Il est sans doute encore à la Chambre. Je vais lui faire porter un message lui demandant de passer le plus rapidement possible. Benton-Smith, pourriez-vous le lui apporter et lui proposer de le conduire ? Martlesham a certainement un pied-à-terre à Londres. S'il préfère, nous pourrions le rencontrer chez lui. Mais à mon avis, il reviendra avec vous. »

Kate s'approcha de la fenêtre et attendit que Dalglish ait fini d'écrire pour observer : « Je le vois mal en assassin, tout de même.

— Aussi mal que tous les autres... Marcus Dupayne, Caroline Dupayne, Muriel Godby, Tally Clutton, Mrs Faraday, Mrs Strickland, James Calder-Hale, Ryan Archer. L'une de ces personnes a commis un double meurtre. Après avoir entendu Lord Martlesham, nous serons peut-être plus à même de savoir laquelle. »

Kate se tourna vers lui : « Vous le savez déjà, non ?

— Je crois que nous le savons tous. Mais entre savoir et prouver, il y a de la marge, Kate. »

Et Kate croyait comprendre pourquoi Vulcain resterait Vulcain. Et elle croyait savoir pourquoi. Quand il était jeune inspecteur de police, Dalglish avait participé à une enquête pour homicide qui s'était très mal terminée. Un innocent avait été arrêté et condamné. Il n'avait pas été directement responsable de cette erreur, mais il en avait tiré des leçons. Pour AD, le plus grave danger lors d'une enquête criminelle, pour meurtre surtout, était toujours le même : s'attacher à un premier suspect, ne ménager aucun effort pour prouver sa culpabilité, quitte à

négliger d'autres pistes, et céder à l'inévitable altération du jugement qui empêchait les enquêteurs d'envisager même qu'ils aient pu se tromper. Un deuxième principe consistait à éviter une arrestation prématurée qui compromettrait le succès de l'enquête aussi bien que des procédures judiciaires ultérieures. L'exception étant la nécessité de protéger un tiers. Et certainement, se dit Kate, après ce second crime, Vulcain ne représentait plus un danger. Il n'y en avait certainement plus pour bien longtemps. La conclusion de l'affaire se dessinait, plus vite qu'elle ne l'avait imaginé.

Une fois Benton-Smith parti pour la Chambre des Lords, Dalglish resta assis un instant en silence. Kate attendit. « Je voudrais que vous vous rendiez à Swathling tout de suite, Kate, dit-il enfin, et que vous me rameniez Caroline Dupayne. Elle n'est pas en état d'arrestation, mais je ne pense pas qu'elle fasse de difficulté. Pour une fois, ce sera au moment que nous choisissons, et non à sa convenance personnelle. » Devant l'air étonné de Kate, il ajouta : « Je prends peut-être un risque, mais je suis sûr que Tally Clutton ne s'est pas trompée. Et quelle que soit l'explication que Martlesham nous donnera, j'ai bien l'impression qu'elle aura quelque chose à voir avec Caroline Dupayne et son appartement privé du musée. Si je fais erreur et s'il n'y a aucun lien entre les deux, j'essaierai de vous joindre sur votre portable avant que vous ne soyez arrivée à Richmond. »

Lord Martlesham arriva au Yard moins d'une demi-heure plus tard et fut immédiatement conduit au bureau de Dalglish. Il entra, calme mais très pâle, et sembla s'interroger un instant sur l'opportunité de tendre la main à son interlocuteur. Ils s'assirent de part et d'autre de la table, devant la fenêtre. En observant ses traits défaits, Dalglish comprit, sans l'ombre d'un doute, que Lord Martlesham savait pourquoi on l'avait fait venir. Le ton officiel du message, la pièce sombrement fonctionnelle dans laquelle on l'avait introduit, l'étendue nue de bois blanc entre eux deux, étaient suffisamment éloquentes. Ce n'était pas un rendez-vous mondain et, de toute évidence, il n'avait jamais envisagé pareille éventualité. En le regardant, Dalglish comprit que Tally Clutton l'ait trouvé séduisant. Son visage était de ceux auxquels le terme de beauté ne convient pas parfaitement, mais qui révèlent avec une vulnérabilité candide l'essence même de l'homme.

Dalglish ne s'embarrassa pas de circonlocutions : « Cet après-midi, Mrs Tallulah Clutton, qui travaille comme femme de charge au musée Dupayne, vous a identifié comme étant l'automobiliste qui l'a renversée alors qu'elle circulait à bicyclette vers dix-huit heures vingt-cinq, le vendredi 1^{er} novembre. Cette nuit-là, deux personnes ont été assassinées au musée, le docteur Neville Dupayne et Miss Celia Mellock. Je me vois contraint de vous demander si vous étiez bien présent sur les lieux et, le cas échéant, pour quelle raison. »

Lord Martlesham avait les mains serrées sur ses genoux. Il les leva alors et les posa fermement sur le plateau de la table. Les cordons foncés des veines saillaient et les articulations brillaient, blanches sous la peau tendue. « Mrs Clutton a raison, dit-il. J'étais là et je l'ai renversée. J'espère qu'elle n'a pas été plus grièvement blessée que je ne l'ai cru. Elle m'a dit qu'elle n'avait rien.

— Quelques contusions, c'est tout. Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté plus tôt ?

— Parce que j'espérais n'avoir jamais à le faire. Je ne commettais rien d'illégal, mais je n'avais pas envie d'attirer l'attention sur mes faits et gestes. Voilà pourquoi j'ai pris la fuite.

— Mais par la suite, quand vous avez su qu'un crime avait été commis, vous avez bien dû vous rendre compte de l'importance que

pouvait avoir votre témoignage. Vous saviez que vous aviez le devoir de vous manifester.

— Oui, bien sûr. Mais je savais aussi que je n'avais rien à voir avec ce crime. Je ne savais même pas que l'incendie était intentionnel. Si tant est que j'aie pensé quelque chose, c'est que quelqu'un avait dû allumer un feu d'herbes qui avait échappé à son contrôle. Je me suis persuadé qu'en me présentant à la police je ne ferais que compliquer l'enquête, me mettre en fâcheuse posture et causer des ennuis à autrui. Le second décès, que j'ai appris ce matin, a évidemment compliqué les choses. J'ai préféré conserver tout de même le silence, mais j'ai décidé que, si j'étais identifié, je dirais la vérité. Je n'ai pas considéré que c'était faire obstruction au bon fonctionnement de la justice. Je savais que je n'étais pour rien dans ces deux morts. Il m'avait paru inutile de me faire connaître après l'assassinat du docteur Dupayne, et cette décision a affecté mon attitude ultérieure. Chaque heure qui passait me rendait plus difficile de faire ce qui était évidemment mon devoir, je l'admets.

— Bien. Alors, que faisiez-vous là-bas ?

— Si vous m'aviez posé la question après la mort de Dupayne, je vous aurais répondu que j'étais allé me reposer quelques instants sur le parking du musée, loin de la circulation, et qu'en me réveillant, je m'étais rendu compte que j'étais en retard et qu'il fallait que je me dépêche d'aller à un rendez-vous. Je ne suis pas un menteur très habile et je ne sais pas si j'aurais été très convaincant, mais je pouvais toujours essayer. Ou alors, j'aurais contesté l'identification de Mrs Clutton. Sa parole contre la mienne, en quelque sorte. Mais le second décès a tout changé. Je connaissais Celia Mellock. J'étais allé la rejoindre au musée ce soir-là. »

Il y eut un instant de silence, que Dalglish brisa enfin : « Vous l'avez vue ?

— Non. Elle n'était pas là. Nous devions nous retrouver au parking, derrière les lauriers, à droite du bâtiment. Nous avions rendez-vous à six heures et quart, je ne pouvais pas me libérer plus tôt. Je suis tout de même arrivé en retard. Sa voiture n'était pas là. J'ai essayé de l'appeler sur son portable, mais elle n'a pas répondu. Je me suis dit que finalement, elle avait dû renoncer à venir, ou qu'elle en avait eu assez d'attendre. Je suis donc reparti. Je ne m'attendais pas à croiser quelqu'un, et je roulais plus vite que je ne l'aurais dû. Ce qui explique l'accident.

— Quelles étaient vos relations avec Miss Mellock ?

— Nous avons eu une brève liaison. Je voulais rompre. Pas elle. C'est aussi simple que cela. Elle avait pourtant semblé admettre que c'était la seule solution. Cette relation n'aurait même jamais dû commencer. Mais Celia m'a demandé de la retrouver une dernière fois

au parking du musée. C'était notre lieu de rendez-vous habituel. Il est complètement désert la nuit. Nous n'avons jamais craint d'être découverts. Et quand bien même nous l'aurions été, nous ne faisons rien d'illégal. »

Une fois encore, les deux hommes restèrent silencieux. Martlesham regardait ses mains. Il les déplaça, et les reposa sur ses genoux.

« Vous prétendiez vous être décidé à dire la vérité, remarqua Dalgliesh, mais ce n'est pas la vérité. Je me trompe ? Le corps de Celia Mellock a été retrouvé dans la salle des Meurtres du musée. Nous pensons que c'est là qu'elle a été tuée. Avez-vous une idée de la manière dont elle a pu s'introduire dans le musée ? »

Martlesham était recroquevillé sur sa chaise. Sans lever les yeux, il répondit : « Non, pas la moindre. Ne serait-il pas envisageable qu'elle soit arrivée plus tôt dans la journée, pour retrouver quelqu'un d'autre, peut-être, et qu'elle se soit cachée – je ne sais pas, pourquoi pas dans le local des archives, au sous-sol ? Elle aurait pu s'y trouver enfermée, peut-être avec son assassin, à la fermeture du musée, à dix-sept heures ?

— Comment savez-vous où se trouvent les archives et à quelle heure le musée ferme ?

— J'y suis allé. Je l'ai visité.

— Vous n'êtes pas le premier à nous donner cette explication. Une coïncidence intéressante. Mais il y avait un autre moyen d'accéder à la salle des Meurtres, n'est-ce pas ? Par l'appartement de Caroline Dupayne. N'est-ce pas plutôt là que vous deviez vous retrouver ? »

À cet instant, Lord Martlesham leva la tête et son regard se posa sur celui de Dalgliesh, un regard désespéré : « Je ne l'ai pas tuée. Je n'étais pas amoureux d'elle et je n'ai jamais fait semblant de l'être. Cette liaison a été une bêtise et je lui ai fait du mal. Elle a cru avoir trouvé en moi ce qu'elle cherchait – un père, un amant, un ami, un soutien, une sécurité. Je ne lui ai rien donné de tout cela. Sans moi, elle ne serait pas morte, mais ce n'est pas moi qui l'ai tuée et je ne connais pas le coupable.

— Pourquoi le musée Dupayne ? Vous ne me ferez pas croire que vous faisiez l'amour dans le parking. Pourquoi accepter pareil inconfort alors que vous pouviez disposer de son appartement, et de tout Londres ? Je suis certain que vous vous retrouviez dans l'appartement de Caroline Dupayne. J'interrogerai Miss Dupayne pour avoir sa version des faits, mais je voudrais que vous me donniez la vôtre maintenant. Avez-vous pris contact avec Miss Dupayne depuis la mort de Celia Mellock ?

— Oui, reconnu-il. Je lui ai téléphoné quand j'ai appris la nouvelle. Je lui ai expliqué ce que je vous dirais si j'étais identifié. Elle m'a ri au nez. Elle m'a dit que je ne m'en sortais jamais. Cela n'avait

pas l'air de l'inquiéter outre mesure. Elle semblait amusée, de manière amère, presque cynique. Mais je l'ai également prévenue que si vous insistiez, je serais obligé de vous avouer toute la vérité. »

Dalglish demanda, presque avec douceur : « Et quelle est la vérité, Lord Martlesham ? »

— Autant que je vous dise tout. Nous nous retrouvions de temps en temps dans l'appartement du musée. Caroline Dupayne nous avait fait faire deux jeux de clés.

— Celia avait pourtant son propre appartement.

— Oui. J'y suis allé une fois. Une seule fois. Je ne me sentais pas très à l'aise et Celia n'aimait pas faire cela chez elle.

— Depuis combien de temps êtes-vous un ami intime de Caroline Dupayne ? »

Lord Martlesham répondit, l'air malheureux : « Je ne dirais pas que nous étions intimes.

— Vous ne me ferez pas croire ça. C'est une femme très discrète, et pourtant, elle vous prête son appartement et vous donne des doubles des clés, à vous et à Celia Mellock. Miss Dupayne m'a affirmé n'avoir pas revu Celia depuis que celle-ci a quitté l'institution Swathling en 2001. Mentirait-elle ? »

Martlesham leva les yeux. Il se tut un instant avant de reconnaître, avec un petit sourire contrit : « Non, elle ne ment pas. Je ne suis pas très fort, n'est-ce pas ? Pas de taille à me mesurer à un enquêteur comme vous.

— Ce n'est pas un jeu, Lord Martlesham. Celia Mellock est morte. Neville Dupayne aussi. Le connaissiez-vous, intimement ou non ?

— Je ne l'ai jamais vu. Je n'avais même pas entendu parler de lui avant d'apprendre son assassinat.

— Revenons donc à ma question. Quelle est la vérité, Lord Martlesham ? »

Cette fois, enfin, il était disposé à parler. Une carafe d'eau et un verre étaient posés sur la table. Il voulut se servir, mais ses mains tremblaient. Piers se pencha et remplit le verre. Ils attendirent que Lord Martlesham ait fini de boire, mais quand il prit enfin la parole, sa voix était ferme.

« Nous étions tous les deux membres d'un cercle qui se retrouve de temps en temps dans l'appartement de Caroline Dupayne. Il s'appelle le Club 96. C'est un club de rencontres. Je crois qu'il a été créé par son mari, mais je n'en suis pas sûr. Tout est entièrement secret, même le nom des adhérents. Nous pouvons présenter un nouveau membre, mais c'est la seule personne dont nous connaissions l'identité. Les rendez-vous sont donnés sur Internet, et le site web est crypté. Nous y allions pour une seule raison : le sexe. Avec une femme, deux, plusieurs, aucune importance. Tout était – ou semblait – si

décontracté, si libre, si loin de toutes nos angoisses. On oubliait tout. Les problèmes auxquels nous ne pouvons pas échapper, ceux dans lesquels nous nous enfermons nous-mêmes, les ténèbres du désespoir qui vous engloutissent, parfois, quand vous vous rendez compte que l'Angleterre que vous avez connue, l'Angleterre pour laquelle un homme comme mon père s'est battu, est en train de mourir et que vous mourez avec elle, la certitude que votre vie repose sur des mensonges. Comment pourrais-je vous faire comprendre cela ? Personne n'était exploité ni manipulé, personne ne faisait cela pour de l'argent, personne n'était mineur ni vulnérable, personne n'avait à faire semblant. Nous étions comme des enfants – de vilains enfants, si vous voulez. Mais il y avait une sorte d'innocence dans ces relations. »

Dalglish ne répondit rien. L'appartement était un lieu idéal, évidemment. La porte invisible de l'allée, les arbres et les buissons, le parking, l'entrée séparée, l'intimité absolue. Il demanda : « Comment Celia Mellock en est-elle devenue membre ? »

— Pas par mon intermédiaire. Je ne sais pas. C'est ce que j'ai essayé de vous expliquer. C'était la caractéristique majeure du club. Personne ne sait rien sur les nouveaux membres, sauf leurs parrains.

— Et vous ne savez pas qui l'a fait venir ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Nous n'avons pas respecté les règles, Celia et moi. Elle est tombée amoureuse de moi. Le Club 96 n'a pas prévu cette faiblesse coupable. Nous nous sommes revus en dehors du club, ce qui est interdit. Nous avons utilisé le musée pour un rendez-vous secret. C'est également contraire à toutes les règles. »

Dalglish dit : « Je m'étonne que Celia Mellock ait été admise dans ce cercle. Elle n'avait que dix-neuf ans. Il est difficile d'attendre une discrétion absolue d'une jeune fille de cet âge. Avait-elle la maturité ou la sophistication sexuelle suffisantes pour gérer une telle situation ? Ne mettait-elle pas d'autres membres en péril ? Serait-ce la raison pour laquelle on a préféré l'éliminer ? »

Cette fois, les protestations furent véhémentes. « Non, non ! Ce n'était pas ce genre de club. Personne ne s'est jamais senti menacé. »

Sans doute, songea Dalglish. Ce n'était pas seulement la commodité de l'appartement, la complexité de l'organisation et la confiance réciproque qui leur donnaient ce sentiment de sécurité. Les membres de ce club étaient des hommes et des femmes habitués au pouvoir et à l'exercice du pouvoir, qui auraient eu le plus grand mal à se croire en danger.

« Celia était enceinte de deux mois, dit-il. Aurait-elle pu penser que vous étiez le père ? »

— Ce n'est pas exclu. Peut-être est-ce pour cela qu'elle voulait me voir de toute urgence. Mais dans ce cas, elle se trompait. Je ne peux pas avoir d'enfants. J'ai souffert d'une forme grave d'oreillons quand

j'étais adolescent. Je ne serai jamais père. »

Le regard qu'il adressa à Dalglish était rempli de douleur. « Je pense que cela a influencé mon attitude à l'égard du sexe, poursuivit-il. Je ne me cherche pas d'excuses, mais la finalité des relations sexuelles est la procréation. Si celle-ci est impossible, définitivement impossible, l'acte sexuel perd beaucoup de son importance, sinon comme exutoire. Je ne demandais rien d'autre au Club 96, c'était un exutoire, rien de plus. »

Dalglish ne répondit pas. Ils restèrent assis un moment, abîmés dans le silence, puis Lord Martlesham reprit : « Il y a des mots et des actes qui définissent un homme. Une fois prononcés, une fois accomplis, il n'y a pas d'excuse, pas de justification possible, aucune explication acceptable. Ils vous apprennent ce que vous êtes. Vous ne pouvez plus feindre. Vous savez. Ils sont là, inaltérables, inoubliables.

— Mais pas forcément impardonnables.

— Impardonnables pour ceux qui en ont connaissance. Impardonnables à vos propres yeux. Peut-être Dieu peut-il les pardonner, mais comme l'a dit je ne sais plus qui, *c'est son métier**. J'ai vécu un instant de ce genre quand j'ai pris la fuite. Je savais que ce n'était pas un feu d'herbes. C'était impossible. Je savais aussi que quelqu'un était peut-être en danger, qu'il y avait peut-être quelqu'un à secourir. J'ai paniqué, et je me suis enfui.

— Vous vous êtes tout de même arrêté pour vous assurer que Mrs Clutton n'était pas blessée.

— Y voyez-vous une circonstance atténuante, commandant ?

— Non. Un simple fait. »

Le silence retomba avant que Dalglish ne demande : « Avant de partir, êtes-vous entré dans l'appartement de Miss Dupayne ?

— J'ai simplement ouvert la porte du bas. L'entrée était plongée dans l'obscurité et l'ascenseur se trouvait au rez-de-chaussée.

— Vous en êtes sûr ? La cabine était au rez-de-chaussée ?

— Sûr et certain. Cela m'a confirmé que Celia n'était pas à l'appartement. »

Martlesham s'interrompit avant de reprendre : « J'ai apparemment suivi comme un somnambule un chemin que d'autres avaient tracé pour moi. J'ai fondé une organisation humanitaire parce que j'ai perçu un besoin et trouvé un moyen de le satisfaire. C'était une évidence, en fait. Des milliers de gens sont poussés au désespoir, voire au suicide, parce qu'ils n'arrivent pas à obtenir de crédit sans tomber entre les mains de requins qui n'ont qu'un but, les exploiter. Ceux qui ont le plus besoin d'argent sont ceux qui n'arrivent pas à en trouver. Et en face d'eux, il y a des milliers de gens qui disposent de sommes dont ils ne savent que faire – pour eux, ce n'est que de l'argent de poche – et qui sont prêts à fournir des fonds du jour au lendemain, sans intérêt,

pourvu qu'on leur garantisse qu'ils récupéreront leur capital. Cela fonctionne. Toute notre organisation repose sur des bénévoles. Les tâches administratives ne nous coûtent pas grand-chose. Et voilà que, peu à peu, parce que les gens vous sont reconnaissants, ils se mettent à vous traiter comme une sorte de saint laïque. Ils ont besoin de croire que la bonté peut exister, que tout le monde n'obéit pas à la cupidité. Ils aspirent à trouver un héros vertueux. Je n'ai jamais cru être bon, mais j'ai cru faire le bien. Je prononçais les discours, je lançais les appels que l'on attendait de moi. Mais à présent, je connais la vérité sur moi-même, j'ai vu ce que je suis réellement, et j'en suis atterré. Croyez-vous possible de garder le secret sur toute cette affaire ? Il ne s'agit pas de moi. Je pense aux parents de Celia. Rien ne pourrait évidemment être pire que sa mort, mais je préférerais leur épargner une partie de la vérité. Faut-il absolument leur parler du club ? Il y a ma femme, aussi. Je sais qu'il est un peu tard pour penser à elle, mais elle a des problèmes de santé et j'aimerais lui éviter des souffrances supplémentaires.

— Si ces éléments sont portés devant le tribunal, toutes ces personnes seront obligatoirement informées, dit Dalglish.

— Comme tout le monde. Les journaux à sensation y veilleront, même si je ne siège pas au banc des accusés. Je ne l'ai pas tuée, mais je suis responsable de sa mort. Si elle n'avait pas eu rendez-vous avec moi, elle serait vivante aujourd'hui. Je suppose que je ne suis pas mis en examen. Vous ne me l'avez pas signifié.

— En effet. Nous allons vous demander une déposition. Mes collègues vont la prendre. Il faudra que je vous revoie. Ce second interrogatoire fera l'objet d'un procès-verbal en bonne et due forme.

— Pensez-vous utile que je me fasse assister d'un avocat lors de cette seconde entrevue ?

— C'est à vous de voir, répondit Dalglish. Mais cela pourrait être judicieux. »

Malgré une circulation chargée, Kate, accompagnée de Caroline Dupayne, arriva au Yard moins de deux heures après son départ. Caroline Dupayne avait passé l'après-midi à la campagne à faire du cheval, et sa voiture s'était engagée dans l'allée de Swathling une minute avant l'arrivée de Kate. Elle n'avait pas pris le temps de se changer et portait encore sa culotte d'équitation. Dalglish songea qu'il ne manquait que la cravache pour que l'image de la dominatrice fût complète.

Kate ne lui avait pas dit un mot de tout le trajet et elle apprit sans émotion que Tally avait identifié Lord Martlesham. Elle n'esquissa qu'un petit sourire contrit. « Charles Martlesham m'a téléphoné après la découverte du corps de Celia, reconnut-elle. Il m'a dit que, s'il était identifié, il essaierait de nier, mais qu'il risquait d'être obligé de dire la vérité aussi bien sur les raisons de sa présence au Dupayne vendredi dernier que sur le Club 96. Franchement, je ne pensais pas que vous le retrouveriez mais je savais que, le cas échéant, ce serait un piètre menteur. Dommage que Tally Clutton n'ait pas limité son éducation civique à la Chambre des Communes.

— Comment le Club 96 a-t-il été lancé ? demanda Dalglish.

— C'est mon mari qui l'a créé, il y a six ans. Il s'est tué au volant de sa Mercedes deux ans plus tard. Mais ça, vous devez déjà le savoir. Il n'y a sûrement pas beaucoup de coins de notre vie dans lesquels vous n'avez pas encore fourré votre nez. C'est lui qui a eu l'idée du club. Il prétendait qu'on pouvait gagner beaucoup d'argent en satisfaisant un besoin que les gens ont du mal à assouvir. Il y a quatre choses qui motivent les gens : l'argent, le pouvoir, la célébrité et le sexe. Quelqu'un de puissant et de célèbre ne manque généralement pas d'argent. Mais il n'est pas si facile de se procurer du sexe en toute sécurité. Or c'est une nécessité pour les hommes ambitieux, pour ceux qui réussissent ; ils ont besoin de relations sexuelles fréquentes, et ils aiment la diversité. Ils peuvent évidemment s'adresser à des prostituées, mais ils risquent de voir un jour leur portrait à la une des journaux à sensation ou d'être obligés d'intenter des procès en diffamation. Ils peuvent aussi rôder autour de King's Cross en voiture, s'ils aiment le danger. Ou coucher avec les femmes de leurs amis, s'ils sont prêts à affronter les complications sentimentales et conjugales.

Raymond disait que ce dont un homme puissant a besoin, c'est de relations sexuelles qui ne lui inspirent aucun sentiment de culpabilité, avec des femmes qui aiment ça autant que lui et qui risquent autant que lui. En gros, des femmes qui n'ont pas envie de briser leur mariage, mais qui s'ennuient, qui sont sexuellement insatisfaites ou qui ont besoin d'un petit frisson de mystère, d'un soupçon de risque. Voilà ce qui l'a incité à créer le club. À cette époque, mon père était mort, et j'avais repris l'appartement.

— Celia Mellock faisait partie du club ? demanda-t-il. Depuis combien de temps ?

— Je ne saurais pas vous le dire. Je ne savais même pas qu'elle était membre. Le club fonctionne comme cela. Personne – pas plus moi que les autres – ne connaît l'identité des membres. Nous avons un site web qui leur permet de connaître la date de la prochaine réunion et de vérifier que le lieu est toujours sûr. Il l'est, évidemment. À la mort de Neville, je n'ai eu qu'à faire passer un message sur le site pour annoncer la suspension de toutes les rencontres. Inutile de me demander la liste des membres. Il n'y en a pas. Le secret absolu était de rigueur.

— Sauf s'ils se reconnaissaient entre eux, objecta Dalglish.

— Ils portaient des masques. Un peu théâtral, je vous l'accorde, mais Raymond estimait que cela ajoutait un peu de piment.

— Quand des gens couchent ensemble, un masque ne suffit certainement pas à dissimuler une identité.

— Sans doute. J'admets qu'une ou deux personnes ont dû avoir quelques soupçons. Après tout, tous nos membres sont plus ou moins issus du même milieu. Mais vous n'arriverez pas à découvrir qui ils sont. »

Dalglish ne répondit rien. Elle eut l'air de trouver ce silence oppressant, car elle s'emporta soudain : « Grands dieux, je ne m'adresse pas au pasteur du coin, quand même ! Vous êtes policier, vous connaissez tout ça. Il y a des gens qui se retrouvent pour avoir des relations sexuelles en groupe et Internet est très utile pour organiser ces rencontres. C'est quand même plus raffiné que de jeter vos clés de voiture par terre au milieu d'une foule, non ? Des relations de groupe entre adultes consentants. Ça existe. Nous n'avons rien fait d'illégal. Ne serait-il pas possible de garder le sens de la mesure ? La police n'est même pas capable d'obtenir la fermeture de tous les sites pédophiles ! Combien d'hommes y a-t-il – des milliers ? des dizaines de milliers ? – qui payent pour voir de jeunes enfants subir des sévices sexuels ? Et ceux qui fournissent ces images ? Avez-vous vraiment l'intention de gaspiller du temps et de l'argent à traquer les membres d'un cercle privé d'adultes qui se réunissent dans un local privé ?

— Le seul problème étant, fit observer Dalglish, que dans le cas

présent, un des membres a été assassiné. Lorsqu'il y a crime, plus rien n'est privé. Plus rien. »

Elle lui avait dit ce qu'il voulait savoir et il la laissa repartir, sans éprouver de réprobation particulière. De quel droit l'aurait-il jugée ? Jusqu'à présent, sa propre vie sexuelle, plus formaliste peut-être, n'avait-elle pas été marquée par une dissociation méticuleuse entre satisfaction physique et sentiments amoureux ?

« Ça va aller, Mrs Tally ? demanda Ryan. Vous avez l'habitude d'être seule mais vous préférez peut-être que je reste ? »

Tally était enfin rentrée chez elle après un trajet dans un métro bondé. Toutes les places assises étaient prises, et elle avait eu l'impression que seule la pression des corps des autres voyageurs la maintenait debout. Elle avait trouvé Ryan au salon, son sac à dos bouclé, prêt à partir. Un message écrit en lettres majuscules sur le dos d'une enveloppe était posé sur la table.

Tally se laissa tomber sur le siège le plus proche. « Non, non, il est inutile que tu restes, Ryan. Je suis désolée que tu ne te sois pas senti tout à fait à l'aise ici. La maison est si petite.

— C'est ça ! répondit-il avec empressement. C'est que tout est si petit. Mais je reviendrai. Je reviendrai travailler comme d'habitude lundi. Je retourne chez le colonel. »

Le soulagement de Tally se teinta d'inquiétude. Où allait-il vraiment ? se demanda-t-elle. « Et le colonel accepte de t'accueillir ? »

Il évita son regard. « Il est d'accord. De toute façon, ce n'est pas pour longtemps. J'ai des projets, vous savez.

— Oui, je n'en doute pas, Ryan, mais on est en hiver, tu sais. Il peut faire très froid la nuit. Il te faut un abri.

— Oh, pour ça, il n'y a pas de problème, vous savez. Vous en faites pas, Mrs Tally. Je vais m'en sortir. » D'un geste, il posa le lourd sac sur ses épaules et se tourna vers la porte.

« Comment vas-tu rentrer chez toi, Ryan ? demanda Tally. Si elle est encore là, Miss Godby pourrait peut-être te déposer au métro.

— J'ai mon nouveau vélo, vous savez bien. Celui que le colonel m'a acheté. » Il s'interrompit avant de reprendre. « Bon, faut que j'y aille. Au revoir, Mrs Tally. Merci pour tout. »

Et il s'en alla. Tally essayait de rassembler suffisamment de force pour se lever, quand la sonnette de la porte d'entrée retentit. C'était Muriel. Elle était en manteau, manifestement prête à rentrer chez elle. « J'ai vérifié toutes les portes, dit-elle. Je ne pouvais pas attendre votre retour. J'ai aperçu Ryan à vélo dans l'allée. Il avait son sac à dos. Il s'en va ?

— Oui, Muriel. Il retourne chez le colonel. Mais tout va bien. Je suis habituée à être seule. Je n'ai jamais peur ici. » Elle répéta : « Tout

va très bien.

— Miss Caroline ne serait sûrement pas d'accord. Vous devriez l'appeler pour lui demander ce qu'elle en pense. Elle préférera peut-être que vous alliez dormir chez elle, Tally. Vous pouvez aussi venir chez moi si vous êtes vraiment inquiète. »

L'offre n'aurait pu être moins aimable. *Elle se sent obligée de me faire cette proposition, mais elle n'a pas envie que j'accepte. Elle pourrait proposer de passer la nuit ici, mais elle ne le fera pas, pas après ce qui s'est passé hier.* Elle eut l'impression de déceler un peu de crainte dans les yeux de Muriel, et cette idée lui procura un certain plaisir : Muriel était plus effrayée qu'elle.

« C'est très gentil à vous, Muriel, dit-elle. Mais je vous assure que tout va bien. Je suis très bien, ici. Il y a des verrous aux fenêtres et à la porte d'entrée, et puis j'ai le téléphone. Je ne me sens absolument pas en danger. Pourquoi quelqu'un voudrait-il m'assassiner ?

— Et pourquoi a-t-on voulu assassiner le docteur Neville et cette fille ? C'est un malade qui a fait ça. Franchement, vous feriez mieux d'appeler Miss Caroline et de lui demander de venir vous chercher. Elle pourrait vous trouver un lit à Swathling. »

Si vous vous faites tellement de souci pour moi, songea Tally, pourquoi ne pas insister pour que je prépare mes affaires et que j'aille passer la nuit chez vous ? Pourtant, elle n'en voulait pas à Muriel. Celle-ci avait dû y réfléchir à deux fois. Si Tally venait s'installer chez elle, ce séjour risquait de durer des semaines, des mois peut-être. Elle n'aurait aucune raison de retourner au pavillon tant que les meurtres n'auraient pas été élucidés, et personne ne pouvait prévoir combien de temps cela prendrait. Ils ne le seraient peut-être jamais. Tally avait la conviction, irrationnelle mais irrésistible, que si elle quittait son pavillon en cet instant, elle n'y reviendrait jamais. Elle se voyait déjà chercher désespérément une chambre meublée ou devoir accepter l'hospitalité d'un des Dupayne ou de Muriel, éternelle source d'anxiété et d'irritation pour tout le monde. C'était ici qu'elle habitait et elle n'avait pas l'intention de laisser un assassin la déloger.

Muriel dit : « Écoutez, c'est à vous de voir. Ce n'était qu'une proposition. Je suis venue vous rendre vos clés du musée. Nous les avons récupérées à quatorze heures et j'ai promis à l'inspecteur Benton-Smith de vous remettre les vôtres. Il vaudrait mieux que je reprenne le trousseau du pavillon que vous avez prêté à Ryan. C'est le seul double que nous ayons. Il faudrait le remettre à sa place au bureau.

— Oh, mon Dieu ! Je crois que Ryan a oublié de me le rendre. J'ai complètement oublié de le lui demander. Mais il revient lundi. »

Fidèle à elle-même, Muriel lui reprocha sa négligence, mais on aurait dit que le cœur n'y était pas. Elle avait indéniablement changé

depuis le second crime. « Vous n'auriez jamais dû lui confier les clés, dit-elle. Il n'avait qu'à avoir des horaires normaux et vous demander de lui ouvrir. Si vous le voyez avant moi, lundi, débrouillez-vous pour les récupérer. »

Elle s'en alla enfin. Tally ferma la porte à clé derrière elle, avant de tirer un fauteuil près du feu. Elle était exténuée. L'identification bouleversante de Lord Martlesham, son passage à New Scotland Yard, ses inquiétudes concernant Ryan et maintenant, cette brève escarmouche avec Muriel l'avaient privée de toute force. Peut-être aurait-elle mieux fait d'accepter la proposition du commandant Dalglish et de se laisser reconduire en voiture. Mais peu à peu, sa lassitude se transforma en une sensation presque agréable. La paix du soir, compagne habituelle de sa solitude, l'enveloppa, lui apportant la sérénité. Elle céda à cette langueur pendant quelques instants puis, revigorée, elle se leva et entreprit de remettre un peu d'ordre chez elle.

À l'étage, Ryan ne s'était pas donné la peine de défaire son lit, et la chambre sentait le renfermé. Elle prit la clé de la fenêtre au petit crochet auquel elle était suspendue, et ouvrit les deux battants. L'air d'automne pénétra dans la pièce. Elle resta un moment immobile à savourer sa douceur, les yeux fixés sur l'obscurité béante du Heath, avant de refermer la fenêtre. Elle défit ensuite le lit et fourra les draps et les taies dans le panier à linge. Elle les laverait demain ; ce soir, le bruit de la machine lui serait insupportable. Elle ramassa ensuite les serviettes de toilette mouillées de Ryan qui traînaient sur le carrelage de la salle de bains, nettoya le lavabo et tira la chasse. Elle éprouvait un vague remords à l'idée d'effacer, en même temps que son désordre, toute trace de la présence du jeune homme. Où dormirait-il ce soir ? Elle eut envie d'appeler le colonel pour lui demander s'il attendait bien Ryan, mais elle n'avait pas son numéro de téléphone. Elle n'avait que l'adresse, Maida Vale. Elle pouvait évidemment consulter l'annuaire, mais Ryan n'apprécierait sans doute pas cette sollicitude excessive. Il avait dix-huit ans, elle n'était ni sa grand-mère ni sa tutrice. Mais elle n'arrivait pas à se défaire d'un sentiment de culpabilité et de responsabilité à son égard. En un sens, elle avait manqué à ses devoirs envers lui, elle avait pris conscience des limites de sa tolérance et de sa bonté. Bien sûr, le pavillon était son sanctuaire, son havre de paix, mais était-elle devenue égoïste à force de vivre seule ? Elle se rappelait ce qu'elle avait éprouvé à Basingstoke. Ryan avait-il, lui aussi, eu l'impression d'être de trop ?

Il fallait commencer à penser au dîner. Elle n'avait rien mangé depuis son pique-nique de midi, mais elle était trop fatiguée pour avoir vraiment faim et aucun des plats précuisinés entassés dans le réfrigérateur ne la tentait. Elle préféra se préparer une tasse de thé,

ouvrit un paquet de sablés au chocolat et s'installa à la table de la cuisine. Les biscuits sucrés lui rendirent un peu d'énergie. Ensuite, presque sans y penser, elle enfila son manteau et, déverrouillant la porte, sortit dans l'obscurité. Après tout, elle terminait toujours sa journée ainsi. Il n'y avait aucune raison de changer ses habitudes. Elle avait besoin de cette petite promenade dans le Heath, de la vue scintillante de Londres qui s'étalait au-dessous d'elle, de la caresse de l'air frais sur ses joues, de l'odeur de terre et de végétaux, de ces quelques instants de solitude sans tristesse, de mystère dépourvu de toute crainte et de tout regret.

Quelque part, dans cette étendue obscure et silencieuse, d'autres êtres solitaires se promenaient sans doute, certains en quête d'aventures sexuelles, de compagnie, d'amour peut-être. Un siècle et demi plus tôt, une servante s'était glissée sur le même sentier, avait franchi la même grille pour retrouver son amant. Une mort effroyable l'attendait. Ce mystère n'avait jamais été élucidé et la victime, comme celles des assassins dont les visages se penchaient sur les visiteurs depuis les murs de la salle des Meurtres, avait rejoint l'immense armée des morts informes. Tally éprouva un bref élan de pitié en pensant à elle, mais son ombre n'avait pas le pouvoir de troubler la paix nocturne, ni de l'inquiéter. Elle se sentait immunisée contre la peur, persuadée que l'horreur des deux crimes était impuissante à la maintenir prisonnière dans son pavillon et à lui gâcher cette promenade solitaire sous le ciel nocturne.

Ce fut quand elle eut quitté le parc et refermé la grille derrière elle que, levant les yeux vers la masse noire du musée, elle aperçut de la lumière. La fenêtre sud de la salle des Meurtres était éclairée. Ce n'était qu'une faible lueur diffuse. Si les lustres étaient restés allumés, l'éclat aurait été bien plus vif. Elle se tint immobile quelques instants, regardant attentivement la fenêtre. Pouvait-il s'agir d'un simple reflet des lampes du pavillon ? Non, c'était impossible. Elle n'avait laissé allumé que dans le salon et dans l'entrée, et un mince rai de lumière filtrait à travers les interstices des rideaux tirés. Il n'était pas assez puissant pour porter jusqu'au musée. On aurait dit qu'une unique ampoule était allumée dans la salle des Meurtres, sans doute celle d'un des lampadaires disposés près des fauteuils, devant la cheminée. Peut-être l'un des Dupayne, ou Sir Calder-Hale, s'y était-il rendu pour étudier un document, et avait-il oublié d'éteindre en partant. Il était tout de même curieux que cela ait échappé à Muriel, lors de sa dernière tournée d'inspection.

Tally se raisonna. Il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Il fallait agir avec bon sens. Inutile d'appeler Muriel, qui devait être rentrée chez elle à cette heure, ou l'un des Dupayne, avant d'avoir vérifié que ce n'était pas un simple oubli. Téléphoner à la police serait encore

plus ridicule. La seule chose à faire était de vérifier si la porte d'entrée était bien fermée et l'alarme branchée. Si tout était en ordre, cela voudrait dire qu'il n'y avait personne au musée et qu'elle pouvait monter à la salle des Meurtres en toute sécurité. Si la porte n'était pas fermée à clé, elle retournerait au pavillon immédiatement, s'enfermerait et appellerait la police.

Elle ressortit, torche électrique à la main, et se glissa aussi silencieusement que possible au-delà des perches noircies des jeunes arbres calcinés devant la maison. De là où elle était maintenant, elle ne distinguait plus aucune lumière. La porte d'entrée était correctement verrouillée. S'introduisant dans le bâtiment, elle appuya sur l'interrupteur, à droite de la porte, et se hâta d'aller couper l'alarme. Après les ténèbres du parc, le hall semblait flamboyer de lumière. Elle resta immobile un moment. Le décor lui parut soudain étrange, inconnu. Comme tous les espaces habituellement animés par la présence d'êtres humains, de sons humains, d'activité humaine, les lieux semblaient plongés dans une attente mystérieuse. Elle hésita à avancer comme si, en brisant le silence, elle risquait de libérer quelque force maléfique. Mais le solide bon sens qui lui avait permis de surmonter l'angoisse des dernières journées reprit rapidement le dessus. Il n'y avait rien d'inquiétant ici, rien d'étrange ni de surnaturel. Elle était venue dans un unique dessein, éteindre une unique lumière. Retourner chez elle sans aller plus loin, se coucher tout en sachant que cette lampe était toujours allumée, serait céder à la peur, perdre – pour toujours peut-être – l'assurance et la paix que ce bâtiment et le pavillon lui offraient depuis huit ans.

Elle traversa le hall d'un pas décidé, entendant l'écho de ses pas sur le marbre. Elle gravit l'escalier. La porte de la salle des Meurtres était fermée, mais n'était pas scellée. La police avait dû terminer sa fouille plus tôt que prévu. Peut-être, encore sous le coup de la découverte macabre du corps de Celia, Muriel n'avait-elle pas osé ouvrir cette porte. Cela ne lui ressemblait guère, mais Muriel n'était plus elle-même depuis cette horrible affaire de la malle. Elle se refuserait certainement à reconnaître sa peur, mais Tally avait vu l'effroi voiler son regard. Il n'était pas impossible que cette dernière tournée du bâtiment l'ait angoissée, d'autant plus qu'elle était seule, et qu'elle ait inspecté les lieux moins consciencieusement que d'habitude.

Tally ouvrit la porte. Elle ne s'était pas trompée. La lampe de travail qui éclairait le fauteuil de droite était restée allumée ; elle aperçut deux volumes fermés et ce qui ressemblait à un carnet sur la table. Quelqu'un était venu lire. S'approchant de la table, elle constata que c'était Mr Calder-Hale. Le carnet lui appartenait ; elle reconnut son écriture familière, petite et presque illisible. Il avait dû venir chercher ses clés dès que la police avait accepté de les restituer.

Comment avait-il pu s'installer ici pour travailler, après ce qui s'était passé ?

Elle n'avait pas remis les pieds dans la salle des Meurtres depuis la découverte du corps de Celia et elle se rendit immédiatement compte que quelque chose avait changé. Évidemment, la malle n'était plus là. Elle devait être entre les mains de la police, ou peut-être au laboratoire de l'institut médico-légal. Cet objet, à la fois ordinaire et macabre, avait si bien dominé la pièce que son absence semblait plus funeste encore que sa présence.

Au lieu de traverser immédiatement la salle pour aller éteindre, elle s'immobilisa quelques secondes sur le seuil. Les photographies ne l'impressionnaient pas, elles ne l'avaient jamais inquiétée. Après huit années de ménage quotidien, d'ouverture et de fermeture des vitrines, d'époussetage et de nettoyage des vitres protégeant les objets exposés, elles ne présentaient plus grand intérêt pour elle. Mais cette fois, l'éclairage tamisé de la pièce créait une impression différente, désagréable. Ce n'était pas de la peur, se dit-elle, un simple malaise. Il faudrait bien qu'elle prenne l'habitude de revenir dans la salle des Meurtres. Autant commencer tout de suite.

Elle entra, se dirigea vers la fenêtre est et regarda dehors. Était-ce là que Celia s'était tenue en ce vendredi fatidique ? Était-ce pour cette raison qu'elle était morte, parce qu'elle avait tourné le regard vers les arbres embrasés et vu un assassin se pencher au robinet pour rincer ses mains gantées ? Qu'avait-il éprouvé en levant la tête et en apercevant son visage blafard encadré de longs cheveux blonds, ses yeux écarquillés d'effroi ? Elle avait dû comprendre la signification de ce qu'elle venait de voir. Dans ce cas, pourquoi attendre que des pas fermes et précipités s'approchent d'elle, que des mains recouvertes de caoutchouc se resserrent autour de son cou ? Mais peut-être avait-elle cherché à s'enfuir, peut-être avait-elle secoué vainement la porte donnant sur l'appartement ou dévalé l'escalier pour tomber dans les bras de son assassin ? Était-ce ainsi que les choses s'étaient passées ? Dalgliesh et ses collaborateurs ne lui avaient pas dit grand-chose. Elle savait que, depuis le premier crime, ils avaient passé leur temps au musée, à interroger, inspecter, fouiller, discuter, mais personne ne savait ce qu'ils pensaient. Il était impensable que deux assassins distincts aient choisi de tuer le même jour, en même temps, au même endroit. Les deux crimes étaient forcément liés. Et dans ce cas, Celia était sûrement morte à cause de ce qu'elle avait vu.

Tally resta là un instant, pensant à la jeune fille morte, au premier décès, au visage de Lord Martlesham penché sur elle, à l'expression de terreur et de compassion dans ses yeux. C'est alors que cela lui revint. Dalgliesh lui avait demandé de bien réfléchir à ce qui s'était passé ce vendredi-là et de lui rapporter tout ce qui pourrait lui traverser

l'esprit, même si cela lui semblait insignifiant. Elle avait tourné et retourné les événements dans sa tête, mais aucun détail nouveau ne lui était revenu, rien qu'elle n'eût déjà dit. Et voilà qu'en un éclair de certitude absolue, elle se souvint. C'était un fait, et il fallait qu'elle le fasse connaître. Elle ne se demanda même pas si c'était une obligation morale, elle ne s'inquiéta pas à l'idée qu'il puisse être mal interprété. Elle n'éprouva cette fois aucun des scrupules qui l'avaient tenaillée dans l'église St. Margaret lorsqu'elle avait reconnu Lord Martlesham. Se détournant de la fenêtre, elle se dirigea rapidement vers la cheminée pour éteindre la lampe. La lumière du hall et de la galerie entraînait à flot, déposant un reflet doré sur le parquet. Elle referma la porte derrière elle et descendit prestement.

Dans le feu de l'action, elle n'attendit pas d'être rentrée chez elle. Elle souleva le combiné posé sur le comptoir d'accueil et composa le numéro que l'inspecteur principal Miskin lui avait donné et qu'elle savait par cœur. Ce ne fut pas l'inspectrice qui décrocha. « Inspecteur Benton-Smith », entendit-elle.

Tally tenait à parler personnellement au commandant Dalglish. Elle dit : « Ici Tally Clutton, inspecteur. J'aimerais parler au commandant Dalglish. Est-ce possible ? »

— Il est occupé pour le moment, Mrs Clutton, mais il ne devrait pas en avoir pour longtemps. Puis-je lui laisser un message ? »

Soudain, ce que Tally avait à dire lui parut moins important. Le doute envahit son esprit fatigué. « Non, merci, répondit-elle. Je viens de me souvenir de quelque chose, je voudrais lui en parler, mais ça peut attendre.

— Vous êtes sûre ? demanda l'inspecteur. Si c'est urgent, nous pouvons peut-être vous aider.

— Non, non, ça n'a rien d'urgent. Ça peut très bien attendre demain. Je préférerais lui parler en tête-à-tête, plutôt qu'au téléphone. Je suppose qu'il sera au musée demain, non ?

— Oui, bien sûr. Mais il peut parfaitement vous voir dès ce soir.

— Inutile de le déranger. Ce n'est qu'un détail et je me fais peut-être des idées. Je le verrai demain. Je serai là toute la matinée. »

Elle reposa le combiné. Il n'y avait rien d'autre à faire. Elle rebrancha le système de sécurité, rejoignit rapidement la porte d'entrée, la déverrouilla et sortit, refermant soigneusement à double tour derrière elle. Deux minutes plus tard, elle était de retour chez elle, saine et sauve.

Une fois la porte d'entrée refermée, le musée fut plongé dans un silence absolu. Puis la porte du bureau s'ouvrit doucement, sans bruit, et une ombre passa devant l'espace réservé à l'accueil. Aucune lampe ne fut allumée. La silhouette traversa le hall à pas furtifs mais assurés et gravit l'escalier. Une main gantée se tendit vers la poignée de la

porte de la salle des Meurtres et la tourna lentement, comme pour éviter d'alerter des regards vigilants. L'ombre se dirigea vers la vitrine consacrée à William Wallace. La main gantée tâtonna à la recherche de la serrure, inséra une clé, puis souleva le couvercle de la vitrine. Elle en sortit, une à une, les pièces du jeu d'échec et les déposa au fond d'un sachet en plastique ordinaire. Puis la main glissa vers la partie inférieure de la vitrine et se posa enfin sur l'objet qu'elle cherchait : la barre de fer.

Il était un peu plus de dix-neuf heures trente, et l'équipe au grand complet s'était retrouvée dans la salle de conférence de New Scotland Yard. Dalglish prit la parole : « Eh bien, nous savons maintenant qui, comment et pourquoi. Mais ce ne sont encore que des présomptions. Nous n'avons pas la moindre preuve matérielle qui nous permette de rattacher directement Vulcain à l'une ou l'autre de ses victimes. Nos arguments ne sont pas encore suffisants. Si la chance d'obtenir une condamnation est supérieure à cinquante pour cent, le ministère public acceptera peut-être de prendre le risque, mais la défense pourrait tirer son épingle du jeu.

— Et vous pouvez être sûr, intervint Piers, que l'avocat sera bon et qu'il n'aura aucun mal à faire valoir l'hypothèse du suicide de Dupayne. Tous les témoignages confirment qu'il était soumis à un stress terrible. Or si Dupayne n'a pas été assassiné, il n'y a plus aucun lien entre les deux décès. Celui de Celia Mellock pourrait être un homicide, éventuellement même involontaire, à motivation sexuelle. Il est impossible de prouver, et c'est fâcheux, qu'elle n'est pas entrée au musée dans l'après-midi de vendredi dernier à l'insu de tous, et que son assassin n'en est pas sorti tout aussi discrètement. Elle aurait pu arriver à n'importe quel moment de la journée, dans l'intention de rencontrer Martlesham plus tard. Si elle est venue en taxi, poursuivit-il, il est regrettable que le chauffeur ne se soit pas encore manifesté. Mais les gens arrêtent souvent de travailler plus tôt en fin de semaine. Il est peut-être en congé. »

Kate se tourna vers Dalglish. « Tout se tient, pourtant, commandant. Ce ne sont peut-être que des présomptions, mais elles sont fortes. Songez aux faits les plus saillants. Le sac à main disparu et la raison de cette disparition. Les empreintes sur la porte de l'appartement. Le fait que l'ascenseur se soit trouvé au rez-de-chaussée quand Martlesham est arrivé. Les violettes du Cap. La volonté de faire croire à l'œuvre d'un émule. »

Benton-Smith prit la parole pour la première fois : « Seulement pour le second meurtre, me semble-t-il. Dans le premier cas, il s'agit certainement d'une simple coïncidence. Mais celui ou celle qui a tué Celia était peut-être, même très probablement, au courant du premier assassinat.

— Vous pensez donc qu'il est trop tôt, commandant, pour procéder à une arrestation ?

— Il faut poursuivre les interrogatoires, cette fois dans le respect absolu de la loi sur les dépositions et en présence d'un avocat. Si nous n'obtenons pas d'aveu, et je serais surpris que nous en obtenions, nous pourrions peut-être, avec un peu de patience, arracher à Vulcain un détail compromettant ou une nouvelle version des faits. Mais j'y pense, il y a eu ce message de Tally Clutton. Que voulait-elle au juste ?

— Elle avait une information à vous transmettre, commandant, dit Benton-Smith. Mais pas au téléphone. Elle tenait à vous voir personnellement. Il paraît que ce n'était pas urgent, que ça peut attendre demain. J'ai eu l'impression qu'elle regrettait un peu d'avoir appelé.

— Ryan Archer loge toujours chez elle ?

— Elle n'a rien dit à ce sujet. »

Après un instant de silence, Dalgliesh reprit : « Je préfère ne pas attendre demain. Je la verrai ce soir. J'aimerais que vous m'accompagniez, Kate. Je ne veux pas qu'elle passe la nuit au pavillon avec ce garçon pour seul garde du corps.

— Vous ne la croyez tout de même pas en danger, si ? demanda Piers. Vulcain a été obligé de commettre un second crime. Il n'y a aucune raison de penser qu'il puisse y en avoir un troisième. »

Dalgliesh ne répondit pas. Il se tourna vers Kate. « Est-ce que ça vous ennuerait, Kate, de passer la nuit chez elle ? Le garçon doit occuper la chambre d'amis, ce qui veut dire qu'il faudra vous contenter d'un fauteuil.

— Pas de problème, commandant.

— Allons donc voir ce que Mrs Clutton a à nous raconter. Appelez-la, Kate, voulez-vous, et dites-lui que nous arrivons. Piers et Benton, si je ne vous rappelle pas, rendez-vous ici demain matin à huit heures. »

En temps normal, Tally aurait commencé à se préoccuper de son dîner, à se préparer un plateau si elle avait l'intention de manger devant la télévision ou, comme c'était le cas le plus souvent, à recouvrir d'une nappe la table centrale. Elle s'obligeait à respecter un minimum de décorum, éprouvant une vague culpabilité à l'idée de dîner trop souvent dans son fauteuil, un plateau sur les genoux. Elle ne voulait surtout pas se laisser aller. S'asseoir à table était plus confortable et faisait du repas, qu'elle préparait d'ordinaire avec soin, un moment de plaisir qu'elle pouvait anticiper et savourer, un des rituels réconfortants de sa vie solitaire.

Mais ce soir, elle n'avait pas envie de se préparer quoi que ce soit. Elle n'aurait peut-être pas dû prendre des biscuits avec son thé. Elle se surprit à faire les cent pas autour de la table, dans une vaine et involontaire déambulation. La révélation qu'elle avait eue au musée était si simple, mais elle pouvait avoir des conséquences si importantes que la stupéfaction l'empêchait de penser à autre chose. Au cours de l'une de ses nombreuses visites des débuts, le commandant Dalgliesh lui avait demandé de bien réfléchir à ce qui s'était passé le jour de la mort du docteur Neville, et d'en noter tous les détails, aussi futiles fussent-ils, qu'elle n'aurait pas songé à lui confier précédemment. C'était bien un détail qui lui était revenu à l'esprit, supposait-elle, et elle se demanda pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt. De toute évidence, ce souvenir n'était pas le fruit d'une réflexion approfondie. Sans doute était-ce une étrange alchimie d'idées, de vision, de son et de réflexion qui avait déclenché le travail de mémoire. Assise à sa table, les deux bras étendus devant elle, elle était aussi immobile et rigide qu'un mannequin attendant une assiette de nourriture imaginaire. Elle essayait de raisonner. Aurait-elle pu commettre une erreur concernant l'heure, la succession des faits ou les conséquences de ce qui lui était ainsi revenu à l'esprit ? Non, elle savait qu'elle ne s'était pas trompée. Elle était sûre de ce qu'elle avait découvert.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Les appels étaient rares après la fermeture du musée et elle souleva le combiné avec appréhension. C'était sans doute Jennifer ; elle se sentait trop lasse pour faire face aux questions de sa fille et à sa sollicitude importune.

Elle poussa un soupir de soulagement. C'était l'inspecteur Miskin : le commandant Dalglish tenait à la voir tout de suite. Ils étaient en route tous les deux.

Son cœur se serra soudain, et elle se cramponna au bord de la table, terrorisée : le silence de la nuit était déchiré par un hurlement lugubre. Elle crut d'abord que c'était un être humain, avant de comprendre que ce cri de souffrance sortait de la gorge d'un animal. Gros-Matou ! Elle tituba jusqu'à son bureau pour attraper ses clés et courut vers la porte. Elle prit sa lampe de poche sur le rebord du porche et arracha le premier manteau venu – son imperméable – du crochet où il était suspendu. Le passant sur ses épaules, elle essaya d'introduire les clés dans les serrures. Elles dérapèrent sur le métal. Par un suprême effort de volonté, elle réussit à maîtriser le tremblement de ses mains et les clés tournèrent enfin. Les verrous maintenant. Enfin la porte s'ouvrit et elle se précipita dans les ténèbres.

Les nuages étaient bas, la nuit était presque sans étoiles et le croissant de lune à peine visible. Le seul rai de lumière provenait de la porte du pavillon qu'elle avait laissée entrouverte. Un vent faible se déplaçait dans les arbres et dans l'herbe comme un être vivant, lui effleurant le visage de ses mains moites. Le hurlement était tout proche maintenant ; il venait de la lisière du Heath. Descendant le sentier en courant, elle ouvrit la barrière d'osier et balaya les arbres voisins avec le faisceau de sa torche. Elle l'aperçut enfin.

Gros-Matou était suspendu à une branche basse. Une de ses pattes arrière était prise dans une ceinture dont l'autre extrémité était nouée à la branche. Il se balançait en miaulant désespérément, ses trois pattes libres griffant l'air dans une vaine tentative pour se dégager. Instinctivement, elle se précipita vers lui et leva les bras, mais la branche était trop haute et elle poussa un cri de douleur quand ses griffes lui labourèrent le dos de la main. Elle sentit la chaleur du sang qui ruisselait. « J'arrive, j'arrive », cria-t-elle et elle retourna au pavillon en courant. Il lui fallait des gants, une chaise et un couteau. Dieu merci, les chaises du salon étaient assez solides pour supporter son poids ! Elle en prit une, attrapa un couteau sur le présentoir et regagna l'arbre en quelques secondes.

Il lui fallut un peu de temps pour caler la chaise dans la terre meuble et pouvoir monter dessus en toute sécurité. Elle murmurait des paroles tendres et rassurantes, mais Gros-Matou ne les entendait pas. Tenant son imperméable devant elle, elle en enveloppa le chat et d'une brusque poussée, réussit à le soulever, lui permettant de se percher sur la branche. Le hurlement s'interrompit immédiatement. Elle eut plus de mal à le débarrasser de la ceinture. Le plus simple aurait été de défaire la boucle qui entourait la patte arrière de

l'animal, mais il risquait de la griffer. Elle glissa donc la lame du couteau sous la lanière et entreprit de scier le cuir. Il lui fallut une bonne minute pour en venir à bout. Tenant Gros-Matou bien serré dans l'imperméable, elle réussit à redescendre de la chaise. Elle lâcha immédiatement le chat, qui fila dans le Heath.

Elle se sentit soudain accablée d'une terrible lassitude. La chaise était devenue affreusement lourde à porter, et, l'imperméable posé autour de ses épaules, elle la traîna derrière elle sur le petit sentier du jardin. Elle se rendit compte qu'elle pleurerait sans bruit. Les premières larmes en entraînèrent d'autres qui inondèrent ses joues, glacées comme une pluie d'hiver. Elle n'avait plus qu'une envie : rentrer chez elle, verrouiller sa porte et attendre la police. Il fallait être bien cruel pour avoir fait cela à Gros-Matou, et il n'y avait certainement au musée Dupayne qu'un être capable d'une telle méchanceté. Traînant toujours la chaise derrière elle, elle poussa de l'épaule la porte du porche. La clé était encore dans la serrure. Elle la tourna, puis elle remit les verrous en place. La porte qui donnait sur la petite entrée était ouverte et sans prendre la peine de la refermer à clé, elle pénétra en titubant dans le salon. Elle parvint à redresser la chaise et resta debout un moment, s'appuyant sur elle, à bout de forces.

C'est alors – mais trop tard – qu'elle entendit des pas. Elle était si lasse qu'elle ne comprit pas tout de suite le danger. Elle ne s'était même pas encore retournée quand la barre de fer s'abattit. Tally tomba sur le tapis, la tête à trente centimètres des flammes artificielles, l'imperméable toujours autour de ses épaules. Elle vit, sans étonnement, le visage de son agresseur, puis elle n'entendit et ne vit plus rien, tandis que les pièces du jeu d'échec tombaient en pluie sur son corps. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que sa conscience ne s'échappe, par bribes. Elle eut le temps de penser qu'il était bien simple de mourir, et de remercier le Dieu en qui elle avait toujours cru et à qui elle avait si peu demandé.

Ils avaient pris la voiture de Dalglish et il conduisait en silence. Il était sujet à ces accès de mutisme, et Kate le connaissait trop bien pour les interrompre. C'était un conducteur expérimenté et habile et ils couvrirent le trajet aussi rapidement que possible. Il ne servait à rien de s'énerver contre les inévitables contretemps, mais Kate sentait monter l'angoisse de Dalglish.

Quand ils arrivèrent à Hampstead, il prit enfin la parole : « Rappelez Mrs Clutton, Kate. Dites-lui que nous arrivons. »

Cette fois, il n'y eut pas de réponse.

Ils s'engagèrent dans l'allée du musée Dupayne. La Jaguar bondissait, ses phares semblant dévorer l'obscurité. Ils recouvraient d'argent l'herbe des talus et les buissons envahissants. Quand Dalglish amorça le dernier virage, le musée se trouva illuminé comme pour un son et lumière. La barrière était levée. Dans une embardée, la voiture contourna le flanc est de la maison, passa devant la ruine noircie du garage et s'arrêta brusquement sur le sentier de gravier. Le pavillon était plongé dans l'obscurité, mais la porte était ouverte. Dalglish entra le premier, traversant l'entrée en courant jusqu'au salon. Sa main trouva l'interrupteur. Le feu artificiel fonctionnait au ralenti, et Tally gisait sur le tapis, devant la cheminée, la tête face aux flammes. Un imperméable fripé lui enveloppait les épaules et le sang ruisselait de sa tête, frais et rouge. Sur son corps, les pièces d'échec noir et ivoire étaient répandues comme dans un dernier geste de mépris.

C'est alors que leur ouïe aiguisée perçut, faiblement mais distinctement, un bruit de voiture. Kate se dirigea vers la porte, mais Dalglish la rattrapa par le bras. « Pas maintenant, Kate. J'ai besoin de vous ici. Piers et Benton-Smith se chargeront de l'arrestation. Appelez l'ambulance, puis prévenez Piers. »

Tandis qu'elle composait le numéro, il s'accroupit à côté de Tally. Le sang avait cessé de couler, mais lorsqu'il posa les doigts sur sa gorge, il sentit le pouls s'arrêter brusquement. Enroulant rapidement l'imperméable, il le glissa sous sa nuque, lui ouvrit la bouche et vérifia qu'elle n'avait pas de dentier. Il pencha la tête et, posant sa bouche sur la sienne, il entreprit de la ranimer. Il n'entendait pas les paroles précipitées de Kate ni le sifflement du feu artificiel, il n'était conscient

que de sa propre respiration rythmée et du corps auquel il cherchait à insuffler la vie. Et puis, comme par miracle, il sentit le battement d'un pouls. Elle respirait. Quelques instants plus tard, elle ouvrit les yeux, fixa sur lui un regard absent et, avec un petit gémissement presque satisfait, elle tourna la tête de côté et replongea dans l'inconscience.

L'ambulance mettait un temps fou à arriver, mais Dalgliesh savait qu'il était inutile de rappeler. Ils avaient été prévenus ; ils faisaient leur possible. Il poussa un soupir de soulagement en l'entendant enfin approcher. Les urgentistes entrèrent dans le pavillon. Les secours étaient là.

« Désolé d'avoir mis tant de temps, s'excusa un des médecins. Il y a un accident au bout de l'allée. On circule sur une seule voie. »

Kate et Dalgliesh échangèrent un regard mais ne dirent rien. Inutile d'interroger les médecins ; ils avaient suffisamment à faire. De toute façon, rien ne pressait, ils sauraient tôt ou tard. À leur retour au Yard, Piers aurait certainement signalé s'il avait procédé à une arrestation. Que Vulcain soit mort ou vif, l'enquête était close.

Dalgliesh et Kate assistèrent au chargement de Tally, enveloppée de couvertures et sanglée sur une civière, dans l'ambulance. Ils donnèrent son nom et quelques détails, demandèrent où on la conduisait.

Les clés de la porte d'entrée étaient dans la serrure. Kate éteignit le gaz, vérifia les fenêtres de l'étage et du rez-de-chaussée puis ils quittèrent le pavillon, éteignant les lampes et fermant la porte à clé derrière eux.

« Vous voulez bien prendre le volant, Kate ? » demanda Dalgliesh.

Il savait qu'elle ne demanderait pas mieux. Kate aimait conduire la Jaguar. Quand ils arrivèrent dans l'allée, il lui demanda de s'arrêter. Il sortit en la laissant dans la voiture. Il savait qu'elle ne le rejoindrait pas et ne lui poserait aucune question. Il fit quelques pas et leva les yeux vers la masse sombre du musée, se demandant s'il y reviendrait un jour. Il était à la fois triste et épuisé, mais cette sensation ne lui était pas inconnue ; il l'éprouvait souvent à la fin d'une enquête. Il songea aux existences que la sienne avait si brièvement effleurées, aux secrets révélés, aux vérités et aux mensonges, à l'horreur et à la douleur. Ces vies, qu'il avait touchées de si près, se poursuivraient, et la sienne aussi. Rejoignant Kate, il songea au week-end qui l'attendait et fut envahi d'une joie fragile.

Trente-cinq minutes plus tôt, Toby Blake, âgé de dix-neuf ans et deux mois, engagea sa Kawasaki dans Spaniards Road pour le dernier tronçon de route. Il serait bientôt arrivé. Il s'était énervé pendant tout le trajet, mais c'était souvent comme cela le jeudi soir. Il était assez satisfaisant de louvoyer entre les voitures et les bus presque paralysés et de dépasser les véhicules de luxe aux conducteurs affligés, mais une Kawasaki n'était pas faite pour cela. Enfin, il vit la route qui miroitait, pâle et déserte devant lui. Le moment était venu de voir ce que cet engin avait dans le ventre.

Il mit les gaz. Le moteur vrombit et la moto bondit comme un tigre. Les yeux de Toby brillaient sous la visière et il grimaça un sourire ravi en sentant le courant d'air, en éprouvant l'excitation vertigineuse de la vitesse, la puissance de la machine qu'il contrôlait. En face de lui, une voiture sortit en trombe d'une allée. Le jeune homme n'eut pas le temps de freiner, pas le temps même de l'apercevoir. Une fraction de seconde d'épouvante, et la Kawasaki entra en collision avec l'aile droite du véhicule, traversa la route en vrille et s'écrasa contre un arbre. Toby Blake fut précipité dans les airs, les bras battants, avant de retomber lourdement sur le côté de la route, où il resta allongé. La voiture fit une embardée et s'encastra dans le bas-côté.

Il y eut dix secondes de silence total, puis les phares d'une Mercedes éclairèrent la route. Elle s'arrêta, la voiture qui la suivait l'imita. Il y eut des pas précipités, des cris d'horreur, des voix agitées parlant dans des portables. Des visages angoissés se penchèrent vers la silhouette affalée sur le volant de la voiture accidentée. On discuta. On décida d'attendre l'ambulance. D'autres voitures passèrent et s'arrêtèrent. Les secours arrivaient.

Sur le bord de la route, le garçon était couché, parfaitement immobile. Il n'y avait aucune trace de blessure, pas une goutte de sang. À le regarder, on aurait pu croire qu'il souriait dans son sommeil.

Cette fois, l'hôpital était moderne et Dalglish se trouvait en territoire inconnu. On lui indiqua le service qu'il cherchait et il se retrouva dans un long couloir sans fenêtres. Ça ne sentait pas l'hôpital, mais l'atmosphère n'en était pas moins tout à fait caractéristique, comme si elle avait été scientifiquement assainie de toute trace de peur ou de maladie. Impossible de se tromper de chambre. Deux agents de police en uniforme étaient en faction devant la porte. À son arrivée, ils se levèrent et le saluèrent. À l'intérieur de la chambre, une policière quitta la chaise qu'elle occupait et le salua d'un signe de tête avant de sortir en refermant la porte derrière elle. Il était seul avec Vulcain, face à face.

Muriel Godby était dans un fauteuil, à côté du lit. Le plâtre qui entourait son bras et son poignet gauches et une contusion livide sur la joue gauche étaient les seuls signes visibles de son accident. Vêtue d'une robe de chambre écossaise en coton qui devait appartenir à l'hôpital, elle était parfaitement calme. Sa chevelure brillante, d'une couleur peu commune et retenue par une barrette d'écaille, avait été soigneusement coiffée. Ses iris verts, teintés de jaune, se tournèrent vers lui, exprimant le ressentiment mal déguisé d'un patient las de recevoir des visites importunes. Ils ne contenaient pas la moindre trace d'appréhension.

Sans s'approcher, il demanda : « Comment allez-vous ? »

— Je suis vivante, comme vous pouvez le constater.

— On vous a probablement appris que le motocycliste que vous avez renversé est mort. Il a eu la nuque brisée.

— Il roulait trop vite. Je ne sais combien de fois j'ai dit à Miss Caroline qu'il faudrait mettre un panneau plus visible. Mais vous n'êtes sans doute pas venu me dire cela. Vous avez reçu mes aveux, de ma propre écriture. Je n'ai rien à ajouter. »

Ces aveux, détaillés, se limitaient à un exposé des faits, sans la moindre tentative de justification, sans la moindre expression de remords. L'assassinat avait été préparé à l'avance, le mercredi, après le conseil d'administration. Le vendredi du crime, Godby avait apporté au musée, dans le coffre de sa voiture, un seau, une combinaison de protection, des gants, un bonnet de douche et des allumettes extra-longues sans oublier un grand sac en plastique où ranger tout ce

matériel une fois son forfait accompli. Au lieu de rentrer chez elle, elle était revenue au musée après avoir déposé Mrs Strickland à la station de métro de Hampstead. Elle savait que Tally Clutton serait à son cours du soir, comme tous les vendredis, et ce matin-là, elle avait pris la précaution de décrocher le téléphone fixe de son appartement au cas où quelqu'un l'appellerait. Tapie dans l'obscurité du garage, elle avait attendu que Neville Dupayne se fût installé dans sa voiture, puis elle l'avait appelé en s'avançant. Étonné, mais reconnaissant sa voix, il s'était tourné vers elle et elle lui avait aspergé le visage d'essence. Il n'avait fallu à Godby que quelques secondes pour frotter une allumette et la jeter sur lui. Le dernier son humain qu'il avait entendu avait été la voix de son assassin. Elle venait de rentrer chez elle quand Tally lui avait téléphoné. Elle avait eu le temps de raccrocher le combiné, de fourrer sa combinaison dans la machine à laver, de récurer le seau et de prendre une douche avant de repartir pour le musée. Elle avait profité du week-end pour démonter la poignée du seau, découper les gants et le bonnet de douche et, à la faveur de la nuit, enfouir le tout parmi les déchets d'une benne voisine.

Ces révélations ne contenaient rien de nouveau pour Dalglish, à l'exception d'un fait. À l'époque où Celia Mellock était élève à Swathling, elle avait pris Godby en grippe. Elle l'avait accablée de sarcasmes et essayé de la faire renvoyer.

La jeune fille était rousse à l'époque et n'avait teint ses cheveux naturellement bruns en blond que plus tard. Mais elles s'étaient reconnues à l'instant même où Godby était entrée dans la salle des Meurtres pour se débarrasser de ce témoin gênant. Ce meurtre-là avait été pour Godby un plaisir en même temps qu'une nécessité.

« Je ne sais pas pourquoi vous êtes ici, commandant, fit-elle remarquer. Nous n'avons plus rien à nous dire. Je vais en prendre pour dix ans, je ne l'ignore pas. Ce n'est pas grand-chose par rapport à ce que j'ai déjà subi. Et je suis arrivée à mes fins. Les Dupayne ne fermeront pas le musée pour honorer la mémoire de leur frère. Tous les jours d'ouverture, tous les visiteurs qui en franchiront le seuil, tous les succès du musée me seront dus. Et les Dupayne le sauront. Quant à ma vie, elle ne vous concerne pas. Vous avez le droit de savoir ce que j'ai fait et comment. D'ailleurs, vous le savez, vous l'avez compris. C'est votre métier, et il paraît que vous le faites bien. Mais pourquoi j'ai fait cela, personne ne peut m'obliger à vous le dire. Toutefois, si cela peut faire plaisir à tout le monde, je veux bien vous révéler un de mes motifs. Je vous l'ai indiqué par écrit. C'est très simple. Le docteur Neville Dupayne a tué ma sœur par négligence. Elle l'a appelé, et il n'est pas venu. Elle s'est arrosée d'essence et s'est immolée par le feu. À cause de lui, elle a perdu la vie. Je n'avais pas l'intention de perdre mon emploi à cause de lui.

— Nous avons pris des renseignements sur la carrière du docteur Dupayne avant son installation à Londres, répondit Dalglish. Votre sœur est morte il y a quinze ans. Cela faisait déjà douze ans que vous étiez partie de chez vous. Avez-vous fait la connaissance du docteur Dupayne à cette époque ? Étiez-vous vraiment proche de votre sœur ? »

Elle le regarda en face, et il eut le sentiment de n'avoir jamais lu sur un visage pareil mélange de haine, de mépris et — oui — de triomphe. Quand elle parla, il s'étonna que sa voix fût aussi normale, que ce fût la même que celle qui avait répondu calmement à ses questions tout au long de la semaine écoulée.

« Je viens de vous dire que vous aviez le droit de savoir ce que j'ai fait. Mais vous n'avez pas le droit de savoir ce que je suis. Vous n'êtes ni prêtre ni psychiatre. Mon passé m'appartient. Je ne vais pas m'en débarrasser en vous en faisant cadeau. Je vous connais, commandant Dalglish. Miss Caroline m'a parlé de vous après votre arrivée, tout au début. Elle est généralement bien informée. Vous êtes écrivain, n'est-ce pas, poète même ? Il ne vous suffit pas de vous mêler de la vie des autres, de les faire arrêter, de les envoyer en prison, de briser leur existence. Vous prétendez les comprendre, vous voulez vous insinuer dans leur esprit, les utiliser comme matière première. Vous ne m'utiliserez pas. Vous n'en avez pas le droit.

— Non, je n'en ai pas le droit », reconnut Dalglish.

Il lui sembla alors voir ses traits s'adoucir, effleurés par la tristesse. « Nous ne pourrions jamais vraiment nous connaître, vous et moi, commandant Dalglish. »

Sur le seuil, Dalglish se retourna vers elle. « Non, dit-il. Mais cela nous rend-il différents des autres ? »

La chambre de Tally Clutton, dans une autre partie de l'hôpital, ne ressemblait pas du tout à celle de Muriel Godby. Lorsqu'il entra, Dalglish perçut des effluves de fleurs presque suffocants. Tally était allongée dans son lit, la tête en partie rasée et couverte d'un bonnet de gaze fort peu seyant qui dissimulait mal un épais pansement. Elle lui tendit la main, l'accueillant d'un sourire.

« Que c'est gentil à vous d'être venu, commandant. J'espérais bien vous voir. Prenez donc une chaise. Je sais que vous n'avez pas beaucoup de temps, mais je voulais vous parler.

— Comment allez-vous ?

— Beaucoup mieux. Ma blessure à la tête n'est pas très grave. Elle n'a pas eu le temps de m'achever, j'imagine ? Les médecins m'ont dit que mon cœur s'était arrêté un instant à cause du choc. Si vous n'étiez pas arrivé, je serais morte. Avant, j'avais tendance à penser que la mort n'avait pas grande importance. J'ai changé d'avis. Il me serait insupportable de penser que je ne serai plus là pour voir le prochain printemps. » Elle s'interrompit et ajouta : « Je suis au courant, pour le motocycliste. Pauvre garçon. Il paraît qu'il n'avait que dix-neuf ans et qu'il était fils unique. Je n'arrête pas de penser à ses parents. En un sens, on pourrait dire qu'il a été la troisième victime.

— Oui, approuva Dalglish. La troisième et la dernière.

— Vous savez, demanda-t-elle, que Ryan est retourné chez le colonel Arkwright ?

— Oui. Le colonel nous a appelés pour nous avertir. Il s'est dit que nous serions sans doute contents de savoir où est Ryan.

— C'est sa vie, bien sûr... je veux parler de Ryan. C'est à lui de voir. Mais j'espérais qu'il prendrait le temps de réfléchir un peu à son avenir. S'ils se sont déjà disputés une fois, ça pourrait recommencer et à la prochaine querelle, les choses pourraient être plus graves.

— Je ne pense pas que cela se reproduira. Le colonel Arkwright aime beaucoup Ryan. Il se débrouillera pour qu'il ne lui arrive rien.

— Je sais que Ryan est homosexuel, bien sûr, mais est-ce qu'il ne serait pas mieux avec un garçon de son âge, quelqu'un de moins riche, qui ait moins à lui offrir ?

— Je ne crois pas que le colonel Arkwright et lui soient amants. Mais Ryan est majeur. Ce n'est pas à nous de décider de sa vie. »

Elle reprit, plus pour elle-même peut-être que pour Dalglish : « Je me suis demandé s'il n'aurait pas eu envie de rester plus longtemps chez moi, le temps d'y voir plus clair. Mais il a dû se rendre compte que sa présence me pesait. Je suis tellement habituée à vivre sans personne, à avoir la salle de bains pour moi toute seule. J'ai toujours détesté partager ma salle de bains. Il l'a bien compris, il n'est pas idiot. Mais ce n'était pas seulement une question de salle de bains. J'ai eu peur de trop m'attacher à lui, de le laisser s'installer dans ma vie. Je ne veux pas dire que j'aurais pu le considérer comme mon fils, ce serait ridicule. C'est plutôt une question de tendresse. J'ai eu peur de trop m'inquiéter pour lui, de trop me soucier de lui. Pourtant, c'est peut-être la meilleure forme d'amour. Nous utilisons le même mot pour des choses si différentes. Muriel aimait Caroline, n'est-ce pas ? Elle a tué pour elle. C'est sûrement de l'amour. »

Dalglish dit doucement : « C'était sans doute une obsession, une forme dangereuse d'amour.

— Mais tout amour est dangereux, vous ne croyez pas ? J'ai l'impression que ça m'a fait peur toute ma vie, que je n'ai jamais eu envie de m'engager à ce point. Je commence enfin à le comprendre. » Elle le regarda bien en face. « On n'est qu'à moitié vivant quand on a peur d'aimer. »

Elle ne le quittait pas des yeux, comme si elle cherchait dans son regard une forme de sagesse, une approbation. Mais le visage de Dalglish était impénétrable : « Vous aviez quelque chose à me dire », reprit-il.

Elle sourit. « Ça n'a plus d'importance maintenant, mais j'ai cru que ça en avait au moment où je vous ai appelé. Un détail dont je me suis souvenue. Quand Muriel est arrivée, peu après l'incendie, la première chose qu'elle m'ait dite était que nous aurions dû fermer à clé le local où se trouvait l'essence. Je ne lui avais pas dit que le docteur Neville avait été arrosé d'essence. Je n'aurais pas pu le lui dire, je ne le savais pas moi-même. Comment pouvait-elle être au courant ? J'ai d'abord pensé que c'était un élément important, puis je me suis dit qu'elle l'avait peut-être deviné. » Elle s'interrompit puis ajouta : « Je suppose que vous n'avez pas de nouvelles de Gros-Matou ?

— Je ne suis pas retourné au musée ce matin, mais personne ne m'a dit qu'il était revenu.

— J'ai évidemment tort de me faire du souci pour lui, alors qu'il y a des sujets de préoccupation bien plus dramatiques. S'il s'est sauvé, j'espère qu'il trouvera quelqu'un pour s'occuper de lui. Ce n'est pas un chat très attachant. Il ne peut pas compter sur son charme. Muriel a été vraiment cruelle avec lui. Pourquoi faire une chose pareille ? Je l'aurais évidemment laissée entrer, si elle avait frappé à la porte. Peu

importait que je la reconnaisse. Je n'aurais plus été là pour la dénoncer. C'est ce qui se serait passé si vous n'étiez pas arrivé.

— Il fallait qu'elle vous tue dans votre salon pour reproduire un des crimes du musée. Et elle ne pouvait pas être sûre que vous lui ouvririez. À mon avis, elle a dû surprendre l'appel téléphonique que vous nous avez passé du musée. Vous aviez de bonnes raisons de refuser de la laisser entrer. »

Cherchant à détourner son attention de ce sujet pénible, il remarqua : « Vous avez des fleurs ravissantes. »

Sa voix reprit un peu d'éclat : « N'est-ce pas ? Les roses jaunes sont de Mr Marcus et de Miss Caroline, l'orchidée de Mrs Strickland. Mrs Faraday et Mr Calder-Hale m'ont téléphoné. Ils passeront me voir ce soir. La nouvelle s'est répandue vite, vous ne trouvez pas ? Mrs Strickland m'a aussi envoyé un mot. Elle voudrait que nous fassions venir un prêtre au musée. Je ne sais pas trop pourquoi, pour dire des prières, asperger les murs d'eau bénite, faire des exorcismes. Il paraît que Mr Marcus et Miss Caroline ne sont pas contre, pourvu qu'ils n'aient pas à y participer. Ils disent que si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal non plus. Mais je dois dire que cela m'étonne un peu de la part de Mrs Strickland !

— Oui, j'en conviens. »

Elle eut soudain l'air très lasse. « Je ferais mieux d'y aller, dit-il. Je ne veux pas vous fatiguer.

— Oh, je ne suis pas fatiguée. C'est un tel soulagement de vous parler, vous savez. Miss Caroline est venue me voir de bonne heure ce matin, elle a été très gentille. Si j'ai bien compris, elle souhaite que je reste au pavillon et que je me charge d'une partie du travail de Muriel. Pas l'accueil ni les comptes, bien entendu, ils vont passer une annonce pour embaucher quelqu'un de qualifié. Il va nous falloir davantage de personnel maintenant. Non, elle voudrait que je m'occupe de l'appartement. Elle m'a dit qu'elle y viendrait plus souvent maintenant. Ce n'est pas un gros travail, faire le ménage, vérifier le contenu du réfrigérateur, mettre les draps dans la machine à laver. Elle héberge souvent des amis, des gens qui ont besoin d'un lit pour la nuit. Je serais enchantée de m'en occuper, bien sûr. »

La porte s'ouvrit et une infirmière entra. Elle se tourna vers Dalglish. « J'ai des soins à faire à Mrs Clutton, dit-elle. Pourriez-vous attendre dehors quelques instants ?

— Je n'avais pas l'intention de rester beaucoup plus longtemps, de toute façon », répondit Dalglish.

Il se pencha pour serrer la main posée mollement sur le dessus-de-lit, mais la poigne de Tally était ferme. Sous les bandages, les yeux qui croisèrent les siens ne contenaient rien des interrogations anxieuses de la vieillesse. Ils se dirent au revoir et il longea en sens inverse le

couloir stérile et anonyme. Il ne pouvait rien lui dire, rien qui serve à quelque chose en tout cas. Lui expliquer en quoi consisterait réellement son travail la conduirait presque certainement à le refuser. Elle risquerait alors de perdre son logement et son gagne-pain. Et pourquoi ? Elle était déjà en train de tomber sous le charme exceptionnel de Caroline Dupayne. Mais elle n'était pas aussi naïve que Muriel Godby. Elle était trop équilibrée pour s'enticher d'elle. Peut-être finirait-elle par comprendre à quoi servait l'appartement. Le cas échéant, elle prendrait sa décision en toute liberté.

Il aperçut Kate qui s'avancait vers lui dans le couloir. Elle était venue, il le savait, pour organiser le transfert de Muriel Godby.

« Le médecin estime qu'elle est parfaitement en état de se déplacer, dit-elle. Je crois qu'ils souhaitent se débarrasser d'elle le plus rapidement possible. Le service des relations publiques de la Police a appelé. Ils voudraient que vous donniez une conférence de presse plus tard dans la journée.

— Nous pouvons leur remettre un communiqué de presse à publier, mais s'ils tiennent à ce que je sois présent, il faudra qu'ils attendent lundi. J'ai pas mal de choses à faire au bureau et il faut que je parte de bonne heure ce soir. »

Elle se détourna, mais il eut le temps d'apercevoir sur son visage comme une ombre de tristesse. « Je sais, commandant, vous me l'avez dit. Vous devez partir tôt ce soir. »

À onze heures et demie, Dalglish avait réglé les affaires urgentes qui l'attendaient, et il était prêt à rédiger son rapport d'enquête. Le préfet de police et le secrétaire d'État avaient demandé à ce qu'il le leur soumette. C'était la première fois qu'on lui adressait une telle requête, et il espérait bien que cela ne créerait pas de précédent. Mais auparavant, il restait un dernier détail à élucider. Il demanda à Kate de téléphoner à l'institution Swathling et de faire dire à Caroline Dupayne que le commandant Dalglish souhaitait la rencontrer de toute urgence à New Scotland Yard.

Elle arriva une heure plus tard. Elle était habillée comme pour un déjeuner d'affaires. Son manteau en lourde soie vert sombre tombait en plis spectaculaires et le col cassé encadrait son visage. Son rouge à lèvres foncé contrastait avec son teint pâle. Elle prit la chaise qu'il lui tendait et soutint son regard, le jugeant ouvertement, comme s'il s'agissait de leur première rencontre et qu'elle essayait d'imaginer de quelles prouesses sexuelles il était capable.

« Il faut sans doute que je vous félicite, dit-elle.

— Ce n'est ni nécessaire ni opportun. Je vous ai demandé de venir pour vous poser deux dernières questions.

— Toujours sur la brèche, commandant ? Demandez. Je vous répondrai si je le peux.

— Mercredi dernier, ou peu après, avez-vous annoncé son renvoi à Muriel Godby, lui avez-vous dit que vous ne vouliez plus d'elle au musée ? »

Il attendit. « L'enquête est bouclée, dit-elle enfin. Muriel a été arrêtée. Je ne cherche pas à être blessante ni à refuser de coopérer, mais cela ne vous regarde plus, commandant.

— Je vous en prie, répondez-moi.

— Vous avez raison. Je le lui ai annoncé mercredi soir, après votre visite de l'appartement. Pas exactement en ces termes, mais je le lui ai dit. Nous nous sommes retrouvées au parking. Je n'ai consulté personne, et cette décision a été exclusivement de mon fait. Mon frère et James Calder-Hale considéraient qu'elle n'était pas à sa place à l'accueil. Je m'étais battue pour la garder – l'efficacité et la loyauté sont des vertus que j'apprécie. Mercredi, j'ai fini par leur donner raison. »

Une nouvelle pièce du puzzle se mettait en place. Voilà pourquoi Godby était revenue au musée jeudi soir, et pourquoi elle se trouvait au bureau quand Tally avait appelé la police. Interrogée, Godby avait dit qu'elle avait du travail à finir ; mais dans ce cas, pourquoi était-elle rentrée chez elle puis revenue, au lieu de rester après la fermeture ?

« Elle était venue ranger son bureau, dit-il. Elle ne pouvait pas le faire quand il y avait du monde. C'était trop humiliant.

— Ranger son bureau, oui, et autre chose encore : me laisser une liste de choses à faire et des conseils sur la bonne gestion du service. Consciencieuse jusqu'au bout. »

Elle parlait sans pitié, presque avec mépris.

Il reprit : « Vos collaborateurs estimaient peut-être qu'elle convenait mal à ce poste, mais ce n'est pas la raison pour laquelle vous l'avez renvoyée, si ? Mercredi soir, vous aviez acquis la certitude que c'était elle qui avait tué votre frère et Celia. Vous ne vouliez pas qu'elle fasse partie du personnel du musée lors de son arrestation. Sans parler de ses liens avec Swathling. Vous avez toujours tenu, me semble-t-il, à éviter que la réputation de l'école ne soit ternie par ces crimes.

— Ce n'étaient que des considérations secondaires. Si tout va bien, j'hériterai de l'institution. C'est moi qui ai fait de cette école ce qu'elle est aujourd'hui. Je n'ai pas l'intention de laisser son prestige décliner avant que j'en aie repris la direction. Vous avez également raison à propos du musée. Il était préférable de se débarrasser de Muriel avant que vous ne l'arrêtiez. Mais ce n'est pas la raison principale pour laquelle je lui ai demandé de partir. Une fois la vérité révélée, ni Swathling ni le Dupayne ne seront épargnés. L'Institution n'en souffrira pas beaucoup ; Muriel a quitté Swathling il y a bien trop longtemps. Quant au musée, je crois qu'il n'en pâtira pas non plus. Il y a déjà des gens qui réclament la réouverture à grands cris. Cette affaire nous a fait une remarquable publicité.

— À quel moment avez-vous compris qu'elle était coupable ?

— À peu près en même temps que vous, sans doute. Au moment où j'ai appris que quelqu'un avait fermé les verrous de la porte de l'appartement qui donne sur la salle des Meurtres. Nous étions les seules à avoir les clés, Godby et moi. Mais vous, il fallait encore que vous trouviez des preuves, pas moi. Maintenant, permettez-moi de vous poser une question à mon tour. Ses aveux nous évitent un procès, mais ma vie privée va-t-elle être exposée sur la place publique ? Je veux évidemment parler du Club 96. Il n'a rien à voir avec la manière dont l'une ou l'autre des victimes a trouvé la mort. Or l'enquête du coroner porte bien sur les causes de la mort, n'est-ce pas ? Est-il nécessaire de mentionner le club ? »

Elle posa la question aussi calmement que si elle demandait quel

jour on était. Sa voix ne trahissait aucune inquiétude, et sa démarche n'avait rien d'une requête. Il répondit : « Tout dépendra des questions que le coroner posera. Je vous rappelle qu'il reste deux enquêtes judiciaires en cours. Elles n'ont été qu'ajournées. »

Elle sourit. « Oh, je pense que le coroner saura se montrer discret, vous verrez.

— Avez-vous dit à Muriel Godby que vous saviez ce qui s'était passé ? L'avez-vous mise en face des faits ? demanda Dalglish.

— Non. Elle était au courant des activités du Club 96, ou du moins, elle s'en doutait. Après tout, c'était elle qui s'occupait du linge et qui jetait les bouteilles de champagne vides. Je ne l'ai pas provoquée et, en la renvoyant, je n'ai fait aucune allusion directe aux meurtres. Je lui ai simplement dit que je souhaitais qu'elle vide son bureau et qu'elle soit partie dès que nous aurions récupéré nos clés. Et que je préférerais qu'elle m'évite entre-temps.

— J'aimerais que vous me rapportiez votre conversation. Comment a-t-elle pris les choses ?

— Comment vouliez-vous qu'elle les prenne ? Elle m'a regardée comme si je la condamnais à la prison à perpétuité. En un sens, c'est peut-être ce que je faisais. J'ai bien cru qu'elle allait s'évanouir. Quand elle a enfin pu parler, sa voix était méconnaissable. Elle a murmuré : “Et le musée ? Et mon travail ?” Je lui ai dit de ne pas s'en faire, qu'elle n'était pas indispensable. Cela faisait des mois que mon frère et James Calder-Hale souhaitaient son départ. Tally se chargerait du ménage de l'appartement.

— C'est tout ?

— Pas tout à fait. Elle a crié : “Et qu'est-ce que je vais devenir ?” Je lui ai dit que tout ce qu'elle pouvait espérer, c'était que la police se persuade que le coupable cherchait à imiter les crimes du musée. Je n'ai pas fait d'autre allusion aux meurtres. Puis je suis montée dans ma voiture et je suis partie. »

Et ces derniers mots, songea Dalglish, avaient signé la condamnation à mort de Tally Clutton. Il dit : « L'assassinat de votre frère était un cadeau à votre intention. Elle voulait sauver le musée, pour vous. Elle s'attendait peut-être même à une certaine reconnaissance de votre part. »

Sa voix se durcit : « Dans ce cas, elle me connaissait mal, et vous ne me connaissez pas mieux qu'elle. Vous croyez que je n'aimais pas Neville, c'est ça ?

— Non.

— Nous, les Dupayne, nous n'avons pas l'habitude d'exprimer nos émotions. Nous avons été élevés comme ça, et à rude école, croyez-moi. La mort, que ce soit la nôtre ou celle d'autrui, ne nous inspire aucun sentimentalisme. Nous ne sommes pas portés sur ces

embrassades névrotiques, ces attendrissements qui ne sont qu'un substitut aux responsabilités de la vraie compassion. Mais j'aimais Neville. Il était le meilleur d'entre nous. En réalité, il avait été adopté. Je crois que personne ne savait qui était sa mère, à part notre père. Nous avons toujours supposé, Marcus et moi, que l'enfant était de lui. Autrement, pourquoi l'aurait-il adopté ? Il n'avait pas l'habitude de se laisser aller à des impulsions généreuses. Quant à ma mère, elle faisait ce qu'il voulait ; c'était son rôle dans la vie. Neville a été adopté avant ma naissance. Nous nous disputions souvent. J'avais peu de respect pour son métier, et il méprisait le mien. Peut-être me méprisait-il, moi aussi, mais moi, je ne le méprisais pas. Il était là, c'était mon grand frère, voilà tout. C'était un Dupayne. Quand j'ai su la vérité, je n'ai plus pu supporter la présence de Muriel Godby sous mon toit. » Elle s'interrompit et demanda : « Est-ce tout ? »

Dalglish dit : « Tout ce que je suis en droit de vous demander. Mais je me fais du souci pour Tally Clutton. Elle m'a dit que vous lui aviez proposé de remplacer Muriel pour le ménage de l'appartement. »

Elle se leva, attrapa son sac et sourit. « Ne vous en faites pas. Ses attributions seront strictement limitées. Épousseter, passer l'aspirateur. Je suis parfaitement capable d'apprécier la bonté, même si je n'y aspire pas personnellement. De toute façon, si le Club 96 se reconstitue, il ne se réunira plus au Dupayne. Nous n'avons pas la moindre envie de voir débouler les flics du coin parce que quelqu'un nous aurait dénoncés pour usage de drogue et pédophilie. Au revoir, commandant. Je regrette que nous ne nous soyons pas rencontrés en d'autres circonstances. »

Kate, qui était restée silencieuse pendant tout l'entretien, la raccompagna et la porte se referma sur elles. Elle revint quelques minutes plus tard. « Mon Dieu, quelle arrogance ! s'écria-t-elle. Vous avez vu ça, cet orgueil familial ? Neville était estimé parce que c'était un demi-Dupayne. Vous croyez que c'est vrai, cette histoire d'adoption ?

— Oui, Kate, c'est vrai.

— Et ce Club 96, qu'est-ce qu'elle en tirait ?

— Un peu d'argent, sans doute. Les gens devaient laisser un petit quelque chose, sous prétexte de participer aux frais d'entretien et aux boissons. Mais c'est surtout le pouvoir qu'elle aimait. Sur ce point, elles se ressemblent beaucoup, Godby et elle. »

Il imaginait Godby, assise à l'accueil, se délectant à l'idée que sans elle, le musée aurait fermé ses portes, se demandant peut-être si et quand elle oserait avouer à Caroline ce qu'elle avait fait pour elle, l'exorbitant gage d'amour qu'elle lui avait donné.

« Caroline Dupayne ne va certainement pas laisser tomber son club, remarqua Kate. Si elle prend la direction de Swathling, ils

pourront s'y retrouver en toute sécurité, surtout pendant les vacances. Croyez-vous qu'il faille en avertir Tally Clutton ?

— Ça ne nous regarde pas, Kate. Nous ne pouvons pas intervenir dans la vie des gens. Tally Clutton est loin d'être idiote. Elle verra ce qu'il y a de mieux à faire. Ce n'est pas à nous de lui imposer une décision morale qu'elle n'aura peut-être jamais à prendre. Elle a besoin de son emploi et de son logement, c'est évident.

— Vous voulez dire qu'elle pourrait transiger ?

— Quand il s'agit de quelque chose qui leur tient à cœur, beaucoup de gens le font, même les plus vertueux. »

Il était dix-sept heures et Emma venait de clore le dernier séminaire de la semaine. L'étudiante assise en face d'elle près du feu était venue seule. La grippe avait terrassé sa camarade, première victime de ce nouveau trimestre. Emma espérait sincèrement que ce n'était pas le début d'une épidémie. Mais Shirley n'avait manifestement pas envie de s'en aller. Emma observa la jeune fille, pelotonnée dans son fauteuil, les yeux baissés, ses petites mains d'une propreté douteuse se tordant sur ses genoux. Sa détresse était trop flagrante pour qu'elle pût l'ignorer. Elle se surprit à prier en silence. *Seigneur, faites qu'elle n'ait pas trop à me demander, pas maintenant. Qu'elle fasse vite.*

Elle avait prévu de prendre le train de dix-huit heures quinze, qui arrivait à Londres à dix-neuf heures trois. Adam devait venir la chercher à King's Cross. Elle avait tant redouté qu'il ne téléphone pour lui annoncer qu'il ne pourrait pas se libérer. Mais il n'avait pas appelé. Elle avait réservé un taxi pour dix-sept heures trente, largement à l'avance, parce qu'elle se méfiait de la circulation. Sa valise était déjà prête. En pliant sa chemise de nuit et sa robe de chambre, elle avait souri, pensant que si Clara la voyait, elle lui aurait demandé si elle préparait ses bagages pour sa nuit de noces. Elle se força à chasser de ses pensées l'image de la haute silhouette sombre l'attendant au portillon, et demanda : « Il y a quelque chose qui ne va pas ? »

La jeune fille la regarda dans les yeux. « Les autres pensent que je suis ici parce que je viens d'une ZEE. Ils croient que si on m'a acceptée à Cambridge, c'est parce que le gouvernement donne de l'argent à l'Université pour qu'elle prenne des étudiants comme moi. C'est pour ça que je suis ici, pas parce que je suis intelligente. »

La voix d'Emma se fit incisive : « Quelqu'un vous a dit ça ? »

— Non. Ils ne disent rien, mais c'est ce qu'ils pensent. On en parle dans les journaux. Ils savent que c'est comme ça que ça se passe. »

Emma se pencha et dit : « Ça ne se passe pas comme ça, pas dans cette fac en tout cas, et ça ne s'est pas passé comme ça pour vous, Shirley. Ce n'est pas vrai. Écoutez-moi, c'est important. Le gouvernement n'intervient pas dans la sélection. Et s'il prétendait le faire, si n'importe quel gouvernement prétendait le faire, nous n'en tiendrions pas compte. Nous n'avons aucune raison de choisir nos

étudiants sur d'autres critères que leur intelligence et leurs capacités. Si vous avez été prise à Cambridge, c'est parce que vous le méritez. »

La voix de Shirley était si basse qu'Emma dut tendre l'oreille. « Je me le demande.

— Réfléchissez, Shirley. La recherche universitaire est internationale et la concurrence est impitoyable. Si Cambridge veut conserver son rang dans le monde, nous devons choisir les meilleurs. Vous êtes ici grâce à vos mérites. Nous tenions à ce que vous veniez à Cambridge, et nous voulons que vous y soyez heureuse.

— C'est que les autres ont l'air tellement sûrs d'eux ! Certains se connaissaient déjà avant d'arriver. Ils ont des amis ici. Cambridge n'est pas une terre inconnue pour eux, ils savent comment se comporter, ils sont ensemble. Pour moi, tout est nouveau. J'ai l'impression de ne pas être à ma place. Je n'aurais jamais dû venir à Cambridge. Les amies de ma mère me l'avaient bien dit. Elles étaient sûres que je n'arriverais pas à m'intégrer.

— Elles ont eu tort. C'est évidemment plus facile quand on connaît déjà du monde. Mais certains des étudiants que vous croyez si sûrs d'eux sont aussi angoissés que vous. Le premier trimestre de fac n'est jamais facile. Dans toute l'Angleterre, les nouveaux étudiants sont en proie aux mêmes doutes que vous en ce moment. Quand ça ne va pas, on est toujours convaincu d'être la seule personne au monde à éprouver ce genre de chose. On se trompe. Être humain, c'est aussi cela.

— Vous n'éprouvez certainement pas ça, Dr Lavenham.

— Bien sûr que si, de temps en temps. Vous êtes-vous inscrite dans des associations d'étudiants ?

— Pas encore. Il y en a tellement. Je ne sais pas laquelle choisir.

— Le mieux est d'en choisir une qui vous intéresse vraiment. Ne le faites pas dans le seul but de rencontrer des gens et de vous faire des amis. Choisissez une activité qui vous tente, quelque chose de nouveau peut-être. En même temps, vous rencontrerez des gens, et vous vous ferez des amis. »

La jeune fille hochait la tête et chuchotait quelque chose qui ressemblait à : « Je vais essayer. » Emma était soucieuse. Parmi tous les problèmes que pouvaient lui soumettre ses étudiants, c'était ce genre de difficultés qui l'inquiétait le plus. À partir de quel moment fallait-il leur suggérer de demander conseil à un professionnel, d'aller consulter un psychiatre ? Ne pas déceler à temps les symptômes d'une vraie détresse pouvait avoir des conséquences catastrophiques. Mais une ingérence importune pouvait tout aussi bien détruire la confiance qu'elle cherchait à instaurer. Shirley était-elle désespérée ? Elle n'en avait pas l'impression. Elle espérait ne pas se tromper. Mais il y avait une autre forme d'aide, tout aussi nécessaire, qu'elle pouvait proposer.

Elle dit doucement : « Au début, on a parfois du mal à organiser son travail, à employer efficacement son temps. Il est facile d'en perdre en se dispersant et en négligeant le plus important. Rédiger des dissertations exige beaucoup de pratique. Je ne suis pas à Cambridge ce week-end, mais nous pourrions en reparler lundi, si vous pensez que cela peut vous être utile.

— Oh, certainement, Dr Lavenham. Merci.

— Mettons à dix-huit heures, ça vous va ? »

La fille fit un signe de tête et se leva pour prendre congé. Sur le seuil, elle se retourna et chuchota un dernier merci. Puis elle disparut. Emma regarda sa montre. Elle avait juste le temps d'enfiler son manteau, d'attraper sa valise et de descendre attendre son taxi. Elle était déjà à la gare de Cambridge quand elle se rendit compte qu'elle avait laissé son portable dans sa chambre. Peut-être cet oubli n'était-il pas innocent, songea-t-elle. Il devait refléter sa crainte inconsciente de l'entendre sonner pendant le trajet. Au moins, elle était sûre de faire le voyage en paix.

Dalgliesh était enfin prêt à partir quand sa secrétaire passa la tête par la porte. « C'est le ministère de l'intérieur, Mr Dalgliesh. Le ministre voudrait vous voir. Son chef de cabinet vient de téléphoner. Il paraît que c'est urgent. »

Les appels du vendredi après-midi l'étaient toujours, ou presque. Dalgliesh répondit : « Vous leur avez dit que je pars en week-end dans quelques instants ? »

— Oui, monsieur. Le chef de cabinet était extrêmement soulagé que vous soyez encore là. J'ai l'impression que c'est vraiment important. Mr Harkness a été convoqué, lui aussi. » Harkness serait donc là. Qui d'autre ? se demanda Dalgliesh. Tout en attrapant son manteau, il regarda sa montre. Cinq minutes pour arriver à Queen Anne's Gate en coupant par la station de métro de St James's Park. Il faudrait probablement attendre l'ascenseur, comme toujours. Heureusement, on le connaissait et, grâce à son laissez-passer, les services de sécurité ne le retiendraient pas. Six minutes en tout, avec un peu de chance, pour arriver jusqu'au bureau du ministre. Sans prendre le temps de vérifier si Harkness était déjà parti, il courut jusqu'à l'ascenseur.

Il lui fallut sept minutes exactement avant d'être introduit dans le bureau du ministre. Harkness était déjà là, ainsi que le sous-secrétaire d'État Bruno Denholm, du MI5, et le sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères et au Commonwealth, un fonctionnaire d'âge moyen aux manières onctueuses, dont le détachement et le calme ostensibles révélaient clairement qu'il n'était là qu'en tant qu'observateur. Toutes les personnes présentes avaient l'habitude de ce genre de convocations de dernière minute et savaient gérer habilement ces situations imprévues et importunes. Dalgliesh avait pourtant conscience d'un certain malaise, d'une gêne presque.

Le ministre fit un signe de la main avant de se lancer dans des présentations rapides et largement superflues. Il se faisait une règle de respecter les bonnes manières, à l'égard des policiers notamment. Dalgliesh songea qu'en général cette attitude lui était certainement utile. Elle avait au moins le mérite de l'originalité. Mais l'offre d'un verre de sherry – « À moins, messieurs, que vous ne jugiez qu'il est un peu tôt ; je peux vous proposer du thé ou du café, si vous préférez » –

ainsi que l'attention scrupuleuse qu'il manifesta à l'emplacement de chacun, avaient tout de la tactique d'atermoisement. En acceptant le sherry, apparemment en leur nom à tous, Harkness trahissait une tendance naissante à l'alcoolisme. Seigneur, ne commencerait-on jamais ? Le sherry fut servi – excellent, très sec – et ils s'installèrent autour de la table. Un dossier était placé devant le ministre. Lorsque celui-ci l'ouvrit, Dalglish reconnut son rapport sur les meurtres du musée Dupayne.

« Félicitations, commandant, dit le ministre. Une affaire délicate réglée avec rapidité et efficacité. Cela m'incite à me demander une nouvelle fois s'il ne serait pas judicieux d'étendre les attributions de l'Unité Spéciale d'Enquête à tout le territoire national. Je songe en particulier aux cas récents et tout à fait regrettables d'enlèvements et d'assassinats d'enfants. Une équipe nationale hautement qualifiée pourrait jouer un rôle utile dans ce genre d'affaires. Mais vous avez certainement un avis sur la question. »

Dalglish aurait pu rétorquer que celle-ci n'avait rien de nouveau et que tous les avis compétents, dont le sien, étaient parfaitement connus. Il répondit pourtant, réfrénant son impatience : « Les avantages sont évidents en présence d'un crime dont les implications ne sont pas purement locales et lorsque le champ de l'enquête couvre l'ensemble du territoire. Mais il ne faut pas oublier certains inconvénients. Une équipe nationale n'a pas la connaissance du terrain ni le contact avec la population locale, des éléments qui peuvent jouer un rôle important dans toute enquête. S'ajoutent les problèmes de coordination et de coopération avec les services de police concernés au premier chef, qui risquent d'être démotivés si les affaires les plus intéressantes sont confiées à une unité qui pourrait leur paraître privilégiée tant dans son recrutement que dans son infrastructure. Il me paraîtrait préférable d'améliorer la formation de l'ensemble des policiers, jusqu'à la base. L'opinion publique commence à douter de la capacité de la police à mener à bien les enquêtes à l'échelle locale.

— Et bien sûr, intervint le ministre, votre comité réfléchit actuellement au problème du recrutement et de la formation des policiers. Je me demande si nous ne ferions pas bien de mettre l'accent sur cette question plus vaste, celle de la création d'une unité nationale d'enquête. »

Dalglish jugea inutile de préciser qu'il ne s'agissait pas de son comité, mais seulement d'un comité dont il faisait partie. « Le président accepterait certainement que nos attributions soient élargies, fût-ce tardivement, si tel est le vœu du ministère. Il va de soi que si cette mission nous avait été confiée d'emblée, nous aurions pu choisir un certain nombre de membres en connaissance de cause. À ce stade, une cooptation n'est pas chose aisée.

— Mais ce n'est pas exclu pour l'avenir ?

— Non, certainement pas, si Sir Desmond est d'accord. »

Cette évocation d'un problème rebattu n'était, Dalglish le comprit, qu'une entrée en matière. Le ministre se pencha alors sur son dossier : « Votre rapport révèle clairement que le club privé – ou peut-être devrais-je dire les réunions amicales organisées chez elle par Miss Caroline Dupayne – n'est pour rien dans le décès du docteur Neville Dupayne ni dans celui de Celia Mellock.

— Il n'y a qu'une coupable, confirma Dalglish, Muriel Godby.

— Exactement. Les choses étant ce qu'elles sont, il me paraît inutile d'affliger davantage la mère de Miss Mellock en révélant au public les raisons de la présence de cette jeune fille dans les locaux du musée. »

Décidément, se dit Dalglish, la conviction d'être plus intelligent et moins naïf que tout le monde était une qualité fort utile lorsqu'on voulait faire carrière en politique. Mais il n'avait pas l'intention de se laisser manœuvrer. Il rétorqua : « Cela n'a rien à voir avec Lady Holstead, n'est-ce pas ? Elle n'ignorait pas plus que son second mari le genre de vie que menait leur fille. Qui protégeons-nous exactement, Monsieur le Ministre ? »

Il fut tenté, par pure malice, de suggérer quelques noms, mais s'en abstint. Le sens de l'humour de Harkness était des plus sommaires et il n'avait pas encore mis celui du ministre à l'épreuve.

Celui-ci jeta alors un coup d'œil au fonctionnaire des Affaires étrangères. « Un ressortissant d'un pays étranger, une personnalité importante, très liée à notre pays, tient à s'assurer de la confidentialité de certains éléments de l'enquête, d'ordre strictement privé.

— Ne pensez-vous pas qu'il s'inquiète pour rien ? demanda Dalglish. J'avais cru comprendre qu'il n'existait que deux péchés susceptibles d'attirer les foudres de la presse nationale : la pédophilie et le racisme.

— Pas dans son pays. »

Le ministre intervint promptement. « Avant de lui donner satisfaction, je souhaitais obtenir confirmation de certains points et m'assurer notamment que cette discrétion n'entraverait pas le cours de la justice. C'est une évidence. Mais je ne pense pas que la justice exige que l'on stigmatise un innocent.

— Mon rapport manquerait-il de clarté, Monsieur le Ministre ? interrogea Dalglish.

— Il est tout à la fois clair et détaillé. Mais je me suis peut-être mal exprimé. Je voudrais obtenir certaines assurances de votre part. Ce cercle, que dirigeait Miss Dupayne, était, si j'ai bien compris, un club purement privé, n'est-ce pas, qui se réunissait dans un local privé. Aucun de ses membres n'avait moins de seize ans, et aucune

transaction financière n'était en jeu. Ces agissements peuvent paraître répréhensibles aux yeux de certains, mais ils n'avaient rien d'illégal.

— En effet, Miss Dupayne ne dirigeait pas un bordel et aucun membre de son club n'a été mêlé à la mort de Neville Dupayne ni à celle de Celia Mellock. Cette jeune fille ne serait pas morte si elle ne s'était pas trouvée dans la salle des Meurtres à une heure donnée, et elle ne s'y serait pas trouvée si elle n'avait pas été membre du Club 96, mais comme je vous l'ai déjà dit, une seule personne est responsable de sa mort : Muriel Godby. »

Le ministre fronça les sourcils. Il avait pris grand soin de ne pas mentionner le nom du club. « Il n'y a plus aucun doute sur ce point ? insista-t-il.

— Aucun, Monsieur le Ministre. Elle est passée aux aveux. Mais nous l'aurions arrêtée ce matin de toute manière. Tallulah Clutton a reconnu la personne qui l'agressait avant de perdre connaissance et nous avons retrouvé la barre de fer tachée de sang dans la voiture de Godby. Nous n'avons pas encore le résultat des analyses, mais il ne fait pas de doute qu'il s'agit du sang de Clutton.

— Parfait, parfait, fit le ministre. Mais revenons un instant aux activités qui se déroulaient dans l'appartement de Miss Dupayne. Vous suggérez que la jeune fille qui avait rendez-vous ce soir-là avec Lord Martlesham s'est rendue dans l'appartement et que, mue par la curiosité ou par l'interdiction formelle de pénétrer dans le musée par cette porte, elle s'est introduite dans la salle des Meurtres en tirant le verrou. Elle a alors aperçu, par une des fenêtres est, Muriel Godby qui se lavait les mains au robinet du jardin. Godby a levé les yeux et l'a vue à la fenêtre, elle est entrée dans le musée, a étranglé sa victime qui n'a pas pu se réfugier dans l'appartement dont la porte, dépourvue de poignée extérieure, s'était refermée toute seule, et elle a déposé le corps dans la malle. D'après ce que vous indiquez, elle était certainement assez robuste pour cela. Puis elle est entrée dans l'appartement par la porte extérieure dont elle possédait la clé, elle a éteint toutes les lumières, a fait redescendre la cabine d'ascenseur au rez-de-chaussée et est partie. Lord Martlesham est arrivé juste après. En constatant que la voiture de Celia Mellock ne se trouvait pas au parking – elle était en révision, c'est bien cela ? –, que l'entrée n'était pas éclairée et que l'ascenseur était au rez-de-chaussée, il s'est dit qu'elle lui avait fait faux bond. Puis il a vu des flammes s'élever du garage, il a paniqué et a pris la fuite.

Le lendemain matin, Godby, arrivée de bonne heure comme à son habitude, a eu le temps de briser quelques tiges de saintpaulias dans le bureau de Calder-Hale et de les répandre sur le corps. Il s'agissait, évidemment, de faire croire que le second crime avait été commis par un émule des assassins dont les affaires sont évoquées au musée. Elle a

également refermé à clé, verrouillé la porte de l'appartement donnant dans la salle des Meurtres et vérifié que Miss Mellock n'avait laissé aucune trace compromettante de sa présence. Elle n'avait pas pu procéder à cette vérification, ni s'occuper des saintpaulias immédiatement après le crime : il fallait qu'elle parte dès que les premières flammes ont surgi, avant que l'alerte ne soit donnée. Je comprends pour quelle raison Godby a dû s'emparer du sac à main. Il ne fallait surtout pas qu'on trouve la clé de l'appartement près de Mellock. Il était plus rapide de prendre le sac que de le fouiller pour y chercher cette clé. J'oublie certainement quelques détails, mais c'est là l'essentiel, n'est-ce pas ? »

Il leva les yeux avec le sourire satisfait de l'homme qui a prouvé une fois de plus qu'il était capable de dominer son sujet.

« En effet, approuva Dalglish, c'est bien ainsi que les choses ont dû se passer. J'ai pensé dès le début que les deux crimes étaient liés. Cette hypothèse a trouvé confirmation quand nous avons eu la preuve, exposée dans mon rapport, que la malle était vide ce même vendredi à seize heures. Que deux crimes, totalement indépendants, aient pu être commis en même temps et au même endroit aurait défié toute logique.

— Mais, pardonnez-moi, la jeune fille aurait pu arriver au musée un peu plus tôt, avoir rendez-vous avec un autre amant qu'elle aurait retrouvé dans la salle des archives, au sous-sol, où elle serait restée cachée après la fermeture du musée. Si elle s'était introduite dans le musée sans passer par l'appartement, son assassinat n'aurait plus rien à voir avec son appartenance au club privé de Miss Dupayne. Il me paraît donc inutile de faire la moindre allusion à ce club.

— On m'a demandé un rapport complet, Monsieur, objecta Dalglish, et je vous l'ai remis. Je n'ai pas l'intention de le modifier, ni d'en signer un autre. Puisque Godby a fait des aveux complets et a décidé de plaider coupable, il n'y aura pas de procès. Si vous avez besoin, à usage interne, d'une version abrégée de mon rapport d'enquête, le ministère pourra certainement s'en charger. Et maintenant, Monsieur, je vous prierais de m'excuser. J'ai un rendez-vous privé et je suis un peu pressé. »

Il remarqua le regard surpris de Harkness et le froncement de sourcils du ministre. Mais celui-ci répondit aimablement : « Très bien. J'ai obtenu l'assurance que je souhaitais : ni la loi ni la justice n'exigent que les détails de la vie privée de Miss Mellock soient livrés en pâture au public. Il me semble, messieurs, que nous en avons fini. »

Dalglish fut tenté de lui faire remarquer qu'il n'avait reçu aucune assurance et que personne dans cette pièce, pas plus lui que les autres, n'était habilité à la lui donner.

Harkness intervint : « Lord Martlesham pourrait parler, évidemment.

— Je me suis entretenu avec lui. Il est doté d'une conscience hypertrophiée qui lui crée quelques désagréments, mais il ne souhaite certainement pas causer d'ennuis à qui que ce soit.

— Deux enquêtes judiciaires ont déjà été ajournées, Monsieur le Ministre. Y en aura-t-il donc une troisième ? »

Le ministre répondit d'un air dégagé : « Vous constaterez, me semble-t-il, que le coroner limitera ses questions à ce qui est strictement nécessaire pour établir les causes de la mort. Après tout, c'est ce qu'on lui demande. Je vous remercie, messieurs. Je suis désolé de vous avoir retenu, commandant. Je vous souhaite un bon week-end. »

Dalglish regarda sa montre en se précipitant vers l'ascenseur. Il avait trois quarts d'heure pour arriver à King's Cross. C'était largement suffisant. Il avait préparé son itinéraire bien à l'avance. Inutile de songer à prendre sa voiture un vendredi à l'heure de pointe, surtout depuis que la mairie avait procédé à un nouveau réglage des feux de circulation. Ce serait courir au désastre. Il avait donc laissé sa Jaguar devant chez lui. Le plus rapide et le plus simple était de prendre le métro. La Circle Line ou la District Line depuis St James's Park, changer immédiatement à Victoria pour reprendre la Victoria Line. Il n'y avait que cinq stations jusqu'à King's Cross. Avec un peu de chance, il y serait en un quart d'heure. Il avait renoncé à sa petite expédition à la British Library. Sa convocation au ministère avait contrarié ses beaux projets.

Tout semblait pourtant se présenter sous les meilleurs auspices. Il était sur le quai depuis moins de trois minutes quand une rame de la Circle Line arriva, et il n'eut pas à attendre à Victoria. Empruntant Victoria Line pour se diriger vers le nord, il commença enfin à se détendre et à oublier les embarras de la journée pour s'abîmer dans des pensées bien différentes et se pénétrer des promesses de la soirée à venir. Le premier signe d'ennuis imminents se manifesta alors que le métro venait de quitter la station de Green Park. Il ralentit, avança au pas, s'arrêta pendant un temps interminable aux yeux de Dalglish, puis s'ébranla pour se remettre en marche à une allure léthargique. Ils progressaient à peine. Les minutes s'écoulaient, il était debout, serré au milieu d'une masse de corps moites, apparemment calme mais l'esprit en proie à un mélange de frustration et de rage impuissante. La rame entra enfin dans la station d'Oxford Circus, les portes s'ouvrirent accompagnées du cri : « Tout le monde descend ! »

Pris dans la cohue des passagers qui obtempéraient et se heurtaient à ceux qui attendaient sur le quai, Dalglish entendit quelqu'un demander à un contrôleur : « Que se passe-t-il ? »

— La ligne est bloquée plus loin. Une rame en panne. »

Il prit à peine le temps de réfléchir et n'attendit pas davantage. C'était la seule ligne directe pour King's Cross. Un taxi. Il fallait trouver un taxi.

Cette fois, il eut de la chance. Une voiture venait de s'arrêter à

l'angle d'Argyll Street. En quelques enjambées, Dalglish se trouva devant la portière avant même que la passagère ait mis le pied à terre. Il trépigna pendant qu'elle cherchait de la monnaie, puis dit : « King's Cross. Le plus vite possible.

— Bien, monsieur. Il vaut sans doute mieux prendre la route habituelle, Mortimer Street, puis Goodge Street avant de remonter Euston Road. »

Il avait déjà démarré. Dalglish se cala dans les coussins, s'efforçant de maîtriser son impatience. S'il était en retard, combien de temps attendrait-elle ? Dix minutes, vingt minutes ? D'ailleurs, pourquoi attendrait-elle ? Il essaya de la joindre sur son portable. Pas de réponse.

La circulation était, évidemment, très dense. La situation sembla s'améliorer un peu à partir d'Euston Road, mais leur allure restait effroyablement lente. Puis ce fut la catastrophe. Devant eux, une camionnette était entrée en collision avec une voiture. L'accident n'était pas grave, mais la camionnette avait dérapé et fait un tête-à-queue en travers de la chaussée. Le trafic était paralysé. La police mettrait forcément un certain temps à régler la circulation. Jetant un billet de dix livres au chauffeur, Dalglish sortit d'un bond et partit en courant. Lorsqu'il entra, ventre à terre, dans la gare de King's Cross, il avait vingt minutes de retard.

À part le personnel en uniforme, le petit hall de la ligne de Cambridge était désert. Qu'avait bien pu faire Emma ? Qu'aurait-il fait à sa place ? Elle n'avait sûrement pas eu le cœur d'aller chez Clara pour passer la soirée à écouter les critiques et les condoléances de son amie. Emma avait sûrement décidé de retourner là où elle se sentait chez elle, à Cambridge. Il la rejoindrait là-bas. Il fallait qu'il la voie ce soir même, il fallait qu'il sache, pour le meilleur ou pour le pire. Si elle refusait de l'écouter, il pourrait au moins lui remettre sa lettre. Mais quand il demanda à un employé l'heure du prochain train, il comprit pourquoi le hall était désert. Il y avait eu un incident technique sur la ligne. Personne ne savait à quelle heure la circulation serait rétablie. Le train de dix-neuf heures trois avait été le dernier de la journée. Tous les dieux du voyage conspiraient-ils donc pour contrarier ses desseins ? L'employé reprit : « Il y a des omnibus pour Cambridge qui partent de Liverpool Street, monsieur. Vous deviez aller voir là-bas. C'est ce que font la plupart des passagers. »

Inutile d'attendre un taxi, il avait vu la longueur de la queue lorsqu'il était passé devant au pas de course. Il restait une autre solution, plus rapide peut-être. La Circle Line ou la Metropolitan Line le conduiraient à Liverpool Street. Il n'y avait que quatre arrêts et si, par miracle, aucun problème mécanique ne survenait, le trajet ne serait pas très long. Il traversa la gare en courant jusqu'au métro et

essaya de se frayer un passage à travers la foule qui descendait l'escalier. Il perdit un temps précieux à chercher de la monnaie pour le distributeur de billets. Enfin, il fut sur le quai. Quatre minutes plus tard, une rame de la Circle Line entra en gare. Arrivé à Liverpool Street, il gravit quatre à quatre les larges marches, passa devant l'horloge moderne et se trouva enfin à l'étage supérieur, les yeux baissés sur le vaste tableau bleu des départs qui couvrait toute la largeur du hall, un étage plus bas. Le train pour Cambridge, qui desservait dix gares intermédiaires, partait au quai 6. Il avait moins de dix minutes pour retrouver Emma.

En raison de la fermeture de la ligne de King's Cross, une véritable marée humaine jouait des coudes au portillon. Tout en essayant de forcer le passage, il héla l'employée : « Il faut que je trouve quelqu'un. C'est urgent. » Elle ne chercha pas à le retenir. Le quai était bondé. Devant lui, la foule longeait le train, se bousculant aux portières, cherchant vainement une place libre.

C'est alors qu'il l'aperçut. Elle se dirigeait, un peu tristement lui sembla-t-il, son sac à la main, vers la tête du train. Il sortit la lettre de sa poche et courut vers elle. Elle se retourna et il eut juste le temps de remarquer son mouvement de surprise – suivi, ô miracle, d'un petit sourire involontaire et miraculeux – avant de lui glisser l'enveloppe dans la main. « Je ne suis pas le capitaine Wentworth[11], mais je vous en prie, lisez ceci. Lisez tout de suite, s'il vous plaît. Je vous attendrai au bout du quai. »

Il était seul. Il se détourna pour ne pas la voir enfoncer la lettre dans sa poche et monter dans le train. Puis il s'obligea à regarder. Elle se tenait à l'écart de la foule qui s'amenuisait, et lisait. Il se rappelait chacun des mots qu'il avait écrits.

Je m'étais dit que si je vous écrivais, c'était pour vous laisser le temps de réfléchir avant de me répondre, mais peut-être n'est-ce que lâcheté. Je supporterais mieux de lire votre refus que de le voir dans vos yeux. Je n'ai aucune raison d'espérer. Vous savez que je vous aime, mais cet amour ne me donne aucun droit. D'autres hommes vous ont dit ces mots, d'autres vous les diront encore. Et je ne peux pas vous promettre de vous rendre heureuse ; il serait présomptueux d'imaginer qu'un tel présent soit en mon pouvoir. Si j'étais votre père, votre frère ou simplement un ami, je pourrais vous citer une infinité de raisons qui plaident contre moi. Mais vous les connaissez déjà. Seuls les plus grands poètes pourraient soutenir ma cause, mais le temps n'est pas aux paroles d'autrui. Je ne peux que vous écrire ce que j'ai dans le cœur. Mon seul espoir est que vous teniez suffisamment à moi pour être prête à risquer cette aventure commune. Pour moi, il n'y a aucun risque. Je ne puis espérer plus grand bonheur que celui d'être votre amant, et votre époux.

Tandis qu'il attendait ainsi, il lui sembla que l'animation de la gare s'était mystérieusement évanouie, comme si elle n'avait été qu'un rêve. Le bruit de pas irréguliers, les trains en attente, les retrouvailles et les départs, les cris, la fermeture des portes des wagons, les boutiques et les cafés du vaste hall au-delà des quais et le bourdonnement de la ville, tout s'était éteint. Il se tenait là, sous la voûte superbe du toit, comme s'il n'existait au monde que deux êtres, lui-même, plongé dans l'attente, et sa silhouette lointaine.

Son cœur fit un bond. Elle se dirigeait droit vers lui, elle se mit à courir. Ils se rejoignirent, il prit les mains qu'elle lui tendait. Elle leva les yeux, les plongea dans les siens et il vit qu'ils débordaient de larmes. Il demanda à mi-voix : « Ma chérie, vous faut-il plus de temps ? »

— Non. La réponse est oui, oui, oui ! »

Il ne la serra pas contre lui, ils ne s'embrassèrent pas. Pour ces premiers gestes de douce intimité, ils avaient besoin de solitude. Il se contentait de sentir ses mains dans les siennes et de laisser cette extraordinaire source de bonheur couler dans chacune de ses veines à l'en faire rompre. Rejetant soudain la tête en arrière, il rit tout haut, triomphant.

Elle se mit à rire, elle aussi. « Quel drôle d'endroit pour une demande en mariage ! Enfin, ç'aurait pu être pire. Cela aurait pu se passer à King's Cross. » Elle regarda sa montre et ajouta : « Adam, le train part dans trois minutes. Nous pourrions nous réveiller au son des fontaines de Trinity Great Court. »

Lâchant ses mains, il se pencha et prit sa valise. « Moi, j'ai la Tamise qui coule sous mes fenêtres », dit-il.

Toujours riant, elle glissa son bras sous le sien : « Dans ce cas, rentrons à la maison. »

[1] Les mots ou groupes de mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

[2] Équivalent du baccalauréat, à cette différence près que les candidats ne présentent qu'un certain nombre de matières de leur choix.

[3] Nom donné au parc de Hampstead Heath.

[4] Équivalent du brevet des collèges. Comme pour les « A Levels », les élèves britanniques ne présentent qu'un certain nombre de matières qui font, chacune, l'objet d'un diplôme.

[5] En Grande-Bretagne, le produit du loto est affecté au financement des musées.

[6] MI5 : Military Intelligence 5, service britannique chargé de la sécurité du territoire.

[7] MI6 : Military Intelligence 6. Services britanniques d'espionnage et de contre-espionnage.

[8] Énorme rapport établi en février 1999 à la suite du meurtre d'un jeune adolescent noir, Stephen Lawrence, perpétré par un groupe d'hommes blancs le 22 avril 1993. Ce rapport

mettait au jour le racisme de certains services de police impliqués dans l'enquête.

[9] Special Operations Executive : organisme anglais créé en 1940 pour constituer des réseaux clandestins de sabotage dans les pays européens occupés par l'Allemagne.

[10] Allusion aux vers de Yeats, extraits de *The Circus Animal's Desertion* : *Now that my ladder's gone / I must lie down where ail the ladders start, / In the foul rag-and-bone shop of the heart.* (Maintenant que mon échelle n'est plus là, / Il ne me reste qu'à me coucher d'où partent toutes les échelles, / Dans la boutique de guenilles fétide du cœur.)

[11] Personnage du roman de Jane Austen, *Persuasion*.